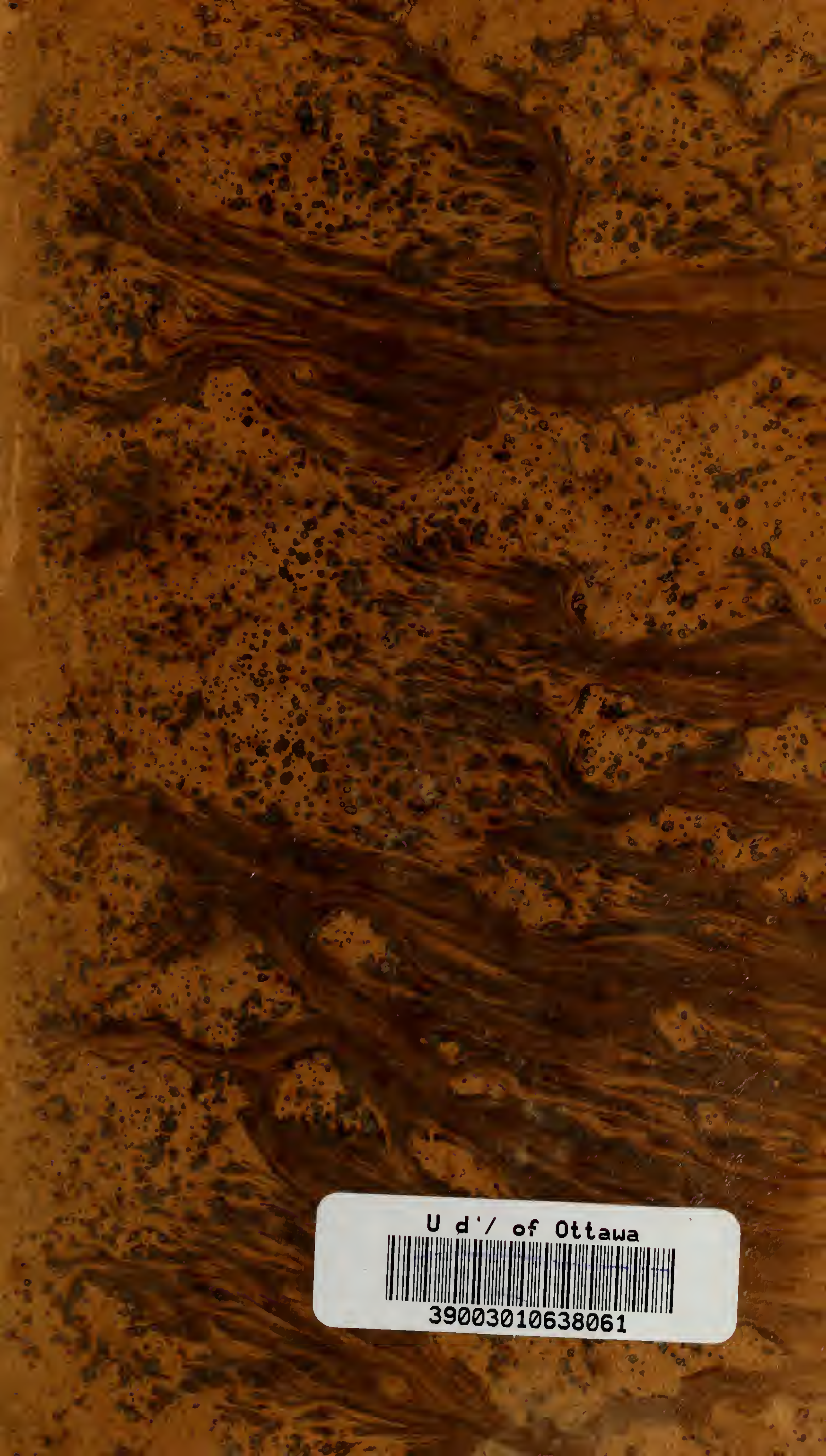
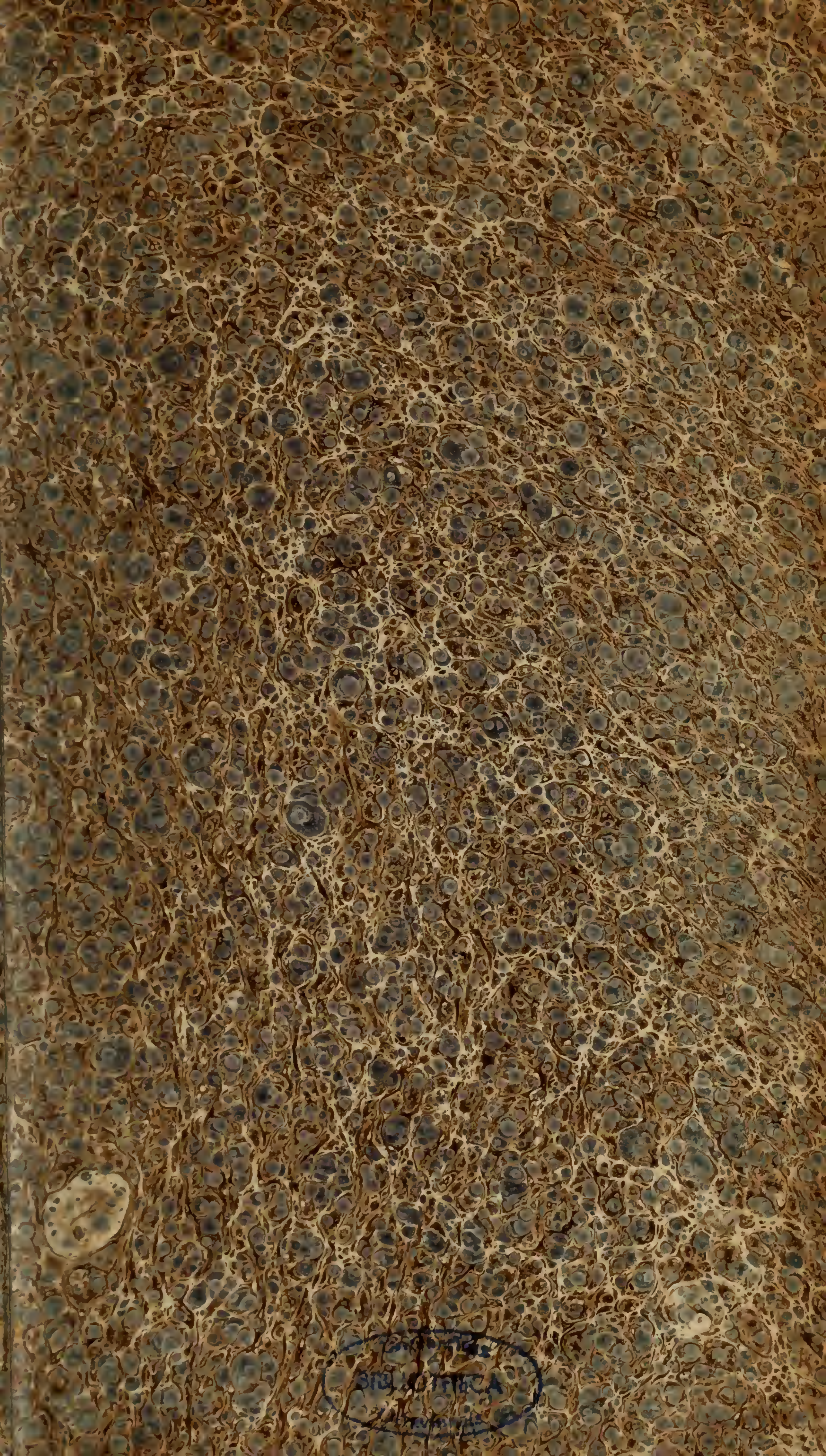

U d'/ of Ottawa
39003010638061







NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT ET Cie.
Rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS,

OU

Dictionnaire Apostolique

A L'USAGE DE CEUX QUI SE DESTINENT A LA CHAIRE,

PAR M. DASSANCE,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MONTPELLIER,

PRÉCÉDÉE

D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

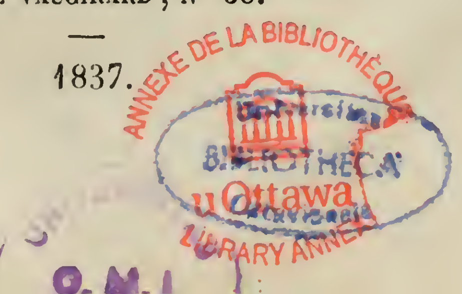
Tome Cinquième.

PARIS,

AU BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE ECCLÉSIASTIQUE,

RUE DE VAUGIRARD, N° 58.

1837.



NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE

DES

PRÉDICATEURS.

MARIAGE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

Les pasteurs doivent avoir pour but de diriger les fidèles dans la voie de la perfection et du bonheur, et désirer pour tous avec ardeur ce que l'Apôtre désirait aux Corinthiens, lorsqu'il leur écrivait ces mots : *Je voudrais que tous les hommes fussent comme moi*[1] ; c'est-à dire qu'ils vécussent dans la continence. Car il n'y a pas de bonheur plus grand en ce monde que d'avoir l'esprit tranquille, dégagé des soins de la terre, en paix du côté de la concupiscence et des passions, uniquement occupé de la piété et de la méditation des choses saintes.

Mais, dit le même Apôtre, *chacun a reçu de Dieu un don particulier, l'un d'une manière, et l'autre d'une autre*[2]. Des graces et des biens tout célestes sont attachés au mariage, qui est devenu l'un des sept sacremens de l'Eglise catholique. Notre Seigneur même a bien voulu honorer de sa présence la solennité des noces. Tout cela prouve assez que les pasteurs doivent instruire les fidèles sur cette matière. Ne voyons-nous pas que saint Paul et même saint Pierre ont parlé en plusieurs endroits de leurs Epîtres, avec beaucoup d'exactitude, non seulement de la dignité, mais encore des devoirs particuliers du mariage? Inspirés par le Saint-Esprit, ils sentaient parfaitement combien il était utile et nécessaire à la reli-

[1] I Cor. vi, 7. — [2] Ibid.

gion que les fidèles eussent une connaissance parfaite de la sainteté de cet état, et qu'ils n'y portassent aucune atteinte. Ils savaient combien l'ignorance et les fautes, à cet égard, devaient être funestes et attirer de maux à l'Eglise.

Qu'est-ce que le mariage?

Parlons d'abord de la nature et des propriétés du mariage. Le vice se cache souvent sous les dehors de la vertu; et il est à craindre que les fidèles, sous l'apparence d'un mariage faux, ne vivent dans le crime et ne se livrent aux passions les plus honteuses. Voyons, en premier lieu, ce que signifie le nom même de mariage.

Ce nom, en latin, vient de ce que la femme se marie pour devenir mère; ou bien de ce que c'est la mère qui conçoit, qui met au monde et qui nourrit les enfans qui viennent du mariage.

Le mariage unit l'homme et la femme, en les mettant, pour ainsi dire, sous un même joug. C'est ce qui l'a fait appeler en latin *conjugium*, du mot qui signifie conjoindre.

Enfin le terme de *noces* vient, suivant saint Ambroise, de l'usage qu'avaient les jeunes filles de se couvrir d'un voile par pudeur, et pour marquer, ce semble, l'obéissance et la soumission qu'elles devaient à leurs maris.

Voici maintenant la définition que les théologiens donnent communément du mariage : c'est l'union conjugale de l'homme et de la femme, contractée suivant les lois, laquelle les oblige à vivre inséparablement l'un avec l'autre.

Pour bien comprendre toutes les parties de cette définition, il faut remarquer que le mariage, considéré dans son état de perfection, renferme d'abord le consentement intérieur des personnes; puis un pacte ou convention extérieure, exprimée par des paroles; ensuite l'obligation et le lien qui naît de cette convention; et enfin l'union qui consomme le mariage. Cependant l'essence même du mariage n'est proprement que dans cette obligation, dans ce lien, que nous avons exprimé par le mot d'union.

Nous avons ajouté le mot *conjugale*, parce que les contrats ou conventions entre hommes et femmes, faits dans la vue de se prêter un secours mutuel, par vente ou autrement, n'ont aucun rapport avec le mariage.

Ces mots *contractée suivant les lois*, ou bien, *entre personnes légitimes*, nous font entendre qu'il est des personnes à qui les lois interdisent absolument le mariage, et par conséquent qui ne peu-

vent contracter validement cette sorte d'union ; au point que le mariage fait contre les lois est réputé nul et sans effet. Ainsi, par exemple, le mariage ne peut être contracté légitimement ni validement entre personnes parentes au quatrième degré, ni entre celles qui n'auraient point l'âge fixé par les lois, c'est-à-dire quatorze ans pour les garçons, et douze pour les filles.

Enfin nous avons dit que le mariage oblige l'homme et la femme à vivre inséparablement l'un avec l'autre, parce qu'il établit entre eux un lien absolument indissoluble.

De là il est aisé de conclure que l'essence du mariage est dans le lien dont nous parlons. Que si quelques théologiens, même célèbres, l'ont défini en disant que c'est le *consentement de l'homme et de la femme*, cela doit s'entendre en ce sens que c'est le consentement qui est la cause efficiente du mariage. Ainsi l'ont enseigné les Pères du concile de Florence. Et en effet, l'obligation et le lien qui le constituent ne peuvent naître que d'un consentement mutuel et d'un pacte.

Mais il est essentiel que le consentement soit exprimé par des termes qui marquent un temps présent. Le mariage n'est point une simple donation ; c'est un pacte mutuel, qui demande en conséquence le consentement des deux parties, le consentement d'une étant insuffisant pour former le mariage. Mais si le consentement des deux parties doit être réel, c'est une suite nécessaire qu'il soit exprimé par des paroles. Car si un consentement purement intérieur suffisait pour faire un mariage véritable, il s'ensuivrait, par exemple, que si deux personnes, habitant dans des lieux différens et très éloignés, venaient à avoir la volonté de se marier ensemble, il y aurait réellement mariage entre eux dès ce moment, avant même que ni l'un ni l'autre se fussent manifesté, par lettre ou autrement, leur intention et leur volonté. Or, cette conséquence est également repoussée par la raison, par la coutume de l'Eglise, et par ses ordonnances.

Mais de plus il est nécessaire que les paroles qui expriment le consentement mutuel des parties aient rapport à un temps actuel et présent. Des paroles relatives à un temps à venir ne formeraient point, mais promettraient simplement un mariage. D'ailleurs ce qui est à venir n'existe point encore, et ce qui n'est point encore n'a point de stabilité ni de certitude, ou n'en a que très peu. Celui qui a seulement promis d'épouser une femme ne peut donc point exercer encore les droits du mariage à son égard, puisque ce qu'il

a promis n'est point exécuté. Cependant il doit remplir ses engagemens; autrement il manquerait à la foi donnée.

Quant à celui qui contracte actuellement mariage, il ne peut plus dans la suite ni changer ni détruire cette alliance, lors même qu'il viendrait à se repentir de l'avoir contractée. L'obligation du mariage n'est donc point une simple promesse; c'est une cession véritable que l'homme et la femme se font mutuellement de leurs corps; et par conséquent, elle doit être exprimée par des paroles qui se rapportent à un temps actuel; paroles dont l'effet subsiste ensuite d'une manière permanente, puisqu'elles unissent l'homme et la femme par un lien absolument indissoluble. Cependant ces paroles peuvent être remplacées par des signes et des mouvemens qui exprimeraient clairement un consentement au mariage; et même le silence suffirait quelquefois pour le même objet, si, par exemple, une fille ne répondait point par modestie et par pudeur, et que ses parens parlassent pour elle en sa présence.

Les pasteurs enseigneront donc aux fidèles, d'après ce que nous venons de dire, que le mariage consiste essentiellement dans l'obligation ou lien qui unit les époux; que le consentement, exprimé comme nous l'avons dit, suffit pour produire un véritable mariage, et qu'il n'est point nécessaire pour cela que la consommation même du mariage intervienne. Avant leur péché, nos premiers parens étaient certainement unis par un mariage réel, et cependant ils ne l'avaient point consommé, comme nous l'apprenons des saints Pères. Et c'est ce qui leur a fait dire que le mariage se fait par le consentement mutuel des époux, et non point par l'usage. Ainsi l'enseigne, entre autres, saint Ambroise, dans son livre *des Vierges*.

Disons maintenant que le mariage peut être considéré sous deux rapports, comme union naturelle (car le mariage vient de la nature et non de la volonté arbitraire des hommes), ou comme un sacrement, dont la vertu est au dessus des choses purement naturelles. Et comme la nature est perfectionnée par la grace, selon ce que dit l'Apôtre, que *le corps spirituel n'a point été fait le premier, mais le corps animal, puis celui qui est spirituel*[1], l'ordre veut que nous traitions d'abord du mariage, en tant qu'il est fondé sur la nature et qu'il produit des obligations naturelles. Nous expliquerons ensuite ses propriétés comme sacrement.

[1] I Cor. xv, 46.

Du mariage considéré par rapport à la nature.

Les fidèles doivent savoir que le mariage a été institué de Dieu. Nous lisons dans la Genèse que « Dieu créa l'homme et la femme; « qu'il les bénit et qu'il leur dit : Croissez et multipliez [1]; et encore : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui un aide qui « lui ressemble. [2]» Plus bas, l'historien sacré ajoute qu'Adam n'ayant « point d'aide qui lui fût semblable, le Seigneur lui envoya un « doux sommeil; et que, pendant qu'il était endormi, il lui tira « une côte, et mit en sa place de la chair; et qu'il forma de cette « côte une femme qu'il présenta à Adam; et qu'Adam la voyant, « dit : C'est l'os de mes os, et la chair de ma chair. Elle sera appelée « d'un nom pris de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme. « C'est pourquoi l'homme abandonnera son père et sa mère, et il « s'attachera à sa femme, et ils seront les deux dans une seule « chair [3].»

Ces dernières paroles, selon le témoignage même de notre Sauveur, rapporté dans saint Matthieu, prouve que le mariage a Dieu pour auteur. Et non seulement Dieu a institué le mariage; mais encore, comme l'enseigne le concile de Trente, il a voulu que cette union fût perpétuelle et indissoluble : *Ce que Dieu a joint*, dit le Sauveur lui-même, *que l'homme ne le sépare point* [4]. Le mariage est indissoluble, d'abord sous son rapport purement naturel, puisque rien ne serait plus contraire à l'éducation des enfans et aux autres fins de cet *état*, que la dissolution du lien qu'il produit; mais ensuite et principalement sous son rapport de sacrement d'où ses propriétés naturelles tirent leur dernière perfection.

Cependant ces paroles, *croissez et multipliez*, n'ont point pour objet d'imposer à tous l'obligation du mariage. Elles indiquent simplement quel est le but de son institution. Et non seulement, dans l'état actuel de la race humaine déjà suffisamment multipliée, personne n'est tenu à se marier; mais encore le conseil de la virginité est donné à tous dans les saintes Lettres, parce que c'est un état plus saint, plus parfait et plus excellent que celui du mariage. Ainsi l'a enseigné Jésus-Christ lui-même, en disant : *Que celui qui peut comprendre, comprenne.* Ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul : *Quant aux vierges, je n'ai point reçu de commandement du*

[1] Genes., I, 27., — [2] Ibid., II, 18. — [3] Ibid., II, 20 et seq. — [4] Matth., XIX, 6.

Seigneur ; mais voici le conseil que je donne, comme ayant reçu de Dieu la grace d'être son fidèle ministre[1].

Des motifs et des fins du mariage.

Expliquons encore les motifs qui doivent déterminer l'union de l'homme et de la femme par le mariage.

Le premier, c'est l'instinct naturel qui porte les deux sexes à se réunir, dans l'espérance de se secourir et de s'aider mutuellement afin de supporter plus aisément les incommodités de la vie, les infirmités et les peines de la vieillesse.

Le second motif est d'avoir des enfans, moins pour laisser des héritiers de ses biens et de ses richesses que pour donner à Dieu des serviteurs fidèles. Telle était l'intention des saints patriarches de l'ancienne loi, lorsqu'ils prenaient des épouses. Et c'est pourquoi l'Ange Raphaël, apprenant à Tobie le moyen de repousser les attaques du démon, lui disait. « Je vous montrerai qui sont « ceux sur qui le démon a de la puissance. Ce sont ceux qui entrent « dans le mariage pour satisfaire leurs passions, comme des ani- « maux sans raison, éloignant Dieu de leur pensée et de leur cœur. « Le démon est tout-puissant contre eux[2]. » Puis l'Ange ajoute : « Vous prendrez donc Sara avec la crainte du Seigneur, dans le « désir d'avoir des enfans, et non de satisfaire vos passions, afin « que vous obteniez dans vos enfans la bénédiction promise à la « race d'Abraham. »

Et c'est là la fin véritable pour laquelle Dieu institua le mariage dès le commencement. Aussi ceux-là commettent-ils un grand crime, qui empêchent, par quelques moyens que ce soit, la conception, la naissance des enfans. Ce sont des personnes dénaturées et homicides.

Le troisième motif n'a eu lieu que depuis le péché du premier homme, après qu'il eut perdu l'innocence dans laquelle il avait été créé, et que la concupiscence eut commencé à se révolter contre la droite raison. Dès lors celui qui sent sa faiblesse et qui ne veut point combattre les révoltes de sa chair, peut user du mariage comme d'un remède contre l'impureté. Et c'est ce qui a fait dire à l'Apôtre que « chaque homme doit vivre avec sa femme, et chaque « femme avec son mari, pour éviter la fornication[3]. » Puis, après avoir dit qu'il est « bon de s'abstenir de l'usage du mariage quelque-

[1] I Cor., VII, 25. — [2] Tob., VI, 16. — [3] I Cor., VII, 2.

« fois, pour vaquer à la prière, » il ajoute encore que « les époux « doivent ensuite vivre ensemble, comme auparavant, de peur « que le démon ne les tente à cause de leur incontinence. »

Voilà donc les motifs qui doivent, l'un ou l'autre, déterminer et diriger celui qui veut contracter mariage d'une manière sainte et pieuse, comme il convient à des enfans des saints de le faire. Que si quelques uns étaient portés par d'autres causes à se marier, et que, dans le choix d'une épouse, ils eussent principalement en vue les richesses, la beauté, l'éclat de la naissance, la ressemblance du caractère, ou l'espérance de laisser des héritiers, ils ne seraient point pour cela blâmables, puisque de telles fins ne sont point contraires à la sainteté du mariage. Ainsi nous ne voyons pas dans l'Ecriture que Jacob ait été coupable pour avoir préféré Rachel à Lia, à cause de sa beauté.

Du sacrement de mariage.

Après avoir expliqué ce qui regarde le mariage considéré comme union naturelle, il faut le considérer maintenant comme sacrement, et montrer qu'en cette qualité il est beaucoup plus excellent, et qu'il a une fin infiniment plus noble et plus relevée. Le but du mariage, en tant qu'union naturelle, c'est la propagation de la race humaine. Mais il a été élevé à la dignité de sacrement, afin que les enfans qui en proviendraient fussent engendrés et élevés dans la vraie religion, pour servir le vrai Dieu et Jésus-Christ notre Sauveur. Aussi cette union sainte de l'homme et de la femme est-elle donnée par Jésus-Christ lui-même comme le symbole de l'union étroite et mystérieuse qui existe entre lui et son Église, et comme un signe sensible de l'amour infini qu'il a pour nous. Et en effet, de tous les liens qui unissent les hommes entre eux et qui les rapprochent les uns des autres, il n'en est point de plus étroit que le mariage. L'homme et la femme ont l'un pour l'autre l'amour le plus vif et le plus fort. Voilà pourquoi l'Écriture nous représente si souvent l'union divine de Jésus-Christ avec son Eglise sous l'image des noces et du mariage.

Or, l'Eglise a toujours cru, comme une vérité incontestable, que le mariage est un sacrement; et en cela elle est appuyée sur l'autorité de l'Apôtre, qui écrivait aux Ephésiens : « Les maris doi- « vent aimer leurs épouses comme leur propre corps [1]. Celui qui

[1] Eph., v, 25.

« aime son épouse, s'aime lui-même. Personne ne hait sa propre « chair; mais il la nourrit et l'entretient, comme Jésus-Christ son « Eglise, parce que nous sommes les membres de son corps, for- « més de sa chair et de ses os. C'est pourquoi l'homme quittera « son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme; et ils seront les « deux dans une même chair. Ce sacrement est grand, je dis en « Jésus-Christ et dans l'Eglise. » En disant « ce sacrement est grand, » il est certain qu'il veut parler du mariage, parce que l'union de l'homme et de la femme dont Dieu est l'auteur est le *sacrement*, c'est-à-dire le signe sacré du lien très saint qui unit Jésus-Christ à son Église. Tel est le sens qu'ont attribué à ces paroles tous les anciens Pères qui en ont donné l'explication, et après eux, le saint concile de Trente lui-même. Il est donc constant que l'Apôtre compare l'homme à Jésus-Christ, et la femme à l'Eglise; que l'homme est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, et qu'ainsi l'homme doit aimer sa femme, et la femme aimer et respecter son mari; car, dit l'Apôtre, *Jésus-Christ a aimé l'Eglise, et il s'est livré pour elle :* et, l'*Eglise est soumise à Jésus-Christ.* De plus ce sacrement signifie et produit la grace, en quoi consiste proprement l'essence du sacrement; et c'est ce qu'enseignent ces paroles du concile de Trente : « Jésus-Christ lui-même, « auteur et instituteur des sacremens, nous a mérité, par sa passion, « la grace pour perfectionner l'amour naturel des époux, pour affer- « mir l'union indissoluble qui existe entre eux, et pour les sancti- « fier. » L'effet de la grace produite par le sacrement de mariage, c'est donc de fixer et d'arrêter l'amour mutuel et l'affection réciproque des deux époux, et de les détourner de tout attachement et de tout plaisir étrangers, afin qu'*en toutes choses le mariage soit honorable, et le lit nuptial sans tache*[1].

Il est aisé de juger par là combien les mariages des Chrétiens sont au dessus des mariages qui existaient avant et après la loi de Moïse. Il est bien vrai que toutes les nations regardaient le mariage comme quelque chose de divin, et qu'en conséquence de cette idée elles réprouvaient, comme contraires à la nature, les unions qui avaient lieu hors du mariage, et elles jugeaient même dignes de châtiment l'adultère, le viol, et plusieurs autres sortes d'impuretés. Mais néanmoins le mariage n'avait chez elles aucun caractère de sacrement.

Quant aux Juifs, il n'est pas douteux que leurs mariages n'eus-

[1] Heb., XIII, 4.

sent un degré de sainteté plus élevé. Aussi observait-on chez eux avec beaucoup de religion les lois qui y avaient rapport. Comme ils avaient reçu de Dieu la promesse que *toutes les nations seraient bénies dans la race d'Abraham*, c'était pour eux un des premiers devoirs de la piété, de propager, par le mariage, la race d'où devait sortir Jésus-Christ, notre Sauveur, selon la chair. Mais enfin le mariage des Juifs n'était point encore un vrai sacrement.

Joignez à cela que le mariage avait perdu évidemment de sa première sainteté et de sa pureté originelle, après le péché de nos premiers parens, soit sous la loi de nature, soit sous la loi de Moïse. Ainsi, sous la loi de nature, nous voyons que plusieurs des Patriarches avaient à la fois plusieurs femmes; et, sous la loi de Moïse, il était permis de répudier une femme pour certaines raisons, et de faire divorce. Mais la loi évangélique a rétabli le mariage dans son premier état, en défendant et en supprimant également cette double liberté. Ce n'est pas qu'on puisse blâmer ces anciens Patriarches d'avoir eu plusieurs femmes; car ils ne le firent qu'avec la permission divine. Mais Jésus-Christ a bien clairement montré que la polygamie est contraire à la nature, quand il a dit : *L'homme quittera son père et sa mère; et il s'attachera à sa femme, et ils seront deux dans une même chair* [1]. Ainsi, ajoutait-il, *ils ne sont plus deux, mais une seule chair.*

Ces paroles font voir évidemment que Dieu a borné le mariage à l'union de deux personnes, et non davantage. Ainsi le prouvent encore ces autres paroles de Jésus-Christ : *Quiconque renvoie sa femme, et en prend une autre, commet un adultère; et si une femme quitte son mari et qu'elle en épouse un autre, c'est une adultère* [2]. Car s'il était permis à l'homme d'avoir plusieurs femmes, on ne voit pas pourquoi il serait moins adultère en épousant une autre femme avec celle qu'il aurait déjà, qu'en en prenant une seconde, après avoir renvoyé la première. Voilà d'où vient que si un infidèle, qui avait plusieurs femmes conformément aux lois et aux usages de son pays, vient à se convertir à la vraie religion, l'Église lui ordonne de les renvoyer toutes, à l'exception de celle qu'il a eue la première; et elle veut qu'il tienne celle-ci pour sa légitime et véritable épouse.

De ces mêmes paroles de Jésus-Christ, il suit clairement encore que le mariage ne peut se dissoudre par le divorce; car si par le divorce la femme était détachée de son mari, elle pourrait sans adul-

[1] Matth., XIX, 9. — [2] Ibid.

tère se marier à un autre. Or, Jésus-Christ dit positivement que *quiconque renvoie sa femme, et en prend une autre, commet un adultère.* Il n'y a donc que la mort qui puisse rompre le lien du mariage. Et l'Apôtre lui-même atteste cette vérité, lorsqu'il dit que *la femme est soumise à la loi, tant que son mari est vivant; et que, si son mari meurt, elle est libre; qu'elle peut alors se marier à qui elle veut, seulement selon le Seigneur* [1]. Et encore : *Quant à ceux qui sont mariés*, dit-il, *ce n'est pas moi, mais le Seigneur qui défend à la femme de quitter son mari, et qui lui ordonne, si elle le quitte, de ne point se marier à un autre, ou de se réconcilier avec son époux.* L'Apôtre laisse donc à celle qui, pour une cause légitime, aurait quitté son mari, le choix de vivre comme n'étant point mariée, ou de se réconcilier avec lui. On dit pour une cause légitime ; car l'Église ne permet que pour des raisons très graves la séparation du mari et de la femme.

Que si quelques uns étaient tentés de regarder comme trop dure la loi qui rend le mariage absolument indissoluble, il faut leur faire connaître quels sont les avantages qui y sont attachés.

En premier lieu il faut que les fidèles sachent qu'ils doivent chercher principalement dans le mariage la vertu et la conformité de mœurs, et non point les richesses ni la beauté. Or, il n'y a rien qui soit plus propre à entretenir la société entre le mari et la femme.

D'ailleurs, si le mariage pouvait se dissoudre par le divorce, les époux ne manqueraient presque jamais de raisons pour se séparer. L'antique ennemi de la paix et de la pureté leur en fournirait tous les jours de nouvelles. Mais quand ils viennent à réfléchir que, même en se séparant de corps et de biens, ils demeurent toujours mariés et unis l'un à l'autre, et qu'ils ne peuvent d'aucune manière contracter un autre mariage, cette pensée les rend moins prompts à se diviser et à se fâcher l'un contre l'autre. Que si quelquefois ils se séparent, et qu'ils ne puissent long-temps souffrir d'être privés du mariage, ils se réconcilient facilement à la sollicitation et par l'entremise de leurs amis.

Il est un avis très salutaire de saint Augustin sur cette matière; il ne faut pas que les pasteurs oublient de le rappeler aux fidèles. Pour montrer aux époux qu'ils ne doivent pas faire trop de difficulté de se réconcilier avec leurs épouses, lorsqu'ils s'en seraient séparés pour cause d'adultère, et qu'elles se repentiraient de leur

[1] I Cor., VII, 39.

crime, il leur disait : *Pourquoi le mari fidèle ne recevrait-il pas une épouse que l'Église elle-même reçoit? Et pourquoi la femme ne pardonnerait-elle pas à son mari adultère mais repentant, quand Jésus-Christ lui-même lui pardonne?* Ainsi quand l'Écriture traite *d'insensé celui qui conserve une femme adultère*, il s'agit de celle qui ne veut point se repentir, mais persévérer dans sa honteuse et criminelle habitude.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est bien évident que le mariage des Chrétiens est infiniment plus parfait et plus noble que celui des infidèles et même des Juifs.

Il y a de plus trois biens particuliers propres au mariage, savoir : les enfans, la foi et le sacrement, qui sont comme une compensation des incommodités de cet état désignées par saint Paul en ces termes : *Les personnes mariées sentiront les tribulations de la chair* [1]. De là encore il résulte que l'union de l'homme et de la femme, qui serait criminelle hors du mariage, est permise et légitime entre les époux.

Le premier avantage du mariage, ce sont donc les enfans qui naissent d'une épouse légitime. L'apôtre saint Paul l'élevait si haut qu'il disait : *La femme sera sauvée par les enfans qu'elle mettra au monde* [2]. Ce qui ne doit pas s'entendre seulement de la génération des enfans, mais encore de leur éducation et du soin de les former à la piété; car l'Apôtre ajoute aussitôt : *S'ils demeurent dans la foi. Avez-vous des enfans?* dit l'Écriture; *instruisez-les et soumettez-les dès leurs premiers ans* [3]. Saint Paul ordonne la même chose, et l'histoire sainte nous montre dans Job, dans Tobie, dans plusieurs autres saints Patriarches, des exemples admirables de l'éducation que les parens doivent donner à leurs enfans.

Quant aux devoirs mutuels des parens et des enfans, nous en parlerons au quatrième Commandement de Dieu.

Le second avantage du mariage, c'est la foi ; non cette vertu de la foi qui nous est donnée au baptême; mais la fidélité que se doivent et se gardent mutuellement l'homme et la femme, en se donnant réciproquement la puissance de leurs corps, avec la promesse de ne jamais violer la sainte alliance du mariage. Il est aisé de conclure cette vérité des paroles qu'Adam prononça en recevant Ève pour son épouse, et que notre Seigneur a répétées et approuvées lui-même dans l'Évangile. *L'homme*, dit-il, *aban-*

[1] I Cor., VII, 28. — [2] Timot., II, 15. — [3] Eccl., VII, 25.

donnera donc son père et sa mère, et il s'attachera à sa femme, et ils seront les deux une seule chair; de même que l'Apôtre déclare que *la femme n'a point la puissance de son corps, mais son mari; et que pareillement l'homme n'a point la puissance de son corps, mais sa femme* [1]. C'est donc avec beaucoup de justice et de raison que, dans la loi ancienne, le Seigneur avait porté des peines si sévères contre les adultères qui violeraient la foi conjugale.

La fidélité du mariage exige encore que les deux époux aient l'un pour l'autre un amour particulier, chaste et pur, bien différent de l'amour adultère, et semblable à celui de Jésus-Christ pour son Église. Ainsi le veut l'Apôtre. *Maris*, dit-il, *aimez vos épouses, comme Jésus-Christ a aimé son Église* [2]. Or, assurément, si Jésus-Christ a eu pour son Église un amour si grand et si étendu, ce n'est point pour son propre avantage, mais uniquement pour le bien de son épouse.

Le troisième bien du mariage, c'est le sacrement, c'est-à-dire le lien indissoluble qui unit les époux. *Le Seigneur ordonne à l'épouse de ne point quitter son mari*, dit saint Paul; *et si elle le quitte, de ne point se remarier, ou de se réconcilier avec lui. Il en est de même pour le mari.* Si, en effet, le mariage, en tant que sacrement, est la figure de l'union de Jésus-Christ avec son Église, n'est-il pas nécessaire que le mari et la femme soient inséparables, quant au lien du mariage, comme Jésus-Christ est inséparablement uni à son Eglise? (*Catéchisme du Concile de Trente, article Mariage.*)

[1] I Cor., VII, 4. — [2] Eph., V, 25.

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE MARIAGE.

Non est bonum hominem esse solum: faciamus ei adjutorium simile sibi.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul : faisons lui un aide semblable à lui. (*Gen.*, 2, 18.)

Qui invenit mulierem bonam, invenit bonum.

Celui qui a trouvé une bonne femme a trouvé un grand bien. (*Prov.*, 18, 22.)

Datum Dei est mulier sensata et tacita.

La femme de bon sens, et qui sait se taire, est un don de Dieu. (*Eccli.*, 26, 18.)

In tribus placitum est spiritui meo, quæ sunt probata coram Deo et hominibus : concordia fratrum, et amor proximorum, et vir et mulier sibi consentientes.

Trois choses plaisent à mon esprit, qui sont approuvées de Dieu et des hommes : l'union des frères, l'amour du prochain, un mari et une femme qui s'accordent bien ensemble. (*Eccli.*, 25, 1, 2.)

Qui conjugium suscipiunt, ut Deum a se et a sua mente excludant, et suæ libidini vacent, habet potestatem dæmonium super eos.

Lorsque des personnes s'engagent dans le mariage, de façon qu'elles bannissent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'elles ne pensent qu'à satisfaire leur brutalité, le démon a pouvoir sur elles. (*Tob.*, 6, 17.)

Propter hoc, dimittet homo patrem suum et matrem suam, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una; itaque jam non sunt duo, sed una caro.

Pour cette raison, l'homme abandonnera son père et sa mère, demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une même chair. (*Matth.*, 19, 5, 6.)

Quod Deus conjunxit, homo non separet.

Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni. (*Matth.* 19, 6.)

Vocatus est Jesus et discipuli ejus ad nuptias.

Jésus fut convié à des noces avec ses disciples. (*Joan.*, 2, 2.)

Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo; qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est.

Celui qui n'est point marié s'occupe du soin des choses du Seigneur et de ce qu'il doit faire pour lui plaire; mais celui qui est marié s'occupe du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à sa femme, et se trouve ainsi partagé. (*I. Cor.*, 7, 32, 33.)

Propter fornicationem, unusquisque suam uxorem habeat, et unaquæque suum virum habeat.

Pour éviter la fornication, que chaque homme vive avec sa femme, et chaque femme avec son mari. (*Ibid.*, 7, 2.)

Vir caput est mulieris.

L'homme est le chef de la femme. (*Ephes.*, 5, 23.)

Non enim vir ex muliere est, sed mulier ex viro; etenim non est creatus vir propter mulierem, sed mulier propter virum.

L'homme n'a pas été tiré de la femme, mais la femme a été tirée de l'homme; et l'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme. (*Rom.*, 11, 8.)

Unusquisque uxorem suam, sicut seipsum, diligat.

Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même. (*Ep.*, 5, 33.)

Sacramentum hoc magnum est; ego autem dico in Christo et Ecclesia.

Ce sacrement est grand; je dis en Jésus-Christ et dans l'Église. (*Eph.*, 5, 32.)

Honorabile conjugium in omnibus, et thorus immaculatus.

Que le mariage soit traité de tous avec honnêteté, et que le lit nuptial soit sans tache. (*Hebr.*, 13, 4.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE MARIAGE.

EXORDE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galileæ; et erat mater Jesu ibi : vocatus est autem et discipuli ejus ad nuptias.

Il y eut des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y trouva. Jésus fut aussi invité aux noces avec ses disciples. (*Jean.*, c, 2.)

Non seulement il y fut invité, Chrétiens, mais il y assista ; et en y assistant, il les approuva, il les honora, il les sanctifia, il en bannit les désordres, et déjà il prit des mesures pour les consacrer dans l'Eglise par l'institution d'un sacrement. Cé ne fut donc point en vain, ni sans dessein, qu'il y voulut être appelé : *Vocatus est autem et Jesus;* car c'est de là, disent les Pères, que vient la sainteté du mariage; et, si l'on n'y appelle Jésus-Christ, il n'y a plus rien dans cet état que de profane ni rien qui le relève. Mais je dis plus, et il ne suffit pas que Jésus-Christ y soit appelé par les hommes, si l'on n'y est d'abord appelé par Jésus-Christ même. C'est-à-dire, mes chers auditeurs, que la grace de la vocation par où Dieu vous sanctifie pour entrer dans l'état du mariage, doit précéder la prière et comme l'invitation par où vous voulez engager Dieu à s'intéresser dans la sainte alliance que vous contractez et à la bénir : prière inutile sans cette vocation divine. Mais si c'est Dieu qui vous appelle, et qu'ensuite vous appeliez Dieu, voilà le modèle parfait et la véritable idée d'un mariage chrétien. C'est aussi l'importante matière dont j'entreprends aujourd'hui de vous entretenir; et parce que je n'ignore pas à quels écueils mon sujet m'expose, j'ai recours à Dieu. Je m'adresse à lui comme le Prophète, et je lui demande qu'il mette une garde à ma bouche, et qu'il ne laisse pas prononcer à ma langue une parole dont la malignité du siècle puisse abuser. Implorons encore le secours et l'intercession de Marie en lui disant : *Ave.*

Saint Augustin, parlant du mariage dans un excellent traité, et rapportant tous les avantages et tous les biens dont Dieu a pourvu cet état, les réduit à trois principaux : à l'éducation des enfans, qui en est la fin ; à la foi mutuelle et conjugale, qui en est le nœud ; et à la qualité du sacrement, qui en fait comme l'essence dans la loi de grace : *Bonum habent nuptiæ, et hoc tripartitum, proles, fides, sacramentum.* Ce sont les paroles répétées en divers endroits des ouvrages de ce Père. Et, en effet, c'est un bien pour les hommes que Dieu, par l'institution d'un sacrement, ait établi des alliances entre eux, et qu'il ait élevé ces alliances à un ordre surnaturel par une grace dont ils sont eux-mêmes les ministres. De plus, ce n'est pas un avantage peu estimable pour une personne engagée dans le mariage, de penser qu'une autre personne sur la terre lui est obligée de sa foi, et que, ne lui étant rien dans l'ordre de la nature, ni selon la proximité du sang, elle ne laisse pas de lui devoir tout : amour, respect, complaisance, fidélité. Enfin, je prétends que c'est un honneur aux pères et aux mères que Dieu les ait choisis pour lui élever dans le mariage des enfans, c'est-à-dire des serviteurs dont il soit glorifié, et des sujets qui amplifient son Eglise. Voilà donc trois grandes prérogatives du mariage : c'est un sacrement, c'est le lien d'une mutuelle société, c'est une propagation légitime des enfans de Dieu. Tout cela est vrai, Chrétiens; mais ne pensez pas que ce soient des biens tellement gratuits qu'ils ne soient accompagnés d'aucunes charges : car voici l'idée que vous vous en devez former, et que je vous prie de comprendre, parce que j'en vais faire le partage de ce discours. De ces trois sortes de biens résultent par nécessité des devoirs de conscience et des obligations indispensables à remplir dans le mariage, ce sera la première partie; des peines très difficiles et très fâcheuses à supporter dans le mariage, ce sera la seconde; et des dangers extrêmes, par rapport au salut, à éviter dans le mariage, ce sera la troisième. Or, je soutiens qu'on ne peut satisfaire à ces obligations, ni supporter ces peines, ni se préserver de ces dangers sans la grace et la vocation de Dieu. D'où je conclus qu'il n'y a donc point d'état parmi les hommes où cette vocation divine soit plus nécessaire. C'est tout le sujet de l'attention favorable que je vous demande. (BOURDALOUE, *Sur l'état du mariage.*)

Caractère du mariage.

Saint Augustin remarque avant toutes choses qu'il y a trois

liens dans le mariage. Il y a premièrement le sacré contrat par lequel ceux que l'on unit se donnent entièrement l'un à l'autre : il y a secondement l'amour conjugal par lequel ils se vouent mutuellement un cœur, qui n'est plus capable de se partager, et qui ne peut brûler d'autres flammes : il y a enfin des enfans, qui sont un troisième lien, parce que l'amour des parens venant, pour ainsi dire, à se rencontrer dans ces fruits communs de leur mariage, l'amour se lie par un nœud plus ferme. (Bossuet, *Panégyrique de saint Joseph.*)

Obligations indispensables à remplir dans le mariage.

On n'en peut douter, Chrétiens, à considérer le mariage dans toute son étendue, et surtout selon les trois qualités que j'ai marquées, comme sacrement, comme lien d'une mutuelle société, et par rapport à l'éducation des enfans, dont il est une propagation légitime; cet état porte avec soi des obligations qu'il vous est d'une importance extrême de bien connaître, et que je vais, pour satisfaire aux devoirs de mon ministère, vous expliquer.

C'est, sans contredit, un bien pour le Christianisme, et pour vous en particulier, qui êtes appelés par la Providence à vivre dans le monde, que le Fils de Dieu ait consacré le mariage par son institution; que non seulement le mariage ne soit pas un état criminel, comme l'ont voulu faire passer quelques hérétiques; ni une société purement civile, comme il l'est parmi les païens; ni une simple cérémonie de religion, comme il l'était dans l'ancienne Loi; mais un sacrement qui confère la grace de Jésus-Christ, établi pour sanctifier les ames, pour représenter un de nos plus grands mystères, qui est l'incarnation du Verbe, et pour en appliquer les mérites à ceux qui le reçoivent dignement : *Sacramentum hoc magnum* [1]. Oui, mes frères, disait saint Paul, ce sacrement est grand; et je vous le dis, afin que vous sachiez l'avantage que possède en ceci notre religion, par dessus toutes les autres. Car il n'est grand que par le rapport qu'il a avec Jésus-Christ, notre divin Sauveur. Il n'est grand que dans l'Eglise, qui est l'épouse de Jésus-Christ. Il n'est grand que pour les fidèles, qui sont les membres du corps mystique de Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'il n'est grand que pour vous : *Ego autem dico vobis in Christo et in Ecclesia* [2]. Tout cela est de la foi. Mais de là que s'ensuit-il? des obligations à quoi l'on fait bien peu de réflexion dans le monde, et que le mariage néanmoins

[1] Ephes. 5. — [2] Ibid.

nous impose. Car, puisque c'est un sacrement de la loi de grace, il n'est donc permis de s'y engager qu'avec une intention pure et sainte; il n'est donc permis de le recevoir qu'avec une conscience nette et exempte de péché; il n'est donc permis d'en user que dans la vue de Dieu, et pour une fin digne de Dieu; et quiconque manque à ces devoirs commet une offense qui tient de la nature du sacrilége, parce qu'il profane un sacrement. Présupposé le principe de la foi, il n'y a rien en toutes ces conséquences qui ne soit évident et incontestable.

Mais, encore une fois, on ne pense guère à ces conséquences dans le monde : et d'où vient qu'on n'y pense pas, qu'on oublie dans ce sacrement les règles de piété, que l'on garde et que l'on croit devoir garder en recevant les autres? Vous êtes les premiers, et souvent même les plus zélés, à condamner un homme qui entrerait dans l'Eglise et dans les ordres sacrés, par des vues ou d'intérêt ou d'ambition. Vous ne voudriez pas approcher du sacrement de nos autels sans vous être auparavant purifiés dans les eaux de la pénitence, et vous croiriez vous rendre coupables en vous présentant au tribunal de la pénitence pour une autre fin que d'honorer Dieu et de vous réconcilier avec Dieu. Quand on vous parle de ce Simon le magicien, qui demanda aux Apôtres le sacrement de confirmation par un motif de vaine gloire; et quand on vous dit que Judas parut à la table de Jésus-Christ, et qu'il y communia dans une disposition criminelle, vous réprouvez l'attentat de l'un et de l'autre. Or, le mariage est il moins respectable et moins vénérable en qualité de sacrement? Le Sauveur du monde l'a-t-il moins institué que les autres sacremens? A-t-il moins de vertu pour donner la grace que les autres sacremens? Contient-il des mystères moins relevés que les autres sacremens? Tout ce qui se dit des autres sacremens pour les exalter et nous les faire honorer ne convient-il pas également à celui-ci? et, par conséquent, ne demande-t-il pas, par proportion, des dispositions aussi parfaites, un motif aussi chrétien, une pureté de cœur aussi entière, un usage aussi honnête et aussi saint?

Nous savons tout cela dans la spéculation; mais dans la pratique, voici la différence qu'on met entre ce sacrement et les autres. Pour ceux-là on s'y prépare, on y cherche Dieu, on y prend des sentimens de religion, et en cela on agit chrétiennement; mais est-il question du sacrement dont je parle, vous diriez que c'est dans la vie une chose indifférente et toute profane, à laquelle ni Dieu ni la religion n'ont point de part. On fait un mariage par des

considérations purement humaines, sans en avoir le moindre remords. On le célèbre au pied de l'autel, dans un état actuel de péché; et quoique ce soit incontestablement une profanation sacrilége, à peine a-t-on quelque scrupule, parce que la plupart même ignorent ce point de conscience. Or, sur cela, mes chers auditeurs, comment peut-on se justifier devant Dieu? Car si vous voulez que je vous en déclare ma pensée, voilà un des désordres les plus essentiels qui règnent aujourd'hui dans le Christianisme. On n'y regarde plus, ce semble, le mariage comme une chose sacrée, mais comme une affaire temporelle, et comme une pure négociation. Qui est-ce qui consulte Dieu pour embrasser cet état? Qui est-ce qui considère cet état comme un état de sainteté où Dieu l'appelle? qui est-ce qui choisit cet état dans les vues de sa prédestination éternelle et de son salut? Le dirai-je? les païens mêmes étaient sur ce point plus religieux, du moins plus sages et plus sensés. Si le mariage, parmi eux, n'était pas un sacrement, ce n'était pas non plus, comme il l'est devenu parmi nous, un trafic mercenaire, où l'on se donne l'un à l'autre, non par une inclination raisonnable, non par une estime honnête, ni selon le mérite de la personne, mais selon ses revenus et ses héritages, mais au prix de l'argent et de l'or. Car tel est le nœud de presque toutes les alliances; c'est l'argent qui les forme; d'où vient ensuite ce déréglement si commun, qu'après un mariage contracté sans attachement, on fait ailleurs de criminels attachemens sans mariage. Quoi qu'il en soit, ce que nous ne pouvons assez déplorer, Chrétiens, c'est que le mariage, renfermant dans son essence deux qualités, celle de contrat et celle de sacrement, on n'a d'attention que sur la première, qui est d'un ordre inférieur, et qu'on néglige absolument l'autre, qui néanmoins est toute surnaturelle et toute divine. En qualité de contrat, on y observe toutes les règles de la prudence. Combien de traités, combien de conférences et d'assemblées, combien d'articles et de conditions, combien de précautions et de mesures! Mais pour la qualité de sacrement, ni réflexions ni préparatifs. On croit que tout se réduit à quelques cérémonies extérieures de l'Eglise, dont on s'acquitte sans recueillement et sans esprit de religion. Or, est-il possible qu'un sacrement ainsi profané vous attire, de la part de Dieu, les secours de graces qu'il y a attachés? et si vous manquez de ces secours, comment accomplirez-vous les obligations de votre état?

Je dis les obligations que vous impose le mariage, non seulement pris comme sacrement, mais, de plus, considéré comme lien

d'une société mutuelle. Car voici où je prétends que sont nécessaires les graces de Dieu les plus puissantes et les plus abondantes : vous l'allez comprendre. Il ne s'agit point seulement ici d'une société apparente, mais d'une société de cœur ; en sorte que vous pratiquiez à la lettre ce précepte de l'Apôtre : *Viri, diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam* [1] ; vous, maris, aimez celles que Dieu vous a données pour épouses, et vous, femmes, ceux que la Providence vous a destinés pour époux. La règle que vous devez en cela garder, est de vous aimer l'un l'autre, comme Jésus-Christ a aimé son Eglise : *Sicut et Christus dilexit Ecclesiam;* voilà, dis-je, votre modèle. Aimez-vous d'un amour respectueux, d'un amour fidèle, d'un amour officieux et condescendant, d'un amour constant et durable, d'un amour chrétien. Tout cela, ce sont autant de devoirs renfermés dans cette foi conjugale que vous vous êtes promise de part et d'autre, et qui vous unit. Prenez garde, je dis d'un amour respectueux, parce qu'une familiarité sans respect porte insensiblement et presque infailliblement au mépris. Je dis d'un amour fidèle, jusqu'à quitter pour un époux ou pour une épouse, père et mère, puisque c'est en termes formels la loi de Dieu ; mais à plus forte raison, jusqu'à rompre tout autre nœud qui pourrait attacher le cœur, et à se déprendre de tout autre objet qui le pourrait partager. Je dis d'un amour officieux et condescendant, qui prévienne les besoins ou qui les soulage, qui compatisse aux infirmités, qui lie les esprits et qui maintienne entre les volontés un parfait accord. Je dis d'un amour constant et durable pour résister aux fâcheuses humeurs qui le pourraient troubler, aux soupçons et aux jalousies, aux animosités et aux aigreurs. Enfin je dis d'un amour chrétien ; car c'est ici que je puis appliquer, et que se doit vérifier la parole de saint Paul, que la femme chrétienne et vertueuse est la sanctification de son mari. C'est ce qu'ont été ces illustres princesses qui ont sanctifié les empires, en convertissant et en sanctifiant les princes dont elles étaient tout ensemble et les épouses et les Apôtres. C'est ce que vous devez être, mesdames, faisant dans vos familles ce que celles-là ont fait si glorieusement et avec tant de mérite dans les royaumes ; estimant que le solide témoignage que vous puissiez donner à un époux, d'un véritable amour, est de le retirer du vice et de le porter à Dieu ; employant à cela toute votre étude, y rapportant tous vos vœux, tous vos conseils, tous vos soins, et vous animant à persévérer dans ce saint exercice par le beau mot

[1] Ephes., 5.

de saint Jérôme à Læta. Elle était fille d'un père idolâtre, mais que son épouse avait enfin réduit, par sa vigilance et par sa patience, à embrasser la foi. Or, il fallait bien, dit saint Jérôme, que cela fût ainsi; un aussi grand zèle que celui de votre mère pour le salut de son mari ne devait point avoir d'autre effet. Et, pour moi, ajoute ce saint Docteur, dans son style élevé et figuré, je pense que ce Jupiter même qu'adoraient les païens eût cru en Jésus-Christ, s'il eût vécu dans une si sainte alliance : *Ego puto etiam ipsum Jovem, si habuisset talem cognationem, potuisse in Christum credere.*

Mais par un renversement que nous ne déplorerons jamais assez, mes chers auditeurs, et dont peut-être vous éprouvez vous-mêmes les suites funestes, qu'arrive-t-il? vous ne pouvez l'ignorer, puisque vous le voyez tous les jours. Cette société qui devait faire l'union et le bonheur des familles, et en être le plus ferme appui; cette société que devait conserver mutuellement entre eux le mari et la femme, comme des biens de leur état les plus estimables, à quoi se trouve-t-elle sans cesse exposée? aux ruptures, aux aversions, aux divisions, aux éclats quelquefois les plus scandaleux; et cela pourquoi? parce que ni l'un ni l'autre ne veut contribuer à l'entretenir. Une femme est entêtée, est capricieuse, est idolâtre de sa personne, aime le jeu, la dépense, les vains ajustemens, les compagnies et les divertissemens du monde. Un mari est impérieux, est jaloux, est chagrin, est emporté et colère, aime son plaisir et la débauche. Et parce qu'ils ne voudraient pas se faire la moindre violence, l'une, pour revenir de ses entêtemens, pour régler ses caprices, pour mettre des bornes à son jeu, à ses dissipations, à ses vanités, à son attachement au monde; l'autre, pour abaisser ses hauteurs, pour adoucir ses chagrins, pour se défaire de ses soupçons injustes et de ses inquiétudes outrées et mal fondées, pour modérer ses emportemens, et pour se retirer de ses débauches : de là viennent les contrariétés, les plaintes réciproques et les murmures, les reproches aigres et amers. On conçoit du dégoût l'un pour l'autre; et souvent enfin, pour prévenir de plus grands désordres, on se trouve réduit à se séparer l'un de l'autre. Divorces et séparations que la loi des hommes autorise, mais qui ne sont pas pour cela toujours justifiés devant Dieu et selon la loi de Dieu. Divorces et séparations si ordinaires aujourd'hui dans le monde, et que nous pouvons regarder comme la honte de notre siècle, surtout parmi les Chrétiens. Divorces et séparations d'où suit presque immanquablement la ruine des maisons les mieux

établies, et où nous voyons s'accomplir à la lettre cette parole de Jésus-Christ, que tout royaume divisé sera désolé. Divorces et séparations où vivent quelquefois sans scrupules les personnes d'ailleurs les plus adonnées aux exercices de piété, ne se souvenant pas que le premier devoir d'une piété solide est, à leur égard, et autant qu'il peut dépendre de leurs soins, de demeurer dans une société que Dieu lui-même a formée ou a dû former. (Bourdaloue.)

Tribulations du mariage.

Demandez, voyez, écoutez : que trouvez-vous dans toutes les familles, dans les mariages mêmes qu'on croit les mieux assortis et les plus heureux, sinon des peines, des contradictions, des angoisses? Les voilà ces tribulations dont parle l'Apôtre; il n'en a point parlé en vain. Le monde en parle encore plus que lui : toute la nature humaine est en souffrance. Laissons là tant de mariages pleins de dissensions scandaleuses; encore une fois, prenons les meilleurs : il n'y paraît rien de malheureux; mais pour empêcher que rien n'éclate, combien faut-il que le mari et la femme souffrent l'un de l'autre?

Ils sont tous deux également raisonnables, si vous le voulez, chose étrangement rare, et qu'il n'est pas permis d'espérer; mais chacun a ses humeurs, ses préventions, ses habitudes, ses liaisons. Quelques convenances qu'ils aient entre eux, les naturels sont toujours assez opposés pour causer une contrariété fréquente dans une société si longue : on se voit de si près, si souvent, avec tant de défauts de part et d'autre, dans les occasions les plus naturelles et les plus imprévues, où l'on ne peut point être préparé : on se lasse, le goût s'use, l'imperfection rebute, l'humanité se fait sentir de plus en plus; il faut à toute heure prendre sur soi, et ne point montrer ce qu'on y prend; il faut à son tour prendre sur son prochain, et s'apercevoir de sa répugnance. La complaisance diminue, le cœur se dessèche; on se devient une croix l'un à l'autre: on aime sa croix, je le veux; mais c'est la croix qu'on porte. Souvent l'on ne tient plus l'un à l'autre que par devoir tout au plus ou par une estime sèche, ou par une amitié altérée et sans goût, et qui ne se réveille que dans les fortes occasions. Le commerce journalier n'a presque rien de doux; le cœur ne s'y repose guère; c'est plutôt une conformité d'intérêts, un lien d'honneur, un attachement fidèle, qu'une amitié sensible et cordiale. Supposons même cette vive amitié : que fera-t-elle? où peut-elle aboutir? Elle cause aux deux époux des délicatesses, des sensibilités, des

alarmes. Mais voici où je les attends : enfin il faudra que l'un soit presque inconsolable à la mort de l'autre; et il n'y a pas dans l'humanité de plus cruelles douleurs que celles qui sont préparées pour le meilleur mariage du monde.

Joignez à ces tribulations celle des enfans, ou indignes et dénaturés, ou aimables, mais insensibles à l'amitié; ou pleins de bonnes et de mauvaises qualités, dont le mélange fait le supplice des parens; ou enfin heureusement nés, et propres à déchirer le cœur d'un père et d'une mère qui dans leur vieillesse voient par la mort prématurée de cet enfant éteindre toutes leurs espérances. Ajouterai-je encore toutes les traverses qu'on souffre dans la vie, par les domestiques, par les voisins, par les ennemis, par les amis mêmes; les jalousies, les artifices, les calomnies, les procès, les pertes de biens, les embarras des créanciers? Est-ce vivre? O affreuses tribulations! qu'il est doux de vous voir de loin dans la solitude!

O sainte solitude! ô sainte virginité! heureuses les chastes colombes qui, sur les ailes du divin amour, vont chercher vos délices dans le désert! O ames choisies et bien-aimées, à qui il est donné de vivre avec indépendance de la chair! Elles ont un époux qui ne peut mourir, en qui elles ne verront jamais ombre d'imperfection, qui les aime, qui les rend heureuses par son amour : elles n'ont à craindre que de ne l'aimer pas assez, ou d'aimer ce qu'il n'aime pas. (Bossuet, *Sur les obligations de l'état religieux.*)

Peines très difficiles et très fâcheuses à supporter dans le mariage.

Je l'ai dit et je le répète : que le mariage soit un sacrement, c'est ce qui fait son excellence et sa plus belle prérogative dans la loi de grace; mais c'est cela même aussi qui en fait la servitude : pourquoi? parce que c'est cette qualité de sacrement qui le rend indissoluble, et par conséquent qui en fait un joug, une sujétion, comme un esclavage où l'homme renonce à la liberté. Si le Fils de Dieu avait laissé le mariage dans l'ordre purement naturel, ce ne serait qu'une simple convention plus rigoureuse, à la vérité, que toutes les autres dans son engagement, mais, après tout, qui pourrait se rompre dans les nécessités extrêmes. Et en effet, nous voyons que parmi les païens, où les lois et la jurisprudence ont paru les plus conformes à la raison humaine, la dissolution du mariage était autorisée. Ils les cassaient lorsque des sujets importans le demandaient ainsi ; et ils renonçaient aux alliances qu'ils avaient con-

tractées, dès qu'elles leur devenaient préjudiciables. Dieu même, dans l'ancienne Loi, permettait aux Juifs de répudier leurs femmes; et quoiqu'il ne leur donnât ce pouvoir que pour condescendre à la dureté de leurs cœurs, c'était néanmoins un pouvoir légitime, dont il leur était libre d'user. Mais dans l'Église chrétienne, c'est-à-dire depuis que Jésus-Christ a fait du mariage un sacrement, et qu'il lui en a donné la vertu, ce sacrement porte avec soi un caractère d'immutabilité. Est-il une fois reconnu valide, c'est pour toujours. Quand il s'agirait de la conservation de la vie, quand des royaumes entiers devraient périr, quand l'Eglise universelle serait menacée de sa ruine, et que toutes les puissances s'armeraient contre elle, ce mariage subsistera, ce mariage durera jusqu'à la mort, qui seule en peut être le terme. Voilà ce que la foi même nous enseigne.

Or, c'est, Chrétiens, ce que j'appelle une servitude, et ce qui l'est en effet. Car je vous le demande : un état qui vous assujétit, sans savoir presque à qui vous vous donnez, et qui vous ôte toute liberté de changer, n'est-ce pas en quelque sorte l'état d'un esclave? Or, le mariage fait tout cela. Il vous engage à un autre qu'à vous, et c'est ce qu'il y a de plus essentiel, à un autre, dis-je, qui n'avait nul pouvoir sur vous, mais de qui vous dépendez maintenant, et qui s'est acquis un droit inaliénable sur votre personne. Par le sacerdoce, je ne me suis engagé qu'à Dieu et à moi-même : à Dieu mon souverain maître, et à qui j'appartenais déjà; à moi-même, qui dois naturellement me régir et me conduire. Mais par le mariage vous transférez ce domaine que vous avez sur vous-même à un sujet étranger; et ce qu'il y a de plus difficile et de plus héroïque dans la profession religieuse devient la première obligation de votre état. Encore dans la religion je ne me trouve pas engagé à telle personne en particulier; ce n'est précisément et pour toujours, ni à celui-ci ni à celui-là, mais tantôt à l'un, tantôt à l'autre : ce qui doit infiniment adoucir le joug. Au lieu que dans le mariage, votre engagement est perpétuel pour celui-là et pour celle-ci. Si la personne vous agrée et qu'elle soit selon votre cœur, c'est un bien pour vous; mais si ce mari ne plaît pas à cette femme, si cette femme ne revient pas à ce mari, ils n'en sont pas moins liés ensemble, et quel supplice qu'une semblable union!

A quoi j'ajoute, mes frères, une nouvelle différence, mais bien remarquable entre nos deux conditions. C'est que, pour l'état religieux, il y a un noviciat et un temps d'épreuve, et qu'il n'y en a point pour le mariage. De tous les états de la vie, dit saint Jé-

rôme, le mariage est celui qui devrait plus être de notre choix, et c'est celui qui l'est le moins. Vous vous engagez, et vous ne savez à qui; car vous ne connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités du sujet avec qui vous faites une alliance si étroite, qu'après votre parole donnée, et lorsqu'il n'est plus temps de la reprendre. Maintenant que ce jeune homme vous recherche, il n'a que des complaisances pour vous, il n'a que des apparences de douceur, de modération, de vertu; mais dès que le nœud sera formé, vous apprendrez bientôt ce qu'il est, vous verrez succéder à cette douceur feinte des emportemens et des colères, à cette modération affectée des brusqueries et des violences, à cette vertu hypocrite des débauches et des excès. Maintenant que cette jeune personne est sans établissement, et que vous lui paraissez un parti convenable, elle sait se composer et se contrefaire; mais quand une fois elle n'aura plus tant de ménagemens à prendre ni tant d'intérêt à vous plaire, vous en éprouverez bientôt les caprices, les bizarreries, les entêtemens, les hauteurs. Quoi que vous fassiez et de quelque diligence que vous usiez, il en faut courir le hasard. Ce qui faisait dire à Salomon, que, pour les biens et les richesses, c'est de nos parens que nous les recevons; mais qu'une femme sage et vertueuse, il n'y a que Dieu qui la donne: *Divitiæ dantur a parentibus, a Domino autem uxor prudens*[1]. (Bourdaloue.)

Peines du mariage considérées comme lien d'une société mutuelle.

Ce qui redouble la douleur et ce qui doit la rendre encore plus vive, c'est cette société dont le mariage est le nœud. Car quoique la société, prise en elle-même, ait toujours été regardée comme un bien, toutefois, par l'extrême difficulté de trouver des esprits qui s'accordent ensemble, et qui se conviennent mutuellement l'un à l'autre, on peut dire que la solitude lui est communément préférable. Nous avons de la peine à nous souffrir nous-mêmes: un autre nous sera-t-il plus aisé à supporter? Je ne parle point de mille affaires chagrinantes qu'attire la société et la communauté des mariages. Ce ne sont que les accidens de votre état, mais des accidens, après tout, si ordinaires que les mariages même des princes et des rois n'en sont pas exempts. Je m'arrête à la seule diversité d'humeurs qui se rencontre souvent entre une femme et un mari. Quelle croix et quelle épreuve! Quel sujet de mortification et de

[1] Prov., 9.

patience! un mari sage et modeste avec une femme volage et dissipée; une femme régulière et vertueuse avec un mari libertin et impie. De tant de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs? et s'il y a de l'antipathie, est-il un plus cruel martyre? Du moins si l'on savait par là se sanctifier; si l'on portait sa croix en chrétien, et que d'une triste nécessité on se fît une vertu et un mérite; mais ce qu'il y a de bien déplorable, c'est que ces peines domestiques ne servent encore qu'à vous éloigner davantage de Dieu, et qu'à vous rendre plus criminels devant Dieu. On cherche à se dédommager au dehors; on tourne ailleurs ses inclinations; et à quels désordres ne se laisse-t-on pas entraîner! Du reste, quelles animosités et quelles aversions ne nourrit-on pas dans l'ame! En quelles plaintes et en quels murmures, en quelles désolations et en quels désespoirs les années s'écoulent-elles! On demeure dans ces dispositions jusqu'à la mort; et, comme disait saint Bernard, on ne fait que passer d'un enfer à un autre enfer, d'un enfer de péché et de crime à un enfer de peine et de châtiment, de l'enfer du mariage au véritable enfer des démons.

Ce sont là, dites-vous, des extrémités; il est vrai: mais extrémités tant qu'il vous plaira, rien n'est plus commun dans l'état du mariage; et n'est-ce pas cela même qui nous en doit mieux faire connaître la pesanteur, qu'on y soit si souvent réduit à de pareilles extrémités? Si cet état était pour vous de l'ordre de Dieu; si vous ne l'aviez pas choisi vous-même, ou que vous ne l'eussiez pris que par la vocation de Dieu, que dans les vues de Dieu, que sous la conduite de Dieu, sa grace vous l'adoucirait et sa providence ne vous manquerait pas au besoin. Il vous aurait adressée, comme Rebecca, à l'époux qui vous était destiné et qui vous convenait. Il donnerait à vos paroles une efficace et à vos soins une bénédiction toute particulière pour rendre ce mari plus traitable, pour fixer ses légèretés, pour arrêter ses emportemens, pour le retirer de ses débauches, pour calmer ses inquiétudes et dissiper ses jalousies. Du moins, dans les ennuis et les dégoûts, dans les rebuts et les mépris, dans les contradictions et les chagrins où vous vous trouvez exposée, il vous revêtirait d'une force divine pour les supporter; et, par son onction intérieure, il saurait bien, lors même que tout serait en trouble au dehors, vous faire goûter dans le fond de l'ame les douceurs d'une sainte paix. Mais, parce que de vous-même et en aveugle, vous vous êtes, pour ainsi parler, jetée dans les fers, il vous en laisse porter tout le poids. C'est-à-dire, et

vous ne le savez que trop, qu'il vous laisse porter tous les caprices d'un mari bizarre, toutes les hauteurs d'un mari impérieux, toutes les brusqueries d'un mari violent, toutes les épargnes d'un mari avare, toutes les dissipations d'un mari prodigue, tous les dédains d'un mari peu affectionné et indifférent, toutes les folles et chimériques imaginations d'un mari jaloux. Il permet que vous-même, au lieu de chercher dans votre patience et en de sages ménagemens, le remède aux maux qui vous affligent, vous les augmentiez; que vous-même vous deveniez une femme vaine, une femme indiscrète, une femme mondaine et dissipée, une femme obstinée et opiniâtre; que vous-même vous ayez vos variations et vos inconstances, vos aigreurs et vos fiertés, vos vivacités et vos colères; que l'un et l'autre vous ne serviez qu'à exciter le feu de la discorde, et qu'à rendre votre condition plus malheureuse. (Le même.)

Peines du mariage considérées par rapport à l'éducation des enfans.

Encore si l'on en était quitte à ce prix; mais une troisième source de peines dans le mariage, et j'ose dire une source presque inépuisable, c'est l'éducation des enfans. Un enfant sage, dit Salomon, fait la joie de son père; et celui, au contraire, qui a l'esprit mal tourné, est un sujet de douleur et de tristesse pour sa mère : *Filius sapiens lætificat patrem, filius vero stultus mæstitia est matris suæ* [1]. Mais sans altérer en aucune sorte la parole du Saint-Esprit, je puis ajouter, dans un autre sens, que des enfans à élever, soit qu'ils soient réglés ou qu'ils ne le soient pas, sont communément pour des pères et pour des mères un lourd fardeau et une croix bien pesante. Je ne parle point des soins que demande une première enfance, sujette à mille faiblesses auxquelles il faut condescendre, à mille besoins auxquels il faut fournir, à mille accidens sur lesquels il faut veiller. Supposons-les dans un âge plus avancé et dans ce temps où ils commencent proprement à se faire connaître ou par leurs bonnes ou par leurs mauvaises qualités. Que ce soient, si vous le voulez, des enfans bien nés, et qui donnent pour l'avenir les plus heureuses espérances; que ce soient de bons sujets, sur qui dans la suite on puisse compter, j'y consens; mais est-on pour cela en état de les pourvoir et de les avancer? est-on pour cela certain de ne pas les perdre et de les conserver? Quel amer déboire, par exemple, et quelle dé-

[1] Prov., 10.

solation de se voir chargé d'une nombreuse famille, et de manquer des moyens nécessaires pour l'établir ; d'avoir des enfans capables de tout, et de ne pouvoir les pousser à rien ; d'être obligé de les laisser dans une oisiveté forcée où ils passent tristement leurs jours, et dans une obscurité où leur naissance, leur nom, leur mérite personnel, demeurent ensevelis ! Quel regret, quel accablement, lorsqu'un accident imprévu, qu'une mort inopinée vient tout à coup à enlever des enfans qu'on aimait et sur qui l'on faisait fond, à qui l'on avait d'amples héritages, de grands titres à transmettre, et qui devaient être le soutien d'une maison, laquelle tombe avec eux, ou va bientôt après eux tomber ! Or, vous le savez, si ce sont là dans le monde des événemens rares, dont on ne puisse tirer nulle conséquence ; et vous n'ignorez pas ce qu'une expérience si commune vous a là-dessus appris et vous apprend tous les jours. (Le même.)

Les époux doivent supporter leurs défauts mutuels.

Mais quoi ! si le mari est d'un caractère doux, et si l'épouse est méchante, médisante, si elle est de celles qui ne peuvent retenir leur langue; si elle aime la dépense et le luxe ; si elle est remplie d'orgueil et d'imprudence; en un mot, si elle a tous les vices et tous les travers de son sexe, comment peut-on condamner un malheureux à passer sa vie entière avec une semblable créature? De même si la femme est modeste, attachée à ses devoirs, et que l'homme, au contraire, soit emporté, superbe, cruel; s'il abuse de ses forces et de la puissance que la loi lui donne sur son épouse; s'il la traite comme son esclave; s'il n'a pas plus d'égards pour elle que pour la dernière des servantes, peut-on exiger qu'elle endure une semblable servitude? Et que sera-ce encore si, comme cela n'est pas sans exemple, l'époux se tient tout-à-fait étranger à son épouse?

Voilà sans doute de grands malheurs ; mais les époux n'ont point d'autre remède à y opposer que la patience. Patientez, leur dira l'Apôtre; mais tant que la mort de celui auquel vous avez uni vos destinées ne vous aura point rendu votre liberté, vous n'avez à choisir qu'entre ces deux partis : ou tâchez de l'adoucir à force de bons procédés et de prévenances; ou, si la chose est impossible, supportez avec résignation tous les déplaisirs et tous les désagrémens qui seront la suite d'un lien auquel vous vous êtes volontairement soumise.

Dans ce cas, l'ancienne Loi, faite pour des hommes grossiers et charnels, permettait le divorce : renvoyez chez ses parens, y était-il dit, l'épouse qui vous sera devenue odieuse. Mais Dieu, quand il parle à la nouvelle Eglise, s'exprime bien autrement : Celui, dit Jésus-Christ, qui se sépare de son épouse, et qui en prend une autre, commet un adultère. (Saint Chrysostôme, *De la Virginité.*)

Charité dans le mariage.

Il faut que les époux vraiment chrétiens soient persuadés de cette vérité, que Dieu n'a établi l'union des deux sexes que pour veiller par ce moyen à la reproduction de l'espèce humaine. C'est avec le plus grand respect qu'il faut obéir à cette vue de la divine Providence. Que tous ceux qui font profession d'être véritablement les disciples du Dieu de toute pureté soient tels dans leur conduite et dans leurs mœurs, qu'ils sachent se commander à eux-mêmes. Car ceux qui obéissent à la volupté et à leurs passions rendent par là leur ame esclave de leur corps, et la condamnent à la mort éternelle.

Que chacun donc s'efforce de pratiquer la chasteté la plus parfaite ; que la pudeur, le respect, l'accompagnent sans cesse. Mais, Chrétiens, contentez-vous de l'épouse qui vous est unie par les liens sacrés du mariage. Que nulle autre femme, esclave ou libre, ne vienne lui disputer la possession de votre cœur. Ce serait une grande erreur de penser que la femme seule est adultère, quand elle oublie la fidélité qu'elle doit à son époux, et qu'il est permis à celui-ci, sans qu'il se rende coupable du même crime, de répandre ses affections sur autant d'objets qu'il lui plaît. La loi divine n'établit aucune inégalité entre les époux soumis au même joug. Quiconque s'écarte de la ligne qu'elle lui a tracée est par là même coupable d'adultère.

Chacun des deux époux doit donc à l'autre la plus scrupuleuse fidélité. Je dis plus : le mari doit à sa femme l'exemple de la continence. Il serait injuste d'exiger d'elle ce qu'il ne peut lui-même observer. Et pour que personne ne s'imagine pouvoir restreindre les préceptes divins à cet égard, l'Evangile nous apprend encore que c'est commettre un adultère que d'épouser la femme séparée de son mari, et que celui aussi qui renvoie sa femme pour en épouser une autre est également coupable d'adultère : c'est toujours séparer et désunir ce que Dieu lui-même a uni par les nœuds les

plus étroits. Et, pour nous donner encore plus d'horreur de l'adultère, l'Evangile nous enseigne que ce n'est pas seulement l'action extérieure que nous devons éviter, mais que nous devons repousser comme un crime jusqu'à la pensée qui s'en présente à notre esprit. Ainsi, il nous est défendu de regarder l'épouse de notre prochain avec un mauvais désir, parce que, pour souiller une ame de l'adultère, il suffit d'une image impure et d'une pensée de volupté. (Lactance, *Instit. div.*)

De la jalousie.

Si quelqu'un se trouve être naturellement porté à la jalousie, ou si quelque apparence souvent trompeuse vient à faire naître cette dangereuse passion dans son ame, peut-on imaginer un sort plus affreux que ne le sera alors le sien ? Toutes les horreurs de la guerre, les combats les plus épouvantables que se livrent les élémens pendant la tempête ne sont qu'une bien faible image de ce qui se passe dans son cœur et dans l'intérieur de sa maison. Le trouble, les soupçons, les querelles, le désespoir s'y succéderont sans interruption ; car l'infortuné livré à cette dangereuse folie n'est en rien au dessus de ces furieux que possède l'esprit immonde.

On le voit s'agiter, se tourmenter, s'irriter sans sujet, décharger les bruyans accès de sa fureur sur les absens comme sur les présens, sur ses propres enfans comme sur ses domestiques. Le premier venu, quelque innocent qu'il soit, n'est point à l'abri de ses ressentimens. Quelle jouissance, je vous le demande, peut encore trouver place dans une vie aussi remplie de peines, de déplaisirs et de chagrins ?

Qu'un tel homme reste chez lui, ou qu'il cherche à dissiper ses ennuis dans les sociétés et dans les voyages, les tourmens auxquels il est en proie le suivent partout, et partout il emporte enfoncé dans son cœur le trait poignant qui le déchire. La mort n'est-elle pas mille fois préférable à une semblable existence ? Car imaginez réunis tous les maux possibles, et la pauvreté la plus dénuée de tout, et la maladie la plus aiguë et la plus invétérée, et tous les supplices que l'on peut faire endurer avec le fer et le feu, vous serez encore bien au dessous du mal qu'éprouve celui dont le démon de la jalousie s'est emparé.

En effet, qui pourra jamais rendre le bonheur à celui qui se trouve entraîné à soupçonner ce qu'il a de plus cher au monde,

à craindre son déshonneur de la femme à qui il a consacré sa vie entière? Veut-il prendre quelque nourriture, les mets dont sa table est couverte ne lui paraissent plus que des poisons mortels; veut-il chercher le repos, le repos fuit sa triste paupière, et sa couche brûlante est pour lui comme un lit de feu sur lequel il se retourne et s'agite en vain. Les entretiens de l'amitié, les distractions des affaires, les dangers, les plaisirs, rien ne saurait l'arracher aux cruelles pensées qui font son supplice. L'idée qui l'obsède le poursuit partout, ne lui laisse aucun relâche, au milieu des peines comme parmi les douceurs de la vie. C'est ce qui faisait dire au sage Salomon : « La jalousie est semblable à l'enfer [1]. »

Pour la femme qui a le malheur d'être unie à un jaloux, ses tourmens sont encore, s'il est possible, plus horribles que ceux de son mari; car quand celui qui devait être son appui dans les misères dont la carrière de la vie est semée, celui dont elle attendait sa consolation, n'est plus pour elle qu'un tyran cruel, qu'un implacable ennemi, vers qui se tournera-t-elle pour demander du secours? Quel asile sera encore ouvert pour elle, quand celui qui devait naturellement la protéger est devenu lui-même la cause de tout ce qu'elle souffre?

L'infortunée se voit exposée aux outrages de ses propres domestiques, qui, se modelant sur leur maître, portent même la méchanceté plus loin que lui. Car cette espèce d'hommes, pour l'ordinaire ingrate et soupçonneuse, profitant de la mésintelligence qui règne entre elle et son époux, et se voyant autorisés à la persécuter, se font un plaisir cruel d'ajouter sans cesse à ses chagrins. Ils savent qu'ils peuvent impunément la charger de calomnies, et que toutes leurs coupables invectives seront bien reçues. En effet, l'homme dans le cœur duquel règne la jalousie est prompt à croire tout le mal qu'on lui dit de l'objet qu'il soupçonne, et son oreille est toujours ouverte aux délateurs. Aussi cette tourbe méprisable de valets est-elle le fléau le plus redoutable pour une malheureuse épouse qui a perdu la confiance de son mari. Il faut qu'elle se voie elle-même privée de toute autorité sur eux, et, ce qui est encore plus affreux, qu'elle devienne elle-même en quelque sorte leur esclave.

Quand cette victime de la jalousie cessera-t-elle de verser des larmes? Le jour, la nuit s'écoulent pour elle dans le deuil et les gémissemens. Il n'est plus pour elle de jours de fête. Continuel-

[1] Eccl., XXIV, 8.

lement ses oreilles sont frappées du bruit des menaces. Elle se voit dans la nécessité de dévorer les outrages les plus avilissans. Chacun se croit en droit de s'établir son gardien. Partout elle ne voit que sujets de craindre et de trembler. Toutes ses démarches sont épiées. Elle ne peut ni entrer ni sortir sans avoir un surveillant rigide. Ses paroles, ses soupirs, ses moindres gestes, sont l'objet d'un examen sévère, et il faut qu'elle supporte en silence des tourmens aussi épouvantables.

Jusqu'ici il n'a été question des effets de la jalousie que lorsque c'est le mari qui est tourmenté par cette passion ; mais si c'est la femme qui en est elle-même atteinte (et cela n'arrive que trop souvent), ne croyez pas que le sort de celle-ci en soit plus supportable. Au contraire, ses peines n'en deviendront que plus nombreuses et plus cuisantes ; car elle aura à souffrir les mêmes déchiremens que souffre un homme jaloux ; mais elle ne pourra employer contre celui qu'elle soupçonne les mêmes moyens qu'en pareil cas celui-ci emploierait contre elle. Qui voudrait, en effet, souffrir qu'une femme le rendît prisonnier dans sa propre maison ? ou quel domestique aurait l'audace de s'établir ouvertement l'espion et le gardien de son maître ?

Par cela même, la femme n'aura pas la consolation de faire souffrir l'objet de ses soupçons des tourmens qu'elle endure elle-même. Tout ce qu'elle peut se promettre raisonnablement, c'est que son mari écoute une ou deux fois tout au plus ses plaintes ; mais si elle veut continuer de l'en entretenir, il lui fera bientôt voir qu'il lui était encore plus avantageux de garder le silence.

Telles sont les suites horribles de la jalousie, lors même qu'elle n'est fondée que sur de légers soupçons ; mais si elle se trouve appuyée sur la réalité, combien ces suites ne seront-elles pas encore plus funestes et plus déplorables ! Et certes, c'en est plus qu'il ne faut pour écarter des époux chrétiens de cette odieuse passion. (Saint Chrysostôme, *De la Virginité.*)

Comment la femme doit contribuer au salut de son mari.

Saint Paul lui-même trace aux épouses chrétiennes leur devoir à l'égard du zèle qu'elles doivent avoir pour le salut de leurs maris : « Que savez-vous, leur dit-il, si vous ne sanctifiez pas votre « mari [1] ? » Sans doute, et moi aussi je me range à l'opinion de

[1] I Cor., VII, 16.

cet illustre Apôtre. Je sais combien la femme est capable d'aider l'homme dans tout ce qui a rapport au salut; mais, je ne puis m'empêcher de le dire aux épouses chrétiennes, ce n'est pas en se parant d'ornemens mondains, en menant une vie molle et voluptueuse, en se livrant au luxe et à la prodigalité, qu'elles peuvent concourir à sanctifier celui auquel elles sont unies; c'est en s'élevant au dessus de toutes ces vanités; c'est en faisant voir en elles une vie toute apostolique, une honnêteté de mœurs et une modestie parfaites, un noble mépris pour l'argent, une patience et une douceur à toute épreuve; c'est quand elles pourront se rendre à elles-mêmes ce témoignage que Paul se rendait jadis: « Nous sommes contens d'avoir la nourriture et le vêtement [1]; » c'est quand elles regarderont comme la moindre chose la crainte de la mort du corps, et qu'elles n'auront aucun attachement à la vie présente; c'est enfin quand toute la gloire de ce monde ne sera pas plus précieuse à leurs yeux que la fleur de l'herbe, suivant l'expression d'un Prophète.

Ce n'est donc pas celle qui se conduit en femme avec l'homme qui le sanctifiera, mais celle qui lui apprendra à vivre selon l'Evangile, en y conformant elle-même toute sa conduite et toutes ses démarches. Pour rappeler à ses devoirs celui auquel elle est unie, il faut que l'épouse montre elle-même une grande sagesse, une grande patience; qu'elle sache supporter sans se plaindre toutes les peines attachées à l'état du mariage, et qu'elle n'ait d'autre pensée que de procurer la conversion et le salut de son mari. (Le même, *De la Virginité.*)

Dangers extrêmes par rapport au salut à éviter dans le mariage.

Toutes les conditions de la vie ont leurs dangers; je dis leurs dangers par rapport au salut. Non seulement dangers communs, mais dangers particuliers et propres de chaque état. La solitude même n'en est pas exempte, et les anachorètes ont eu à combattre pour mettre à couvert leur innocence et pour se défendre des attaques où ils ont été exposés. Encore n'y ont-ils pas toujours réussi; et combien de fois l'Eglise a-t-elle vu ses plus brillantes lumières s'éteindre et pleurer la chute de ceux qu'elle se proposait de mettre un jour au rang des saints! Mais du reste, selon le sentiment universel des Pères et des maîtres de la morale, s'il y a par-

[1] I Tim., vi, 8.

tout des dangers, on peut dire qu'un des états les plus dangereux, c'est le mariage. En voici la preuve: parce que dans le mariage il faut concilier des choses dont l'accord est très difficile; qui ne se trouvent presque jamais ensemble; qui, dans l'estime commune des hommes, paraissent incompatibles, et sans lesquelles néanmoins il n'est pas possible d'être sauvé. Car il s'agit d'accorder la licence conjugale avec la continence et la chasteté; une véritable et intime amitié pour la créature avec une fidélité inviolable pour le Créateur; un soin exact et vigilant des affaires temporelles avec un détachement d'esprit et un dégagement intérieur des biens de la terre. Tout cela sur quoi fondé? toujours sur les mêmes qualités du mariage qui servent de fond à tout ce discours.

Prenez garde, en effet, Chrétiens, s'il y a quelque chose qui rende l'incontinence des mariages plus criminelle devant Dieu, c'est la dignité du sacrement, et cependant rien de plus sujet que le mariage aux excès d'une passion sans règle et sans retenue. Qu'est-ce qui porte plus fortement une femme et qui l'oblige même à prendre avec plus de zèle tous les intérêts d'un mari et à chercher tous les moyens de lui plaire? n'est-ce pas cette étroite société qu'il doit y avoir entre l'un et l'autre? Mais n'est-ce pas aussi d'ailleurs ce même zèle pour un époux, cette même attache qui la met dans un péril évident d'abandonner en mille rencontres les intérêts de Dieu et de déplaire à Dieu? Enfin, il faut qu'un père et une mère aient de la vigilance et du soin pour établir leur maison, et sans cela ils ne satisfont pas au devoir de leur conscience, puisqu'ils sont les tuteurs de leurs enfans, et qu'après leur avoir donné la vie, ils leur doivent encore l'entretien et l'éducation. Or, dites-moi si cette vigilance, si ce soin d'établir une famille, de placer des enfans, de leur laisser un héritage qui leur convienne et qui puisse les maintenir dans la condition où ils sont nés, n'est pas la plus dangereuse de toutes les tentations; si ce n'est pas le prétexte le plus spécieux et le plus subtil pour autoriser en apparence toutes les injustices que suggère une avare cupidité; et par conséquent si ce n'est pas une occasion continuelle et toujours présente de se perdre. Reprenons: et vous, mes chers auditeurs, que votre état expose à tant de périls, ouvrez au moins les yeux pour les apercevoir et pour vous apprendre à vous en préserver.

Le premier, c'est l'incontinence des mariages; je m'en tiens à cette parole, et ce n'est même qu'avec peine que je l'ai laissée échapper. Saint Jérôme, écrivant à une vierge et l'instruisant des devoirs du célibat où elle faisait profession de vivre, ne

craignait point de s'exprimer en certains termes dont elle pouvait être blessée: pourquoi? C'est, lui disait ce saint docteur, que j'aime mieux me mettre au hasard de vous parler avec un peu moins de réserve que de vous cacher des vérités qui concernent votre salut: *Malo verecundia pereclitari quam veritate.* Peut-être avait-il raison de s'expliquer de la sorte dans une lettre; mais ici, Chrétiens, dans cette chaire évangélique, je dois, sans altérer la vérité, user de la sage précaution que demande la dignité de mon ministère. Vous savez ce que la loi chrétienne vous ordonne et ce qu'elle vous défend, ou, si vous ne le savez pas, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il vous est d'une extrême importance de vous en instruire, puisqu'il y va de votre salut; c'est que le mariage est un état de chasteté et de continence aussi bien que le célibat, quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre l'un et l'autre; c'est qu'il y a dans le mariage des lois établies de Dieu, et qu'il n'est pas permis de transgresser: c'est que tous les désordres qui s'y commettent, bien loin d'être excusés, et en quelque manière justifiés par le sacrement, tirent de là même une malice et une difformité particulière; c'est que vous avez sur cela une conscience qu'il faut écouter et qui vous jugera devant Dieu; enfin, selon la pensée de saint Jérôme, c'est que des trois espèces de chasteté, savoir, celle de la virginité, celle de la viduité et du mariage, la chasteté conjugale, quoique la plus imparfaite, est néanmoins la plus difficile; pourquoi? Parce qu'il est bien plus aisé, dit ce saint docteur, de s'abstenir entièrement que de se modérer, et de renoncer absolument à la chair qui est votre ennemi domestique, que de lui prescrire des bornes et de la réprimer. La virginité, ajoute le même Père, en se conservant, triomphe presque sans combat. A peine connaît-elle le danger, parce qu'elle le fuit et s'en tient éloignée. On peut dire par proportion de même de l'état de viduité, mais il en va tout autrement à l'égard de la chasteté conjugale. Entre elle et l'impureté il n'y a qu'un pas à faire; mais ce pas conduit au crime et jusqu'à la damnation.

A ce premier danger un autre encore se trouve joint; c'est celui de la société mutuelle. Comprenez-le. Car l'effet de cette société doit être une union des cœurs si parfaits, que pour un époux l'on soit disposé à se détacher de tout, à sacrifier tout, mais avec cette exception si délicate et si rare que l'amour conjugal ne l'emporte pas sur l'amour de Dieu; que l'époux et l'épouse soient tellement attachés l'un à l'autre qu'en même temps ils soient l'un et l'autre encore plus étroitement attachés à Dieu; qu'une femme disposée à

suivre toutes les inclinations raisonnables d'un mari ait d'ailleurs la force de lui résister quand il s'agit de suivre ses passions, de participer à ses désordres, de prêter l'oreille à ses discours médisans ou impies, d'entrer dans ses ressentimens, de seconder ses vengeances. Ainsi, que cet époux ait reçu une injure, qu'il ait été offensé et outragé, il vous est permis d'en être touchée, de partager avec lui sa peine, de lui procurer toute la satisfaction convenable; vous le pouvez et même vous le devez. Mais d'aller au delà, de prendre ses animosités et ses haines, de l'autoriser dans ses emportemens et ses violences, de condescendre à tout ce que lui inspire un cœur aigri et animé, ce n'est point agir en femme chrétienne, ce n'est point là une vraie fidélité; et Jésus-Christ, en instituant le mariage dans son Église, n'a point prétendu qu'il servît à se faire un crime propre du crime d'autrui. De même que ce mari, ou ambitieux, ou intéressé, forme d'injustes desseins, et qu'il veuille contre le droit et la bonne foi vous engager dans ses entreprises, c'est là qu'avec une sainte assurance il faut tenir ferme et s'opposer à l'iniquité. Mais je lui dois obéir: point d'obéissance qui lui soit due au préjudice de la loi de Dieu. Mais il s'éloignera de moi: sa disgrace alors vaudra mieux pour vous que son estime. Mais la paix en sera troublée : vous aurez la paix de la conscience, et elle vous suffira. Mais il cherchera toutes les occasions de me chagriner: vous profiterez de vos chagrins pour pratiquer la patience, et Dieu du reste vous consolera. Mais le moyen enfin de se soutenir toujours dans cette fermeté inébranlable et de ne se démentir jamais? cela n'est pas aisé, j'en conviens, mais c'est pour cela même que je vous l'ai proposé comme un des grands dangers de votre état.

Que dirai-je, ou que ne me reste-t-il point à dire d'un dernier danger que porte avec soi le soin d'une famille et l'éducation des enfans? Il est certain, et je vous l'ai déjà fait assez entendre, que l'éducation de vos enfans vous engage par devoir et par état à vaquer aux affaires temporelles. Mais il n'est pas moins vrai que cet engagement est un écueil, où il est rare de ne pas échouer; et qui ne voit pas l'extrême difficulté qu'il y a de concilier ensemble le soin des biens de la terre et le détachement de ces mêmes biens? Selon l'Évangile, si vous négligez de pourvoir vos enfans d'une manière conforme à leur condition, vous vous rendez coupables devant Dieu; et si d'ailleurs, afin de pourvoir vos enfans, vous vous laissez emporter au désir et à l'amour des richesses, il n'y a point de salut pour vous. Dans le mariage, il ne vous est pas permis, comme aux autres, d'abandonner toutes choses pour suivre

Jésus-Christ : ce n'est point là votre perfection. Il faut que vous possédiez, que vous conserviez, et même que vous travailliez raisonnablement à acquérir. Mais en possédant, en conservant, en acquérant, il faut préserver votre cœur de toute affection terrestre. Ainsi vous le dit saint Paul; écoutez-le. *Hoc itaque dico, fratres, reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint; et qui emunt, tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* [1]. Voilà, mes frères, disait ce grand Apôtre, ce que j'ai à vous intimer de la part de Dieu, savoir, que parmi vous ceux qui sont engagés dans le mariage aient l'esprit et le cœur aussi libres que s'ils étaient pleinement maîtres d'eux-mêmes; que ceux qui vendent et qui achètent le fassent comme s'ils ne possédaient rien; et que ceux qui ont la disposition des biens de ce monde en usent comme s'ils ne leur appartenaient pas : pourquoi cela? Parce que la figure de ce monde passe, poursuivait le docteur des gentils : *Præterit enim figura hujus mundi* [2]. Et moi j'ose ajouter, en vous appliquant cette morale, parce que le soin que vous pouvez et que vous devez avoir des biens de ce monde ne vous dispense en aucune sorte de l'obligation d'y renoncer de cœur et de volonté. Jésus-Christ en a fait une loi générale pour tous les hommes; et cette loi, dit saint Chrysostôme, ne pouvant s'entendre d'un renoncement réel et effectif, il faut par nécessité l'interpréter du renoncement de l'esprit : *Qui non renuntiat omnibus* [3]. C'est-à-dire, Chrétiens, que quand le Sauveur des hommes prononçait cet oracle, il parlait pour vous aussi bien que pour moi : avec cette différence néanmoins qu'en vous faisant ce commandement il vous obligeait à quelque chose de plus difficile que moi. Car il voulait que ce détachement intérieur ne vous ôtât rien de toute la vigilance nécessaire pour la conservation de vos biens et pour l'entretien de vos familles. Or, de joindre l'un et l'autre ensemble, c'est ce que j'appelle la vertu héroïque de votre état. Et comment en effet, me direz-vous, atteindre à ce point de pauvreté évangélique? A cela je vous réponds ce que répondait Jésus-Christ lui-même sur un sujet à peu près semblable : La chose est impossible aux hommes, mais elle ne l'est pas à Dieu. Elle est impossible à ceux qui s'ingèrent d'eux-mêmes et sans la grace de la vocation dans le mariage, ou qui, l'ayant cette grace, n'en font pas l'usage qu'ils doivent. Mais à ceux qui y sont fidèles, tout devient possible. Abraham vécut dans

[1] Cor., 7. — [2] Ibid. — [3] Luc., 14.

le même état que vous, il eut une maison à soutenir comme vous, il posséda de plus grands biens que vous; et jamais ces biens périssables n'excitèrent le moindre désir dans son cœur, et n'y allumèrent le feu de la convoitise. (Bourdaloue.)

Péroraison.

Quoi qu'il en soit, vous connaissez, mes chers auditeurs, les obligations du mariage, vous en savez les peines, vous n'en ignorez pas les dangers, et par conséquent vous voyez combien il vous importe d'y être éclairés, conduits, secourus de Dieu; c'est-à-dire combien il vous importe de n'y entrer que par le choix de Dieu, et d'y attirer sur vous la grace de Dieu. Mais si ce n'est pas par cette vocation divine que je l'ai embrassé, n'y a-t-il plus de ressource pour moi, et que ferai-je? Vous ferez ce que fait le pécheur pénitent. En se convertissant à Dieu, il répare par la grace de la pénitence ce qu'il a perdu en se dépouillant de la grace d'innocence. De même vous réparerez après le mariage le mal que vous avez commis en vous engageant dans le mariage; et puisque vous n'avez pas eu les premières graces de cet état, vous aurez recours à Dieu pour obtenir les secondes. Car Dieu a de secondes graces pour suppléer au défaut des premières, et c'est dans ces secondes graces que vous devez mettre votre confiance. Cependant, parce qu'elles sont plus rares et moins abondantes quand elles n'ont pas été précédées des autres, ce qui vous reste, c'est de veiller avec plus d'attention sur vous-mêmes, de vous appliquer avec plus de zèle à tous les devoirs d'un état où Dieu veut maintenant que vous persévériez, de concevoir un repentir plus vif et plus amer de l'égarement où vous êtes tombé par votre faute, de redoubler sur cela vos vœux, et de crier plus fortement vers le Seigneur. Ah! mon Dieu, lui direz-vous, comme dit le frère de Jacob à Isaac après avoir perdu son droit d'aînesse, n'avez-vous pas plus d'une bénédiction, et le trésor de vos graces n'est-il pas infini? *Num unam tantum benedictionem habes, Pater?* [1]. Il est vrai, Seigneur, je me suis écarté de ma route, en m'écartant de celle que vous m'aviez marquée; car c'était là proprement ma route, c'était mon chemin. Mais m'avez-vous pour cela rejeté, et votre Providence manque-t-elle de moyens pour réparer la perte que j'ai faite? Jetez, mon Dieu, jetez encore un regard favorable sur moi,

[1] Gen., 27.

et ne m'abandonnez pas à moi-même, lorsque je veux désormais m'abandonner pleinement à votre conduite : *Mihi quoque obsecro ut benedicas* [1]. Il vous écoutera, mon cher auditeur; et par un retour de sa miséricorde, il prendra pour vous de nouvelles vues de prédestination, et vous fera arriver au salut éternel, que je vous souhaite, etc. (Le même.)

[1] Genes., 27.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE MARIAGE.

EXORDE.

Vocatus est Jesus et discipuli ejus ad nuptias.

Jésus fut convié aux noces avec ses disciples. (*Joan.*, II, 2.)

Jésus-Christ, mes frères, le plus sobre et le plus mortifié de tous les hommes, invité à des noces, et ne dédaignant pas de s'y trouver : quel mystère! et que signifie cette circonstance de l'Evangile ? On peut dire, avec saint Jérôme, que le divin Sauveur voulut assister à ces noces, pour empêcher les désordres qui arrivent souvent dans ces sortes d'assemblées, et pour arrêter, par un exemple de tempérance, les excès, les débauches et les scandales qui s'y commettent pour l'ordinaire. On peut ajouter, avec saint Ambroise, qu'il voulut assister aux noces de Cana, auxquelles on l'avait invité, afin de nous apprendre par là qu'il se trouve dans tous les mariages où l'on consulte sa divine volonté, et que dès lors ce sont des mariages saints et heureux, puisqu'un Dieu les honore de sa présence et les comble de ses bénédictions et de ses graces. Mais, au contraire, si on n'y appelle pas Jésus-Christ, si on y entre sans son conseil, on peut dire, en vérité, qu'il n'y a plus rien dans le mariage que de profane, ni rien qui le relève. On n'y trouve qu'affliction, que croix, que malédiction, que désespoir, qu'enfer. Il s'agit donc de prévenir tous ces malheurs, en vous approchant de ce sacrement avec des dispositions toutes chrétiennes, et c'est ce que je prétends vous apprendre dans cette instruction. Mais ce n'est pas assez d'en approcher dignement; il faut y vivre saintement, en remplissant avec fidélité tous les devoirs de conscience et toutes les obligations indispensables qu'il vous impose. Ce point de morale regarde toute sorte de personnes, celles qui sont libres et celles qui ne le sont pas. Êtes-vous libre,

et voulez-vous embrasser l'état du mariage? cet état demande de vous de très saintes dispositions : vous le verrez dans mon premier point. Êtes-vous déjà engagé dans le mariage? cet état vous impose des obligations essentielles que vous devez remplir : vous le verrez dans mon second point. (Le P. Brydaine, *Sur le Mariage.*)

Le mariage demande de saintes dispositions.

Le mariage est saint, de quelque côté qu'on le considère; et saint Paul même ajoute qu'il est honorable en toutes choses: *Honorabile connubium in omnibus* [1]. Il est saint et honorable par rapport à son Auteur. Il a été institué de Dieu dans le Paradis terrestre, consacré de Dieu dans la loi de Moïse, mis et élevé au rang des sacremens, par l'Homme-Dieu, dans la loi de grace. Le mariage est saint par rapport à son modèle. Il nous représente celui de Jésus-Christ avec la nature humaine; celui de Jésus-Christ avec l'Église, au jour de sa passion; celui de Jésus-Christ avec l'ame juste au jour de la mission et de la descente de son Saint-Esprit. Le mariage est saint et honorable par rapport à sa matière. Dans les autres sacremens, ce sont des matières inanimées et insensibles: la matière du baptême, c'est l'eau; la matière de l'eucharistie, c'est le pain et le vin. Mais dans le sacrement du mariage, ce sont des créatures animées et raisonnables qui servent de matière à Jésus-Christ, je veux dire les corps de l'homme et de la femme qui s'engagent mutuellement, et que saint Paul appelle les temples de l'Esprit-Saint. Le mariage est saint par rapport à sa fin. Il a été institué de Dieu, pour former une société sainte entre l'homme et la femme, que la mort seule serait capable de diviser. Il a été institué, non pour autoriser le libertinage, mais pour l'empêcher; non pour allumer la concupiscence, mais pour en arrêter les désordres; non pour mettre des libertins au monde, mais pour donner des enfans à l'Eglise et des élus au ciel. Enfin le mariage est saint et honorable par rapport à ses effets. Le premier de ces effets est une augmentation de la grace sanctifiante et des habitudes surnaturelles qui sont déjà dans une ame bien disposée : le second est une infusion de certaines graces actuelles propres à la vie que les personnes mariées doivent mener pour se sanctifier dans leur état. En effet, ces sortes de graces donnent à un homme et à une femme un esprit d'union et de concorde pour s'aimer, un esprit de patience et de douceur pour souffrir tranquillement leurs défauts et

[1] Hebr., XIII, 4.

leur mauvaise humeur, un esprit de chasteté pour demeurer dans les bornes de leurs devoirs, un esprit de sollicitude et de prévoyance pour veiller aux besoins de leur famille, un esprit de religion et de piété pour se sanctifier tous deux dans leur état et élever leurs enfans dans l'amour et dans la crainte de Dieu.

De toutes ces circonstances ne devons-nous pas conclure, avec saint Paul, que le mariage est un sacrement grand, honorable, saint, infiniment respectable? Y avez-vous jamais bien pensé? Hélas! vous l'aviez regardé jusqu'ici comme une affaire purement temporelle, comme une chose indifférente et toute profane, à laquelle ni Dieu ni la religion n'ont point de part. Instruisez-vous donc aujourd'hui du contraire. Mais si ce sacrement est si vénérable, si saint, quelles dispositions n'exige-t-il pas de vous pour vous y sanctifier! sans doute des dispositions toutes saintes et toutes chrétiennes. Première disposition : il faut y être appelé de Dieu. Seconde disposition : il ne faut s'y engager que dans de bonnes vues et de saintes intentions. Troisième disposition : il faut le recevoir en état de grace.

C'est une vérité incontestable que Dieu, qui veut sauver tous les hommes, veut les conduire au salut éternel par des moyens différens. Il veut y conduire celui-ci par le sacerdoce, et celui-là par la religion. Il veut sauver les uns dans le célibat, et les autres dans le mariage. Il est encore sûr que Dieu attache à chaque état les graces nécessaires pour s'y sanctifier, graces qu'on ne trouve pas dans un autre état que Dieu ne nous a point marqué : de telle sorte qu'une personne que Dieu appelle au mariage y trouve des graces propres pour son salut; et que, s'il prend un autre parti où Dieu ne l'appelle pas, il n'aura plus les mêmes graces, et son salut sera en très grand danger. Mais si on a besoin, dans chaque état de la vie, de la vocation de Dieu pour faire son salut, c'est surtout dans le mariage, dont les liens sont indissolubles et les dangers presque infinis. Car enfin, de quoi s'agit-il, dit saint Ambroise, quand il est question de se marier? il s'agit de perdre sa première liberté et de se lier pour toute sa vie; il s'agit de demeurer, de converser, de se plaire éternellement avec une personne qui nous était auparavant ou inconnue ou indifférente. Car vous vous engagez, dit ce Père, et vous ne savez à qui; vous ne connaissez jamais l'esprit, le naturel, les qualités du sujet avec qui vous faites une alliance si étroite, qu'après la parole donnée, et lorsqu'il n'est plus temps de la reprendre. Si une femme est emportée, orgueilleuse, fainéante, coquette, on ne connaît ses vices

qu'après l'avoir épousée; il en est de même d'un homme. Le mariage une fois reconnu valide, c'est pour toujours. L'engagement est perpétuel, c'est la foi qui nous l'enseigne : en sorte que si la personne que vous avez épousée vous agrée, et qu'elle soit selon votre cœur, c'est un bien pour vous; mais si ce mari ne plaît pas à cette femme, si cette femme ne revient pas à ce mari, ils n'en sont pas moins liés ensemble, et quel supplice qu'une semblable union! Ce n'est pas parmi eux que plaintes, que reproches, que murmures, que querelles, que jalousies, que contradictions éternelles, qui ne finissent quelquefois que par le divorce ou par la mort. De là qu'arrive-t-il? on cherche à se dédommager au dehors, on tourne ailleurs ses inclinations; et à quelles infidélités, à quels désordres ne se laisse-t-on pas entraîner? On ne s'embarrasse plus du soin d'une famille; on néglige absolument le salut de son domestique; on a peine à pourvoir à la nourriture et à l'éducation de ses enfans, qui deviennent vicieux et libertins; on manque enfin à ses devoirs les plus essentiels. Cependant les années s'écoulent, on demeure dans cet état jusqu'à la mort; et comme disait saint Bernard, on ne fait que passer d'un enfer à un autre enfer; d'un enfer de péché et de crime, à un enfer de peines et de châtimens; de l'enfer du mariage, au véritable enfer des démons. Ce sont là des extrémités, me dites-vous, il est vrai; mais extrémités tant qu'il vous plaira, rien n'est plus commun dans l'état du mariage; et n'est-ce pas cela même qui vous en doit mieux faire connaître la pesanteur, et vous faire sentir en même temps la nécessité qu'il y a de recourir à Dieu avant de s'y engager? Car dès que vous y serez par son ordre ou son conseil, sa grace adoucira infailliblement toutes vos peines, et sa Providence ne vous manquera jamais dans vos besoins. Mais si, au contraire, vous vous y jetez de vous-même et en aveugle, sans l'avoir auparavant consulté et sans savoir s'il vous y appelle, dès lors il vous refusera ses graces spéciales avec justice, dit saint Cyprien, et vous laissera porter tout le poids de vos fers. Abandon terrible, je l'avoue, mais qui toutefois n'a rien que de juste et de raisonnable. Pères et mères, si un enfant s'est marié contre votre consentement ou sans vous en avoir demandé avis, ne vous moquez-vous pas de son malheur? ne dites-vous pas : Il s'est marié sans ma participation; qu'il fasse comme il voudra, je ne me mêle plus de lui. S'il m'avait rendu le respect qu'il me doit, s'il avait épousé la personne que je lui avais destinée, il serait heureux. Ce dénaturé m'a méprisé, il m'a désobéi : je l'abandonne, je le déshérite; et autant j'aurais eu d'affection et de tendresse, autant j'ai d'indif-

férence et de haine pour lui. Oh ! si les hommes en agissent ainsi, croyons-nous, mes frères, que Dieu soit moins jaloux de son honneur, moins sensible à l'injure qu'on lui fait de ne pas le consulter dans une affaire aussi importante, moins disposé enfin à se venger de nos outrages, et à nous déshériter, je veux dire, à nous ôter ses graces ? Il est donc pour vous de la dernière conséquence de savoir si Dieu vous y appelle à l'état du mariage; car, encore un coup, si Dieu vous y apppelle, vous trouverez infailliblement dans cet état des graces propres pour votre salut; et si vous y entrez, au contraire, sans vocation, vous risquez de vous damner et de vous perdre sans ressource. Que devez-vous donc faire, si vous voulez sérieusement vour sauver? vous devez, avant de vous marier, consulter la volonté du Seigneur; vous devez lui faire souvent cette prière, avec le Prophète-Roi : *Notam fac mihi viam in qua ambulem* [1]; Seigneur, manisfestez-moi vos volontés, et faites-moi connaître quelle est la route que je dois prendre pour aller à vous. Et pour la mieux connaître encore, ajoutez à ces prières ferventes, des jeûnes, des mortifications, des aumônes, des neuvaines, des communions, et d'autres bonnes œuvres, telles que votre piété vous les suggérera; renoncez à vos passions, examinez-vous vous-même sur les inclinations que Dieu vous a données, sur les talens que vous avez reçus du ciel. Etes-vous capable de former une sainte société, d'élever des enfans dans la crainte de Dieu, en un mot, de supporter toutes les charges du mariage ? Quand vous aurez ainsi consulté Dieu, et que vous vous serez interrogé vous-même sans légèreté et sans préoccupation, interrogez encore un directeur sage et éclairé, qui connaisse parfaitement votre intérieur; interrogez votre père et votre mère, pourvu qu'ils ne se laissent point gouverner par la passion : étant certain que Dieu vous appelle au mariage (si c'est par le conseil de votre directeur et de vos parens), qu'il s'explique le plus souvent par leur bouche, et qu'en faisant leur volonté vous faites la sienne. Quand vous aurez pris toutes ces sages précautions, et que vous aurez reconnu par quelque endroit que Dieu vous veut dans le mariage, demandez-lui qu'il vous montre celle qu'il vous a destinée, puisque, au rapport de Salomon, il n'appartient proprement qu'au Seigneur de donner une femme sage et vertueuse; et pour ne pas vous y tromper, faites-en un choix tout particulier. Et voilà en quoi consiste la quatrième disposition que le mariage demande de vous.

[1] Ps. CXLII, 8.

Pères et mères, n'engagez jamais vos enfans dans le mariage sans que vous sachiez s'ils y sont portés. Laban et Bathuel s'aperçurent bien que le ciel avait destiné Rébecca, leur fille, à Isaac; cependant ne dirent-ils pas qu'il fallait la faire venir pour savoir d'elle si c'était sa volonté? *Vocemus puellam et quæramus ipsius voluntatem* [1]. Mais aussi, mes chers enfans, ne vous engagez jamais dans le mariage sans la participation de vos parens. Rébecca, sans s'arrêter aux propositions du serviteur d'Abraham, ne courut-elle pas avec précipitation vers son père? et ne vous montre-t-elle pas par là, ô filles, que vous devez vous rapporter du choix d'un mari à ceux qui vous ont mises au monde?

La différence d'humeur, l'inégalité de condition, la disproportion d'âge, sont autant de funestes causes du malheur de la plupart des mariages. Abraham défendit à son serviteur d'amener à son fils Isaac une épouse qui fût de la race de Chanaan, afin de nous apprendre, dit saint Ambroise, que le vice des parens passe, par une funeste succession, dans les descendans; que la fille mal instruite qui se moque de ses parens, n'aura jamais la soumission qu'elle doit avoir pour son époux; et réciproquement, qu'un mari qui a mené une vie libertine n'aura jamais l'amitié et la complaisance qu'il est obligé d'avoir pour sa femme. Il faut donc prendre garde à la personne avec qui l'on veut s'établir. Que doit-on demander en elle? Premièrement, qu'elle soit, autant qu'il se peut, de même âge et de même condition; car si une personne pauvre se marie avec une personne riche, ou une personne avancée dans l'âge, avec une qui ne l'est point, il n'y aura certainement, dans ces sortes de mariages, que jalousies et que mépris. (Le même.)

Sainteté du mariage.

Qu'est-ce que la beauté du corps? Pour le bien juger, allez la voir sous la tombe? Qu'y verrez-vous? rien qu'un peu de fange et de poussière. N'attendez pas même que la mort l'ait anéantie. Considérez-la sous les rides de la vieillesse, dans les ravages d'une maladie; qu'est-ce que tout ce corps? Rien qu'un peu de boue; c'est pourtant ce peu de boue que les savantes mains du Créateur ont organisé dans les formes que vous avez raison d'admirer. C'est de cette vile et misérable matière qu'il a composé ce brillant tissu qui fait la beauté, non pas sans doute pour allumer dans votre cœur d'im-

[1] Gen. xxii, 57.

pudiques flammes, mais pour faire reconnaître sa sagesse. Ne faites donc pas à son Auteur l'outrage de dénaturer l'œuvre de sa sagesse, en la faisant servir à une coupable passion. Accordez votre estime à l'ouvrage, réservez vos hommages à l'ouvrier; et que vos pensées s'arrêtent loin de tout ce qui pourrait porter le désordre dans vos sens. L'œuvre vous plaît; donc celui qui l'a faite mérite votre reconnaissance, non vos insultes et vos mépris par les injurieuses préférences données à la créature sur le Créateur. Recevez ce qu'il a fait, ne le profanez pas. Quiconque serait assez téméraire pour couvrir d'ordure l'image du prince serait puni par le dernier supplice; déshonorer l'ouvrage du Tout-Puissant par de criminelles intentions, est-ce donc un moindre délit? Que sera-ce si celui qui s'en rend coupable se trouve engagé dans le lien du mariage? Vous vous rejetez sur la violence du tempérament. N'avez-vous pas votre épouse? Dieu vous l'a donnée pour satisfaire aux besoins de la nature, non pour aller au delà. Tout ce qui sort de ce cercle abrutit et dégrade le mariage. Usez de son bienfait, n'en abusez pas. En consacrant par une loi expresse l'union conjugale, Dieu a voulu vous soustraire à la tyrannie de vos sens. Ingrat! vous méconnaissez le dessein de votre bienfaiteur; vous violez la chasteté conjugale, en allant au delà de ce qui vous est permis; vous avilissez votre plus beau titre de gloire. Vous êtes sourd à la voix de l'Apôtre, qui vous crie tant en général qu'en particulier : *Évitez toute fornication*[1]. Que dis-je, l'Apôtre? c'est Jésus-Christ lui-même dont vous méconnaissez la voix. Qu'avez-vous besoin d'aller vous informer de cette beauté étrangère? Que cette femme soit d'un visage agréable, que vous importe? Elle n'est pas la vôtre. A quoi bon vous jouer au milieu des écueils, et risquer de tomber dans le précipice? Sachez maîtriser vos regards; fermez-vous les yeux, mettez devant un mur de séparation qu'ils ne puissent franchir. Armez-vous de l'oracle du souverain Législateur, qui menace les regards impudiques de la même condamnation que le crime de l'adultère lui-même. Vous me parlez de plaisir. Eh! qu'est-ce qu'un plaisir qui engendre le remords, les alarmes et les angoisses continuelles? un plaisir qui se termine par un châtiment sans fin? Ne valait-il pas bien mieux lutter quelques momens contre la violence d'une dangereuse impression, pour retrouver bientôt après le calme heureux de sa conscience, que de satisfaire à une ivresse passagère, pour en être puni par un supplice immor-

[1] I Cor., VI, 18.

tel? O mes enfans! ne vous comportez plus de la sorte; car c'est un bien fâcheux bruit que celui qui se répand à votre sujet. Je sais à qui s'appliquent ces paroles; mais ce n'est pas à tous qu'elles s'adressent. Qui se sent blessé peut y trouver un remède à sa blessure. Je lui dirai donc à celui-là : Pourquoi violez-vous la fidélité conjugale? Pourquoi introduire le déshonneur dans un lit étranger? Pourquoi déshonorez-vous celle qui était devenue votre propre chair? Pourquoi faire si peu de compte de votre réputation à vous-même? (Saint Chrysostôme [1].)

Sainteté du mariage, ses peines, ses devoirs.

Le mariage a été institué dès l'origine du genre humain, avant sa corruption, et dans la parfaite innocence du Paradis terrestre. Il nous représente l'union sacrée du Fils de Dieu avec l'Eglise son épouse. Jésus-Christ a voulu le sanctifier par sa présence aux noces de Cana, où il fit son premier miracle. Il a voulu répandre par ce sacrement une bénédiction abondante sur la source de notre naissance, afin que ceux qui s'unissent dans cet état ne songent qu'à avoir des enfans, et moins à en avoir qu'à en donner à Dieu, qui ressemblent à leur Père céleste. Le lien du mariage rend les deux personnes inséparables, et la mort seule peut rompre ce lien. L'Esprit de Dieu l'a réglé ainsi pour le bien des hommes, afin de réprimer l'inconstance et la confusion qui troubleraient l'ordre des familles et la stabilité nécessaire pour l'éducation des enfans. Ce joug perpétuel est difficile à supporter pour la plupart des hommes, légers, inquiets, et remplis de défauts. Chacune des deux personnes a ses imperfections; les naturels sont opposés; les humeurs sont souvent presque incompatibles; à la longue la complaisance s'use; on se lasse les uns des autres dans cette nécessité d'être presque toujours ensemble, et d'agir en toutes choses de concert. Il faut une grande grace et une grande fidélité à la grace reçue, pour porter patiemment ce joug. Quiconque l'acceptera par l'espérance de s'y contenter grossièrement y sera bientôt mécompté; il sera malheureux, et rendra sa compagne malheureuse. C'est un état de tribulation et d'assujétissement très pénible, auquel il faut se préparer en esprit de pénitence, quand on s'y croit appelé de Dieu. La grace du sacrement adoucit ce joug et donne la force de le porter sans impatience. C'est par cette grace

[1] *Exp. in Ps.*, XLIII.

que les deux personnes se supportent et s'entr'aident avec amour.

Vous, époux, aimez votre épouse comme Jésus-Christ a aimé son Église, qu'il a lavée de son sang et qui est l'objet de ses complaisances. Chérissez votre épouse comme un autre vous-même, puisque par le mariage les deux personnes n'en font plus qu'une. Épargnez-la, ménagez-la, conduisez-la avec douceur et tendresse par persuasion, vous souvenant de l'infirmité de son sexe suivant l'instruction de l'Apôtre. Communiquez-lui vos affaires avec confiance, puisque les vôtres deviennent les siennes dans cette intime société. Accoutumez-la à l'application, au travail domestique, au détail du ménage, afin qu'elle soit en état d'élever des enfans avec autorité et prudence dans la crainte de Dieu.

Et vous, épouse, aimez et honorez votre époux comme l'Église aime et honore Jésus-Christ son époux. Regardez Jésus-Christ même en lui. Obéissez-lui selon Dieu comme à votre chef, comme à celui qui vous représente Dieu sur la terre. Tâchez de mériter sa confiance par votre douceur, par votre complaisance, par votre modestie, par votre soin pour le soulager. Soyez-vous inviolablement fidèles l'un à l'autre. Ne vous contentez-pas de fuir avec horreur tout ce qui ressentirait l'infidélité, mais évitez avec précaution jusqu'aux plus légers ombrages qui pourraient altérer la confiance dans cette sainte union. Montrez-vous l'un à l'autre une simplicité et une modestie qui vous ôtent réciproquement toute défiance. Que votre état vous force à tenir plus facilement la chair soumise à l'esprit et non à lui permettre une dangereuse licence.

Puisque les enfans sont les fruits de la bénédiction du mariage, je prie Dieu qu'il vous en donne qui soient des saints, et qui servent un jour à vous consoler dans votre vieillesse. (Fénelon, *Du Mariage.*)

Précautions qu'il faut apporter au mariage.

Que vous vouliez acheter une maison, un esclave, vous ne vous en rapportez point à la parole du vendeur; vous prenez des informations près de ceux à qui ils ont appartenu; vous en examinez scrupuleusement les qualités et les défauts. Un mariage à contracter ne vaut-il pas que l'on y apporte autant et plus encore de précautions? Cette maison, si elle ne vous convient plus, vous pouvez la revendre; cet esclave, si vous venez à lui connaître des défauts, vous avez le droit de le rendre; mais cette femme, dont

vous aurez fait votre épouse, il faut la garder. Avant donc de vous unir à elle, consultez et les lois civiles, et surtout les lois de la religion; car c'est d'après les dernières, et non d'après les autres, que vous serez jugé au dernier des jours. Pour contrevenir à celles-ci, vous n'avez à encourir d'autre risque que de perdre de l'argent; infidèle à la loi de la religion, vous hasardez votre salut éternel, vous vous exposez aux plus terribles châtimens. Quelle exactitude vous mettez à ne pas vous compromettre aux yeux de la loi civile, à assurer tous les intérêts humains en cas d'événemens! Tout est prévu, calculé, disposé à l'avance; et, au pis-aller, si vous êtes trompé, vous en êtes quitte pour de l'argent de moins. Votre ame vaut-elle donc moins que votre argent? Vous voulez vous marier! Auparavant allez trouver l'oracle; consultez le code que Paul nous a laissé sur la législation du mariage, sur les qualités de l'épouse. S'il vous dit que, dans le cas où vous reconnaîtriez dans celle que vous vous destinez quelque vice notable, il vous sera permis de la répudier, à la bonne heure, épousez. Autrement, s'il vous ordonne de la garder dans tout autre cas que celui de l'adultère, résignez-vous à supporter tout ce dont vous menace sa méchante humeur. Si le joug vous paraît au dessus de vos forces, appliquez-vous donc à bien choisir pour épouse une femme dont les principes et les habitudes vous garantissent les mœurs et le caractère: sans quoi vous vous placez dans l'alternative inévitable, ou de subir un supplice de tous les jours, ou de vous rendre coupable d'adultère en voulant vous affranchir. Avec cette précaution, vous éviterez l'un et l'autre de ces deux inconvéniens; vous vous attacherez une femme digne de toute votre affection. Vous l'aimerez; comment? De la même manière que saint Paul le prescrit: *Comme Jésus-Christ a aimé son Église* [1]: jusqu'à vous sacrifier, jusqu'à mourir, s'il le faut, pour elle. Jésus-Christ est bien mort pour cette Eglise à laquelle il n'a pas dédaigné de s'unir, toute corrompue qu'elle s'était offerte à ses regards: *Pour elle*, nous dit l'Apôtre, *il s'est livré à la mort*, *afin de la sanctifier en la purifiant par l'eau où elle est lavée*, *et par la parole de vie*. Voilà le modèle que vous devez vous proposer dans l'union conjugale. Votre femme a des défauts; ce n'est point une raison de la répudier. Vous avez un membre malade; vous ne le coupez point pour cela, du moins tant que vous avez l'espoir de le guérir. Votre femme fait partie de vous-même; car il a été dit:

[1] Eph., v, 26 et suiv.

Tous deux ne seront qu'une seule chair. Vous devez l'aimer comme vous-même. C'est le précepte de l'Apôtre.

Qui aime sa femme, nous dit-il, *s'aime soi-même ;* or, personne ne hait son corps, il le nourrit, il le flatte.... Saint Paul fait concourir en faveur de ce devoir la loi divine et la loi naturelle : la première en lui donnant pour sanction la conduite de Jésus-Christ envers son Eglise; la seconde en l'appuyant sur le sentiment naturel qui nous porte à nous aimer nous-mêmes. Et il en conclut que *le mariage est un grand mystère.* Comment ? De même que Jésus-Christ a quitté la droite de Dieu, son père, pour venir sur la terre s'unir à son Eglise, dont il a fait son épouse, et ne faire avec elle qu'une même chair, ainsi *l'époux quittera-t-il son père et sa mère pour s'attacher à son épouse.* Et voilà que cette vierge, jusque là sévèrement renfermée dans la maison qui l'a vue naître, se lie d'elle-même à cet homme qu'elle voit pour la première fois, et s'attache à lui comme à sa propre substance; voilà que cet homme, de son côté, s'unit à cette femme, à cette étrangère, pour la préférer aussitôt à ses amis, à sa propre famille; voilà que ce père lui-même, à qui vous n'enlèveriez pas impunément la plus légère parcelle de son bien, en abandonne une portion considérable à cet étranger qu'à peine il connaît, et se laisse enlever sans regret, même avec plaisir, et sa fille et son trésor. Saint Paul a donc raison d'appeler *un grand mystère* un engagement tel que celui-là, qui prévaut sur toutes les autres affections les plus profondément enracinées dans le cœur, et dont le principe remonte jusqu'à Dieu lui-même; mystère, en effet, des plus surprenans, par le caractère auguste qui lui appartient, de retracer l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise. La conséquence qu'il en tire, c'est qu'il ne doit pas être contracté légèrement et par intérêt. Non, le mariage n'est pas un marché; c'est l'union de toute la vie. Rien de plus commun que d'entendre dire : Tel a fait un mariage qui l'a enrichi tout à coup. Il n'avait pris femme que pour avoir de l'argent. Quel langage! une femme pour de l'argent!... Malheur à celui qui n'épouse que pour de l'argent! Combien d'hommes riches, mariés à des femmes opulentes, ont perdu leur repos en augmentant leur fortune! Combien de pauvres, mariés à des filles pauvres, coulent des jours tranquilles et heureux! Ce n'est donc pas la richesse qu'il faut considérer dans le mariage; c'est la vertu, c'est l'honnêteté, c'est l'économie. Avec ces qualités, une femme, même pauvre, vous rendra heureux. La pauvreté la gâtera moins que la richesse. Si elle ne les a point, vous eût-

elle apporté la plus riche dot, plus de paix, plus de bonheur; c'est une tempête qui ravage et dissipe tout en un moment.

Vous ne prenez point une femme pour amener avec elle dans votre maison les querelles, une guerre domestique, des dissensions éternelles, qui vous rendent à tous deux la vie insupportable. Non, sans doute, mais pour trouver en elle un appui, des consolations qui vous aident à supporter vos peines, une amie qui charme vos ennuis par la douceur de ses entretiens.

C'est là l'intention du mariage. Dieu, qui l'a institué, vous propose encore un motif plus sérieux. Saint Paul l'indique par ce mot: *Pour éviter toute impureté*[1]. Il ne dit pas : Pour se garantir d'éviter la pauvreté, pour augmenter sa richesse. Non; mais pour éviter l'impureté, pour modérer les feux de la concupiscence, pour vivre dans la tempérance, pour plaire à Dieu; se contentant d'une seule femme. Tout le reste ne doit passer qu'après. La beauté sans la vertu ne captivera pas long-temps votre cœur; elle vous a passionné un moment; les défauts percent et la passion s'évanouit. Les amitiés solides sont celles dont la vertu est le lien; celles-là, le temps ne fait que les accroître. Flamme innocente autant que vive, elle écarte, elle consume tout ce qui sort du cercle des plaisirs légitimes; la pensée même des voluptés coupables ne vient point flétrir l'ame des époux vertueux; et, toujours en garde sur la chasteté conjugale, ils méritent que les bénédictions du ciel se répandent sur leurs personnes et sur leur maison.

C'était ainsi que les saints patriarches se mariaient. Dans le choix de leurs épouses, ils recherchaient la noblesse des sentimens, non la richesse de la dot. Je n'en citerai qu'un seul témoignage. Abraham, déjà avancé en âge, appela le plus ancien de ses domestiques, qui avait l'intendance sur toute sa maison, pour lui dire : *Jurez-moi par le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, que vous ne prendrez aucune des filles des Chananéens, parmi lesquelles j'habite, pour la faire épouser à mon fils, mais que vous irez au pays où sont mes parens, afin d'y prendre une femme pour mon fils Isaac*[2]. Voyez avec quelles précautions il agit: il ne s'adresse point, comme on fait aujourd'hui, à des intrigantes toujours empressées de faire valoir leurs services; mais au plus ancien de ses serviteurs, formé par lui-même; il veut une femme choisie, non pour sa beauté ou sa richesse, mais vertueuse, que l'on ira chercher dans un pays si éloigné. Vous n'entendez point Eliézer répondre

[1] I Cor., VII, 2. — [2] Gen., XXIV, 2 et suiv.

à son maître : Pourquoi si loin? Il en est tout près de nous, dont on vante la noblesse, l'illustration, l'opulence et les agrémens ! A quoi bon un voyage si hasardeux, dans un pays où je ne connais personne, où je ne saurais pas même à qui m'adresser? La seule observation qu'il se permette est celle-ci : *Dans le cas où la femme ne voudrait pas venir en ce pays-ci avec moi, voulez-vous que je remène votre fils au pays d'où vous êtes sorti? Non*, répond Abraham, *le Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, qui m'a fait sortir de la maison de mon père et du pays de ma naissance, qui m'a parlé et qui m'a juré en me disant : Je donnerai cette terre de Chanaan à votre race, enverra lui-même son Ange devant vous, afin que vous preniez une femme pour mon fils. . .*

Eliézer exécute l'ordre qu'il a reçu. S'abandonnant à la conduite du Seigneur, il ne dit point : Celle que je verrai portée sur un char, environnée d'un nombreux domestique, belle, jeune, brillante, sera l'épouse d'Isaac ; non, ce sera celle à qui je dirai : *Baissez, je vous en prie, votre cruche, afin que je boive.* Quoi ! chercher une femme dans un si vil office ! Mais ce vil office ne nuit point à la vertu, et ces femmes si délicates qui habitent sous des toits somptueux, à quoi sont-elles bonnes ? Mais celle-ci, où est la preuve de ses éminentes qualités ? Dans le témoignage de l'hospitalité que j'en attends. Par cela seul, il sera bien avéré qu'elle ne regardera comme au dessous d'elle aucun des devoirs domestiques ; qu'elle apportera dans la maison de son époux les mêmes mœurs qui s'y trouvent établies ; qu'il y aura donc entre eux deux la plus parfaite intelligence, et que les mêmes bénédictions du ciel qui appellent Abraham à tant de prospérités viendront se répandre sur son fils. . . Le vœu du fidèle domestique s'accomplit. A peine avait-il adressé sa prière au Seigneur qu'il vit paraître une jeune fille *très agréable*, dit l'historien sacré, *vierge parfaitement belle et inconnue à tout homme.* Pourquoi cette description ? Pour relever le mérite de sa chasteté. Ainsi pour faire ressortir mieux la continence de Joseph, l'Ecriture remarquera qu'il était parfaitement beau. Ce n'est point sur la beauté qu'il faut faire retomber le reproche de l'incontinence, pas plus que faire à la laideur un mérite d'être sage. Des femmes distinguées par leur beauté ne l'ont pas été moins par leur chasteté ; d'autres, disgraciées de la nature, se sont rendues célèbres par le scandale de leurs mœurs. Que Rébecca belle et chaste fût *inçonnue à tout homme,* ce n'était pas faute d'occasions, ni de liberté, puisqu'elle était souvent obligée de se rendre à cette fontaine, seule, sans aucune suite. Gardée par sa

modestie, elle était ce que saint Paul veut que soit toute vierge, *sainte de corps et d'esprit.* (Saint CHRYSOSTÔME [1].)

Le mariage n'est point un mal.

Saint Paul nous a laissé des lois sur le mariage : il ne le regarde donc point comme criminel et comme chose dont on doive rougir. Si Jésus-Christ a honoré le mariage, si c'est à l'occasion d'un mariage qu'il a fait le premier de ses miracles, le disciple de Jésus-Christ pouvait-il craindre d'établir une législation à cet égard ?

Le mariage n'est point un mal : ce qui est mal, c'est l'adultère, c'est la fornication ; et le mariage en est le préservatif.

Gardons-nous donc bien de déshonorer le mariage par des pompes qu'il faut laisser aux enfans du démon : appelons aux noces Jésus-Christ, comme firent les époux de Cana en Galilée, en bannissant le démon, les joies profanes, les chansons efféminées, les danses immodestes, les paroles et les divertissemens contraires à la bienséance, les brillantes dissipations, le ris dissolus, une pompe et une vanité peu dignes d'un Chrétien ; en un mot tout ce dont rougit la pudeur ; en n'y admettant que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ. C'est le moyen que Jésus-Christ vienne avec sa mère et ses frères.

Je sais bien que l'on va m'accuser d'un excessive rigidité. Mais je ne cherche point à vous flatter ; c'est votre salut que je veux, non vos applaudissemens et vos louanges.

Vous vous rejetez sur la mode. La mode ne fait rien là où il y a péché. Du moment où elle est criminelle, elle aurait beau venir de loin, il faut la bannir. Ce qui est bien, quand il ne serait pas de mode, voilà ce à quoi il faut s'en tenir.

Mais est-il bien vrai que ce soit là une coutume qui remonte à des temps antiques ? L'Ecriture nous parle des mariages d'Isaac et de Rébecca, de Jacob avec Rachel. Elle ne nous dit rien qui justifie de semblables coutumes. Nous voyons bien comment ces saintes femmes furent amenées dans la maison de leurs époux, qu'il y eut un repas un peu plus splendide que de coutume ; on n'y voit nulle trace d'instrumens de musique, de danses engagées par la débauche, rien de ce qui signale nos mariages d'aujourd'hui. Qu'est-ce aujourd'hui que ces sortes de fêtes ? Autant d'orgies où le culte d'une Vénus est consacré par des hymnes et par

[1] . XXXIV, *in Espist. ad Cor.*

des danses lubriques, où l'impiété le dispute à la licence, où l'adultère, la violation du nœud conjugal et de criminelles intrigues sont hautement préconisées; et après que l'on s'est abruti par tous les excès de l'intempérance, on accompagne à sa nouvelle demeure l'épouse marchant en public au milieu des plus dégoûtantes plaisanteries. Pouvez-vous, dites-moi, vous attendre à trouver un grand fond de chasteté dans celle qui, dès le premier jour qu'elle fut à vous, fut amenée à semblable école, et qui, grace à votre discrète vigilance sur ses mœurs, n'a eu sous les yeux, n'a entendu retentir à ses oreilles que des objets dont votre esclave, s'il lui reste quelque pudeur, s'éloignerait avec horreur? Elle n'était donc restée si long-temps sous l'œil d'un père attentif à lui conserver le trésor de son innocence; une mère vertueuse, vigilante, ne l'avait donc environnée de tant de sévères précautions, veillant sur elle nuit et jour, travaillant à former son langage et son éducation, pour écarter d'elle tout ce qui pouvait blesser la modestie, la tenant à l'écart, la dérobant à tous les yeux, même à ceux de ses proches; tant de soins si empressés, si assidus, n'avaient donc été prodigués que pour un pareil résultat! Vous venez, vous, détruire en un moment tant de sacrifices. Cette pompe insultante lui a appris tout ce qu'elle ignorait; cette ame, jusque là vertueuse, s'est ouverte aux leçons du vice : et que de désordres vous allez en voir éclore! A quel autre que vous pourrez-vous vous en prendre de votre propre déshonneur, des jalousies dont votre cœur sera empoisonné, des stérilités, des veuvages, des morts précipitées, par qui le ciel châtira ces coupables déréglemens? Vous invitez les démons à vos fêtes nuptiales: par vos chansons lascives et vos paroles obscènes, vous allumez des passions criminelles dans les cœurs de ceux qui leur ressemblent; vous appelez dans votre maison des hommes et des femmes dont les mœurs et le langage effronté ne conviennent qu'au théâtre. Que pouvez-vous attendre de bon de tout cet appareil d'impudicité? De quoi vous sert d'introduire après le ministre de la religion, pour recevoir de ses mains la bénédiction nuptiale?

Voulez-vous honorer votre mariage par une magnificence vraiment utile? appelez-y les pauvres. Des pauvres à vos noces! vous écriez-vous en rougissant; que dirait-on de moi si on les voyait? Mais vous ne rougissez pas d'y faire intervenir des démons; et vous avez peur que l'on y rencontre Jésus-Christ dans la personne de ses pauvres! Vous ne regrettez pas la dépense où vous jettent ces pompes mondaines; et vous regretteriez celle que vous coû-

terait leur présence! La première sera à jamais perdue pour vous; l'autre vous profiterait au centuple.

« Jamais personne ne l'a fait. » Commencez, ayez la noble ambition d'introduire une aussi louable coutume, vous aurez du moins la gloire de donner l'exemple. Dieu vous en récompensera par les bénédictions qu'il versera et sur votre famille et sur vos personnes. Quand il menace dans son Ecriture les pécheurs: *Vos enfans*, dit-il, *seront orphelins, et vos femmes deviendront veuves.* Au contraire, il promet toutes sortes de biens et une vieillesse heureuse à ceux qui obéissent à ses Commandemens.

Cette vierge timide, qui s'apprête à devenir épouse, la voilà transportée tout à coup, de sa paisible et pudique retraite, sur un théâtre de dissolution, dans un monde nouveau de plaisir et de dissipations, de chants et de propos licencieux, de fête ou plutôt d'orgie, à qui elle fut jusque là étrangère. Pour la première fois, elle vient prendre leçon d'immodestie, d'intempérance, mêlée à des hommes, à des femmes sans nulle retenue: quelle impression ce qu'elle voit, ce qu'elle entend, ne doit-il pas faire sur un cœur sans expérience! Elle apprend, à leur exemple, à leurs discours, à se faire remarquer par les recherches de la parure, à provoquer des regards étrangers, à se faire des conquêtes nouvelles, avant même celle de son mari. Bientôt elle voudra que tous les jours d'après ressemblent à celui-là; et la voilà, comme la plupart des personnes de son sexe, devenue prodigue, dépensière, libre dans ses propos et dans ses actions, livrée à tous les désordres dont nous avons aujourd'hui à gémir pour l'état du mariage!

Vous m'alléguez la coutume. Si la chose est mal, on ne doit point la faire une fois: si elle est bien, il la doit faire toujours. Je vous demande si vous regardez l'impureté comme un mal. Nul doute, m'allez-vous dire, et, bien que ce soit là un crime journalier, ce n'en est pas moins un crime. Si donc la débauche peut être permise à un jour de noces, que la vie tout entière se passe en débauches; si elle est toujours condamnable, pourquoi se la permettre à un jour de noces?

Elle a beau être chaste: si elle est belle, on s'en apercevra bien, et les criminels désirs qu'elle aura fait naître deviennent son ouvrage. Si elle est sans agrémens, c'est elle qui peut s'enflammer, et le jour même de son mariage aura été l'écueil de sa vertu. A la suite d'une journée passée tout entière dans ses coupables dissipations, la débauche se poursuit jusque bien avant dans la nuit. La

licence s'est accrue avec les ténèbres. L'impureté, enhardie par ses premiers succès, échauffée par le vin, marche effrontément à la lueur des flambeaux allumés pour éclairer son triomphe. Que fait, dites-moi, dans un mariage chrétien, cette troupe confuse d'hommes et de femmes accourus pêle-mêle, et ces instrumens d'une musique lascive, et ces coupes où l'on savoure toutes les sortes d'ivresses, et ces chansons où la volupté sans pudeur s'exhale avec tout ce qu'elle a de corrupteur, et ces dangereuses familiarités où les deux sexes, s'abandonnant à de mutuels épanchemens, se prodiguent les plus tendres noms; ces danses enfin où la jeune épouse, vierge encore hier, se produit à tous les regards, mêlée, confondue avec des jeunes gens qui ont dépouillé toute honte? Voulez-vous après cela une école plus éloquente d'adultère et de prostitution? Mais que devient au milieu de tant de désordres la sainteté du mariage [1]? (LE MÊME.)

Devoirs de la femme mariée.

Je désire que vous sachiez que Jésus-Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme [2]. L'ennemi de la consubstantialité du Verbe s'arme de ces paroles pour avancer que le Fils est inférieur au Père. Le trait retombe sur lui-même. Car si l'homme est le chef de la femme, et que le chef et le corps soient de même substance, Dieu étant le chef de Jésus-Christ, la substance du Fils est donc la même que celle du Père. Je ne conteste pas, dit-il, l'identité de substance; je dis seulement que le Fils reçoit les ordres du Père. Oui, en tant qu'homme, mais comme Dieu égal à Dieu son père. Si l'Apôtre eût voulu parler d'une dépendance absolue, dans l'exemple qu'il allègue il n'aurait point parlé de la femme comme soumise à son mari, mais de l'esclave assujéti à la volonté de son maître. Ne confondez point la soumission avec l'esclavage. La femme obéit, mais reste libre; elle est égale en honneur. Jésus-Christ aussi obéit à Dieu son père; mais comme Fils de Dieu lui-même. Jésus-Christ pousse l'obéissance jusqu'à mourir, et mourir par le supplice de la croix. C'est là le miracle du dévoûment: le Père n'est pas moins digne de nos hommages, pour avoir engendré un tel Fils, obéissant librement, non par contrainte et par nécessité, au décret consenti par lui-même. Du reste, n'abusez pas de la comparaison de l'Apôtre, en la poussant trop loin.

[1] Hom., XII, *in ad Cor.* — [2] I Cor. XI, 3.

La femme est soumise à son mari; et c'est une punition qu'elle subit pour s'être rendue coupable dans le commencement. Car, remarquez-le bien, au moment de sa naissance, la femme ne fut point condamnée à la sujétion; quand il l'eut formée, en la présentant à son mari, Dieu ne parla point de domination; vous n'entendez rien sortir de la bouche d'Adam qui le suppose: *Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair*, a-t-il dit; et c'est tout. Ce n'est qu'après qu'elle eut abusé de ses droits, en entraînant par sa séduction celui à qui elle avait été donnée comme soutien, qu'il lui fut dit : *Vos désirs seront désormais tournés vers votre mari*... Saint Paul explique sa pensée dans son Epître aux Ephésiens, par ces paroles: *Parce que le mari est le chef de la femme, comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise, aussi est-il le Sauveur et le défenseur de son corps*[1], toujours avec les restrictions que demandent les rapprochemens que nous établissons entre Dieu et les hommes....

A l'homme appartient le commandement, à la femme l'obéissance. Intervertir cet ordre naturel sanctionné par la loi divine, c'est attenter à l'honneur de tous deux. Envahir un bien qui n'est pas à soi, ce n'est pas s'enrichir, mais s'appauvrir... La femme qui se révolte contre le commandement s'avilit elle-même; car la gloire de la femme est dans son obéissance. *L'homme n'a point été tiré de la femme, mais la femme de l'homme*[2]. Or, si c'est un titre de gloire de descendre de telle personne, à plus forte raison de lui ressembler. *Toutefois*, ajoute l'Apôtre, *ni l'homme n'est point sans la femme, ni la femme sans l'homme dans le Seigneur.* Par ces paroles, il empêche que l'homme ne s'enorgueillisse du privilége qui lui fut donné, et la femme de s'humilier du devoir de l'obéissance, en les rappelant à la commune dépendance où ils sont l'un de l'autre... Que, pour excuser ses propres manquemens, aucun des deux ne se prévale de l'infidélité de l'autre, comme font les enfans qui, au précepte *d'honorer leur père et leur mère*, opposent cet autre précepte: *Et vous aussi pères, n'irritez point vos enfans*, ou comme les serviteurs qui, aussitôt que nous leur prêchons le devoir de l'obéissance, nous objectent les commandemens non moins précis qui concernent leurs maîtres, songeons, non pas à ce que doivent faire les autres, mais à ce que nous devons faire nous. Les fautes d'autrui ne justifient pas les nôtres. Femmes, si c'est dans la vue de Dieu que vous êtes soumises à vos

[1] Eph., v, 3. — [2] I Cor., xi, 8.

maris, ne m'objectez pas ce que ceux-ci devraient faire, et qu'ils ne font pas ; ne vous occupez que de ce qui vous est imposé par le Législateur. Ce que Dieu veut de vous, c'est que vous obéissiez à sa loi, quelques contradictions que vous ayez à subir ; c'est par là que vous lui témoignez une parfaite obéissance. Aimer qui vous aime n'est pas un grand sacrifice; prodiguer ses soins à celui dont on n'est pas aimé , c'est là l'effort de vertu auquel Dieu promet ses récompenses.

Les époux se doivent une déférence mutuelle. Voyez nos saints patriarches ! chacun d'eux n'était appliqué qu'à faire son devoir, sans s'embarrasser si l'autre le faisait. Abraham prend Loth avec lui : Sara ne s'y oppose point. Il oblige sa femme d'entreprendre un long et pénible voyage, sans qu'elle lui résiste. Nulle question de sa part. Sara est stérile. Abraham, de son côté, n'en murmure point : s'il s'en afflige, il s'en plaint à Dieu seul. Vous m'arrêtez, en me disant : Poursuivez votre histoire. Quand Abraham eut introduit Agar dans sa couche, Sara s'en accommoda-t-elle ? Non, sans doute, et elle avait raison. Les hauteurs de l'esclave ne pouvaient plaire à la légitime épouse. Sara s'en plaignit donc, et Abraham, à son tour, sacrifie Agar par déférence pour sa femme. Apprenez donc, femmes chrétiennes, de cet exemple même, que vous ne devez pas attendre que vos maris aient de la vertu pour en avoir vous-mêmes. Qu'y aurait-il à cela de si merveilleux ? Que les maris aussi n'attendent pas que leurs femmes soient vertueuses pour le devenir. Chacun doit commencer par donner l'exemple. S'il nous est commandé de tendre la joue à l'étranger qui nous a frappé, combien plus la femme n'est-elle pas tenue de supporter les déréglemens de son époux !

Vous m'allez dire à votre tour que vous avez une femme altière, emportée, insociable. Oubliez-vous qu'elle est faible de sa nature? N'oubliez pas surtout que vous êtes homme. Le jour où elle s'est donnée à vous, elle vous a reconnu son chef, le maître de la maison, ayant droit de gouverner celle dont la faiblesse se reposait sur votre direction. Que votre tutelle ne soit donc pas une oppression. Honorez votre propre commandement, et n'avilissez pas votre autorité en la surchargeant. Rappelez-vous l'instant où vous la reçûtes des mains de celui qui lui donna le jour. Son père vint la remettre dans vos mains comme un dépôt confié à votre fidélite, à votre honneur : elle passa des bras d'une mère, des siens, dans les vôtres : plus pour elle d'autre maison que la vôtre. Vous devîntes tout pour elle. C'est elle qui, après Dieu, vous a donné vos

enfans et avec eux le nom de père; ne soyez donc pas son tyran. Cette terre que le laboureur cultive à grand soin, elle a beau se couvrir de ronces et d'herbages parasites, ne répondre à la culture que par une malheureuse fécondité, son maître ne l'abandonne point pour cela; au contraire, il redouble de soins et de travail. Quelque disgrace qu'il vous arrive à son sujet, ne l'aggravez point par vos emportemens. Vous auriez tout perdu, que le plus cruel malheur pour vous serait encore de ne pouvoir vivre en paix avec elle. On raconte d'un ancien philosophe, qui avait une méchante femme, sur la demande qui lui fut faite, pourquoi il la gardait : C'est, répondit-il, pour m'exercer à la patience. Vous vous récriez d'admiration sur ce mot : moi, je gémis de voir que les gentils soient plus philosophes que nous, qui sommes tenus d'imiter les Anges, ou plutôt Dieu lui-même par sa douceur. Avant tout, le conseil que j'ai à donner, vu la faiblesse de notre nature, c'est de choisir une femme vertueuse. On ne s'embarque point sans s'être auparavant assuré quels compagnons de voyage on aura. Le bonheur domestique est un bien préférable à tout le reste. (LE MÊME. [1])

Les femmes doivent être soumises à leurs maris.

L'Apôtre, après avoir parlé de Jésus-Christ, s'adresse aux femmes chrétiennes et leur dit : « Vous êtes ses filles quand vous faites le « bien, et alors vous ne craignez aucun trouble. » Par ces paroles, il invite les femmes chrétiennes à imiter les saints, et surtout Sara, en leur conseillant d'être soumises à leurs maris comme Sara était soumise à Abraham. Il leur fait entendre que, par leurs bonnes œuvres, devenues les filles de ce saint patriarche, elles ont aussi pour mère Sara; et que du reste elles n'éprouvent point ce saisissement qui est un effet de la frayeur, et qui à son tour la reproduit dans l'ame avec ce tumulte et ce désordre dont elle est ordinairement accompagnée dans l'ame des mondains, mais que la charité chasse bien loin du cœur des fidèles, selon le témoignage de l'apôtre Jean [2], parce que ce trouble n'a pas Dieu pour auteur, et que même Dieu nous a défendu de nous y livrer quand il nous a dit : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais bien celui qui, « après avoir tué le corps, peut précipiter le corps et l'ame dans « les Enfers. » (DIDYME d'Alexandrie, *Enarrat. sur l'Epître canon.*)

[1] Hom. XXVI, *in I ad Cor.* — [2] I Joan., IV, 18.

Indissolubilité du mariage.

Les pharisiens viennent demander à Jésus-Christ : *Est-il permis à un homme de quitter sa femme pour quelque cause que ce soit?* [1] Jésus-Christ avait déjà répondu à cette question. Ses ennemis, pour le tenter, la reproduisent encore ici. La prévention ne se tient jamais pour battue; et, bien que cent fois on l'ait repoussée dans ses derniers retranchemens, elle revient toujours à la charge. Comment les pharisiens s'y prennent-ils cette fois? Ils ne disent point à Jésus-Christ : Vous avez prononcé déjà qu'il n'est permis jamais de répudier sa femme. Mais, affectant de paraître avoir oublié la décision du Sauveur, ils réitèrent leur demande, dans l'intention de le mettre, soit en contradiction avec lui-même s'il venait à faire une réponse contraire, soit en opposition avec la loi de Moïse s'il persistait dans la première.

Jésus-Christ ne répond point cette fois : *Hypocrites, pourquoi me tentez-vous?* Alliant une extrême douceur à la souveraine autorité du législateur, et pour nous apprendre à nous-mêmes à tout souffrir de la malignité de ceux qui nous interrogent : *N'avez-vous point lu*, leur dit-il, *que celui qui a créé l'homme créa au commencement un homme et une femme, et qu'il est dit : Pour cette raison, l'homme abandonnera son père et sa mère, et il demeurera attaché à sa femme, et ils ne seront tous deux qu'une seule chair. Ainsi, ils ne sont plus deux, mais une seule chair. Que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a joint.*

Voyez quelle profonde sagesse! A la question : Si le divorce est permis, Jésus-Christ, pour ménager la susceptibilité de ses ennemis, ne commence pas par répondre qu'il ne soit aucun cas où il le soit. Il allègue l'Ecriture, s'appuyant de son autorité pour montrer que sa doctrine était celle de Dieu même, et que dans ce qu'il allait prononcer sur l'indissolubilité du mariage, il n'y avait rien de contraire à ce qui avait été établi par Moïse. Remontant, non pas seulement à la création de l'homme et de la femme, mais à l'autorité du souverain Législateur et à l'oracle prononcé par lui-même, il ne dit point : Dieu n'a fait qu'un seul homme et une seule femme; mais : Dieu a voulu qu'un homme n'épousât qu'une seule femme. S'il eût voulu qu'un homme eût plusieurs femmes, après avoir fait l'homme, il ne se fût pas contenté de lui faire une seule

[1] Matth. XIX, 3 et suiv.

femme; il en aurait créé plusieurs. Ainsi, par la création de l'homme, et par la loi qui lui fut donnée, Dieu a témoigné clairement qu'il ne lui est permis de n'avoir qu'une seule femme, et jamais de rompre l'union conjugale : *Celui qui a créé l'homme créa au commencement un homme et une femme;* c'est-à-dire que, sortis l'un et l'autre d'un même principe, ils se sont unis pour ne faire qu'un même corps; car *ils ne seront tous deux qu'une même chair.*

Et pour donner à ce principe une sanction qui le consacre à perpétuité : *Que l'homme donc ne sépare point ce que Dieu a joint.* Le mariage est donc indissoluble; le divorce toujours donc illégitime.

On allègue l'autorité de Moïse : j'allègue, moi, le maître de Moïse, un Législateur bien plus ancien que lui : Dieu même, qui, *au commencement*, à l'origine des choses, *a créé un homme et une femme.* La loi que j'établis n'est donc pas nouvelle; elle fut telle rigoureusement dès la naissance du monde; car Dieu n'a point donné simplement à l'homme une épouse; il a ordonné que l'homme abandonnerait son père et sa mère, non pour s'approcher seulement de sa femme, mais pour lui demeurer inséparablement uni, *en ne faisant plus tous deux qu'une même chair.*

Ce n'est qu'après avoir découvert dans la première et la plus ancienne de toutes les législations, dans la nature, dans le texte même de l'oracle et dans l'autorité du Législateur, le principe de l'indissolubilité du mariage, que Jésus-Christ le confirme par sa propre décision : *En conséquence, l'époux et l'épouse ne sont plus deux, mais une seule et même chair.*

Comme l'on ne pourrait sans crime diviser un même corps, de même il n'est point permis, sans une criminelle contravention, de séparer le mari d'avec sa femme : *Que l'homme ne sépare point ce que Dieu a uni* : ce n'est donc point Jésus-Christ seul qui a promulgué la loi : c'est Dieu. Le divorce attente donc tout à la fois et à la nature et à la majesté de Dieu ; à la nature, parce qu'il mutile une même chair; à la majesté de Dieu, parce que Dieu ayant commandé l'indissolubilité du mariage, le divorce l'anéantit.

Comment et pourquoi Moïse semble-t-il l'avoir abrogée par la permission donnée aux Juifs de répudier leur femme? Moïse ne l'avait point fait sans l'autorisation de Dieu.

S'il l'a fait, répond Jésus-Christ, ce n'est *qu'à cause de la durete de leur cœur.* Dieu alors voulut bien y consentir, et Moïse le permet par son ordre. Mais une simple concession faite *à la dureté* de cœur d'un peuple tout charnel ne saurait prévaloir contre le prin-

cipe lui-même établi auparavant ; car *il n'en était pas ainsi au commencement*, à l'époque même de l'institution du mariage. (Le même[1].)

Double fin du mariage.

Le mariage a été institué pour deux fins : pour que les époux vécussent dans la chasteté, et qu'ils eussent des enfans. De ces deux motifs, le premier, dans la doctrine de saint Paul, passe avant l'autre. Depuis que la concupiscence a prévalu, il a fallu avoir recours au mariage, et retrancher la pluralité des femmes, se contentant d'en avoir une : *Pour éviter la fornication*, dit l'Apôtre, *que chaque homme vive avec sa femme*, *et chaque femme avec son mari*[2]. Ce n'est pas, à proprement parler, le mariage qui donne des enfans, c'est la parole du Dieu qui a dit : *Croissez*, *multipliez*, *et remplissez la terre.* La preuve, c'est que beaucoup de personnes se marient sans avoir d'enfans. Il est donc évident que la chasteté est le premier motif du mariage, aujourd'hui surtout que l'universalité de la terre est remplie d'habitans... La fin du mariage n'est donc pas d'ouvrir une carrière plus libre à la licence, mais d'en être le frein. Si dans le mariage vous vous abandonnez à l'impudicité, non seulement vous en abusez, mais vous vous perdez.

Les lois étrangères ordonnent des peines graves contre la femme qui s'est rendue coupable d'adultère, et n'en prononcent point contre le mari infidèle. Je vous citerai, moi, la loi de Dieu, qui condamne également l'un et l'autre. Saint Paul ne dit pas seulement : *Que chaque femme vive avec son mari ;* il ajoute : *Que le mari rende à sa femme ce qu'il lui doit.* Est-il là question de devoirs purement extérieurs ? Non. Le devoir dont il parle, c'est celui de la continence et de la chasteté : il est réciproque. Il n'y a point pour l'homme de privilége ni de dispense ; également coupable, il est également puni. Quoi ! votre femme aura quitté, pour s'unir à vous, et son père et sa mère, et toute sa maison ; et ce serait pour être la victime de vos brutalités, pour avoir sous les yeux le triomphe insolent d'une rivale, pour être en proie à des querelles sans fin ! Elle s'est donnée à vous à la condition d'être votre compagne, non votre esclave ; libre et honorée. La loi ne vous permet pas d'aliéner sa dot ; et tout ce qui vaut pour elle bien mieux que toute sa dot, son époux, son cœur et sa personne, il vous serait permis de le lui dérober ! Vous êtes à elle ; votre chas-

[1] Hom., LXIII, *in Matth.* — [2] I Cor., VII, 2.

teté, votre pudeur est un bien qui lui appartient, et que vous ne pouvez aliéner. Si vous manquez au devoir de la chasteté, vous en rendrez un compte sévère à Dieu, qui a institué le mariage, et ne vous a confié votre femme qu'à titre de dépôt. *Qui méprise ces saintes règles*, nous dit l'Apôtre, *méprise, non pas un homme, mais Dieu qui a répandu sur vous son Esprit-Saint* [1].

L'époux infidèle ne se rend pas moins coupable d'adultère quand il pèche avec quelque femme que ce soit, que la femme elle-même quand elle se livre à un autre : l'Ecriture le déclare en vingt endroits. Or, ce crime fut de tout temps une source féconde de calamités. Par lui, combien de familles renversées, d'inimitiés publiques ou secrètes! Par lui tous les liens sont rompus; plus de charité, plus d'égards réciproques; tous les charmes d'une épouse disparaissent aux yeux de l'époux qui s'est épris d'un amour étranger. Objet d'opprobre pour lui-même et pour tout ce qui l'environne, il ne peut soutenir les regards ni d'un beau-père, ni de ses amis, pas même de ses domestiques; sa propre maison lui devient insupportable; elle ne lui offre que l'aspect d'un cachot horrible, poursuivi qu'il est par l'image de l'objet impur qui le possède. Appréciez sa situation par celle du malheureux dont le cœur s'est ouvert aux funestes impressions de la jalousie contre une épouse dont il soupçonne la fidélité; tout l'aigrit, tout le désespère; il voit partout du poison; tout est complot, assassinat; sa maison n'est plus pour lui qu'un enfer, d'où il s'éloigne avec horreur. Il ne sait plus goûter ni les douceurs du sommeil, ni le calme des nuits, ni les entretiens de ses amis, pas même la lumière du soleil; ses rayons lui sont à charge; et ces tourmens affreux il les éprouve, non pas seulement après qu'il s'est convaincu du déréglement de son épouse; c'en est assez qu'il la suspecte. Et voilà le supplice auquel vous condamnez votre épouse, quand elle a droit de soupçonner que votre cœur s'est éloigné d'elle pour se donner à une autre... Vous aurez beau vous renfermer dans l'ombre, et vous bien cacher aux yeux de votre épouse, jamais vous n'échapperez à cet œil qui ne dort pas : *Les ténèbres m'environnent; les murailles me couvrent; personne ne me voit* [2]; que répond le Sage ? *Les yeux du Seigneur, plus lumineux que les rayons du soleil, percent la profondeur des abîmes, et pénètrent jusque dans les lieux les plus cachés.* (Le même.)

[1] Thess., IV, 8. — [2] Eccli., XXIII, 26.

Éloge de la femme craignant Dieu, et péroraison.

La richesse de ses vêtemens annonce son opulence : *Byssus et purpura indumentum ejus.* Son époux tient une place distinguée parmi les juges de la terre : *Nobilis in portis vir ejus.* Et cependant quelles occupations lui donne l'Esprit-Saint? Ses mains industrieuses ne sont employées qu'à des ouvrages utiles, et ses doigts ne dédaignent pas de manier le fuseau : *Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum.* La laine et le lin ne sont pas toujours l'unique objet de son application : on la voit quelquefois, pleine de force et de courage, s'occuper même des travaux pénibles de la campagne; la culture des champs et des vignes, cette source légitime des véritables richesses, n'est point un objet étranger à ses soins et à ses connaissances : *Consideravit agrum et emit eum, et de fructu manuum suarum plantavit vineam.* Loin de cette femme forte la mollesse et la fainéantise. Le soleil n'a pas encore éclairé l'horizon, et déjà elle s'est arrachée d'entre les bras du sommeil : *De nocte surrexit.* Déjà elle a distribué à sa famille la nourriture dont elle a besoin. Ses domestiques partagent avec ses enfans les soins de sa tendresse. Pleine de vigilance, elle éclaire avec soin leur conduite : *Consideravit semitas domus suæ.* Pleine de bonté et de justice, elle pourvoit à tous leurs besoins. Pleine de tendresse pour tous les malheureux, on la voit tendre à l'indigent une main secourable et libérale. C'est ainsi que toute sa vie se passe dans des actions louables et utiles; c'est ainsi qu'elle se dispose à voir approcher sans frayeur la dernière heure de sa vie; sa tranquillité, sa gaîté même, fruit de l'innocence de ses mœurs, ne l'abandonneront point dans ce moment redoutable : *Ridebit in die novissimo.* Avec quelle confiance son époux ne se repose-t-il pas sur elle! quels éloges ne mêle-t-il pas à ceux que lui donnent ses enfans! Que d'autres personnes de son sexe se vantent d'avoir apporté à leur mari une dot plus riche; les vertus de cette femme forte sont un trésor infiniment plus précieux : *Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas.* La beauté n'est qu'un avantage faible et fragile; les graces de la figure ne servent souvent qu'à déguiser une ame faible ou vicieuse : *Fallax gratia et vana est pulchritudo.* La femme véritablement digne de nos éloges est celle qui peut faire véritablement le bonheur d'un époux : celle qui est véritablement appelée à l'état saint du mariage, c'est celle qui joint à la crainte du Seigneur ces talens solides, ces vertus essentielles : *Mulier timens Deum ipsa laudabitur.*

Voilà, mes frères, l'idée que l'Écriture nous donne d'une femme accomplie. Ai-je donc dessein d'éloigner du mariage toutes celles qui ne réunissent pas toutes ces excellentes qualités? Ai-je même intention de vous faire entendre que les personnes de l'un et de l'autre sexe, qui trouvent en elles des défauts incompatibles avec les devoirs de cet état, doivent s'en exclure pour jamais? Non, mes frères, mon dessein n'est pas de leur ôter cette ressource que la religion a préparée à leur faiblesse. Je sais que s'il faut une vocation et une grace particulière de Dieu pour se sanctifier dans le mariage, il ne faut pas une grace moins puissante pour vivre dans la continence et dans la virginité. Je sais que cette grace n'est, selon Jésus-Christ même, le partage que d'un petit nombre de Chrétiens; et les personnes dont l'humeur et le caractère semblent peu propres pour le mariage ne sont pas pour cela assurées d'être de ce nombre choisi et privilégié. A Dieu ne plaise que leurs défauts et leurs imperfections mêmes leur donnent la présomption de se mettre dans la classe des forts et des parfaits! Quel parti prendront-elles donc, et quelle conséquence doivent-elles tirer de ce discours? Le parti que la prudence chrétienne doit leur faire prendre, c'est, mes frères, de s'humilier profondément de leurs défauts; c'est de demander à Dieu, avec de vives instances, qu'il les rende propres à l'un ou à l'autre état; qu'il amortisse en elles le feu des passions; qu'il dompte cette loi des membres qui combat contre la loi de l'esprit, et qui semble leur rendre le mariage nécessaire; ou qu'il leur donne cet esprit de douceur, de docilité, de soumission, sans lequel le mariage même ne peut que leur être pernicieux; c'est enfin de modérer l'impétuosité de leurs désirs, de suspendre des engagemens toujours téméraires, lorsqu'ils sont si précipités, de ne se présenter aux autels qu'après avoir au moins commencé à obtenir ces graces sans lesquelles ils ne pourraient remplir les obligations qu'ils y contracteraient. Que le Seigneur les leur accorde avec abondance! que les mariages soient pour tous ceux qui s'y engagent la source d'un bonheur solide pour cette vie et d'un bonheur éternel dans l'autre! C'est ce que je vous souhaite, mes frères. Au nom du Père, etc. (L'abbé Géry, *Sur le Mariage.*)

MÉDISANCE ET CALOMNIE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

La détraction est commune.

Il est aussi ancien, aussi répandu que la société humaine, le vice odieux qui l'attaque directement, qui la divise, la trouble et la désole. Le Roi-Prophète en détestait la criminelle noirceur, en déplorait l'universelle diffusion. Ils se sont tous égarés, disait-il ; tous se sont rendus inutiles. Il n'y en a pas un seul qui fasse le bien ; leur gosier est un sépulcre ouvert : la fraude est sur leur langue, le venin de l'aspic sur leurs lèvres, la médisance et l'amertume dans leur bouche. Il y a des vices attachés plus particulièrement à certains états, qui épargnent communément les autres. Vous trouverez rarement dans les conditions obscures l'ambition qui agite les cours : vous verrez dans les cloîtres peu de traits de cette avarice qui infecte la finance et le commerce. Mais où porterez-vous vos pas que vous n'entendiez de tous côtés autour de vous déchirer la réputation du prochain ? cherchez une société, une famille, une condition, j'ai presque dit une seule personne, qui ne soit plus ou moins entachée de ce dangereux péché. Dans les cours, dans les villes, dans les campagnes, dans les places et dans les maisons, dans les assemblées publiques et dans les cercles privés, partout la détraction retentit : partout on est occupé à dévoiler, à censurer les défauts du prochain, ou naturels ou moraux, ou cachés ou publics, ou graves ou légers. La malignité en fait son amusement, le vice son excuse, le malheur sa consolation, la médiocrité son esprit. La société humaine ressemble à un vaste champ

de bataille, où mille coups mortels à la réputation sont portés de toutes parts. Hélas ! et ce qui est le comble de notre douleur, ce n'est pas seulement dans les conventicules des pécheurs que la détraction est répandue ; elle a pénétré dans les asiles les plus saints; elle a forcé les barrières sacrées qui entourent le sanctuaire ; elle a enfoncé les portes respectables qui ferment les cloîtres. Et quelles bornes pourront donc mettre un terme à ses déplorables progrès, si la profession même de la piété est incapable de l'arrêter ? Les médisances que se permettent trop souvent les personnes dévotes sont, et nous l'entendons souvent, le prétexte des invectives, l'objet de la raillerie des ennemis de la dévotion ; elles font calomnier la dévotion même, attirent sur elle le reproche qui ne devrait tomber que sur ceux qui, en l'affichant, la violent, et lui font imputer ce qu'elle interdit absolument. Ainsi s'élever contre la détraction, c'est attaquer en quelque sorte le genre humain entier. Prouver à l'universalité du monde qu'elle est infectée de ce vice, c'est s'exposer à lui déplaire, c'est s'attirer son inimitié. Car, quoique la terre soit pleine de détracteurs, personne ne veut l'être. Tous désirent s'en donner le plaisir : aucun ne veut en avoir la réputation. Serait-ce donc la profondeur de la plaie qui empêcherait de la traiter? Serait-ce lorsque la contagion est généralement répandue qu'il faudrait s'abstenir d'y porter le remède? L'universalité d'un vice lui donne-t-il des droits à notre respect? Non : plus au contraire nous le voyons commun, plus notre ministère doit s'attacher à le combattre. Nos efforts doivent croître avec ses progrès : notre zèle doit se ranimer à la vue de la multitude de pécheurs auxquels il est devenu nécessaire. Examinons donc la détraction dans sa nature, découvrons-en l'énormité, suivons-la dans ses effets, remontons à ses causes, réfutons les vaines excuses dont elle s'autorise, indiquons-en les remèdes.

Notion de la détraction.

La détraction considérée dans sa généralité est une injuste diffamation du prochain, un tort fait à sa réputation en son absence. L'attaque portée à son honneur, en sa présence, est un autre péché : on l'appelle outrage, injure, affront, selon sa grièveté. On nuit à la réputation du prochain, ou en révélant ce qui est secret, et c'est la médisance, ou en énonçant ce qui est faux, et c'est la calomnie. Ce n'est pas seulement par des discours que l'on se rend coupable, soit de médisance, soit de calomnie : on peut les com-

mettre par des signes. Un geste d'impatience ou de mécontentement donné à des éloges, un silence d'approbation ou un sourire malicieux accordé à des inculpations, deviennent de véritables détractions. Il en est de ce péché comme des autres : c'est principalement l'intention avec laquelle on le commet qui en fait l'énormité. Celui qui blesse la réputation de son frère par légèreté, ou par une trop grande démangeaison de parler, est beaucoup moins coupable que celui qui l'attaque de propos délibéré et avec la volonté denuire. Mais toute détraction faite dans cette intention est un péché du genre le plus grave. Qu'elle ait ou n'ait pas son effet, qu'elle réussisse à persuader ou qu'elle ne convainque personne, elle est toujours souverainement criminelle. Elle ne sera pas funeste dans ses suites : en est-elle moins vicieuse dans son principe? Le coup n'a pas atteint ; mais il a été porté. Et quel est le tribunal où un crime tenté serait justifié parce que l'effet a été manqué? Il n'est pas non plus nécessaire, pour former une détraction mortellement coupable, qu'elle soit une accusation directe ; ils sont également vicieux et souvent plus dangereux ceux qui indirectement altèrent la réputation du prochain, en niant ses actions vertueuses, en jetant du doute sur ses bonnes qualités, en diminuant son mérite par d'artificieuses restrictions, ou même en atténuant par des louanges froides et légères l'estime qu'il avait inspirée.

Circonstances qui la justifient.

Avant de montrer l'énormité de la détraction, il est nécessaire d'exposer les circonstances qui peuvent exempter de péché la simple médisance ; car, quant à la calomnie, elle est essentiellement, et dans toutes les circonstances, criminelle. La détraction est une diffamation injuste. L'énonciation des défauts du prochain n'est donc pas une détraction coupable, ou lorsqu'elle n'est pas une diffamation, ou lorsqu'elle n'est pas contraire à la justice.

On ne diffame pas le prochain quand le mal que l'on dit de lui est si publiquement, si certainement connu et dans le pays, et par tous ceux devant lesquels on parle, que personne ne l'ignore et n'en doute. Mais ce serait diffamer son frère que de faire connaître à un pays ses torts qui seraient publics dans un autre ; ce serait le diffamer que de rappeler le souvenir des fautes anciennes et oubliées ; ce serait le diffamer que de lui imputer des actions vicieuses qu'il aurait réparées par la pénitence.

La diffamation cesse d'être injuste quand elle est commandée par la justice, exigée par l'intérêt public, utile au bien du prochain, nécessaire au sien propre. Le citoyen interrogé par l'autorité lui doit la vérité. La justice même, dans ce cas, lui prescrit de déclarer ce qu'il sait au préjudice d'autrui. Il ne pèche pas non plus, il fait au contraire une action louable, quelquefois même il remplit un devoir, celui qui révèle à un supérieur des désordres ignorés, dont il peut résulter du trouble dans la société, afin qu'ils soient réprimés et que les suites soient prévenues. C'est aussi quelquefois un acte de charité, et alors ce n'est pas une injustice de découvrir à des particuliers des fautes ou des défauts d'autrui qui peuvent nuire à leurs biens spirituels ou temporels. Il n'est pas dans l'ordre de la justice de conserver l'honneur du coupable au préjudice de l'innocent; mais cet office de charité demande, dans son exercice, de la prudence. Trop souvent la malignité se couvre du masque de la bienveillance. Il faut que l'intérêt qui motive la révélation d'abord l'exige indispensablement, ensuite soit assez grave pour la justifier. Enfin on a droit pour soi-même à la charité qu'on doit au prochain. Si je ne puis conserver ma réputation qu'aux dépens de la sienne, je ne suis pas obligé de le préférer à moi. Accusé d'un crime, je puis légitimement faire voir que, dans d'autres occasions, ceux qui déposent contre moi ont rendu de faux témoignages; mais il ne m'est pas permis de découvrir ceux de leurs défauts qui n'ont aucun trait à ma justification. L'apologie est permise, parce qu'elle m'est nécessaire; la récrimination me serait inutile, elle est défendue. La légitime défense est la borne qu'il m'est interdit de passer.

On sent que dans toutes les circonstances qui peuvent rendre une médisance légitime, il est nécessaire que l'intention reste pure, et que l'honnête, le noble motif de justice ou de charité qui fait révéler quelques défauts du prochain ne soit souillé par le mélange d'aucun sentiment de malignité, d'envie, de haine ou de vengeance.

La détraction condamnée par l'Écriture sainte.

Il faudrait ignorer profondément la loi de Dieu pour douter qu'elle condamne la détraction. Il y a peu de péchés plus positivement interdits, peu de vices plus fréquemment proscrits dans les livres saints. Quel est l'homme, dit le Roi-Prophète, qui chérit la vie, qui désire voir les jours heureux? Garantis ta langue du mal, et que de tes lèvres il ne sorte point de paroles méchantes. Le Sage

ordonne de se préserver de la détraction ; et il déclare que les paroles de ce genre ne seront point proférées en vain. Saint Paul comprend ce péché parmi les crimes les plus énormes, qui excluent du royaume des cieux ; et l'apôtre saint Jacques, défendant les détractions mutuelles, ajoute que celui qui juge son frère, ou nuit à sa réputation, juge la loi elle-même et lui fait tort. Il serait trop long de parcourir tous les textes sacrés qui condamnent ce vice et en annoncent la punition.

Et par la raison.

Mais pour sentir combien il est odieux en lui-même et funeste dans ses effets, il n'est pas nécessaire d'être chrétien. Ce que l'Esprit-Saint nous révèle dans ses livres sacrés, il l'avait gravé dans nos cœurs. Principes religieux, maximes raisonnables, tout est d'accord sur un point si évident. Hélas ! et combien de Chrétiens pourraient sur ce sujet recevoir des païens d'utiles leçons !

Facilité de se livrer à la détraction.

Ce qui rend le péché de la détraction souverainement dangereux, c'est la facilité de le commettre ; ce qui le rend presque irrémédiable, c'est la sécurité avec laquelle on le commet. Favorisée par les fréquentes occasions, encouragée par les exemples réitérés, l'inclination naturelle se fortifie promptement. Le commerce avec les médisans familiarise avec la médisance. On a peine à regarder comme bien criminel ce qui est si commun. Successivement, mais en peu de temps, on néglige les précautions ; on perd l'éloignement ; on trouve du plaisir ; on prend du goût ; on contracte l'habitude ; on se fait illusion ; on ne se croit pas coupable, parce qu'on ne l'est pas plus que beaucoup d'autres ; on commet le péché sans scrupule ; on est détracteur sans remords. Ainsi la fréquentation de la société fait perdre les deux vertus les plus nécessaires à la société, la charité et la justice : la charité, toujours occupée de faire du bien au prochain ; la justice, qui défend de lui faire aucun mal ; la charité, qui ordonne de faire à autrui ce qu'on désire pour soi-même ; la justice, qui interdit tout ce qu'on ne voudrait pas éprouver.

Elle est opposée à la charité.

Demandez au grand Apôtre quels sont les caractères de la première, de la plus sublime vertu du Christianisme. Il vous répondra: La charité bénigne et douce, en haïssant le péché, chérit toujours le pécheur. La charité, constamment bienfaisante, n'agit jamais méchamment; mais, au contraire, ce qu'elle a de biens elle le verse sur le prochain. La charité ne pense point le mal: elle aime à voir le bien; elle détourne ses yeux du vice pour ne pas l'apercevoir. La charité ne prend pas un plaisir malin à découvrir les iniquités: bien éloignée d'en rire, elle en gémit; loin de railler le pécheur, elle le plaint. Et le prince des Apôtres ajoute que, au lieu de dévoiler les péchés, la charité les dérobe autant qu'elle peut à tous les regards, en les couvrant de son manteau.

Et à la justice.

Vous n'êtes pas charitable, vous avez au moins la prétention d'être juste. Vous, détracteur, vous juste! Et qui est-ce qui vous a donné autorité sur la réputation de votre frère? La réputation est son bien; elle est le premier, le plus grand de ses biens; elle est une sorte de vie civile, qui le fait exister honorablement dans l'opinion de ses concitoyens; elle est son titre aux emplois; elle le rend digne des dignités. Il a droit à la conserver; et, eût-il mérité de la perdre, vous n'avez pas le droit de la lui enlever. Vous rougiriez de lui dérober la plus légère somme; et vous n'avez pas honte de lui ôter un bien plus précieux que toute sa fortune. Vous auriez horreur d'attenter à sa vie, et vous vous faites un barbare plaisir de tuer son honneur, qui lui est plus cher que sa vie. Et qui êtes-vous donc, pour faire de la réputation de vos frères le sujet de vos cruels amusemens? Vous prétendez-vous irréprochable? Vous, irréprochable! S'ils ont leurs défauts, n'avez-vous pas les vôtres? N'avez-vous pas peut-être ceux mêmes que vous relevez, que vous publiez, que vous exagérez dans eux avec tant de méchanceté? Homme, qui t'avises de juger ton frère, dit le grand Apôtre, tu te rends inexcusable. En le jugeant tu te condamnes, puisque tu fais les choses que tu lui reproches. Pour sentir l'injustice de votre passion, retournez vos pensées sur vous-même. La détraction vous plaît tant qu'elle porte sur les autres; elle vous met en fureur quand elle s'attaque à vous. Qu'on dévoile quelqu'une de

vos faiblesses, qu'on vous impute un tort, qu'on jette des soupçons sur vos démarches, qu'on interprète en mal vos intentions, quelle n'est pas aussitôt votre colère! Une expérience constante nous montre ceux qui sont les plus ardens à déchirer le prochain, être les plus impatiens, les plus amers, les plus emportés, pour peu qu'on les égratigne. Ils sont devant la plus légère médisance comme le salpêtre que l'approche d'une faible étincelle enflamme et fait éclater.

Méchanceté raffinée des détracteurs.

Le Roi-Prophète mettait au nombre de ses devoirs de persécuter de toute son autorité ceux qui se rendaient coupables de cette criminelle injustice. Il s'était formé, et il nous présente du détracteur une idée bien odieuse, mais bien juste. Il compare sa langue à celle de l'aspic, qui enfonce dans la plaie qu'elle fait son venin mortel; au glaive aiguisé qui porte la mort; à la flèche pointue qu'on lance de loin dans le cœur. Ce qui rend ces traits plus dangereux, plus funestes dans la main du méchant, c'est leur variété, c'est l'adresse avec laquelle il les lance. Vous le voyez, selon les personnes dont il parle, selon celles à qui il s'adresse, employer avec un art perfide toutes les manières de répandre et de persuader ses méchancetés. Tantôt il en impose par l'assurance de son ton; présentant les soupçons comme des certitudes; donnant ses conjectures pour des faits indubitables; mêlant hardiment le faux avec le vrai; altérant les circonstances; répandant sur tout ce qu'il débite la teinte de son ame noire. Tantôt, plus insidieux, il en laisse entendre plus qu'il n'en dit. Ce n'est souvent qu'un mot, qu'un geste, qu'un sourire, aussi expressifs et plus persuasifs qu'une détraction ouverte. Quelquefois il affecte de ne pas croire ce qu'il raconte. L'assaisonnement le plus commun de ses détractions est le sel de la raillerie, qui les rend plus piquantes, et les fait plus généralement goûter; il aiguise le trait pour l'enfoncer plus avant. Un autre de ses artifices ordinaires est de transformer les vertus dans les vices qui en sont voisins. Dans sa bouche empestée, le courage devient témérité, la prudence lâcheté, la douceur faiblesse, la fermeté dureté, la franchise indiscrétion, la réserve dissimulation, la dignité hauteur, la modestie bassesse, l'économie avarice, la générosité dissipation. A-t-il surpris dans une jeune fille un regard libre, il en fait une prostituée. Voit-il un jeune homme rechercher les plaisirs, à ses yeux c'est un libertin.

En passant sur ses lèvres corrompues tout se corrompt; souvent il emprunte le langage, atroce dans sa bouche, de l'amitié et de l'estime; il en empoisonne les traits acérés de sa méchanceté. Ici il affecte une hypocrite compassion; il plaint avec un air triste, avec des paroles d'intérêt, celui qu'il décrie, et paraît s'intéresser à la réputation qu'il déchire. Là, pour donner plus de créance au mal qu'il dit, il y joint de perfides éloges : il pare sa victime en l'immolant; il cache sous des fleurs la pointe aiguë dont il perce; il recouvre de miel le poison pour le faire avaler. C'est Joab embrassant Amasa, afin de l'assassiner; c'est Judas trahissant le Fils de l'Homme par un baiser.

Ils ne respectent rien.

Et quel est donc le but contre lequel la détraction décoche ses traits envenimés? C'est l'universalité du genre humain. Audacieuse, elle s'attaque à tout; insolente, elle ne respecte rien. La plus haute élévation ne met pas hors de ses atteintes; elle dirige ses coups contre les têtes les plus augustes. Les maîtres supérieurs, ces dieux de la terre, images du Dieu du ciel, qui les a établis au dessus de nous pour être les objets de nos respects et de notre soumission, le détracteur en fait l'objet de ses murmures, de ses satires, de ses calomnies. Il se venge de la dépendance où il est forcé de se tenir, par la liberté de ses inculpations, et il s'applaudit d'assujétir à ses censures ceux qui le tiennent assujéti à leur autorité. Le sanctuaire n'est pas pour lui un asile sacré : il va y poursuivre les oints du Seigneur. Il recherche avec soin leurs défauts, relève avec art leurs faiblesses, publie avec éclat leurs fautes réelles ou supposées; heureux d'avoir détruit leur réputation, si nécessaire à leurs saintes fonctions. Il viole les tombeaux, répand jusque sur des cendres froides et insensibles sa bave venimeuse. La vertu même, ce qu'il y a de plus respectable parmi les hommes, la vertu qui unit la terre au ciel, dont elle est le don le plus précieux, la vertu n'est pas à l'abri de ses coups; c'est sur elle qu'il s'acharne avec le plus d'âpreté, parce qu'elle l'offusque, et qu'elle est la censure vivante de ses vices. L'œil malade ne pardonne pas au soleil de l'éblouir. Dans la bouche du calomniateur, la chaste Suzanne devient une adultère, le pudique Joseph un corrupteur, le fidèle Miphiboseth un traître, l'intègre Daniel un infracteur des lois, le prophète du Seigneur, Jérémie, un imposteur ennemi du peuple. Il n'y a pas

eû un saint qui n'ait été l'objet de criminelles détractions ; beaucoup d'entre eux en ont été les victimes. N'étaient-ce pas les odieuses accusations intentées aux premiers Chrétiens qui armaient contre eux les bras des persécuteurs? Et même, ô comble d'iniquité, de méchanceté, de scélératesse, d'impiété! le juste par excellence, le Saint des saints, Dieu, n'a pas été exempt des attaques envenimées de la détraction. Dans tout le cours de sa carrière évangélique, Jésus-Christ a sans cesse marché à travers les traits que lançaient contre lui les pharisiens et les scribes. Continuellement harcelé, contrarié, persécuté de leurs injustes inculpations, il se voyait traité, dans sa vie privée, d'ami des pécheurs, d'homme livré aux excès du vin et de la bonne chère; dans sa vie publique, d'ennemi du souverain, d'instigateur de révoltes; dans ses discours, de séducteur; dans ses miracles, de suppôt du démon; dans sa religion, de blasphémateur, de violateur du sabbat, de destructeur du temple. Ce furent ces atroces calomnies, multipliées avec rage, variées avec art, semées avec astuce, qui préparèrent, amenèrent par degrés, et consommèrent enfin le crime le plus abominable qui ait souillé la terre, le crime que le soleil a refusé d'éclairer.

Lâcheté de la détraction.

A ces caractères d'injustice et de méchanceté qui rendent la détraction odieuse, elle en ajoute un autre qui la rend vile et méprisable, c'est sa lâcheté. Le perfide détracteur attaque celui qui, étant absent, se trouve dans l'impuissance de résister. Il prend pour porter ses coups le moment où on n'est pas en mesure de les parer. Trop lâche pour attaquer de front, il assassine par derrière. Qu'il aperçoive seulement un ami de la personne qu'il veut décrier, ou quelque homme vertueux capable d'en prendre les intérêts, il n'osera pas donner cours à sa méchanceté; qu'il se croie en sûreté, il se livrera à toute sa noirceur. L'espoir du secret rend les plus timides audacieux, les plus bas insolens. Il est, nous le disons d'après le livre sacré, l'animal rampant qui enfonce en silence sa dent meurtrière.

Effet de la détraction pour la société.

Car, comme dit encore l'Esprit-Saint, la mort, de même que la vie, est un pouvoir de la langue. Quel esprit humain, en effet,

est capable de calculer les terribles effets de la détraction? L'apôtre saint Jacques la compare, avec grande justesse, à un feu dévorant, qui se répand avec d'autant plus de rapidité qu'il trouve plus de matières à ses ravages. Une faible étincelle vient de consumer une vaste forêt. Vous avez lâché une médisance : il n'est plus en votre pouvoir de la retenir : elle va se répandre, et peut-être beaucoup au delà de votre intention. Auteur de toutes les diffamations, vous en êtes coupable. Les péchés de toute une contrée deviennent les vôtres. Vous médisez par toutes les bouches. En circulant de bouche en bouche, de société en société, de ville en ville, votre détraction laissera de tous côtés, pour traces de son passage, le trouble et le désordre. Ils vivraient encore dans la tendresse, dans la confiance réciproque qui faisait leur bonheur, ces époux que nous voyons maintenant dans une douloureuse opposition, dans une séparation scandaleuse, sans le trait malignement lancé qui a porté dans leurs cœurs le poison de la haine. Pourquoi sont-ils devenus acharnés les uns contre les autres, ces frères, ces parens, qui se chérissaient si tendrement? Un seul mot rapporté a changé leur amitié en une implacable inimitié. Les deux hommes qui, le fer à la main et la rage dans le cœur, s'élancent l'un contre l'autre pour se détruire, étaient deux intimes amis, qu'un rapport, vrai ou faux, pousse à ces atroces vengeances, restes de l'ancienne barbarie, que le monde décore du nom d'honneur, et que n'a pu étouffer la juste sévérité des lois. Vous avez vu autrefois cette communauté si édifiante par sa concorde, par le bon esprit qu'y faisait régner l'union générale. Vous êtes aujourd'hui scandalisé de la discorde qui met en fermentation tous ses membres. Vous en trouverez le principe dans quelques mauvais propos, qui les ont tous opposés entre eux. Qu'est-ce qui a fait de cette ville, ci-devant si tranquille, séjour de la paix, où tous les citoyens coulaient des jours heureux dans les doux liens de l'estime et de l'amitié mutuelles, qu'est-ce qui en a fait un théâtre de partis, de querelles, de factions? Un seul détracteur a suffi pour corrompre tous les esprits, pour verser dans tous les cœurs le poison que distillait sa bouche. Et les états mêmes n'ont-ils pas souvent ressenti les terribles effets de ce vice funeste? N'avons-nous pas vu des révolutions préparées par les calomnies que des langues criminelles répandaient avec art sur les souverains les plus vertueux, pour aliéner d'eux des peuples? Combien de fois de faux rapports ont précipité les empires les uns contre les autres, et ont été les causes secrètes des guerres destructives de l'humanité!

Et pour ceux qui en sont l'objet.

Aux troubles que la détraction suscite dans la société, joignez les maux douloureux dont elle accable les particuliers. L'Esprit-Saint emploie pour les faire sentir une expression bien énergique. Il dit que la plaie faite par la langue brise les os. Pécheur livré à ce vice funeste, pouvez-vous, sans en être effrayé vous-même, contempler tous les infortunés que votre langue meurtrière a plongés dans le malheur? Là pleure une jeune fille à qui vos propos légers ont enlevé tout espoir d'établissement. Ici languit dans la misère un négociant dont vous avez perdu le crédit. Ailleurs gémit dans l'exil un sujet fidèle sur qui vos calomnies ont attiré la disgrace du prince. Dans un autre endroit se consume en vains regrets un innocent que vous avez fait dépouiller de l'emploi qui faisait la subsistance de sa famille. Plus loin reste dans l'inaction et la pauvreté un domestique à qui vos rapports ferment la porte de toutes les maisons, après l'avoir fait renvoyer de celle où il était entretenu. Dans le sanctuaire se lamente l'ecclésiastique qui, par vos diffamations, a perdu, avec sa réputation, la confiance de son troupeau. Cherchez un mal que la détraction ne puisse produire; je dis trop peu, qu'elle ne produise fréquemment, habituellement, continuellement.

Et pour le détracteur lui-même.

Et de tous ces maux que vous ne cessez de répandre dans le monde, quel bien vous revient-il? Quel avantage vous procure le tort que vous faites au prochain? Ah! bien de loin de là, le coup que porte votre langue funeste à ceux devant qui vous parlez par le scandale qu'il leur donne, est bien plus funeste encore pour vous. Il vous charge d'un péché presque toujours plus grave que ceux dont vous faites l'objet de vos inculpations. Il vous rend responsable de toutes les suites que votre détraction va attirer. Toutes les autres diffamations dont la vôtre aura été le principe, vous en êtes garant, puisque vous en aurez été l'auteur; tous les maux qu'elle aura produits, vous en êtes comptable à vos frères et à Dieu. Par les péchés de sa langue, dit le Sage, le méchant s'avance vers sa ruine, et même vers sa ruine temporelle. Voyez ce médisant de profession, au sortir d'un cercle où il vient de répandre ses railleries et ses sarcasmes, s'applaudissant du mal qu'il a fait,

se félicitant des rires qu'ont excités ses bons mots; semblable à l'animal carnassier qui, après avoir déchiré sa proie, lèche encore et savoure le sang dont ses lèvres sont restées couvertes. Que ne peut-il entendre les discours dont, dans cette même assemblée, il est à son tour l'objet! On s'est amusé de la vivacité de ses traits piquans, mais on est révolté de leur méchanceté. Le léger plaisir qu'ils ont pu donner est immédiatement suivi d'une profonde indignation; et l'horreur qu'inspire la noirceur de son caractère efface absolument la satisfaction qu'avait momentanément excitée l'agrément de son esprit. Ennemi du genre humain, il a fait du genre humain le sien. En se rendant le détracteur universel, il s'est chargé de l'abomination universelle. Et qu'il ne s'attende pas que ses méchancetés ne produiront contre lui qu'une haine stérile. Les chagrins qu'il fait aux autres, il se les prépare. En lançant sur eux les traits de sa détraction, il se fait le but des leurs; et comme il n'y a personne qui se croie à l'abri de ses coups, il n'y a personne qui ne se croie en droit de lui en porter. Abandonné de ses amis qu'il a aliénés, poursuivi par des adversaires nombreux et puissans qu'il s'est suscités, contrarié dans ses projets, traversé dans ses entreprises, condamné sévèrement dans ses actions, interprété odieusement dans ses paroles, jugé malignement jusque dans ses intentions, partout craint, nulle part aimé, toujours évité, il porte en tous lieux dans son cœur l'amer et inévitable reproche d'être lui-même l'artisan de tous ses maux.

Causes de la détraction.

Des funestes effets que produit la détraction passant aux causes qui la produisent elle-même, nous y trouvons de nouveaux motifs de la détester et de nous en préserver. Si, lorsqu'une médisance ou une calomnie est proférée, celui dont l'œil pénètre jusqu'au fond des cœurs révélait aux assistans le motif secret qui meut le détracteur, de quelle confusion il le couvrirait! C'est dans le cœur qu'est la source des détractions : la bouche n'est que le canal par lequel elles se répandent. Ce sont les passions, fermentant dans le cœur, qui font explosion et vomissent ce malheureux péché. Il y a autant de genres de détractions qu'il y a de passions dans l'homme.

Détraction d'orgueil : le superbe Aman n'a pas vu Mardochée fléchir le genou devant lui, toute la nation juive sera calomniée. Blessé de toute grandeur qui s'élève devant la sienne, l'orgueil-

leux travaille à la rabaisser. Il imagine se donner ce qu'il ôte aux autres, et croit que son mérite brillera d'un plus grand éclat quand il sera parvenu à ternir le leur, et à en faire comme l'ombre du tableau. En dénigrant son prochain, il s'arroge sur lui une supériorité. La censure qu'il exerce est comme un acte d'autorité, de répréhension dans lequel il se complaît. Il affecte la prétention de se connaître en hommes, et croit la justifier quand il en critique beaucoup. Il imagine faire parade d'esprit parce qu'il fait étalage de méchancetés, et se rendre agréable aux sociétés où il se trouve en déchirant celles qui sont éloignées.

Détraction d'envie : tourmenté du bien d'autrui, l'envieux est sans cesse occupé à le lui enlever. Mais les moyens de violence lui sont, ou impraticables, ou dangereux : impuissant ou timide, il ne peut ou il n'ose en faire usage. La détraction est une arme dont tout le monde peut se servir. Les mains les plus faibles, les plus lâches sont capables de décocher de loin ce trait fatal. Enhardi par la sécurité que lui donne l'éloignement, fortifié de l'impossibilité où l'on est de se défendre, l'envieux attaque sans ménagement tout ce qui lui fait ombrage. Il ternit la gloire dont l'éclat trop vif blesse ses yeux. Il sape un crédit dont la hauteur le domine. Il décrie un mérite dont la réputation l'importune. Il dénigre des talens qu'il sent supérieurs aux siens. Il calomnie une vertu dont la pureté l'offusque, et lui semble un reproche de sa vie : tout bienfaisant qu'il est dans ses œuvres, tout saint qu'il est dans sa doctrine, tout irréprochable qu'il est dans sa vie, tout grand qu'il est dans ses miracles, Jésus-Christ n'échappe pas aux traits envenimés de l'envie. C'est sa suprême perfection elle-même qui les attire sur lui.

Détraction de haine : cette virulente passion, entrant dans le cœur, le corrompt totalement, comme un poison pestilentiel, introduit dans le corps, change en pus toute la masse des humeurs. L'homme qui s'y abandonne verse sans pudeur et sans retenue le fiel dont il est plein sur les objets qu'il a en butte. La haine de Séméï lui faisait vomir des calomnies contre l'oint du Seigneur. L'amour rebuté, et changé en haine, livre Joseph et Suzanne aux plus injustes accusations. Il n'y a rien que le haineux ne se permette : il n'y a ni frein qui le retienne, ni considération qui l'arrête, ni remontrance qui le ramène, ni prière qui le fléchisse, ni service qui le touche, ni même souvent intérêt personnel qui lui fasse impression. Pour perdre dans l'opinion publique celui qu'il déteste, il risquera, s'il le faut, de s'y perdre lui-même.

Détraction d'intérêt : il n'y a pas un genre d'intérêt qui ne produise ce malheureux péché. C'est la concurrence du crédit qui porte le négociant à déchirer la réputation de ceux qui exercent le même commerce. C'est la rivalité de passion qui pousse le libertin à décrier celui qu'il veut supplanter, ou par qui il craint de l'être. C'est l'ambition des grandeurs qui inspire aux courtisans de Darius leurs calomnies contre Daniel, et qui a suggéré constamment à ceux de tous les temps et de toutes les cours, comme moyen principal de leurs intrigues, la détraction de ceux dont ils voulaient ou abattre ou prévenir la faveur. Souvent c'est un intérêt plus bas qui aiguise la langue du méchant. C'est le désir de se rendre agréable qui lui fait déchirer ceux que l'homme puissant n'aime pas. On est par adulation ce qu'on ne serait point par caractère. On se rend criminel pour une passion dont on n'est pas possédé ; et, ce qui est plus vil que d'exercer ses haines personnelles, on se fait humblement le ministre de la haine d'autrui. Pour mériter la faveur de Saül, l'infâme Doeg n'hésite pas à servir son injuste aversion contre David, et à faire égorger, par ses abominables accusations, le vertueux Achimelech et quatre-vingt-cinq prêtres du Seigneur.

Détraction de légèreté : une curiosité téméraire engage à s'informer de ce qu'il y a de plus secret dans la vie du prochain ; une loquacité dangereuse porte à le publier. Le curieux est presque toujours rapporteur; c'est pour le plaisir de répandre qu'il se donne le soin d'amasser. Combien d'hommes jugent avant d'avoir réfléchi; parlent avant d'avoir pensé; condamnent avant d'avoir examiné. La malignité tourne à son profit cette dangereuse précipitation Elle voit le mal où il est et où il n'est pas, et s'empresse de le montrer comme elle le voit ou comme elle veut le voir; elle s'en délasse dans son oisiveté, et en amuse celle d'autrui.

Excuses qu'allèguent les détracteurs.

Toute criminelle dans sa nature, toute vicieuse dans son principe, toute funeste dans ses effets qu'est la détraction, elle a cependant la prétention de se justifier. Il n'y a pas un médisant qui s'avoue coupable, et qui, pour se laver de ce péché, n'allègue quelques excuses particulières.

Quelques uns prétendent que leur médisance est exempte de blâme, parce que ce n'est pas pour nuire au prochain qu'ils l'ont proférée. C'est uniquement, disent-ils, par légèreté, par

manière d'entretien, pour égayer la conversation par d'innocentes railleries. Je pourrais demander d'abord à la plupart d'entre eux si c'est uniquement la légèreté qui les emporte; si la malveillance n'a aucune part à leurs mauvais discours ; et pourquoi c'est toujours contre les mêmes personnes qu'ils les dirigent. Je pourrais leur observer de plus qu'ils s'irriteraient contre une pareille légèreté qui les attaquerait, et que dans le fait jamais la leur ne se tourne contre eux-mêmes. S'ils avaient pour le prochain la charité qui leur est prescrite, ils le traiteraient comme eux. Mais mettant à l'écart ces considérations, qui sont cependant importantes, convenant même que la médisance de pure légèreté est moins criminelle dans son principe que celle qui a pour motif le désir de nuire, je dis qu'elle est également funeste dans ses effets, que l'on doit, par conséquent, également s'en abstenir. La raillerie est peut-être légère pour vous : elle est grave pour celui qui en est l'objet. Que lui importe si c'est par méchanceté ou par légèreté que vous déchirez sa réputation? Sera-ce une consolation pour lui que le trait dont vous aurez percé le cœur ait été lancé en riant? Ne pouvez-vous donc rendre vos conversations intéressantes et agréables qu'aux dépens de la charité et de la justice? Quel barbare divertissement que celui qui porte la douleur dans le sein d'un frère, qui lui enlève ce qu'il a de plus précieux! Quelle idée doit-on prendre d'un cœur capable de goûter d'aussi cruels plaisirs?

D'autres médisans croient se justifier en disant qu'ils ne font qu'un tort bien léger; qu'ils ne relèvent que des défauts peu importans. En sont-ils juges compétens? En penseraient-ils de même, si c'était sur eux que tombât la détraction? Savent-ils le chagrin que leur frère en ressent? Et depuis quand un tort fait au prochain n'est-il plus coupable parce qu'il n'est pas aussi grand qu'il pourrait l'être? Un péché cesse-t-il d'être grave parce qu'il pourrait l'être encore davantage? Pour rendre la détraction criminelle, il n'est pas nécessaire qu'elle ruine, qu'elle détruise entièrement une réputation; il suffit de lui porter atteinte.

D'autres se jugent quittes de tout tort envers Dieu et envers le prochain parce qu'ils n'ont rien dit que de vrai. Ainsi, selon eux, la calomnie seule est vicieuse; la médisance est innocente. Il n'y a personne qui n'ait horreur de la calomnie, qui n'en rejette le soupçon avec indignation; et cependant il n'y a presque aucun médisant qui en soit exempt. Il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité quand on s'est permis de franchir celles

de la charité. De la médisance à la calomnie le passage est si court, le pas si glissant, la pente si rapide, qu'il est rare de s'y arrêter. La détraction a pu être fondée sur des vérités, mais elle est presque toujours accompagnée du mensonge. Ne nous abusons pas : tout ce qui est ajouté au vrai est faux; et l'exagération qui aggrave les fautes; et les circonstances que l'on y joint; et les couleurs dont on les orne; et les conjectures que l'on y mêle ; et les interprétations qu'on leur donne; et les intentions qu'on leur suppose, font tout à coup dégénérer la médisance en une véritable calomnie. Et quand il serait certain que vous n'avez pas passé la ligne si délicate qui sépare ces deux péchés, votre conscience devrait-elle vous laisser tranquille ? La faute de votre frère était un secret, vous deviez le respecter. Vous n'aviez pas droit de la tirer de ses ténèbres, pour la produire au grand jour. C'était un péché, vous en avez fait un scandale. C'était un feu caché sous la cendre, que personne ne voyait, qui ne nuisait à personne; en le découvrant, vous en avez fait une flamme qui éclate à tous les yeux, et qui portera de tous côtés l'embrasement.

On voit aussi des médisans s'excuser sur ce qu'ils ne sont pas les premiers auteurs de la détraction. Ils ne font que répéter ce qu'ils ont entendu. L'indiscrétion ou la méchanceté d'autrui autorise-t-elle la leur ? Un péché est-il l'excuse d'un autre péché ? Tu as entendu, dit l'Ecclésiastique, une parole contre ton prochain : qu'elle meure dans toi. En la répandant, on se l'approprie, on se rend garant de sa vérité, responsable de ses suites. Un propos entendu est-il une caution bien sûre contre la calomnie ? Combien de fables se débitent sur des autorités équivoques, suspectes, vicieuses !

Quel grand mal ai-je donc commis ? dit un autre. Je n'ai communiqué ce que je savais qu'à une seule personne, je lui ai même expressément recommandé le secret. Malheureux, en croyant vous justifier, vous vous condamnez. Croyant le secret nécessaire, pourquoi ne le gardez-vous pas ? Voulant qu'une faute soit ignorée, comment la révélez-vous ? Demander le secret, c'est avouer que vous avez tort d'y manquer ; c'est recommander à celui que vous admettez à votre confidence d'être plus charitable, moins injuste que vous. Vous croyez-vous le droit de ruiner une réputation, même auprès d'un seul ami ? Le secret que vous demandez ne renferme-t-il pas même une malignité, puisqu'il ôte le moyen de se justifier ? Et qui vous répond que ce confident sera plus discret que vous ; qu'il n'aura pas à son tour d'autres confidens ? De secret

en secret la diffamation deviendra générale. La source était faible, presque imperceptible; en faisant du chemin elle grossira, et deviendra une inondation.

On se rejette aussi sur la publicité. On n'a fait que répéter ce que tout le monde dit, ce qui est le bruit commun. Je l'ai déjà observé, la publicité peut excuser la médisance; mais c'est seulement lorsqu'elle réunit deux conditions : l'universalité qui renferme sans exception tout le monde; la certitude qui exclut absolument tout doute. Si vous avez étendu la connaissance du fait, en l'apprenant à quelqu'un qui l'ignorât, ou si vous en avez fortifié la persuasion, en convainquant quelqu'un qui en doutât, vous vous êtes rendu coupable de détraction. Distinguons avec soin les propos publics et la notoriété publique. Combien de bruits publics se sont trouvés être de faux bruits! Les atroces calomnies des ennemis de Jésus-Christ étaient-elles devenues légitimes parce qu'ils étaient parvenus à les répandre généralement? Les pierres que beaucoup d'autres lancent contre votre frère ne vous autorisent pas à lui en jeter.

Une autre excuse plus déraisonnable, plus coupable encore que toutes les autres, grand Dieu! le croirait-on, si on ne le voyait tous les jours? c'est votre religion qui la suggère. C'est par l'intérêt de Dieu qu'on justifie l'infraction de son précepte. On prétend l'honorer en déshonorant le prochain. On appelle haine du péché l'aigreur contre les pécheurs. On érige la détraction en vertu. On qualifie du nom de zèle la violation de la charité, comme si le privilége du zèle était de dispenser de la charité, comme si le zèle était autre chose que la charité elle-même portée à son plus haut degré. Le vrai zèle, le zèle chrétien cherche le salut et non la diffamation du prochain ; il désire d'édifier, il craint de nuire. Loin de rechercher les fautes, il voudrait se les cacher. Plus touché du malheur que scandalisé du péché, il en gémit, et se garde bien de le publier. C'est le zèle indiscret, le zèle amer, le zèle hypocrite, la prétention de zèle, qui sous prétexte de remédier aux scandales, les répand; qui fait pécher en public ceux qui n'avaient péché qu'en secret; qui tire des ténèbres où ils étaient ensevelis des péchés morts pour le monde, en fait exhaler la corruption, et leur donne la contagion du mauvais exemple; qui découvre la lèpre cachée, et en infecte ceux à qui il la dévoile. Si c'est effectivement le zèle du salut de vos frères qui vous porte à parler d'eux, rendez hommage à leurs vertus, publiez les actions de piété, de charité, que leur humilité tient renfermées. En les répandant au

grand jour, donnez d'utiles leçons aux ames languissantes, de puissans encouragemens aux ames timides. A ces traits je reconnaîtrai le véritable esprit de la plus sainte, de la plus bienfaisante des religions ; je reconnaîtrai le zèle chrétien, qui ne s'occupe que de la gloire de Dieu et du bonheur des hommes ; je reconnaîtrai ce feu sacré que Jésus-Christ est venu apporter à la terre, et dont il veut l'embraser; cette flamme pure, qui, échauffant les cœurs de l'amour du prochain, y consume tout sentiment de malveillance.

Obligation de réparer.

Le péché de détraction est d'autant plus funeste à son auteur que, selon la parole du Sage, il lui impose de graves obligations; obligations, non seulement de religion, mais de droit naturel. Tout péché m'inspire une vive douleur. Mais les péchés qui nuisent au prochain sont ceux qui me saisissent de la plus grande frayeur. La pénitence, quelque sincère, quelque douloureuse, quelque rigoureuse qu'elle soit, ne suffit pas pour les effacer; ou plutôt il ne peut pas y avoir de pénitence sans une équitable et entière réparation. Le tort fait à nos frères nous a rendus comptables, non seulement à Dieu, mais à eux. Les droits de la justice divine, et leurs intérêts sont inséparablement unis. Dieu n'est satisfait que lorsqu'ils sont dédommagés. Le détracteur convient sans peine qu'un voleur est strictement tenu à restituer tout le bien usurpé. Mais lui, qui a privé son prochain d'un bien infiniment plus précieux, sur quel fondement peut-il s'exempter de le rendre? La loi même d'équité naturelle est également précise sur l'un et sur l'autre point. La loi divine est plus claire encore, et plus expresse. Sans la juste réparation du tort qu'il a fait au prochain, soit dans sa fortune, soit dans son honneur, le pécheur est exclu du salut, repoussé du tribunal de réconciliation.

Rareté des réparations.

Mais, hélas! autant les péchés sont communs, autant les réparations sont rares. On entend à tout moment des détractions, presque jamais on ne voit de satisfactions. Deux énormes obstacles les arrêtent : difficulté de les vouloir, difficulté de les pouvoir. Pour avouer qu'on a eu un tort grave, il faut une élévation de sentiment dont peu d'ames sont douées. Le courage qui sert l'amour-

propre est commun; celui qui surmonte l'amour-propre est très rare. Peu de personnes sont capables de sentir qu'il peut y avoir de la grandeur à s'humilier. Ministres de la réconciliation, dépositaires des fautes humaines, organes de la clémence divine, vous le savez par une fréquente expérience, rien n'est plus difficile que d'engager ceux qui vous ont confessé ce malheureux péché à de nécessaires, mais pénibles rétractations. Quand vous les y exhortez, quand vous les pressez, quand vous leur ordonnez de les effectuer, quand vous leur présentez le mérite qu'ils acquerront en s'y prêtant, les supplices auxquels ils se dévouent en s'y refusant, ils vous objectent le soin de leur réputation, plus précieuse encore pour eux que celle d'autrui; ils allèguent les propos auxquels une démarche aussi avilissante les soumettrait. En vain leur répondez-vous que, loin de les avilir, leur rétractation les honorera; qu'en réparant l'honneur du prochain ils rétabliront le leur; qu'à leur réputation de médisans ils substitueront celle de vertueux; et qu'au lieu de passer pour des méchans dont il faut se garantir, on les regardera désormais comme des justes qu'on doit respecter. En vain ajouterez-vous que l'acquisition du salut est plus importante que la conservation de la réputation, et que, dussent-ils arriver à la gloire céleste à travers les mépris des hommes, ils seraient trop heureux d'y parvenir par une telle voie. Vous les trouvez toujours résistant à la double voix de la religion et du véritable honneur.

Et quand vous leur aurez inspiré la volonté, souvent le moyen leur manquera. Aux autres plaies de l'ame il est des remèdes certains; on connaît des topiques faciles à y appliquer. La volupté s'expie par la mortification; l'avarice par l'aumône; l'orgueil par l'humilité; la vengeance par l'amour des ennemis; le préjudice même porté à autrui dans ses biens se répare par la restitution. Mais le tort fait à la réputation, que d'embarras pour le réparer! La laine blanche reçoit aisément la teinture noire; mais y a-t-il des moyens pour lui rendre sa blancheur primitive? Il est presque toujours impossible d'arrêter les progrès d'une détraction. Elle vole, dit le Sage, comme l'oiseau à travers les airs, et passe rapidement de lieux en lieux. Une raillerie faite imprudemment dans le particulier est devenue une diffamation publique. Arracherez-vous de tous les esprits, les uns légers, les autres malins, l'impression que vous leur avez donnée? Vous opposerez-vous avec succès au déchaînement que vous avez excité? Réformerez-vous les altérations, les exagérations, dont on aura chargé votre récit? Effacerez-vous les méchantes copies du portrait que vous avez tracé? Vous

avez trouvé une excessive facilité à faire le mal ; vous éprouverez une extrême difficulté à le réparer.

Moyens de réparer.

Ne vous désespérez cependant pas, ô vous qui avez eu le malheur de vous laisser entraîner à ce dangereux péché ; ce serait le comble de votre infortune. La difficulté, l'impossibilité même d'une réparation convenable ne doit être ni un motif de vous décourager ni un prétexte à ne faire aucun effort. Maître indulgent, Dieu ne vous demande que ce que vous pouvez ; mais, maître exact, il l'exige absolument. Vous ne détruirez peut-être pas les impressions que vous avez faites, mais vous les affaiblirez ; et si vous ne détrompez pas tous ceux que vos suggestions ont égarés, vous pourrez au moins en ramener quelques uns. Il en est à cet égard de la réparation de l'honneur comme de celle de la fortune. Celui qui se trouve dans l'impuissance de rendre tout le bien injustement acquis doit restituer ce qui est en son pouvoir. Ainsi vous devez vous efforcer de rendre la réparation de la réputation aussi entière que vous le pouvez. Il n'y a que l'impossibilité qui vous excuse de ne pas la rendre complète ; de ne pas la remettre au point où elle était avant votre détraction. Mais tout ce qui vous est possible vous est prescrit. Quel est le moyen d'opérer cette si essentielle réparation ? Il faut distinguer la calomnie et la médisance. Avez-vous raconté sur votre frère des faussetés ? C'est une rétractation franche et positive que vous devez à lui et à Dieu ; vous êtes obligé d'avouer votre tort dans toute son étendue. Si votre réputation en souffre, celle de votre prochain, que vous avez altérée, exige impérieusement ce sacrifice. De même qu'un intérêt ne peut être compensé qu'aux dépens de l'intérêt, la réputation doit être lavée aux dépens d'une autre réputation. En matière d'honneur, payer, c'est s'humilier. Moins criminelle de sa nature que la calomnie, la simple médisance a cela de plus fâcheux, qu'elle est plus difficile à réparer ; la rétracter serait un mensonge ; en parler même serait quelquefois une imprudence : on courrait risque de ranimer des impressions qui commencent à s'effacer ; de répandre davantage la publicité qu'on désire arrêter. Il faut un sage discernement pour juger les circonstances où l'on peut sans inconvénient pour le prochain, et où par conséquent on doit avouer que c'est à tort qu'on en a mal parlé, et convenir de la légèreté ou de la passion qui a fait tenir le propos injurieux.

Mais il est une sorte de réparation que l'on peut et que l'on doit toujours. Les compensations en ce genre sont louables, justes, et, quand on ne peut pas mieux, sont nécessaires. Vous avez dit de votre frère le mal que vous saviez; dites-en le bien que vous connaissez. Vous avez révélé ce qu'il y a de blâmable; publiez ce qu'il y a d'estimable en lui; et si vous ne pouvez détruire l'opinion fâcheuse que vous avez donnée de ses défauts, balancez-la du moins par l'opinion avantageuse que vous inspirerez de ses bonnes qualités.

Difficulté et manière de se corriger.

Il est, comme nous l'avons observé avec peine, extrêmement facile de se livrer au vice de la détraction, que tant de passions fomentent, que tant d'occasions favorisent, que tant d'exemples accréditent et semblent autoriser. Mais nous devons ajouter, avec une amère douleur, qu'il est souverainement difficile de s'en corriger. L'Esprit-Saint l'a déclaré : l'homme qui en a pris la funeste habitude ne s'instruira pas à la réformer dans toute la suite de ses jours. La maladie la plus incurable est celle que l'on ne connaît pas, et surtout que l'on ne veut pas connaître; dans laquelle on se complaît, dont on hait le remède, dont on craint la guérison : semblable au coursier indompté qui, lorsqu'il s'est emporté, n'a plus rien qui arrête sa course, la langue qui a rompu le frein de la religion ne peut plus être retenue. Pour qu'un homme accoutumé à la détraction s'en corrigeât, il faudrait qu'il parvînt à dominer et la première nature corrompue qu'il a apportée en naissant, et cette seconde nature plus perverse encore et plus tenace qu'il s'est donnée à lui-même par ses habitudes.

Craignons donc, l'Esprit-Saint nous le crie, craignons une chute qui pourrait nous causer une plaie incurable et mortelle. Mais, demande l'Ecclésiastique, qui est-ce qui gardera ma bouche, et qui mettra sur mes lèvres un sceau assuré, qui prévienne cette chute fatale et empêche ma langue de me perdre? Pour nous préserver de ce malheur, deux choses sont nécessaires : d'abord, demandons-en la grace à l'Auteur de tout bien, à qui, ainsi qu'il nous l'apprend, il appartient de gouverner la langue. Inspiré de son esprit, David s'adresse à lui pour obtenir cette insigne faveur; il le conjure de placer une garde sur sa bouche, et de mettre à ses lèvres une porte de circonspection. Mais en même temps, et c'est notre second devoir, il se croit obligé de coopérer à la grace

qu'il implore. Il veillera avec soin sur ses voies ; et afin de ne pas pécher par sa langue, il posera lui-même une garde à sa bouche. Vigilance et prière, voilà les deux remèdes aux tentations indiquées par le divin Maître. Vigilance, pour éviter les occasions; prière, pour obtenir la force d'y résister. Si je prie avec ferveur, Dieu m'accordera la grace de la vigilance ; si je veille avec soin, il exaucera ma prière. A ces moyens, il est encore utile d'en joindre un autre. Cet esprit de censure qui est né avec nous, vous éprouverez une grande difficulté à le réprimer : dirigez-le vers vous-même, il vous deviendra aussi salutaire qu'il eût été pernicieux. Au lieu de rechercher les défauts du prochain, observez les vôtres ; au lieu de railler de ses fautes, reprochez-vous celles dont vous vous rendez journellement coupable; et, descendant dans votre conscience, exercez contre vos propres péchés la sévérité de votre critique.

Ne pas écouter la détraction.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que du vice qui publie les défauts du prochain; mais il en est un autre également commun, également dangereux. Si la langue qui se plaît à répandre le mal est criminelle, l'oreille qui prend plaisir à le recueillir ne l'est pas moins. Garde-toi, dit l'Esprit-Saint, d'écouter la langue méchante; munis tes oreilles d'épines. Il interdit même la société des détracteurs, menacés d'une ruine prochaine, où seront enveloppés ceux qui aiment à les écouter. La détraction est un glaive à deux tranchans, qui tue du même coup. Il serait souvent difficile de décider laquelle des deux est la plus coupable. Il y a entre le détracteur et ceux qui l'écoutent avec complaisance la relation qui est entre le criminel et ses complices. L'un prononce un jugement inique, les autres y acquiescent ; l'un porte le coup fatal, les autres y applaudissent, et, en l'applaudissant, l'y excitent, l'y encouragent. Ils donnent au médisant de l'audace, et du poids à la médisance. Ils réchauffent le serpent qui mord, afin qu'il morde plus profondément. Il cesserait d'y avoir des détracteurs dans le monde, s'ils cessaient d'y trouver des approbateurs. Il n'y a pas de péchés plus répandus dans la société, parce qu'il n'y a pas de vice qui y soit reçu plus favorablement. L'Apôtre déclare dignes de mort, non seulement ceux qui commettent la détraction, mais aussi ceux qui y consentent. Et saint Grégoire est persuadé qu'il y aura dans l'Enfer autant d'ames tourmentées pour avoir entendu des médisances que pour les avoir faites.

Mais est-ce donc toujours un crime d'entendre des détractions? Ne peut-on, sans péché, rester dans des assemblées où les défauts du prochain sont le sujet de la conversation? Le prétendre serait une exagération qui rendrait la règle impraticable. On peut quelquefois, comme nous l'avons observé, dire du mal d'autrui sans péché; on peut donc quelquefois, sans péché, en entendre dire. Ce n'est pas précisément d'écouter des médisances qui est criminel, c'est, ou le motif qui les fait écouter, ou la manière dont on les écoute qui rend coupable. Le fait qu'on vous raconte est d'une notoriété publique et certaine : il y a une nécessité ou une grande utilité d'en parler; vous ne l'écoutez que pour connaître et pour prévenir un préjudice que vous avez lieu de craindre; vous pouvez par vos conseils, ou par votre autorité, remédier au mal qui se publie : nul doute que dans ces cas, et dans d'autres semblables, vous ne puissiez écouter la détraction et l'écouter avec attention, pourvu que ce soit sans malignité. Mais ce n'est presque jamais dans ces vues honnêtes que l'on prête l'oreille aux discours contraires à l'honneur du prochain. On écoute la détraction, et pour quel objet? Presque toujours pour la répéter. Le sentiment qui a fait prendre plaisir à l'entendre en fera trouver à la publier; ou, si on n'en fait pas ce criminel usage, on est toujours coupable de se mettre dans l'occasion prochaine du péché. On écoute la détraction, et de quelle manière? Ou en y donnant une approbation formelle, ou avec un air de complaisance qui y équivaut; avec un regard, un geste, un sourire, qui marquent la satisfaction qu'on en ressent et augmentent celle du détracteur. On écoute la détraction, et dans quelles vues? Pour satisfaire ses passions. L'orgueilleux est flatté de la secrète comparaison qu'il fait de lui-même avec ceux qu'on rabaisse. L'ambitieux triomphe de voir dénigrer le supérieur qu'il veut supplanter ou le concurrent qu'il cherche à écarter. Le vindicatif savoure les opprobres dont on couvre l'objet de sa haine. La femme vaine rit des railleries faites sur celles qui lui disputent la préférence d'esprit ou de beauté. Ceux qu'une certaine bienséance, que la crainte, que le soin de leur propre réputation empêchent d'attaquer celle d'autrui, ont du plaisir à la voir blessée par d'autres. Ils retiennent leur langue, ils satisfont leur cœur, heureux de voir nuire au prochain sans se nuire à eux-mêmes.

Ne pas favoriser les injustes diffamations est un premier devoir; mais il en est un autre encore imposé par la charité, c'est de s'y opposer, dans la mesure et de la manière que l'on peut. L'indif-

férence n'est pas permise, l'honneur de notre prochain nous est confié. Nous nous rendons coupables, si, pouvant le lui conserver, nous le laissons perdre. Le détracteur est un lâche qui lance ses traits de loin; qui porte ses coups dans l'obscurité, qui n'attaque que parce qu'il espère ne pas trouver de résistance. Ayons le courage de le contredire, et par cela seul nous lui imposerons silence. Il n'en existerait pas s'il existait partout des hommes zélés pour l'honneur du prochain. Les réputations ne seraient pas attaquées si elles étaient défendues. Et, mettant même à part les motifs supérieurs de la religion, n'y a-t-il pas de la grandeur à se mettre au devant des coups portés à celui qui est hors d'état de se défendre? N'est-il pas digne de l'homme d'honneur de sauver la fleur d'une bonne réputation du souffle empesté qui se répand sur elle pour la flétrir? Auriez-vous la faiblesse de craindre pour vous-même la langue dont vous auriez repoussé les propos injurieux? Redouteriez-vous plus la vengeance injuste du médisant que le reproche fondé de l'innocent que vous auriez laissé opprimer? Ah! glorifiez-vous au contraire de calomnies si honorablement méritées. Au ressentiment du méchant, opposez le témoignage de votre conscience et l'applaudissement des ames honnêtes.

Le devoir de s'opposer à la détraction est précis: la manière de le remplir varie selon les personnes et les détractions. Êtes-vous revêtu de l'autorité, vous ne pouvez l'employer plus utilement, pour le prochain, pour vous-même, pour la société entière, qu'en imposant nettement silence à la bouche méchante. Si votre âge ou votre dignité vous donne de la supériorité, vous vous honorerez devant Dieu et devant les hommes en reprenant ouvertement le médisant et en arrêtant ses dangereux discours. Vous trouvez-vous hors d'état de vous donner cette liberté, examinez si le mal que vous entendez dire est vrai ou faux. Sont-ce des calomnies que l'on profère, combattez-les hautement, confondez l'imposture; et, dissipant les vapeurs pestilentielles qu'elle élève, faites briller l'innocence de tout son éclat. Quant aux simples médisances, il serait quelquefois dangereux de les contredire de front. L'opposition ne ferait que les accroître et les fortifier, par la fâcheuse discussion qu'elle amènerait. Mais qu'alors votre mécontentement se manifeste au moins par votre silence; qu'un air d'improbation déconcerte le médisant; que le froid de votre visage glace sur ses lèvres le fiel prêt à en couler. Si vous en avez le moyen, rompez avec une vertueuse adresse le fil de l'entretien vicieux. Ne pouvant dissiper l'orage prêt à fondre sur votre frère,

détournez-le. Lorsque vous verrez ces moyens restés inutiles, et vos efforts devenus impuissans, sortez, comme Loth, d'un lieu indigne de posséder un Chrétien et un honnête homme. Abandonnez à sa dépravation une société qui veut absolument être corrompue, et donnez-lui pour dernière leçon votre absence. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de la morale chrétienne.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA MÉDISANCE.

Non facies calumniam proximo tuo : non eris criminator nec susurro.

Vous ne calomnierez point votre prochain : vous ne serez point un accusateur public ni médisant. (*Lev.* 19, 13, 16.)

Sepulcrum patens est guttur eorum : linguis suis dolos agebant : venenum aspidum sub labiis eorum.

Leur bouche est comme un sépulcre ouvert ; ils se servaient de leurs langues pour tromper : le venin des aspics est sous leurs lèvres. (*Ps.* 5, 11, 13 et 3.)

Lingua tua concinnabat dolos.

Votre langue ne s'exerçait qu'à inventer des tromperies. (*Ps.* 49, 19.)

Exacuerunt ut gladium linguas suas : intenderunt arcum, rem amaram, ut sagittent in occultis immaculatum.

Ils ont aiguisé leurs langues comme une épée, et ils ont tendu leur arc avec la dernière aigreur, afin de percer l'innocent en secret. (*Ps.* 63, 4 et 5.)

Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar.

Je persécutais celui qui médisait en secret de son prochain. (*Psal.* 100, 5.)

Domine, libera animam meam a labiis iniquis et a lingua dolosa.

Seigneur, délivrez mon ame des lèvres injustes et de la langue trompeuse. (*Ps.* 119, 2.)

Pone, Domine, ori meo custodiam et ostium circumstantiæ labiis meis ; non declines cor meum in verba malitiæ.

Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et une porte à mes lèvres, qui les ferme exactement, et ne permettez pas que mon cœur se répande en des paroles de malice. (*Ps.* 140, 4.)

Qui detrahit alicui rei, ipse se in futurum obligat.

Celui qui parle avec mépris de quelque chose s'engage pour l'avenir. (*Prov.* 13, 13.)

Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet qui occulte detrahit.

Celui qui médit en secret est comme un serpent qui mord sans faire du bruit. (*Eccl.* 10, 11.)

Audisti verbum adversus proximum tuum : commoriatur, in te.

Vous avez entendu une parole contre votre prochain, il faut qu'elle meure dans vous. (*Eccl.* 19, 10.)

Attende ne forte labaris in lingua, et sit casus tuus insanabilis in mortem.

Prenez garde de ne point pécher par la langue, de peur que votre chute ne devienne incurable et mortelle. (*Eccl.* 28, 30.)

Detractores Deo odibiles.

Les médisans encourent la haine de Dieu. (*Rom.* 1, 30.)

Neque fornicarii, neque adulteri, neque maledici regnum Dei possidebunt.

Ni les fornicateurs, ni les adultères.... ni les médisans n'entreront dans le royame des cieux. (*I Cor.* 6, 9 et 10.)

Timeo ne forte contentiones et detractiones sint inter vos.

J'appréhende de trouver parmi vous des dissensions, des querelles et des médisances. (*II Cor.* 12, 20.)

Linguam nullus hominum domare potest.

Nul homme ne peut dompter la langue. (*Jacob.* 3, 8.).

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA MÉDISANCE.

EXORDE.

Et adducunt ei surdum et mutum, et deprecabantur eum ut imponat illi manum.

On lui amena un homme qui était sourd et muet, et on le pria de mettre les mains sur lui pour le guérir. (*Saint Marc*, ch. 7.)

Voici, Chrétiens, une chose bien étrange, que nous représente notre Evangile. Dans un moment le Fils de Dieu, par une vertu toute miraculeuse, délie la langue d'un muet et lui donne l'usage de la parole : *Solutum est vinculum linguæ ejus, et loquebatur recte*; mais en vain ce même Sauveur des hommes veut-il imposer silence à une nombreuse multitude qui l'environne, et leur fermer la bouche. Malgré le commandement qu'il leur fait, et plusieurs ordres réitérés de sa part, ils élèvent la voix et ne cessent point de se faire entendre : *Quanto autem eis præcipiebat, tanto magis plus prædicabant.* C'est, dit saint Grégoire, qu'il est beaucoup plus difficile de se taire que de parler. L'un procède d'une discrétion sage, d'une retenue modeste et humble, d'une charité compatissante aux faiblesses d'autrui et d'un empire absolu sur soi-même; au lieu que l'autre, en mille rencontres, n'est l'effet que d'une impétuosité naturelle, et souvent d'une passion maligne et d'une envie secrète de censurer. Si l'on parlait au moins comme cette troupe zélée qui rend gloire à Jésus-Christ, et qui publie le miracle qu'il venait d'opérer à leurs yeux! mais on parle pour décrier le prochain et le couvrir de confusion ; on parle pour en railler, pour le condamner, pour relever ses défauts, pour noircir sa réputation, pour le perdre enfin dans l'estime publique. Il y a long-temps, mes chers auditeurs, que je me suis proposé de vous entretenir de la

[1] Marc, 7. — [2] Ibid.

médisance, et c'est ce que j'entreprends dans ce discours. Injurieuse et criminelle liberté, qui ne respecte personne, qui s'attaque sans distinction et aux grands et aux petits, qui n'épargne ni le profane ni le sacré, et qu'il est d'une importance extrême, pour le bon ordre du monde et le salut des ames, de réprimer. Demandons les lumières du Saint Esprit, et adressons-nous à sa sainte épouse, qui est Marie. *Ave.*

Si nous connaissions parfaitement nos maux, et si nous avions soin d'en étudier la nature et les qualités, souvent il ne faudrait rien davantage pour nous en guérir, et cette réflexion seule en pourrait être le remède infaillible et souverain. Ce qui fait que nous les entretenons, c'est que nous n'en voyons pas la malignité, et que, par une négligence très dangereuse, nous n'examinons presque jamais ni de quelle source ils procèdent ni quels effets ils causent dans nous. Or, je parle aujourd'hui, Chrétiens, d'un mal d'autant plus déplorable qu'il est volontaire, et d'autant plus pernicieux qu'il est habituel, savoir : du péché de médisance, ou plutôt de la passion qui est en nous le principe de ce péché. Mon étonnement est que cette passion étant d'une part la plus lâche et la plus odieuse, et, de l'autre, ayant pour la conscience les plus étroits et les plus terribles engagemens, ce soit toutefois celle que nous craignons le moins, et qui nous devient ainsi plus ordinaire. Car enfin, pour peu que nous soyons sensibles à l'honneur, sans grace même et sans Christianisme, nous fuyons naturellement ce qui porte avec soi un caractère de lâcheté, et ce qui peut nous attirer la haine des hommes; et pour peu d'ailleurs que nous ayons de religion et que nous soyons touchés de zèle sur l'affaire du salut, nous devons conséquemment éviter ce qui nous le rend plus difficile et ce qui l'expose à un péril plus certain. Mais, par une conduite tout opposée, la médisance est de tous les péchés celui dont nous nous préservons avec moins de précaution, et voilà, encore une fois, ce qui me surprend. En deux mots, qui comprennent tout mon dessein, point de péché plus universel que la médisance, et c'est ce qui m'étonne par deux raisons: en premier lieu, parce qu'entre les péchés il n'en est point de plus lâche ni de plus odieux; vous le verrez dans la première partie: en second lieu, parce qu'entre les péchés il n'en est point qui engage plus la conscience ni qui lui impose des obligations plus rigoureuses; je vous le montrerai dans la seconde partie. Appliquez-vous à l'une et à l'autre, et commençons. (Bourdaloue, *Sur la Médisance.*)

Entre les péchés, il n'en est point de plus lâche et de plus odieux que la médisance.

Quand je dis que la médisance est un des vices les plus lâches et les plus odieux, ne pensez pas, Chrétiens, que ce soit une morale détachée des règles et des maximes de la foi. C'est la morale du Saint-Esprit même, qui, dans le livre de l'*Ecclésiastique* et dans les *Proverbes*, s'est particulièrement servi de ces deux motifs pour nous inspirer l'horreur de ce péché. Comme nous sommes sensibles à l'honneur, il nous a pris par cet intérêt, en nous faisant voir que la médisance, qui est le péché dont nous nous préservons le moins et que nous voudrions le plus autoriser, de quelque manière que nous la considérions, porte un caractère de lâcheté dont on ne peut effacer l'opprobre; et c'est ce que saint Chrysostôme prouve admirablement dans l'une de ses homélies, par cette excellente démonstration qu'il en donne, et qui va sans doute vous convaincre.

Car, pour commencer par la personne qui sert d'objet à la médisance, voici le raisonnement de ce Père. Ou celui de qui vous parlez est votre ennemi, ou c'est votre ami, ou c'est un homme indifférent à votre égard. S'il est votre ennemi, dès là c'est ou haine ou envie qui vous engage à en mal parler, et cela même parmi les hommes a toujours été traité de bassesse et l'est encore. Quoi que vous puissiez alléguer, on est en droit de ne vous pas croire, et de dire que vous êtes piqué; que c'est la passion qui vous fait tenir ce langage; que, si cet homme était dans vos intérêts, vous ne le décrieriez pas de la sorte, et que vous approuveriez dans lui ce que vous censurez maintenant avec tant de malignité. En effet, c'est ce qui se dit; et les sages qui vous écoutent, témoins de votre emportement, bien loin d'en avoir moins d'estime pour votre ennemi, n'en conçoivent que du mépris pour vous et de la compassion pour votre faiblesse. Au contraire, si c'est votre ami (car à qui la médisance ne s'attaque-t-elle pas?) quelle lâcheté de trahir ainsi la loi de l'amitié, de vous élever contre celui même dont vous devez être le défenseur; de l'exposer à la risée dans une conversation, tandis que vous l'entretenez ailleurs de belles paroles; de le flatter d'une part et de l'outrager de l'autre! Or, il y en a, vous le savez, en qui l'intempérance de la langue va jusqu'à ce point d'infidélité, et qui n'épargneraient pas leur propre sang, leur propre père, quand il est question de railler et de médire. Mais je veux, conclut saint Chrysostôme, que cet homme vous soit indifférent,

n'est-ce pas une autre espèce de lâcheté de lui porter des coups si sensibles? Puisque vous le regardez comme indifférent, pourquoi l'entreprenez-vous? N'en ayant reçu nul mauvais office, pourquoi êtes-vous le premier à lui en rendre? Qu'a-t-il fait pour s'attirer le venin de votre médisance? Vous n'avez rien, dites-vous, contre lui, et cependant vous l'offensez et vous le blessez: je vous demande s'il est rien de plus lâche qu'un tel procédé.

Mais reconnaissons-le encore plus clairement par la seconde circonstance. Quiconque médit attaque l'honneur d'autrui: c'est en quoi consiste l'essence de ce péché. Mais de quelles armes se sert-il pour l'attaquer? d'une sorte d'armes qui de tout temps ont passé pour avoir quelque chose de honteux, je veux dire des armes de la langue, selon l'expression même du Saint-Esprit. Car, dans les termes de l'Écriture, c'est la langue qui fournit au médisant les flèches aiguës ou les paroles envenimées qu'il lance contre ceux qu'il a dessein de perdre: *Filii hominum dentes eorum arma et sagittæ* [1]. C'est la langue qui lui tient lieu d'épée à deux tranchans, dont il frappe sans égard et sans pitié: *Lingua eorum gladius acutus* [2]. Et qui est-ce qui fut l'inventeur de cette espèce d'armes, et qui les fabriqua? le démon, répond saint Augustin, lorsque, voulant combattre le premier homme dans le paradis terrestre, il s'arma d'une langue de serpent; ce qui ne lui réussit que trop bien: d'où vient que le Fils de Dieu, dans l'Évangile, parlant de cet ennemi du genre humain, dit que dès le commencement du monde il fut homicide: *Ille homicida erat ab initio* [3]. Or, il est évident que le démon ne commit pas cet homicide avec le fer, mais avec la langue: *Non ferro armatus, sed lingua, ad hominem venit* [4].

Voilà la source et l'origine de la médisance. Aussi Jérémie ne croyait-il pas pouvoir mieux exprimer la malice de ses ennemis et l'indignité de leur conduite qu'en rapportant les discours qu'ils tenaient de lui et contre lui. *Venite, et percutiamus eum lingua* [5]. Allons, disaient ces hommes de sang, s'excitant les uns les autres contre Jérémie, ou plutôt contre Jésus-Christ, dont ce Prophète était la figure; allons, et déclarons-lui une guerre ouverte; jetons-nous sur lui comme sur une proie qui nous est préparée; déchirons-le et le mettons en pièces. Tout cela comment? par les traits et les coups de la langue, qui sera l'instrument général de tout ce que nous avons formé de desseins et d'entreprises contre sa personne: *Venite, et percutiamus eum lingua.* Car voilà, Chrétiens, de quelle

[1] Ps., 56. — [2] Ibid. — [3] Joan., 8. — [4] Aug. — [5] Jerem., 18.

manière en usent encore tous les jours ce qu'on appelle gens de parti, gens de faction et de cabale. Ils parlent, ils déclament, ils invectivent, ils calomnient; et je vous laisse à juger si c'est là le caractère des ames généreuses et des cœurs droits.

Mais de plus, quel temps choisit presque toujours le médisant pour frapper son coup? celui où l'on est moins en état de s'en défendre. Car ne croyez pas qu'il attaque son ennemi de front: il est trop circonspect dans son iniquité pour n'y pas apporter plus de précaution. Tandis qu'il vous verra, il ne lui échappera pas une parole. Qu'il aperçoive seulement un ami disposé à soutenir vos intérêts, il n'en faut pas davantage pour lui fermer la bouche. Mais éloignez-vous, et qu'il se croie en sûreté, c'est alors qu'il donnera un libre cours à sa médisance, qu'il en fera couler le fiel le plus amer, qu'il se déchaînera, qu'il éclatera. Or, quelle lâcheté d'insulter un homme parce qu'il n'est pas en pouvoir de répondre! C'est néanmoins ce que font tous les médisans. Et voilà sur quoi particulièrement est établie l'obligation de ne pas les écouter. On vous a dit cent fois que cette obligation est essentielle au précepte de la charité, et qu'il est de la foi que quiconque prête l'oreille à la médisance, dès là en devient complice; que, dans la pensée de saint Bernard, il n'y a souvent pas moins de désordre à entendre la médisance qu'à la faire, et que, selon saint Grégoire pape, il y aura peut-être un jour plus de Chrétiens condamnés de Dieu pour avoir ouï parler que pour avoir parlé contre le prochain. On vous a dit tout cela; mais vous demandez sur quoi l'obligation de tout cela peut être fondée, et moi je dis qu'elle est particulièrement fondée sur la lâcheté du médisant. Car, comme c'est toujours des absens qu'il médit, il a été de la Providence que les absens fussent prémunis contre un mal si dangereux. Or, c'est à quoi Dieu a sagement pourvu par cette loi de la charité qui nous oblige de ne point adhérer à la médisance; c'est-à-dire, ou de la condamner par notre silence, ou de la réfuter par nos paroles, ou de la réprimer par notre autorité: de sorte que si l'on s'échappe en ma présence à blesser l'honneur du prochain, je dois me regarder comme un homme député de Dieu pour le défendre, et comme le tuteur de la réputation de mon frère. Telle est l'importante commission dont Dieu nous a chargés et qu'il nous a signifiée dans l'Ecclésiastique: *Mandavit illis unicuique de proximo suo* [1]. Le médisant est lâche: il faut que vous ayez une fermeté chrétienne, et que la charité

[1] Eccl., 17.

trouve en vous autant de protecteurs. Sans cela vous êtes responsables de tout le tort que votre prochain en souffrira.

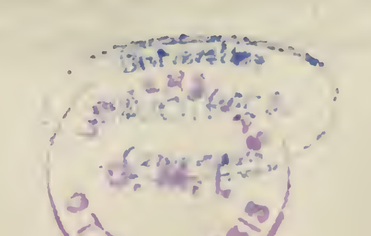
Rien de plus formidable à la médisance, dit saint Ambroise, qu'un homme zélé pour la charité. Mais savez-vous, Chrétiens, comment la médisance a coutume de s'en défendre? Par trois autres lâchetés encore plus insignes qu'elle commet. Premièrement, sur certains faits plus diffamans, elle ne parle presque jamais qu'en secret. Secondement, elle affecte de plaire et de se rendre agréable. Et, en troisième lieu, elle tâche à se couvrir de mille prétextes qui semblent la justifier. Je m'explique. Si la médisance était réduite à ne se produire qu'en public et devant des témoins, à peine y aurait-il des médisans dans le monde; pourquoi? parce qu'il y aurait fort peu de gens qui pussent ou qui voulussent essuyer la tache que la médisance imprime à celui qui la fait. Mais aujourd'hui l'on en est quitte pour un peu de prudence et pour une discrétion apparente; avec cela on médit librement et impunément : d'où il arrive que les plus lâches y deviennent les plus hardis. Peut-on mieux les dépeindre que le Saint-Esprit dans la sagesse, quand il les compare à des serpens qui piquent sans faire de bruit : *Si mordeat serpens in silentio*, *nihil eo minus habet*, *qui occulte detrahit*[1]. Ils demandent le secret à tout le monde, et ils ne voient pas, dit saint Chrysostôme, que cela même les rend méprisables. Car demander à celui que j'ai fait le confident de ma médisance qu'il garde le secret, c'est proprement lui confesser mon injustice. C'est lui dire : Soyez plus sage et plus charitable que moi : je suis un médisant, ne le soyez pas; en vous parlant de telle personne, je blesse la charité, ne suivez pas mon exemple. Aussi David, qui fut un prince si éclairé, n'avait point tant d'horreur, à ce qu'il paraît, de la médisance, que du secret de la médisance. J'avais pitié, disait-il, de ceux que la chaleur et l'emportement faisaient éclater en des médisances, quoique outrageantes et atroces; mais si j'en voyais quelqu'un qui inspirât secrètement le poison de sa malignité, je me sentais animé de zèle et d'indignation, et il me semblait qu'il était de mon devoir de le persécuter et de le confondre : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar*[2]. Ce n'est pas tout. D'où vient qu'aujourd'hui la médisance s'est rendue si agréable dans les entretiens et dans les conversations du monde? pourquoi emploie-t-elle tant d'artifices et cherche-t-elle tant de tours? Ces manières de s'insinuer, cet air enjoué qu'elle prend, ces bons mots

[1] Eccl., 10. — [2] Ps., 100.

qu'elle étudie, ces termes dont elle s'enveloppe, ces équivoques dont elle s'applaudit, ces louanges suivies de certaines restrictions et de certaines réserves, ces réflexions pleines d'une compassion cruelle, ces œillades qui parlent sans parler, et qui disent bien plus que les paroles mêmes : pourquoi tout cela? le Prophète nous l'apprend : *Os tuum abundavit malitia, et lingua tua concinnabat dolos* [1] : Votre bouche était remplie de malice, mais votre langue savait parfaitement l'art de déguiser cette malice et de l'embellir; car, quand vous aviez des médisances à faire, c'était avec tant d'agrément, que l'on se sentait même charmé de les entendre : *Et lingua tua concinnabat dolos.* Quoique ce fussent communément des mensonges, ces mensonges, à force d'être parés et ornés, ne laissaient pas de plaire, et, par une funeste conséquence, de produire leurs pernicieux effets : *Et lingua tua concinnabat dolos.* Or, en quelle vue le médisant agit-il ainsi? Ah! mes frères, répond saint Chrysostôme, parce qu'autrement la médisance n'aurait pas le front de se montrer ni de paraître. Étant d'elle-même aussi lâche qu'elle est, on n'aurait pour elle que du mépris si elle se faisait voir dans son naturel; et voilà pourquoi elle se farde aux yeux des hommes, mais d'une manière qui la rend encore plus méprisable et plus criminelle aux yeux de Dieu.

Allons encore plus loin : ce qui met le comble à la lâcheté de ce vice, c'est que, non content de vouloir plaire et de s'ériger en censeur agréable, il veut même passer pour honnête, pour charitable, pour bien intentionné; car voilà l'un des abus les plus ordinaires. Permettez-moi de vous le faire observer, et d'entrer avec vous dans le détail de vos mœurs, puisqu'il est vrai de ce péché ce que saint Augustin disait des hérésies, qu'on ne les combat jamais mieux qu'en les faisant connaître. Voilà, dis-je, l'un des abus de notre siècle. On a trouvé le moyen de consacrer la médisance, de la changer en vertu, et même dans une des plus saintes vertus, qui est le zèle de la gloire de Dieu; c'est-à-dire, qu'on a trouvé le moyen de déchirer et de noircir le prochain, non plus par haine ni par emportement de colère, mais par maxime de piété et pour l'intérêt de Dieu. Il faut humilier ces gens-là, dit-on, et il est du bien de l'Église de flétrir leur réputation et de diminuer leur crédit. Car cela s'établit comme un principe : là dessus on se fait une conscience, et il n'y a rien que l'on ne se croie permis par un si beau motif. On invente, on exagère, on empoisonne les choses, on ne

[1] Ps., 49.



les rapporte qu'à demi, on fait valoir ses préjugés comme des vérités incontestables, on débite cent faussetés, on confond le général avec le particulier; ce qu'on a mal dit, on le fait dire à tous; et ce que plusieurs ont bien dit, on ne le fait dire à personne : et tout cela, encore une fois, pour la gloire de Dieu. Car cette direction d'intention rectifie tout cela. Elle ne suffirait pas pour rectifier une équivoque : mais elle est plus que suffisante pour rectifier la calomnie, quand on est persuadé qu'il y va du service de Dieu.

Ah! Chrétiens, si Dieu, au moment que je parle, révélait ici toutes nos pensées, comme il les révélera dans son jugement universel, et qu'il découvrît toutes les intentions que nous avons eues en rabaissant celui-ci et celui-là, quelle honte n'aurions-nous pas de nous-mêmes? Ou si nous-mêmes, dans l'esprit d'une sincère pénitence, nous voulions reconnaître la perversité de notre cœur, quelle confession n'en ferions-nous pas à Dieu? Non, Seigneur, lui dirions-nous, ce n'est rien moins que le motif de votre gloire qui me conduisait, et je suis un prévaricateur d'avoir voulu faire servir cette gloire divine à l'iniquité et au désordre de ma passion. Si je ne m'étais proposé que votre gloire, je n'aurais pas eu dans mon zèle tant d'aigreur; je n'aurais pas eu un plaisir si sensible à révéler les imperfections de mon prochain; je ne me serais pas fait de son humiliation un avantage au préjudice de la charité; car la charité est inséparable de votre gloire. Si c'était l'intérêt de votre gloire qui m'eût touché, je n'aurais pas tant exagéré les choses, je n'y aurais rien ajouté de moi-même, je n'aurais pas publié mes conjectures et mes soupçons pour des faits certains et indubitables; car le zèle de votre gloire suppose la vérité. Trouvant de quoi reprendre dans la conduite des autres, ou je vous en aurais laissé le jugement, ou, selon l'ordre de l'Evangile, je m'en serais éclairci entre eux et moi. Je n'en aurais point fait de confidences indiscrètes; je ne l'aurais point déclaré à des personnes incapables d'y remédier, et capables de s'en scandaliser; je n'en aurais point rafraîchi inutilement la mémoire en mille occasions, et je ne serais pas tombé par ma médisance dans un mal plus grand et plus inexcusable que celui que je condamnais. Il faut donc l'avouer, ô mon Dieu, et l'avouer à ma confusion : ce qui m'a mis dans la bouche tant d'amertume, ce sont de lâches passions dont mon cœur s'est laissé préoccuper; c'est une antipathie naturelle que je ne me suis pas efforcé de vaincre; c'est une envie secrète que j'ai eue de voir les autres mieux réussir que moi; c'est un intérêt particulier que j'ai recherché dans l'abaissement de celui-ci; c'est une vengeance que

je me suis procurée aux dépens de celle-là ; c'est une aveugle prévention contre le mérite, en quelque sujet qu'il se rencontre. Telle a été, Seigneur, la source de mes médisances, et j'en veux bien faire l'aveu devant vous, parce que j'y veux apporter le remède. Si nous étions de bonne foi avec Dieu, voilà comment nous parlerions : et de tout ceci je conclus toujours qu'entre les vices la médisance est évidemment un des plus lâches.

J'ai dit encore que c'était un des plus odieux, et à qui? à Dieu et aux hommes : à Dieu, qui est essentiellement amour et charité, et qui par là même doit avoir une opposition spéciale à la médisance, puisque la médisance est l'ennemi le plus mortel de la charité : *Detractores Deo odibiles* [1] : aux hommes, dont le médisant, selon l'oracle du Saint-Esprit, est l'abomination : *Abominatio hominum detractor* [2]. Et je ne m'en étonne pas : car qu'y a-t-il de plus odieux qu'un homme à la censure de qui chacun se trouve exposé ; dont il n'y a personne, de quelque condition qu'il soit, qui se puisse dire exempt, et de qui les puissances mêmes ne peuvent éviter les traits? Quoi de plus odieux qu'un tribunal érigé d'une autorité particulière, où l'on décide souverainement du mérite des hommes ; où l'un est déclaré tel que l'on veut qu'il soit ; où l'autre quelquefois est noté pour jamais, et flétri d'une manière à ne s'en pouvoir laver ; où tous reçoivent leur arrêt, qui leur est prononcé sans distinction et sans compassion ?

C'est pour cela que l'Ecriture, dans le portrait du médisant, nous le représente comme un homme terrible et redoutable : *Terribilis in civitate homo linguosus* [3]. En effet, il est redoutable dans une ville, redoutable dans une communauté, redoutable dans les maisons particulières, redoutable chez les grands, redoutable parmi les petits : dans une ville, parce qu'il y suscite des factions et des partis ; dans une communauté, parce qu'il en trouble la paix et l'union ; dans une maison particulière, parce qu'il y entretient des inimitiés et des froideurs ; chez les grands, parce qu'il abuse de la créance qu'ils ont en lui, pour détruire auprès d'eux qui il lui plaît ; parmi les petits, parce qu'il les anime les uns contre les autres : *Terribilis homo linguosus.* Combien de familles divisées par une seule médisance! combien d'amitiés rompues par une raillerie ! combien de cœurs aigris et envenimés par des rapports indiscrets! Qu'est-ce qui forme tous les jours tant de querelles ouvertes et déclarées : n'est-ce pas un terme offensant dont on veut avoir rai-

[1] Rom., 1. — [2] Prov., 24. — [3] Eccl., 9.

son? Qu'est-ce qui engage à ces combats singuliers, si sagement défendus par les lois divines et humaines? Est-ce autre chose souvent qu'une parole piquante, qu'on ne croit pas, selon le faux honneur du monde, pouvoir laisser impunie? Ne serions-nous pas surpris si, dans la suite de l'histoire, on nous faisait voir des guerres sanglantes qui n'ont point eu d'autre principe que celui-là? On armait de toutes parts, on versait le sang des hommes, on désolait les provinces; et de quoi s'agissait-il? d'un mot peut-être, qui, comme une étincelle, excitait le plus violent et le plus affreux embrasement. Que ne fait point la médisance, lorsque pour se répandre, et même, autant qu'il lui est possible, pour se perpétuer et s'éterniser, elle se produit dans des libelles, dans des ouvrages satiriques, dans des poésies scandaleuses! Les siècles entiers suffiraient-ils pour fermer ces plaies? Après mille réconciliations, mille satisfactions, mille désaveux, la cicatrice n'en reste-t-elle pas toujours? Or, Dieu, qui est le protecteur de la charité, peut-il voir tout cela sans avoir en horreur le médisant? Vous-mêmes à qui je parle, Chrétiens, rendez ici témoignage (car vous le pouvez) de tous les désordres où vous avez eu part, et que la médisance a causés, soit celle que vous avez faite, soit celle qu'on a faite de vous : je veux dire, de tous les chagrins que vous avez donnés aux autres par vos médisances, et de tous les chagrins que la médisance des autres vous a donnés à vous-mêmes. Avez-vous pu supporter ce qu'on a dit de vous? quels ressentimens n'en avez-vous pas fait paraître, et dans quels transports de colère cela ne vous a-t-il pas quelquefois jetés! Or, ce que vous avez dit des autres a dû produire dans les autres les mêmes effets. Voyez combien de disgraces on vous aurait épargnées, si l'on n'avait jamais mal parlé de vous; et combien de déplaisirs vous vous seriez épargnés vous-mêmes, si vous n'aviez jamais parlé mal d'autrui. Car enfin tous les mauvais pas de votre vie, toutes les rencontres fâcheuses, tous les embarras d'affaires que vous avez eus, sont peut-être arrivés d'avoir mal gouverné votre langue. Voilà ce qui vous a attiré des ennemis, voilà ce qui vous a fait perdre vos amis, voilà ce qui les a éloignés de votre personne, voilà ce qui vous a fait passer dans le monde pour un esprit dangereux. Tant il est vrai que la médisance est un vice odieux de sa nature.

Mais on se plaît à l'entendre, et, quoi qu'il en soit, il n'y a rien dans la conversation de plus agréable et de plus divertissant. Ah! Chrétiens, c'est ici le prodige que je vous prie de remarquer: car saint Chrysostôme ajoute fort bien que tout est monstrueux dans

ce vice, et qu'il n'y a rien de naturel. On l'aime et on l'abhorre tout à la fois. Il plaît en même temps qu'il se fait haïr; et vous, mon cher auditeur, qui vous en réjouissez, vous êtes le premier à le détester : pourquoi ? Parce que si vous êtes sage, vous devez juger que le médisant ne vous ménagera pas dans l'occasion, qu'il ne vous fera pas plus de grace qu'aux autres, et qu'après vous avoir diverti à leurs dépens, il saura vous faire servir vous-même à leur divertissement. Car pourquoi vous excepterait-il? avez-vous quelque qualité qui vous rende invulnérable aux traits de la médisance? êtes-vous un homme parfait? S'il n'a pas respecté un tel, aura-t-il plus d'égard pour vous? Avez-vous fait un pacte avec lui, et quand vous l'auriez fait, espèreriez-vous qu'il l'observât? Le moyen qu'il vous garantisse une langue dont il n'est pas le maître! et comment pourrait-il vous en assurer, puisqu'il ne peut pas s'en assurer lui-même? Cependant, mes frères, reprend saint Chrysostôme, voilà notre indignité et l'indignité de ce vice. Nous aimons la médisance tandis qu'elle s'attache aux autres; mais du moment qu'elle vient à nous, nous en avons horreur. Que notre prochain en soit déchiré, nous le souffrons et nous l'agréons; que nous en ressentions la moindre atteinte, nous nous emportons. (LE MÊME.)

Entre les péchés, il n'en est point qui engage plus la conscience que la médisance.

Ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit, parlant du péché d'injustice, lui a donné pour compagne inséparable l'amertume et la douleur, et qu'il a voulu que le remords, le trouble, le ver de conscience, fussent les productions malheureuses de ce qu'il appelle iniquité: *Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem et peperit iniquitatem* [1]. En effet, dit saint Augustin, tout péché est à l'égard de Dieu un funeste engagement de la conscience du pécheur; mais l'injustice ajoute à celui-ci d'être encore un engagement à l'égard de l'homme; et quoique l'engagement à l'égard de l'homme paraisse léger en comparaison de celui qui regarde Dieu, il est néanmoins vrai qu'il a quelque chose pour la conscience de plus inquiétant, de plus douloureux, et d'une suite plus fâcheuse. Pourquoi cela? parce qu'à remonter au principe, le droit de Dieu peut être violé sans celui de l'homme, mais que le droit de l'homme ne le peut jamais être sans celui de Dieu. Quand je

[1] Ps., 7.

pèche contre Dieu, si je puis parler de la sorte, je n'ai affaire qu'à Dieu même; mais quand je fais tort à l'homme, je suis responsable et à Dieu et à l'homme; et ces deux intérêts sont si étroitement unis, que jamais Dieu ne relâchera du sien, si celui de l'homme n'est entièrement réparé. Or, il est bien plus aisé de satisfaire à Dieu seul que de satisfaire tout à la fois à l'homme et à Dieu. Car, pour Dieu seul, la contrition du cœur suffit; mais pour l'homme et pour Dieu tout ensemble, ou plutôt pour Dieu prenant la cause de l'homme, outre ce sacrifice du cœur, ce qu'il faut au delà est ce que le pécheur a coutume de craindre davantage, et ce qui forme en lui l'obstacle le plus difficile à vaincre pour sa conversion. Appliquez-vous, Chrétiens, à cette vérité, et comprenez le plus essentiel de vos devoirs.

Toute injustice envers le prochain est d'une conséquence dangereuse pour le salut; mais, de toutes les espèces d'injustices, il n'y en a aucune dont l'engagement soit plus terrible devant Dieu que celui de la médisance. Premièrement, parce qu'il a pour terme la plus délicate et la plus importante réparation, qui est celle de l'honneur. Secondement, parce que c'est celui dont l'obligation souffre moins d'excuses, et est moins exposée aux vains prétextes de l'amour-propre. Enfin, parce qu'il s'étend communément à des suites infinies, dont il n'y a point de conscience, quelque libertine qu'elle puisse être, qui ne doive trembler. Trois caractères qui méritent toutes vos réflexions, et que vous n'avez peut-être jamais bien considérés.

Il faut réparer l'honneur, c'est le premier. Ah! Chrétiens, l'étrange nécessité! Vous avez ravi celui de votre frère, et il s'agit de le rétablir. Si vous reteniez son bien, vous vous condamneriez à le rendre; et vous avouez que sans cela il n'y aurait nulle espérance de salut pour vous : or, ce bien dont vous lui seriez redevable est de beaucoup au dessous de son honneur. Il serait donc surprenant qu'ayant de l'équité pour l'un, vous en manquassiez pour l'autre, et qu'étant religieux pour le vol, vous ne le fussiez pas pour la médisance. De savoir comment elle se répare, c'est ce que je n'entreprends pas de vous expliquer en détail; et je pourrais vous prescrire sur cela des règles contre lesquelles votre faiblesse se révolterait. Consultez ceux que Dieu a établis dans son Eglise pour être les pasteurs de vos ames; mais souvenez-vous que, tout pasteurs qu'ils sont de vos ames, Dieu ne leur donne nul pouvoir pour vous dispenser de cette réparation. Ils ont les clefs du ciel entre les mains; et l'Eglise en certains temps plus solennels leur

communique sans réserve toute sa juridiction. Mais ni la juridiction de l'Eglise ni les clefs du ciel ne vont jusque là; et cet homme, quoique ministre et lieutenant de Jésus-Christ, n'est pas plus capable de vous réconcilier avec Dieu, sans la condition dont je parle, que de vous rendre maître de l'honneur d'autrui, et de vous attribuer le domaine de ce qui ne vous appartient pas. Je vous le dis, Chrétiens, parce que, dans le tribunal même de la pénitence, il peut arriver quelquefois, ou que vous dissimuliez avec lui, ou qu'il dissimule avec vous; que vous lui déguisiez les choses, ou qu'il vous déguise vos obligations : abus qui, bien loin de vous justifier, ne servirait qu'à augmenter la rigueur de votre jugement.

Il me suffit donc en général de vous déclarer qu'un honneur que la médisance a flétri ne peut être lavé de cette tache qu'aux dépens d'un autre honneur, comme un intérêt ne peut être compensé que par un autre intérêt. Vous avez blessé la réputation de cet homme, il est juste qu'il vous en coûte à proportion, de la vôtre, dans la satisfaction que vous lui ferez. Cette satisfaction vous humiliera; mais en cela même consiste le paiement de la dette que vous avez contractée. Car, payer en matière d'honneur, c'est s'humilier; et il est autant impossible de réparer la médisance sans subir l'humiliation, que le larcin sans se dessaisir et se dépouiller de la possession. Vous essuierez par là un peu de honte : combien vos discours libres et piquans ont-ils causé de confusion à la personne que vous avez décriée! On rabattra de l'estime qu'on faisait de votre probité : cette estime de probité ne vous est plus due, mais vous la devez à ceux que vous avez offensés; et l'ordre de Dieu est que vous leur en fassiez comme un sacrifice, en vous exposant, s'il est nécessaire, au mépris des hommes. Vous avancez une calomnie : il faudra expressément vous rétracter. Vous excédez dans un récit : il faudra reconnaître sans équivoque que vous avez exagéré. Vous empoisonnez par un air malin ce qui ne vous plaît pas : il faudra là dessus, et sur tout le reste, rendre justice et faire connaître la vérité. En mille conjonctures cela est affligeant, j'en conviens; mais au moins, dit Guillaume de Paris, le pécheur y trouve-t-il un avantage plein de consolation pour lui, savoir, que ce qui lui paraît affligeant, s'il a le courage de s'y résoudre, est aussi la marque la plus évidente qu'il puisse avoir dans cette vie, et de l'efficace de sa contrition, et de la validité de sa pénitence. Vous ne l'avez pas voulu, ô mon Dieu, que ce secret nous fût infailliblement connu; et, pour nous tenir dans une dé-

pendance plus étroite, l'ordre de votre Providence a été que, dans cet exil où nous vivons, nous ne puissions être certains si nous sommes dignes d'amour ou de haine. Mais quand je vois un Chrétien touché de repentir, et, non content de détester son crime, en faire une sérieuse réparation, en détruire les impressions les plus légères, et pour cela ne se point flatter soi-même, dire, non seulement j'ai péché contre la charité, mais contre la justice, mais même contre la droiture naturelle et la sincérité, en interprétant selon ma passion, en imaginant, en publiant le faux pour le vrai ; quand j'entends sortir de sa bouche un tel aveu, ah ! Seigneur, quelque impénétrable que soit le mystère de votre grace, je ne puis m'empêcher alors de croire que c'est un pécheur contrit, sanctifié, parfaitement réconcilié avec vous. Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, sans cela point de pénitence solide, et par conséquent point de miséricorde ni de pardon de la part de Dieu.

Ajoutez que l'obligation de réparer l'honneur est de toutes la plus absolue, et, comme j'ai dit, la moins exposée aux prétextes de l'amour-propre, qui pourrait l'affaiblir. Car en vain l'amour-propre nous suggère-t-il des raisons et des excuses pour nous décharger d'un devoir aussi pressant que celui-là ; ces excuses et ces raisons sont autant d'impostures de l'esprit du monde, qui se détruisent d'elles-mêmes, pour peu que nous voulions les examiner. En effet, quand on nous parle de restituer un bien mal acquis, nous nous en défendons par le prétexte de l'impossibilité. Souvent cette impossibilité est chimérique, quelquefois elle est réelle ; Dieu, qui ne se peut tromper, en sera le juge. Mais quand il s'agit de l'honneur de nos frères, qu'avons-nous à alléguer ? Nous nous flattons (car il en faut venir à l'induction, et ne pas craindre que cette morale dégénère de la dignité de la chaire, puisqu'en réfutant nos erreurs elle nous développera la loi de Dieu), nous nous flattons de n'être point obligés à réparer une médisance, parce que nous n'en sommes pas, disons-nous, les premiers auteurs, et que nous n'avons parlé que sur le rapport d'autrui ; mais dans un sujet où la charité était blessée, le rapport d'autrui était-il pour nous une caution sûre ? fallait-il déférer à ce rapport ? voudrions-nous que sur la foi des autres on crût de nous indifféremment tout ce qui se dit ? un péché peut-il jamais servir d'excuse à un autre péché ; et le jugement téméraire, qui de lui-même est un désordre, dispenserait-il de la réparation d'un second désordre qui est la médisance ?

Nous prétendons que le bruit commun avait rendu la chose publique. Mais n'est-ce pas, disait Tertullien, ce bruit commun qui

publie tous les jours les plus noirs mensonges, et qui les répand dans le monde avec le même succès que les plus constantes vérités? n'est-ce pas le caractère de ce bruit commun, de ne subsister que pendant qu'il impose, et de s'évanouir du moment qu'il n'impose plus? *Nonne hæc est famæ conditio, ut non nisi quum mentitur, perseveret?* Cependant, poursuivait-il, c'est le bruit commun que l'on nous objecte continuellement, et dont on s'autorise pour ne nous rendre aucune justice : *Hæc tamen profertur in nos sola testis.* Or, il serait bien étrange qu'une chose si frivole pût anéantir une obligation si sainte.

Je vais plus avant. Nous nous figurons en être quittes devant Dieu, parce que nous n'avons rien dit que de vrai; mais, pour être vrai, nous est-il permis de le révéler? N'est-ce pas assez qu'il fût secret pour devoir être respecté de nous? avons-nous droit sur toutes les vérités? consentirions-nous que tout ce qui est vrai de nos personnes fût découvert et manifesté? Ne compterions-nous pas cette entreprise pour une injure atroce dont il n'y a point de satisfaction que nous ne dussions attendre? Et pourquoi, raisonnant ainsi pour nous-mêmes, ne suivons-nous pas les mêmes principes en faveur des autres? Nous nous persuadons que la médisance qui nous est échappée n'a que légèrement intéressé le prochain; mais en sommes-nous juges compétens? avons-nous bien pesé jusqu'où peut aller cet intérêt du prochain? le devons-nous mesurer selon les vues d'une raison telle qu'est la nôtre, toujours préoccupée, et toujours disposée à prendre le parti qui la favorise? Si c'était notre intérêt propre, en formerions-nous le même jugement? Ce n'a été, dit-on, qu'une raillerie; mais en faut-il souvent davantage pour causer un tort infini, et ne sont-ce pas les railleries qui font les plaies les plus vives, les plus cruelles et les plus sanglantes? Nous l'avons dit innocemment; mais, quand on en conviendrait, en serions-nous plus à couvert? un honneur détruit, quoique innocemment, en est-il moins détruit? et la loi naturelle ne veut-elle pas que nous guérissions les maux dont nous sommes même la cause innocente, comme elle nous oblige à restituer les biens que nous aurions innocemment usurpés?

Achevons, Chrétiens, de renverser les vains fondemens sur quoi notre iniquité s'appuie. Ce que j'ai dit au désavantage de celui-ci n'est qu'une confidence d'ami que j'ai cru pouvoir faire à celui-là. Voilà, mes frères, répond saint Ambroise, l'écueil de la charité : c'est une confidence que j'ai faite, et je ne m'en suis ouvert qu'à mon ami. Comme s'il vous était libre de me ruiner de crédit et

d'honneur auprès de votre ami; comme si, pour être votre ami, ce m'était un moindre outrage d'être diffamé dans son esprit; comme si un homme que vous traitez d'ami n'avait pas lui-même d'autres amis à qui confier le même secret; comme si le secret d'une médisance, bien loin d'en diminuer la malignité, ne l'augmentait pas dans un sens, puisque c'est ce secret même qui m'ôte le moyen de me justifier devant cet ami! Tout cela est de saint Ambroise; et ce qu'il enseignait, Chrétiens, il le pratiquait: car ayant un frère d'une prudence consommée, et qui lui était, comme l'on sait, uniquement cher, il ne laissait pas d'avoir fait pacte avec lui qu'ils ne se communiqueraient jamais l'un à l'autre aucun secret préjudiciable à l'honneur du prochain, condition que ce frère si sage et si droit accepta sans peine; et, saint Ambroise, pour notre instruction, a bien voulu en faire un point de son éloge funèbre: *Erant omnia communia*, *individuus spiritus*, *individuus affectus; unum hoc non erat commune*, *secretum*: Entre lui et moi tout était commun, inclinations, pensées, intérêts; notre seule réserve était sur ce qui touchait la réputation d'autrui. Ce que nous observions, dit-il, non pas par un principe de défiance, mais pour le respect de la charité: *Non quo confitendi periculum vereremur*, *sed ut divinæ charitatis tueremur fidem.* La règle donc inviolable pour lui était, sur cet article, de ne pas découvrir à son frère ce qu'il aurait célé à un étranger: *Et hoc erat fidei indicium*, *quod non esset extraneo proditum*, *id non fuisse cum fratre collatum.* En effet, ce sont ces criminelles confidences qui rendent le péché que je combats non seulement pernicieux, mais contagieux: car on a dans le monde un ami que l'on fait le dépositaire et le complice de sa médisance; celui-ci en a un autre, duquel il a éprouvé la fidélité; cet autre en a un troisième, dont il ne se tient pas moins sûr: ainsi, sous ombre de confidence, un homme est décrié dans toute une ville; et vous, qui êtes la première source de ce désordre, n'en devenez-vous pas solidairement responsable à Dieu?

Car voici, mes chers auditeurs, le dernier caractère de ce péché: c'est qu'outre l'honneur qu'il attaque et qu'il blesse directement, il a mille autres suites déplorables, qui sont, dans la doctrine des théologiens, autant de charges pesantes pour la conscience. L'ignorez-vous, et mille épreuves ne doivent-elles pas vous avoir appris quels dommages dans la société humaine la médisance peut causer, et de quels maux elle est suivie? Il était d'une importance extrême pour l'établissement de cette jeune personne

que sa vertu fût hors de tout soupçon ; mais vous ne vous êtes pas contenté d'en donner certains soupçons, vous avez fait connaître toute sa faiblesse, et la chute malheureuse où l'a conduite une fatale occasion. Elle l'avait pleurée devant Dieu, elle s'en était préservée avec sagesse en bien d'autres rencontres, elle marchait dans un bon chemin, et gardait toutes les bienséances de son sexe; mais parce que vous avez parlé, la voilà honteusement délaissée, et pour jamais hors d'état de prétendre à rien dans le monde. Il n'était pas d'une moindre conséquence pour cet homme de se maintenir dans un crédit qui faisait valoir son négoce, et qui contribuait à l'avancement de ses affaires; mais parce que vous n'avez pas caché selon les règles de la charité chrétienne quelques fautes qui lui sont échappées, et qu'il avait peut-être pris soin de réparer, vous déconcertez toutes ses mesures, et vous l'exposez à une ruine entière. Ce mari et cette femme vivaient bien ensemble, et par l'union des cœurs entretenaient dans leur famille la paix et l'ordre; mais un discours que vous avez tenu mal à propos a fait naître dans l'esprit de l'un de fâcheuses idées contre l'autre; et de là le refroidissement, le trouble, une guerre intestine qui les a divisés, et qui va bientôt les porter à un divorce scandaleux. Je serais infini si j'entreprenais de produire ici tous les exemples que l'usage de la vie nous fournit. Que fera ce domestique dont vous avez rendu la fidélité douteuse, et où trouvera-t-il à se placer? de quel poids, pour réprimer la licence et pour administrer la justice, sera l'autorité de ce juge, après les bruits qui ont couru de lui et que vous avez partout semés? quelle créance aura-t-on en cet ecclésiastique, et avec quel fruit exercera-t-il son ministère, depuis les sinistres impressions qu'on en a prises sur une parole qu'on a entendue de vous, et qui ne servait qu'à en inspirer du mépris? Un homme est perdu sans ressource pour un mot dit par un grand, dit à un grand, dit devant un grand : car il est vrai, grands du monde, que si la médisance est à craindre partout, elle n'a jamais de plus funestes effets que lorsqu'elle vient de vous, que lorsqu'elle se fait devant vous, que lorsqu'elle s'adresse à vous. Par rapport aux grands, soit qu'ils parlent, soit qu'ils écoutent, il n'y a point de médisance simple : elles sont toutes compliquées, c'est-à-dire, qu'on ne médit guère en présence des grands, et qu'ils ne médisent point eux-mêmes sans ruiner, sans désoler, sans diviser, sans troubler et renverser. Parmi le peuple et dans les conditions médiocres, il y a bien des médisances qui tombent, et qui, toutes grièves qu'elles paraissent, sont presque sans conséquence; mais

de la part des grands et à l'égard des grands, rien qui ne porte coup, rien qui ne fasse de profondes blessures et qui ne soit capable de donner la mort. Or, voilà ce qu'il faut réparer. Les grands ne sont pas plus dispensés de cette obligation que les autres : tout élevés qu'ils sont au dessus de leurs sujets, ils leur doivent la justice; et s'ils n'en rendent pas compte aux hommes, ils en rendront compte à Dieu. (Le même.)

Le tort que fait à la religion un médisant.

Nous ne nous mettons point en peine de réprimer les langues des médisans, d'en prévenir ou d'en arrêter les téméraires jugemens. Plût au ciel encore que nous-mêmes nous ne fussions pas des premiers à médire ! Le tort que font à la religion les calomnies de l'infidèle ne lui portent pas un préjudice aussi notable qu'elle en reçoit des médisances que les fidèles se permettent les uns contre les autres. N'en recherchons point les causes : est-ce mépris pour la piété? Toujours est-il qu'il n'y a rien de plus capable de ruiner l'Eglise de Dieu, comme cet état de guerre où se mettent les disciples, les enfans, les sujets, à l'égard de ceux qu'ils doivent regarder comme leurs maîtres, leurs parens, leurs directeurs. Si l'oracle défend à celui qui dit du mal de son frère de lire les saintes Ecritures, par ces paroles : *Pourquoi te mêles-tu d'annoncer mon Testament, toi qui t'assieds pour parler contre ton frère?* comment osez-vous participer aux sacrés mystères, vous qui vous portez l'accusateur de votre père spirituel? La loi condamnait à la mort quiconque avait dit du mal de son père ou de sa mère; à quoi ne vous exposez-vous pas, quand vous dites du mal de ceux qui vous en tiennent lieu? La sœur de Moïse est frappée de lèpre pour s'être permis de parler mal du saint législateur, qui demanda vainement à Dieu grace pour elle. Par cet exemple, Dieu voulait nous apprendre combien c'est un grand crime de parler mal de nos supérieurs, et de porter sur leurs actions de téméraires jugemens. On me dira : Oui ; mais c'était Moïse. Je répondrai : Mais celle qui fut punie c'était Marie. Obtiendrez-vous, pour vos intarissables médisances, plus de grace qu'elle pour une seule? Le mal que vous dites des ministres de la religion, vrai ou faux, leur nuira bien moins à eux qu'à vous-même. Le pharisien de l'Evangile était d'ailleurs un homme de bien, fidèle à la loi; il avait, ce semble, quelque motif plausible pour se louer. Le publicain qu'il taxait d'être un méchant homme, un concussionnaire, pouvait être tout cela :

qui fut condamné? Le pharisien. *Vous serez jugé comme vous aurez jugé les autres*[1]. Ecoutez encore Jésus-Christ : *Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; faites donc ce qu'ils vous diront, et non point ce qu'ils font*[2]. Vous ne voyez point que Jésus-Christ les dégrade, et autorise à les mépriser. (Saint CHRYSOSTÔME.)

Rien n'excuse la médisance.

Apprenons à réprimer notre langue, à ne pas proférer au hasard tout ce qui nous vient à l'esprit, à ménager nos frères, et à ne pas nous rendre réciproquement victimes de nos jugemens précipités. Tel homme qui blesse avec la langue imprime une plaie plus profonde qu'il ne ferait avec ses dents; il attente à votre réputation; il vous fait un mal dont vous ne guérirez jamais. Plus criminel que l'assassin lui-même, il doit s'attendre à un plus rigoureux châtiment. Les autres désordres, bien que tous condamnés par la raison, peuvent s'expliquer par des causes qui les provoquent; le débauché allèguera la violence de son tempérament; le voleur se rejette sur le besoin; l'homicide, sur l'emportement; le médisant n'a nul prétexte à mettre en avant. Ce n'est point ici un intérêt d'argent qui l'entraîne; pas même une passion qui l'égare; où donc est son excuse? Vous voulez censurer, médire? Je vais vous fournir de quoi vous satisfaire. Censurez vos fautes; soyez le premier à accuser vos péchés: c'est là un genre de détraction légitime et louable qui déposera en faveur de votre équité. Le juste se condamne soi-même, et ne condamne point les autres. Vous accusez les autres; vous en serez puni. Vous vous accusez vous-même, vous en serez récompensé. Après tout, si vous êtes juste, comment êtes-vous accusateur? Si vous l'êtes, comment êtes-vous juste? La langue est un glaive acéré; tournez-en la pointe, non sur les autres, mais sur vous-même. Le vrai juste ne sait dire du mal de personne, excepté de lui; écoutez saint Paul : *Je rends grâces à notre Seigneur Jésus-Christ qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a jugé fidèle en m'établissant dans mon ministère, moi qui étais auparavant un blasphémateur, un persécuteur et un ennemi outrageux*[3]. Ailleurs et dans vingt endroits: *Je ne suis pas digne d'être compté parmi les Apôtres, ayant persécuté l'Eglise de Dieu*[4]. C'est là la seule sorte de médisance profitable, parce qu'elle produit la justice, aussi

[1] Matth., VII, 2. — [2] Ibid., XXIII, 2. — [3] I Tim., I, 12. — [4] I Cor., XV, 9.

empressée de fermer la bouche au détracteur qu'elle l'est de se faire le procès à soi-même. *Ne jugez point avant le temps, jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui produira à la lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et découvrira les plus secrètes pensées des cœurs* [1]. C'est le précepte de l'Apôtre. Réservez le jugement à Dieu seul, qui seul connaît bien le secret du cœur. Quelque lumière que vous vous supposiez sur le compte du prochain, vous n'êtes pas infaillible. *Qui des hommes connaît ce qui est dans l'homme, sinon l'Esprit de Dieu, qui est dans lui* [2]*?* Tels qui vous paraissent abjects et méprisables, brilleront un jour d'un éclat plus vif que les rayons du soleil; tels qui vous semblent aujourd'hui grands et considérables, seront convaincus n'être que des sépulcres blanchis. Le publicain de l'Evangile prononce contre lui-même qu'il n'est rien qu'un pécheur, et il est absous; le pharisien se croit meilleur que tous l'univers, et il est réprouvé. *Que chacun examine bien ses propres actions, et alors il trouvera sa gloire en ce qu'il verra de bon dans lui-même, et non point en se comparant avec les autres* [3]. Eloignons la médisance, non pas seulement de nos lèvres, mais de nos oreilles. Se permettre la médisance ou l'entendre, c'est une même chose. *Vous ne recevrez point la parole du mensonge*, dit le Seigneur; bien loin d'y ajouter foi, vous ne lui donnerez pas même accès auprès de vous. Soyez sourd; repoussez de votre société le médisant, et ne vous déclarez pas moins son ennemi que le serait celui qu'il attaque. David ne se contente pas de dire: Je ne donnais point de créance, moins encore d'acquiescement aux paroles du médisant; il va plus loin : *Je persécutais*, dit-il, *celui qui médisait en secret de son prochain.* Faites comme lui. Vous avez entendu telle chose : qui vous oblige à la redire? N'avez-vous pas assez de vos péchés sans vous charger de ceux d'autrui? Ce que vous avez entendu, vous ne le gardez pas pour vous; vous êtes comptable, et de l'avoir entendu, et d'être devenu à votre tour accusateur; *car vous serez justifié par vos paroles, et vous serez condamné par vos paroles.* C'est là l'oracle de Jésus-Christ; bien entendu que si c'est de vous que l'on dit du mal, le jugement vrai ou faux dont vous êtes l'occasion ne vous sera point imputé à péché. Au contraire, si vous l'endurez sans vous plaindre, il tournera à votre profit. Il n'est question ici que des rapports vrais ou faux que vous entendez sur le compte du prochain: faux, c'est calomnie; et il n'est pas besoin de prou-

[1] I Cor., IV, 5. — [2] I Cor., II, 11. — [3] Gal., VI, 4.

ver combien ce péché est grave ; vrai, ce n'est pas moins un scandale; et si l'on est puni pour avoir scandalisé un seul de ses frères, à plus forte raison si l'on en scandalise un grand nombre : ce qui arrive lorsque l'on va répéter ce que l'on a entendu. Or, rien n'est plus commun, rien qui se répande avec plus de rapidité, que les médisances ; rien aussi à quoi on se laisse prendre plus aisément. (Le même.)

La médisance source de maux.

Citez-m'en un seul qui n'en provienne pas. C'est de là que naissent les querelles, les défiances et les dissensions, les haines qui ne connaissent plus de frères, et changent en ennemi déclaré, souvent sans savoir pourquoi, celui qui, la veille, était vôtre ami. On l'a vue souvent armer pour leur commune ruine des familles entières, et bouleverser des villes qui fleurissaient à l'ombre de la concorde. Elle rompt tous les liens de la paix et détruit la charité, le premier des commandemens. *Celui qui parle contre son frère*, dit un Apôtre, *et qui juge son frère, parle contre la loi et juge la loi. Que si vous jugez la loi, vous n'en êtes plus observateur, mais vous vous en rendez le juge. Il n'y a qu'un législateur qui peut sauver et qui peut perdre* [1]. Le médisant va faire ses rapports en secret, par là il trahit et sa lâcheté et son mensonge. Car, s'il disait vrai, il ne craindrait pas de le dire en face, et la franchise de ses remontrances ne mettrait point obstacle à la paix ; la précaution qu'il met à se cacher démontre seule qu'il ment, et qu'il ne saurait prouver ce qu'il avance.

Quand, par vos médisances ou vos calomnies, vous ternissez la réputation du prochain, vous vous rejetez sur ce que vous l'avez entendu dire : Je le tiens d'un tel et d'un tel ; ce n'est pas ma faute à moi, il faut bien que je témoigne en conséquence de ce qui m'a été dit.

Quoi ! vous ne le croyez pas et vous le dites ! Mais en le disant vous le faites croire. Ne valait-il pas mieux n'en rien dire et vous taire ? Mais telle est la maladie qui s'est répandue sur l'espèce humaine. On a toujours la bouche ouverte pour accuser et condamner les autres. Ce n'est pas moi, c'est un tel. Dites plutôt que c'est vous-même ; car si vous n'en eussiez pas parlé, un tel ne l'aurait pas entendu. Ce serait à lui, du moins ce ne serait pas à vous qu'il

[1] Jac., IV, 11.

faudrait s'en prendre. Votre devoir à vous, c'est de couvrir les défauts de votre prochain, non de les divulguer, non de les colporter, pour vous ménager une fausse réputation d'honnête homme. Vous êtes sous ce masque, non pas simplement un accusateur, mais un calomniateur, mais un insensé. Si vous avez des fautes à accuser, que ce soit les vôtres, non celles de votre frère. (Saint Chrysostôme [1].)

Funestes effets de la calomnie.

De toutes les persécutions auxquelles les justes doivent s'attendre à être éprouvés sur la terre, la plus cruelle, c'est la calomnie. Le sentiment en pénètre plus avant dans l'ame que les violences les plus déclarées. Il y a dans les autres épreuves divers adoucissemens qui en corrigent l'amertume, tels que celui de rencontrer des personnes qui vous encouragent et vous applaudissent, qui paraissent disposées à s'associer à votre sort, et vous couronnent à l'avance par les éloges qu'elles donnent à votre patience à les endurer. La calomnie enlève jusqu'à la ressource des consolations humaines. On ne soupçonne pas même l'héroïsme nécessaire pour n'en être pas accablé; ou bien on vous accuse d'une sorte d'indifférence sans vertu, quand vous ne lui opposez que le silence. Le trait qu'elle enfonce dans le cœur est quelquefois si vif que l'on a vu souvent des hommes préférer la mort à l'opprobre qui en rejaillissait sur leur personne, et attenter à leurs propres jours, plutôt que d'y survivre. Criminel désespoir qui porta le traître Judas à combler ses attentats par le suicide. Job avait pu perdre à la fois ses richesses et ses enfans, être frappé dans sa chair, endurer les reproches de sa femme sans se permettre la plus légère plainte; il ne tient pas aux insultes calomnieuses de ses amis, qui lui font un crime de ses disgraces et cherchent à les expliquer par la vengeance du ciel irrité contre ses péchés. David ne se souvient plus de toutes ses autres souffrances, et, en se recommandant à la clémence du Seigneur, il ne lui présente d'autre titre que la douceur avec laquelle il a enduré les invectives d'un calomniateur: *Laissez-le faire*, avait-il dit à ceux qui le voulaient empêcher, *laissez-le maudire; peut-être que le Seigneur regardera mon affliction*, *et qu'il me fera quelque bien pour ces malédictions que je reçois aujourd'hui* [2]. Saint Paul comble de louanges les saints, pour leur cou-

[1] Hom., xxi, *in Epist. ad Heb.* — [2] II Reg., xvi, 21, 22.

rage à supporter, non seulement la perte de leurs biens ou les mauvais traitemens, mais les injures et les calomnies.

C'est pour cela que Jésus-Christ, dans ses béatitudes, propose une si magnifique récompense aux justes éprouvés par ce genre de persécutions; qu'il excite leur ferveur, et ranime tout leur courage par l'exemple des anciens Prophètes. Il place celle-là à la suite de toutes les autres, parce que de tous les commandemens, c'est là celui dont l'observation suppose la plus haute vertu. A moins de s'être fait de toutes les autres une étude continuelle, et comme un bouclier impénétrable, il est en effet bien difficile de soutenir, sans en être ébranlé, les combats où engage cet ennemi. (Le même [1].)

Péroraison.

« Seigneur, s'écriait le Prophète-Roi, délivrez-moi des calomnies « des hommes, afin que j'observe vos commandemens [2]. » Ainsi les hommes sont en proie à plus d'un genre d'affliction. S'ils ont à soutenir les attaques de la tentation, ils ont aussi à soutenir souvent ceux de la calomnie. Mais la tentation, disons-le, est moins difficile encore à repousser avec courage que la calomnie. La première est bien moins grave que la seconde, puisque la calomnie est aussi en même temps une tentation. Il est certaines tentations humaines que nous pouvons supporter sans trop de fatigues. Il n'en est pas de même de la calomnie; c'est un poids qui nous accable presque toujours. Elle nous paraît d'autant plus insupportable, que non seulement elle invente ce qui n'est pas, mais qu'elle dénature les plus saintes actions par les motifs qu'elle leur suppose. Voilà pourquoi le Prophète dit à Dieu : « Délivrez-moi des calom« nies des hommes, afin que j'observe vos commandemens. » Car il n'est pas aisé que celui qui est opprimé par la calomnie observe fidèlement les commandemens de Dieu; il cède, comme malgré lui, à un fonds de tristesse et d'aigreur, et son ame est en proie au trouble le plus violent, soit par le souvenir des calomnies lancées contre lui, soit par la crainte que la méchanceté n'en répande encore des nouvelles. (Saint Ambroise, *Sur le Psaume* 118.)

[1] Hom. xv, *in Matth.* — [2] Ps. 118, 134.

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA MÉDISANCE.

EXORDE.

Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis.

Mais Jésus ne se fiait point à eux. (*Joan*, II, 24.)

C'étaient ces mêmes pharisiens qui venaient de décrier dans l'esprit du peuple la conduite de Jésus-Christ, et d'envenimer l'innocence et la sainteté de ses paroles, qui font semblant de croire en lui et de se ranger parmi ses disciples. Et tel est, mes frères, le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne saurait jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint ; mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisans d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement, et qui, avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisans de ce caractère sont plus rares, et si l'on n'avait à parler qu'à eux, il suffirait d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnaissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisans qui condamnent ce vice, et qui se le permettent; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve, qui portent le trait jusqu'au cœur : mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisans est répandu partout, le monde en est plein, les asiles saints n'en sont pas exempts : ce vice lie les assemblées des pé-

cheurs; il entre souvent dans la société même des justes : et l'on peut dire ici que tous se sont écartés du droit sentier, et qu'il n'en est pas un seul qui ait conservé sa langue pure et ses lèvres innocentes.

Il importe donc, mes frères, de développer aujourd'hui l'illusion des prétextes dont on se sert tous les jours dans le monde pour justifier ce vice, et de l'attaquer dans les circonstances où vous le croyez le plus innocent : car de vous le dépeindre en général avec tout ce qu'il a de bas, de cruel, d'irréparable, vous ne vous reconnaîtriez point à des traits si odieux; et, loin de vous en inspirer l'horreur, je vous aiderais à vous persuader à vous-mêmes que vous n'en êtes pas coupables.

Or, quels sont les prétextes qui adoucissent, ou qui justifient à vos yeux le vice de la médisance ? C'est premièrement la légèreté des défauts que vous censurez : on se persuade que, comme ce n'est pas une affaire d'en être coupable, il n'y a pas aussi grand mal d'en être censeur. C'est en second lieu la notoriété publique, qui ayant déjà instruit ceux qui nous écoutent de ce qu'il y a de répréhensible dans notre frère, fait que sa réputation ne perd rien par nos discours. Enfin, le zèle de la vérité et la gloire de Dieu, qui ne nous permet pas de nous taire sur les déréglemens qui le déshonorent. Or, opposons à ces trois prétextes trois vérités incontestables. Au prétexte de la légèreté des défauts; que plus les défauts que vous censurez sont légers, plus la médisance est injuste : première vérité. Au prétexte de la notoriété publique; que plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle : seconde vérité. Au prétexte du zèle; que la même charité qui nous fait haïr saintement les pécheurs, nous fait couvrir la multitude de leurs fautes: dernière vérité. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*. (MASSILLON. *Sur la médisance.*)

Plus les défauts que nous censurons sont légers, plus la médisance est injuste.

La langue, dit un Apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet, une source pleine d'un venin mortel : *Lingua ignis est; universitas iniquitatis; inquietum malum; plena veneno mortifero* [1]. Voilà ce que j'appliquerais à la langue du médisant, si j'avais entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurais dit

[1] Jac., III, 6, 8.

que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain, comme sur la paille; sur le profane, comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avait paru, il n'y a qu'un moment, si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paraît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer, et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire : *Lingua ignis est.* Je vous aurais dit que la médisance est un assemblage d'iniquité ; un orgueil secret, qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre; une envie basse, qui, blessée des talens ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface ; une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigné, qui loue en face et déchire en secret; une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos, à l'imprudence d'une censure qui sait plaire; une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent; un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent; une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher: *Lingua universitas iniquitatis.* Je vous aurais dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre, de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne : *Lingua inquietum malum.* Enfin, j'aurais ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; que ses louanges mêmes sont empoisonnées, ses applaudissemens malins, son silence criminel; que ses gestes, ses mouvemens, ses regards, que tout a son poison, et le répand à sa manière : *Lingua plena veneno mortifero.*

Voilà ce que j'aurais dû vous développer plus au long dans tout ce discours, si je ne m'étais proposé que de vous peindre toute l'horreur du vice que je vais combattre; mais, je l'ai déjà dit, ce sont là de ces invectives publiques que personne ne prend pour soi. Plus nous représentons le vice odieux, moins on s'y reconnaît

soi-même: et, quoiqu'on convienne du principe, on n'en fait aucun usage pour ses mœurs, parce qu'on trouve toujours dans ces peintures générales des traits qui ne nous ressemblent pas. Je veux donc me borner ici à vous faire sentir toute l'injustice de ce qui vous paraît le plus innocent dans la médisance, et, de peur que vous ne vous méconnaissiez à ce que nous en dirons, ne l'attaquer que dans les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour la justifier.

Or, le premier prétexte, qui autorise dans le monde presque toutes les médisances, et qui fait que nos entretiens ne sont plus que des censures éternelles de nos frères, c'est la légèreté prétendue des vices que nous censurons. On ne voudrait pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde; flétrir sa femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels; cela serait trop noir et trop grossier: mais sur mille défauts qui conduisent nos jugemens à les croire coupables de tout le reste; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oserait dire; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyait auparavant; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui, jusque là, n'avaient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même: c'est de quoi le monde fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très criminels, la gaîté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

Je dis premièrement les motifs. Je sais que c'est par l'innocence de l'intention surtout qu'on se justifie; que vous nous dites tous les jours que votre dessein n'est pas de flétrir la réputation de votre frère, mais de vous réjouir innocemment sur des défauts qui ne le déshonorent pas dans le monde. Vous réjouir de ses défauts, mon cher auditeur! Mais quelle est cette joie cruelle qui porte la tristesse et l'amertume dans le cœur de votre frère? mais où est l'innocence d'un plaisir, lequel prend sa source dans des vices qui devraient vous inspirer de la compassion et de la douleur? Mais si Jésus-Christ nous défend dans l'Evangile d'amuser l'ennui des conversations par des paroles oiseuses, vous sera-t-il plus permis de l'égayer par des dérisions et des censures? mais si la loi maudit celui qui découvre la honte de ses proches, serez-

vous plus à couvert de la malédiction, vous qui ajoutez à cette découverte la raillerie et l'insulte? mais si celui qui appelle son frère d'un terme de mépris est digne, selon Jésus-Christ, d'une punition éternelle, celui qui le rend le mépris et le jouet d'une assemblée profane évitera-t-il le même supplice? Vous réjouir de ses défauts! Mais la charité se réjouit-elle du mal? mais est-ce là se réjouir dans le Seigneur, comme l'ordonne l'Apôtre? mais si vous aimez votre frère comme vous-même, pouvez-vous vous réjouir de ce qui l'afflige? Ah! l'Eglise avait horreur autrefois des spectacles des gladiateurs, et ne croyait pas que des fidèles élevés dans la douceur et dans la bénignité de Jésus-Christ pussent innocemment repaître leurs yeux du sang et de la mort de ces infortunés esclaves, et se faire un délassement innocent d'un plaisir si inhumain. Mais vous renouvelez vous-même des spectacles plus odieux pour égayer votre ennui : vous amenez sur la scène, non plus des scélérats destinés à la mort, mais des membres de Jésus-Christ, vos frères; et là vous réjouissez les spectateurs des plaies que vous faites à leur personne, consacrée par le baptême!

Faut-il donc qu'il en coûte à votre frère pour vous réjouir? ne sauriez-vous trouver de joie dans vos entretiens s'il ne fournit, pour ainsi dire, son propre sang à vos plaisirs injustes? Edifiez-vous les uns les autres, dit saint Paul, par des paroles de paix et de charité; racontez les merveilles de Dieu sur les justes, l'histoire de ses miséricordes sur les pécheurs; rappelez les vertus de ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi; faites-vous un saint délassement du récit des pieux exemples de vos frères avec qui vous vivez; parlez avec une joie religieuse des victoires de la foi, de l'agrandissement du règne de Jésus-Christ, de l'établissement de la vérité, de l'extinction des erreurs, des graces que Jésus-Christ fait à son Eglise, en lui suscitant des pasteurs fidèles, des docteurs éclairés, des princes religieux; animez-vous à la vertu par la vue du peu de solidité du monde, du vide de ses plaisirs, et de la misère des pécheurs qui se livrent à leurs passions déréglées. Est-ce que ces grands objets ne sont pas dignes de la joie des Chrétiens? C'est ainsi pourtant que les premiers fidèles se réjouissaient dans le Seigneur, et faisaient de la douceur de leurs entretiens une des plus saintes consolations de leurs calamités temporelles. C'est notre cœur, mes frères, qui décide de nos plaisirs : un cœur corrompu ne trouve de joie que dans tout ce qui lui rappelle l'image de ses vices; les joies innocentes ne conviennent qu'à la vertu.

En effet, vous excusez la malignité de vos censures sur l'innocence de vos intentions. Mais approfondissons le secret de votre cœur : d'où vient que vos censures portent toujours sur cette personne, et que vous ne vous délassez jamais plus agréablement et avec plus d'esprit que lorsque vous rappelez ses défauts ? Ne serait-ce point une jalousie secrète? ses talens, sa fortune, sa faveur, son poste, sa réputation, ne vous blesseraient-ils pas encore plus que ses défauts? le trouveriez-vous si digne de censure, s'il avait moins de qualités qui le mettent au dessus de vous ? seriez-vous si aise de faire remarquer ses endroits faibles, si tout le monde ne lui en trouvait pas de fort avantageux ? Saül aurait-il redit si souvent avec tant de complaisance que David n'était que le fils d'Isaï, s'il ne l'eût regardé comme un concurrent plus digne que lui de l'empire ? D'où vient que les défauts de tout autre vous trouvent plus indulgent, qu'ailleurs vous excusez tout, et qu'ici tout s'envenime dans votre bouche? Allez à la source; n'y a-t-il pas quelque racine secrète d'amertume dans votre cœur, et pouvez-vous justifier, par l'innocence de vos intentions, des discours qui partent d'un principe si corrompu? Vous nous assurez que ce n'est ni haine, ni jalousie contre votre frère; je le veux : mais n'y aurait-il pas peut-être dans vos satires des motifs encore plus bas et plus honteux ? N'affectez-vous pas de censurer votre frère devant un grand qui ne l'aime pas ? Ne voulez-vous pas faire votre cour, et vous rendre agréable, en rendant votre frère un sujet de risée ou de mépris ? Ne sacrifiez-vous pas sa réputation à votre fortune, et ne cherchez-vous pas à plaire, en donnant du ridicule à un homme qui ne plaît pas ? Les cours sont si remplies de ces satires d'adulation et de bas intérêt! Les grands sont à plaindre dès qu'ils se livrent à des aversions injustes : on a bientôt trouvé des vices dans la vertu même qui leur déplaît.

Mais enfin, vous ne vous sentez point coupable, dites-vous, de tous ces lâches motifs; et s'il vous arrive quelquefois de médire de vos frères, c'est en vous pure indiscrétion, et légèreté de langue. Mais est-ce donc par là que vous vous croyez plus innocent? La légèreté et l'indiscrétion, ce vice si indigne de la gravité du Chrétien, si éloigné du sérieux et de la solidité de la foi, si souvent condamné dans les livres saints, peut-il justifier un autre vice? Eh! qu'importe à votre frère que vous déchirez, que ce soit en vous indiscrétion ou malice? un dard décoché imprudemment fait-il une plaie moins dangereuse et moins profonde que celui qu'on a tiré à dessein? le coup mortel que vous portez à votre

frère est-il plus léger, parce que c'est l'imprudence et la légèreté qui l'ont lancé? et que fait l'innocence de l'intention où l'action est un crime? Mais d'ailleurs n'en est-ce pas un d'être capable d'indiscrétion sur la réputation de vos frères? Y a-t-il rien qui demande plus de circonspection et de prudence? tous les devoirs du Christianisme ne sont-ils pas renfermés dans celui de la charité? n'est-ce pas là, pour ainsi dire, toute la religion; et n'être pas capable d'attention sur un point aussi essentiel, n'est-ce pas regarder comme un jeu tout le reste? Ah! c'est ici où il faut mettre une garde de circonspection sur sa langue, peser toutes ses paroles, les lier dans son cœur, comme dit le Sage, et les laisser mûrir dans sa bouche[1]. Vous échappe-t-il jamais de ces discours indiscrets contre vous-même? manquez-vous quelquefois d'attention sur ce qui intéresse votre honneur et votre gloire? Quels soins infatigables! quelles mesures! quelle industrie! dans quel détail vous voit-on descendre pour la ménager et l'accroître! S'il vous arrive de vous blâmer, c'est toujours avec des circonstances qui font votre éloge: vous ne censurez en vous que des défauts qui vous font honneur, et, en avouant vos vices, vous ne voulez que raconter vos vertus; l'amour de vous-même ramène tout à vous. Aimez votre frère comme vous vous aimez, et tout vous ramènera à lui, et vous serez incapable d'indiscrétion sur ses intérêts, et vous n'aurez plus besoin de nos instructions sur ce que vous devez à sa réputation et à sa gloire.

Mais si ces médisances, que vous appelez légères, sont criminelles dans leurs motifs, elles ne le sont pas moins dans leurs circonstances.

Je pourrais d'abord vous faire remarquer que le monde familiarisé avec le crime, et qui, à force de voir les vices les plus crians devenus les vices de la multitude, n'en est presque plus touché, appelle légères les médisances qui roulent sur les faiblesses les plus criminelles et les plus honteuses; les soupçons d'infidélité dans le lien sacré du mariage ne sont plus un décri formel et une flétrissure essentielle: ce sont des discours de dérision et de plaisanterie; accuser un courtisan de perfidie et de mauvaise foi, ce n'est plus attaquer son honneur: c'est donner du ridicule aux protestations de sincérité dont il nous amuse; rendre suspecte d'hypocrisie la piété la plus sincère, ce n'est pas outrager Dieu

[1] Eccl., XXVIII, 28, 29.

dans ses saints : c'est un langage de dérision que l'usage a rendu commun ; en un mot, hors les crimes que l'autorité publique punit, et qui nous attirent ou la disgrace du maître, ou la perte des biens et de la fortune, tout le reste paraît léger, et devient le sujet ordinaire des entretiens et des censures publiques.

Mais ne poussons pas plus loin cette réflexion. Je veux que les défauts que vous publiez de votre frère soient légers : plus ils sont légers, plus vous êtes injuste de les relever ; plus il mérite que vous usiez d'indulgence à son égard, plus il faut supposer en vous une malignité d'attention à qui rien n'échappe, une dureté de naturel qui ne saurait rien excuser. Si les défauts de votre frère étaient essentiels, vous l'épargneriez, vous le trouveriez digne de votre indulgence ; la politesse et la religion vous feraient un devoir de vous taire. Eh quoi ! parce qu'il n'a que de légères faiblesses, vous le trouverez moins digne de vos égards ! ce qui devrait vous le rendre respectable vous autorise à le décrier ! N'êtes-vous pas devenu au dedans de vous, dit l'Apôtre, un juge de pensées injustes, et votre œil n'est-il donc méchant que parce que votre frère est bon ?

D'ailleurs, les défauts que vous censurez sont légers : mais en auriez-vous la même idée, si l'on vous les reprochait à vous-même ? Quand il vous est revenu certains discours tenus en votre absence, lesquels, à la vérité, n'attaquaient pas essentiellement votre honneur et votre probité, mais qui répandaient dans le public quelques unes de vos faiblesses, quelles ont été vos dispositions ? Mon Dieu ! c'est alors que l'on grossit tout ; que tout nous paraît essentiel ; que, peu content d'exagérer la malice des paroles, on fouille dans le secret de l'intention, et qu'on veut trouver des motifs encore plus odieux que les discours mêmes. On a beau nous dire alors que ce sont là des reproches qui n'intéressent pas l'essentiel, et qui au fond ne sauraient nous faire tort : on croit avoir été insulté ; on en parle, on s'en plaint ; on éclate, on n'est plus maître de son ressentiment ; et tandis que tout le monde blâme l'excès de notre sensibilité, seuls nous nous obstinons à croire que l'affaire est sérieuse, et que notre honneur y est intéressé. Servez-vous donc de cette règle dans les défauts que vous publiez de votre frère : appliquez-vous l'offense à vous-même ; tout est léger contre lui ; et, sur ce qui vous touche, tout paraît essentiel à votre orgueil, et digne de vengeance.

Enfin, les vices que vous censurez sont légers : mais n'y ajoutez-vous rien du vôtre ? les donnez-vous pour ce qu'ils sont ? ne

mêlez-vous pas au récit que vous en faites la malignité de vo conjectures ? ne les mettez-vous pas en un certain point de vue, qui les tire de leur état naturel ? n'embellissez-vous pas votre histoire ? et, pour faire un héros ridicule qui plaise, ne le faites-vous pas tel qu'on le souhaite, et non pas tel qu'il est en effet ? n'accompagnez-vous pas vos discours de certains gestes qui laissent tout entendre ? de certaines expressions qui ouvrent l'esprit de ceux qui vous écoutent à mille soupçons téméraires et flétrissans ? de certain silence même, qui donne plus à penser que tout ce que vous auriez pu dire ? Car, qu'il est difficile de se tenir dans les bornes de la vérité, quand on n'est plus dans celles de la charité ! Plus ce que l'on censure est léger, plus l'imposture est à craindre : il faut embellir pour se faire écouter ; et l'on devient calomniateur, où l'on n'avait pas cru même être médisant.

Voilà les circonstances qui vous regardent ; mais si, à cet égard, les médisances que vous croyez légères sont très criminelles, le seront-elles moins par rapport aux personnes qu'elles attaquent ?

Premièrement, elle est peut-être d'un sexe, où sur certains points principalement les taches les plus légères sont essentielles ; où tout bruit est un déshonneur public; où toute raillerie est un outrage; où tout soupçon est une accusation ; en un mot, où n'être pas loué, est presque un affront et une infamie. Aussi saint Paul veut que les femmes chrétiennes soient ornées de pudeur et de modestie; c'est-à-dire, il veut que ces vertus soient aussi visibles en elles que les ornemens qui les couvrent; et le plus bel éloge que l'Esprit-Saint fasse de Judith, après avoir parlé de sa beauté, de sa jeunesse et de ses grands biens, est qu'il ne s'était jamais trouvé personne dans tout Israël qui eût mal parlé de sa conduite, et que sa réputation répondait à sa vertu.

Secondement, vos censures s'en prennent peut-être à vos maîtres ; à ceux que la Providence a établis sur vos têtes, et auxquels la loi de Dieu vous ordonne de rendre le respect et la soumission qui leur est due. Car l'orgueil, qui n'aime pas la dépendance, se dédommage toujours en trouvant des faiblesses et des défauts dans ceux auxquels il est forcé d'obéir : plus ils sont élevés, plus ils sont exposés à nos censures ; la malignité même est bien plus éclairée à leur égard ; on ne leur pardonne rien : ceux quelquefois qui sont le plus accablés de leurs bienfaits, ou le plus honorés de leur familiarité, sont ceux qui publient avec plus de témérité leurs imperfections et leurs vices ; et outre le devoir sacré du

respect qu'on viole, on se rend encore coupable du crime lâche et honteux de l'ingratitude.

Troisièmement, c'est peut-être une personne consacrée à Dieu, établie en dignité dans l'Eglise, que vous censurez ; laquelle engagée par la sainteté de son état à des mœurs plus irrépréhensibles, plus exemplaires et plus pures, se trouve déshonorée et flétrie par des censures, qui ne feraient pas le même tort à des personnes engagées dans le monde. Aussi le Seigneur, dans l'Ecriture, maudit ceux qui ne feront même que toucher à ses oints. Cependant les traits de la médisance ne sont jamais plus vifs, plus brillans, plus applaudis dans le monde, que lorsqu'ils portent sur les ministres des saints autels : le monde, si indulgent pour lui-même, semble n'avoir conservé de sévérité qu'à leur égard; et il a pour eux des yeux plus censeurs, et une langue plus empoisonnée que pour le reste des hommes. Il est vrai, ô mon Dieu! que notre conversation parmi les peuples n'est pas toujours sainte, et à couvert de tout reproche; que nous adoptons souvent les mœurs, le faste, l'indolence, l'oisiveté, les plaisirs du monde, que nous aurions dû combattre; que nous montrons aux fidèles plus d'exemples d'orgueil et de négligence que de vertu; que nous sommes plus jaloux des prééminences que des devoirs de notre état; et qu'il est difficile que le monde honore un caractère que nous déshonorons nous-mêmes. Mais je vous l'ai dit souvent, mes frères, nos infidélités devraient faire le sujet de vos larmes, plutôt que de votre joie et de vos censures : Dieu punit d'ordinaire les déréglemens des peuples par la corruption des prêtres ; et le plus terrible fléau dont il frappe les royaumes et les empires, c'est de n'y point susciter des pasteurs vénérables et des ministres zélés, qui s'opposent au torrent des dissolutions ; c'est de permettre que la foi et la religion s'affaiblissent jusqu'au milieu de ceux qui en sont les défenseurs et les dépositaires; c'est que la lumière qui était destinée à vous éclairer se change en ténèbres; que les coopérateurs de votre salut aident par leurs exemples à votre perte ; que du sanctuaire même d'où ne devrait sortir que la bonne odeur de Jésus-Christ, il en sorte une odeur de mort et de scandale ; et qu'enfin l'abomination entre jusque dans le lieu saint. Mais, d'ailleurs, que change le relâchement de nos mœurs à la sainteté du caractère qui nous consacre? les vases sacrés qui servent à l'autel, pour être d'un métal vil, sont-ils moins dignes de votre respect? et quand le ministre mériterait vos mépris, seriez-vous moins sacrilége de ne pas respecter son ministère?

Que dirai-je enfin? vos détractions et vos censures attaquent peut-être des personnes qui font une profession publique de piété, et dont ceux qui vous écoutent respectaient la vertu. Vous leur persuadez donc qu'ils en avaient trop cru : vous les autorisez à penser qu'il y a peu de véritables gens de bien sur la terre; que tous ceux qu'on donne pour tels, examinés de près, ressemblent au reste des hommes: vous confirmez les préjugés du monde contre la vertu, et donnez un nouveau crédit à ces discours si ordinaires et si injurieux à la religion, sur la piété des serviteurs de Jésus-Christ. Or, tout cela vous paraît-il fort léger? Ah! mes frères, les justes sont ici-bas comme des arches saintes, au milieu desquelles le Seigneur réside, et dont il venge vigoureusement les mépris et les outrages: ils peuvent chanceler quelquefois dans la voie, comme l'arche d'Israël, conduite en triomphe dans Jérusalem; car la vertu la plus pure et la plus brillante a ses taches et ses éclipses; et la plus solide ne se soutient pas partout également: mais le Seigneur s'indigne que des téméraires semblables à Oza se mêlent de les redresser; et à peine y touchent-ils qu'il les frappe d'anathème: il prend sur lui les plus légers mépris dont on déshonore ses serviteurs, et ne peut souffrir que la vertu, qui a pu trouver des admirateurs parmi les tyrans mêmes et les peuples les plus barbares, ne trouve souvent que des censures et des dérisions parmi les fidèles. Aussi les enfans d'Israël furent dévorés sur l'heure pour avoir insulté par des railleries le petit nombre de cheveux de l'homme de Dieu; et cependant ce n'étaient là que des indiscrétions puériles si pardonnables à cet âge. Le feu du ciel descendit sur l'officier de l'impie Ochozias, et le consuma à l'instant pour avoir appelé par dérision Élie, l'homme de Dieu; et cependant c'était un courtisan de qui on devait exiger moins d'égards pour l'austérité et la simplicité d'un Prophète, et pour la vertu d'un homme rustique en apparence, et odieux à son maître. Michol fut frappé de stérilité, pour avoir trop aigrement censuré les saints excès de la joie et de la piété de David devant l'arche; et cependant ce n'était là qu'une délicatesse de femme. Mais toucher à ceux qui servent le Seigneur, c'est toucher, dit l'Ecriture, à la prunelle de son œil : il maudit invisiblement ces censeurs téméraires de la piété; et s'il ne les frappe pas de mort à l'instant, comme autrefois, il les marque sur le front, dès cette vie, d'un caractère de réprobation, et leur refuse pour eux-mêmes le don précieux de la grace et de la sainteté qu'ils ont méprisé dans les autres : et cependant ce sont les gens de bien qui sont aujourd'hui

le plus en butte à la malignité des discours publics; et l'on peut dire que la vertu fait dans le monde plus de censeurs que le vice.

Je n'ajoute pas, mes frères, que si ces médisances, que vous appelez légères, sont très criminelles dans leurs motifs et dans leurs circonstances, elles le sont encore plus dans leurs suites : je dis leurs suites, toujours irréparables, mes frères. Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice, en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère; je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui de leur côté ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun en les redisant y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différens lieux par un vent impétueux, embrase les forêts et les campagnes : telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'était rien d'abord, et périssait étouffé et enseveli sous la cendre : mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité, lui représentera comme vraisemblable; la source sera presque imperceptible; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera inondera la cour, la ville et la province; et ce qui n'était d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi. Irez-vous vous opposer au déchaînement public, et chanter tout seul ses louanges? mais on vous prendra pour un nouveau-venu, qui ignorez ce qui se passe dans le monde; et vos louanges venues trop tard ne serviront qu'à lui attirer de nouvelles satires. Or, que de crimes dans un seul! les pé-

chés de tout un peuple deviennent les vôtres : vous médisez par toutes les bouches de vos citoyens : vous êtes encore coupable du crime de ceux qui les écoutent. Quelle pénitence peut expier des maux auxquels elle ne saurait plus remédier? et vos larmes pourront-elles effacer ce qui ne s'effacera jamais de la mémoire des hommes? encore si le scandale finissait avec vous, votre mort, en le finissant, pourrait en être devant Dieu l'expiation et le remède. Mais c'est un scandale qui vous survivra; les histoires scandaleuses des cours ne meurent jamais avec leurs héros : des écrivains lascifs ont fait passer jusqu'à nous les satires, les déréglemens des cours qui nous ont précédés; et il se trouvera parmi nous des auteurs licencieux qui instruiront les âges à venir des bruits publics, des événemens scandaleux et des vices de la nôtre.

O mon Dieu! ce sont là de ces péchés dont nous ne connaissons ni l'énormité, ni l'étendue; mais nous savons qu'être une pierre de scandale à nos frères, c'est détruire, par rapport à eux, l'ouvrage de la mission de votre Fils, et anéantir le fruit de ses travaux, de sa mort et de tout son ministère. Telle est l'illusion du prétexte que vous tirez de la légèreté de vos médisances : les motifs n'en sont jamais innocens; les circonstances toujours criminelles; les suites irréparables. (Le même.)

Plus les défauts de nos frères sont connus, plus la médisance qui les censure est cruelle.

D'où vient, mes frères, que la plupart des préceptes sont violés par ceux mêmes qui s'en disent observateurs, et que nous avons presque plus de peine à faire convenir le monde de ses trangressions qu'à l'en corriger? C'est qu'on ne prend jamais les idées des devoirs dans le fond de la religion; qu'on n'entre jamais dans l'esprit pour décider sur la lettre; et que peu de gens remontent au principe, pour éclaircir les doutes que la corruption forme sur le détail des conséquences.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet : quelles sont les règles de l'Évangile qui font aux disciples de Jésus-Christ un crime de la médisance? C'est premièrement le précepte de l'humilité chrétienne, qui devant nous établir dans un profond mépris de nous-mêmes, et ouvrir nos yeux sur la multitude infinie de nos misères, doit les fermer en même temps à celles de nos frères : c'est en second lieu le devoir de la charité, cette charité si recommandée dans l'Evangile; le grand précepte de la loi, qui couvre les fautes

qu'elle ne peut corriger, qui excuse celles qu'elle ne peut couvrir, qui ne se réjouit point du mal, et qui le croit difficilement, parce qu'elle ne le souhaite jamais : enfin, c'est la règle inviolable de la justice, laquelle, ne permettant jamais qu'on fasse à autrui ce qu'on ne voudrait pas souffrir soi-même, condamne tout ce qui sort de ces bornes équitables. Or, les discours de médisance, qui roulent sur les fautes que vous appelez publiques, blessent essentiellement ces trois règles : jugez par là de leur innocence.

Premièrement, ils blessent la règle de l'humilité chrétienne. En effet, mon cher auditeur, si vous étiez vivement touché de vos propres misères, dit saint Chysostôme; si vous aviez sans cesse votre péché devant vos yeux, comme ce roi pénitent, il ne vous resterait ni assez de loisir ni assez d'attention, pour remarquer les fautes de vos frères. Plus elles seraient publiques, plus vous béniriez en secret le Seigneur d'avoir détourné de vous cette infamie : plus vous sentiriez votre reconnaissance se réveiller, sur ce qu'étant tombé peut-être dans les mêmes égaremens il n'a pas permis qu'ils fussent publiés sur les toits comme ceux de votre frère; sur ce qu'il a laissé dans l'obscurité vos œuvres de ténèbres; qu'il les a, pour ainsi dire, couvertes de ses ailes; et ménagé devant les hommes un honneur et une innocence que vous aviez tant de fois perdus devant lui : vous trembleriez en vous disant à vous-même que peut-être il n'a épargné votre confusion en ce monde que pour la rendre plus amère et plus durable dans l'autre.

Telles sont les dispositions de l'humilité chrétienne sur les chutes publiques de nos frères : nous devons en parler beaucoup à nous-mêmes, et presque jamais aux autres. Aussi lorsque les scribes et les pharisiens viennent présenter au Sauveur une femme surprise en adultère, et qu'ils veulent le presser d'en dire son sentiment, quoique la faute de cette pécheresse fût publique, Jésus-Christ garde un profond silence; et, à leurs malignes et pressantes instances de s'expliquer, il se contente de répondre : *Que celui d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre*[1]: comme s'il voulait leur faire entendre par là que ce n'était pas à des pécheurs, comme eux, à condamner si hautement le crime de cette femme; et que, pour avoir droit de jeter contre elle une seule pierre, il fallait être soi-même exempt de tout reproche. Et voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui, mes frères : la mauvaise conduite de cette personne vient d'éclater; eh bien! que celui

[1] Jean, VIII, 7.

d'entre vous qui est sans péché jette contre elle la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat.* Si devant Dieu vous n'avez rien de plus criminel peut-être à vous reprocher, parlez librement, condamnez sévèrement sa faute, lancez contre elle les traits les plus piquans de la dérision et de la censure; on vous le permet. Ah! vous qui en discourez si hardiment, vous êtes plus heureuse qu'elle; mais êtes-vous plus innocente? On vous croit plus de vertu, plus d'amour du devoir; mais Dieu, qui vous connaît, en juge-t-il comme les hommes? mais si les ténèbres qui cachent votre honte venaient à se dissiper, les pierres que vous jetez ne se tourneraient-elles pas contre vous-même? mais si un événement imprévu trahissait votre secret, l'audace et la joie maligne avec lesquelles vous censurez, n'ajouteraient-elles pas un nouveau ridicule à votre confusion et à votre opprobre? Ah! vous ne devez ce fantôme de réputation, dont vous vous glorifiez, qu'à des artifices et à des ménagemens que la justice de Dieu peut confondre et déconcerter en un instant : vous touchez peut-être au moment où il va révéler votre honte; et loin de rougir dans le secret et dans le silence, lorsqu'on publie des fautes qui sont les vôtres, vous en parlez, vous les racontez avec complaisance; et vous fournissez au public des traits dont il fera peut-être usage un jour contre vous-même : c'est la menace et la prédiction du Sauveur : *Tous ceux qui s'arment du glaive périront par le glaive* [1] : vous percez votre frère avec le glaive de la langue; vous serez percé du même glaive à votre tour; et quand vous seriez exempt des vices que vous blâmez si témérairement en autrui, le Dieu juste vous y livrera.

La honte est toujours la punition la plus ordinaire de l'orgueil. Pierre, le soir de la cène, ne pouvait se lasser d'exagérer le crime du disciple qui devait trahir son maître : il était le plus ardent de tous à s'informer de son nom, et à détester sa perfidie; et, au sortir de là, il tombe lui-même dans l'infidélité, qu'il venait de blâmer avec tant de hauteur et de confiance. Rien ne nous attire tant la colère et l'abandon de Dieu que le plaisir malin avec lequel nous relevons les fautes de nos frères; et sa miséricorde s'indigne que ces exemples affligeans, qu'il ne permet que pour nous rappeler à notre propre faiblesse, et réveiller notre vigilance, flattent notre orgueil, et ne réveillent que nos dérisions et nos censures. (Le même.)

[1] Matth., XXVI, 52.

En censurant les défauts de nos frères, nous blessons la charité.

Si les vices de votre frère sont connus de ceux qui vous écoutent, il est donc inutile de venir de nouveau les raconter. En effet, que pourriez-vous vous proposer? de blâmer sa conduite? Mais n'en porte-t-il pas déjà assez la confusion? voulez-vous accabler un malheureux, et achever de donner le dernier coup à un homme déjà percé de mille traits mortels? Il y a déjà tant d'esprits noirs et malins qui ont exagéré sa faute, et qui la répandent avec des couleurs capables de le noircir à jamais! n'est-il pas assez puni? Il est digne de votre pitié; il ne l'est plus de vos censures: que vous proposeriez-vous donc? de plaindre son infortune? Mais quelle manière de plaindre un malheureux que de rouvrir ses plaies! la compassion est-elle si barbare? Quoi encore? de venir justifier vos prophéties et vos soupçons précédens sur sa conduite? de venir nous dire que vous aviez toujours cru que tôt ou tard il en viendrait là? Mais vous venez donc triompher de son malheur? vous venez vous applaudir de sa chute, vous venez vous faire honneur de la malignité de vos jugemens? Quelle gloire pour un Chrétien d'avoir pu soupçonner son frère; de l'avoir cru coupable avant qu'il le parût; et d'avoir pu lire témérairement ses chutes dans l'avenir, nous qui ne devons pas même les voir lorsqu'elles sont arrivées! Ah! vous prophétisez si juste sur la destinée d'autrui! soyez prophète dans votre propre patrie; prévoyez les malheurs qui vous menacent: pourquoi ne vous prophétisez-vous pas à vous-même que, si vous ne sortez de cette occasion et de ce péril, vous y périrez? que, si vous ne rompez cette liaison, le public, qui en murmure déjà, éclatera enfin, et qu'il ne sera plus temps de remédier au scandale? que, si vous ne revenez de ces excès où l'emportement de l'âge et une mauvaise éducation vous ont jeté, vos affaires et votre fortune vont tomber sans ressource? C'est ici où il faudrait exercer votre art des conjectures. Quelle folie d'être soi-même environné de précipices, et de regarder au loin ceux qui menacent nos frères!

D'ailleurs, plus les chutes de votre frère sont publiques, plus vous devez être touché du scandale qu'elles causent à l'Eglise; de l'avantage que les impies et les libertins en tireront, pour blasphémer le nom du Seigneur, s'affermir dans le libertinage, se persuader que ce sont là les faiblesses de tous les hommes, et que les plus vertueux sont ceux qui savent le mieux les cacher: plus

vous devez être affligé de l'occasion que ces exemples publics de déréglement donnent aux ames faibles de tomber dans les mêmes désordres : plus la charité vous oblige de gémir, plus vous devez souhaiter que le souvenir de ces fautes périsse; que le jour et les lieux où elles ont éclaté soient effacés de la mémoire des hommes; plus enfin, par votre silence, vous devez contribuer à les assoupir. Mais tout le monde en parle, dites-vous; votre silence n'empêchera pas les discours publics; ainsi vous pouvez bien en parler à votre tour. La conséquence est barbare : parce que vous ne pouvez pas remédier au scandale, il vous sera permis de l'augmenter? parce que vous ne pouvez pas sauver votre frère de l'opprobre, vous achèverez de le couvrir de boue et d'infâmie? parce que tous presque lui jettent la pierre, il sera moins cruel de la jeter à votre tour, et de vous joindre à ceux qui le lapident et qui l'écrasent? Il est si beau, la religion même à part, de se déclarer pour les malheureux! il y a tant de dignité et de grandeur d'ame à prendre sous sa protection ceux que tout le monde abandonne! et quand les règles de la charité ne nous en feraient pas un devoir, les sentimens seuls de la gloire et de l'humanité devraient ici suffire.

Aussi, en troisième lieu, non seulement vous violez les règles saintes de la charité, mais de plus, vous êtes infracteur de celles de la justice. Car les fautes de votre frère sont publiques, je le veux; mais placez-vous dans la même situation : exigeriez-vous de lui moins d'égards et moins d'humanité, parce que votre chute ne serait plus un mystère? croiriez-vous que l'exemple public donnât à votre frère, contre vous, un droit que vous en prenez contre lui-même? recevriez-vous, pour justifier sa malignité, une excuse qui vous la rendrait encore plus odieuse et plus cruelle? D'ailleurs, que savez-vous si le premier auteur de ces discours publics n'est point un imposteur? Il court tant de faux bruits dans le monde, et la malice des hommes les rend si crédules sur les défauts d'autrui! Que savez-vous si ce n'est pas un ennemi, un concurrent, un envieux, qui a répandu cette calomnie par des voies secrètes, pour détruire celui qui traversait, ou ses passions, ou sa fortune? Ses exemples sont-ils fort rares? Si ce n'est pas un imprudent, qui a donné lieu à tous ces discours par l'indiscrétion d'une parole lâchée sans attention et recueillie avec malice? ces méprises sont-elles impossibles? si ce n'est pas une conjecture débitée d'abord comme telle, et donnée ensuite comme une vérité? ces altérations ne sont-elles pas du caractère des bruits publics? Qu'y avait-il de plus vraisemblable parmi les enfans de la captivité que le déré-

glement prétendu de Susanne? Les juges du peuple de Dieu, vénérables par leur âge et par leur dignité, déposaient contre elle; tout le peuple en parlait comme d'une épouse infidèle; on la regardait comme l'opprobre d'Israël : cependant c'était sa pudeur même qui lui attirait ces outrages; et s'il ne se fût trouvé de son temps un Daniel, qui osât douter d'un bruit public, le sang de cette innocente allait souiller tout le peuple. Et, sans sortir de notre Evangile, les discours sacriléges, qui traitaient Jésus-Christ d'imposteur et de samaritain, n'étaient-ils pas devenus les discours publics de toute la Judée? Les prêtres et les pharisiens, gens à qui la dignité de leur caractère et la régularité de leurs mœurs attiraient le respect et la confiance des peuples, les appuyaient de leur autorité : cependant voudriez-vous excuser ceux d'entre les Juifs qui, sur des bruits si communs, parlaient du Sauveur du monde comme d'un séducteur, qui imposait à la crédulité des peuples? Vous vous exposez donc à la calomnie envers votre frère; quelque répandues que soient les censures qu'on fait de lui, sa faute, dont vous n'avez pas été témoins, est toujours douteuse pour vous; et c'est une injustice que vous lui faites, d'aller publiant, comme vrai, ce que vous ne savez que par des bruits publics, souvent faux, et toujours téméraires.

Mais je vais plus loin : quand même la chute de votre frère serait certaine, et que la malignité des discours n'y aurait rien ajouté; d'où pouvez-vous savoir si la honte même de voir sa faute publique ne l'a pas fait revenir à lui, et si un repentir sincère et des larmes abondantes ne l'ont pas déjà effacée et expiée devant Dieu? Il ne faut pas toujours des années à la grace pour triompher d'un cœur rebelle : il est des victoires qu'elle ne veut pas devoir au temps; et une chute publique est souvent le moment de miséricorde qui décide de la conversion du pécheur. Or, si votre frère s'est repenti, n'êtes-vous pas injuste et cruel de faire revivre des fautes que sa pénitence vient d'effacer, et que le Seigneur a oubliées? Souvenez-vous de la pécheresse de l'Evangile : ses désordres étaient publics, puisqu'elle avait été la pécheresse de la cité; cependant, lorsque le pharisien les lui reproche, ses larmes et son amour les avaient effacés aux pieds du Sauveur : la bonté de Dieu lui avait remis sa faute, et la malignité des hommes ne pouvait encore l'en absoudre.

Enfin, la chute de votre frère était publique : c'est-à-dire, on savait confusément que sa conduite n'était pas exempte de reproche; et vous venez en détailler les circonstances, en éclaircir les

faits, en développer les motifs, en expliquer tout le mystère; confirmer ce qu'on ne savait qu'à demi; apprendre ce qu'on ne savait point du tout; et vous applaudir même d'avoir paru plus instruit que ceux qui vous écoutent, sur le malheur de votre frère: il lui restait encore du moins une réputation chancelante; il conservait encore du moins un reste d'honneur, une étincelle de vie; et vous achevez de l'éteindre. Je n'ajoute pas que peut-être on tenait ces bruits publics de certaines personnes sans aveu; gens qui n'étaient ni d'un poids, ni d'un caractère à persuader; on n'osait encore y ajouter foi sur des rapports si peu solides: mais vous, qui par votre rang, votre naissance, vos dignités, vous êtes acquis de l'autorité sur les esprits, vous ne laissez plus de lieu au doute et à l'incertitude; votre nom seul va servir de preuve contre l'innocence de votre frère; et l'on va vous citer désormais pour justifier la vérité des discours publics. Or, quoi de plus injuste et de plus dur, et par le tort que vous lui faites, et par le bien que vous manquez de lui faire? votre silence seul sur sa faute eût peut-être arrêté la diffamation publique, et l'on vous eût cité pour purifier son innocence, comme on vous cite pour la noircir; et quel usage plus respectable auriez-vous pu faire de votre rang et de votre autorité? Plus vous êtes élevé, plus vous devez être religieux et circonspect sur la réputation de vos frères, plus une noble décence doit vous rendre réservé sur leurs fautes: on oublie les discours du vulgaire; ils meurent en naissant: les paroles des grands ne tombent jamais en vain, et le public est toujours l'écho fidèle, ou des louanges qu'ils donnent, ou des censures qui leur échappent. Mon Dieu! vous nous apprenez, en dissimulant vous-même les péchés des hommes, à les dissimuler à notre tour; vous attendez avec une patience miséricordieuse, pour révéler nos fautes, le jour où les secrets des cœurs seront manifestés; et nous prévenons par une téméraire malignité le temps de vos vengeances, nous qui sommes si intéressés que vous ne découvriez pas encore les abîmes de nos cœurs et les mystères des consciences.

Ainsi, mes frères, vous surtout que le rang et la naissance élèvent au dessus des autres, ne vous contentez pas de mettre un frein à votre langue; offrez encore aux discours de la médisance un visage triste et sévère, selon l'avis de l'Esprit-Saint, un silence de désaveu et d'indignation: car le crime est ici égal, et dans la malignité de celui qui parle, et dans la complaisance de ceux qui écoutent. Entourons nos oreilles d'épines, pour ne pas les laisser infecter par des discours empoisonnés; c'est-à-dire, ne les fermons

pas seulement à ces paroles de sang et d'amertume, mais rejetons-les sur leur auteur d'une manière aigre et piquante. Si la médisance trouvait moins d'approbateurs, le royaume de Jésus-Christ serait bientôt purgé de ce scandale : on plaît en médisant, et un vice qui plaît devient bientôt un talent aimable : nous animons la médisance par nos applaudissemens; et, comme il n'est personne qui ne veuille être applaudi, il n'est presque aucun aussi qui ne se fasse un art et un mérite de médire.

Mais ce qu'il y a ici de surprenant, c'est que la piété elle-même sert souvent de prétexte à ce vice que la piété sincère déteste, et qui sape les premiers fondemens de la piété. Ce devait être la dernière partie de ce discours; mais je n'en dirai qu'un mot. Oui, mes frères, la médisance trouve souvent dans la piété même des couleurs qui la justifient : elle se revêt tous les jours des apparences du zèle : la haine du vice semble autoriser la censure des pécheurs; ceux qui font profession de vertu croient souvent honorer Dieu et lui rendre gloire, en déshonorant et décriant ceux qui l'offensent : comme si le privilége de la piété, dont l'ame est la charité, était de nous dispenser de la charité même. Ce n'est pas que je veuille ici justifier les discours du monde, et lui fournir de nouveaux traits contre le zèle des gens de bien; mais je ne dois pas aussi dissimuler que la liberté qu'on se donne de censurer la conduite de ses frères est un des abus les plus ordinaires de la piété.

Or, mon cher auditeur, vous que ce discours regarde, écoutez les règles que l'Évangile prescrit sur le zèle véritable, et ne les oubliez jamais. Souvenez-vous, premièrement, que le zèle qui nous fait gémir des scandales qui déshonorent l'Eglise se contente d'en gémir devant Dieu, de le prier qu'il se souvienne de ses miséricordes anciennes; qu'il jette des regards propices sur son peuple; qu'il établisse son règne dans tous les cœurs; et qu'il ramène les pécheurs de leurs voies égarées. Voilà une manière sainte de gémir sur les chutes de vos frères : parlez-en souvent à Dieu, et oubliez-les devant les hommes.

Souvenez-vous, secondement, que la piété ne vous donne pas un droit d'empire et d'autorité sur vos frères; que si vous n'êtes pas établi sur eux et responsable de leur conduite, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est l'affaire du Seigneur et non pas la vôtre; qu'ainsi vos plaintes publiques et éternelles sur leurs désordres partent d'un fonds d'orgueil, de malignité, de légèreté, d'inquiétude; que l'Eglise a ses pasteurs pour veiller sur le troupeau; que l'arche a ses ministres qui la soutiennent, sans qu'un secours étran-

ger et téméraire s'en mêle; et qu'enfin, loin de corriger par là vos frères, vous déshonorez la piété, vous justifiez les discours des impies contre l'homme de bien, et vous les autorisez à dire, comme autrefois dans la Sagesse: Pourquoi celui-ci croit-il avoir droit de remplir les rues et les places publiques de plaintes et de clameurs contre notre conduite, et se fait-il un point de vertu de nous diffamer dans l'esprit de nos frères? *Improperat nobis peccata legis, et diffamat in nos peccata disciplinæ nostræ.*

Souvenez-vous, troisièmement, que le zèle qui est selon la science, cherche le salut et non la diffamation de son frère; qu'il veut édifier, mais qu'il n'aime pas à nuire; qu'il s'étudie à se rendre aimable, pour se rendre plus utile; qu'il est plus touché du malheur et de la perte de son frère qu'aigri et scandalisé de ses fautes; qu'il voudrait pouvoir se les cacher à soi-même, loin de les aller publier devant les autres; et que le zèle qui les censure, loin de diminuer le mal, ne fait qu'augmenter le scandale.

Souvenez-vous, quatrièmement, que ce zèle censeur que vous faites paraître contre votre frère lui est inutile, puisqu'il n'en est pas témoin; qu'il est même nuisible à sa conversion, que vous reculez en l'aigrissant par vos censures, s'il vient à les apprendre; nuisible à sa réputation que vous blessez, à la piété que vous décriez; nuisible enfin à ceux qui vous écoutent; qui, respectant votre prétendue vertu, ne croient pas qu'on puisse s'égarer en suivant vos traces et ne mettent plus la médisance au nombre des vices. Le zèle est humble, et il n'a des yeux que pour ses propres misères; il est simple, et il lui est plus ordinaire de croire trop facilement le bien que le mal; il est miséricordieux, et les fautes d'autrui le trouvent toujours aussi indulgent que ses propres fautes le trouvent sévère; il est délicat et timoré, et il aime souvent mieux manquer de blâmer le vice, que s'exposer à censurer le pécheur. (LE MÊME.)

Péroraison.

Ainsi, vous, mes frères, qui, revenus des égaremens du monde, servez le Seigneur, souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles que saint Cyprien adressait autrefois à des serviteurs de Jésus-Christ, lesquels, par un zèle indiscret, ne faisaient pas de scrupule de déchirer leurs frères. Une langue qui a confessé Jésus-Christ; qui a renoncé aux erreurs et aux pompes du monde; qui bénit tous les jours le Dieu de paix au pied des autels; qui

est souvent consacrée par la participation des mystères saints, ne doit plus être inquiète, dangereuse, pleine de fiel et d'amertume contre ses frères : c'est une ignominie pour la religion, que d'abord, après avoir offert au Seigneur des prières pures et un sacrifice de louanges dans l'assemblée des fidèles, vous alliez lancer les traits venimeux du serpent contre ceux que l'union de la foi, de la charité, des sacremens, que leurs propres égaremens même devraient vous rendre plus chers et plus respectables : *Lingua Christum confessa non sit maledica, non turbulenta; non convitiis perstrepens audiatur; non contra fratres et Dei sacerdotes post verba laudis, serpentis venena jaculetur.*

Otons, par la sagesse et la modération de nos discours, aux ennemis de la vertu, toute occasion de blasphémer contre elle; corrigeons nos frères, plus par la sainteté de nos exemples que par l'aigreur de nos censures; reprenons-les en vivant mieux qu'eux, et non pas en parlant contre eux : rendons la vertu respectable par sa douceur, encore plus que par sa sévérité ; attirons à nous les pécheurs, en compatissant à leurs fautes et non en les censurant; qu'ils ne s'aperçoivent de notre vertu que par notre charité et notre indulgence ; et que notre attention charitable à couvrir et excuser leurs vices les porte à les condamner et à s'en accuser plus sévèrement eux-mêmes : par-là nous gagnerons nos frères; nous honorerons la piété; nous confondrons l'impiété et le libertinage; nous ôterons au monde ces discours si communs et si injurieux à la véritable vertu; et, après avoir usé de miséricorde envers nos frères, nous irons avec plus de confiance nous présenter au Père des miséricordes et au Dieu de toute consolation, et la demander pour nous-mêmes. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA MÉDISANCE.

EXORDE.

Nonne bene dicimus nos quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes?

N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain, et que vous êtes possédé du démon. (*Jean*, ch. 8.)

Ce n'est guère l'usage, dans un certain monde, de se faire en face de pareils reproches, ni d'outrager personne d'une manière si grossière. Les passions y sont plus civilisées que parmi le menu peuple, quoique au fond elles ne soient pas moins vives : les sentimens y sont les mêmes; le langage est différent. On ne va pas, par un emportement outré, déclarer à chacun tout le mal que l'on pense de lui ; on se contente de l'insinuer adroitement aux autres dans des entretiens paisibles; et, s'il sied mal dans les compagnies de se prendre de parole avec les présens, la bienséance qui y règne n'empêche pas de médire des absens.

Cette méthode de s'entre-déchirer, pour être plus en vogue et plus en crédit dans le monde, est-elle moins condamnable devant Dieu? Sera-t-il plus permis de décrier sourdement le prochain que de l'attaquer ouvertement? Le feu qui brûlera les langues injurieuses épargnera-t-il les langues envenimées? et le Juge souverain, vengeur si rigoureux de l'insulte, laissera-t-il donc la médisance impunie? Le caractère lâche et malin de ce vice ne le rend-il pas moins excusable, et ne devrait-il pas nous le rendre plus odieux?

Cependant vice étendu par le nombre des coupables! car, hélas! qui ne médit pas du prochain? Le spirituel et le simple, le dévot et le mondain, l'ecclésiastique et le séculier; chacun a son style de médire, c'est là le vice dominant de nos jours. Vice infini

dans son objet! car de qui et sur quoi ne médit-on pas? L'esprit et la naissance, le mérite et la fortune, les supérieurs et les égaux; ceux qu'on regarde comme ennemis, et ceux qu'on traite d'indifférens : tout est soumis à la malignité de la censure; rien n'est hors de la portée de ses traits. Vice dangereux, surtout par rapport à ses circonstances! car avec quelle facilité ne médit-on pas? souvent sans penser, sans vouloir, sans sembler même médire. Arrêtons-nous à ce dernier trait qui réunit tous les autres, et qui va partager ce discours, où j'entreprends de combattre ces médisans qui ne croient pas l'être.

Car il y a différentes manières de médire : on médit à découvert et sans déguiser la médisance : ce sont des médisances grossières que l'on s'impute; mais on médit finement et avec art : ce sont des médisances délicates que l'on se pardonne, et dont on se fait honneur. On médit avec emportement et sans garder de mesures : ce sont des médisances outrées où la passion éclate, et dont on se juge coupable; mais on médit tranquillement et de sang-froid : ce sont des médisances modérées, où les bienséances, où les règles se gardent, et dont on ne se fait pas un crime. On médit à mauvaise intention, et pour faire tort au prochain : ce sont des médisances odieuses que l'on condamne; mais on médit par un principe de zèle, et pour soutenir les intérêts de Dieu : ce sont des médisances charitables dont on se sait bon gré, et que l'on met au nombre de ses vertus.

Les premières sont les médisances des gens d'esprit; les secondes sont les médisances des honnêtes gens; les troisièmes sont les médisances des gens de bien. Or, voici ce que j'avance pour détromper ces trois sortes de personnes. Plus il y a d'esprit et d'artifice dans la manière de débiter la médisance, plus la médisance est dangereuse; moins il y a d'emportement et de passion contre celui dont on médit, plus la médisance est cruelle; plus il y a de faux zèle et de piété apparente dans celui qui médit, plus la médisance est funeste.

Appliquez-vous, Chrétiens, à ces trois vérités; et, pour les éclaircir, supposons d'abord ce grand principe de morale avec saint Bernard, que la médisance nuit toujours à trois sortes de personnes : à celle qui l'écoute, à celle qu'elle attaque, et à celle qui l'a dit : *Gladius triceps lingua detractoris.* Ce principe posé, je dis que les médisances fines et délicates sont les plus dangereuses à ceux qui les écoutent; que les médisances modérées et raisonnables sont les plus cruelles à ceux qu'elles attaquent; que les mé-

disances zélées et charitables sont les plus funestes à ceux qui les débitent : voilà mes trois propositions; vous en verrez les preuves dans la suite de ce discours, après que nous aurons imploré le secours de Dieu, à qui seul, dit le Sage, il appartient de régler nos paroles : *Domini est gubernare linguam*[1]. Demandons-lui cette grace par l'intercession de sa sainte Mère. *Ave.* (Le P. SEGAUD, *Sur la Médisance.*)

Les médisances fines et délicates sont les plus dangereuses à ceux qui les débitent.

La première espèce de médisans, qui ne se font pas grand scrupule de l'être, ce sont des médisans agréables, qui médisent avec esprit, qui raillent finement, qui savent orner et polir leurs traits, les subtiliser avec art, les lancer avec adresse; car pour ces médisans grossiers qui se déchaînent ouvertement contre le monde, tout le monde les condamne, et ils se condamnent assez eux-mêmes. La politesse et le raffinement du siècle ont banni du commerce des honnêtes gens ces impétueuses fureurs, on les regarde comme des accès de frénésie : ce n'est presque plus là qu'un vice populaire. Pour ceux dont je parle, médire est un jeu dont ils se font honneur, et non pas un vice dont ils rougissent; parce que leurs médisances enjouées plaisent à tous ceux qui les écoutent; que ceux qu'elles offensent ne les entendent pas, et que le plaisir qu'elles donnent détournent l'attention du mal qu'elles font. C'est cependant par l'endroit même qu'ils se jugent innocens que je les trouve plus coupables; je veux dire par l'approbation qu'ils se gagnent, par les applaudissemens qu'ils s'attirent, par le plaisir et la satisfaction qu'ils procurent; parce que l'agrément dont ils assaisonnent la médisance la rend et plus propre à être écoutée, et plus prompte à se répandre : deux sources intarissables de péchés.

Car c'est en fait de mœurs une erreur bien grossière, et cependant bien commune, de s'imaginer que celui dont on médit est le seul, le premier, ou le plus offensé : c'est bien peu connaître la malignité de la médisance, fatale à plusieurs, quoique préparée contre un seul: nuisible, avant tout autre, à quiconque la sert, et plus mortelle encore à ceux qu'elle flatte qu'à celui qu'elle blesse. La médisance n'est qu'un trait, il est vrai; mais ce trait ne peut faire une plaie sans causer plus d'une mort : l'honneur qu'elle ravit au prochain, quoique plus cher que tous les trésors, n'est que

[1] Prov., 16.

le dernier et le moindre de ses coups; elle n'en vient là qu'après avoir étouffé dans tous les cœurs qui la reçoivent et qui l'approuvent, la charité et la grace, plus considérables que l'honneur, et plus précieuses que la vie. C'est donc par le nombre de ses approbateurs, par l'impression qu'elle fait sur les esprits, par le consentement qu'elle obtient des cœurs, par la complaisance qu'elle y produit, qu'il faut d'abord juger de sa malice et des ravages qu'elle cause. Selon cette règle, n'est-il pas évident que plus la médisance est assaisonnée de sel et d'esprit, plus elle est dangereuse à ceux qui l'écoutent?

Car, en premier lieu, cet art ingénieux de médire cache habilement à l'auditeur les vices odieux du détracteur, dont il rougirait de se rendre complice. Toute médisance, de quelque manière qu'on la déguise, est toujours intempérance de langue, malignité d'esprit, corruption de cœur, bassesse d'ame : voilà les vices affectés aux médisans. Qu'il médise avec tout l'agrément imaginable, il n'en dit pas moins ce qu'il ferait mieux de taire; dès là c'est un imprudent. Il n'en parle pas moins au désavantage du prochain : par là il se déclare sa partie, son ennemi : il l'accuse en son absence, et instruit son procès à son insu; en cela il est lâche, il est traître. Il suscite contre lui des juges pour le condamner sans l'entendre : c'est être corrupteur. Nulle belle qualité ne peut effacer de si honteuses taches; et quand on s'en aperçoit, dit le Sage, on sent naturellement de l'aversion pour quiconque est atteint de ce vice : *Abominatio hominum detractor* [1].

Que fait donc le médisant habile pour mettre à couvert son honneur en attaquant celui des autres? Comme le serpent, pour mordre sans bruit, il se glisse sous des fleurs; sous des manières enjouées qui plaisent; sous un air riant qui réjouit, sous des expressions vives qui brillent, sous des tours ingénieux qui ravissent : c'est-à-dire, hélas! qu'il cache ses piéges mortels sous des appâts trompeurs : *Si mordeat serpens in silentio, nihil eo minus habet, qui occulte detrahit* [2].

Le venin est le même dans la bouche du médisant sérieux, et dans celle du médisant agréable. C'est toujours, selon l'expression de Job, la moelle de l'aspic, et le fiel de la vipère, qui distille de leurs lèvres empoisonnées : *Caput aspidis et lingua viperæ* [3]. Toute la différence, c'est que de celle-ci il coule plus doucement; il s'insinue plus subtilement, il passe plus imperceptiblement dans

[1] Prov., XXIV, 9. — [2] Eccl., X, 11. — [3] Job., XX, 16.

les esprits. Ses discours ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent : rien de plus doux à les entendre ; à les approfondir rien de plus funeste : ils flattent l'oreille, dit le Prophète, mais ils tuent les ames : *Molliti sunt sermones, et ipsi sunt jacula* [1].

Au moment qu'on les écoute, on ne pense qu'aux charmes qu'ils présentent : ce n'est, dit-on, que vivacité d'imagination, finesse d'esprit, naïveté de sentimens, fluidité de discours, politesse de langage : on regarde ceux qui emploient de si riches talens à divertir tour à tour une partie des hommes aux dépens de l'autre, à bien choisir leurs personnages, à les mettre à propos sur la scène, comme d'heureux génies pour le théâtre du monde, propres à faire les délices de la société. Mais si, au sortir de ces conversations charmantes, on en découvrait les déplorables suites; si l'on voyait en un instant les péchés du médisant transmis aux auditeurs, jugemens pervers, malignes interprétations, antipathies secrètes, injurieux mépris du prochain ; les dépouilles de son honneur partagées entre eux, et sa réputation devenue leur butin, la charité bannie de leur cœur, et l'iniquité triomphante dans leurs ames ; sans doute que les délices de la société en deviendraient bientôt l'horreur : *Abominatio hominum detractor* [2].

Autre artifice de la médisance fine et délicate. Non seulement elle cache les principes vicieux qui engagent à la dire, mais encore elle flatte les penchans malheureux qui portent à l'écouter : la curiosité, l'orgueil, la jalousie. Il est difficile de décider lequel de ces trois vices a le plus de part à l'attention que l'on donne au médisant. Ce qui est certain, c'est que la médisance faite avec esprit remue tous les ressorts à la fois avec adresse.

Si c'est curiosité qui cause la démangeaison d'entendre médire; quoi de plus propre à l'exciter que ces petits mots jetés en passant sur les défauts d'autrui, et qui, donnant à la médisance un air de mystère, ou une apparence de nouveauté, redoublent la passion qu'on a de s'en instruire? Quoi de plus capable de l'enflammer que ces propos interrompus, ces récits commencés, ces histoires abrégées exprès, pour se faire demander ce que l'on feint de vouloir taire? Quoi de mieux inventé, pour la satisfaire, que ces gestes expressifs, ces ris malins, ces clins d'œil diserts, ces tons éloquens, ces réticences mêmes affectées, qui valent seuls des satires entières, et qui donnent plus à penser qu'on n'en pourrait dire. Hélas! n'a-t-on donc pas assez de pente à savoir le mal? Faut-il que l'art se-

[1] Ps., LIV, 22. — [2] Prov., XXIV, 9.

conde encore ici la nature, et que tant de dangereux stratagèmes conspirent à piquer une curiosité criminelle?

Si c'est orgueil qui fait qu'on prête l'oreille à la médisance, parce que, dans la critique d'autrui, chacun croit entrevoir l'éloge de ses vertus, quel surcroît de vanité n'inspire pas cette manière adroite de médire, dont tout l'esprit consiste, non pas tant à en montrer qu'à en faire trouver? cette affectation de se servir d'expressions doubles et malignes, afin qu'on s'applaudisse d'en rencontrer d'abord le véritable sens; ce soin d'envelopper la raillerie, pour qu'on ait la gloire de l'entendre à demi mot; cet art de mêler aux faits nouveaux des allusions aux aventures passées, à dessein de réveiller agréablement l'esprit et la mémoire; cette habileté à jeter, comme au hasard, certains traits, ce semble, échappés, mais faits exprès pour laisser aux autres la gloire de les recueillir, de les achever, de les embellir, de les faire valoir comme leur propre ouvrage? Non, je ne pense pas qu'aucun autre démon soit plus ingénieux à tenter, ni qu'il connaisse mieux le faible de l'esprit humain : esprit si vain qu'il aime mieux renchérir et raffiner sur une médisance étrangère que de paraître ne pas saisir d'abord tout ce qu'elle peut avoir de spirituel et de fin.

Si c'est enfin jalousie qui rend attentif au mal qu'on entend dire de ses semblables, n'est-ce pas pour elle une double félicité de les voir avilis et méprisés par des gens d'esprit? Est-il régal plus charmant, par exemple, pour un homme enflé de sa naissance, mais mécontent de sa fortune, que ces romans historiques, que l'on fait tous les jours de la plupart des fortunés du siècle? Est-il harmonie plus délicieuse pour une femme piquée, de se voir effacée dans le monde, que ces malignes ironies qui mettent au jour les défauts de celles qui y brillent avec éclat? Est-il un triomphe plus flatteur pour les libertins et les impies que ces plaisantes satires où l'on se joue tous les jours des dévots? Qui doute que la médisance ne soit complice de tous ces vices dont elle s'appuie, et qui s'appuient d'elle à leur tour? Mais qui peut en compter le nombre ou en faire le détail? Dans une nombreuse compagnie, où la fine médisance se débite avec succès, que d'esprits mal prévenus, que de cœurs mal disposés à l'égard du prochain! Médire en leur présence, c'est d'abord se liguer avec eux; c'est entrer dans leur querelle; c'est leur prêter des armes; c'est concourir à tous leurs sentimens de haine, d'envie, de colère : et plus on médit finement, plus on les flatte, plus on les sert, plus on les contente.

Mon Dieu! c'est là un de ces abîmes d'iniquité, où l'esprit humain se perd quand il veut les sonder : c'est ce péché universel que saint Jacques appelle un monde, ou plutôt un chaos de péchés : *Universitas iniquitatis* [1]. C'est celui de tous les crimes sur lequel saint Augustin, après sa conversion, ne pouvait se calmer : Seigneur, disait ce saint pénitent, vous entendez les soupirs que pousse mon cœur, et vous voyez les larmes que versent mes yeux sur les désordres de ma langue : *Tu nosti de hac re gemitum cordis, et flumina oculorum :* Et je ne sais si mes soupirs et mes larmes suffisent pour les effacer : je crains les plaies secrètes que mes malignes médisances ont faites à ceux à qui elles voulaient plaire : *Timeo occulta mea.* Je ne les connais pas, ces maux cachés; mais, ô mon Dieu! vous les connaissez : *Timeo occulta mea quæ norunt oculi tui, mei autem non.* Je ne manque pas de lumières pour juger de la malice de tous les autres péchés, et pour celui de la langue, j'avoue que c'est un poison si subtil que j'en ignore les effets : *Est qualiscumque in aliis mihi facultas explorandi me, in hoc pene nulla.* Ainsi parlait ce saint docteur; et vivement frappé des funestes suites qu'une médisance enjouée produit dans les ames de ceux qui l'écoutent, pour la bannir des repas qu'elle a coutume d'assaisonner; dans le lieu même où il traitait ses amis, il avait fait graver un anathême contre elle, comme contre un crime des plus scandaleux : *Quisquis amat dictis absentum rodere vitam, hanc mensam vetitam noverit esse sibi.* Voilà cependant le péché que l'on commet sans honte, et que l'on se pardonne sans peine.

Troisième artifice de la médisance fine et délicate : non contente de cacher les vices du médisant et de flatter ceux de l'auditeur, elle affaiblit tous les moyens que la charité prescrit pour en arrêter le cours : correction charitable, détours ingénieux, morne silence; nul n'est exempt, dans l'occasion, de prendre quelqu'un de ces préservatifs contre le poison de la médisance. Celui à qui l'âge, le rang, le caractère donnent autorité sur le médisant, doit le faire taire, et lui remontrer charitablement le préjudice qu'il porte au prochain, et le mal qu'il se fait à lui-même. Mais, hélas! où sont de nos jours ces généreux défenseurs de la charité, qui osent, comme dit David, s'opposer aux ennemis qui la combattent? Où sont ceux qui savent, à son exemple, opposer l'estime au mépris, la louange au blâme, et le zèle d'un bon cœur au jeu d'un malin esprit? Ah! cet office charitable est d'autant plus rare qu'il est

[1] Jacob, III, 6.

plus périlleux de l'exercer, surtout contre une langue maligne: son crédit fait trembler la plus respectable autorité. Les diseurs de bons mots sont devenus les maîtres, ou plutôt les tyrans des compagnies: ils y ont pour eux, dit le Sage, le suffrage des rieurs, dont le parti, le plus nombreux et le plus fort, les rend toujours terribles: *Terribilis in civitate homo linguosus*[1]. On n'aime point à se commettre avec des gens qui sortent toujours victorieux du combat: l'on a même pour maxime qu'il n'est pas prudent de se mesurer avec eux ni de se servir contre eux de ses avantages: un bon mot les venge de tout; on craint de s'attirer quelque trait qui demeure, et l'on espère s'en mettre à couvert par un peu de complaisance; c'est ce qui trompe: l'approbateur du médisant en devient à son tour, quand il est absent, le jouet et la victime. Cependant cette crainte et cette espérance empêchent tous les jours ceux qui par leur supériorité en ont l'obligation et le pouvoir de lui résister en face, de lui fermer la bouche, comme faisait Job; de désarmer sa rage, et d'arracher de ses dents envenimées la proie qu'il déchire: *Conterebam molas iniqui, et de dentibus illius auferebam prædam*[2]. Pour les égaux, ils doivent s'y prendre autrement: opposer le stratagème à l'artifice, détourner adroitement le discours, et, par un prompt changement de sujet, rendre l'entretien, de criminel, innocent. Est-il donc si aisé de rompre ainsi le cours d'une raillerie fine, et de donner le change à un médisant agréable? Le coup qu'il porte est sitôt frappé, et il l'accompagne de tant de graces qu'il est toujours trop tard de le parer, et très difficile de s'en défendre. Une parole renferme souvent tout le poison; et les idées qu'elle présente satisfont l'esprit et le cœur si promptement, s'y gravent si vivement, s'y impriment si profondément, qu'on ne peut presque plus les en distraire. C'est, au sentiment d'un saint Père, de ces subtiles détracteurs dont parlait Jérémie, quand il les comparait aux plus venimeux de tous les serpens, dont le simple souffle empoisonne, et contre qui ne peut rien la voix du plus habile enchanteur: *Mittam vobis serpentes, quibus non est incantatio*[3]. (LE MÊME.)

Les médisances modérées sont les plus cruelles à ceux qu'elles attaquent.

La médisance modérée ne manque pas de beaux prétextes pour colorer son injustice: elle trouve mille raisons qui semblent

[1] Eccli., IX, 25. — [2] Job, XXIX, 17. — [3] Jerem., VIII, 12.

démontrer son innocence ou du moins diminuer sa malice: la vérité du récit, la notoriété du fait, la légèreté de la matière, la confidence du secret, mais surtout cet éloignement de l'emportement et de la passion sur lequel elle s'appuie, comme sur un témoignage invincible qu'elle ne veut ni ne peut nuire : attachons-nous d'abord à ce spécieux caractère de fausse douceur et de feinte modération dont elle se pare pour faire son apologie, et dont je vais me servir pour faire sa condamnation.

Vous médisez de vos frères, et vous en publiez les défauts. Est-ce récrimination ? est-ce vengeance ? Non, dites-vous : ils ne m'ont jamais fait de mal, je ne leur en veux point, et je n'ai nul sujet de m'en plaindre. Vous diminuez l'estime qu'on en a, et vous en rabaissez à tout propos les avantages. Est-ce dépit ? est-ce jalousie ? Point du tout : je n'envie point leur réputation, et je ne prétends point m'élever sur leur ruine. Vous ne sauriez souffrir qu'on les loue, et par un silence médisant vous démentez tout le bien qu'on en dit. Est-ce antipathie d'humeurs ? est-ce au moins indifférence ? Nullement : je les vois, je les entretiens, je vis avec eux. Ah ! c'est donc inhumanité, barbarie : et cette guerre que vous leur faites leur est d'autant plus cruelle qu'elle leur est et plus difficile à prévoir, et plus dure à supporter : deux réflexions bien touchantes.

Les traits imprévus sont les plus perçans ; les coups auxquels on s'attend, et que l'on brave, sont toujours moins à craindre, dit saint Grégoire : *Minus jacula feriunt quæ prævidentur.* De là, jugez de votre malice, vous qui vous croyez moins médisans parce que vous l'êtes avec plus de retenue et moins d'éclat. Ceux que vous blessez par vos mauvais rapports ne sont point en garde contre vous : ils ne vous comptent pas au nombre de leurs persécuteurs, et souvent vous vivez avec eux dans une parfaite intelligence. Nulle rupture n'a précédé les mauvais offices que vous leur rendez ; nulle marque d'inimitié ne les accompagne. La manière même dont vous les desservez leur nuit, et les perd sans vous faire connaître. Ce ne sont point d'atroces invectives que vous publiez contre eux, ni d'odieux caractères où vous les dépeignez sous les plus noires couleurs : un déchaînement pareil ferait du bruit, et viendrait bientôt à leurs oreilles. Ce sont de simples mémoires que vous donnez de leur vie ; de simples ébauches que vous faites de leur portrait, selon que l'occasion s'en présente. Et parce que vous ne dites pas tout le mal que vous pourriez dire ; parce que vous savez mesurer et dérober vos coups ; parce que vous ménagez ceux que vous déchirez, de peur qu'ils ne s'en aperçoivent et qu'ils ne crient, vous pré-

tendez encore leur faire grace. Eh quoi! ignorez-vous, dit saint Léon, que les ennemis couverts sont les plus à craindre? *Plus periculi est in insidiatore occulto, quam in hoste manifesto.* Doutez-vous que les plaies cachées ne soient les plus mortelles? et faut-il tant de raisonnement pour vous convaincre qu'en fait de maux le plus grand est celui contre lequel il n'y a ni remède ni précaution [2]. Or, les lois humaines, si sévères à punir les médisances outrées et publiques, telles que sont les discours outrageux et les libelles diffamatoires, ne donnent point d'action contre les médisances modérées et secrètes : elles les mettent au rang des crimes que Dieu seul peut connaître et venger; et ceux qui les font, au nombre des ennemis invisibles, c'est-à-dire des démons dont ils sont les organes et les suppôts. C'est l'idée que l'Écriture et les Pères nous donnent de ces honnêtes médisans : esprits désespérément malins et profondément cachés, qui nuisent, comme les démons dans les ténèbres, et par pure malignité ; mais qui nuisent à l'honneur, le seul de tous les biens auquel les démons ne sauraient attenter par eux-mêmes.

Médire donc avec emportement et par passion, c'est pécher en homme ; mais médire tranquillement et de sang-froid, c'est pécher en démon : c'est vomir de sa bouche les feux de l'Enfer ; c'est livrer sa langue à Satan, et lui en faire comme un char de triomphe. Or, tout ce qui lui appartient, tout ce qui vient de lui, tout ce qui lui sert, a pour caractère la fraude jointe à la malice, et par conséquent la cruauté. Aussi Dieu, dans l'Écriture, semble-t-il oublier toutes les autres espèces de médisances, pour éclater contre celle-ci : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris, et adversus filium matris tuæ ponebas scandalum* [1]. C'est à vous surtout à qui j'en veux, détracteurs inhumains! vous qui, contre les lois de la justice et de la bonne foi, armiez vos langues dans la paix la plus profonde, et qui opprimiez en secret ceux pour qui vous sembliez au moins neutres en public. Vous ne pouvez vous excuser sur le trouble de la raison, sur l'impétuosité de la passion, sur la violence de la tentation ; vous étiez alors calmes, modérés et tranquilles : *Sedens* ; ceux que vous attaquiez n'étaient ni des ennemis, ni des concurrens, ni même des étrangers : *Adversus fratrem tuum*; ils vous étaient unis par les engagemens de la religion et de la charité; par les nœuds du commerce et de la société, souvent même par les liens du sang et de la nature : *Adversus filium matris tuæ*.

[1] Ps. XLIX, 20.

Il vous en coûtait bien peu pour les détruire : pouvaient-ils se défendre contre vous? Avaient-ils même lieu de s'en défier? Hélas! ils vivaient avec vous en toute assurance, et ne voyaient pas derrière eux les traîtres filets que leur tramait votre langue médisante : *Ponebas scandalum.* Les traits mitigés d'une médisance paisible sont donc d'autant plus cruels qu'ils sont, premièrement, plus difficiles à prévoir, et, en second lieu, plus durs à supporter.

J'en atteste le Sauveur du monde même; tant qu'il ne fut accusé, décrié, calomnié que par ses ennemis publics et déclarés, il ne dit mot; mais quand il se vit baisé des mêmes lèvres qui venaient de le vendre et le trahir, il ne put s'empêcher d'éclater et de se plaindre. Ah! mes frères, tous ces détracteurs modérés et ces honnêtes médisans, à les bien examiner de près, sont autant de Judas et de traîtres : on les voit tous les jours embrasser en public ceux qu'ils déchirent en secret; mordre et caresser presqu'au même instant; joindre de bien près les complimens aux médisances; d'une langue teinte de fiel et de poison, faire couler le miel et l'encens, et engager ceux qu'ils perdent d'honneur à leur rendre encore mille actions de graces. Ah! il ne faut avoir nul sentiment d'humanité pour ne pas avoir horreur d'une si noire perfidie. Cruel! au moment que vous passez de vos feintes caresses à vos discours médisans, n'entendez-vous pas une voix plaintive qui s'élève au fond de votre cœur, et qui vous dit ce que David disait dans une occasion semblable : Si c'était un ennemi qui parlât contre moi, mon sort serait plus supportable : *Si inimicus maledixisset mihi, sustinuissem utique* [1]; si la haine au moins avait précédé la médisance, peut-être en aurais-je prévenu les effets : *Si is qui oderat me, super me locutus fuisset, abscondissem me forsitan ab eo* [2]; mais que vous me diffamiez, vous qui m'assurez chaque jour de votre bienveillance : *Tu vero, homo unanimis* [3]; vous que je crois dans mes intérêts! *Notus meus* [4]; vous avec qui je suis en rapport, en liaison, en société, jusqu'à nous voir, nous entretenir, manger ensemble : *Qui simul mecum dulces capiebas cibos*; ah! ce sont là des coups d'autant plus cruels que je n'y étais point préparé et que je ne devais pas les attendre. Que répondre à ces reproches, et quelles peuvent être vos défenses?

La vérité du récit : première excuse; je ne dis rien que de vrai. Je le suppose, autrement ce serait calomnie. Mais compagne ordi-

Ps, LIV, 13. — [2] Ibid. — [3] Ibid., 14. — [4] Ibid.

naire de la médisance, n'y a-t-il donc que le mensonge qui offense, et la vérité ne blesse-t-elle jamais? au contraire, un bruit faux et mal fondé, tel qu'on en répand tous les jours dans le monde, est pour l'accusé un sujet de triomphe: la honte en rejaillit sur ceux qui l'ont semé; le temps l'éclaircit, la vérité le dissipe, l'oubli l'efface, la vertu le confond, et l'innocence enfin reconnue n'en est que plus honorée; quand même la fausseté ne pourrait se détruire, on pourrait encore la mépriser: le témoignage assuré de la conscience venge de tous les vains discours du monde, et c'est toujours un avantage de pouvoir se dire: Je suis innocent de ce que l'on m'impute. Mais dans la détraction nulle ressource. Déchiré au dedans et au dehors; en butte à la satire des hommes et en proie à ses propres remords, on vit sans honneur et sans consolation: état cruel et déplorable! Ah! l'on aimerait beaucoup mieux se voir noirci par l'imposture que flétri par la censure; la calomnie après tout est une plaie dont on guérit, non sans cicatrices, il est vrai; mais la médisance est un meurtre dont on ne revient jamais; quiconque en est atteint, dit un saint Père, tombe sans soutien dans le néant et le mépris. Eh! qu'importe qu'il y survive? le jour ne lui reste que pour éclairer sa honte; et s'il demeure sur la terre, c'est pour y voir les débris de sa renommée et pour y porter un éternel déshonneur: *Quid prodest ei vivere, si secum portat funera dignitatis?* Il n'a, dites-vous, après tout que ce qu'il a bien mérité: voudriez-vous, Chrétiens auditeurs, que l'on vous traitât ainsi selon vos mérites? Seriez-vous contens que l'on publiât de vous tout le mal que l'on en peut dire sans blesser la vérité? Et si Dieu, pour vous faire sentir aujourd'hui la cruauté de vos sincères médisances, révélait ici tous les crimes de votre vie, vous qui croyez les vérités des autres supportables, supporteriez-vous patiemment les vôtres, et n'en mourriez-vous pas sur-le-champ de honte et de douleur?

Les miennes, dites-vous, sont secrètes: celles dont je parle sont publiques; seconde excuse: la notoriété du fait. Votre frère, dites-vous, est déjà décrié, et le vice en est connu; mais l'était-il de ceux à qui vous l'apprenez? Ils l'auraient bientôt appris, répondez-vous; pourquoi donc vous presser de le leur faire connaître? n'est-ce pas avancer sa ruine? Ils étaient les derniers à le savoir: faut-il que vous soyez le premier à les en instruire, et que vous deveniez par là l'auteur de son entier décri? Ils étaient les seuls à l'ignorer; que ne le laissiez-vous donc jouir, ce coupable, de leur heureuse ignorance, sans mettre par vos dangereuses lumières le comble à son infamie? Hélas! sa réputation déjà ternie dans l'esprit d'une in-

finité de gens, se soutenait encore dans l'idée d'un petit nombre de personnes, et vous cherchez à étouffer cette seule étincelle d'honneur qui lui restait sur la terre: quelle cruauté! *Quærunt extinguere scintillam quæ relicta est* [1].

Mais le mal que j'en dis est connu de ceux mêmes à qui j'en parle: n'en était-il pas peut-être oublié, ou du moins en voie de l'être? Eh quoi! vous réveillez un feu enseveli sous la cendre? vous ranimez de votre souffle des flammes éteintes ou mourantes, et au lieu de contribuer à apaiser l'incendie, vous y jetez de quoi l'entretenir et le rallumer : quelle malignité!

Mais quand le mal dont vous vous entretenez serait dans l'esprit et dans la bouche de tout le monde; quand tous les autres seraient déchaînés contre celui que vous accusez ; quand tout le public en parlerait comme vous en parlez, en seriez-vous, à votre avis, moins cruel et plus modéré? Est-il beau de se jeter sur un malheureux sans défense; de grossir la foule qui le charge et qui l'accable; de se joindre à ceux qui le dépouillent de son honneur et qui le percent de leurs coups? Ah! si vous n'êtes pas assez compatissant pour verser l'huile et le vin sur ses plaies comme le pieux Samaritain, que ne passez-vous outre sans dire mot, comme l'indifférent Lévite? Si ce ne serait pas là, selon Jésus-Christ, faire l'office de prochain charitable, ce ne serait pas faire au moins l'acte d'un ennemi barbare; mais s'acharner, comme ce cruel Amalécite, sur un Saül abandonné, l'achever et emporter les restes de sa gloire, sous prétexte qu'elle expire et qu'il ne peut plus la conserver; quoique déjà mort civilement, le frapper encore de mille traits mortels: quelle fureur! quelle inhumanité!

Je ne dis rien de si grief : troisième excuse: la légèreté de la matière, voilà proprement ce qui trompe le médisant modéré. Il juge de la médisance par l'opprobre qu'elle révèle, et non par l'honneur qu'elle attaque. Cependant comme l'honneur est plus ou moins délicat, plus ou moins exposé, plus ou moins lié à d'autres intérêts, de là vient que souvent des médisances très légères en apparence causent en effet des maux très cruels. Il n'y en a point de légères sur certains états et certaines conditions où la réputation doit être toute pure et où la moindre tache passe pour un grand vice: point de légères sur l'ecclésiastique et le prêtre dans ce qui touche la doctrine et la pureté; sur les personnes religieuses ou dévotes dans ce qui regarde la sincérité de la vertu; sur le magistrat et l'homme

[1] II Reg., XIV, 7.

public, dans ce qui intéresse la probité et la droiture; sur le sexe et la jeunesse, dans ce qui concerne la régularité, la retenue, la pudeur.

Il n'y en a point de légères dans certaines conjonctures où les moindres rapports peuvent avoir de grandes suites; point de légères quand il s'agit d'un établissement, d'une alliance, d'un emploi et même d'un secours nécessaire : il n'y en a presque point de légères dans ces lieux où se distribuent les graces, et où se rend la justice ; point ou peu de légères dans les cours des princes, dans les palais des grands, dans les tribunaux des juges : là souvent un mot désavantageux fait de tristes ravages ; que de bénéfices refusés, que de récompenses perdues, que de mérites écartés, que de causes douteuses rendues mauvaises, que d'espérances et de fortunes renversées par le récit indiscret d'une langue médisante ! La chose au fond ne faisait rien à l'affaire, et n'était pas considérable ; mais les préventions qu'elle a données ont été préjudiciables : le médisant n'en voyait pas les conséquences ; mais le prochain en a ressenti les effets. Eh! qu'importe après tout qu'il ne périsse que par un trait léger! plus les armes sont faibles et plus les coups sont sensibles, plus le meurtre est cruel.

Mais je ne l'ai dit qu'à une seule personne; encore lui ai-je bien recommandé le silence: quatrième cause: la confidence du secret, vaine et ridicule excuse [1] ! dit saint Chrysostôme, que celle du secret recommandé dans la médisance. Loin de justifier le médisant, c'est ce qui le condamne: c'est une preuve, non de sa modération, mais de sa cruauté; car il faut qu'il convienne de la malignité de ses discours dès qu'il reconnaît pour eux la nécessité du silence: s'il les croit innocens, que craint-il de les publier? et s'il les juge préjudiciables, le mystère qu'il en fait est un mystère d'iniquité, et la précaution du secret qu'il demande un voile de malice. De quel front ose-t-il exiger que l'on garde une loi qu'il viole le premier? A-t-il droit d'empêcher un désordre dont il donne l'exemple?

Je veux, après tout, que le nouveau dépositaire de ce secret soit plus fidèle que vous à le garder, l'accusé en est-il moins à plaindre? et vous, son accusateur, en êtes-vous moins à blâmer? Plus la personne auprès de qui vous le décriez est sage et discrète, plus son estime est chère et précieuse, plus la perte en est grande et irréparable : et si l'on avait à choisir, on aimerait mieux perdre

[1] Saint Chrys.

l'approbation de cent autres que le suffrage d'un esprit bien fait et réservé. Mais, hélas! que cette discrétion sur laquelle vous comptez est bien rare aujourd'hui dans le monde! quoi de plus commun au contraire que le caractère opposé? rien de plus, ni de plus tôt divulgué que ces sortes de médisances qui se donnent sous le sceau du secret. Vous avez votre confident; le vôtre a le sien; celui-là un autre : et ce qui est connu de trois personnes, dit saint Augustin, est déjà public ou ne tarde guère à le devenir : *Secretum si tribus est manifestatum, omnibus est divulgatum.* Il est si doux de faire une confidence, et si difficile de ne s'en pas vanter! à peine l'a-t-on reçue qu'on court de ce pas la communiquer à un ami, qui ne manque pas d'en faire le même usage, le tout aux dépens du prochain, qui, par voie de secret, se trouve enfin diffamé. Confidence donc toujours dangereuse et cruelle en matière de médisance; mais prenez garde, confidence jamais plus dangereuse ni plus cruelle que quand elle médit du médisant même, quand elle le défère à celui qu'il décrie, quand, fraîchement imbue du poison qu'elle a sucé, elle va par des rapports criminels le verser dans le sein de l'accusé, et lui dire en secret : Voilà ce qu'un tel vient de m'apprendre de vous; voilà ce qu'il en pense, voilà comme il en parle : détestable service! maudit témoignage d'amitié! Ah! le faiseur de rapports est toujours plus cruel que l'auteur même de la médisance : celui-ci, il est vrai, conspire sourdement contre ses frères; mais celui-là les commet, les irrite, les aigrit, les empoisonne, les assassine tous deux sous une feinte neutralité; doublement traître, doublement meurtrier, digne que tout le genre humain lui déclare la guerre comme à l'ennemi commun de la société. Car de là, je dis des moindres médisances le plus fidèlement rapportées, naissent tous les jours des inimitiés immortelles, des haines irréconciliables, des récriminations éternelles. Le cœur n'est jamais insensible à l'honneur, ni la bouche muette, quand on nous blesse dans cette partie de nous-mêmes si tendre et si vive. Il est rare que celui dont on a médit ne médise pas à son tour : frappé d'un coup imprévu il en portera mille plus cruels; il recherchera dans la vie de son accusateur tout ce qui peut en ternir l'histoire; il remontera, s'il le faut, pour le dégrader jusqu'à la naissance de ses premiers aïeux : il tirera de l'oubli des hommes des taches originelles ensevelies dans la poussière du tombeau. En un mot, il voudra que la honte et l'humiliation de son adversaire lui fassent réparation d'honneur; et Dieu veuille que des paroles piquantes on n'en vienne pas aux actions sanglantes. (Le même.)

Les médisances zélées et charitables sont les plus funestes à ceux qui les débitent.

C'est aux plus beaux fruits que le ver s'attache, et c'est sous les plus belles vertus que s'insinue la médisance: le zèle mal pris et la piété mal entendue arment plus de langues, blessent plus de cœurs que la malice et la passion. Ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'un dévot médisant, si Dieu ne le touche, est de tous les détracteurs le plus désespéré, et de tous les médisans le plus incorrigible. Car, pour se défaire d'un vice, il faut d'abord en concevoir toute l'horreur, et puis en réparer tout le dommage : or, les pieuses médisances sont, et les plus sujettes à aveugler, et les plus difficiles à réparer : deux vérités importantes par où je finis.

Savez-vous, dit saint Grégoire, ce que fait un dévot qui médit? Il souffle sur un tas de poussière, et tout le fruit de son travail est de s'aveugler : *Quid aliud detrahentes faciunt, nisi quod in pulverem sufflant, et in oculos suos terram excitant:* c'est-à-dire qu'en mettant en vue les péchés d'autrui, il perd la vue du péché même qu'actuellement il commet: *Ut unde plus detractionis perflant, inde minus veritatis videant.* Quelle est la source de cet aveuglement spirituel, où la médisance jette une ame vertueuse? ce qui perd tous les faux dévots, et ce qui décrédite même la dévotion : la singularité trompeuse de leurs manières et la droiture prétendue de leurs intentions. Rien de plus séduisant, dit saint Bernard, que leur méthode de médire; vous en verrez, continue ce Père, plaindre ceux qu'ils décrient, pleurer ceux qu'ils déchirent, regretter la perte de ceux qu'actuellement ils perdent d'honneur. J'en suis touché, j'aime sa personne et je rougis pour lui de ses défauts. Vous diriez que chez eux la médisance est un effet de pitié, et non un acte d'hostilité; et que d'eux et de leurs frères ils sont les patients, et non les meurtriers : *Videas præmitti alta suspiria et voce plangenti egredi maledictionem.* D'autres, à la faveur d'une préface obligeante, se pardonnent aisément quelque trait désobligeant; commencent par l'éloge, et finissent par la satire; mettent avec pompe un héros sur la scène, pour le faire disparaître avec honte : il a mille belles qualités, il en faut convenir, mais il a un grand défaut qui les dépare; c'est dommage, sans cela ce serait un homme accompli : *In pluribus valet, cæterum in hac parte.* Ils se persuadent que le grand bien qu'ils ont dit efface le mal qu'ils disent, et ils ne pensent pas que l'on croit toujours le mal, et que le bien ne se croit presque jamais ; que l'un passe pour

flatterie, et l'autre pour justice, et que, louer pour médire, c'est couronner de fleurs la victime que l'on veut égorger : les plus scrupuleux, sans nommer les personnes, les désignent ; craignent de les faire connaître, et les donnent à deviner ; changent les histoires secrètes d'une ville en énigmes assez claires : je n'aurais garde de le dire, je voulais le dissimuler ; mais, puisque vous le savez comme moi, il vaut autant avouer la vérité : *Per me nunquam res innotuisset ; at quoniam patefacta est, veritatem negare non possum.* Ils se figurent que, pourvu qu'on cache le coupable, peu importe de révéler le crime, et que, de taire son nom, c'est sauver son honneur ; et ils ne songent pas que l'esprit humain est riche en conjectures, fertile en soupçons, et que tout l'effet que peut produire une mystérieuse médisance, c'est, pour un, d'en déshonorer plusieurs, en les livrant à des jugemens téméraires.

Tous ces pieux médisans, et une infinité d'autres dont il serait trop long de faire les caractères, croient-ils médire ? J'en appelle à leur conduite. On les voit tous les jours régler leurs actions, sans jamais corriger leurs discours ; allier leurs dévotions ordinaires et leurs détractions habituelles ; bénir Dieu et médire des hommes ; faire la cour à leur Sauveur et le procès à leurs frères ; et sur les mêmes lèvres, comme le reprochait saint Chrysostôme aux dévots de son siècle, recevoir la source de la vie et porter le poison de la mort. Eh quoi ! mes frères, disait saint Jacques, se peut-il faire sans une espèce d'enchantement que le même canal jette l'eau la plus douce et répande les flots les plus amers ; que le même arbre porte les fruits les plus exquis et les plus sauvages ? *Numquid fons de eodem foramine emanat et dulcem et amaram aquam ? numquid potest sicut uvas facere, aut vitis ficus* [1] ? Si c'est un monstre de nature, ajoutait cet Apôtre, c'est un monstre familier, que la langue produit, et surtout la langue des dévots, d'où coulent en même temps, par une singularité bizarre, le bien et le mal, la louange et le blâme, la douceur et l'amertume : *Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio* [2]. Autre cause de leur aveuglement fatal, la droiture prétendue de leurs intentions : à les entendre, c'est amour de la vérité, intérêt de la justice, zèle du bien public, ou même de la gloire de Dieu qui les fait parler. Ah ! mes frères, dès que le démon de la médisance se transforme en Ange de lumière, tout est perdu ; la langue qu'il anime ne quitte plus prise ; l'esprit qui le possède, content au dedans de ses faibles vertus,

[1] Job, III, 11. — [2] Ibid., 10.

s'attache au dehors à éclairer tous les vices. Il ne voit plus l'énormité de ses fautes, qui le rappelle incessamment à lui-même, et qui l'invite à se borner à la réforme de ses mœurs. Il n'examine plus la plausibilité des raisons qui peuvent excuser les défauts qu'il attaque. Il n'a plus d'égard à la bonté de Dieu, qui ménage si fort l'honneur du criminel, lors même qu'il s'agit d'expier son crime. Il oublie l'ordre de la charité chrétienne, qui, pour corriger les abus, veut qu'on s'adresse d'abord au coupable; puis, s'il persiste, à ceux qui ont droit de le reprendre, et non point à d'autres. Il ne prévoit plus les changemens subits et miraculeux de la grace, qui souvent, pour confondre la témérité du détracteur, rend en un instant le pécheur plus innocent que le censeur même qui le condamne. La moindre de ces réflexions serait capable de fermer la bouche au plus juste médisant, pour peu qu'elle entrât dans son esprit. Mais hélas! à peine y font-elles l'impression la plus légère. Combien de fois le Sauveur s'en est-il servi pour arrêter les éclats peu charitables des zélés indiscrets de son temps! Il n'est point de vice qu'il ait pris plus à tâche de démasquer et de confondre, parce qu'il savait qu'il n'y en a point de plus aveugle ni de plus funeste. Quand on lui amena la femme adultère, ne dit-il pas à ses accusateurs que celui d'entre eux qui se sentait innocent n'avait qu'à lui jeter la première pierre? Quand il reçut à ses pieds la fameuse pécheresse, ne déclara-t-il pas au pharisien attentif à la censurer, qu'à ce moment même il était moins pur et moins irréprochable qu'elle? Ne leur proposa-t-il pas à tous l'exemple du publicain scandaleux, justifié aux yeux de Dieu, tandis qu'une langue dévote le condamnait? Quel fruit retira-t-il de ses divines leçons? leur vertu en devint-elle moins critique, et leur médisance plus modérée? La droiture prétendue de leurs intentions, quelque soin qu'il prît de la redresser, ne pencha-t-elle pas toujours vers la médisance? et n'en fut-il pas enfin lui-même la victime innocente?

Aveuglement donc presque incurable. Premier caractère attaché aux pieuses médisances : ajoutons l'irrémédiable dommage qu'elles causent : second caractère qui les rend plus funestes. Car, d'une part, c'est être bien peu instruit de la sévérité des lois de Dieu que de s'imaginer qu'aucun prétexte puisse nous dispenser de l'obligation qu'elles nous imposent, de réparer tous les torts que nous avons malheureusement faits au prochain, et de les réparer même aux dépens de nos propres avantages. Vous avez pris son bien, rendez-le-lui, fallût-il déchoir de votre état : il vaut mieux

que le possesseur injuste se retranche et s'incommode que non pas le maître légitime. Vous lui avez ravi son honneur, restituez-le de même, le vôtre dût-il en souffrir. Il est de la justice que l'opprimé soit rétabli dans l'estime des hommes, plutôt que son accusateur s'y maintienne.

Mais, d'autre part, c'est bien peu connaître la délicatesse des dévots sur le point d'honneur que d'oser espérer qu'ils puissent se résoudre à faire un pareil sacrifice; vous l'obtiendriez plutôt d'un médisant agréable ou passionné; l'un et l'autre ne font pas profession d'infaillibilité dans leurs discours; on sait assez que la plaisanterie ou la passion emportent souvent trop loin ceux qui s'y livrent; reconnaître alors sa faute, c'est tout au plus se donner pour un imprudent, ou pour un emporté; cet aveu, dans la bouche d'un mondain, n'aurait rien qui surprît, et on le croirait sans peine. Cependant où sont ceux qui le fassent? De tant de personnes (et c'est, mes frères, ce qui doit nous faire trembler), de tant de personnes que nous avons entendues médire, combien peu en avons-nous vu faire amende honorable, soit en s'accusant et se condamnant elles-mêmes, soit en excusant et louant les autres à proportion de ce qu'elles les avaient blâmés? Cette réparation pour un mondain leur paraît trop difficile. Combien plus l'est-elle au dévot! Qu'il interprète charitablement ce qu'il a témérairement rapporté, on traite cela de vain scrupule, et l'on s'en tient à ce qu'il a dit d'abord; qu'il s'efforce sincèrement de corriger, d'affaiblir, de rétracter son premier témoignage, on prendra cela pour un juste remords, et l'on n'osera plus compter sur ce qu'il dira dans la suite. Dire mille biens de celui dont il a médit, c'est gagner peu, et le laisser encore flétri et déshonoré; s'avouer coupable, et reconnaître que c'est mauvaise humeur, zèle outré, piété bizarre, qui a fait parler, c'est se perdre et se déclarer pour un hypocrite. Etrange embarras! réparation pénible! ou déshonorable à qui la fait, ou insuffisante à qui elle est due! quel parti prendra-t-il? le plus doux. Son honneur est trop précieux pour oser le commettre : à l'entendre, c'est l'honneur de la vertu, c'est l'honneur de Dieu même. Abus, mes frères, abus! l'honneur de Dieu est d'être obéi; celui de la vertu d'être pratiquée; et le vôtre, qui que vous soyez, de réparer tout le mal que vous avez fait. (Le même.)

Comment il faut se venger de la médisance.

La société est un champ de bataille partagé entre ceux qui blessent et ceux qui sont blessés. On prie, on jeûne, et l'on médit du prochain. Je ne m'adresse aujourd'hui à ceux qui sont victimes de la médisance et de la calomnie que pour leur promettre les récompenses immortelles réservées à ceux qui souffrent l'injustice. Ceux-là, Jésus-Christ lui-même les proclame *bienheureux*. Je ne m'adresserai qu'à ceux qui les répandent. Ceux-ci, l'Eglise chrétienne les repousse de ses sacrés mystères, et leur interdit l'entrée de ses temples; elle est bien plus sévère encore : *De quel droit*, leur dit-elle, *viendrez-vous publier mes saintes ordonnances? Comment votre bouche oserait-elle parler de mon alliance*, *et vous asseoir* dans mes assemblées, *quand vous médisez en secret de votre frère* [1]? Vrais ou faux, ces discours, par cela seul qu'ils offensent la charité, ne devaient pas sortir de votre bouche; car il vous est défendu de juger votre prochain, sous peine d'être mis vous-même en jugement. Le pharisien, en disant du mal du publicain, ne le calomniait pas : il n'en a pas été moins condamné. Quoi! m'objectez-vous, quand l'accusation est vraie, quand cet homme est sans mœurs, sans religion, on n'aura pas le droit de s'en plaindre à haute voix! Reprenez-le, vous ferez bien, mais avec les précautions et dans l'esprit de charité que veut l'Evangile. Autrement vos corrections ne profitent ni à vous ni à lui, qu'elles ne font qu'entretenir dans son péché. Tant qu'il ne fut pas connu, il sauvait du moins les apparences; quand vous produisez son crime au grand jour, vous brisez le dernier frein qui l'arrête. Innocent, il s'irrite et s'indigne d'être accusé à tort; coupable, il n'a plus rien à ménager. Votre médisance a provoqué contre vous et sa colère et la vengeance du Seigneur.

Mais il a dit le premier du mal de vous, et vous voulez vous en venger. Imprudent, c'est contre vous-même que vous tournez vos propres armes. Il médit de vous : vengez-vous-en en ne disant de lui que du bien. C'est le moyen le plus sûr d'empêcher qu'il ne soit cru. S'affliger de la médisance dont on est l'objet, c'est la justifier et l'accréditer; quand on en tient nul compte, on persuade bien mieux que la chose est fausse. (Saint Chrysostôme [2].)

[1] Ps. XLIX, 16. — [2] Hom. XLIV, *in 1 ad Cor.*

Bonheur de celui qui évite la médisance.

Heureux l'homme qui ne souille ni sa langue ni son cœur par des médisances et des injures contre son prochain! Il conserve par là le précieux trésor de son innocence, n'offense jamais personne, se tient éloigné de la société des méchans, met en fuite des armées entières de démons; jamais il n'entendra la haine de ses frères prononcer sur lui des malédictions; il vivra parmi les Anges; sa nourriture sera la charité, et sa bouche sera sans cesse parfumée de la bonne odeur du Saint-Esprit et des faits dont Dieu la nourrira.

Celui au contraire qui déchire son prochain par d'horribles médisances s'expose à de dures représailles de la part de ceux qu'il aura blessés; il se condamne lui-même; il est en proie à la double maladie de la haine et d'une bouffonnerie grossière et mordante; il est détesté de tout le monde, comme Caïn, dont on lui suppose toute la cruauté. (Saint Ephrem, *Sermon* 26.)

La médisance n'est pas toujours un péché mortel.

Quant à ce que l'Apôtre nous enseigne, que les médisans seront exclus du royaume des cieux, la rigueur apparente de ses paroles exige ici de ma part quelques explications, pour que le découragement ne s'empare point de vos cœurs, puisqu'il n'est malheureusement que trop vrai qu'une funeste habitude de médire entraîne presque continuellement les hommes, et ne leur laisse guère passer de jours sans qu'ils n'aient à se reprocher quelque faute à cet égard. Il est possible qu'un homme véritablement converti, qui déjà a fait dans sa conduite et dans ses actions les plus heureux changemens, laisse néanmoins échapper de sa bouche, sans qu'il ait eu le temps d'y réfléchir, quelque léger propos de médisance; sa faute alors provenant plus de la faiblesse de la nature que d'une intention délibérée, ce n'est point à lui sans doute qu'il faut appliquer dans toute leur sévérité les paroles de l'Apôtre; mais il n'en est pas moins certain que plus, d'un autre côté, il est voisin de la perfection, plus il doit faire d'efforts pour qu'une semblable indiscrétion ne se répète point trop souvent; autrement sa répétition donnerait bientôt lieu à une habitude désordonnée, et les conséquences en seraient terribles pour le salut. (Origène, *Homélie sur le Lévitique*, 14, n° 2.)

Péroraison.

Concluons donc par les paroles que saint Bernard adressait aux dévots de son siècle sur ce sujet. Pourquoi, mes frères, leur disait ce grand saint, pourquoi tant de jeûnes, de veilles et de prières? n'est-ce pas pour édifier le prochain, glorifier Dieu, vaincre le démon, et nous sauver nous-mêmes? et, en nous laissant malheureusement aller à la médisance, nous nous éloignons de toutes ces fins : *Ut quid sine causa mortificamur?* On nous voit, si vous voulez, détachés des biens de la terre, sevrés des plaisirs des sens, peu sensibles aux louanges des hommes; mais d'autant plus hardis à critiquer leurs mœurs que nous nous croyons exempts de leurs faiblesses. Eh! mes frères, contentons-nous de les condamner par nos œuvres, et ne les censurons point par nos discours; nous cessons de les édifier par une vie exemplaire, dès que nous commençons à les scandaliser par un langage médisant : *Ut quid sine causa mortificamur?* En vain prétendons-nous servir et honorer Dieu en desservant et en déshonorant nos frères : prier, gémir, se mortifier, pour apaiser sur eux sa colère, c'est où se doit borner notre zèle; si nous le portons plus loin, si des saintes prières et des bonnes œuvres nous en venons aux paroles et aux discours médisans, nos prétendus services sont de vrais outrages; nous perdons le fruit de nos vertus et la récompense de nos mérites : *Ut quid sine causa mortificamur?* Peu importe au démon par où nous lui donnions prise : qu'il règne dans un cœur impur, dans un esprit superbe, dans des mains avares ou sur des lèvres médisantes, il est également notre tyran, et nous n'en sommes pas moins ses esclaves : *Ut quid sine causa mortificamur?* Enfin, inutilement espérons-nous nous sauver en faisant bien et parlant mal. La médisance seule en a plus damné que tous les autres vices : nous avons affaire à un juge à qui nous devons rendre compte de la moindre parole oiseuse et inutile; à plus forte riason de celles qui auront été désavantageuses et préjudiciables au prochain : que nous servira d'avoir été sévères pour nous-mêmes, si nous n'avons été indulgens pour les autres? *Ut quid sine causa mortificamur?* Mortifions donc surtout nos langues, en leur donnant la charité pour frein; qu'elles gardent désormais un profond silence sur les défauts des hommes; qu'elles ne publient que les grandeurs de Dieu et les vertus des saints dans le temps et dans l'éternité bienheureuse. Je vous la souhaite, etc. (LE P. SEGAUD.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA MÉDISANCE.

EXORDE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum.

Si votre frère a péché contre vous, allez lui représenter sa faute seul et sans témoins. (*Matth.*, 18.)

Précautions superflues, inutiles sollicitudes d'un maître plein de commisération et de bonté! Vainement, hélas! notre divin Sauveur, pour unir ses disciples par les liens d'un indissoluble amour, a pris soin de leur prêcher l'indulgence par les plus mémorables exemples comme par les plus touchantes leçons : le Chrétien n'en trouve pas moins dans ses frères des juges inexorables qui le citent à leur tribunal, examinent sa conduite avec rigueur, et le flétrissent par des jugemens que dicte trop souvent l'inconsidération ou la malignité : en un mot, sous une loi de douceur et de charité, la médisance, tant de fois l'objet des anathèmes de notre adorable législateur, exerce chaque jour au milieu de nous les plus déplorables ravages. Je ne parle pas de cette médisance qu'excite la vengeance dans un cœur ulcéré, et par laquelle il essaie de perdre celui que des torts apparens ou réels ont rendu l'objet de sa haine; mais je parle de cette médisance, fille de la légèreté et du désœuvrement, qui, indifférente souvent pour ceux qu'elle déchire, semble n'avoir d'autre but que de satisfaire le penchant malin qui la porte à s'entretenir des défauts du prochain et à révéler ses faiblesses. Or, est-il un vice plus commun parmi nous? en est-il qui excite moins de remords, qui inspire pour le salut moins d'alarmes? C'est la médisance qui est l'ame des sociétés; c'est elle qui réveille une conversation languissante, qui fournit à l'esprit le plus ordinaire de pi-

quantes saillies, qui fait soutenir sans ennui d'interminables entretiens, et qui semble dédommager enfin du silence ou de la circonspection qu'imposent, sur des sujets plus dangereux, les lois de la réserve et de la bienséance. Sur ce point on est habile à déguiser sa malignité sous d'honorables prétextes: on sait avec adresse en dissimuler le principe, on parvient à étouffer la voix d'une conscience trop délicate, et à se ménager, au milieu des plus justes motifs de crainte, une déplorable sécurité.

Essayons de dissiper une illusion si funeste en montrant aujourd'hui :

Quelles sont les véritables causes de la médisance: premier point.

A quels dangers la médisance expose notre salut : deuxième point.

Implorons, etc. (M. Borderies, *Sur la médisance.*)

Quelles sont les causes de la médisance.

Il n'est point de détours que ne prenne le médisant, pour dérober aux yeux la véritable cause de la malignité, qui lui fait saisir avec tant d'avidité et répandre avec tant de complaisance des rumeurs injurieuses ou de honteuses révélations : tantôt il l'attribue à sa simplicité naturelle et à sa candeur ; son cœur est sur ses lèvres, jamais il n'emprunta le voile de la dissimulation : tantôt il en fait honneur à l'élévation et à l'énergie de son caractère ; il se soulève à l'aspect du vice, et ne peut se taire sur ses excès. Mais ne vous laissez point surprendre à tout ce langage d'appareil, observez de près tous ces médisans, et vous verrez d'où découle ce fiel amer dont ils assaisonnent tous leurs entretiens, vous découvrirez combien sont odieuses les véritables causes de la médisance. Celui-ci, c'est un envieux qui se venge bassement de la supériorité du prochain en flétrissant dans le secret une réputation qui le blesse; celui-là est un présomptueux qui oublie ses propres excès pour reprendre sans ménagement dans autrui d'excusables imperfections; cet autre est un hypocrite qui emprunte de perfides apparences, pour humilier plus sûrement celui dont il semble bien moins censurer les écarts que déplorer le malheur. N'allons pas plus avant, et bien que l'on pût assigner d'autres sources de la médisance, c'est assez d'en considérer les causes les plus ordinaires; je veux dire, la jalousie, la présomption, l'hypocrisie.

L'envie est aux yeux de tous un vice plein de honte et d'avilissement. L'homme en proie à cette lâche passion voudrait se la dissimuler à lui-même, parce qu'il y reconnaît tout à la fois un aveu

de sa propre impuissance et d'une odieuse supériorité. Aussi, lorsqu'il se livre à la médisance, l'envieux ne néglige-t-il rien pour déguiser ses sentimens secrets. Mais il a beau s'envelopper, malgré tous ses efforts, on voit qu'il ne déchire dans son frère qu'un mérite qui l'importune, et qu'il n'essaie de le rabaisser que par dépit de ne pouvoir atteindre jusqu'à lui.

Aussi comparez l'envie et la médisance, et vous jugerez qu'elles ont ensemble trop de rapport, pour que l'on méconnaisse entre elles une honteuse affinité.

L'envie est une passion obscure qui se nourrit en secret de ses fureurs; la médisance cherche les ténèbres, et ne répand son venin qu'avec précaution et réserve. L'envie est une passion lâche qui redoute la présence de son ennemi et n'ose le regarder en face; la médisance ne ronge qu'en son absence celui qu'elle veut perdre; mais, s'il paraît, elle se déconcerte et se renferme dans un honteux silence. L'envie sent ses yeux blessés par l'éclat du mérite, et ne se console de cette vue qu'en observant les taches les plus légères avec une màligne sollicitude; la médisance détourne ses regards des vertus solides pour exagérer et faire ressortir des défauts dignes d'indulgence. Enfin, comme l'envie, la médisance, dit Salomon, est semblable à ce reptile venimeux qui rampe dans l'obscurité, et profite de l'inadvertance du voyageur pour lui faire une blessure mortelle : *Si mordeat serpens in silentio, nihilominus habet qui occulte detrahit.*

Quoi qu'il en soit, et sans examiner plus long-temps les honteux rapports qui se rencontrent entre l'envie et la médisance, vous-même, mon cher auditeur, si vous êtes enclin à ce dernier vice, observez de bonne foi les dispositions de votre cœur, et voyez avec impartialité d'où peut venir cette cruelle satisfaction que vous éprouvez à médire. Si vos traits s'adressent indifféremment au premier infortuné qui se présente, si la première victime qui s'offre à vos regards est celle que vous déchirez sans pitié, alléguez, j'y consens, une autre raison que l'envie pour expliquer ce barbare plaisir. Mais si votre malignité ne s'attache jamais qu'à ce seul rival que le succès a couronné ou que la gloire environne; si c'est lui que poursuivent incessamment vos satires; si c'est pour lui que vous trouvez toujours d'odieuses interprétations, ne vous abusez plus sur les vrais motifs de cet acharnement : c'est l'envie, l'envie seule qui le produit, et qui (suivant l'expression de l'Écriture) aiguise votre langue comme celle du serpent, et fait distiller à vos lèvres le poison de la médisance : *Acuerunt linguas suas si-*

cut serpentis, venenum aspidum sub labiis eorum. En effet, tant que votre frère était inconnu et sans nom, tant que son industrie a langui sans honneur et son mérite sans éclat, vous ne songiez point à troubler par vos discours son heureuse obscurité ; et ces mêmes défauts qui vous révoltent aujourd'hui, vous-même vous saviez les couvrir autrefois du voile de l'indulgence. Mais tout a changé de face à vos yeux, quand vous avez vu la renommée arracher ses talens à l'oubli, ou la fortune payer enfin ses longs et pénibles efforts. C'est à cette époque qu'il faut remonter pour trouver la source de vos médisances. C'est depuis qu'il a obtenu cet emploi que, comme la sœur de Moïse, vous essayez de répandre des nuages sur sa réputation : *Num per solum Moïsen locutus est Dominus.* C'est depuis que son nom vient trop fréquemment importuner votre oreille que, comme Saül, vous décochez contre lui les traits de votre fureur : *Nisus est Saül configere David.* C'est depuis qu'après des réflexions profondes, il voit accueillir par l'admiration les oracles de sa sagesse que, comme les frères de Joseph, vous donnez au fruit de ses veilles et de ses méditations le nom de visions et de rêveries : *Ecce somniator venit.* Au reste, les hommes ne s'y méprennent pas, et de quelque précaution que s'entoure le médisant, ils entrevoient facilement le honteux motif qui l'anime, et ne lui réservent (suivant la parole du Sage) que la haine et que le mépris : *Susurratori odium et contumelia.* Juste punition dont Dieu le frappe par avance, en permettant que ses efforts, pour déprimer un mérite odieux, ne servent qu'à le rendre lui-même plus vil et plus abject, et que l'abomination des hommes, comme parle l'Ecclésiastique, soit l'unique récompense de la malice de ses discours : *Abominatio hominum detractor.*

Cependant, il faut l'avouer, si l'envie produit souvent la médisance, ce n'est pas toujours à ce vice odieux qu'il la faut imputer. Plus d'une fois, c'est la présomption qui anime le médisant et lui inspire une rigueur inexorable contre des vices dont il ne craint pas les atteintes pour son orgueilleuse vertu. Observez, en effet, avec soin ses discours, et vous verrez avec quelle habileté il sait pallier et excuser dans autrui des défauts dont sa conscience l'avertit qu'il doit rougir le premier. Mais, pour les passions auxquelles il se croit inaccessible, et dont il ne s'est défendu peut-être qu'en se jetant dans l'extrémité opposée, il se plaît à les peindre des plus odieuses couleurs. S'il est doux, et peut-être jusqu'à la faiblesse, il vous racontera les emportemens du prochain et les scandales de son aveugle fureur. S'il est économe, et peut-être

jusqu'à l'avarice, il vous détaillera les folles prodigalités de ceux qu'entraînent l'amour du faste et les illusions du siècle, ou vous dira tout bas par quels honteux moyens ils fournissent à leur luxe effronté. Si, écoutant moins les conseils de la vertu que l'intérêt de son honneur et de sa renommée, il s'est dépris enfin des piéges de la volupté, malheur à ceux qu'asservissent encore des passions criminelles! il révèlera leur turpitude sans pitié, et ne craindra pas de déshonorer leur nom par un opprobre ineffaçable. Aveugle qui, méconnaissant ses propres misères, et oubliant que celui même qui se croit le plus ferme, doit se garder de la chute, se prépare une sentence impitoyable au tribunal de ce Maître souverain à qui un jour il nous faudra prêter, pour être jugés à notre tour, la mesure qui nous aura servi pour juger nos semblables : *Eadem quippe mensura qua mensi fueritis remetietur vobis.*

Encore, si ces jugemens et si ces discours s'appuyaient toujours sur des faits certains et incontestables, ils blesseraient sans doute la loi de l'indulgence fraternelle, mais seraient moins condamnables toutefois que des censures qui n'ont d'autre fondement qu'un prétendu discernement, et le malheureux penchant qui, selon saint Augustin, nous porte à regarder et à présenter nos soupçons comme des certitudes indubitables : *Amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones.* La présomption, nous inspirant pour notre pénétration et nos lumières une orgueilleuse admiration, nous persuade que les véritables intentions du prochain ne sauraient échapper à la justesse de nos observations, et la médisance, établissant ses rapports sur la témérité de nos conjectures, ne se plaît tant à les répandre que dans l'espoir de faire partager aux autres l'opinion que nous avons conçue de notre sagacité. On se pique de ne pas se laisser abuser par de trompeuses apparences, de lire, à travers le voile dont s'enveloppe le prochain, le principe secret qui dirige sa conduite, d'interpréter avec habileté toutes ses actions, d'en montrer avec précision le véritable but; on se pique, en un mot, de connaître les hommes. Vous connaissez les hommes : connaissance désirable, si, vous ayant appris combien leurs penchans ont de violence, elle vous inspire pour leurs faiblesses plus de compassion que de courroux; mais connaissance funeste, si les censures et les amertumes en sont l'unique fruit. Vous connaissez les hommes : mais depuis quand cette science est-elle devenue si facile que vous pensiez avoir pu l'acquérir sans efforts, lorsque les plus habiles ont reconnu que le cœur de l'homme était un impénétrable abîme, et

que saint Paul, bien loin de juger ses frères, n'était lui-même à ses propres yeux qu'une énigme inexplicable? Vous connaissez les hommes : mais n'est-ce pas d'après vous-même que vous apprîtes à les juger? et toute votre science ne se borne-t-elle pas à prendre dans votre propre cœur les motifs bas ou criminels que vous leur imputez? Enfin, vous connaissez les hommes : eh! oubliez cette déplorable connaissance, puisqu'elle produit pour vous et pour les autres des fruits si dangereux; qu'elle entretient au fond de votre cœur ce fiel plein d'amertume qui le ronge, et qu'elle vous porte à répandre au dehors vos doutes pleins de malignité, et à semer parmi vos frères les dissensions et les scandales. Enfin, vous connaissez les hommes : écoutez la réponse de saint Grégoire : Le Chrétien, dit ce saint Docteur, doit chercher, non sa propre gloire, mais la vie de ceux qui l'écoutent : *Non gloriam suam sed auditorum vitam*, et s'il comprend qu'il ne peut atteindre ce but, il doit renfermer sa science dans un silence prudent : *Tacendo abscondat scientiam suam*. Gardez donc une juste réserve, vous dont la science se réduit à des défiances et à des soupçons, et qui, loin d'espérer que vos frères trouveront la vie dans vos discours, ne pouvez vous attendre qu'à leur donner la mort : la mort à celui qui en est l'objet, puisque vous lui ravissez un bien plus précieux que la vie; la mort à celui qui vous écoute, puisqu'il perd son ame en partageant le plaisir criminel que vous goûtez à médire. Mais la médisance n'est jamais plus digne d'horreur que lorsque, empruntant le masque de la vertu, elle s'entretient des défauts d'autrui sous le spécieux prétexte de les réformer ou d'en gémir; c'est surtout dans cette dissimulation hypocrite que le médisant trouve un plein contentement, et qu'il se repaît à loisir de la contemplation de son propre mérite, et de la satisfaction qu'il éprouve à tout humilier autour de lui; non seulement il goûte sans remords ces coupables douceurs, mais il s'accuserait de lâcheté s'il consentait à garder le silence : il prétend qu'il est de son devoir de poursuivre courageusement le vice, et d'en relever les excès sans pitié. Vous diriez qu'il a été établi le réformateur de ses semblables, et que c'est à lui que Dieu a confié les intérêts de sa gloire. Aveugle, qui ne comprend pas qu'il ne censure si vivement les erreurs de son frère, que pour lui faire perdre dans l'estime des hommes une place dont il prétend s'emparer, et que la douceur qu'il trouve à critiquer ses défauts doit bien moins sa naissance à son zèle qu'à la comparaison secrète qu'il établit entre les faiblesses d'autrui et sa prétendue supériorité. Eh quoi! demande Job, Dieu a-t-il be-

soin, pour soutenir ses droits, de toutes vos illusions et de tous vos détours : *Numquid Deus vestro indiget mendacio, ut pro illo loquamini dolos?* Vous a-t-il chargé de le représenter ici-bas, et d'y tenir pour lui la balance : *Numquid faciem ejus accipitis, et pro Deo judicare nitimini?* Si les écarts de votre frère vous affligent, si vous le voyez avec douleur courir à sa perte éternelle, essayez, s'il est en votre pouvoir, de le faire rentrer dans le sentier de la justice ; empruntez tour à tour le langage du zèle et celui d'une tendre affection ; rappelez-lui les jours de sa vertu, faites-le rougir à la vue de son avilissement, parlez-lui des supplices qu'un Dieu prépare à son ingratitude, et de l'opprobre que les hommes eux-mêmes réservent à ses excès. Mais s'il est sourd à vos prières, insensible à vos exhortations, ne confiez qu'au Seigneur votre affliction profonde, ne parlez qu'au Seigneur de celui dont les égaremens font couler vos pleurs, et n'ajoutez pas au scandale de ses désordres le scandale d'un zèle emporté et plein d'amertume.

Cependant, dit saint Bernard, s'il en est qui dévoilent sans précaution la honte de leurs frères, il en est d'autres qui savent déguiser la malice de leur cœur sous le vernis de la charité même : vous les voyez, continue ce Père, commencer par pousser de profonds soupirs ; ce n'est qu'avec un visage affligé, une voix plaintive, après mille et mille détours qu'ils se décident enfin à laisser échapper leur secret ; d'autant plus dignes de croyance qu'ils paraissent ne donner leurs aveux qu'à la force de la vérité et compatir les premiers au malheur de celui dont ils découvrent l'ignominie. J'en éprouve, dit l'un, une véritable douleur, car je l'aime sincèrement ; mais, malgré tous mes efforts, jamais je n'ai pu le résoudre à briser ces chaînes honteuses : *Doleo vehementer.* Depuis long-temps j'avais remarqué sa faiblesse, dit un second, j'en gémissais dans le silence, et, s'il n'eût tenu qu'à moi, nul autre n'aurait connu ce déplorable mystère : *Revera ita est.* Il a, d'ailleurs, dira un troisième, des qualités précieuses ; mais voici le point, pour ne pas dissimuler, sur lequel ses amis les plus tendres le jugent inexcusable : *Excusari minime potest.* Et c'est ainsi que le médisant insinue son venin avec d'autant plus de succès, qu'il inspire moins de défiance ; c'est ainsi qu'il contente la perversité de son cœur, et se pare tout à la fois du double mérite de haïr le vice et d'aimer le coupable. Détestable hypocrisie ! plus criminelle mille fois que celle dont des pervers déguisent quelquefois la corruption de leur cœur ; car celle-ci du moins n'est funeste qu'à l'hypocrite, et peut même porter au bien ceux qui n'en connaissent pas le prin-

cipe honteux; mais l'hypocrisie de la médisance répand au loin autour d'elle une contagion funeste, qui dessèche tous les cœurs et flétrit la plus belle comme la plus douce des vertus. (Le même.)

A quels dangers la médisance expose notre salut.

N'accuserons-nous point l'Apôtre d'une excessive rigueur, quand nous le voyons, dans un même arrêt, placer la médisance à côté de l'adultère, de l'idolâtrie et des vices les plus odieux, et lui interdire tout espoir de salut, comme aux forfaits les plus révoltans? Ne vous abusez point, dit-il, ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les voleurs, ni les médisans n'entreront dans le royaume des cieux : *Nolite errare; nec fornicarii, nec idolis servientes, nec adulteri, nec fures, nec maledici, regnum Dei possidebunt.* Non, Chrétiens; car, sans approfondir ici toute la malice de la médisance, et sans examiner si, comme les crimes les plus abhorrés, la médisance ne suppose point la haine du prochain et le mépris de Dieu; pour reconnaître la justice de cette sentence, il nous suffit de comprendre quels dangers doit préparer à notre salut un péché que l'on commet sans remords, que l'on accuse sans bon propos, qu'on ne répare presque jamais.

Dieu, par intérêt pour sa gloire, a placé au fond de notre cœur un ministre inflexible de sa justice, un vengeur inexorable de ses droits: c'est le remords. Vainement le coupable essaie d'étourdir son oreille par le fracas et le tumulte du siècle, il faut qu'il consente à entendre retentir au dedans de lui-même cette voix formidable, au milieu même de son agitation et de ses bruyans plaisirs. Vainement il voudrait échapper à ces foudroyans reproches, à ces déchiremens cruels, il n'est point de fuite si précipitée que n'atteigne la poursuite de cet infatigable ennemi. Cependant nos préjugés et surtout nos rechutes peuvent, par degrés insensibles, conduire le remords à l'assoupissement, et obtenir enfin de lui le silence, et c'est à la médisance surtout qu'il est donné d'offrir le scandale de ce déplorable succès.

En effet, vous verrez peut-être des hommes, entraînés par les plus coupables penchans, tourner quelquefois leurs regards vers la vertu, et lui rendre hommage par leur repentir. Vous verrez des voluptueux rougir de leur avilissement, des hommes emportés condamner leurs violences, des hommes peut-être depuis longtemps enfoncés dans le crime, et toutefois accessibles encore à de salutaires regrets. Mais montrez-nous un médisant qui déplore

son inclination funeste, qui s'afflige des blessures que fit à son frère la dent cruelle de sa malignité, qui pense à désarmer la colère céleste par ses pleurs, qui craigne enfin, quand il a été lui-même si rigoureux, de ne plus trouver d'indulgence. Non, son indigne sagacité pour découvrir les vices, et son habileté pour en faire ressortir la honte, son avidité pour recueillir les calomnies, et son empressement à les répandre, et toutefois, si on le contredit, l'abandon soudain des assertions les plus odieuses, et l'oubli des plus injurieuses imputations: en un mot, le naturel, et pour parler ainsi, la simplicité de sa malice, tout montre qu'il est parvenu à cet endurcissement fatal qui le rend inacessible à la confusion et au remords. Ses médisances ne lui coûtent pas un regret, et ne sont pour lui qu'un langage journalier et sans conséquence; son cœur, ainsi qu'un vase rempli d'une liqueur funeste, laisse les discours malins couler de ses lèvres sans scrupule comme sans précaution : tantôt c'est une rumeur incertaine que le médisant transforme sans examen en un fait incontestable, pour répandre sur la vertu la plus pure des doutes et des soupçons; tantôt c'est un seul mot, naïf au premier aspect, qu'on dirait plein d'innocence, mais qui va préparer la ruine d'une haute fortune, ou imprimer la honte sur une éclatante réputation. Que dis-je! comment serait-il averti de sa faute par le remords? Souvent c'est même sans élever la voix qu'il a le secret de médire. S'il faut encourager de caustiques bons mots, la médisance sera dans son sourire; s'il faut appuyer des défiances outrageantes, la médisance sera dans son regard; s'il faut laisser à la satire un libre cours, la médisance sera dans l'indifférence et l'immobilité de ses traits.

Mais comment ne trembleriez-vous pas pour votre salut, quand vous voyez que votre cœur est arrivé à suivre sans remords un penchant que condamnent également l'esprit de l'Évangile, l'intérêt de la religion, la voix de l'humanité? L'esprit de l'Évangile : quelle est la loi que Jésus-Christ est venu porter à la terre, sinon une loi de charité? de quel précepte a retenti plus souvent son école que du précepte de la charité? à quel signe prétend-il qu'on nous reconnaisse pour ses disciples, si ce n'est à la charité? Quoi! celui qui ne montre que commisération pour les faibles, que tendresse pour les pécheurs, ne renversera pas votre inexorable tribunal! Quoi! celui qui vous commande de faire du bien à vos ennemis souffrira-t-il que, sans pitié, vous poursuiviez un homme contre lequel vous ne pouvez pas même alléguer l'horrible excuse

de la haine? Ou déchirez l'Évangile, ou tremblez en y lisant à chaque page la condamnation de votre impitoyable médisance.

L'honneur de la religion : car si les impies affectant d'oublier quels préceptes de douceur et d'amour mutuel la religion donne à ses enfans, et quelles pacifiques maximes elle fait sans cesse descendre de la chaire évangélique, osent insolemment lui imputer un esprit d'aigreur et de discorde, où trouvent leur prétexte ces indignes calomnies, sinon dans votre conduite, vous que l'on voit peut-être allier une apparente fidélité pour l'Évangile avec la transgression publique d'une loi qui sert de fondement à sa céleste morale?

Enfin, la voix de l'humanité : ménagez votre frère, souvenez-vous du limon dont il fut pétri, et accordez à l'humaine fragilité quelque pitié et quelque indulgence. Hélas! tandis que ses faiblesses sont l'objet de vos censures, de vos risées et de vos mépris, qui sait si le premier il ne s'accuse pas avec plus de rigueur encore; qui sait si, pénétré de confusion et de repentir, il ne conjure pas son Dieu chaque jour de briser de coupables liens; si, par de fervens soupirs, il ne sollicite pas son pardon? Ses pleurs l'ont obtenu peut-être; faut-il qu'il ne trouve que vous d'inexorable, et que vous soyez le seul que sa douleur ne peut fléchir! (Le même.)

Grandeur du crime de ceux qui médisent par haine.

Si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois, pour ne pas omettre entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot : L'une des plus grandes obligations du Christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent : *Maledicimur, et benedicimus* [1] : « On nous maudit et nous bénissons. » Si bien que quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudrait faire cet effort sur nous, lorsqu'une inimitié nous divise, ou du moins n'en dire aucun mal. Car, il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion que lorsqu'elle est née; de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir dans le temps qu'il faut travailler à l'étouffer.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus

[1] I Cor., IV, 12.

divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se raidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire; il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus en son cœur l'injure qu'il a reçue; à force de parler, il croit tout-à-fait ce qu'il ne croyait qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs, il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation, et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances; puisque, s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet; et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci, et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avais à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres sans aucune autre raison particulière. Recherchons-en la cause; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société; cependant ce plaisir malin que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche, ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a raison de dire : « Que « l'on ment avec plus de succès en forgeant des calomnies cruelles « et atroces, et que l'on croit plus aisément un mal faux qu'un « bien véritable : » *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur,... facilius denique falso malo quam vero bono creditur.* De là paraît le plaisir, comme naturel, que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devions nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'Ange et l'homme, n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veulent pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste; car, nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir; et si les lois de la civilité nous obligent

à dissimuler et feindre quelque concorde apparente, qui pourrait lire dans nos cœurs avec quel dédain avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retiennent qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellens, et voir tout le reste au dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie: de là la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellens. Voilà la cause de la médisance, l'envie; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement; l'envie ne va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant; il ronge secrètement. Saint Chrysostôme dit que : « La médisance imite la servante qui « prend à la dérobée les effets de son maître; ou semblable au vo- « leur qui, étant entré dans une maison, considère attentivement « tout ce qui s'y trouve, pour voir ce qu'il pourra emporter; elle « observe avec soin ce qu'elle pourra enlever à la réputation de « celui dont elle est jalouse, et ensuite elle se cache. » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi mot, par des paroles à double entente; s'il parle ouvertement, il prend de beaux prétextes: combien honteuse est donc cette passion! (Bossuet, *Sur la Médisance.*)

Artifices du démon pour nous faire commettre la médisance.

Quand le démon s'attache à surprendre un homme, il s'étudie d'abord à découvrir à quel vice il est le plus porté par sa nature, afin qu'il ne souhaite pas même de se délivrer d'une captivité qui

lui sera agréable; car cet ennemi si fin et si rusé connaît bien de quels liens il doit se servir pour nous tenir en servitude, ne doutant pas que, s'ils nous étaient pénibles, nous ne fissions promptement effort de les briser pour nous remettre en liberté.

Personne ne connaît quels sont les liens que le démon lui prépare; et nous sommes semblables à des gens ivres qui, étant remplis de vin, ni n'aperçoivent les cordes dont on est prêt de les lier, ni ne sentent quand on les lie.

Quand on entend dire du mal d'un homme de bien, ou se moquer de la vérité, sans rien répondre pour la défense de l'un ou de l'autre, ce silence n'est-il pas bien criminel? Car, en écoutant ces médisances ou ces railleries, sans reprendre celui qui les fait, on a lieu de croire qu'on les approuve comme si elles étaient vraies. C'est pourquoi Dieu les condamnera tous deux à la même peine, l'un pour avoir dit le mal, l'autre pour l'avoir écouté.

Gardons-nous de mépriser les fautes mêmes qui nous semblent les plus légères; car nous voyons qu'encore qu'un oiseau qui a donné dans un filet n'y soit souvent retenu que par un ongle, toute la vigueur et la légèreté de ses ailes n'est pas capable de l'en retirer; et qu'ainsi, bien que tout son corps soit comme libre et hors du filet, tout son corps néanmoins s'y trouve pris. (Saint Ephrem.)

Fuir la médisance.

Ne parlez jamais mal de personne, et ne prenez jamais plaisir à entendre la médisance déchirer vos frères; car si vous y preniez plaisir, vous participeriez au péché du médisant. Ne fissiez-vous qu'ajouter foi à ce que vous en avez entendu dire, vous ne seriez point exempt de faute, parce que la prudence vous défend de croire au mal qu'un médisant prend plaisir à dire de votre frère. Rien n'est plus funeste ni plus odieux que la médisance. C'est un démon qui ne vit heureux qu'au sein des troubles et des tempêtes. La paix lui est insupportable; la guerre, les discordes, les haines, ont seules pour lui des charmes. (Saint Hermas, pasteur, *Mand. II.*)

Péroraison.

Fuyons donc, Chrétiens, un vice dont les causes sont si honteuses et les effets si pernicieux. Puisque c'est à la charité qu'on

doit nous reconnaître pour les disciples de Jésus-Christ, montrons par notre conduite que nous pouvons sans rougir porter un nom si glorieux. Ne parlons du prochain que pour exalter ses vertus ou pour le défendre contre ceux qui voudraient l'attaquer; et si quelquefois nous étions tentés de parler des fautes d'autrui, pensons à nos défauts, pensons à nos misères, et puisque l'orgueil est la principale cause de la médisance, soyons humbles, afin que notre humilité et notre indulgence pour nos frères nous fassent obtenir du Seigneur un jugement favorable.

Adoucissons par l'indulgence mutuelle les maux inséparables de la vie, et n'aigrissons point nos douleurs par d'injustes reproches et d'odieuses récriminations. Appelés aux mêmes espérances et placés ensemble dans cette barque mystérieuse que Jésus-Christ a lancée sur la mer périlleuse du monde, nous entendons autour de nous sans cesse mugir les flots et sans cesse gronder les orages. Navigateurs imprudens, n'aggravons pas nos périls par nos dissensions intestines; mais, unis par une étroite charité, prêtons-nous un mutuel appui pour éviter les écueils et braver les tempêtes, et méritons d'arriver ensemble au port du salut éternel. Ainsi soit-il. (M. Borderies.)

MISÉRICORDE DE DIEU.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

C'est le plus consolant des attributs divins, le seul qui fonde notre espérance, et c'est aussi celui dont les livres saints nous donnent la plus haute idée. Dieu fait principalement consister sa gloire à pardonner aux pécheurs. Il dit qu'il fait justice jusqu'à la troisième et la quatrième génération, et *miséricorde* jusqu'à la millième, ou plutôt sans bornes et sans mesure: *In millia* [1], selon l'expression du Psalmiste. Dieu a pitié de nous comme un père a pitié de ses enfans, parce qu'il connaît la matière fragile dont il nous a formés [2]. Comme si la tendresse d'un père n'était pas encore assez touchante, Dieu compare la sienne à celle d'une mère; il dit de la nation juive : « Jérusalem pense que le Seigneur l'a ou-« bliée et l'a délaissée; une mère peut-elle donc oublier son enfant, « et manquer de pitié pour le fruit de ses entrailles? Quand elle en « serait capable, je ne vous oublierai point [3].» Dans le psaume 135, tous les versets ont pour refrain que *la miséricorde de Dieu est éternelle.* Nous en voyons la preuve dans la conduite que Dieu a tenue envers les hommes depuis la création.

Jésus-Christ, parfaite image de Dieu son Père, a été la *miséricorde* personnifiée et revêtue de notre nature; il n'a dédaigné, rebuté, humilié aucun pécheur; il n'a fait que pardonner. La brebis perdue, l'enfant prodigue, la pécheresse de Naïm, Zachée, la femme adultère, saint Pierre, le bon larron, la prière qu'il a faite

[1] Exode, 20, 6. — [2] Ps., 102, 13. — [3] Isaïe, 49, 14.

sur la croix pour ceux qui l'avaient crucifié ; quelles leçons! Par ces traits, Jésus-Christ a prouvé sa divinité aussi efficacement que par ses miracles : C'est ainsi, dit saint Paul, que la bonté et la douceur de Dieu, notre Sauveur, s'est fait connaître [1]. Un homme n'aurait pas poussé la *miséricorde* jusque là.

Les Pères de l'Église ont épuisé leur éloquence à relever tous ces traits. Pélage eut la témérité de soutenir qu'au jugement de Dieu aucun pécheur ne recevra *miséricorde*, que tous seront condamnés au feu éternel. « Qui peut souffrir, lui répond saint Jérôme, « que vous borniez la *miséricorde* de Dieu, et que vous dictiez la « sentence du Juge avant le jour du jugement? Dieu ne pourra-t-« il, sans votre aveu, pardonner aux pécheurs, s'il le juge à pro-« pos [2]? » « Que Pélage, dit saint Augustin, nomme comme il « voudra celui qui pense qu'au jour du jugement aucun pécheur « ne recevra *miséricorde*, mais qu'il sache que l'Église n'adopte « point cette erreur; car quiconque ne fait pas *miséricorde* sera « jugé sans *miséricorde* [3].» « Dieu est bon, dit ce même Père, Dieu « est juste; parce qu'il est juste, il ne peut damner une ame sans « qu'elle l'ait mérité; parce qu'il est bon, il peut la sauver sans « mérites, et en cela il ne fait tort à personne [4]. » « Lorsque Dieu « fait *miséricorde*, dit saint Jean Chrysostôme, il accorde le salut « sans discussion, il fait trève de justice, et ne demande compte de « rien [5]». C'est le langage uniforme des Pères de tous les siècles ; langage qui suppose cependant que les pécheurs reviendront sincèrement à Dieu pendant qu'ils sont encore sur la terre, parce qu'il n'y a pas de salut à espérer pour ceux qui meurent dans leur péché. (BERGIER, *Dictionnaire de théologie*, *art. Miséricorde de Dieu.*)

Dieu est notre Créateur.

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse ; mais cette crainte doit être modérée; sans cela nous tombons dans le désespoir. Or, ce dernier sentiment est tout à la fois, et le plus injurieux à Dieu, et le plus funeste à l'homme. Distinguez exactement le désespoir et la juste défiance de vous-mêmes. Craindre de ne pas détester assez ses péchés, de n'avoir pas assez de regret et

[1] Tit. III, 4. — [2] Dial. 1; *contra Pelag.*, 9. — [3] *L. de Gestis Pelagii*, 3, 9, 11. — [4] *Contra Julian*, 3, 18, 35; *contra duas Epist. Pelag.*, 4, 6, 16.—[5] Hom., *in Ps.* L, 1.

de douleur de les avoir commis, de ne pas les expier assez rigoureusement, c'est une crainte juste et salutaire. Mais craindre excessivement que Dieu ne puisse pas ou ne veuille pas nous les pardonner, croire qu'il nous refusera notre pardon, quand nous le lui demanderons sincèrement, que nous le lui demanderons instamment, c'est désespérer de sa bonté, c'est se rendre coupable d'un péché affreux, d'un crime diabolique.

L'espérance chrétienne est une vertu que Dieu répand dans notre ame, par laquelle, comptant sur le secours du Tout-Puissant et les mérites du Rédempteur, nous espérons arriver au ciel. La confiance, selon les théologiens, n'est point distinguée de l'espérance. La confiance, dit saint Thomas, ajoute seulement au courage une fermeté qui diminue les craintes que nous concevons sur notre faiblesse et notre inconstance. L'ame tiède espère, le Chrétien fervent est rempli de confiance en son Dieu.

Si, à la faveur de la clarté céleste qui éclaire tout homme qui vient au monde, je m'élève vers mon divin Auteur, je sens naître ma confiance en lui. Pourquoi? parce que le titre de créateur ne me présente pas seulement une puissance sans bornes, qui appelle du néant tout ce qui lui plaît, il m'offre de plus un être souverainement sage et infiniment bon. Cette souveraine sagesse se propose, en créant, une fin digne d'une intelligence infiniment parfaite, comme une bonté infinie veut et assure mon bien dans la fin que se propose le Créateur. De cette conviction intime naît ma confiance, et de ma confiance suivent la paix, la tranquillité, le courage, mille autres avantages. C'est en particulier la confiance avec laquelle je sers le meilleur des maîtres, qui me rend son service doux, agréable et aisé. Elle surmonte les obstacles, elle aplanit les difficultés qui s'opposeraient à ma fidélité : et alors, la tranquillité dans l'esprit et la joie dans le cœur, je cours dans la voie des commandemens de Dieu.

Que vous êtes éloigné de l'idée que vous devez concevoir de votre Créateur, quand vous avez besoin qu'on anime votre confiance en lui! Que vous lui rendrez bien moins encore de justice si, malgré tout ce que je pourrai vous suggérer, vous vous obstinez à craindre et à trembler sous les yeux et dans le sein du Père céleste.

Indigne serviteur, avez-vous à vous plaindre de votre maître? Vous commande-t-il quelque chose d'impossible? Si aujourd'hui vous avez un peu de peine, n'en serez-vous pas abondamment

dédommagé par des récompenses infinies qui vous attendent? Lâche soldat, vous combattez par ordre et sous les yeux d'un père; comment le courage peut-il vous abandonner? Vos ennemis sont les siens, les siens doivent être les vôtres. Il les a tous vaincus: il veut que vous triomphiez de tous. Ils n'ont de pouvoir qu'autant qu'il leur en accorde; ne rougirez-vous pas de prendre la fuite devant eux? Enfant dénaturé, où irez-vous que vous ne restiez sous les yeux et dans le cœur de votre père? Passez les mers sur les ailes de l'aurore, et arrivez aux extrémités du monde; élevez-vous au dessus des cieux, descendez jusqu'au fond des abîmes, vous ne sortirez jamais de l'immensité de Dieu. Vous restez donc toujours dans le sein d'une Providence aimable, tout occupée, pour ainsi dire, de vous. Elle prévient vos besoins, elle veille à votre sûreté, elle arrange tout pour votre bonheur. Conduit par une sagesse éternelle, assisté par une douce et bienfaisante Providence, soutenu par un bras tout-puissant, vous vous troublez, vous vous inquiétez, vous vous découragez, parce que vous n'estimez pas, que vous ne connaissez même pas vos avantages.

Qu'est-ce qui vous inspirera la confiance? qui vous en pénètrera? L'idée juste que vous vous formerez de votre Créateur. Et où puiserez-vous la connaissance de Dieu? Dans l'étude de votre religion. Donnez donc la plus grande partie de votre temps, consacrez tous vos soins à acquérir cette science incomparable. Voyez d'abord d'où vous venez, considérez attentivement où vous allez; et, par un raisonnement infaillible, concluez qu'une sagesse éternelle et une bonté infinie, en vous appelant à une fin, vous ont préparé et vous départissent tout ce qui vous est nécessaire pour y parvenir. Dieu m'appelle au ciel; je ne puis de moi-même m'y élever; lui seul peut m'y faire arriver; je dois donc lui demander, je dois espérer son secours : c'est le raisonnement simple que fait tout esprit raisonnable; c'est sur ces principes solides que tout cœur doit régler sa conduite.

Les esprits prévenus et orgueilleux, les cœurs corrompus, ne contredisent pas seulement sur ce point les vérités fondamentales de la religion : ils attaquent encore les premiers principes du raisonnement; mais au fond du cœur ils en sentent la vérité. Malgré les efforts d'une imagination vive, l'assiduité d'un travail forcé, le brillant d'une éloquence séduisante; malgré leur science et leur réputation; malgré l'ignorance et l'aveugle prévention qui voudraient les nommer les génies de leur siècle, ces prétendus beaux esprits n'établiront jamais aucun système qui ne se détruise

de lui-même. Simple dans votre foi, plaignez et méprisez ces incrédules, obéissez sagement à ce que la raison et la foi vous prêchent de concert. L'erreur peut attaquer, s'efforcer de détruire, elle peut même réussir à ébranler; jamais elle ne s'avisa de vouloir établir solidement : elle ne se soutient qu'auprès de l'ignorance. Le plus hardi et le plus savant incrédule se borne à faire douter; la vérité peut seule établir solidement un système, et le défendre de toutes parts; ses principes sont invariables, son langage simple, ses voies droites et sa marche uniforme.

Tenons-nous, pour un moment, au tribunal du bon sens. Vous êtes-vous donné la vie? Par vos parens, ne la tenez-vous pas originairement du Créateur? La terre qui vous soutient et vous nourrit; l'air que vous respirez, et qui entretient votre vie; le soleil qui vous éclaire et vous échauffe; les animaux innombrables qui, pour vous, peuplent la terre et les eaux; les astres, tout l'univers, sont sortis des mêmes mains que vous. Les païens ont pu fermer les yeux; nous pouvons nous-mêmes nous accoutumer au ravissant spectacle que nous offre la nature; mais l'ordre, la variété, la beauté, l'étendue et la consistance du monde, réclament sans cesse la puissance et la sagesse d'un premier Être, auteur et conservateur de tout ce qui existe.

Qu'a pu opposer l'orgueil humain contre une vérité si palpable et si consolante? Croirions-nous, sur le témoignage de nos pères, qu'elle ait pu trouver des incrédules, si notre siècle pervers ne nous en fournissait des exemples? Pour tromper des esprits faibles, et faire naître dans eux un doute sur la vérité la plus évidente, je veux dire l'existence d'un Dieu, l'impiété avance quatre absurdités monstrueuses, chimériques et contradictoires.

A l'intelligence d'un premier Être, nos incrédules substituent la matière; et de cette matière aveugle, informe et composée, ils tirent l'ordre, l'harmonie et la consistance que nous offre l'univers : première erreur des plus absurdes. Autre absurdité. Dans les portions diverses de cette matière, qu'ils nomment molécules, ils supposent une infinité réelle de combinaisons. De ce qu'ils ne sauraient supputer et définir un nombre, peuvent-ils conclure qu'il soit réellement infini? Troisième chimère. Les molécules de la matière, ils les font mouvoir; mais par qui? Si c'est par elles-mêmes qu'elles se meuvent, comment la matière peut-elle se communiquer un principe éternel de mouvement? S'ils admettent un moteur étranger, voilà le Créateur, voilà la Divinité. Enfin, si le hasard, qui n'offre qu'un mot vide, a pu dans un temps produire

l'univers, ce même hasard, le moment d'après, ne doit-il pas le détruire? L'ordre et le hasard, le hasard et la consistance ne se combattent-ils pas, ne s'excluent-ils pas nécessairement? Ces absurdités monstrueuses, ces contradictions grossières se font encore mieux sentir quand on ose attribuer à la combinaison fortuite des molécules de matière la création de l'homme. Tout ce qu'il y a d'admirable parmi les créatures insensibles, tout ce que l'instinct des animaux offre de merveilleux, l'homme le trouve éminemment en lui-même. Il pense de plus, il délibère, il raisonne, il produit des affections, il exerce, il sent sa liberté. Que de fonctions dans lui, que de facultés au-dessus de la matière! Quand l'élévation de mon esprit, quand l'étendue de mon cœur ne me ferait pas voir dans moi une image de la Divinité, ma mémoire, disait un savant païen (c'était l'Orateur romain), ma mémoire a quelque chose de merveilleux, d'incompréhensible : je jurerais qu'elle est quelque chose de divin.

Enfin, fermât-on les yeux à tout ce qui dans l'homme annonce visiblement le Créateur, en voyant les générations se succéder, il est impossible de méconnaître des premiers parens, auteurs de tout le genre humain, sortis immédiatement des mains de Dieu. Ces premiers parens, personne n'a jamais osé les nommer; la religion seule nous a transmis non-seulement leur nom, mais la plupart des circonstances de leur vie, le nom, le nombre et le caractère de leurs enfans, l'époque de leur naissance et celle de leur mort.

L'homme est donc évidemment l'ouvrage de Dieu. Le ciel, les astres, la terre, les animaux, toutes les créatures sont sorties des mêmes mains qui pétrirent et animèrent le limon dont notre corps est formé. Un être sage n'a pu agir à l'aveugle, il lui a fallu un motif; et par une seconde conséquence aussi infaillible, il a fallu que ce motif fût digne de lui. Sa souveraineté, son indépendance exigent qu'il se propose sa gloire dans tout ce qu'il fait, comme Salomon nous en avertit; mais sa bonté ne demande pas moins qu'il cherche également le bien et l'avantage de sa créature. Tout système, qui n'a pas pour base ce double objet, se détruit par lui-même; tout raisonnement, qui combat ce double principe, sera toujours lui-même combattu par la saine raison. Si je me tiens fidèle et soumis dans l'ordre prescrit par le Créateur, il faut essentiellement que la création soit un avantage pour moi. Or, serait-ce un bien d'avoir vécu, si dans l'homme tout périssait à la mort? Les peines qu'on éprouve pendant la vie n'excèdent-elles pas de beaucoup les plaisirs dont on jouit? Ne cherchons point ici des preuves

hors de nous, tenons-nous au fond de nous-mêmes, interrogeons notre esprit, raisonnons avec notre propre cœur : ne sentons-nous pas une peine, une répugnance extrême à mourir? Malgré tous les avantages que la foi nous découvre au delà du trépas, n'avons-nous pas une horreur naturelle de la destruction de nous-mêmes? Je désirerais ardemment de survivre à ma mort. Qu'annonce cet ardent désir? Qu'assure-t-il à la saine raison? Que prêche-t-il, que promet-il à un esprit qui n'est aveuglé par aucune prévention? La souveraine bonté ne se serait-elle proposé que de se jouer de moi et me rendre malheureux en me livrant à un désir violent qu'elle refuserait ensuite de satisfaire? Serait-ce d'ailleurs faute de puissance de sa part? Lui est-il plus difficile de conserver que de créer?

Si je sors de moi-même, que j'entre dans la société des hommes, que trouverai-je dès le premier pas? Des preuves multipliées de la bonté du Créateur, de nouveaux motifs de me confier en lui. Je me vois sur la terre environné de mes semblables que je sens être mes frères, parce qu'ils viennent du même principe, qu'ils ont la même fin que moi. Je les vois tous dans un besoin mutuel les uns des autres, parce qu'ils sont membres d'un même corps dont le Créateur est le chef. Si ma raison est surprise d'apercevoir tant de malice dans des ames créées à l'image de Dieu; si elle se scandalise de voir sur la terre tant de méchans dans la gloire et la prospérité, tant de justes dans l'indigence et l'oppression, ma religion vient à mon secours, elle m'éclaire, et, en m'instruisant, me satisfait et me tranquillise. Tout ce qui passe, me dit-elle, n'est rien en comparaison d'une éternité. Faire acheter par de courtes épreuves un poids immense d'une gloire immortelle, tels sont les décrets de la miséricorde de Dieu envers ses élus. Punir en l'autre vie, avec une sévérité incompréhensible, toute injustice, tout péché qui n'aura pas été détesté et expié sur la terre, tels sont les arrêts immuables de la justice de Dieu. Plein de l'assurance que me donne en ceci ma foi, je souffre avec patience, je me résigne, et j'attends avec empressement le grand jour de la manifestation.

Les lumières de ma raison découvrent en Dieu une puissance sans bornes et une miséricorde infinie; mes sens m'offrent les effets de cette puissance, et ma religion les preuves innombrables de cette bonté. Une humble et parfaite obéissance à cette religion, me garantit de tout remords; elle procure de plus à ma conscience la paix, à mon esprit le calme, à mon cœur le contentement, à toute mon ame une joie pure, constante, inaltérable, indépendante de toutes les circonstances des temps et des lieux. Dans la pratique

des devoirs qu'impose la religion, j'estime, je désire, je chéris ce que les hommes méprisent, haïssent et redoutent le plus: la pauvreté, l'humiliation, la douleur, la mort. Ce qui rend l'incrédule et le mondain malheureux fait ma gloire et mon bonheur. Fidèle au Créateur et vivant au milieu de mes semblables, un double objet m'occupe entièrement; la gloire de mon maître et le salut de mes frères: tout le reste ne m'est rien. Que la terre est méprisable! m'écriai-je en fixant le ciel; la victoire sur les ennemis de mon salut, le royaume de Dieu, la couronne immortelle, voilà ce qui m'intéresse, voilà ce qui m'occupe tout entier; et plus je me fais violence pour vaincre mes ennemis, conquérir le royaume céleste, et ravir la couronne d'immortalité, plus je sens en moi de courage, de contentement, de joie et de confiance en mon Dieu.

La sainte, la ravissante liberté dont jouissent les enfans de Dieu, paraît une chimère aux enfans du siècle. Selon ceux-ci, vivre sans attache, sans projet, sans ambition, ce n'est pas vivre: ils aiment à sortir d'eux-mêmes; la dissipation est leur élément. L'ame intérieure est toujours avec elle-même. Si elle détourne les yeux de dessus soi, ce n'est que pour les élever à Dieu. De lui, avec une soumission égale, elle accepte les biens et les maux, les épreuve et les caresses: rien de périssable ne la fixe; elle rapporte tout, elle subordonne tout à l'éternité. Comme rien de créé ne l'occupe, ou du moins ne la captive, elle vit libre et dégagée; les hommes ne peuvent l'intimider; elle ne craint que le Seigneur, et cette crainte dans elle est toujours mêlée d'amour et de confiance: mais en vain paraît-elle tranquille, contente, inaltérable, le mondain ne peut se persuader que son contentement soit réel. On ne peut juger de cette sainte liberté que par le sentiment.

Jamais la plus basse flatterie ne donna à la vaine idole qu'elle encense une idée de son excellence pareille à celle que la religion nous fait concevoir de nous-mêmes. L'homme le plus fier, le monarque le plus orgueilleux ne pensa jamais de sa grandeur ce que le Chrétien doit croire de sa destinée. Ouvrage et image de la Divinité, il est destiné à voir, à posséder son Dieu pendant toute l'éternité: tel est son principe, telle est sa fin, telles sont ses espérances. En comparaison de ses hautes destinées, des trônes fragiles, des couronnes corruptibles, tous les trésors de la terre ne sont que de l'ordure. Vivant de la foi, le juste se borne à considérer son terme, à avancer vers sa fin, et pour cela à conserver et à augmenter la grace sanctifiante qui est en lui et qui le fait enfant de Dieu, héritier de son royaume, et cohéritier de son Fils.

Nourrissez-vous de ces vérités; environné de l'immensité de Dieu, considérez attentivement en lui et la qualité de Créateur et les motifs qu'il eut en vous créant. Durant le plus pénible voyage, dans les routes les plus difficiles, ne perdez point de vue le terme heureux où vous tendez. Dans le plus cruel des exils, occupez-vous de votre céleste patrie. Du fond de la vallée de misère, portez vos yeux vers les montagnes éternelles, et découvrez la cité sainte qui vous attend. Quelle sera l'ardeur des vœux que vous formerez pour cette nouvelle Jérusalem! Si le Chrétien se regarde constamment comme voyageur sur la terre, comment s'y attachera-t-il, comment s'y amusera-t-il? Si le monde est à ses yeux un triste lieu d'exil, comment s'y plaira-t-il? S'il traite son corps comme une prison infecte, comment donnera-t-il tout son temps, bornera-t-il tous ses soins à entretenir, à orner cette prison? Comment préfèrera-t-il le lieu de son exil au séjour de sa patrie, le présent à l'avenir, la terre au ciel, le périssable à l'éternel?

Non, ses vues sont plus éclairées, ses sentimens plus justes et ses démarches plus sages. Il vient de Dieu et il retourne à lui: voilà la première vérité qu'il apprit et qui ne sort jamais de son souvenir. Il doit servir, aimer son Créateur; et cet amour libre de la part de l'homme, Dieu l'éprouve sur la terre, et se réserve de le couronner dans le ciel. Voilà en même temps et la règle de la conduite et l'objet de l'attente du Chrétien. Gagnât-il tout l'univers, il sait qu'il n'aurait rien gagné s'il venait à perdre son ame. De là le souverain mépris qu'il conçoit et qu'il témoigne pour tous les biens périssables; de là l'ardeur de ses vœux pour les biens éternels. Ainsi pensent, ainsi agissent tous ceux qui se conduisent par le véritable esprit du Christianisme. Pour les autres, qui se contentent de se dire Chrétiens et qui n'en ont en effet que l'apparence, les uns espèrent faussement, ils se confient téméirairement, en répondant que Dieu ne les a pas créés pour les perdre, qu'il est trop bon pour les damner. Sur ce principe aussi vrai qu'ils l'appliquent mal, ils s'étourdissent, ils s'obstinent dans le péché. Les autres craignent le mal, ils rougissent de certains excès; mais ils restent dans la nonchalance, ils négligent les bonnes œuvres. Les premiers doivent savoir que, si Dieu ne les a pas créés pour les perdre, ils ne les a pas non plus formés pour l'offenser. Tout homme est créé pour être sauvé, moyennant ses bonnes œuvres et les mérites du Rédempteur: tel est l'ordre prescrit d'abord par la bonté de Dieu. A-t-on l'audace de se soustraire à la douceur de cette bonté? on rentre nécessairement sous la rigueur de la justice divine.

Pour d'autres Chrétiens lâches qui se défient de pouvoir jamais se sanctifier, et dans qui la tiédeur au service de Dieu augmente les difficultés qui s'opposent à leur salut; qu'ils renoncent d'abord à leur nonchalance, et qu'ensuite ils s'appliquent la règle de conduite que prescrivait un saint que la prudence caractérisa dans toutes ses démarches. « Défions-nous de nous-mêmes, disait-il, comme si nous ne pouvions rien; agissons d'ailleurs, et travaillons comme si nous n'attendions rien des autres ». C'est sur ces principes que les saints ont vaqué à leur salut. Ils savaient bien qu'ils avaient un besoin essentiel de la grace, puisque sans elle on ne peut rien pour le ciel; mais de leur côté ils ont travaillé, parce que cette grace exige notre coopération, et que, dans l'ordre actuel établi par la Providence, c'est au mérite que le souverain Juge accorde la couronne de justice.

Défiez-vous donc de votre faiblesse, de votre inconstance, de tout vous-même, tant qu'il vous plaira; cette défiance est un acte d'humilité, et par conséquent le fondement de tout l'édifice spirituel. Mais ne blasphémez ni la bonté, ni la puissance, ni la fidélité de Dieu; n'écoutez jamais les malignes suggestions de l'ennemi de votre salut: il est le père du mensonge. Méprisez également les idées extravagantes d'une folle imagination. Le propre de cette imagination est de grossir, de dénaturer les objets, comme le distinctif du démon est la fureur et l'acharnement contre nous. Quand tous ses traits sont émoussés, que toute ressource lui manque, il emploie toutes ses ruses, il borne toute sa furie à nous inspirer le découragement. Laissez ce lion rugissant roder en vain autour de vous; nourrissez et entretenez dans votre cœur une confiance intime en votre Dieu, par le souvenir des vérités immuables consignées en mille endroits dans les divines écritures. Dieu est votre créateur; il vous a créé pour sa gloire et votre bien; il vous appelle au ciel; il vous en montre, il vous en facilite le chemin; mais il ne veut point vous sauver malgré vous. Répondez à sa voix, profitez de son secours. C'est par la pratique des bonnes œuvres que vous devez assurer votre vocation et votre prédestination à la gloire. Autant qu'il est sûr qu'un pécheur qui vit et meurt dans le crime se perd, autant il est certain que celui qui entre au service de Dieu, et y persévère fidèlement jusqu'à la fin, sera sauvé.

Si vous entendez parler de prédestination, ou que vous vouliez de vous-même, avec la discrétion nécessaire, réfléchir sur cette matière, gardez-vous de fixer un océan de lumières, et de sonder la profondeur immense des décrets éternels; vos yeux resteraient in-

failliblement éblouis, et votre esprit borné serait confondu par l'éclat et la majesté de votre Dieu. Adorez humblement tout ce qui part de la Divinité. Craignez, il est juste, tremblez sous cette vérité : *Dieu sait quel sera mon sort!* mais que votre crainte, que votre frayeur soient toujours modérées et salutaires, et surtout éloignez soigneusement de vous tout sentiment de défiance et de découragement. C'est une vérité infaillible et même une évidence palpable que la prévision divine ne nous ôte rien de notre liberté.

Le fameux conquérant de l'Asie, devant qui l'Écriture-Sainte nous dit que la terre se tut, parmi mille effets de sa folle vanité, nous a laissé une preuve bien sensible de son orgueil, dans la défense qu'il fit, sous peine de mort, à quelque peintre que ce fût, de tirer son portrait : un seul pinceau avait ce privilége. Il est des points de notre sainte religion qui mériteraient bien plus justement le même choix. Il faut des théologiens également profonds, judicieux et exacts, pour traiter ce qui regarde la prédestination.

Je ne saurais ici, pour votre tranquillité et votre consolation, vous en citer un plus respectable que celui qui fut choisi par Jésus-Christ pour être son vicaire, et chargé en particulier d'ouvrir et fermer le ciel à son gré. Voici donc l'oracle que saint Pierre adresse à tous les fidèles sur les matières de la prédestination. « Mes frères, disait le premier des Apôtres, en instruisant toutes les nations, travaillez à remplir votre vocation, à assurer votre prédestination, en vous adonnant à la pratique des bonnes œuvres. » Tenez-vous-en à cette décision, et vous verrez, selon l'oracle formel de l'Evangile, que quiconque aura fait le bien, obtiendra la vie éternelle.

Dieu est notre Père.

Le divin Maître nous ordonne d'appeler Dieu du tendre nom de père. Quelle gloire pour nous de pouvoir nous dire ses enfans ! Quelle ingratitude si nous venions à dédaigner ou à démentir cette glorieuse qualité! Dieu vous a donné l'être et vous le conserve : toutes les facultés dont vous jouissez au dedans de vous-mêmes, tous les avantages que vous possédez au dehors de vous, vous viennent de sa main bienfaisante. La vie temporelle que vous lui devez, toute précieuse qu'elle est, n'est que le germe d'une vie éternelle que le Seigneur vous destine. Enfin, pour vous rendre souverainement heureux pendant une éternité, Dieu veut bien encore vous appliquer les mérites de son propre Fils, vous reconnaître, en vertu de ses mérites, pour son enfant adoptif, et vous instituer hé-

ritier de son royaume et cohéritier de Jésus-Christ. Il est donc à triple titre votre père : en faut-il tant pour vous inspirer la confiance filiale que vous lui devez ?

Il n'y eut jamais aucun père dont la tendresse pour un fils unique approchât de celle que Dieu a pour nous : cette tendresse est éternelle, elle est immense. Avant qu'il créât le monde, le Seigneur formait sur vous des desseins de miséricorde, et depuis qu'il porta le décret adorable de vous sanctifier, sa bonté n'a pas cessé un instant d'exciter votre reconnaissance, de solliciter votre amour et d'exiger votre confiance. Lors même que par le péché vous renonçâtes à son amitié, sa bonté infinie continua à votre égard, puisque, dans ce temps malheureux, Dieu patientait ; il vous souffrait, et, quoique son ennemi, il vous cherchait. Quel est l'enfant qui trouverait grâce auprès de son père, s'il l'avait offensé aussi grièvement et aussi souvent que vous avez outragé le Père céleste ? La moindre reconnaissance que vous dussiez à un bienfaiteur si libéral et si constant, ne serait-ce pas de rappeler le souvenir des graces précieuses et des faveurs continuelles qui, de la source de tout bien, ont coulé sur vous ? Et que voyait en vous le Scrutateur des cœurs ? Qu'y trouvait-il qui pût solliciter sa générosité ? Défigurée par le péché, odieuse à ses yeux adorables, votre ame ne devait-elle pas plutôt irriter sa colère et exciter sa justice vengeresse ?

Peut-être opposerez-vous aux divins traits de bonté que je vous rappelle les châtimens que la justice divine décerne en l'autre vie à tout pécheur impénitent ; mais c'est un nouveau trait de miséricorde de la part de Dieu, quand il menace de l'Enfer : il n'avertit qu'afin qu'on prévienne, qu'on évite ses châtimens. Il craint, pour m'exprimer ainsi, il craint de trouver des coupables. Cœur ingrat ! si Dieu avait voulu vous perdre, seriez-vous aujourd'hui sur la terre ? Le moment de votre premier péché mortel n'aurait-il pas été votre dernier moment ? Combien de temps depuis lors vous a-t-il supporté dans son inimitié ? Sa grace s'est-elle encore lassée de vous prêcher ? N'est-elle point peut-être aujourd'hui plus énergique qu'elle n'a jamais été ? Ne perdez point de vue vos obligations et vos avantages personnels, pour tourner inutilement vos regards sur une multitude d'autres coupables qui se perdent volontairement. Profitez de l'amour spécial de Dieu pour vous, et laissez-lui sans hésiter le soin de justifier sa Providence. Au tribunal divin, tout innocent est assuré de se voir excusé, récompensé ; et quiconque y est condamné n'est pas seulement criminel ; mais, en subissant son arrêt, il confessera de plus son crime, et adorera l'é-

quité de sa condamnation. Que des infidèles moins coupables que vous, si vous voulez, soient déjà et pour toujours les victimes de sa justice, que devez-vous en conclure? Que la prédilection de Dieu pour vous vous impose l'obligation la plus étroite de rendre amour pour amour. Il a bien voulu vous prolonger la vie : il faut donc que tous les jours qu'il vous accorde soient par la ferveur, et sans jamais vous démentir, consacrés au service de celui que vous auriez dû servir dans tous les temps.

Il est ordonné aux juges de la terre de se former une juste idée, de concevoir de dignes sentimens du Seigneur; conseil vraiment digne du plus sage des hommes. Ce que Salomon recommande aux magistrats pour l'administration de la justice est également nécessaire à tout particulier pour sa conduite personnelle. Si vous n'avez une juste idée de Dieu, que votre hommage sera imparfait, et que vous vous démentirez bientôt dans votre culte! Si au contraire vous êtes une fois instruit de sa puissance, de sa bonté, pénétré de sa grandeur et de toutes ses perfections adorables; si en particulier vous vous accoutumez à le regarder comme votre père, et un père de miséricorde, vous vous sentirez porté à remplir avec ardeur toutes les obligations qu'impose son service; et en les remplissant vous trouverez la liberté, la paix, l'allégresse et la confiance. Quel partage! N'a-t-il pas de quoi vous dédommager des violences qu'il faudra vous faire pour soutenir la qualité de serviteur fidèle? Oui, le ciel demande des efforts. La vie de l'homme est une guerre : avant d'arriver au port du salut, vous essuierez bien des orages et des tempêtes; mais la confiance sera comme une ancre qui vous garantira du naufrage.

On ne manque de confiance dans l'affaire du salut que parce qu'on ne connaît pas le Seigneur. Cependant quelle connaissance est plus nécessaire, ou peut être plus avantageuse? La vie entière ne nous est accordée que pour connaître et servir Dieu. Est-ce à étudier cet objet adorable que la plupart des hommes consacrent et leur temps et leurs soins? Hélas! les uns le perdent entièrement de vue, les autres n'en ont qu'une connaissance superficielle, parce qu'ils ne l'étudient qu'imparfaitement : de là la lâcheté, le découragement, la défiance. Qu'est-ce qui vous découvrira un père dans votre Dieu? Qu'est-ce qui vous inspirera ce qu'exige de vous un titre aussi aimable et aussi consolant? Je ne puis trop vous l'inculquer : l'étude et la connaissance des vérités qu'atteste la foi.

Celui qui bâtit sur le sable verra bientôt son bâtiment s'écrouler.

S'il veut prévenir ce malheur, il faut qu'il creuse d'abord, qu'il pose ensuite sur un terrain solide les fondemens de l'édifice qu'il se propose d'élever. Du peu d'étude qu'on fait de la religion, de la connaissance imparfaite qu'on en a, viennent la lâcheté du tiède et les chutes du pécheur. Si vous n'êtes instruit et pénétré de cette religion, vous écouterez de vos oreilles, dit le Saint-Esprit, et vous n'entendrez pas; vous verrez de vos yeux, et vous n'apercevrez rien.

Que signifie le mot de *religion*, ce mot si saint et si profané, qui ne devrait être prononcé que par des bouches pures, et qui est aujourd'hui blasphémé par tant de langues profanes; qui a été défendu par tant de saints docteurs, et que nous voyons attaqué par tant de plumes, et si ignorantes et si impies? Par le mot de *religion*, on entend le rapport qu'il y a entre Dieu et l'homme, et spécialement ce que la créature doit croire et pratiquer pour connaître et honorer son Créateur. Les ignorans croient que la religion n'est autre chose que les lois portées, les usages établis, les cérémonies observées par ses ministres; ils se trompent évidemment. Les ministres de la religion sont les hérauts qui annoncent, qui publient les ordres du Créateur. Le Créateur seul est auteur de la religion, il en est l'unique objet. Comme tout vient de lui, tout par la religion se rapporte à lui.

Si une fois vous connaissiez bien cette religion, que vous fussiez convaincu, pénétré des vérités qu'elle enseigne, tranquille sous les yeux et dans les bras du Père céleste, vous lui donneriez toute votre confiance. Bien plus, si à la crainte et à l'éloignement du péché, vous joigniez l'abnégation constante et universelle de vous-mêmes, vous souffririez de vivre, vous désireriez de mourir pour rejoindre votre Père céleste dans le royaume où il vous attend. Vos jours ne peuvent couler purs et sereins qu'autant que vous userez de la vie comme Dieu vous prescrit d'en user. Les vues de la Divinité sont sages et infaillibles; toujours équitables en elles-mêmes, elles sont toujours salutaires pour vous. Si vous vous y soustrayez, vous voilà et coupable et malheureux : ne vous y conformez-vous qu'imparfaitement, vous ne faites que languir. Comment votre cœur s'élèvera-t-il vers le ciel, si mille liens l'attachent à la terre? Comment parviendrez-vous au terme, si, vous contentant de savoir que c'est de Dieu que vous tenez l'être, vous ne restez encore convaincu que vous n'êtes en ce monde que pour travailler à votre salut? Un païen éclairé n'en a-t-il pas su autant que vous?

Les lumières du Chrétien s'étendent plus loin. Retenu sur la terre, il habite cette vallée de larmes avec la soumission d'un fils que l'ordre de son père retiendrait dans une région étrangère. S'il marche dans les ténèbres de la foi, il se souvient que la route pénible qu'il tient le conduira aux splendeurs de l'éternité : son unique soin, ou du moins son attention principale, son attention continuelle, est de persévérer fidèle, et d'augmenter par sa fidélité la grace précieuse qui le rend enfant de Dieu. Instruit, pénétré de l'excellence de cette adoption divine, qui est en effet la plus sublime prérogative dont il puisse être honoré sur la terre, il sacrifierait mille fortunes, il braverait mille morts plutôt que d'en déchoir, et quoiqu'il ait à résister au monde et à tous ses charmes, au démon et à toute sa fureur, à la chair et à toutes ses convoitises, il ne craint, comme il n'a effectivement, qu'un ennemi : le péché. Voilà contre qui il est continuellement en garde : il craint ce péché, il le fuit, il l'abhorre comme la vue d'un serpent dont la piqûre lui donnerait la mort la plus sûre et la plus funeste. Gagné par les sollicitations, entraîné par le torrent de la séduction, emporté par la fougue d'une bouillante jeunesse, a-t-il eu le malheur de faire une chute, il se reconnaît, il écoute la grace, il revient, il se repent, il pleure, il s'afflige; et fût-il, par la bouche d'un Nathan, assuré que son péché lui est pardonné, il continue à gémir, et le reste de ses jours il expiera de plus en plus son iniquité. Entend-il sa religion gronder, tonner contre les pécheurs; les lui présente-t-elle dans l'autre vie plongés, abîmés dans des feux éternels, il ne ferme point l'oreille quand cette même religion offre, assure un pardon général, un pardon absolu à tout ce qui revient à Dieu, déteste et expie son péché. Oui, également infaillible et dans ses promesses et dans ses menaces, la religion console pour le moins autant un vrai pénitent, qu'elle trouble et effraie un pécheur obstiné dans son crime.

La qualité de pécheur doit toujours faire craindre; mais cette crainte, toujours sage et salutaire, quand elle est modérée, n'étouffe point le sublime langage et les grands sentimens qu'inspire la religion. Quelle leçon ne nous fait pas, quel exemple ne nous donne pas en ceci l'Apôtre des nations! Son zèle à parcourir l'univers, sa fermeté devant un aréopage, ses voyages et ses dangers continuels tant sur terre que sur mer, sa joie dans les prisons, son allégresse dans les chaînes, sa constance sous le glaive, nous édifient, nous le font admirer, mais ne nous instruiraient pas assez. Lisez ses diverses épîtres, et voyez les sublimes sentimens qui transportaient

cette grande ame ; écoutez le consolant témoignage que se rend un cœur humble pénétré de sa religion. L'Apôtre tendait à sa fin ; il sentait son terme s'approcher, il voyait de près l'éternité. « J'ai bien combattu, s'écriait-il ; j'ai fini ma carrière ; j'ai conservé ma foi, et j'attends du juste Juge la couronne de justice. »

Direz-vous que saint Paul n'avait rien à se reprocher, que c'est ici une de ces ames privilégiées qui portent dans le tombeau leur innocence baptismale : nous savons le contraire. Il avait persécuté l'Église de Dieu ; mais, changé tout à coup sur le chemin de Damas, il s'attacha pour toujours à son Dieu. Il le connut, il le servit, il le prêcha ; et c'est la connaissance qu'il avait de son Dieu, c'est la conviction intime où il était de sa religion, qui lui faisait mépriser tous ses ennemis, dissipait toutes ses craintes, le consolait dans ses épreuves, et lui faisait souhaiter la dissolution de son corps. C'est cette connaissance et cette conviction qui élevaient ses vues, dirigeaient toutes ses démarches vers cette bienheureuse éternité pour laquelle il ne cessa pas un instant de travailler depuis sa miraculeuse conversion : ce furent elles qui excitèrent le zèle infatigable dont il brûla pour ses frères, et lui inspirèrent cette grandeur d'ame dont il a laissé tant de preuves à tous les siècles.

Faites, je vous prie, une réflexion sur ce héros chrétien. Il nous offre dans sa personne un des miracles les plus frappans que la toute-puissance divine ait opéré en faveur du Christianisme. La résurrection d'un mort ne me frapperait pas davantage ; et si un incrédule voulait sans prévention examiner ce prodige avéré, il serait ébranlé.

Un jeune homme bouillant et impétueux, un caractère violent, une ame sanguinaire qui ne respire que meurtres et carnage, qui, à main armée, persécute l'Eglise naissante, qui passe au fil de l'épée tout ce qu'il peut rencontrer de Chrétiens, se trouve tout d'un coup un autre homme ; les armes lui tombent des mains ; en un instant il devient, d'un lion furieux, un agneau paisible ; d'infidèle, chrétien, et de persécuteur, apôtre. A ces violences succède le zèle : loin de persécuter ses frères, il s'immole pour eux ; il se fait tout à tous, et porte à leur égard la douceur jusqu'à vouloir pour eux être anathême et effacé du livre de vie. Ce changement miraculeux, après s'être soutenu pendant plusieurs années, ne finira que par le martyre. Peut-on ne pas reconnaître dans ce changement subit la divinité d'une religion qui forme de pareils héros ? Où en trouve-t-on de pareils ? Tant qu'il est sur la terre, il est dévoré du zèle de la maison de Dieu ; il ne respire plus que la gloire de son

maître et le salut de ses frères. Quel courage, quelle ardeur, quelle intrépidité, quelle constance dans les entreprises sublimes dont il conçoit le projet, et dont il consomme l'exécution ! Que de courses, que de fatigues ! Il traverse des mers immenses ; il vole d'un pôle à l'autre ; il parcourt l'univers, afin que l'univers entier connaisse et adore le Père céleste, et le Fils qu'il a envoyé sur la terre.

De quels yeux saint Paul regarde-t-il les biens et la gloire du monde ? Quelle pauvreté, quel dénûment ! Il n'a rien, et il possède tout ; il souffre, et il est content ; on lui insulte, et il se réjouit.

On le conduit en prison ; son cachot lui est un lieu de délices : on le charge de chaînes, et il baise ses fers ; on le déchire de coups, et il se félicite de souffrir pour le nom de Jésus ; on lui demande sa tête, et il la donne sans ostentation et sans faiblesse ; il meurt, il triomphe, parce qu'il ne désire que la mort. Qu'est-ce qui forma, qui soutint dans lui des sentimens si relevés ? La connaissance qu'il avait de son Dieu, la persuasion intime où il est de la vérité de la religion qu'il professe et qu'il prêche. Qui fut son maître ? Jésus-Christ ; il ne connut plus d'autre école ; Paul n'agit, ne respira, ne vécut plus que pour Jésus-Christ, ou plutôt Jésus-Christ vécut seul dans Paul.

Vous ne pouvez pas, comme lui, attendre une manifestation miraculeuse du Soleil de justice : ce fut un miracle des plus étonnans, que l'heureux coup de foudre qui le terrassa. Resterez-vous pour cela dans les ténèbres ? Non : *Tout ce qui vient au monde est éclairé*, dit saint Jean. *Le Père céleste*, ajoute saint Jacques, *donne abondamment à tous.* Pour augmenter ces lumières et accroître ces dons, recourez à la prière. Une ame simple, adonnée à l'oraison, acquerra cent fois plutôt la connaissance de Dieu qu'un bel esprit dissipé. Si la simplicité fait par bonheur votre partage, contentez-vous donc de demander à votre Père, par les mérites du Rédempteur, toutes les connaissances qui vous sont nécessaires : que si votre état exige de la science, à la prière ajoutez l'étude, et surtout l'étude de la religion. Allez en puiser la connaissance dans ces sources sacrées où elle est toute pure, telle qu'elle sortit de la bouche du divin Maître, ou de celle de ses disciples. Instruit de votre religion, retracez-la dans votre conduite. Persuadé de la fin à laquelle vous êtes appelé, dirigez vers le salut toutes vos démarches ; subordonnez à cette fin tous vos projets ; ne souffrez jamais que le péché vous tire de la voie qui conduit à ce terme ; regardez toutes les créatures comme des moyens que le Créateur vous offre pour arriver au ciel ; menez une vie pénitente, une vie crucifiée,

alors vous vous élèverez à Dieu, vous le connaîtrez, vous le goûterez. En le connaissant, vous découvrirez en lui un père; en le goûtant, vous lui donnerez votre confiance, et les sublimes sentimens que vous admirez dans saint Paul, vous les éprouverez. Oui, pourvu que vous vous souteniez dans une vie pareille, en rapportant comme lui à la grace tout ce que vous lui devez, vous direz avec lui : « J'ai bien combattu, j'ai résisté à bien des tentations, je me suis fait bien des violences; j'ai conservé, j'ai suivi ma religion : graces au ciel, j'ai fini ma carrière, j'attends à présent ma récompense de mon Maître. »

Outre la vive espérance que vous concevrez, outre l'intime confiance que vous procurera ce consolant témoignage, la qualité de fils soumis et reconnaissant vous assure un autre avantage infiniment précieux, la liberté, la paix, la tranquillité dont jouissent les enfans de Dieu. Dégagé de la chair et du sang, le Chrétien seul jouit de cette inestimable liberté : le pécheur est commandé, asservi, tyrannisé par ses passions. L'esclavage du cœur est la plus triste et la plus cruelle des captivités. O ciel! quelle différence entre une ame esclave de quelque passion et un cœur dégagé de tout, et qui ne craint que Dieu! Voyez avec quelle facilité un Athanase change le lieu de sa demeure : il court le monde entier; il passe plusieurs années toujours errant, toujours fugitif, et partout il est content. Le choix de la prison est indifférent à un captif qui se voit au moment de sa délivrance. Voulez-vous voir cette généreuse indifférence portée encore plus loin par un autre héros chrétien? On mène en captivité le fils unique d'une veuve pauvre et délaissée; la mère désolée va trouver son évêque; elle lui demande encore plus par ses larmes que par ses paroles de quoi garantir son fils de l'esclavage. Saint Paulin, qui a déjà tout distribué aux pauvres, s'offre et se donne lui-même à la place du captif. Il part plus content sous les fers qu'un roi sous la couronne. Que les saints pensent différemment des autres hommes! Par ce seul trait le saint prélat immortalise sa charité, et cimente à jamais sa confiance en un Maître fidèle, qui promet une récompense immense et éternelle à celui qui, pour l'amour de lui, aura cédé les miettes de sa table. N'en doutez point, c'est ce qu'ils ont fait pour Dieu, avec le secours de sa grace; c'est ce qu'ils ont sacrifié pour lui, qui cause dans les saints cette tranquillité, ce courage, cette confiance avec laquelle ils vivent, et dans laquelle ils meurent. François Xavier, sans autre fonds que celui de la Providence, parcourt l'Europe et l'Asie, ne respirant que la conquête des ames.

Dans l'espace de dix ans il gagne plus de pays à l'Eglise Romaine que jamais Alexandre n'en soumit à son empire. Epuisé de travaux, atteint d'une maladie mortelle, dans une île déserte, destitué de tout secours et spirituel et corporel, il meurt, et ses dernières paroles sont celles-ci : *Seigneur, j'espère en vous, et jamais je ne serai confondu dans mon espérance.* Il connaissait son Dieu, il le regardait comme son père.

Il est effectivement tel. Un de ses attributs essentiels, c'est la bonté. Tant qu'on est sur la terre, on a toujours droit de recourir à cette bonté plus que paternelle. Pour compter sur elle, qu'exigeriez-vous de votre Dieu ? Du pouvoir ? sa puissance connaît-elle des bornes ? De l'indulgence, de la miséricorde ? cette miséricorde cède-t-elle en lui à la puissance ? Est-il une mère qui aime son enfant comme nous sommes aimés du Père céleste ? Quelle preuve n'a-t-il pas donnée de son amour immense pour des ingrats ! N'a-t-il pas pour eux donné son fils unique ? Que désireriez-vous donc? N'adorez-vous pas en lui une sagesse éternelle qui prévoit tout, qui arrange tout? une justice infinie à qui rien ne peut se soustraire ? Vos ennemis lancent-ils un trait, leur échappe-t-il un mot, ont-ils une intention qui ne doive être examinée, produite, jugée et punie ? Vous proposerai-je d'entrer plus avant dans l'océan des perfections divines ? En est-il une que vous ne connaissiez dans votre père céleste ? En est-il une qui dans lui ne soit infinie ? Etudiez donc de plus en plus votre Dieu, formez-vous une juste idée de lui ; vous lui remettrez tous vos intérêts, vous lui donnerez toute votre confiance.

Vous continuez peut-être à m'opposer votre indignité. J'ai péché, me dites-vous, j'ai réitéré mes crimes ; mes forfaits sont innombrables ; ma vie a été affreuse ; non, jamais personne ne fut plus coupable que moi. Je conviens de la bonté de Dieu, mais ce Dieu infiniment miséricordieux est également juste. S'il est mon père, il est aussi mon juge, et dans un juge irrité, je ne vois qu'un vengeur inexorable.

Je répondrai au long à cette difficulté dans la suite de cet ouvrage ; je me contente ici de vous faire remarquer que, malgré toutes vos infidélités, vous devez encore espérer, puisque votre juge, tout irrité qu'il était, vous a attendu, et qu'aujourd'hui il vous offre encore son amitié. Ne donnez pas à l'ennemi de votre salut la cruelle satisfaction de vous voir désespérer d'un pardon qui ne lui fut jamais offert, et que votre père vous offre, si vous voulez revenir sincèrement à lui.

Vous êtes l'ouvrage de Dieu, vous êtes sa créature, vous êtes son enfant. Tout ce que la nature étale à vos yeux, ces cieux brillans de tant de lumières, cette terre parée de tant de beautés, ne sont rien en comparaison de ce qui vous attend dans l'éternité. Payez au moins par la confiance les étonnans prodiges de puissance et de bonté qui furent opérés pour vous; ce sentiment lui est des plus agréables. Par la confiance en son Dieu, le Roi-Prophète croyait plus le glorifier que par tout autre hommage. Lui refuser cette confiance, ce n'est pas seulement attaquer un de ses attributs, c'est encore les détruire tous. Quel est le téméraire qui oserait assigner à une miséricorde infinie des bornes au delà desquelles il lui défendrait de s'étendre ?

Dieu peut également et vous secourir et vous pardonner; il vous assure en mille endroits qu'il fera l'un et l'autre. Il a assisté une infinité de misérables; il a pardonné à des millions de pécheurs; pourquoi n'éprouveriez-vous pas aussi, et les effets de son amour, et la fidélité de ses promesses ? Quelle injure pour votre Dieu, de voir son enfant douter de sa bonté ou de sa puissance ? L'enfant prodigue en douta-t-il, quand, pour tout motif de son retour, après une vie débordée, il se disait à lui-même : *Je m'adresserai à mon père.* Souvenez-vous que saint Paul, instruit par le Seigneur lui-même, nous assure que les ames pusillanimes attirent sur elles la colère divine. Oseriez-vous braver cette colère formidable ? Ne vaut-il pas mieux mille fois vous jeter avec confiance dans le sein d'une miséricorde infinie où vous êtes toujours en sûreté ? Quelque extrême que soit votre pauvreté, quelque multipliés que soient vos besoins, ils ne peuvent ni épuiser ni diminuer les trésors célestes; à quelques excès que vous ayez porté la malice, la bonté de Dieu s'étend infiniment plus loin; il n'y aura jamais de proportion du fini à l'infini.

Vous êtes l'ouvrage de Dieu, et son ouvrage par excellence. Vous lui devez autant pour votre conservation que pour votre création. Il est également essentiel et à la sagesse de conserver son ouvrage, et à la bonté de le chérir. Je sais que vous avez défiguré la divine ressemblance que Dieu imprima dans votre ame; mais il reste toujours votre père. Le père dont il est parlé au long dans l'Evangile ne désavoue point ce titre à la vue d'un fils indigne; les larmes, au contraire, qu'il verse en l'embrassant, prouvent évidemment que les entrailles paternelles sont émues. Des fautes commises et aussi multipliées que les grains de sable sur les bords de la mer, doivent inspirer le regret et charger de confusion, mais

elles ne doivent jamais ôter la confiance : le désespoir est le dernier des crimes; la confiance est la semence de toutes les vertus. Cette vive confiance au Seigneur a conduit les patriarches, caractérisé les prophètes, soutenu les Apôtres, fortifié les martyrs, fait des thaumaturges et formé tous les saints. Un danger pressant, une mort présente, loin de vous ôter, ne doit que redoubler votre confiance. Tout ce qui vous tient un autre langage doit vous être suspect, et part de votre ennemi.

Quand le Seigneur voulut autrefois assigner les limites du terrain qu'il donnait à son peuple : *Tout endroit*, disait-il, *où vous mettrez le pied sera à vous.* Il en est de même par rapport à la confiance, disent les Pères et les interprètes; rien n'est au-dessus de ses droits, l'Evangile nous le déclare en termes formels : *Tout ce que vous demanderez avec confiance, vous l'obtiendrez.* Un cœur qui renonce sincèrement au péché ne peut porter trop loin ses vœux et ses prétentions. La sévérité adorable avec laquelle Dieu punit, dans son serviteur Moïse, un léger sentiment de défiance, a appris à tous les siècles combien il est jaloux que nous nous confiions entièrement à lui, lors même que nous attendons des prodiges. Les oracles de la religion ne peuvent nous tromper; l'Esprit-Saint ne se contredit point : *En se confiant au Seigneur, jamais personne ne fut confondu.* Voyez, je vous prie, de quoi un François d'Assise, une Thérèse, un Vincent de Paul, une Fremiot de Chantal, sont venus à bout par leur seule confiance en Dieu. Les politiques échouent, les héros succombent, les Goliath sont terrassés, tandis que les David et les Machabées triomphent. Le Tout-Puissant se plaît également à confondre l'orgueilleuse présomption, et à exalter l'humble confiance.

Jésus-Christ est notre Sauveur et notre modèle.

Notre création n'appartient pas plus essentiellement à Dieu que notre rédemption à Jésus-Christ. Le seul péché d'Adam perdit tous les hommes. Tous les hommes ensemble n'auraient jamais pu sauver un seul d'entre eux. Mais ce qui était au-dessus des forces et au delà des espérances de l'homme, Dieu l'avait arrêté dans l'éternité, et il l'exécuta dans la plénitude des temps. Le Verbe éternel se fit chair; il s'unit hypostatiquement à notre nature; et, par son incarnation, il est devenu notre Sauveur et notre modèle. Quiconque ne le considère pas sous ce double rapport ne le connaît point; et quiconque n'a pas la connaissance du Fils unique

que Dieu a envoyé sur la terre s'exclut à jamais du royaume céleste.

Depuis le moment de son incarnation jusqu'à celui de sa mort, l'Homme-Dieu ne perdit jamais de vue sa qualité de Rédempteur du genre humain. Sa vie privée, sa vie publique, ses miracles, toutes ses actions, chacune de ses paroles, tout fut dirigé à cette fin; et la sagesse incarnée, en remplissant toujours toute justice, en cherchant en tout ce qui était de la gloire de son Père, ne cessa pas un instant de travailler à notre salut. Vous ne sauriez juger de l'étendue de sa miséricorde, de l'excellence et du prix de ses dons, de l'abondance et de l'efficacité de la rédemption, si vous ne rapprochez constamment ces deux points de vue : l'état où Jésus-Christ trouve l'homme, et le droit où il le rétablit.

Nos premiers parens sortirent purs et parfaits des mains du Créateur. Entre bien d'autres avantages, ils avaient leur liberté; Mais, hélas! qu'ils tardèrent peu à en abuser! Ève, séduite par le serpent, mangea du fruit défendu. Adam, sollicité, gagné par sa femme, suivit son exemple : il transgressa la défense qu'il avait de toucher à l'arbre de vie. Dès-lors quel changement dans eux! quel désordre dans toute la nature! Les ténèbres s'emparèrent de l'esprit de l'homme; son cœur fut livré à la dépravation; la terre se refusa à ses besoins; les créatures se révoltèrent contre lui; les infirmités, les maladies, les douleurs furent son partage; il fut condamné à la mort; enfin, il se vit exclu du ciel. Tel fut l'état pitoyable où Adam se vit au moment de son infidélité : tel eût été celui où nous aurions tous gémi.

Un Dieu seul pouvait remédier à tant de maux; mais comme Dieu ne pouvait souffrir, et par conséquent offrir une satisfaction convenable, par un mystère incompréhensible, il s'est fait homme.

Et quoique la moindre action, le plus léger soupir d'un Homme-Dieu soit d'un mérite infini, cependant il n'a voulu obtenir de la justice divine notre réconciliation qu'au prix de son sang et de sa vie. En conséquence de ce décret rigoureux, Dieu permet la jalousie des pharisiens, l'ingratitude, l'aveuglement et la cruauté des Juifs, l'iniquité des juges, et fait servir tout cela à la mort de Jésus-Christ. Ainsi la sagesse éternelle et l'amour immense d'un Dieu tirent-ils le bien du mal, et leur gloire du péché?

Les dons de Dieu ne sont jamais imparfaits. Que le Fils de Dieu s'incarne; revêtu de notre nature, qu'il souffre, qu'il meure, et qu'il nous applique le mérite de ses souffrances et de sa mort, c'é-

tait une grace étonnante, une faveur incompréhensible. Mais cette faveur si grande pouvait s'étendre plus loin. Le Verbe incarné se fait notre guide et notre modèle. Ce que David disait d'une protection et d'une rédemption temporelle s'applique rigoureusement à notre salut éternel. Dieu de miséricorde, vous vous êtes mis à la tête du peuple que vous avez racheté. Peu content d'avoir ouvert le ciel, ce Chef adorable en trace encore la route par sa morale et par ses exemples. Au milieu des graces qu'il nous a méritées, il n'a pas jugé à propos de nous délivrer de toutes les suites du péché originel, parce qu'il a voulu nous laisser matière à de plus grands mérites. Il nous découvre d'abord tous les dangers que nous courons; nous offre ensuite des secours toujours proportionnés à notre faiblesse, et enfin nous présente un modèle sur lequel nous ne saurions nous former sans être reconnus pour enfans adoptifs de Dieu, héritiers de son royaume, et cohéritiers de son Fils.

La morale de l'Evangile, méditée, nous donne la connaissance de Jésus-Christ; comprise, elle nous le fait adorer. Jamais Solon, Lycurgue, Socrate ni Platon; jamais aucun législateur ne proposa, n'imagina rien de pareil. Quelle idée la morale chrétienne ne me donne-t-elle pas de mon ame, de son excellence, de sa durée et de sa fin? Je suis l'ouvrage et l'image de Dieu; je suis libre, intelligent, immortel, destiné à voir, à posséder Dieu pendant son éternité. Quelle idée ne me donne pas l'Evangile de la dignité de mon prochain? Il est pauvre, vil, méprisable selon le monde: aux yeux de la religion il est grand, estimable: je dois le respecter; il est le prix du sang d'un Dieu. Il m'est étranger, inconnu selon la chair; selon l'Evangile il est mon frère: je dois l'aimer comme moi-même. Il est mon ennemi, il m'a fait du mal; je dois lui pardonner, je dois lui souhaiter du bien, lui faire du bien, parce que, soit que je l'accable de bienfaits, ou que je lui fasse du mal, c'est mon Dieu que ce bien et ce mal regardent.

L'Auteur de cet Evangile est donc bien au-dessus des maîtres ordinaires, surtout quand il commence par pratiquer ce qu'il enseigne; comme le Chrétien formé sur cet Evangile se distingue bien des autres hommes! Charles s'immole pour ses ouailles; Louis porte sur ses épaules royales ses soldats malades; Jean Gualbert pardonne au meurtrier de son frère; Maurice, à la tête de sa légion, ne sait que mourir: tels sont les disciples que forme et qu'adopte Jésus-Christ. Le païen et l'incrédule ont pu pratiquer des vertus morales: les sectes ont eu divers hypocrites. Il est des ver-

tus difficiles, sublimes, héroïques, qui indiquent sûrement, si on voulait y faire attention, la vérité, la divinité de la religion qui les ordonne, les canonise et les couronne : l'humilité, par exemple. Se mépriser soi-même, consentir, chercher à être méprisé des autres, taire un mot qui nous couvrirait de gloire, faire un aveu qui nous couvrira de confusion, se mettre au dessous des autres, aimer mieux leur obéir que leur commander, accompagner son obéissance de la soumission de son jugement, s'accuser soi-même de tous ses crimes dans une confession sincère : Religion sainte! tu peux seule proposer cette morale; seule tu peux la faire pratiquer. Il n'est que le législateur que tu me fais adorer qui puisse dire : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur.* Le plus vertueux des Romains aime mieux mourir; Caton aime mieux se poignarder que de voir dans l'univers un homme au dessus de lui.

Réunissez toutes les écoles, et dans chaque école toutes les leçons de morale que des hommes se sont avisés de donner; voici un point où tous les disciples échouent, où tous les maîtres sont en défaut : la pureté. Maintenir son corps chaste et son cœur pur; observer un pacte éternel avec ses yeux, détourner sa vue d'une beauté qui éblouit; refuser son cœur à un amour qui nous prévient; ne permettre pas à son cœur un désir, à son esprit une pensée. Vertus humaines, ombres de vertus, honorées si souvent de l'apothéose, produisez vos héros, étalez leurs exploits : m'offrirez-vous jamais une victoire complète sur la volupté? Si l'on trouve dans l'histoire deux ou trois traits qui semblent me contredire : « Prenez garde, disait saint Augustin, que ces héros, prétendus vainqueurs du plaisir, n'aient moins vaincu la volupté que triomphé d'une passion pour une autre. » Ainsi s'immortalisa ce jeune conquérant [1], qui, par sa retenue et sa modération, encore plus que par sa valeur, gagna les Espagnes à la république romaine.

Un troisième avantage qu'a l'Evangile sur toutes les sectes, c'est la dernière leçon que son Auteur donna au monde, et par laquelle il termina et sa mission et sa vie. Cloué sur une croix, de laquelle les Juifs le défient de descendre, il pardonne et il conjure son père de pardonner à ceux qui lui arrachent la vie. Il pratique donc jusqu'à la fin ce qu'il avait si souvent et si énergiquement prêché aux autres. Ce seul trait nous présente tout notre modèle; le païen même l'y a reconnu. Un empereur romain, qui ne fut ni ennemi ni protecteur du Christianisme, s'entretenant avec un de ses favo-

[1] Scipion l'Africain.

ris : « D'où vient, lui disait-il, qu'on persécute les Chrétiens avec tant d'acharnement? D'où vient que tous les jours on cherche à m'arracher quelque nouvel édit contre eux? C'est, répondit le favori, qu'ils adorent un homme qui a été crucifié. Eh bien! continuait le prince, en cela ils ne méritent que de la compassion. Mais plutôt que de renoncer cet homme crucifié, répliquait le courtisan, ils cèdent leurs biens, ils endurent les coups, ils se laissent charger de chaînes, ils partent pour l'exil, ils donnent leur tête. Ce sont des fous, ajoutait l'empereur. Mais en mourant, reprenait le favori, ils remercient leur juge, ils embrassent nos licteurs, ils pardonnent leur mort. Ils pardonnent leur mort! Ah! je me rétracte, concluait Marc-Aurèle, leur loi est sainte, leur morale sûre et leur religion divine. » Ce sage païen avait raison : l'homme ne s'avisa jamais d'enseigner, encore moins de pratiquer rien de pareil.

Un autre ancien [1] qui fraya le chemin du trône aux maîtres du monde, et qui est encore moins fameux par mille exploits militaires que par la plus constante prospérité, ne voulut être connu de la postérité que pour avoir été celui qui avait fait le plus de bien à ses amis, et le plus de mal à ses ennemis. Voilà le sentiment naturel, voilà tout l'homme. Pour étouffer la nature, pour détruire l'homme, il fallait un Sauveur, son commandement, son exemple et sa grace. Mais ne cite-t-on pas l'exemple, ne fait-on pas l'éloge de quelques grands hommes, qui, dans le sein du paganisme, ont été doux, modérés, et même ont pardonné? Ne vous laissez pas faire illusion par la faible lueur de quelques fausses vertus qui, loin d'obscurcir, augmentent au contraire l'éclat immortel que la véritable vertu répand sur la religion. Jules-César n'eut pas plutôt vu la noblesse romaine, en prenant la fuite, lui céder et la victoire et l'empire, qu'il fit cesser le carnage que ses vétérans faisaient des fuyards. Il pardonne à tous ceux qui, sur le champ de bataille, avaient les armes contre lui. Il fut doux, parce qu'il fut ambitieux; il se montra modéré, pour qu'on le laissât monter tranquillement sur le trône: prodige de politique, qui ne procura pas seulement au vainqueur de Pharsale l'empire de l'univers, mais qui lui valut encore les louanges immortelles que lui donna à ce sujet le premier des orateurs. Pardonner par charité, par religion, le seul Chrétien le fait, le seul Chrétien le peut, parce que sa seule loi l'ordonne. Non, il n'est qu'elle qui, sur son modèle adorable, ait pu former les Etienne, les Nicéphore et les Gualbert.

[1] Sylla.

Ne nous bornons pas à un point particulier, considérons d'un coup d'œil toute la morale. Quelle idée en avait le monde avant Jésus-Christ? Dans quel pitoyable état gémissait la terre à la naissance du Messie! La superbe Rome, maîtresse alors de l'univers, portait l'erreur parmi les nations en même temps que la terreur de ses armes. Autant de victoires qu'elle remportait, autant de conquêtes pour l'Enfer; et pendant que les dieux du Capitole étaient adorés de presque tout le monde, presque tout le monde était plongé dans une ignorance profonde et dans un oubli total de la Divinité, de la vertu, des châtimens et des récompenses éternelles. S'il se trouve hors de la Judée une poignée d'hommes qui ne portent pas l'ignorance et la corruption aussi loin que les autres, qu'étaient-ils dans le fond ces prétendus sages, que saint Paul nous assure avoir été remplis de toutes sortes d'iniquités? Ce n'était donc plus simplement sur la surface de la terre, c'était dans l'esprit surtout et dans le cœur de l'homme que les plus profondes ténèbres étaient répandues. Mais, en se levant, quel océan de lumière ne répand pas sur cette terre corrompue et dans ces hommes pervers le divin Soleil de justice!

Ce qui a perdu dans tous les temps, ce qui perdra toujours le monde, c'est l'attachement aux richesses, le désir de la gloire, l'inclination au plaisir. Saint Jean le dit en termes formels, et l'expérience nous le fait voir tous les jours. Or, le Dieu Sauveur, commençant par pratiquer ce qu'il enseignera dans la suite, combat dès sa naissance la gloire, les plaisirs et les richesses; il choisit une étable pour son palais, pour son trône une crèche; il n'a pas où reposer sa tête. Il passe toute sa vie dans la peine, dans l'indigence, et il meurt par le plus douloureux et le plus ignominieux des supplices. Il n'est point de circonstance dans une vie adorable, qui ne mérite et qui ne fixe toute l'attention du Chrétien. Parcourez donc exactement, étudiez constamment tout ce que les Evangélistes nous ont transmis des paroles et des actions de Jésus-Christ; tout y étale, tout y prouve son amour immense pour vous. Partout vous reconnaissez la tendresse du Sauveur, vous distinguez la voix du chef, et vous trouvez les traits de votre modèle. Nourrissez-vous donc constamment de cette étude; c'est la plus avantageuse, c'est la seule nécessaire. On a moins sujet d'admirer que de plaindre ce bel esprit qui consacre toute sa vie à l'étude des sciences profanes. Par toutes ses lectures qu'a-t-il appris? Pour l'ordinaire, qu'il ne sait rien. Mais quand la sagesse du choix et la constance de l'application lui auraient bien procuré quelques

connaissances stériles et spéculatives, la vieillesse diminue beaucoup et la mort lui enlève entièrement sa science. Celui qui connaît Jésus-Christ acquiert la vie éternelle.

Parmi toutes les leçons que vous donne un maître adorable, étudiez surtout celle qu'il a mis plus de temps à nous inculquer. Enfermez-vous avec lui dans une vile et obscure demeure où il a passé trente années; que vous y prêche-t-il? que vous commande-t-il? Ce qui est le plus ignoré, ou du moins le plus oublié; ce qui coûte le plus à la nature; ce qu'il y a peut-être de plus rare parmi les ames fidèles: à fuir l'éclat, à se fixer, à se complaire dans la retraite, à vivre inconnu, à être dépendant. Voilà ce qui nous était le plus difficile, le plus avantageux et le plus nécessaire; et voilà pourquoi il consacre tant de temps à nous l'apprendre, à nous le persuader. Non, jamais vous ne connaîtrez mieux le divin Maître qu'en l'écoutant dans son école de Nazareth.

Pour vous faciliter, pour vous assurer cette salutaire connaissance, enfermez-vous quelquefois dans l'intérieur de votre appartement, et demandez-la-lui au pied de sa croix. Allez lui réitérer cette demande au pied du trône de son amour, l'adorable Eucharistie; et préférez ces églises désertes où, la plus grande partie de la journée, Jésus-Christ reste sans adorateurs visibles. Si vous n'êtes pas en état de puiser la connaissance de Jésus-Christ immédiatement dans ses sources, tels que sont les quatre Evangélistes, les Epîtres de saint Paul et de saint Jean, recevez-la par les canaux qui communiquent à ces sources pures; lisez ces pieux auteurs, dont les ouvrages soumis à l'Eglise sont pleins de l'onction du Saint-Esprit. Pour vous nourrir plus abondamment et vous fortifier, le pain de la parole de Dieu vous est offert en plus d'une manière. Ne vous contentez pas simplement de lire cette sainte parole, faites-vous encore une obligation et un plaisir de l'entendre; mais ne vous trompez pas ici, faites choix des ministres évangéliques; les plus célèbres ne sont pas toujours les meilleurs pour vous. Vous n'apprendrez rien, rien absolument, tant que vous n'entendrez que les sons vides et flatteurs d'une éloquence humaine qui se prêche elle-même. De qui apprendrez-vous la sublime science de la religion? d'un Apôtre qui ne sait prêcher que Jésus, et Jésus crucifié. Suivez celui-ci, et laissez la multitude aveugle courir après les autres.

Enfin, pour abréger le détail des moyens qui nous conduiront à la connaissance de Jésus-Christ, il en est un qui doit accompagner tous les autres, et qui, au défaut des autres, seul vous suffira

c'est la bonne volonté. Pour acquérir les sciences humaines, il faut des maîtres, des leçons, des talens, du temps, de l'application; et avec tout cela, souvent n'en prend-on qu'une connaissance superficielle. Ici il sufffit de vouloir, mais de vouloir sincèrement. Quand on a le Saint-Esprit pour maître, les connaissances sont promptes, les progrès rapides, les découvertes sublimes et la science parfaite. Or, c'est aux ames simples, aux cœurs droits, que l'Esprit de Dieu aime surtout à se communiquer. Quelle différence de ce qu'il enseigne et de tout ce qu'on peut apprendre d'ailleurs! Oh! que Paul et Saul sont différens l'un de l'autre! Un docteur et un ignorant, un roi et un esclave ne diffèrent pas tant. Saul ne sait rien, il ignore la religion; il prend pour zèle sa fureur à persécuter les Chrétiens; il se met à la tête de ceux qui lapident Etienne; il ne respire que sang et que carnage; il ignore tout, parce qu'il ne connaît pas Jésus qu'il persécute. Paul s'élève au-dessus du troisième ciel; il comprend des mystères impénétrables à tous les mortels; de persécuteur des Chrétiens il devient un vase d'élection, le flambeau de la foi, l'apôtre de toute la gentilité; il ne respire que zèle, il veut être anathème pour ses frères; il est embrasé de la divine charité; il défie la faim, la soif, la tribulation, les tortures, les tyrans, la mort, l'enfer, d'arracher de son cœur l'amour de Jésus-Christ. Il se plaît dans les souffrances; il se glorifie dans l'humiliation; mourir est pour lui un gain; en un mot, il ne vit plus qu'en Jésus-Christ, il ne vit plus que pour Jésus-Christ. Qu'est-ce qui a formé cet homme nouveau? qui a produit tous ces miracles? La connaissance qu'il a acquise : Jésus-Christ s'est fait connaître à lui. Oui, le changement de Saul, et dans cette conversion, combien d'autres conversions! tout cela a été opéré par ces paroles adorables : *Je suis Jésus que tu persécutes.*

Avec une intention droite, un désir sincère de vous instruire, vous apprendrez Jésus avec cette seule réponse de l'Apôtre : *Seigneur, me voici soumis à toutes vos volontés, daignez seulement me les manifester.* En connaissant, en fixant constamment l'auteur et le consommateur de votre foi, vous vous convaincrez de la surabondance des satisfactions qui vous méritent, et de l'infaillibilité des promesses qui vous assurent une récompense éternelle; et dans cette conviction intime, vous sentirez le courage en vous succéder à la lâcheté, la ferveur à la défiance, la confiance à la crainte. En approchant de Jésus-Christ, vous serez éclairé : la lumière rassure, et l'assurance bannit toute inquiétude. A mesure que vous persévérerez à retracer en vous le modèle adorable que

le Père céleste nous propose à tous dans la personne de son Fils, vous sentirez croître vos espérances; et votre confiance ayant de plus en plus augmenté pendant votre vie, je ne puis vous exprimer, vous ne sauriez vous-mêmes vous imaginer, l'abondance de paix et l'étendue des espérances qui feront votre partage à l'heure de la mort. On voulut savoir quels étaient les sentimens d'une sainte fille dans ce moment critique; comme on la vit prête à expirer, on lui demanda si elle n'avait point de sujet d'inquiétude, et si en particulier elle ne craignait rien : « Eh! que voulez-vous que je craigne? répondit-elle, la sérénité sur le front et la joie dans le cœur. Que voulez-vous que je puisse appréhender? Je meurs, et, en mourant, je passe dans les bras de celui que j'ai le plus aimé. Je vais subir mon jugement, mais j'ai pour Juge celui que j'ai uniquement aimé. N'ai-je pas sujet de concilier une crainte filiale avec une confiance intime? N'est-ce pas avec ce double sentiment que je dois me présenter à un Epoux adorable, qui seul a possédé mon cœur? » Thérèse était donc tranquille; et elle avait raison. Où est-ce que l'ame, la plus grande dans le corps le plus faible, puisa tant de force et de courage? dans la connaissance qu'elle avait de Jésus-Christ.

Mais où est-ce qu'elle étudia et qu'elle connut ce grand objet? dans les sources que je vous ai indiquées, spécialement dans l'usage, et surtout dans le fréquent usage de l'adorable Eucharistie. C'est là l'abrégé des merveilles que le Sauveur a opérées pour nous; c'est là, dit l'Ange de l'école, le plus grand miracle par où il ait manifesté sa puissance et sa miséricorde. L'Eucharistie est le sacrement de son amour : c'est donc dans ce sacrement que le céleste Époux accorde à ses chastes épouses ses communications les plus intimes et les plus abondantes. Ailleurs il accorde des graces, ici il se donne lui-même. Je ne m'étends pas ici sur les avantages que vous trouverez dans la communion, je traiterai ce point en particulier dans la suite de mon ouvrage. Après vous avoir dit que c'est surtout en vous nourrissant de la sacrée Eucharistie, et en apportant à la sainte Table toute la pureté et toute la ferveur due à la chair de Jésus-Christ, que vous connaîtrez ce divin Sauveur, je me contente de vous présenter une réflexion qu'il est impossible de graver trop avant dans votre cœur. Ou il n'y a rien de vrai dans la religion, ou il est certain que Jésus-Christ réside corporellement dans le sacrement de nos autels; et par un raisonnement ultérieur et aussi infaillible, ou il n'y a rien de vrai dans l'univers, ou il est sûr que si celui que vous recevrez substantiellement sous les

espèces sacramentelles est pour vous, tous les hommes et tous les démons ne peuvent rien contre vous, et que, s'il vous pardonne, vous n'avez plus rien à craindre, ni sur la terre, ni dans l'Enfer, ni pour le temps, ni dans l'éternité. Quel avantage! quel attrait! Allez donc, en vous éprouvant avec un nouveau soin, et en concevant toujours de nouvelles espérances, allez assidument à cette source intarissable de vie, de force et de lumière. Une ame pure, morte à elle-même, qui serait d'ailleurs sans science et sans génie, connaîtra mieux Jésus-Christ à la sainte Table, qu'il ne sera connu d'un docteur, que sa science enfle et que l'amour-propre domine. Ce savant ne le connaît qu'en spéculation, il ne le connaît que pour les autres. (L'abbé Roissard, *Consolation du Chrétien.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Deus misericors et clemens, patiens et multæ miserationis.

Dieu est miséricordieux, patient, et riche en miséricorde. (*Exod.*, 34, 6.)

Misericordia tua, Domine, plena est terra.

Seigneur, la terre est toute remplie des effets de votre miséricorde. (*Ps.*, 32, 5.)

Oculi Domini super metuentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus.

Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent et sur ceux qui espèrent en sa miséricorde. (*Ps.*, 32, 18.)

Misericordias Domini in æternum cantabo.

Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur. (*Ps.*, 88, 2.)

Erravi sicut ovis quæ periit : quære servum tuum.

J'erre comme une brebis qui se perd : cherchez votre serviteur. (*Ps.*, 118, 176.)

O quam bonus et suavis est, Domine, spiritus tuus in omnibus! Ideoque eos qui exerrant corripis, et de quibus peccant admones, et alloqueris, ut relicta malitia, credant in te, Domine.

O Seigneur, que votre esprit est bon, et qu'il est doux dans toute sa conduite! C'est pour cela que vous châtiez ceux qui s'égarent, et que vous les avertissez des fautes qu'ils commettent, afin que, se séparant du mal, ils croient en vous. (*Sap.*, 12, 2.)

Qui timetis Dominum, credite illi, et non evacuabitur merces vestra.

Vous qui craignez le Seigneur, confiez-vous en lui, et votre récompense sera assurée. (*Eccl.*, 2, 8.)

Scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est.

Sachez que nul n'a espéré au Seigneur, qui ait été confondu. (*Eccl.*, 2, 11.)

Ne dicas : Miseratio Domini magna est, multitudinis peccatorum miserebitur; misericordia enim et ira ab illo cito proximant, et in peccatores respicit ira illius.

Ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié du grand nombre de mes péchés ; car son indignation est prompte aussi bien que sa miséricorde, et il regarde les pécheurs dans sa colère. (*Eccli.*, 5, 6, 7.)

Quam magna misericordia Domini, et propitiatio illius convertentibus ad se!

Combien est grande la miséricorde que le Seigneur accorde à ceux qui se convertissent à lui! (*Eccli.*, 17, 28.)

Expectat Dominus ut misereatur vestri.

Le Seigneur attend afin de faire miséricorde. (*Isaïe*, 30, 18.)

Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti, quia non defecerunt miserationes ejus.

C'est un effet de la miséricorde du Seigneur que nous ne sommes pas encore détruits, parce que ses miséricordes sur nous n'ont point cessé. (*Tren.*, 3, 22.)

Spes non confundit.

L'espérance ne confond point. (*Rom.*, 5, 5.)

Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum.

Ce n'est pas un esprit de crainte et de servitude que vous avez reçu, mais un esprit d'adoption et de tendresse, (*Rom.*, 8, 1, 5.)

Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum.

Dieu souffre avec une patience extrême les vases de colère préparés pour la perdition. (*Rom.*, 9, 22.)

Superexaltat misericordia judicium.

La miséricorde s'élève au dessus de la rigueur du jugement. (*Jacob*, 2, 13.)

Non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos, sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit.

Dieu nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous eussions faites, mais à cause de sa miséricorde. (*Tit.*, 3, 5.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

EXORDE.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur. (*Matth.*, xxi, 5.)

Nous vous avons tenu, il n'y a pas long-temps, mes chers frères, un langage bien différent [1]. Nous avons fait briller sur vos têtes ce glaive redoutable qui blesse et rien ne l'émousse, qui frappe et rien ne l'arrête; nous vous avons montré le Dieu qui dit dans sa fureur: *La vengeance est à moi* [2]. Nous vous avons montré que nul ne peut mesurer la puissance de sa colère [3], que le péché de Juda est écrit avec un burin de fer, et que l'espérance du pécheur périra avec lui. Et voici qu'aujourd'hui, pour entrer dans l'esprit de notre Evangile, d'autres pensées nous occupent : nous venons vous prêcher le Roi pacifique, ce Roi plein de douceur, qui n'ose pas même casser le roseau à demi brisé ; ce Roi, ou plutôt ce Père plus jaloux d'avoir des enfants que des sujets, de toucher par sa bonté, que d'effrayer par sa justice ; enfin ce maître tendre et généreux, sous l'empire duquel la première loi est l'amour, et le premier hommage la confiance.

Mais viens-je donc ici me contredire, Chrétiens, et renverser d'une main ce que j'ai établi de l'autre ? Non, sans doute; si je parais ici vous montrer un autre Dieu, c'est que je m'adresse aujourd'hui à

[1] Ce Sermon fut prêché le dimanche des Rameaux, l'orateur avait parlé le dimanche de la Passion sur la justice divine.
[2] xxxii, 35. — [3] Ps. lxxxix, 11.

des personnes bien différentes. Nous avons annoncé le Dieu terrible aux pécheurs endurcis, et nous allons offrir le Dieu de toute consolation à ceux qui pèchent par désespoir, aux consciences timides faussement alarmées : nous avons effrayé ces ames tristement courageuses qui se réjouissent quand elles ont fait le mal, et nous allons dire aux pusillanimes de se fortifier : enfin, nous avons parlé aux pénitens de Samarie, et aujourd'hui nous nous adressons à la fille trop craintive de Sion : *Dicite filiæ Sion.* O Dieu ! c'est ainsi que peu d'hommes connaissent votre justice; toujours enhardis par la présomption, ou glacés par la défiance, sans cesse partagés entre les attentats de la révolte ou les perplexités du découragement, lâches s'ils ne sont téméraires, ils ne vous laissent que la triste alternative, ou de punir des audacieux qui se servent de votre bonté contre vous-même, ou de prodiguer en vain votre tendresse à des cœurs abattus que vous ne pouvez point rassurer à force de bienfaits.

C'est contre ces derniers, ou plutôt c'est en faveur des ames injustement découragées, que je viens élever ma voix. Soins consolans de notre ministère! il est donc vrai que nous parlerons aujourd'hui le langage de la dilection, il est donc vrai que nous chanterons, avec le Prophète [1], les divines miséricordes, et que nous déploierons ici les richesses du cœur immense qui nous aima jusqu'à la fin. Hélas! serions-nous donc toujours forcés de tonner dans les chaires chrétiennes, ne pourrions-nous jamais nous reposer sur des objets plus doux ? Mes frères, serions-nous donc toujours vos juges et jamais vos amis ; toujours les ministres des vengeances du ciel, et jamais les organes de sa clémence? Ah! s'il est un art dans l'éloquence chrétienne, c'est sans doute celui de consoler et d'attendrir: c'est là le vrai génie de la persuasion. Tel qui voit sans pâlir les éclats de la foudre se rend, pour l'ordinaire, aux douces émotions d'un ministère consolateur; et le même qui résistait à l'effrayant tableau de nos menaces cède sans peine aux effusions de notre charité, et court baigné de larmes se précipiter dans nos bras.

Hâtons-nous donc, mes frères, de célébrer la sainte espérance en exposant la certitude de ses motifs et de confondre la fausse crainte en découvrant la vanité de ses prétextes. Tout nous invite à espérer en la miséricorde de Dieu : rien ne peut, dans une ame chrétienne, autoriser le découragement et la défiance: deux ré-

[1] Ps., LXXXVIII, 1.

flexions qui vont faire tout le sujet de ce discours. *Ave, Maria.* (M. de Boulogne, *Sur la Miséricorde de Dieu.*)

Tout nous invite à espérer en la miséricorde de Dieu.

Vous me prévenez, sans doute, Chrétiens, et il est inutile de vous dire ici que ce n'est point aux téméraires et aux impies que s'adresse ce discours. Je viens encourager les timides et non enhardir les audacieux : en prêchant la miséricorde, je la présente comme un soutien de votre pénitence, et non comme un asile dans vos désordres; comme la consolation de votre repentir, et non comme le garant de votre impunité. Loin donc ces libertins présomptueux qui s'applaudissent dans leur sécurité, et qui, au lieu de demander grace, ont l'audace de l'exiger. Pourraient-ils ignorer que le Dieu d'Israel n'est bon que pour ceux qui le craignent, qui pleurent amèrement après l'avoir perdu, et qui pleurent encore après l'avoir trouvé; qu'à eux seuls, il est permis d'espérer le pardon, et qu'il n'est rien en Dieu qui ne soit propre à ranimer leur confiance, soit qu'ils le considèrent avec les yeux de la raison, soit qu'ils en jugent d'après les touchantes idées que nous en donne l'Evangile?

Et d'abord que nous dit la raison? que plus Dieu est compatissant, plus il est adorable; que le bien souverain ne cherche qu'à se communiquer et à se répandre; que toutes ses opérations vont aboutir et se confondre dans l'amour; que sa colère n'est que son amour qui menace; ses châtimens, son amour qui éprouve; sa providence, son amour qui veille; sa sainte jalousie, son amour qui s'irrite : qu'il n'est juste que par emprunt, dit Tertullien; que tout ce qu'il a de bienfaisant vient de lui, et tout ce qu'il a de rigoureux lui vient de nous : ce qui fait dire encore à Isaïe que la justice n'est en Dieu qu'un ouvrage étranger à lui-même : *Peregrinum opus ab eo;* que c'est pour signaler sa gloire autant que sa bonté, qu'il prodigue envers nous ses bienfaits et ses graces, suivant cette belle parole : C'est pour moi que j'oublie les crimes et que j'efface les iniquités : *Deleo iniquitates propter me;* qu'ainsi nos fausses craintes l'outragent autant que nos rébellions, et que, s'il est indigné contre l'impie qui méconnaît son existence, il a droit d'être irrité contre le pécheur pusillanime qui se méfie de sa bonté.

Telles sont, mes frères, les premières notions que nous donnent de Dieu nos lumières naturelles. Elles n'ont jamais varié sur le grand attribut de la miséricorde : c'est la foi de tous les peuples et le dogme du genre humain. La raison a pu s'égarer au point de

contester à Dieu sa prescience, sa liberté et même sa puissance; elle n'osa jamais lui disputer son infinie bonté. La première idée qui naît en nous à la vue de l'Etre-Suprême, c'est celle de sa miséricorde: c'est la seule de ses perfections qui soit à notre portée, la seule que nous concevions clairement. Bon Dieu! c'est le premier mot que l'enfant bégaie, c'est le premier cri de sa raison. Demandez-lui s'il n'est pas vrai que Dieu nous aime, qu'il nous aime jusqu'à l'infini; et nous-mêmes, Chrétiens, ne l'éprouvons-nous pas chaque jour? A qui sommes-nous d'abord tentés d'avoir recours dans nos souffrances? vers quel consolateur notre ame affligée aime-t-elle à se tourner? quel nom prononçons-nous alors avec plus d'émotion? quel est alors notre meilleur ami, le plus cher confident de nos peines? Une seule larme versée dans le sein de Dieu ne nous soulage-t-elle pas mille fois davantage que toutes les froides consolations des hommes? O mon Dieu! ô mon père! que de choses vous dites à mon cœur dans ces momens de peine et de chagrin où le monde me désespère par le vide de ses ressources! que vous m'êtes précieux dans cette triste solitude où me jette alors le néant de tout ce qui m'environne! Ah! celui qui peut tout pour adoucir mes peines n'est pas sans doute moins puissant pour effacer mon crime; et pourquoi l'asile des affligés ne serait-il pas l'asile des pécheurs pénitens? pourquoi serait-il plus touché de me voir malheureux qu'infidèle, plus propice à mes vœux quand je pleure mon infortune que quand je pleure mon péché? Non, mon Dieu, et, dès que j'ai tourné un seul regard vers vous, puis-je dire avec le Prophète, je sens renaître en moi le calme et l'espérance, parce qu'alors je vois mon juge dans mon consolateur, le vengeur de mes fautes dans le soutien de ma faiblesse, l'arbitre de mon sort dans l'ami de mon cœur: *Memor fui Dei, et delectatus sum*[1]. (LE MÊME.)

La raison toute seule nous porte à espérer l'infinie miséricorde, bien mieux qu'elle ne la prouve.

Dieu est bon: voilà sans doute ce que nous disent nos lumières naturelles; mais comment, mais jusqu'à quel point; mais de quelle manière peut-on se le rendre propice? C'est ici qu'elles s'arrêtent. Aussi, Chrétiens, avant que l'Evangile nous eût fait luire son flambeau, quel spectacle m'offre le monde! Une crainte rampante

[1] Ps., LXXXVI, .

a glacé tous les cœurs; que d'esclaves qui se prosternent! que de barbares expiations! que d'autels gémissant sous le poids des hécatombes! Tout tremble. Disons-le hautement: il nous fallait le Dieu de l'Evangile pour calmer nos frayeurs et dissiper nos défiances: lui seul est le Dieu des pécheurs. Quel Dieu, mes frères! et qui me donnera d'ouvrir à vos yeux son cœur adorable; de me perdre avec vous dans cet océan sans rives et sans fond, dans ses immenses dimensions, dans la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de cet abîme qui surpasse toute connaissance? Parlez donc à ma place, sacrés organes de la Divinité; peintres sublimes que dirigea l'éternelle sagesse, prêtez-moi vos traits brûlans et vos images ravissantes; et vous, Esprit vivifiant, souffle immortel de Dieu même, fondez la glace de mon cœur, et que mes paroles, toutes de feu comme celles d'Elie, portent dans l'ame de mes auditeurs la douce paix de la confiance avec la flamme du sentiment.

Eh! qui peut ne pas la sentir, cette divine flamme, à la vue d'un Dieu qui donne à son amour des traits aussi touchans, des caractères aussi aimables? Les soins empressés de l'amour: il nous garde comme la prunelle de son œil; il nous visite dès l'aurore; il est avec nous, soit que nous passions les mers, soit que nous ayons à craindre le feu ou la tempête; il connaît toutes ses brebis, il les appelle chacune par leur nom, il marche toujours devant elles: *Ante eas vadit* [1]. Les doux reproches de l'amour: que pouvais-je faire de plus à ma vigne [2]? Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes [3]! J'ai nourri des enfans, je les ai élevés au comble de la gloire, et ils m'ont méprisé [4]; j'étends mes bras tous les jours vers un peuple contredisant et rebelle [5]. La constance de l'amour: je suis à la porte de votre cœur et je frappe [6]. Il ne se rebute pas, il frappe; vous faites la sourde oreille: n'importe; il frappe toujours malgré vos résistances. Que les hommes s'offensent d'un refus, il ne connaît pas ce faux point d'honneur; vos rigueurs pourront l'affliger: elles ne l'arrêteront pas; plus vous vous obstinez, plus il persistera; et il vous fera souvent douter, à force d'importunités, s'il ne serait pas plus doux de lui ouvrir que de lui résister. Les larmes de l'amour: il pourrait lancer la foudre, le tonnerre n'attend qu'un seul de ses regards pour servir ses vengean-

[1] Jean, x, 4. — [2] Is., v, 4. — [3] Matth., xxiii, 37. — [4] Is., i, 2. — [5] Ibid., lxv, 2. — [6] Apoc., iii, 20.

ces; et il s'attendrit sur notre sort, et il déplore la perte du pécheur, ainsi que celle de Jérusalem, et il laisse couler ses pleurs : dussions-nous les regarder comme les preuves de sa faiblesse ou le désespoir de sa toute-puissance : *Flevit supèr illam* [1]. Les prévenances de l'amour : voyez comme il reçoit cet enfant coupable que la nécessité, bien plus que le remords, traîne vers la maison paternelle. L'attendre : ah! c'est trop peu pour son cœur impatient; il faut voler à sa rencontre, il faut lui épargner la honte du retour. Loin de ce tendre père ces calculs d'une dignité qui craindrait de se compromettre. Ce fils ingrat n'a pas encore ouvert la bouche, et son père l'a entendu ; il n'a pas encore manifesté son repentir, et il est absous; il devrait être aux pieds de l'auteur de ses jours, et il est déjà dans ses bras. Les artifices de l'amour : que ne fera-t-il point pour conquérir nos cœurs ! Il prendra tous les langages, il empruntera toutes les formes; insensibles, il nous attendrit; rebelles, il nous épouvante; timides, il nous encourage : il oublie nos injures pour ne se plaindre que de nos malheurs; il ne nous parle de nos crimes que sous le nom de nos misères. Faut-il s'accommoder à nos penchans, descendre même jusqu'à nos faiblesses, il se montrera parmi nous comme l'un de nous, pauvre, infirme, faible, souffrant; semblable à ce pasteur ingénieux qui se couvre de la toison de ses brebis pour les attirer plus sûrement à lui. Le désintéressement de l'amour : il s'oublie lui-même, il ne cherche que nous : il a bien moins à cœur ce que nous lui devons que ce que nous nous devons à nous-mêmes. Goutez et voyez, nous dit-il [2], combien le Seigneur est doux ; pourquoi vous rebuter? Essayez au moins mon fardeau avant que de vous plaindre. Vous me quittez, ingrats! et pour qui? Pour le monde! Servez-le, j'y consens, s'il peut jamais vous rendre heureux : oubliez ma grandeur, oubliez ma puissance; fuyez-moi si mon joug n'est pas doux et léger; mais si sans moi la joie n'est qu'une erreur, le bonheur qu'un mensonge, mon fils, donnez-moi votre cœur. Les transports de l'amour : enfin, il l'a trouvée, cette brebis chérie; qu'il lui en a coûté de peine! enfin il l'a trouvée! O moment! ô bonheur! qui pourra le dépeindre? Ce n'est plus de la joie, c'est une ivresse. Parens, voisins, amis, accourez; venez tous pour le congratuler; son cœur, trop plein de sa félicité, cherche partout des compagnons qui la partagent : *Congratulamini mihi* [3]. Enfin l'excès, l'héroïsme de l'amour : les doux noms de défenseur, d'ami, d'époux, de

[1] Luc., XIX, 41. — [2] Ps. XXXIII, 8. — [3] Luc., XV, 6.

père même, n'expriment point assez tout ce que sent son cœur. Craignant toujours de ne pas rassurer entièrement, il veut encore se montrer à nous rempli de la tendresse d'une mère... Une mère! O vous qui portez ce nom vénérable, dites-nous ce que c'est que le cœur d'une mère; vous seules pouvez le définir. Expliquez-nous, s'il est possible, quels furent vos ravissemens lorsque l'enfant de vos douleurs vous sourit pour la première fois. Avec quelles extases vous contempliez ses traits purs et ses graces naïves! avec quels transports vous reçûtes ses premières caresses! avec quelles palpitations vous le pressiez sur votre sein! Racontez-nous encore comme vous vous plaisiez à bégayer avec lui, comme vous condescendiez jusqu'à ses moindres amusemens, comme vous saviez faire de ses jeux enfantins vos plus chères délices. Dites-nous de quels yeux le voyez-vous maintenant croître, s'embellir chaque jour, et retracer d'une manière plus sensible vos traits et votre image; comment vous partagez et ses succès et ses disgraces; comment enfin tous vos désirs et toutes vos passions vont s'absorber et se confondre dans ce cher et unique objet. Ah! le cœur d'une mère, c'est le chef-d'œuvre, c'est le miracle de la nature: eh bien! tel est le cœur de Dieu. En est-ce assez? Non, Chrétiens; quand même une mère oublierait son enfant, moi, je ne vous oublierai jamais [1]. Pécheurs, qui ne voyez entre les mains de Dieu que le glaive et la foudre, serez-vous donc enfin satisfaits? Que désirez-vous davantage? Comment auriez-vous donc voulu que Dieu s'expliquât? Que pouvait-il faire de plus pour calmer vos alarmes? Trouvez, s'il est possible, des images plus douces, des expressions plus tendres; et s'il vous eût été permis de faire Dieu à votre gré, auriez-vous pu le rendre et plus touchant et plus aimable? (Le même.)

Bonté de Dieu.

C'est un père, c'est une mère, c'est une nourrice. « Une mère « peut-elle oublier son enfant qu'elle a porté dans son sein? Et « quand elle l'oublierait, je ne vous oublierai pas[1],» dit le Seigneur. « Le Seigneur ton Dieu t'a porté sur ses bras comme un petit « enfant [2]. Comme un aigle qui porte ses petits, qui étend ses ailes « sur eux, qui vole sur eux, et les provoque à voler. » Ainsi Dieu ne détourne point ses regards de dessus son nid, « et le garde « comme la prunelle de son œil [3]. Il nous porte à ses mamelles

[1] Is., XLIX, 15. — [2] Ibid., I, 31. — [3] Deut., XXXII, 10, 11.

« pour nous allaiter, il nous met sur ses genoux ; » et, non content de nous nourrir, il joint à la nourriture les tendresses et les caresses : « Comme une mère caresse son enfant qui suce son lait, « ainsi je vous consolerai [1], » dit le Seigneur.

Plus que tout cela : c'est un amant passionné, c'est un tendre époux. « Voici ce que dit le Seigneur à Jérusalem, à l'ame fidèle : « Quand tu es venue au monde, tu étais dans l'impureté » de ton père Adam, dont tu avais hérité la corruption et le péché. « On ne « t'avait point coupé le nombril, tu n'avais point été lavée d'eau, « ni salée de sel, ni enveloppée dans des langes. Personne n'avait « eu compassion de toi, ni ne t'avait regardée d'un œil de pitié. « Exposée et jetée à terre comme un avorton par un extrême mé« pris dès le jour de ta naissance, tu n'étais que pour ta perte, « et personne n'avait soin de toi [2]. » Voilà quelle est par elle-même la nature humaine, conçue en iniquité et dans le péché. « Alors, « dit le Seigneur, je t'ai vue en passant pauvre et délaissée, et « pendant que, souillée encore de ton sang, » et toute pleine d'impureté de ta naissance, tu n'avais rien qui ne fît horreur, et que tu étais livrée inévitablement à la mort, « je t'ai dit : Je veux que « tu vives. Vis, malheureuse ame, c'est moi qui te le dis ; vis, « tout horrible que tu es dans l'impureté de ton sang, » dans l'ordure de ton péché. C'est ainsi que Dieu parle à l'ame qu'il lave par le baptême.

Mais ce n'est pas là qu'il borne ses soins : « Tu croissais, dit le « Seigneur ; ta raison se formait peu à peu, et tu devenais ca« pable des ornemens qu'on donne à de jeunes filles [3], » des vertus dont il faut parer les ames dès leur jeunesse. Tu commençais à pouvoir porter des fruits ; « et tu étais parvenue à l'âge qui donne des amans. » Mais de peur que tu n'en prisses qui fussent indignes de toi, je me suis présenté moi-même à tes désirs. « J'ai passé, et « je t'ai vue en cet âge ; » et quoique tu fusses nue et pleine de confusion, sans raison, sans règle par toi-même et dans tes premiers désirs, je t'ai épousée, je t'ai appelée dans ma couche et à des embrassemens qui purifient l'ame ; j'ai contracté avec toi un mariage éternel. « J'ai fait une alliance avec toi ; j'ai juré par « ma vérité que je ne t'abandonnerais pas, et tu es devenue « mienne ; je t'ai lavée d'une eau sainte. » Dès les premiers jours de ta naissance, où je t'avais ordonné de vivre, tu avais déjà été purgée par l'eau du baptême ; mais il a fallu te laver encore des

[1] Is., LXVI, 12, 13. — [2] Ezech., XVI, 2, 3, 4, 5, 6. — [3] Ezech., XVI, 7, 8, 9, 10.

mauvais désirs que la racine impure de ta convoitise poussait sans cesse. L'impureté du sang dont tu étais née était encore sur toi : je l'ai ôtée par de saintes instructions, et j'ai mis sur toi toute la sainteté de ton baptême ; « et je t'ai ointe d'une huile sainte, » par l'abondance de mes graces ; « je t'ai donné des habits de diverses « couleurs ; je t'ai ornée de toutes les vertus, et je t'ai chaussée « avec soin des plus belles peaux ; je t'ai environnée d'habits de « fin lin qui sont les justices des saints, et je t'ai revêtue des « choses les plus fines [1] ; » je t'ai ôtée par ma grace tes désirs grossiers et charnels.

Mon amour a été plus loin, et ne voulant pas seulement que tu fusses nette et pure, mais encore riche et opulente : « Je t'ai donné les grands ornemens, des bracelets dans tes bras, un riche « collier autour de ton cou, des cercles d'or et des pierreries pen« dantes à tes oreilles, et une couronne sur ta tête. Tu reluisais « toute d'or et d'argent, et tout était riche et magnifique dans tes « habits. Je te nourrissais de ce qu'il y a de meilleur et de plus « exquis. » Toutes les douceurs étaient servies sur ta table. Par ces ornemens, par ces soins, « ta beauté avait reçu un si grand éclat « que tout le monde en était ravi. Je t'ai élevée jusque dans le « trône. Tout l'univers ne parlait que de ta beauté, de cette « beauté que moi seul je t'avais donnée, dit le Seigneur Dieu [2], » qui suis le beau et le bon par excellence, et l'auteur de toute beauté et de tout bien dans mes créatures.

Regarde, ame chrétienne, quel amant, quel époux t'a été donné : il t'a trouvée étant laide ; il t'a faite belle ; il n'a cessé de t'embellir de plus en plus ; il a prodigué sur toi tous ses dons, toutes ses richesses ; il t'a placée dans son trône ; il t'a faite reine ; ses anges t'ont admirée comme l'épouse du Roi des rois, comme reçue dans sa couche, unie à son éternelle félicité. Comblée de sa gloire et de ses délices, qu'avais-tu à désirer, ame chrétienne, pour connaître toutes les bontés et tout l'amour de cet époux bienfaisant ? (BOSSUET, *Élévations.*)

La vie de Jésus-Christ nous prêche la miséricorde.

O vous, qui regardez votre Dieu comme un maître inflexible, dont l'implacable sévérité exige ce qu'il n'a pas donné, et moissonne ce qu'il n'a pas semé, quels auraient été vos sentimens si

[1] Apoc., XIX, 8. — [2] Ezech., XVI, 11, 12, 13, 14.

vous l'eussiez vu dans l'étable de Bethléem, sous la forme la plus douce et la plus aimable, sous les traits d'un enfant pauvre, qui intéresse par ses pleurs, ses charmes et sa faiblesse; si vous eussiez percé l'auguste obscurité de sa vie privée, pour l'admirer dans un humble atelier aux pieds de Marie et de Joseph; si vous l'eussiez suivi dans les fonctions laborieuses de son ministère, dans ses courses pénibles, tout couvert de sueur, épuisé de fatigues, allant de ville en ville pour évangéliser les pauvres, et y porter la concorde et la paix; si vous aviez contemplé de vos propres yeux ce charitable Samaritain, devenu l'ami de tous les affligés, l'appui de tous les faibles, ne faisant usage de sa puissance que pour guérir les infirmes, apaiser les flots et calmer la tempête; si vous aviez vu ce bon pasteur, dont la bouche distillait le lait et le miel, dont l'onction pénétrante s'insinuait si bien dans les cœurs; ce père aimable, simple dans ses manières comme dans ses vertus, entouré d'une foule de jeunes enfans qu'il bénit et qu'il embrasse, indulgent pour les plus grands pécheurs, jusqu'à rendre sa sainteté suspecte, ne dédaignant pas de visiter les publicains, et de se prêter même à la gaîté de leurs repas, agréant les parfums de la femme pécheresse, ne craignant pas de paraître enfreindre la loi du sabbat, dès qu'il s'agit de se montrer compatissant et charitable; si vous aviez été du nombre de ses disciples à qui il répétait sans cesse: Mes petits enfans, aimez-vous les uns les autres [1]; petit troupeau, ne craignez rien [2], je vous aime comme mon Père m'a aimé [3]! Chrétiens, répondez-moi : vous eût-il inspiré la crainte et la défiance? auriez-vous pu douter de sa miséricorde? Ah! un charme irrésistible vous eût entraîné malgré vous. Avec quel empressement l'auriez-vous abordé! avec quel zèle lui auriez-vous dit : Maître, je vous suivrai partout où vous irez [4]! avec quels transports vous seriez-vous écrié : Jésus, fils de David, ayez pitié de moi [5]! avec quelle confiance auriez-vous touché le bord de sa robe! comme ses regards tendres auraient ranimé votre espérance! comme ses paroles divines auraient porté dans votre ame le calme et la consolation! comme vous auriez passé rapidement du remords au repentir, du repentir aux larmes, des larmes à la joie, de la joie à l'amour! Hommes de peu de foi, pourquoi douter encore? Ce même Dieu, qui, bien loin de vous alarmer, aurait été votre unique asile, ce médecin consolateur, qui aurait mis sur toutes vos

[1] Joan, XIII, 33, 34.—[2] Luc., XII, 32.— [3] Joan., XV, 9.—[3] Matth., VIII, 9.—[4] Luc., XVIII, 38.

blessures un baume consolateur, vous tend encore les bras; du haut des cieux qu'il habite, il vous dit encore aujourd'hui : Venez à moi, et je vous soulagerai [1]; maison d'Israël, pourquoi mourriez-vous [2]? Il a toujours les mêmes entrailles; il est toujours vivant, afin d'intercéder pour vous [3]; il est tout aussi bon, tout aussi père dans la splendeur des saints que dans les humiliations de sa vie mortelle; et si du sein de l'immortalité, si du centre de sa puissance, il pouvait jamais oublier combien nous lui fûmes chers, ses plaies le lui rappelleraient bientôt, et crieraient miséricorde plus haut que nos péchés ne crieraient vengeance.

Hélas! qu'ai-je donc dit? qu'ai-je parlé de gloire, de majesté et de puissance? et pourquoi donc placer Jésus si loin de nous? Ne fait-il pas encore ses délices d'habiter parmi les enfants des hommes [4]? Tournez vos regards vers l'autel : le voilà, cet Agneau de Dieu, plus simple et plus touchant encore qu'il n'était durant le cours de sa mission; voilà ce Jésus, le médiateur de la nouvelle alliance, voilà ce sang de l'aspersion qui parle plus favorablement que celui d'Abel [5]. Approchez sans effroi; je ne vous conduis point à la tempête et à l'obscurité; plus de montagnes inaccessibles; plus d'éclairs, plus de foudres qui retentissent au loin; ce Jésus ne vous demande ici que l'amour; et l'amour, dit saint Jean, chasse la crainte [6]. Ecoutez en silence; que dit à votre cœur tout l'appareil de ce sanctuaire, ces voiles mystérieux qui couvrent le Saint des saints, ce propitiatoire qui s'ouvre au gré de vos désirs, cette table sacrée d'où personne n'est exclu, et où le père de famille vous force même de vous asseoir? Mes frères, pourquoi seriez-vous donc défians et timides : *Quid timidi estis* [7]? Vous êtes dans ce temple comme investis de la miséricorde; tout vous annonce le pardon, tout vous inspire la confiance. Ici c'est une eau salutaire qui met en fuite vos ennemis; là une eau plus salutaire encore, qui vous régénère et vous sanctifie. Ici c'est un baume précieux pour vous fortifier et guérir vos blessures; là des tribunaux favorables où votre juge devient lui-même votre avocat; à côté, ces portes saintes qui, comme celles du ciel, s'ouvrent sans distinction de places et de rangs; sur vos têtes, une voûte sacrée qui ne semble placée entre vous et le ciel que pour en repousser la foudre; partout des autels, des prêtres, des oblations; le sang de Jésus-Christ qui coule à grands flots, qui ruisselle et qui vous

[1] Matth., xi, 28. — [2] Ezech., xxviii, 31. — [3] Heb., vii, 24. — [4] Prov., viii, 31. — [5] Hebr., xii, 24. — [6] Joan., iv, 18. — [7] Matth., viii, 26.

inonde. O mes frères! encore une fois, pourquoi donc êtes-vous timides? *Quid timidi estis?* (M. DE BOULOGNE.)

Rien ne peut autoriser dans une ame chrétienne le découragement ou la défiance.

Dieu est infiniment juste : mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon; il faut, pour me sauver, un miracle de la grace : telles sont, Chrétiens, les raisons spécieuses dont la fausse crainte se sert pour nous décourager, et dont la réfutation va servir de nouvel aiguillon à notre confiance et de nouveau triomphe à la miséricorde de Dieu.

Dieu est infiniment juste! Oui, sans doute, mes frères, venez l'apprendre de Job. Si l'on compare l'homme à Dieu, dit-il, il sera toujours trouvé coupable; quand la vertu habiterait en moi, je prierais encore mon juge de me pardonner; quand mes mains seraient aussi brillantes que le soleil, votre lumière, Seigneur, les ferait paraître impures [1]. Ah! il n'ignorait donc pas que Dieu est infiniment juste; mais que conclut-il de tout ce qu'il vient de nous apprendre? que quand même il serait écrasé sous la main du Tout-Puissant, il espérerait toujours en lui: *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo* [2].

Dieu est infiniment juste! Oui sans doute; entendez encore le Prophète : Si vous observez mes iniquités, qui pourra, ô mon Dieu, se soutenir devant vous? J'ai craint à la vue de vos jugemens; ils sont pour moi un abîme impénétrable [3]. Ah! il n'ignorait donc pas que Dieu est infiniment juste! cependant qui eut jamais plus de confiance? Avec quel attendrissement lève-t-il les yeux vers la montagne d'où lui vient son secours! avec quelle magnificence ne chante-t-il pas la multitude des divines miséricordes, et dans quels transports ne fait-il pas retentir ces paroles si tendres, ô mon Dieu! ô ma miséricorde : *Deus meus! misericordia mea* [4]!

Dieu est infiniment juste! Et voilà pourquoi vous devez craindre, mais non pas désespérer; et voilà pourquoi je vous exhorte à vous humilier sous sa main puissante, et non à méconnaître sa main miséricordieuse et paternelle; et voilà ce qui doit vous rendre actifs et vigilans, et non lâches et pusillanimes. Redoublez donc vos jeûnes, vos prières et vos aumônes; que vos soupirs n'en soient

[1] Job, IV, 17; IX, 15, 30. — [2] Ibid., XIII, 15. — [3] Ps. CXXIX, 3; CXVIII, 12; XXXV, 7. — [4] Ibid., CXX, 17; LVIII, 18.

que plus ardens et vos larmes plus abondantes ; mais ne vous méfiez pas ; espérez même d'autant plus que vous craignez davantage, puisque la crainte est un don de Dieu, le commencement de la sagesse, et qu'elle devient ainsi et le gage de votre pardon et le motif de votre espérance.

Dieu est infiniment juste : mais, Chrétiens, s'il est juste, il est aussi Sauveur : *Justus et salvator* [1]. Nouveau Melchisédech, s'il est roi de justice, il est aussi roi de paix. D'où vient donc, mes frères, cette tristesse qui va jusqu'à la mort ? Voudriez-vous donc nous dire que vous ne sauriez accorder l'excès de sa miséricorde avec sa sainteté et sa justice ? Vaine sollicitude ! inquiétude superbe ! Laissez à Dieu le soin de concilier ces deux attributs, travaillez à fléchir, et non à expliquer sa justice. C'est à lui à soutenir ses droits, c'est à vous à implorer ses graces. Insensés ! supposez-vous condamnés à la mort, et prêts d'aller périr dans un affreux supplice. Le prince, touché de votre sort, consent à vous absoudre, et révoque la sentence : que feriez-vous alors ? et quel nom devrait-on vous donner, si, au lieu de bénir votre libérateur et d'arroser ses pieds des larmes de la joie et de la reconnaissance, vous osiez discuter froidement s'il a pu ou dû vous faire grace ?

Mais mon crime est trop grand pour en obtenir le pardon ! Ah ! sans doute il est trop grand, et il l'est mille fois plus que vous ne sauriez le dépeindre. Il a osé attaquer l'Eternel jusque sur son trône, il a contristé l'Esprit-Saint, il a crucifié de nouveau le Roi de gloire. Sans doute, il est trop grand, il a coûté le sang d'un Dieu, il le profane, il le rend chaque jour inutile ; sans doute il est trop grand, et si Dieu n'eût regardé la face de son Christ, ce péché eût resté éternellement sur vos têtes. Mais puisque le ciel est désarmé, mais puisque Dieu s'est fait péché pour nous, nous opposerons sans cesse le sang d'un Dieu à la grandeur de nos forfaits, les mérites d'un Dieu à l'indignité de l'homme, les souffrances d'un Dieu à la faiblesse de nos expiations ; et nous dirons toujours anathème à l'insensé qui croira que Dieu n'a pas été aussi fort pour nous sauver que nous le sommes pour nous perdre.

Votre crime est trop grand pour en obtenir le pardon ! Ah ! mes frères, vous dites encore plus vrai que vous ne pensez. Il est d'autant plus grand que vous ne le connaissez pas, d'autant plus grand qu'il est la source de tous les autres, d'autant plus grand qu'il vous ferme l'entrée du cœur de Dieu, et qu'il tarit la source de ses

[1] Zach., IX, 9.

graces. Ce crime, ne l'oubliez jamais, c'est la défiance. Oui, sans doute, s'il est un crime irrémissible, c'est celui-là. Ce ne fut pas après son fratricide que Caïn pouvait dire : Mon crime est trop grand, mais quand il eut désespéré de la bonté de Dieu. Eh quoi! mes frères, seriez-vous donc plus coupables que Dieu n'est bon? seriez-vous donc plus misérables que Dieu n'est riche? La foi ne vous dit-elle pas que la grace abonde là où le péché avait abondé; que Dieu compte bien moins vos crimes que vos efforts pour retourner à lui; que plus vos péchés sont grands, plus ils ajoutent au triomphe de sa miséricorde; qu'il faut alors vous écrier avec le Prophète : Pour la gloire de votre nom, ô Dieu, soyez propice à mon péché, car il est énorme : *Multum est enim* [1]?

D'ailleurs, mes frères, voudriez-vous donc être plus justes et plus sévères que Dieu même? Ne serait-ce point ici un raffinement d'amour-propre? ou bien voudriez-vous nous apprendre que vous êtes indignes des graces du ciel, et que Dieu, pour vous sauver, doit faire en quelque sorte violence à sa justice? Ah! nous l'avouons avec vous; mais nous savons en même temps, avec le Sage, que la miséricorde de Dieu est aussi grande que son essence [2]. Nous savons, avec Isaïe, que la terre s'usera comme un vêtement, que les montagnes s'écrouleront, et que sa miséricorde sera toujours la même [3]. Nous savons, avec Michée, que, si nous retournons sincèrement à lui, il jettera nos crimes dans la profondeur de la mer [4]. Nous savons, avec Joel, que sa bonté est au dessus de notre malice, *præstabilis super malitia* [5]. Nous savons enfin, avec Jésus-Christ, que celui qui croit en lui, fût-il mort, vivra et ne mourra jamais, *non morietur in æternum* [6].

Et quel est donc, mes frères, ce crime si énorme qui vous épouvante? L'homicide? mais il fut pardonné à David; l'idolâtrie? elle fut pardonnée à Manassès; l'injuste détention du bien d'autrui? ce crime fut remis à Achab; la persécution des Prophètes? mais saint Paul devint un vase d'élection; l'adultère? mais la femme de l'Evangile fut renvoyée absoute; les concussions et les rapines? mais Zachée reçut dans sa maison sa grace et son salut; le parjure? mais saint Pierre l'effaça par ses larmes; le scandale d'une vie licencieuse? mais la Samaritaine, mais Madeleine, trouvèrent dans Jésus-Christ un médecin et un père. (LE MÊME.)

[1] Ps. XXIV, 11. — [2] Eccles., II, 23. — [3] Is., LV, 10. — [4] Mich., VII, 19. — [5] Joel, II, 13. — [6] Ibid., XI, 26.

La miséricorde de Dieu se manifeste même dans ses menaces aux pécheurs.

On pourrait en douter, si lui-même n'avait manifesté en vingt endroits la sainte profusion de sa miséricorde. La conversion d'un pécheur qui fait pénitence est une fête pour le ciel et pour les anges répandus sur la terre. Prends courage, ame pénitente; considère attentivement en quel lieu l'on se réjouit de ta conversion. Eh! qu'a voulu nous faire entendre le Sauveur par ses paraboles de la drachme retrouvée, de la brebis égarée ramenée au bercail? Pour une brebis qui s'égare, le berger n'a-t-il pas son troupeau qui lui reste, et qui lui doit être plus cher qu'une seule brebis? Non : celle-là lui fait oublier toutes les autres; c'est après celle-là qu'il court; et, quand il l'a trouvée, il la charge sur ses épaules, sans plus songer à la fatigue qu'elle lui a déjà coûtée. Et cet enfant prodigue que l'excès de sa misère a ramené enfin sous le toit paternel, quel empressement de la part de ce miséricordieux père à lui ouvrir sa maison! avec quelle bonté il l'accueille! Il tue le veau gras, et célèbre un banquet de réjouissance. Eh! pourquoi non? il a retrouvé le fils qu'il avait perdu, et ce fils qu'il a gagné de la sorte lui est devenu plus cher encore. Quel est le père dont il s'agit ici? Eh! quel père sait l'être comme Dieu? Vous êtes son fils, tout prodigue que vous êtes; votre nudité n'empêche pas qu'il ne vous reçoive. Il lui suffira que vous soyez revenu à lui, et votre retour lui donnera plus de joie que toute la fidélité des autres, pourvu toutefois que votre repentir soit sincère, que la comparaison du dénûment où vous vous êtes plongé, avec l'abondance des biens de sa maison, vous fasse goûter vivement le bonheur d'y être rentré; que vous fassiez un éternel divorce avec les impures jouissances qui vous entraînèrent loin de lui; qu'en allant vous jeter aux pieds de ce Père si justement courroucé, vous lui disiez : *J'ai péché, mon Père, et je ne mérite plus d'être appelé votre fils* [1]. On se soulage du poids de ses péchés en les confessant, autant qu'on l'aggrave en refusant de les reconnaître. On témoigne en les reconnaissant que l'on veut satisfaire à Dieu; en les dissimulant, qu'on y persévère. (TERTULLIEN, *De la Pénitence.*)

[1] Luc., xv, 21.

Mais il faut, pour se convertir, un miracle de la grace !

Mes frères, cela peut être. Eh! pour qui donc sont les miracles de la grace, s'ils ne sont pas pour les paralytiques de trente ans? Seront-ils donc pour les parfaits et pour les justes? Les miracles de la grace ne coûtent rien à Dieu, dès qu'ils ont pour objet notre salut. Il ne fait presque point de miracles pour sa gloire : ils sont tous pour les intérêts de nos ames. Mais ce miracle, il faut au moins le mériter par sa confiance. Croyez-vous que je puisse vous guérir? disait Jésus-Christ [1] aux aveugles qui se présentaient à lui. — Nous le croyons, répondirent-ils. — Eh bien! qu'il vous soit fait selon votre foi. Et ils furent guéris. Mais ce miracle deviendrait inutile, il serait même impossible, si vous n'avez une foi entière. Dieu, tout puissant qu'il est, ne pourra même vous sauver, si vous n'espérez pas en lui; votre défiance lui lie les mains, et c'est elle qui borne le pouvoir du Saint d'Israël [2].

Il faut un miracle de la grace! Ah! mes frères, votre état est donc bien douteux, votre salut bien incertain, votre conversion bien difficile; et, puisqu'il faut que vous l'avouiez, il est donc bien à craindre que la mesure ne soit comblée, que vous n'ayez passé ce terme épouvantable où finit la clémence? Et je n'hésite point à m'écrier ici : Malheur à celui qui attend son salut d'un miracle de la grace! Mais je dirai toujours : Heureux celui qui met son espérance dans le Seigneur [3]! Je vous inviterai toujours à espérer contre toute espérance, et à vous écrier avec le Prophète : Dieu des puissances, Dieu des miracles, convertissez-nous [4]!

Ah! mes frères, ne nous dites donc point : Il n'y a plus d'espérance. Eh quoi! le bras du Seigneur s'est-il donc raccourci pour vous sauver, et son oreille serait-elle appesantie pour ne pas vous entendre [5]? N'aurait-il donc qu'une seule bénédiction à donner? n'a-t-il pas appelé des ouvriers à la onzième heure? et pourquoi vous souffre-t-il encore sur la terre? pourquoi vous permet-il de venir encore dans ce temple? pourquoi cet autel toujours fumant du sang de la victime? Serait-il donc possible que toutes ces condescendances ne fussent qu'un vain jeu de sa part, ou qu'un ménagement cruel pour mieux vous perdre? Se plairait-il à vous

[1] Matth., IX, 28. — [2] Is., XXXI, 1. — [3] Psal. XXXIII, 5. — [4] Ibid., LXXIX, 20. — [5] Is., LIX, 1.

abuser, et à vous offrir à chaque instant des moyens illusoires? Semblable à un ami perfide, ne vous tendrait-il les bras que pour vous trahir plus sûrement? Ah! s'il était vrai que ce Dieu n'eût plus sur vous aucun dessein de paix et de miséricorde, il n'aurait qu'à retirer sa main, et vous seriez perdus.

Il n'y a plus d'espérance! Mes frères, tel fut autrefois le langage des Israélites, quand le prophète Jérémie les invitait de la part de Dieu à faire pénitence. Nous sommes désespérés, lui dirent-ils : *Desperavimus;* et ils en conclurent qu'il fallait que chacun d'eux vécût au gré de ses désirs, et suivît les penchans de son cœur : *Et unusquisque pravitatem cordis sui mali faciemus* [1]. Prenez-y garde, Chrétiens; ne serait-ce point ici par hasard la conséquence favorite que vous voudriez tirer? Est-ce donc l'espérance qui vous manque, ou l'ascendant de vos passions qui vous entraîne? Ne voudriez-vous pas dire qu'il est trop difficile de briser vos chaînes, trop pénible de renoncer à des plaisirs si doux? Ne confondriez-vous pas le désespoir de votre salut avec la peine de quitter le monde, avec la crainte de sacrifier vos goûts les plus chéris? Êtes-vous sans espoir, ou bien sans force et sans courage? Sondez bien votre cœur : quelle est donc l'idée fatale qui vous désespère? Serait-ce le regret d'avoir perdu Dieu, ou la crainte de le retrouver? Croyez-vous sincèrement que tout chemin vers lui vous soit fermé, ou ne tremblez-vous pas que la voie ne soit trop étroite? Pleurez-vous le mal que vous avez fait, ou celui que vous avez mérité? Non, ce n'est pas la justice de Dieu qui vous alarme, mais la pénitence qui vous coûte. Si le repentir n'avait aucune suite, j'en appelle à votre témoignage, diriez-vous : Il n'y a plus d'espérance?

Il n'y a plus d'espérance! Non, Chrétiens, vous ne le croyez pas; un cri puissant s'élève en ce moment au fond de vos cœurs, et condamne bien plus éloquemment que toutes nos raisons ce sentiment funeste. Je suppose, mes frères, que l'Enfer s'ouvrît en ce moment sous vos pieds, et que les flammes dévorantes vinssent chercher dans cet auditoire les coupables qui désespèrent de la bonté de Dieu. Je le demande ici : quels seraient alors vos sentimens? quelle impression ferait sur vous un si grand danger? Iriez-vous, en furieux, vous précipiter dans l'abîme? Ah! il me semble vous voir courir dans ce sanctuaire, vous prosterner aux pieds de cet autel, embrasser tendrement cette croix adorable, investir tous

[1] Jerem., XVIII, 12.

nos tribunaux; je vous entends appeler à grands cris sur vos têtes le sang de Jésus-Christ, implorer avec larmes ses anciennes miséricordes, et lui dire : O mon père, par vos opprobres, par votre croix, grace! grace; voudriez-vous perdre l'enfant de vos douleurs, le prix de vos souffrances? mon père, mon père : *Pater mi, pater mi* [1]! Eh quoi! Chrétiens, pourquoi donc ne pas faire maintenant ce que vous feriez alors? pourquoi votre confiance sera-t-elle moins vive, parce que le danger est plus loin de vous? Par quelle inconséquence faut-il que vos vaines terreurs augmentent, à mesure que vous avez plus de temps pour vous sauver? et puisque vous vous sentiriez alors plus forts que toutes les puissances de l'Enfer, pourquoi donc êtes-vous maintenant moins forts que vous-mêmes?

Il n'y a plus d'espérance! Mais que fais-je ici, mes frères? peut-être voulez-vous que je porte encore plus loin les divines miséricordes; peut-être exigez-vous que je promette le lendemain au pécheur impénitent; peut-être demandez-vous à être couronnés sans avoir combattu; peut-être voulez-vous que je vous garantisse que Dieu ne viendra point vous surprendre pendant la nuit; peut-être attendez-vous que je vous dise que votre conversion est l'ouvrage d'un moment, ou que la grace guérira toute seule vos plaies invétérées. Ah! Chrétiens auditeurs, si tels étaient vos sentimens, nous vous livrerions sans ménagement à votre désespoir, et nous dirions, et nous répéterions sans cesse, et nous nous écrierions mille fois plus haut que vous : Non, non, il n'y a plus d'espérance.

Mais pourquoi donc est-il besoin de discussions, quand nous pouvons, par des faits évidens, célébrer la bonté divine, et confondre à jamais vos vaines objections? Depuis long-temps la voix de nos iniquités s'est élevée jusqu'aux cieux. Le débordement est si grand que Dieu semble nous demander, comme autrefois par son Prophète Jérémie : Quel est donc parmi vous celui qui peut encore mériter ma clémence? *Super quo propitius tibi esse potero* [2]? Oui, dit le Prophète, le Seigneur a regardé du haut des cieux, pour voir s'il y aurait encore quelqu'un sur la terre qui eût le don d'intelligence, et qui recherchât son Dieu : *Dominus de cœlo prospexit* [3]; et il y a vu la vertu, depuis long-temps errante et fugitive, chercher vainement parmi un déluge de crimes quelque heureux asile où elle pût, comme la colombe de l'arche, se repo-

[1] Matth., XXVI, 39. — [2] Jerem., V, 7. — [3] Ps. XIII, 2.

ser en paix ; et il y a vu les hommes endormis dans une pesante léthargie, tous devenus inutiles à la patrie et à leurs frères, pas un seul qui fasse le bien ; et il y a vu un oubli général de Dieu et de ses lois, de l'éternité et de ses suites, les scandales devenus si communs dans la société, tous les crimes justifiés par leurs succès, toutes les injustices consacrées par leur grandeur, l'intérêt dessécher et avilir toutes les ames, la fortune devenir le seul et unique Dieu, le luxe corrompre tout à la fois et le riche qui l'étale, et le pauvre qui le désire ; la religion même n'être plus pour les uns qu'une politique, pour les autres qu'un jeu, presque pour tous qu'une habitude. Le Seigneur a regardé du haut des cieux : *Dominus de cœlo prospexit ;* et il a vu dans cette reine orgueilleuse des cités ce peuple brillant et frivole, plus jaloux de ses modes que de ses principes, qui croit avoir des mœurs parce qu'il a des agrémens, et qui supplée à l'indigence de ses vertus par le faste de ses paroles ; ce peuple qui aspire à la réputation de franchise, et qui met toute l'humanité en étiquette, tous les devoirs en cérémonies, toute la morale en problème ; ce peuple doux et barbare, toujours riche pour les spectacles et avare pour les malheureux ; ce peuple poli et licencieux, pour qui l'homme d'honneur n'est pas l'homme de bien, et chez qui la jeunesse montre une perversité précoce, et se joue de bonne heure avec tous les vices ; ce peuple charmant et abominable, dont les excès ne sont que des raffinemens monstrueux qui n'ont plus de nom dans la morale.

Le Seigneur a regardé du haut des cieux : *Dominus de cœlo prospexit ;* et il a vu cette Babylone, cette princesse des provinces en devenir la corruptrice, et leur faire acheter par la perte de toutes leurs vertus la connaissance de quelques arts frivoles ; il l'a vue communiquer encore plus loin sa contagion et sa perversité, enivrer tous les peuples de la terre du vin de sa prostitution, offrir à l'univers entier toutes les règles de l'iniquité, toutes les lois de la licence, et se glorifier de devenir ainsi le scandale et l'opprobre de toutes les nations..... Il l'a vu ! et il n'a pas lancé sa foudre, et l'Ange exterminateur n'a pas tiré le glaive, et le ciel n'est point devenu d'airain, et nos campagnes n'ont point été frappées de stérilité, et nous jouissons encore de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, et l'abîme ne s'est point ouvert pour nous engloutir, et il se contente de nous dire : Vous avez fait tout cela et je me suis tu [1] ! et dix justes qui se trouvent peut-être dans cette

[1] Ps. XLIX, 21.

ville criminelle le désarment entièrement et obtiennent grace pour les coupables ! Ah ! mes frères, pourquoi perdrions-nous donc le temps à discourir ? Ne touchons-nous pas comme au doigt toutes les richesses de la patience et de longanimité du Seigneur ? et l'excès de ses divines miséricordes n'est-il donc pas aussi évident, que l'excès de nos crimes est sensible et palpable ? (M. DE BOULOGNE.)

Péroraison.

Grand Dieu ! je ne cesserai donc jamais de publier l'immensité de vos miséricordes, et je m'applique ici les paroles de saint Paul : Malheur à moi, si je n'annonçais pas l'Évangile : *Vœ mihi, si non evangelizavero* [1] ! Et qu'est-ce donc, ô mon Dieu, qu'annoncer l'Evangile ? n'est-ce pas prêcher l'année d'indulgence, le temps favorable, le jour du salut ? n'est-ce pas consoler ceux qui pleurent, guérir ceux qui ont le cœur brisé ? n'est-ce pas annoncer au monde la paix que vous lui avez laissée ? Oui, mes frères, la paix ; non ce repos léthargique qui retardait notre course, non ce sommeil de la conscience qui n'est pas loin de la mort ; mais ce calme précieux que l'on goûte dans les larmes d'un repentir sincère ; mais cette joie du Seigneur, fruit consolant de la conversion ; mais cette douce paix des enfans de Dieu qui ne se soutient que par l'amour et ne vit que par l'espérance. Ainsi, soit-il. (LE MÊME.)

Autre péroraison.

Mon Créateur, voici que j'ai beaucoup demandé, moi qui mérite si peu. Je l'avoue, bien loin d'être digne des biens que je demande, j'ai mérité une foule de supplices et de supplices épouvantables. Mais ce qui ramine ma confiance, c'est de voir les publicains, les femmes pécheresses, les voleurs, qui, un instant échappés de la puissance de l'ennemi, sont reçus dans le sein du bon Pasteur. En effet, mon Dieu, créateur de toutes choses, quoique vous soyez admirable dans toutes vos œuvres, c'est dans l'ineffable étendue de vos miséricordes que vous vous montrez plus admirable encore. Aussi avez-vous dit vous-même par la bouche d'un de vos Prophètes : « Les miséricordes de Dieu sont au dessus de

[1] I Cor., IX, 16.

tous ses autres ouvrages. » Et parlant de votre peuple en général, dans des termes applicables à chacun de nous en particulier, vous avez dit encore : « Ma miséricorde ne s'éloignera jamais de dessus sa tête. » Car, Seigneur, vous ne méprisez personne, vous ne rebutez personne, vous ne haïssez personne, sinon le malheureux qui serait lui-même assez insensé pour vous haïr. Non seulement vous ne nous frappez pas dans votre colère, ô mon Dieu, ô mon appui, ô l'espoir de mon salut; mais vous comblez même encore celui qui vous a offensé de tous les biens qu'il vous demande.

Malheureux que je suis, je vous ai offensé ; j'ai fait le mal en votre présence, j'ai provoqué votre colère, j'ai mérité votre haine, j'ai péché, et vous l'avez souffert : je vous ai abandonné, et vous me supportez encore. Si je me repens, vous me pardonnez ; si je reviens à vous, vous me recevez ; que dis-je ? Vous m'attendez si je diffère ; vous me rappelez quand je m'égare ; vous m'invitez quand je résiste ; vous m'excitez quand je perds courage; vous m'embrassez quand je retourne à vous; vous me redressez quand je me trompe; vous me consolez quand je m'afflige; vous me relevez quand je tombe; vous me guérissez après ma chute; vous me donnez quand je demande ; vous vous offrez à moi quand je vous cherche; vous m'ouvrez quand je frappe à votre porte. O mon Seigneur, ô le Dieu de mon salut, je ne sais plus quoi vous opposer, j'ignore quoi vous répondre. Je n'ai plus d'excuse ; aucune retraite ne peut me dérober à vous. Vous m'avez fait connaître la bonne voie, vous m'avez appris à y marcher, vous m'avez menacé de l'Enfer si je m'en écarte, et vous m'avez promis la gloire du Paradis si je la suis. Maintenant, Père des miséricordes et de toute consolation, pénétrez-moi tout entier de votre crainte, afin que j'évite les châtimens dont vous m'avez menacé, et daignez me remplir de la joie de votre présence, afin qu'en vous aimant je puisse participer aux biens que vous me promettez. Vous êtes ma force, ô mon Dieu, mon appui, mon refuge et mon libérateur. Suggérez-moi vous-même ce que je dois penser de vous, apprenez moi comment je dois vous invoquer, et par quelles œuvres je vous apaiserai.

Je connais, oui, je connais un moyen de vous rendre propice, et un sacrifice que vous ne dédaignerez pas : un esprit contrit; voilà le sacrifice qui vous est agréable ; et vous daignez accepter un cœur repentant et humilié. O mon Dieu! ô mon aide! enrichissez-moi de ce double don; donnez-moi ces deux grands pro-

tecteurs contre l'ennemi, accordez-moi ce refuge contre les ravages des vices. O bon Sauveur! ouvrez-moi cet asile contre l'erreur des passions. Faites, Seigneur, que je ne sois pas du nombre de ceux qui croient quand le danger est loin, et qui se retirent au temps de la tentation. Ombragez ma tête au moment du combat soyez mon espoir aux jours de mon affliction, et mon salut aux momens de la tribulation. (Saint Anselme, *Méditations.*)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

EXORDE.

Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.

Votre Roi vient à vous plein de douceur. (*Matth.*, ch. 21.)

Qu'est-il donc, ce roi si grand, et en même temps si aimable, dont nous parle l'Evangile, citant les paroles du Prophète? Pourrions-nous le méconnaître, mes chers auditeurs? C'est Jésus-Christ lui-même, c'est l'Homme-Dieu, dont le cœur, toujours brûlant d'amour pour l'homme, vient employer tous les charmes de la miséricorde pour nous arracher, s'il est possible, à l'attrait funeste du péché. Loin donc, loin de nous dans ce beau jour ces idées terribles d'un jugement et d'un Enfer. Non, ce n'est plus pour vous effrayer, pour jeter la terreur sur vos esprits; c'est pour vous toucher, c'est pour vous attendrir, c'est pour vous consoler par l'idée des bontés divines, c'est pour faire succéder dans votre ame la douce impression de l'amour au triste sentiment de la crainte, que je dois parler aujourd'hui. Assez, et trop souvent peut-être, ai-je présenté à vos yeux les vengeances éternelles du Dieu de justice; je n'ai plus de pareilles idées à vous offrir; mais les douceurs, mais les tendresses, mais les charmes incompréhensibles, mais toutes les prévenances aimables du Dieu de clémence et de miséricorde.

Eh quoi, grand Dieu! sommes-nous donc des esclaves qui ne se laissent conduire qu'au sentiment de la crainte? N'avons-nous pas reçu de vous-même un cœur plus noble, un cœur plus sensible à l'attrait de votre bonté suprême? Oui, Seigneur; et c'est par ce sentiment plus digne de vous et de vos disciples que je veux vous ramener aujourd'hui tout ce que vous voyez de coupables

dans cet auguste auditoire. C'est par un moyen si doux, mais si efficace, que j'entreprends de rétablir ici l'empire de votre grace dans tous les cœurs où le péché règnerait encore. Ce n'est pas assez de vous faire craindre, ô mon Dieu ! il faut encore vous faire aimer. Pardonnez-moi donc, mes chers frères, si j'ai paru vous regarder jusqu'ici comme des hommes uniquement sensibles à la terreur; ouvrez aujourd'hui votre ame à des sentimens plus honorables, et pour votre cœur, et pour le Dieu que vous adorez. Une miséricorde infinie, une bonté sans bornes, c'est l'unique objet que je viens vous offrir dans ce discours; et pour vous en tracer en peu de mots tout le dessein, je m'adresse tour à tour et aux pécheurs encore impénitens, et aux pécheurs déjà réconciliés avec Dieu, et je prétends d'abord, pécheurs impénitens, que si vous savez réfléchir sur l'idée de la miséricorde divine, vous ne résisterez point à cette miséricorde infinie qui vous invite à sortir de l'abîme de votre péché.

Et j'avance, en second lieu, pécheurs déjà convertis, que si vous savez réfléchir sur cette même miséricorde, vous vous porterez de vous-mêmes à la plus sévère pénitence pour l'expiation de votre péché : c'est-à-dire, mes chers auditeurs, que je viens vous présenter l'idée des miséricordes divines, et comme le plus puissant motif de conversion pour le Chrétien pécheur : ce sera la première partie; et, comme le motif le plus efficace de pénitence pour le Chrétien converti : ce sera la seconde partie.

Vierge sainte, mère de grace et de miséricorde, c'est à vous que je m'adresse pour m'obtenir le secours qui m'est nécessaire. *Ave, Maria.* (Le P. Le Chapelain, *Sur la Miséricorde divine.*)

L'idée des miséricordes divines est le plus puissant motif de conversion pour le Chrétien.

Ne me suis-je point trompé sur les idées fondamentales de ce discours, et n'ai-je point d'abord trop présumé de la bonté du cœur de l'homme, surtout de l'homme corrompu par l'habitude du crime, lorsque j'ai avancé que la considération des miséricordes divines est ce qu'il y a de plus efficace pour convertir le Chrétien pécheur? Non, mes chers frères, quelle que puisse être l'obstination du cœur humain, et quel que soit le principe de son obstination dans le péché, j'ose répondre qu'il ne tiendra point contre les miséricordes de son Dieu méditées avec un esprit chrétien, que l'attrait funeste du péché qui le captive cèdera infailliblement à

l'attrait tout-puissant de ces miséricordes infinies que sa foi lui présente, et que le plus coupable parmi vous, dont les plus terribles vérités de sa religion n'ont pu triompher encore, trouvera dans la bonté inconcevable de son Dieu je ne sais quoi de plus victorieux et de plus fort, pour l'obliger à se tourner enfin vers ce même Dieu, par la détestation de son péché.

Car, sans recourir à de longs raisonnemens, dans un sujet où le sentiment des cœurs à qui je parle doit principalement me servir de preuve, c'est à vous-mêmes que j'en appelle sur une question bien facile à résoudre. D'où vient le plus souvent, et presque uniquement, ce malheureux empire que l'homme laisse prendre à la passion sur son cœur, quoi que puissent faire la foi et la raison pour la combattre? Convenez-en de bonne foi, c'est que tout éclairé que l'homme puisse être d'ailleurs, il manque, ce me semble, de lumières, pour concevoir la grièveté, la difformité propre du péché, et pour s'en former une idée juste qui le fasse détester au dessus de ce qu'il y a de plus odieux dans l'univers. C'est qu'il ne sait point considérer ce péché, dont il est esclave, sous un jour qui le montre à ses yeux tel qu'il est en lui-même, et par rapport au Dieu qu'il offense. Or, s'il est un moyen capable de nous faire comprendre toute l'horreur que le péché mérite, le voici, mes chers auditeurs, dans l'image, quoique imparfaite, que je dois vous tracer du Dieu des miséricordes. Ces idées de grandeur, de puissance, de majesté, dans le Dieu outragé par nos révoltes; ces idées sublimes et effrayantes que l'on nous offre ordinairement dans les chaires chrétiennes, peuvent bien nous étonner quelquefois, nous frapper même pour un temps, et suspendre dans nous l'habitude invétérée du crime; mais qu'il est rare qu'elles touchent efficacement le cœur coupable, et le détachent assez de ses passions pour le convertir en effet.

Eh! combien de fois même n'arrive-t-il pas que ces idées de la supériorité infinie de Dieu sur toute créature produisent dans l'homme pécheur une idée pleinement contraire à l'esprit de pénitence, en lui donnant lieu de douter, quoique sans nulle raison, si un être aussi élevé qu'un Dieu l'est au dessus de l'homme, daigne s'offenser des œuvres humaines, ou du moins s'en offenser éternellement, comme le monde chrétien se le persuade? Le moyen donc, mais le moyen infaillible d'inspirer à l'homme toute l'horreur et la haine que le péché mérite, ah! mes chers auditeurs, c'est d'intéresser le cœur même du pécheur dans le portrait qu'on lui trace du Dieu qu'il a offensé, et dont il mérite à chaque instant

l'éternelle disgrace par son péché; c'est de lui faire sentir, autant qu'il est possible, quelle est l'étendue infinie, la condescendance merveilleuse, la tendresse, la vivacité admirable de l'amour de son Dieu, pour l'homme devenu le plus indigne de ses attentions et de ses regards; en sorte que chaque trait de cette bonté suprême, par l'admiration qu'il fera naître dans l'esprit du pécheur, et par le ravissement qu'il portera dans son ame, détruise infailliblement son penchant fatal pour le péché, par le penchant invincible qu'il doit inspirer à son cœur, pour un Dieu si aimable et si plein de charmes.

Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui me fit toujours regarder la considération des miséricordes divines comme ce qu'il y a de plus puissant dans le Christianisme pour anéantir le règne du péché dans l'homme chrétien; parce que cette idée du Dieu de miséricorde est à mes yeux comme le miroir parfait de toutes les condescendances d'un Dieu, qui ne sauraient être plus sensibles et plus frappantes que dans sa conduite à l'égard de l'homme transgresseur de ses lois. Car, pour vous exposer dans le plus grand jour une vérité dont je me promets, si la grace daigne me seconder, les impressions les plus salutaires, rappelez-vous ici, pour un moment, et la grandeur suprême de votre Dieu, et votre bassesse infinie: sa grandeur suprême, qui fait trembler de respect et d'effroi les puissances du ciel, de la terre et des Enfers; votre bassesse infinie, qui vous rend par elle-même si méprisables à ses yeux, et plus méprisables encore quand vous y joignez la révolte du péché. Or, cet Être souverainement grand, devant lequel vous êtes comme le néant, et au dessous du néant même, puisque vous êtes pécheurs, cet Être, dont l'idée seule doit humilier le plus puissant des hommes jusqu'au centre de la terre, le croiriez-vous, Chrétiens, si la foi ne vous l'apprenait pas, ce Dieu si grand?

C'est un Dieu qui daigne vous attendre depuis que vous avez perdu sa grace par le péché.

C'est un Dieu qui désire plus ardemment de vous pardonner que vous ne désirez vous-mêmes le pardon de votre péché.

C'est un Dieu qui vous recherche et vous poursuit en mille manières, malgré votre obstination dans le péché.

C'est un Dieu qui s'oblige d'accorder au premier soupir de votre cœur le pardon de votre péché.

C'est un Dieu qui se prépare à triompher dans le ciel, dès que vous renoncerez à votre péché.

Enfin, c'est un Dieu qui promet d'ajouter de nouvelles faveurs,

des faveurs plus grandes que celles dont il vous combla jamais, au pardon qu'il vous promet de votre péché.

Grand Dieu! peut-on bien vous contempler revêtu de tant de charmes adorables, et trouver encore des charmes dans le sein du péché? Les démons même, abîmés dans l'Enfer, s'ils étaient capables de repentir et d'amour, pourraient-ils demeurer un moment dans votre disgrace, et résister à l'idée seule de tant de traits aimables que vous nous présentez de vous-même? (Le même.)

Preuves de la miséricorde de Dieu envers nous.

Qu'est-ce que Dieu n'a pas fait pour nous? Pour nous, il a créé toute cette nature périssable qui nous entoure; pour nous, il créera un jour une nature nouvelle, où il n'y aura plus de changement ni de corruption. Pour nous, il a envoyé dans le monde ses Prophètes, permettant qu'ils fussent pour nous exposés aux maux de la captivité, de l'injustice, de la persécution. Après les Prophètes, il nous a envoyé jusqu'à son propre Fils. Il a consenti que pour nous ce Fils endurât les outrages et la mort; il a châtié le démon; il nous a assigné une place dans son royaume, à la droite de sa majesté souveraine. Quelles que soient nos ingratitudes, ce n'est jamais lui qui nous abandonne, mais il ne cesse de nous rappeler à lui par ses propres exhortations. Non content de celles qu'il nous adresse en personne, il suscite auprès de nous des intercesseurs chargés par lui-même de demander grace en notre faveur: *Laissez-moi*[1], disait-il à Moïse, *je veux les exterminer;* et en parlant ainsi, il ne voulait que l'exciter davantage à redoubler ses instances. C'est ce qu'il fait encore aujourd'hui à notre égard; il répand dans quelques ames choisies le don de la prière, afin qu'elles sollicitent par leurs prières la grace de tout le peuple. Est-ce donc qu'il a besoin qu'on le prie? Non, pour lui-même assurément; c'est pour nous seuls, pour empêcher que nous ne tombions encore plus bas, pour nous forcer à nous sauver. Combien de fois ne l'entendez-vous pas dire qu'il pardonne en faveur de tel ou tel; de David, par exemple? Il semble ne demander qu'une occasion de se ménager des réconciliations avec ceux qui l'outragent, oubliant en quelque sorte le sentiment de sa propre dignité, en se rendant à des vœux étrangers, plutôt que d'agir par sa seule indépendance. Mais il veut aussi qu'en nous sauvant nous ne

[1] Exod., XXXII, 10.

fassions pas de son indulgence un prétexte de relâchement. Voilà pourquoi il se montre courroucé jusqu'à défendre à son prophète Jérémie de prier pour son peuple; *car*, lui dit-il, *je ne vous écouterai pas* [1]. Etait-il vrai qu'il ne permît pas qu'on le priât pour les Juifs, lui qui souhaite tant notre salut? Ces paroles n'étaient qu'une menace, par laquelle il cherchait à les effrayer; et le Prophète le savait bien, puisqu'il ne cessa point de prier. La miséricorde du Seigneur se reconnaît bien dans les paroles qu'il ajoute immédiatement après la menace : *Que vient faire dans ma maison cette nation qui était mon peuple bien aimé*, *elle qui commet des abominations* [2]? C'étaient des plaintes par lesquelles il essayait de faire entrer dans les cœurs ingrats une salutaire confusion. Ainsi quand vous l'entendez porter contre une cité criminelle cette sentence : *Quand vous vous laveriez avec le nitre*, *et que vous emploieriez toutes les herbes pour vous purifier*, *vous demeurerez toujours souillée devant moi* [3]. Est-ce qu'il veut la désespérer? Non, mais l'engager à la pénitence, bien que l'arrêt prononcé contre les Ninivites parût être absolu, sans nulle restriction. Aussi la menace produisit-elle son effet. Même intention dans la défense faite à Jérémie de prier pour son peuple.

Les Juifs étaient des malades incurables. Dieu leur ordonne de rester dans leur pays, et leur défend d'aller en Egypte. Les calamités que leurs pères y avaient subies avaient échappé à leur mémoire; sans respect pour la défense du Seigneur, ils fuient en Egypte. Dieu veut bien le leur pardonner, et il se réduit à leur demander de ne pas se mêler aux impiétés de ce peuple idolâtre; ils n'obéissent pas davantage. Dieu leur envoie son Prophète pour leur adresser de salutaires avertissemens, et empêcher qu'ils ne comblent leur iniquité; lui-même il s'attache à leurs pas, la verge à la main, comme un père tendre dont les yeux suivent un fils coupable partout où il va s'égarer. Telle est l'intention dans laquelle il envoie Jérémie en Egypte, Ezéchiel à Babylone, les pénétrant de son Esprit, leur inspirant pour les pécheurs la même charité compatissante dont lui-même est rempli. (Saint CHRYSOSTÔME [4].)

La multitude de nos fautes ne doit pas nous décourager.

Mais quoi! dois-je ici vous dire, sans craindre l'exagération,

[1] Jerem., XI, 14. — [2] Ibid., 15. — [3] Ibid., XI, 21. — [4] Hom. XIV, *in Epist. ad Rom.*

quelque énormes, quelque multipliés que puissent être vos déréglemens passés, égaleront-ils jamais les dimensions infinies de la miséricorde divine? Croyez-vous donc que le trésor malheureux de votre iniquité surpasse les richesses inépuisables d'une bonté sans bornes, et qu'il puisse y avoir jamais un seul homme sur la terre, plus misérable de son fonds et plus pécheur que son Dieu n'est bon et miséricordieux par la nécessité de son être?

Vous avez grièvement et trop long-temps péché contre le ciel, je le veux; vous avez comme épuisé vous seul tout ce que la passion devenue dominante peut suggérer de crimes à des cœurs qui cherchent à la satisfaire; je le veux, je le veux encore. Mais c'est pour cette même raison, mon cher auditeur, que le Dieu que vous adorez vous regarde comme le plus digne objet de sa miséricorde qui vous rappelle. Ignorez-vous que c'est sur les plus grands coupables que Dieu se plaît singulièrement à exercer sa clémence; que c'est sur les persécuteurs furieux de Jésus-Christ, comme Paul, sur les pécheresses publiques et diffamées, comme Madeleine; sur les publicains fameux, comme Zachée, que la miséricorde divine a paru d'abord et veut paraître dans tous les siècles avec plus d'éclat et de magnificence. Si vous aviez moins irrité la justice divine qui vous alarme, la bonté céleste que je vous annonce serait moins honorée, moins glorifiée du pardon qu'elle vous prépare; et vous seriez moins propre à lui procurer ce nouveau degré de gloire, qu'elle attend de ses dons et de ses bienfaits dont elle veut vous combler. Mais, parce que vous avez tourné, contre le Dieu qui vous créa pour le servir, toute la malice et la corruption de votre cœur; parce que vous avez donné à toutes vos passions, qu'il vous commandait de vaincre, une liberté pleine et entière de violer ses lois; c'est sur vous, par préférence, que sa miséricorde doit verser toutes ses faveurs, parce que c'est sur vous qu'elle doit paraître et se manifester dans toute son étendue. Il fallait un abîme de misères, de crimes, d'indignités de votre part, pour attirer de la part de Dieu cet abîme encore plus profond de bonté, de miséricorde et de clémence, que le monde ne connaît pas et qu'il prétend, par vous, faire connaître au monde: *Completa est malitia ejus..... suscepit de manu Dei duplicia, pro omnibus peccatis suis.*

Oui, je le sais, ame timide et défiante à qui je parle, je sais, comme vous, que cette miséricorde infinie dont je voudrais vous pénétrer, n'ôte rien cependant ni à la rigueur ni à l'étendue de la justice divine, également souveraine et infinie dans l'exercice de ses vengeances. Mais ce que m'apprend également la foi, c'est que

ce Dieu, tout juste, tout saint qu'il est de sa nature, veut être spécialement appelé le Dieu riche en miséricorde, pour tous ceux qui l'invoquent et qui le réclament: *Dives in misericordia; dives in omnes qui invocant illum* [1]: c'est que la bonté de ce Dieu de justice remplit, depuis l'existence du monde, toute l'étendue de la terre, et qu'il manquerait un trait essentiel à l'immensité de cette perfection divine, si vous n'étiez pas l'objet de sa compassion et de sa tendresse: *Misericordia Domini plena est terra* [2]. Ce que m'apprend également la foi, c'est que, si Dieu se plaît à tracer l'image de ses perfections dans tous ses ouvrages, c'est surtout par les actes de sa miséricorde qu'il aime à s'y faire reconnaître et adorer de ses créatures: *Miserationes ejus super omnia opera ejus* [3]; et que les cœurs où le péché domine et règne avec plus d'empire, sont surtout ceux où il prend plaisir à faire triompher le pouvoir souverain de sa grace: *Ubi abundavit delictum, superabundavit gratia* [4]. Voilà, dis-je, mon cher auditeur, ce que la foi m'apprend de ce même Dieu, que l'esprit de crainte et de défiance vous fait envisager comme un Dieu uniquement juste et terrible. Or, laissez maintenant à ce Dieu miséricordieux le soin d'accorder sa miséricorde avec sa sainteté, sa miséricorde avec sa justice; et puisqu'il est de la foi que c'est la grandeur même de vos crimes, si vous savez en gémir, qui doit disposer en votre faveur le Dieu des miséricordes, ne pensez plus qu'à bannir de votre cœur cette indigne défiance qui borne une bonté infiniment infinie et qui tarit à jamais pour vous la source de ses graces.

Mais peut-être n'est-ce point ce sentiment de frayeur et de crainte, mais l'insensibilité même de votre cœur aux bontés d'un Dieu, qui vous retient encore sous le joug du péché? Peut-être n'êtes-vous nullement affectés de tous les charmes que Dieu vous présente, pour vous attirer à son service et vous y fixer? Ah! mes chers auditeurs, si vous osiez vous autoriser de cet indigne prétexte, pour résister encore au Dieu de miséricorde qui vous presse; si vous pouviez reconnaître cette étrange dureté dans votre cœur, sans en rougir du moins et vous en confondre devant Dieu, ne serais-je pas en droit de vous dire alors avec cette sainte indignation dont les Prophètes du Seigneur étaient souvent saisis: Que vous êtes donc des monstres et dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grace; que le cœur humain étant fait pour aimer l'Etre infiniment aimable, que ne pouvant même se contenter que d'un tel objet,

[1] Ad Ephes., 2; Ad Rom., 10. — [2] Psal., 32. — [3] Ps., 144. — [4] Ad Rom., 25.

vers lequel il tend sans cesse par sa nature, comme vers son principe et sa fin; dès que vous êtes vraiment insensibles à tout ce qu'il y a de plus attrayant dans la divinité, il faut donc, pour m'exprimer ainsi, qu'il n'y ait plus rien de sain et d'entier dans votre cœur; que le péché, par la subtilité de son poison, en ait altéré la nature même, en ait perverti et corrompu les sentimens les plus naturels, et ne vous ait pas même laissé de quoi paraître véritablement des hommes, lorsque vous croyez être encore de véritables Chrétiens? Ne serais-je pas, dis-je, en droit de traiter ainsi des hommes qui opposent un cœur de bronze à toutes les tendresses d'un Dieu toujours occupé de leur bonheur? et dès là, sans m'arrêter plus long-temps à des cœurs qui n'ont plus rien d'humain, du moins plus rien de surnaturel et de chrétien, transporter mon discours à d'autres, où il reste encore quelques sentimens d'humanité et de religion? Mais loin de moi dans ce discours ce ton de menace et de terreur qui convenait mieux sous l'empire de l'ancienne loi.

Non, mes chers auditeurs, il ne sied point au ministre du Dieu des miséricordes, de s'en tenir à de pareils reproches; et si j'ai dû vous faire sentir d'abord toute l'horreur de cet état d'insensibilité pour Dieu, je ne dois pas moins chercher à guérir dans vous cette insensibilité même qui fait l'opprobre de l'humanité. Or, pour vous en faire triompher à ce moment, je ne vous demande encore qu'un instant de réflexion sur cette miséricorde infinie que la foi nous présente; parce que vous ne pouvez rapprocher la miséricorde divine de cet état d'endurcissement que vous opposez depuis si long-temps à ses désirs, sans trouver dans cet affreux état où elle vous supporte, un motif plus puissant encore de vous rendre enfin à ses recherches. Car, enfin, devez-vous vous dire à vous-mêmes, si vous en croyez les principes de la religion qui vous éclaire : Tout endurci que je suis par le péché, ce Dieu que l'on m'annonce n'en a donc pas moins pour moi toute la bonté du plus charitable pasteur, toute la sensibilité du plus aimable père, toute la tendresse de la meilleure mère qui fût jamais; tout endurci que je suis dans le péché, le Dieu que l'on m'annonce est donc pour moi le Dieu qui promet d'accorder ma grace au premier soupir; qui s'apprête à triompher dans le ciel, dès le moment de mon retour; qui doit ajouter de nouvelles faveurs au pardon de tous mes crimes dont il me répond? Tout endurci que je suis, tel est donc encore à mon égard le Dieu dont on me prêche les miséricordes?

Oui, Chrétiens, ainsi la foi vous oblige-t-elle à le penser. Mais

en même temps n'est-ce pas là de quoi dompter, de quoi amollir votre cœur tout insensible qu'il est? Car à l'aspect de cette bonté de Dieu, toujours la même à votre égard, malgré l'habitude de vos crimes, quelle est la réflexion simple qui se présente d'abord à l'esprit chrétien? Elle ne vous échappera pas sans doute. Ah! c'est qu'il a donc fallu que Dieu fût plus encore à votre égard le Dieu de bonté et de miséricorde qu'à l'égard des pécheurs vulgaires dont il fut moins offensé; c'est qu'il a fallu qu'il ouvrît et qu'il épuisât en votre faveur de nouveaux trésors de bonté et de grace; que sa miséricorde, toujours infinie pour les divers coupables, se surpassât en quelque manière elle-même, pour vous prévenir, pour vous attendre, pour vous rechercher, pour vous poursuivre, comme elle fait encore à ce moment. C'est que plus il a fallu de crimes de votre part, pour vous conduire à ce point d'insensibilité que je déplore, plus il a fallu, et il faut encore de miracles de patience et de charité dans Dieu, pour vous soutenir dans ce terrible état où le péché vous a réduits. Or, cet excès de la bonté divine, dont vous êtes spécialement l'objet, et dont vous découvrez la preuve trop évidente dans l'insensibilité même de votre cœur, cet excès de bonté dans Dieu, qui croît encore tous les jours à votre égard, à proportion de vos crimes; voilà, si vous avez un cœur, ce qui sera le remède infaillible à votre insensibilité, ce qui réveillera dans votre ame cette portion de sentiment qui reste toujours dans l'homme, tout corrompu qu'il peut être par le péché; voilà du moins ce qui vous rendra sensibles à votre insensibilité même; ce qui vous forcera d'en gémir, de la détester assez devant Dieu, pour qu'elle ne soit plus un obstacle de votre part à l'accomplissement de ses bontés et de ses miséricordes.

Qui pourrait donc encore nous retenir dans votre disgrace, ô mon Dieu! si la défiance, si l'insensibilité de notre cœur n'a plus rien qui nous arrête? Serait-ce l'espérance présomptueuse du pardon fondée sur l'excès même de vos miséricordes que j'ai tâché, autant qu'il est en moi, de développer au monde et de lui faire connaître? Ah! mes chers auditeurs, telle est, j'en conviens à regret, la disposition de cœur la plus ordinaire et la plus difficile à déraciner dans les Chrétiens du siècle; disposition funeste que toutes les idées du Christianisme bien entendu conspirent unanimement à combattre et à détruire, et dont l'illusion séduisante fait néanmoins tous les jours, et doit faire encore dans la suite des temps, tant de pécheurs et de réprouvés. Cependant, Chrétiens, pour vous faire triompher de ce dernier obstacle qui s'op-

pose si communément à l'impression victorieuse des miséricordes divines, je ne vous demande encore ici que d'ouvrir les yeux, que de réfléchir un moment. Non, qui que vous soyez, vous ne réfléchirez point, avec un esprit chrétien, sur cette miséricorde infinie dont vous présumez, sans renoncer pour jamais à ce sentiment de présomption dont je parle; parce que, au premier coup d'œil, il vous paraîtra l'abus le plus énorme, la plus horrible profanation des bontés divines, dont le cœur humain soit capable. Car savez-vous à quoi se réduit ce sentiment présomptueux dont vous êtes si peu touchés? Dieu est bon, dites-vous sans cesse; il est miséricordieux, il ne veut pas me perdre; je suis donc sûr d'obtenir mon pardon, quel que soit le moment, soit éloigné, soit prochain, où je rentre dans le devoir; pourquoi donc précipiter le jour de ma pénitence? Ainsi, Chrétiens, vous exprimez-vous tous les jours. C'est comme si vous osiez dire au souverain Maître, qui vous rappelle sous ses lois : Vous êtes bon, ô mon Dieu! et vous l'êtes infiniment; et parce que vous êtes infiniment bon, je continuerai de vous outrager; et parce que vous ne voulez pas me perdre, je ne craindrai pas d'être en guerre avec vous; et parce que vous êtes toujours prêt à me pardonner, je multiplierai mes crimes jusqu'au dernier moment; et parce que je peux toujours compter sur votre grace, je me mettrai peu en peine de cette grace que vous êtes toujours prêt à m'accorder. Je vous fais horreur à vous-mêmes en parlant ainsi, Chrétiens présomptueux; voilà cependant votre langage.

C'est donc à dire, mes chers frères, que la miséricorde divine, dont la fonction la plus essentielle est d'abolir le règne du péché, par le plus abominable renversement, vous la ferez servir à fomenter, à perpétuer, à éterniser dans vous ce péché même. C'est donc à dire que le Dieu saint, l'ennemi éternel et irréconciliable du péché, jusqu'à prodiguer ses sueurs et son sang pour le détruire, vous en ferez, autant qu'il est au pouvoir de l'homme, le fauteur, le complice et le coopérateur de vos désordres. C'est donc à dire que l'amour même dont votre Dieu vous honore sera le principe des insultes et des outrages dont vous déshonorez sa grandeur, et que le plus aimable de ses attributs qui vous invite au repentir, qui vous comble de graces, pour vous y engager, sera dans vous le prétexte et le sujet de votre impénitence. Car telle est, pour ainsi parler, l'analyse fidèle de ce sentiment présomptueux, qui fait servir trop souvent la bonté divine à rassurer le coupable contre Dieu même dans son péché.

Or, ne suffit-il pas en effet, comme je l'ai dit d'abord, de pénétrer ce sentiment pour le désavouer devant Dieu, pour en concevoir toute l'horreur qui doit l'anéantir pour jamais dans le cœur de l'homme, et plus encore de l'homme chrétien. Je ne m'arrêterai donc point ici, mes chers auditeurs, à vous faire observer l'illusion trop sensible de cet excès de confiance considérée par rapport à vous-mêmes; je ne vous dirai point que présumer ainsi de la bonté divine, et tourner contre elle ses propres faveurs, c'est changer en poison le remède le plus sûr qu'elle ait à vous présenter; c'est abuser, pour vous perdre infailliblement, des moyens les plus efficaces de salut dont elle est la source : je ne vous dirai point que l'unique grace que vous deviez attendre de la bonté divine dans cet état de présomption, c'est qu'elle abrège vos jours, qu'elle vous fasse périr d'une mort précipitée ; et que, plus vous attribuez à Dieu de vraie bonté, plus il doit se hâter, par un trait de cette bonté même, de vous faire disparaître de dessus la terre, où ce titre de l'Être infiniment bon ne servirait de sa part qu'à augmenter encore votre éternel supplice, en servant de prétexte pour multiplier vos iniquités. Non, quelque puissant que dût être cet intérêt personnel, pour achever de bannir la présomption de tous les cœurs, je n'aurai point recours à ce motif, pour vous faire détester cet indigne sentiment, dès que vous aurez conçu l'horrible profanation des bontés divines, inséparablement jointe à ce sentiment présomptueux qui vous rassure et vous soutient dans le crime, je me promets tout du pouvoir de cette unique réflexion, sur des cœurs nobles et chrétiens, tels que ceux à qui je parle, et si vous avez horreur de vous autoriser des bienfaits d'un de vos semblables, pour insulter à la bonté même qu'il vous fait paraître, vous aurez plus d'horreur encore de vous prévaloir de la miséricorde divine, pour insulter, pour profaner cette miséricorde infinie dont les bienfaits vous accablent. (Le P. Le Chapelain.)

La pensée des miséricordes divines nous persuade la nécessité de la pénitence.

Car en quoi consiste proprement, Chrétiens heureusement justifiés, cette grace si précieuse de votre justification, dont je vous suppose encore pleinement possesseurs; et quelle en fut la condition essentielle de la part de Dieu? Concevez-le pour toujours, et réformez enfin vos idées, si elles n'étaient pas justes sur ce point capital, et dont dépend le salut de l'homme une fois devenu prévaricateur. Oui, j'y consens, la miséricorde divine vous a remis

le péché qui vous avait rendus coupables, et cette rémission aura été pleine et entière de la part de Dieu. Mais qu'entendez-vous sous cette idée de rémission parfaite du péché commis? Serait-ce à dire que le péché, une fois pardonné par le ciel, dût rester parfaitement impuni, soit de votre part, soit de la part de Dieu, soit dans le temps, soit dans l'éternité? Non, mes chers frères, ce ne fut jamais ainsi que l'Evangile nous le fit entendre.

Dieu vous a remis, par sa miséricorde, le péché qui avait anéanti dans vous le règne de sa grace. C'est-à-dire que cette miséricorde infinie, malgré toutes les oppositions que formait sa justice, a révoqué l'arrêt de la peine éternelle que votre péché méritait; mais pour y substituer un autre genre de peine et d'expiation, une peine temporelle et passagère, dont il vous a confié le soin, la mesure et l'exécution contre vous-mêmes. Il était en droit, ce grand Dieu, depuis le péché fatal qui vous fit l'objet de sa haine, il était en droit de vous punir pour l'éternité, de vous frapper pour jamais de sa disgrace. Mais il n'en sera pas ainsi, vous a dit lui-même ce Dieu de miséricorde, en vous pardonnant: non, vous ne périrez point, et mon amitié même vous est rendue dès ce moment. Je dois être vengé de vous, il est vrai, parce que je suis votre Dieu; mais ce n'est point de la sévérité de ma justice, c'est de la pénitence que vous vous imposerez à vous-mêmes; c'est de vous seuls que je prétends recevoir la satisfaction et la vengeance qui me sont dues.

Le voyez-vous, Chrétiens convertis, comment la peine temporelle et passagère, substituée à l'éternité de supplices dont vous étiez redevables à Dieu depuis le péché, devient elle-même la grace que Dieu vous accorde, ou du moins la condition essentielle, pour vous appliquer la grace que Dieu vous accorde, en vous pardonnant? Voyez-vous comment l'épreuve même que vous avez faite de la miséricorde divine, devient pour vous un engagement inviolable, à ne vous pardonner jamais le péché dont vous avez obtenu le pardon; et que c'est renoncer du moins en partie à cette grace du pardon qui vous fut d'abord accordé que de vous épargner vous-mêmes, et de laisser Dieu sans vengeance; puisque c'est manquer évidemment à remplir la condition essentielle dont il a fait dépendre votre pardon? Un roi, et un roi prophète, a péché par un esprit de faste et d'orgueil dans le dénombrement de ses sujets: Dieu pardonne à la douleur de ce grand roi. Il ne périra, ni dans le temps ni dans l'éternité; mais le choix lui est laissé de la famine, de la peste ou de la guerre, pour expier cette vaine com-

plaisance à laquelle son cœur s'est laissé surprendre. Or, le Dieu qui vous pardonne dans la loi de grace, mes chers auditeurs, veut bien encore ne pas se venger sur vous par lui-même, comme sur David. Il veut que ce soit vous, et vous seuls, qui teniez par rapport à vous-mêmes la place de sa justice, de cette justice qui cède ses droits à la miséricorde, pour la mettre en état de n'imposer au coupable qu'une peine qui passe, au lieu de celle que le péché mérite, et qui ne passerait jamais.

Que si, au reste, cette condition qui doit paraître si douce quand il s'agit d'assurer, autant qu'il est possible, la rémission d'une éternité de peines, vous semblait trop dure encore et trop onéreuse à remplir, ah! mes chers auditeurs, ne serait-ce pas là déshonorer à la fois votre raison et votre religion? ne serait-ce pas donner lieu de penser que, loin de savoir estimer le don inestimable de la grace qui nous sanctifie, vous ne savez pas même le concevoir et le connaître? Car, quoi que Dieu puisse exiger de l'homme criminel dans la vie présente, n'est-ce pas toujours une miséricorde infinie de sa part, une miséricorde qui doit épuiser l'admiration de l'esprit et la reconnaissance du cœur humain, que d'accepter une peine également bornée, et dans sa rigueur et dans sa durée, en échange d'une éternité de tourmens, et de tourmens affreux, dont il délivre l'homme en lui pardonnant? Oui, penser autrement, ce serait n'avoir idée ni de la brièveté du temps ni de la durée de l'éternité; et dès que vous rapprocherez ces deux termes infiniment éloignés, la miséricorde divine ne vous paraîtra pas moins admirable quand elle vous demande une satisfaction de quelques jours qui vous restent à couler sur la terre que si elle n'exigeait nulle satisfaction de votre part pour vous pardonner. Quoi qu'il en soit, pour nous faire de la rémission même du péché un motif indispensable de pénitence, c'est assez de savoir que c'est à cette condition que Dieu attache cette grace entière dont sa miséricorde est le principe; et du reste, c'est à nous de plier sous le poids de cette condition, quelque dure qu'elle nous paraisse.

Mais je dis plus, et je prétends que le Dieu de miséricorde qui vous paraît à craindre pour l'amour-propre, jusque dans ses plus grandes faveurs, ne doit jamais vous paraître plus miséricordieux que lorsqu'il impose cette pénitence au pécheur comme une condition essentielle de la grace qui le justifie. Je prétends qu'il manquerait quelque chose à l'infinité de la miséricorde divine, dans les soins qu'elle prend du salut de l'homme, si elle pouvait lui remettre ici-bas la peine éternelle du péché sans aucune satisfaction de sa

part: proposition qui pourra vous sembler un paradoxe. Mais pour vous en faire comprendre l'exacte vérité, dites-moi, mes chers auditeurs, quelle image vous êtes-vous formée vous-mêmes d'une bonté infinie, d'une bonté assez parfaite, pour ne vous laisser rien à désirer dans les soins qu'elle prend de sanctifier l'homme et de le sauver ? Cette bonté vraiment suprême à vos yeux ne sera-t-elle pas celle qui, à toutes les faveurs qu'elle répand libéralement sur la terre pour sauver le genre humain, saura peindre encore tous les moyens qu'elle peut tirer de chacun des hommes pour assurer de plus en plus leur salut ? Cette bonté suprême ne sera-t-elle pas celle qui, après s'être étendue sur le passé d'une vie coupable, pour en abolir le crime, daignera s'étendre encore jusque sur l'avenir pour obvier au retour des premiers désordres? Cette bonté suprême ne sera-t-elle pas celle enfin qui, après avoir tiré sa créature du double abîme du péché et de l'Enfer, prendra, de plus, de sages mesures pour la garantir désormais de ces deux abîmes où elle peut retomber à chaque pas? C'est à vous, Chrétiens, que je le demande : n'est-ce pas là, selon vous-mêmes, l'idée la plus juste d'une bonté souveraine et infinie? et retrancher de son tableau un seul de ses traits, ne serait-ce pas borner en quelque sorte et rétrécir l'idée de cette bonté même?

Pour être à notre égard souverainement bon, et pour nous pardonner en Dieu, ce Dieu de clémence doit donc tellement nous faire grace qu'il nous fasse une obligation des moyens nécessaires à conserver la grace de notre pardon; tellement nous délivrer de l'abîme du péché et de l'Enfer, qu'il nous fasse un devoir des précautions nécessaires pour n'y plus retomber; tellement exercer sur nous sa miséricorde qu'il nous garantisse pour jamais des foudres de sa justice. Or, voilà, pécheurs réconciliés avec Dieu, quel est évidemment le dessein de ce Dieu de bonté, dans la pénitence dont il vous charge encore, malgré la rémission de vos crimes: pénitence sans laquelle votre faiblesse ne résisterait jamais à mille occasions de chute prochaine qui vous environnent; pénitence sans laquelle tous les objets de vos passions, à peine oubliés, au premier moment dangereux et critique reprendraient sur vous un nouvel empire et vous raviraient sans peine à l'aimable empire de la grace qui vous sanctifie; pénitence sans laquelle vous cesseriez bientôt d'être au rang des justes pour redevenir coupables, et plus coupables peut-être qu'avant l'heureuse épreuve que vous fîtes des miséricordes divines. Il est donc en effet l'ouvrage de la miséricorde même, ce devoir essentiel de pénitence qui vous pa-

raît si peu convenir à la douceur et à la charité infinie qu'elle fait paraître pour les plus grands coupables ; et l'idée la plus juste que l'homme pécheur peut se former de cette miséricorde, est l'idée la plus propre à lui persuader la nécessité de la pénitence, dont il voudrait éluder le devoir indispensable : en sorte que Dieu cesserait d'être véritablement bon à l'égard des hommes ; j'entends de cette bonté infinie essentiellement attachée à sa nature, s'il n'exigeait pas une peine satisfactoire pour la rémission de leurs égaremens passés, parce que ce serait exposer leur ame au danger, et au danger prochain de retomber dans le péché, de retomber dans sa disgrace, de retomber dans l'Enfer, que de les dispenser des devoirs rigoureux de la pénitence. (Le P. le Chapelain.)

La pensée de la miséricorde divine adoucit l'austérité de la pénitence.

Non, non, mes chers auditeurs, rien de plus désolant, je l'avoue, pour le pécheur solidement converti, que l'idée que la foi lui trace du Dieu de miséricorde dont il a méconnu et outragé l'empire par ses désordes. C'est cette idée si attrayante par elle-même qui livre le pécheur à toute la vivacité de ses regrets, qui plonge toute son ame dans un abîme d'amertume et de tristesse, qui le rend sans cesse odieux et insupportable à lui-même. Il ne voit point alors, ce pécheur vivement éclairé sur la bonté de son Dieu ; il ne connaît point de plus cruel supplice que cette unique réflexion dont il se pénètre lui-même, qu'il a grièvement offensé un Dieu si constamment, si magnifiquement aimable ; et la justice infinie dont il a mérité les vengeances est à ses yeux un objet moins terrible et moins désolant que la bonté suprême qui ne tire nulle vengeance de ses outrages, ou qui ne se venge qu'à force de graces et de bienfaits. Oui, tel est le premier effet que produit la pensée des miséricordes divines sur le pécheur justifié et rentré en grace avec son Dieu. Mais ce qui n'est pas moins vrai et ce que l'expérience nous découvre tous les jours dans les hommes les plus criminels, revenus sincèrement à Dieu et rendus à sa religion, c'est que, par un effet tout opposé et qui pas raît tenir du prodige, cette idée du Dieu de miséricorde outragé, si désolante par elle-même pour le pécheur converti, n'en a pas moins la vertu de verser l'onction et la douceur sur les plus austères devoirs de sa pénitence ; c'est que, frappé de cette idée de Dieu, qui le désole à proportion que sa bonté outragée offre plus de charmes à son cœur, il ne trouve plus de moyen pour se consoler

efficacement de ces outrages dont il est coupable, que la pénitence même qu'il s'impose; et que ce qu'il y a dans cette pénitence de plus austère et de plus rigoureux, est ce qu'il y a pour lui de plus doux et de plus aimable.

Je sais que ce sont là pour les cœurs et les esprits mondains des idées mystérieuses qu'ils ne comprennent pas, et qu'ils regardent même comme autant d'illusions et de chimères, transformées en réalités par des imaginations vives que leur chaleur entraîne, et qui ne connaissent point le sang-froid de la raison. Mais quoi qu'il en soit des mondains impénitens et de leurs idées antichrétiennes que je ne prétends pas réfuter directement ici, c'est à vous seuls que je m'adresse à ce moment, pécheurs justifiés et réconciliés avec le Dieu qui fut l'objet de vos outrages: vous éprouvez encore, dites-vous, des rigueurs et des peines dans la pénitence qui doit de votre part expier l'offense de votre péché.

Mais avez-vous jamais bien médité les faveurs infinies dont le Dieu de miséricorde vous a comblés et vous comble encore? Cette bonté à vous recevoir, après tant de crimes et de désordres, cette facilité incroyable à vous les pardonner tous sans nulle réserve, cette joie unanime de la cour céleste dont il a voulu que votre retour fût solennellement accompagné, ce nouveau trésor de graces, ce redoublement d'amour et de tendresse dont il a été suivi de la part de ce grand Dieu, avez-vous jamais bien réfléchi sur ces prodiges de bonté et de miséricorde dont vous avez été l'objet?

Mais si de telles réflexions ont quelquefois occupé l'attention de votre esprit, auraient-elles manqué de faire naître dans votre cœur la reconnaissance la plus vive, la plus animée, pour un Dieu qui semble oublier qu'il est grand et la grandeur même, oublier qu'il est le souverain Maître, le seul vrai Dieu qui existe et puisse exister, pour se souvenir uniquement qu'il est votre père, et vous pardonner tous vos écarts?

Mais si ce vif sentiment de reconnaissance pour le Dieu qui pardonne a une fois pénétré votre cœur attendri, dès lors, mon cher frère, vos yeux ont-ils assez de larmes pour exprimer la force de vos regrets; votre cœur, assez de soupirs pour rassasier la violence de sa douleur; votre ame, assez de haine pour fournir au sentiment qui fait que l'on se déteste soi-même; votre esprit, assez d'invention pour vous tourmenter et vous punir au gré de votre amour pour un Dieu dont vous avez à la fois les bontés à reconnaître et les justices à satisfaire?

Mais si cet esprit pénitent, fondé sur la reconnaissance envers Dieu, s'est une fois emparé de votre ame, le monde, si vous l'aimez encore, a-t-il assez d'amusemens et de plaisirs pour servir de matière à vos sacrifices? Les disgraces humaines, si vous en éprouvez, ont-elles assez de rigueurs pour contenter votre soif de l'humiliation et de la croix? Vos jours les plus traversés par la souffrance ont-ils assez de momens pour répondre à vos désirs continuels de souffrir? La pénitence la plus sévère a-t-elle assez de cruautés pour consoler votre cœur d'un seul outrage fait au Dieu de bonté et de miséricorde?

Non, non, mes chers auditeurs, ce ne sera jamais que le défaut de réflexion sur cette idée si douce et en même temps si désolante du Dieu de miséricorde outragé, qui vous laissera sentir encore le poids d'une pénitence qui doit venger sur vous le Dieu offensé par vous-mêmes. Mais méditez avec un esprit de foi cette miséricorde infinie que je m'efforcerais inutilement de vous peindre, et bientôt tout ce qui fut l'objet de vos craintes dans la pénitence chrétienne vous offrira les plus chers objets de vos goûts et de vos désirs; et tout ce qui fut l'objet de vos désirs mondains et déréglés, par un changement merveilleux, ne vous présentera plus désormais que des objets capables de faire naître l'aversion et le dégoût, la haine et l'horreur de votre ame. Oui, ce monde qui vous charma trop long-temps, et dont le charme vous pervertit, il ne paraîtra plus sous vos yeux qu'environné de frivolités, d'ennuis et de dégoûts, parce que votre cœur, épris du Dieu des miséricordes, ne pourra que dédaigner souverainement un monde qui vous fut une occasion fréquente de l'offenser, et qui vous attira mille fois sa disgrace. Oui, ces biens, ces plaisirs, ces honneurs terrestres qui allumèrent dans vous la cupidité, ils ne mériteront plus que vos mépris et votre haine, parce qu'un cœur épris de la miséricorde de son Dieu ne pourra que haïr et détester des avantages qui le séparèrent du seul objet toujours digne de ses attachemens et de son amour. Oui, cet amour passionné pour de viles créatures, il ne semblera plus à votre cœur qu'une servitude indigne qui le dégrade et le déshonore, parce qu'une fois touché du Dieu des miséricordes vous ne verrez plus rien d'aimable dans les plus brillans objets, vous ne verrez rien d'aimable, en effet, et de charmant que lui-même.

Méditez cette miséricorde infinie dont vous avez éprouvé toutes les largesses, et bientôt, comme Pierre, comme Augustin, comme Madeleine et tant d'autres illustres pénitens que je peux bien

appeler les confesseurs et les martyrs de la miséricorde divine; bientôt pénétrés, à leur exemple, de cette bonté suprême, vous n'aurez plus, comme eux, de sentiment que pour le tourner contre vous-mêmes, que pour vous haïr, vous confondre, vous détester vous-mêmes. Vous n'éprouverez plus, comme eux, de consolation sur la terre, qu'à vous crucifier, vous détruire autant que Dieu le permet, et à vous anéantir vous-mêmes, parce que vous regarderez au moins ces œuvres mortifiantes comme un faible témoignage de la reconnaissance infinie que vous devez à Dieu, et comme une légère réparation de ces outrages sans nombre faits à sa miséricorde, et dont vous donneriez tout votre sang pour le venger.

En vain ce Dieu de bonté, content de votre ardeur à le venger et à le satisfaire, vous dira-t-il alors au fond de l'ame ce qu'il dit formellement à Madeleine pénitente : Qu'il a oublié, qu'il a transporté loin de vous les crimes dont le souvenir vous désole : *Remittuntur tibi peccata.* Cette assurance même qu'il vous donnera de la rémission parfaite qu'il vous accorde, c'est ce qui ranimera dans vous cet esprit de mortification et de pénitence prêt à s'éteindre; ce qui vous remplira de la haine la plus vive, la plus efficace contre vous-mêmes. Eh! comment, se dit alors une ame pénétrée du sentiment de reconnaissance qu'elle doit à l'amour de son Dieu, comment vivre désormais sans consacrer tous mes momens à m'humilier devant mon Dieu, à le venger de mes forfaits sur moi-même et aux dépens de moi-même? Je veux qu'il ait oublié tous mes outrages, qu'il les ait pardonnés, qu'il daigne m'aimer encore; mais moi, qu'il a comblé de tous ses dons, pour tant d'opprobres dont je l'ai couvert, dois-je oublier des crimes qu'il a si promptement oubliés? Dois-je me pardonner des ingratitudes dont il a daigné m'offrir, me presser même d'accepter le pardon? Dois-je me consoler d'avoir haï si long-temps un Dieu dont mes révoltes n'ont pu refroidir l'amour, et qui même a multiplié pour moi les marques de cet amour, depuis que mon cœur est rentré sous l'empire de sa grace? Jours criminels passés dans la disgrace de mon Dieu, que ne pouvez-vous être effacés pour jamais du nombre de mes jours; ou plutôt jours malheureux, écoulés dans l'éloignement d'un Dieu si aimable, que ne m'êtes-vous rendus à ce moment, pour devenir des jours de larmes, de soupirs et de regrets! Ainsi, dis-je, s'exprime, mais avec un langage mille fois plus éloquent que l'esprit humain ne peut l'être, ainsi s'exprime le sentiment d'un cœur vraiment justifié par la miséricorde de son Dieu. (Le même.)

La pensée des miséricordes divines retranche tous les défauts qui pourraient s'opposer à l'intégrité de la pénitence.

Dans les uns, par exemple, c'est un défaut de promptitude pour l'accomplissement des sacrifices que Dieu leur demande à tous les momens, et dont le moment décisif, retardé de jour en jour, ne reviendra peut-être jamais. Dans les autres, c'est un défaut de générosité qui les fait user de restriction et de réserve dans l'holocauste, et se partager de manière entre le ciel et la terre qu'ils soient en même temps à Dieu et à eux-mêmes, à Dieu et au monde, à Dieu et au péché. Dans presque tous c'est un défaut de stabilité et de constance dans la carrière où ils sont entrés d'abord avec ardeur, et qui les replonge enfin dans les premières habitudes de l'abîme desquelles Dieu les avait tirés efficacement par sa grace. Or, je demande s'il est rien de plus propre que la pensée des miséricordes divines, à bannir du monde ces défauts trop fréquens dans l'exercice de la pénitence chrétienne.

Qu'avec la pensée de l'Enfer on temporise, on délibère encore, lorsqu'il faudrait agir, et agir fortement contre soi-même, pour satisfaire à Dieu ; qu'avec la pensée de l'Enfer, on dérobe à ce Dieu jaloux une partie du sacrifice, et souvent la meilleure partie de ce sacrifice universel qu'il attend d'une ame pénitente, et qu'il a droit d'en attendre ; qu'avec la pensée de l'Enfer le cœur humain demeure toujours le jouet de sa propre inconstance, et quitte son Dieu pour retourner au péché, après avoir quitté son péché pour se rendre à Dieu ; non, tous ces caractères défectueux, qui accompagnent trop souvent la pénitence du monde, n'ont rien qui me surprenne dans des hommes qui n'ont ordinairement pour principe de leurs œuvres que la crainte du Dieu de justice, parce que cette crainte, quoique la première source de la vraie sagesse, ne saurait guère être durable, sans devenir un état violent et forcé qui fait un esclave du cœur humain, et qui rarement a le pouvoir de le déterminer à ce sacrifice prompt, généreux et constant qui caractérise l'homme vraiment pénitent et solidement converti.

Mais, dès que la pensée des miséricordes divines sera le grand motif de la pénitence de l'homme et de la satisfaction qu'il doit à son Dieu, ah ! Chrétiens, je cesse de craindre pour lui, et ces délais éternels, et ces indignes réserves, et ces vicissitudes funestes qui ruinent dans tant de pénitens la grace de leur conversion, et n'aboutissent enfin qu'à les rendre plus coupables.

Et, en effet, je ne peux m'occuper de la grace du pardon que j'ai reçu de mon Dieu, sans découvrir dans cette grace précieuse trois caractères qui me frappent d'abord, et que je vous prie de remarquer avec moi. C'est que cette grace du pardon que je dois à la bonté divine a été l'ouvrage d'un instant, et que le premier moment de mon retour vers cette bonté suprême a été de sa part le moment de ma parfaite réconciliation ; c'est que cette grace, du côté de Dieu, a été pleine et entière, sans restriction et sans réserve pour tous les crimes dont je m'étais rendu coupable ; c'est que cette grace, que j'ai reçue de Dieu, ne s'étend pas au court espace de quelques jours, de quelques années, mais à tous les temps, sans que j'aie lieu de craindre aucun retour de froideur et de haine de la part de Dieu. Or, en trois paroles, voilà, pécheurs justifiés, de quoi anéantir dans vous, et ces retardemens, et ces réserves et ces inconstances, qui font tant de faux pénitens dans le Christianisme.

Car, pour anéantir d'abord tous les délais de notre pénitence, et nous inspirer cette promptitude à satisfaire le Dieu offensé, qui fait comme le premier caractère du vrai pénitent, ne suffit-il pas à des cœurs sensibles de considérer cet admirable empressement que Dieu a fait paraître, pour nous recevoir en grace et nous temoigner de sa part ce parfait retour qui faisait l'objet de tous nos vœux ? Il avait long-temps attendu, il avait frappé, gémi long-temps à la porte de notre cœur rebelle, ce Dieu de toute bonté et de toute patience. N'aurait-il pas été de la justice qu'il nous eût laissés gémir et soupirer nous-mêmes à notre tour ; attendre et solliciter du moins quelques momens la grace si peu méritée de notre pardon? Mais, impatient de recouvrer un fils qu'il avait perdu, il n'a écouté pour chacun de nous que la voix toujours pressante de sa tendresse, et le moment marqué par notre repentir est devenu le moment décidé de notre réconciliation. Et vous, mon cher auditeur, insensible à cet empressement d'un Dieu pour exaucer vos premiers désirs, vous pourriez vous résoudre, sous de vains prétextes, à différer de jour en jour la satisfaction qu'il vous demande? Non, grand Dieu ! notre cœur, confondu de vos bontés, n'y consentira jamais ; et n'y eût-il d'ailleurs aucun risque à courir pour nous dans les retardemens téméraires de notre pénitence ; n'y eût-il à craindre pour le salut de l'homme qui diffère à produire des fruits de pénitence, ni du côté du temps, dont l'homme mortel ne peut se promettre la durée ; ni du côté de la grace, dont la lumière peut s'affaiblir à son égard, et devenir moins vive pour l'éclairer et le

conduire; ni du côté de sa volonté propre, qui pourra demain ne vouloir plus ce qu'elle peut aisément vouloir aujourd'hui; n'y eût-il à craindre pour l'éternité de l'homme aucun de ces affreux périls, quand il remet, Seigneur, à vous venger dans l'avenir, votre empressement seul à nous faire grace coupera court aux retardemens périlleux de notre pénitence, et tant d'impatience que vous faites paraître à nous pardonner fera naître dans notre cœur un empressement égal à vous venger et à vous satisfaire.

Que si déterminés à remplir, sans plus différer, les devoirs trop redoutés de la pénitence, vous prétendez user encore de restriction et de réserve dans l'accomplissement des sacrifices que Dieu vous impose, ah! mes chers auditeurs, pour vous confondre alors, considérez seulement cette rémission pleine et entière que Dieu vous a faite de tant de péchés dont vous vous étiez rendus coupables. Car ce n'est point à demi, comme les hommes offensés, que sait pardonner aux coupables le Dieu des miséricordes; et, loin de conserver contre eux quelques traces de ressentiment et d'aigreur, il efface du livre fatal qui contient le cours de leur vie jusqu'au moindre trait de leurs plus cruels outrages. Or, qui de nous, Chrétiens pénitens, ne rougirait pas d'user de réserve, de disputer avec un Dieu qui ne sait point user d'exception dans la grace qu'il accorde, et de refuser un sacrifice, tel qu'il puisse être, à ce même Dieu qui sacrifie toute sa gloire au plaisir divin de pardonner tout et de ne mettre nulle borne à sa clémence?

Enfin, s'agit-il de fixer l'inconstance naturelle à notre cœur, et de le mettre à l'abri de ces vicissitudes funestes si ordinaires dans l'exercice de la pénitence chrétienne: eh! que faut-il de plus pour produire cet effet heureux dans le cœur humain, que de lui rappeler la persévérance de son Dieu dans le sentiment de miséricorde et de bonté dont il a fait l'épreuve dès les premiers momens de sa pénitence? C'est sans retour, mes chers frères; c'est pour tout le cours de la vie, disons mieux, c'est pour l'éternité qu'il nous a fait grace. Or, à cette idée seule que je vous présente, quel sentiment doit naître plus naturellement dans vous, cœurs pénitens à qui je parle, que celui d'ambitionner par une sainte émulation de n'être pas moins constans à venger Dieu que Dieu même à nous pardonner; que le désir d'opposer une vie entière, et en quelque sorte une éternité de ferveur, à l'éternité de la grace qu'il nous accorde; et d'égaler, autant qu'il est possible, par la continuité non interrompue de vos satisfactions chrétiennes, sa constance divine à vous aimer, à vous protéger et à vous

défendre, depuis le pardon irrévocable de votre péché. (LE MÊME.)

Il ne faut pas, par l'espoir et l'impunité, outrager la miséricorde et la justice de Dieu.

Il n'est que trop ordinaire à l'esprit humain de tomber dans un abîme, en voulant en éviter un autre. D'un côté, l'humble confession de sa faiblesse, de l'autre, l'orgueilleuse présomption de ses forces peuvent le pousser vers des écueils contraires et non moins dangereux. On dit : Quoique je fasse, quelques péchés que je commette, Dieu me délivrera par sa miséricorde, parce que je crois en lui. Par ce criminel espoir de l'impunité, l'on outrage à la fois la miséricorde et la justice de Dieu. D'autre part, on se rassure sur ses propres forces et sur sa propre justice; on se promet d'être tellement fidèle à la loi que l'on ne pèche contre aucun de ses commandemens; on se regarde comme tellement maître de sa vie que l'on se flatte de pouvoir s'empêcher de tomber ou de s'affaiblir, d'être ébranlé le moins du monde, ou de souffrir dans l'esprit le moindre obscurcissement, plein de confiance dans la force de sa volonté: présomption coupable, orgueil pharisaïque, que Dieu ne condamnera pas moins sévèrement, en supposant même que l'on réglât si bien sa vie que rien n'y paraisse répréhensible aux yeux des hommes. Que fait donc l'homme qui se justifie lui-même, et qui présume de sa justice? Il tombe. Que fait celui qui, tout en reconnaissant sa faiblesse, présume de la miséricorde divine pour s'abandonner au péché, et négliger la pénitence? Il ne tombe pas moins. L'oracle de la vérité éternelle nous dit à tous : *Ne vous détournez ni à droite ni à gauche* [1]. Ne présumez point de votre justice pour croire arriver au salut. Ne présumez point de la bonté de Dieu pour pécher. Que chacun interroge donc sa conscience; et selon le témoignage qu'elle lui rendra, si elle lui répond qu'il marche dans l'égarement, qu'il retourne en arrière, afin de se remettre dans la voie; et que, s'il y marche déjà, il continue afin d'arriver où il tend. Que personne ne soit superbe hors de la voie, que personne ne soit paresseux dans la voie. (Saint AUGUSTIN, *Sur le Psaume XXX*.)

Péroraison.

Triomphez donc, faites éclater votre joie sainte, célestes et

[1] Prov., IV, 28.

bienheureux esprits, archanges, séraphins, trônes, dominations, vertus, puissances! que ce grand jour soit pour vous la plus brillante fête; que tous vos concerts se raniment, que les voûtes du ciel retentissent de vos chants de victoire. Un coupable, arraché par la grace à la servitude du crime, est un objet de triomphe, dit l'Écriture, et pour vous et pour le Dieu même que vous ne cessez d'adorer : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* Ce n'est point ici la conversion d'un seul coupable, c'est tout ce que vous voyez de grands et d'illustres coupables dans cette assemblée chrétienne qui m'écoute, qui reconnaissent l'aimable empire du Dieu des miséricordes, et qui rendent les armes à la toute-puissance de son amour. Or, quelle autre conquête, esprits assistant devant le trône de l'Eternel, mériterait mieux que celle-ci l'éclat de vos transports? Oui, le Dieu de majesté, le Dieu des armées que vous exaltez sans cesse, voit toutes les nations confondues frémir et trembler devant lui. Mais le Dieu de bonté, plus puissant encore à cet heureux moment, voit fondre à ses pieds tous nos cœurs. Je vous y laisse, mes chers frères, prosternés, comme vous devez l'être, aux pieds de ce Dieu d'amour; fixez-vous à ce grand, à cet aimable objet, j'y consens.

La justice d'un Dieu vous alarme, sa majesté vous éblouit, sa puissance vous étonne, son immensité vous égare, sa sainteté vous trouble, sa sagesse vous confond, sa providence vous déconcerte, sa souveraineté vous irrite, son incompréhensibilité vous humilie, son immutabilité vous désespère, son éternité même vous désole, tout ce qu'il a de grand vous rapetisse, vous intimide, vous subjugue, vous accable; mais sa miséricorde, cet attribut qui l'emporte ici-bas sur tous les attributs divins, et dont vous reconnaissez la trace jusque dans les œuvres de la justice; cet attribut qui vous annonce la plénitude de la douceur, de la charité, de la condescendance dans votre Dieu; cet attribut qui ne tend qu'à faire des heureux et des heureux éternels, quel autre effet peut-elle avoir, cette miséricorde, que de ravir, de transporter, d'extasier votre ame, que de vous pénétrer de ce qu'il y a de plus doux, de plus vif, de plus ravissant, de plus ineffable dans le sentiment du divin amour, et de vous faire goûter d'avance sur la terre un bonheur qui vous prépare à celui du ciel, et que je vous souhaite à tous, au nom du Père, etc. (Le P. Le Chapelain.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

EXORDE.

Jesus dixit : Confide, fili.

Jésus dit : Mon fils, ayez confiance. (*Matth.*, ch. IX.)

Il n'appartient qu'à l'Être infiniment puissant et bon d'exiger l'hommage d'une pleine et entière confiance en lui; sentiment si juste et dont il est si jaloux qu'il l'a gravé lui-même dans nos cœurs, puisque, à l'aspect d'un grand danger dans les alarmes imprévues, un mouvement naturel et indélibéré nous fait lever les yeux vers lui et implorer son secours. A la voix de la nature, la religion unit la sienne pour nous inspirer une vive confiance en l'Auteur de notre être, une confiance sans bornes qui embrasse tous nos intérêts, ceux du temps et de l'éternité.

Et pour ne parler que de ces derniers, qui sont les plus chers à l'homme éclairé des lumières de la foi, attendre de Dieu le bonheur céleste et les moyens nécessaires pour y parvenir; espérer qu'il nous accordera le pardon de nos crimes, quelque énormes qu'ils puissent être, si nous revenons à lui de tout notre cœur; qu'il nous soutiendra dans les voies de la justice, quelle que soit notre faiblesse, si nous voulons sincèrement y marcher; qu'il nous tendra la main dans tous les périls de notre course mortelle, et que les secours de sa grace, secondant nos efforts, nous introduiront dans le séjour de sa gloire : voilà cette espérance chrétienne, qui est le fondement de toute piété et un des premiers devoirs de tout fidèle.

Cependant, qu'elle est rare dans le Christianisme cette vertu divine qui tient un rang si distingué parmi toutes les vertus, et qui

ne le cède qu'à la charité ! Combien de Chrétiens en qui la confiance en Dieu, dans l'ordre de leur salut éternel, ou est entièrement éteinte ou ne jette qu'une lueur faible et mourante ! Que de doutes! que de défiances, que d'injustes alarmes, qui la détruisent ou l'affaiblissent dans leur cœur ! Les uns, effrayés du nombre et de l'énormité de leurs péchés, n'envisagent le Dieu qu'ils ont offensé que comme un juge sévère et inexorable, qui leur a fermé le sein de sa miséricorde, et n'a plus pour eux que des anathèmes et des vengeances. Les autres, affligés, troublés de leurs infidélités journalières dans son service, ne portent plus son joug qu'avec peine, le regardent comme un maître dur et sévère, qui s'intéresse peu à leur sort, et se plaît à les punir dans toute la rigueur de sa justice. De là qu'arrive-t-il ? d'un côté, comme il est impossible de revenir de ses égaremens sans la douce espérance d'en obtenir le pardon, ceux-là, par un secret désespoir, rendent inutiles tous les bons désirs que la grace met dans leur cœur, et ne se convertissent point ; de l'autre, comme tout état violent ne saurait être durable, ceux-ci, dévorés de tristesse et rongés de scrupules, à force de se rendre la vertu pénible et odieuse, n'ont plus le courage de la pratiquer et ne persévèrent point. C'est-à-dire que le défaut de confiance en Dieu dans un grand nombre de Chrétiens fait que les uns restent toujours pécheurs, les autres cessent enfin d'être justes.

Il importe donc de ranimer cette salutaire confiance, et dans le cœur des pécheurs qui veulent se convertir, et dans le cœur des justes qui veulent persévérer ; c'est tout mon dessein et le sujet de votre attention. *Ave, Maria.* (L'abbé Richard, *Sur la confiance en Dieu.*)

Le défaut de confiance en Dieu, dans un grand nombre de Chrétiens, fait qu'ils restent pécheurs.

C'est une grande et sublime pensée de saint Augustin que la miséricorde de Dieu se tient à la porte de l'Enfer, et que, parmi tous les pécheurs que leurs désordres entraînent vers ce lieu d'horreur et de désespoir, elle n'y laisse tomber aucun de ceux qui ont recours à elle : *Ante fores gehennæ stat misericordia, et neminem eorum qui ad eam confugiunt sinit in carcerem mitti.* Mais combien de pécheurs n'ont point recours à la miséricorde de Dieu parce qu'ils ne la connaissent pas ! Pécheurs, connaissez donc mieux le Dieu que nous adorons et que vous avez offensé ; connaissez sa

disposition sincère et constante à vous accorder votre pardon, le garant sacré et solennel qu'il vous a donné de votre pardon, la tendresse et la générosité qu'il fera éclater dans votre pardon; douces idées dont le développement vous découvrira les trésors et les charmes de la miséricorde divine, et fera succéder à vos frayeurs outrées cette sainte confiance, aussi nécessaire à votre retour dans les voies du salut qu'elle est conforme à l'esprit de la religion.

Non, le Dieu que vous avez offensé n'est point tel qu'une crainte excessive le peint à vos yeux, un Dieu cruel qui ne s'apaise point, qui ne se gagne point, qui ne pardonne point, et qui prenne plaisir à se repaître des maux de ses créatures. Vous détruisez son être, vous lui ôtez sa qualité de Dieu, en lui ôtant celle de Père. N'est-il pas, dit saint Paul, la source primitive de toute paternité et de toute bonté? *Ex quo omnis paternitas?* Qui connaît mieux que lui le fond de son cœur, et quelle peinture nous en fait-il dans les livres saints? Ne nous dit-il pas que la miséricorde et la clémence en forment les principaux traits? qu'il a compassion de tous, parce qu'il peut tout, et que la tendresse d'une mère pour son enfant n'égale point celle qu'il a pour l'homme, sa créature et son image? De là sa disposition continuelle à nous pardonner nos égaremens, dès qu'un humble repentir nous amène à ses pieds. Oui, à tout repentir sincère, grace, grace assurée de la part du Dieu bon. Ce décret adorable fut toujours dans son cœur, et il nous l'a manifesté dans mille endroits des divines Ecritures; et, si de simples promesses ne suffisent pas pour calmer nos défiances, il y ajoute les sermens les plus solennels.

Je sais que les mêmes livres saints où Dieu nous fait des promesses si consolantes et se montre à nous sous des traits si aimables nous offrent aussi une image effrayante de la sévérité de ses jugemens et de ses vengeances; mais à travers ces menaces et ce redoutable appareil de châtimens qu'il étale aux yeux des pécheurs, ne voyez-vous pas la répugnance de son cœur à les punir, et sa disposition constante à leur pardonner? La haine avertit-elle un ennemi qu'elle veut perdre? Comme l'éclair qui sort d'un sombre nuage, ses coups partent du sein de la dissimulation et du silence. Qui ne croirait que le Seigneur irrité eût résolu la ruine de Ninive, lorsqu'il envoya un prophète annoncer à ses habitans sa destruction prochaine? Ils s'humilient à ses pieds, et il leur pardonne. Ainsi les menaces du Tout-Puissant sont le langage de la clémence et de l'amour; elles ne sont faites que pour réveiller

les pécheurs de leur assoupissement; c'est sa miséricorde qui parle, afin que l'on s'empresse de désarmer sa justice, et, lorsqu'il paraît le plus courroucé contre les transgresseurs de sa loi, leur grace est encore dans son cœur, toujours prêt à se laisser toucher par leur repentir.

Hélas! dites-vous, est-il encore quelque grâce pour un pécheur tel que moi? A peine ai-je connu mon Dieu que j'ai vécu en guerre avec lui. Je n'ai avancé en âge que pour croître en malice; j'ai violé toutes ses lois, jai donné un libre cours à toutes mes passions. Ma vie tout entière est un affreux enchaînement de crimes. Je ne puis en soutenir le spectacle sans tomber dans de mortelles frayeurs. Non, le Dieu que j'ai tant offensé ne peut plus me regarder que d'un œil de courroux. Tout en lui s'élève contre moi et me condamne, jusqu'à sa bonté que mes dédains et mes insultes doivent avoir changée en fureur.

Ah! Chrétiens, dans cet affreux chaos de crimes où vous êtes comme ensevelis, ne voyez-vous pas luire un rayon d'espérance qui doit dissiper vos alarmes? C'est que, plus vos crimes sont énormes, plus le Seigneur est disposé à vous les pardonner, si votre cœur en gémit; pourquoi? parce qu'il fait tout pour sa gloire, nous dit-il lui-même, et que la gloire dont il se montre le plus jaloux dans les livres saints est de signaler, en pardonnant, cette bonté infinie qui est le fond de son être, et qui l'élève si fort au dessus des hommes; de sorte que l'état le plus haut et le plus divin où il puisse être par rapport à sa créature, la plus digne de ses vengeances est de lui pardonner : *Exaltabitur parcens vobis* [1].

Les hommes savent peu pardonner, parce qu'ils sont faibles et méchans. Leur méchanceté se repaît avec un plaisir cruel des maux d'autrui. Leur faiblesse les met dans l'impuissance de réprimer ce mouvement aveugle que la raison condamne, et vous êtes perdu si vous avez encore leur disgrace, et qu'ils puissent vous en faire ressentir les effets. Nous admirons ce petit nombre d'ames sublimes qui se sont illustrées par des traits extraordinaires de clémence; nous les regardons comme les plus belles images de la Divinité, parce que la Divinité est un fonds inépuisable de bonté, est la bonté même. Ce Dieu, dont la majesté infinie fait trembler les colonnes des cieux, veut être appelé le Dieu riche en miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent. C'est pour la faire

[1] Is., XXX, 18.

paraître avec plus d'éclat et de magnificence qu'il s'est plu dans tous les siècles à l'exercer envers les plus grands coupables. Manassès, Augustin, Thaïs et tant d'autres, monumens éternels de la miséricorde divine, vous crient que nul n'est exclu de son sein, et que les cœurs où le péché a régné avec le plus d'empire sont ceux où il aime à faire éclater le pouvoir de sa grace et à répandre les richesses de sa bonté. La multitude même de vos crimes doit donc être la mesure de votre confiance. Si vous aviez moins offensé le Seigneur, il serait moins honoré du pardon qu'il vous prépare; mais, parce que vous n'avez point mis de bornes à vos excès et à vos attentats, vous en êtes plus propres à glorifier la plus adorable de ses perfections : c'est donc sur vous par préférence que sa miséricorde répandra ses faveurs, parce que c'est par vous que, se manifestant dans toute son étendue, elle lui procurera la gloire la plus chère à son cœur et la plus digne de lui : *Exaltabitur parcens vobis.*

Ainsi un pécheur qui dit à Dieu : Me voici à vos pieds, Seigneur, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes. L'oubli de tant d'ingratitude et d'outrages ne peut être que l'effet d'une grande miséricorde : je viens, sur les traces de ces heureux coupables qui la célèbreront à jamais dans les cieux, implorer un pardon qu'il est de votre gloire de m'accorder. Le pardon des grands criminels est la gloire des grands rois; le pardon du plus grand des pécheurs sera le triomphe du Dieu bon. Votre miséricorde éclatera davantage en faisant grace à un coupable digne de tous les supplices, que votre puissance ne se signalerait en appesantissant son bras sur une feuille que le vent emporte. Si vous étiez comme les hommes dont l'orgueilleuse faiblesse irritée des moindres injures ne respire plus que la vengeance, il ne me resterait d'autre partage qu'un affreux désespoir : mais, plus vous êtes grand et puissant, plus vous êtes miséricordieux. C'est sous les attraits ineffables de la bonté suprême que mon cœur vous adore, et rien n'en peut arracher la confiance qu'elle m'inspire : tous les châtimens du ciel seraient suspendus sur ma tête, tous les gouffres de l'Enfer seraient ouverts sous mes pas, que j'espérerais encore en elle : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.*

Un pécheur, dis-je, qui a de tels sentimens de Dieu, et lui adresse une telle prière, lui rend l'hommage le plus juste et le plus glorieux qu'il puisse recevoir de sa créature; et sa confiance est un gage assuré de son pardon, puisqu'il est écrit que nul de ceux qui ont espéré en Dieu n'a été confondu et trompé dans son attente : *Nullus speravit in Domino, et confusus est;* au lieu qu'une défiance

injurieuse de sa bonté tarit la source de ses graces, et nous laisse abandonnés à nous-mêmes avec nos misères et nos crimes.

A la disposition continuelle où est le Seigneur de vous pardonner, ajoutez, mes frères, le garant sacré et solennel qu'il vous a donné de votre pardon, et, pénétrés de reconnaissance, tombez aux pieds de sa miséricorde qui vous a mis entre les mains un titre respectable à sa justice même, et dont elle ne peut contester la valeur. Sa justice! hélas! dites-vous encore, c'est cette justice dont les droits sont si étendus, si inviolables, dont les éclats foudroyans jettent la terreur dans les ames les plus justes, dont les arrêts sévères et irrévocables précipitent tous les jours dans les flammes tant de malheureux moins coupables que moi : c'est cette justice souveraine et infinie, ce sont les éclairs de sa fureur et le bruit de son tonnerre qui m'épouvantent et me consternent. Comme il faut qu'elle soit satisfaite, et qu'il n'y a point de péché pardonné s'il n'est expié, comment défendre mon cœur du désespoir, n'ayant point à lui présenter la satisfaction qu'elle exige?

Mais quand vous lui présenteriez des années entières passées dans les pleurs, les gémissemens, les austérités, les expiations de la plus rigoureuse pénitence, que lui offririez-vous qui, mis dans la balance avec un seul péché, ne fût infiniment au dessous des châtimens qu'il mérite? Ah! pour trouver une satisfaction proportionnée à vos crimes, sortez de vous-mêmes; élevez-vous jusqu'à Jésus-Christ, fixez vos regards sur ce Dieu mourant pour le salut des hommes. C'est pour vous, pour expier vos crimes, pour obtenir votre grace qu'il s'est immolé sur la croix. Ce Fils unique égal à son Père, l'image de sa splendeur et l'objet de sa tendresse, vous appartient avec toutes ses satisfactions et tous ses mérites. Riche de Dieu même, osez tout espérer, dit saint Bernard : si vos dettes envers la justice divine sont immenses, vous avez un trésor plus que suffisant pour les payer. S'il lui faut une victime, vous lui en offrirez une d'une valeur, d'une dignité infinie. Qu'elle mette votre pardon à si haut prix qu'elle voudra, vous avez de quoi la satisfaire, les mérites et les expiations d'un Homme-Dieu, ses larmes et ses plaies, ses souffrances et son sang. La foudre de cette justice irritée fût-elle sur votre tête, voilà ce que vous pouvez opposer à tous ses coups, voilà cette rédemption surabondante qui remplit toute l'étendue de ses droits; et, par là, cette justice elle-même vous devient favorable : de sorte que vous avez plus à espérer de Dieu parce qu'il est juste que vous n'en auriez à espérer s'il ne

l'était pas. Quelle confiance plus solide que celle qui est appuyée tout à la fois sur la justice et la miséricorde! (Le même.)

L'ardeur de la miséricorde de Dieu pour nous ne se ralentit jamais.

Pour en exprimer l'énergie, son Ecriture emprunte des comparaisons tirées des choses humaines; et, après nous avoir mis sous les yeux plusieurs exemples d'amour, de providence et de conduite, elle ne veut pas que nous nous y arrêtions; mais elle nous commande d'élever nos esprits à quelque chose de plus élevé et de plus sublime. Par exemple, un Prophète voulant relever le courage de quelques personnes qui gémissaient sur leurs infortunes, et disaient en se lamentant: *Le Seigneur m'a abandonné; il ne s'est plus souvenu d'Israël* [1], leur répond: *Une mère peut-elle oublier son petit enfant, et n'avoir point de compassion pour le fruit de ses entrailles* [2]? Cela n'est pas possible. Ni le Seigneur non plus ne saurait oublier l'homme qu'il a fait. La tendresse maternelle est sans doute la plus vive de toutes les affections humaines; eh bien! pour enchérir encore sur sa similitude: *Quand une mère oublierait son enfant, moi*, dit le Seigneur, *je ne vous oublierai pas* [3]. Ce n'est donc pas seulement une mère tendre, ni un père toujours ému de compassion pour ses enfans; il est plus encore: son amour surpasse celui des pères et mères pour leurs enfans, et il y a entre l'un et l'autre plus de distance encore qu'il n'y en a entre la lumière et les ténèbres, entre la bonté et la malice. C'est lui encore qui l'atteste: *Quel est l'homme parmi vous qui donne une pierre à son enfant lorsqu'il lui demande du pain, ou qui lui donne un serpent lorsqu'il lui demande un poisson? Que si vous, tout méchans que vous êtes, vous savez bien donner de bonnes choses à vos enfans, à plus forte raison votre Père qui est dans les cieux fera-t-il du bien à ceux qui lui en feront la demande* [4]. Quelque expression qu'emploient les Prophètes, quelque rapprochement qu'invente l'imagination pour vous peindre cet amour, allez encore au delà. Ailleurs son Ecriture ne se renferme pas dans les termes de ces comparaisons humaines; elle franchit les bornes de la nature, pour aller chercher partout des objets de comparaison. Tout cœur vivement épris a besoin de témoigner son amour à celui qui en est l'objet: c'est ce que fait notre Dieu, jaloux qu'il est de nous faire connaître sa tendresse, et l'incomparable excès de sa charité pour

[1] Is., XLIX, 14. — [2] Ibid., 15. — [3] Ibid. — [4] Matth., IX, 6.

nous. *Autant*, nous dit-il par la bouche de son prophète David [1], *que le ciel est élevé au dessus de la terre*, *autant sa miséricorde est affermie sur ceux qui le craignent; autant que le levant est éloigné du couchant*, *autant il a éloigné de nous nos péchés.* Ce n'est pas tout : elle descend aux images les plus familières, les plus basses en apparence, pour exprimer l'ardeur de cet amour. Après avoir dit qu'il aime comme un père et plus qu'un père, comme une mère et plus qu'une mère, comme un époux et plus qu'un époux dans la première ferveur de son amour, Dieu lui-même emploie cette image simple, mais frappante. Jonas, dans sa fuite, s'abandonnait à l'agitation de ses pensées, ne sachant comment expliquer la conduite de Dieu, qui avait changé l'arrêt porté contre Ninive; il se laissait aller à une tristesse tout humaine. Dieu, qui, pour le garantir de la chaleur du soleil, avait commandé à la terre de produire un lierre dont le feuillage vînt tout à coup ombrager sa tête, et lui donner un agréable rafraîchissement, rendit bientôt ce secours inutile en desséchant la racine du lierre, ce qui avait jeté le Prophète dans une incertitude encore plus embarrassante. Que lui répond le Seigneur? *Si tu t'affliges pour cette plante*, *quoique tu n'aies point travaillé ni pour la produire ni pour la nourrir*, *trouves-tu étrange que je pardonne à la grande cité de Ninive*, *où il y a plus de six vingt mille personnes*, etc., [2] ? Pourquoi ces paroles : *Quoique tu n'aies point travaillé ni pour la produire ni pour la nourrir?* C'est-à-dire qu'il a pour les hommes le même amour que les cultivateurs pour celles de leurs plantes qui leur ont coûté le plus de soins. Si donc tu défends avec tant de zèle un ouvrage qui ne t'appartient pas, n'est-il pas bien plus juste que je m'occupe de mon propre ouvrage? S'adressant à ceux-là qui se plaignaient, dans la pensée que Dieu les avait abandonnés, il leur répond : *Interrogez-moi sur les choses futures*, *et donnez-moi*, *si vous osez*, *des règles de conduite touchant mes enfans et les ouvrages de mes mains* [3]; comme s'il disait : Est-il besoin d'avertir un père qu'il ait soin de son enfant, ou de remontrer à un ouvrier qu'il ne laisse point périr son ouvrage? Si l'intérêt de l'art ou le sentiment de la nature garantissent assez l'affection que l'un et l'autre portent à ce qui les touche, ne doit-on pas s'en reposer sur Dieu pour le soin de conserver et de défendre ses enfans ou son ouvrage? (Saint CHRYSOSTÔME.)

[1] Ps. CII, 12. — [2] Jon., IV, 2. — [3] Is., LXV, 11.

Dieu par sa miséricorde guérit tous nos maux.

Que serais-je, ô mon Dieu! si vous ne m'aviez secouru? Combien mes maux seraient-ils désespérés, si vous ne m'aviez guéri? Dans quelle bassesse languirais-je, si vous ne m'aviez relevé? La plaie profonde que j'avais reçue mettait ma vie au hasard, et cette plaie vive avait besoin d'un médecin tout-puissant. Mais il n'y a point de mal incurable pour ce médecin céleste; il n'abandonne personne comme désespérant de le guérir. Tout ce que vous avez à faire, c'est de désirer sincèrement de guérir, c'est de ne point fuir ses mains, c'est de vous abandonner à sa conduite. Eh! quand vous ne souhaiteriez pas de guérir, c'en est assez que vous soyez malade pour attirer sa généreuse commisération. Lorsque vous le fuyez, il vous rappelle, et vous entraîne. Il accomplit ainsi à la lettre cette parole de son Prophète : *Sa miséricorde me préviendra.* Méditez cette parole. Si vous aviez à offrir au Seigneur quelque bien, comme le tenant de votre propre fonds, ce ne serait point dans ce cas sa miséricorde qui vous aurait prévenu. *Mais*, vous demande son Apôtre, *avez-vous quelque bien qui ne vous ait été donné? Que si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier comme si vous ne l'aviez pas reçu* [1]?

Aussi le même Prophète, considérant tous les biens que nous avons reçus de Dieu dans l'ordre de la nature ou de la grace; comprenant, dis-je, que tous ces biens ne nous viennent que de la pure bonté divine, finit en s'écriant : *Vous êtes mon Dieu*, *vous êtes ma miséricorde.* Se voyant comblé des dons de Dieu, il ne trouve point d'autre nom à lui donner que celui de *sa miséricorde.* O nom qui ne permet à personne de se désespérer! *Vous êtes mon Dieu*, *vous êtes ma miséricorde.* Si vous appeliez Dieu votre médecin, je comprendrais qu'il vous guérît; si vous le nommiez votre refuge, je reconnaîtrais que vous vous êtes retiré vers lui comme à votre asile; si vous l'appeliez votre force, je me représenterais qu'il vous soutient de sa main toute-puissante. Mais quand vous dites : *Vous êtes mon Dieu*, *vous êtes ma miséricorde*, c'est dire, en un mot : Tout ce que je suis me vient de votre miséricorde. Dirai-je que j'ai mérité vos graces, parce que je vous ai invoqué? Mais qu'ai-je fait pour mériter d'être? qu'ai-je fait pour être, afin que je pusse vous invoquer? Si j'avait fait quelque bien

[1] I Cor., IV, 7.

pour mériter d'être, j'aurais donc été même avant que d'être? Que si je n'étais point avant que d'être, je n'ai donc rien fait pour mériter d'être. Quoi! c'est vous qui avez fait que je fusse, et ce ne serait pas vous qui auriez fait que je fusse bon? vous m'avez donné l'être, et un autre m'aurait donné la bonté? Si cela était, si vous m'aviez donné l'être, et un autre la bonté, celui qui m'aurait donné la bonté serait préférable à celui qui ne m'aurait donné que l'être. Mais puisqu'il n'y a personne qui soit meilleur ou plus puissant, ou plus riche en miséricorde que vous, comme c'est de vous que j'ai reçu l'être, c'est de vous aussi que j'ai reçu la bonté. *Vous êtes mon Dieu, vous êtes ma miséricorde.* (Saint AUGUSTIN, *Sur le psaume LVIII.*)

Le défaut de confiance en Dieu dans un grand nombre de Chrétiens fait qu'ils cessent d'être justes.

Vous, qui craignez le Seigneur, espérez en lui, dit l'Esprit-Saint. Loin de vous ces craintes excessives, ces doutes affligeans, ces tristes défiances, source d'une infinité de maux, et l'un des piéges les plus dangereux que le démon tend aux ames qui marchent dans les sentiers de la justice. C'est contre l'espérance, qui doit y être leur compagne fidèle et leur continuel appui, que l'ennemi du salut emploie tout ce qu'il a de malice, dit saint Bernard : *Contra spem nostram quidquid habet malitiæ exerit inimicus.* Ainsi, à moins de vouloir seconder vous-mêmes les artifices de l'esprit tentateur et concourir avec lui à votre perte, plus il s'efforce de vous abattre par la défiance, plus vous devez vous élancer vers Dieu par une vive confiance en lui. Or, voici trois considérations qui peuvent ranimer et affermir ce sentiment précieux dans votre cœur : l'indispensable nécessité de la confiance en Dieu, les solides fondemens de la confiance en Dieu, les inestimables avantages de la confiance en Dieu.

Nécessité indispensable de la confiance en Dieu; car, s'il est écrit qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'on est sous l'empire de la mort quand on n'est pas animé de la charité, il est écrit aussi : Malheur à ceux qui ne se confient point en Dieu et ont perdu l'espérance! Sur l'espérance comme sur la foi et la charité porte tout l'édifice de la piété chrétienne. Ces trois vertus, dit le grand Apôtre, demeurent à présent dans la société des fidèles; elles y demeureront jusqu'à la fin des siècles. Elles sont essentielles à l'Église et à chacun de ses enfans. Nul n'a jamais pu, nul ne

pourra jamais arriver sans elles au royaume des cieux : *Nunc autem manent fides, spes, charitas.*

De là tout ce qui porte une atteinte mortelle à l'une de ces trois vertus divines, l'ame et l'essence de la religion, est un péché qui détruit en nous le fondement du salut et nous jette hors des voies de Dieu; et, comme nous repoussons avec horreur tout ce qui blesserait au dedans de nous-mêmes ou la foi ou la charité, nous devons nous armer de la même fidélité et du même courage contre tout ce qui pourrait y faire languir et mourir l'espérance. Ainsi donc, Chrétiens timides à l'excès, quand, au lieu d'attendre avec confiance le bonheur que Dieu promet à ceux qui le servent et les moyens nécessaires pour y parvenir, vous vous livrez à des défiances et à des frayeurs injustes, savez-vous ce qui doit le plus vous effrayer? Ce sont ces péchés contre l'espérance que vous ne vous reprochez pas : péchés plus odieux au Seigneur et plus capables que tant d'autres, dont vous vous occupez sans cesse, d'attirer sur vous ses anathèmes, parce qu'ils attaquent et outragent à la fois toutes ses perfections. Ignorez-vous que ce furent les défiances des Israélites dans le désert qui l'irritèrent le plus contre eux? Le feu de sa colère, dit l'Écriture, s'alluma contre les enfans de Jacob, parce qu'ils ne crurent point à ses promesses et n'espérèrent point son secours. Il dissimula, il toléra dans eux beaucoup d'autres crimes; mais il ne put supporter leurs défiances continuelles, et il en tira une éclatante vengeance : *Ignis accensus est in Jacob, et ira Dei ascendit in Israel, quia non crediderunt in Deo, nec speraverunt in salutari ejus.*

Ainsi la confiance en Dieu, à la considérer en elle-même, est un de nos devoirs les plus indispensables. Elle l'est encore, si nous la considérons par rapport aux autres obligations du Christianisme, puisque nous ne pouvons les remplir ou que nous les remplissons mal sans elle : de sorte que le défaut de confiance est un des plus grands obstacles à l'accomplissement des devoirs du salut et aux fruits que nous devons en recueillir.

Obstacle à l'efficacité de la prière. Une prière inquiète qui doute, qui hésite, qui s'attend, pour ainsi dire, à n'être pas exaucée, ne l'est certainement pas. La confiance est une des qualités les plus essentielles de la prière chrétienne, et celle qui nous est le plus recommandée dans l'Évangile; elle est même la mesure des graces que nous obtenons, et Dieu ne nous donne, dit saint Cyprien, qu'autant que nous espérons recevoir. Mais un fonds secret d'incrédulité et de défiance est, si l'on y réfléchit, le défaut le plus

commun des prières qu'on lui adresse et la cause la plus ordinaire de leur stérilité dont on se plaint.

Obstacle à la vertu des sacremens. Voulez-vous vous réconcilier avec Dieu, voulez-vous vous unir à lui dans le mystère de son amour, la confiance doit vous accompagner et au saint tribunal et à la table sacrée. Portez-y toutes les autres dispositions sans celle-là, vous ne ressentirez les précieux effets ni de l'un ni de l'autre; ou plutôt le défaut de confiance fermera votre ame aux autres sentimens qui doivent la préparer à recevoir ou la grace de la justification ou l'Auteur même de toutes les graces.

Obstacle à l'amour de Dieu : car quel contre-coup doit porter à cet amour, qui tire sa force de la persuasion que Dieu nous aime, la fausse idée qu'il n'a pour nous que de la sévérité et des châtimens! L'amour de Dieu dans nos cœurs est étroitement lié avec l'espérance, dit saint Augustin; il s'affaiblit, il languit, il périt avec elle. Il n'aura jamais toute la vivacité et toute l'ardeur qu'il doit avoir pour remplir l'étendue du précepte, s'il n'est soutenu par la tendresse de la confiance : *Nec amor sine spe.*

Obstacle aux progrès dans les voies de la piété. Combien de justes s'y traînent dans la faiblesse d'une éternelle enfance! Sans cesse occupés ou de leurs infidélités passées dont ils craignent de n'avoir pas obtenu le pardon, ou de leurs fautes journalières dont le démon grossit à leurs yeux l'énormité ou le nombre, ils n'agissent qu'avec une langueur qui les rend incapables de toute démarche généreuse dans le chemin de la vertu. A tout moment ils s'arrêtent pour en découvrir les écueils; ils se forment des fantômes qu'ils prennent pour des monstres; ils excitent les tentations à force de les craindre; ils les augmentent à force de les combattre. Toujours dans le trouble et l'agitation, leur cœur désolé ne goûte en faisant le bien ni douceur ni repos. Les devoirs même les plus consolans de la religion ne font qu'ajouter à leurs inquiétudes et à leurs tourmens. De là ce découragement si voisin du désespoir, cette tristesse profonde que l'Esprit-Saint appelle une plaie universelle, dont la malignité s'étend sur toutes les puissances de l'ame, et va jusqu'à ruiner la santé du corps. Est-il une situation plus accablante, un enfer plus insupportable? dit saint Bernard.

N'en est-il pas même qui, dans la nuit que forme autour d'eux cette foule d'images noires et de pensées sombres où ils sont plongés, attaqués par l'ennemi du salut qui redouble alors ses efforts, sans guide et sans appui, tombent et trouvent dans leurs chutes de nouveaux sujets de chagrins et de larmes; ou qui, ne pouvant sup-

porter à la fois toute l'austérité de la vertu et toute l'amertume du vice, secouent enfin le joug du Seigneur pour aller se perdre dans les voies du monde et des passions?

Voilà l'abîme où vont se précipiter ceux qui, au service de Dieu, vivent dans une défiance et des alarmes continuelles; en sorte que de tous les artifices que le tentateur peut employer pour faire périr les justes, il n'en est point de plus funeste que de leur ravir la confiance en Dieu. Ayez donc pitié de votre ame; bannissez-en cet esprit de trouble, d'inquiétude et de tristesse qui a causé la mort de plusieurs, dit le Sage; environnez-la de tous les motifs de confiance que nous offre la religion. Votre devoir continuel est non seulement d'y entretenir cette sainte confiance et de la défendre contre les attaques de l'esprit de ténèbres, mais encore de travailler à lui donner de nouveaux accroissemens, à la rendre toujours plus vive et plus ferme, jusqu'à ce qu'elle remplisse toute l'étendue de votre cœur : *Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo.*

Et cette confiance que je vous prêche n'est-elle pas appuyée sur les plus solides fondemens, une puissance et une bonté sans bornes, des promesses solennelles et inviolables, les mérites infinis de Jésus-Christ? quels sujets d'inquiétude et de crainte ne s'évanouiraient pas devant de si pressans motifs d'espérer?

Et d'abord ce sentiment de confiance ne doit-il pas s'emparer de notre ame et la remplir tout entière, lorsque, élevant nos regards vers le Dieu que nous adorons, nous découvrons les deux perfections si propres à l'inspirer, qui forment, pour ainsi dire, le fonds de son être, sa puissance et sa bonté : sa puissance, qui tient ce vaste univers dans sa main et à laquelle rien ne résiste, tout obéit dans le ciel, sur la terre et dans les Enfers? Quels que soient les obstacles qui s'opposent à votre salut, s'il veut vous sauver, ne le pourra-t-il pas? Il tourne et manie les esprits et les cœurs avec le même empire que la molle argile est façonnée sous la main du potier; il éclaire, touche, délivre, guérit, purifie, fait succéder le calme à la tempête, la rosée du ciel aux aridités et aux sécheresses, la paix et la joie aux plus cruelles agitations, et n'a besoin pour opérer en nous ces heureux changemens que de le vouloir. Si nous ne pouvons rien sans lui, avec lui nous pouvons tout : il n'est point de passion si fougueuse que nous ne puissions dompter, point de tentation si forte que nous ne puissions vaincre, point de vertu si sublime, de sainteté si éminente où nous ne puissions nous élever et nous maintenir. O ame pusillanime, relevez

donc votre courage abattu ! vous avez pour défenseur et pour appui, non pas un homme faible, mais le Dieu fort, aussi souverain dans l'ordre de notre sanctification que dans le gouvernement du monde; il peut tout : à ce titre, vous lui devez l'hommage de votre confiance.

Et au milieu de cette puissance, de cette majesté infinie, voyez cette bonté sans bornes qui en fait le plus tendre des pères, dit Tertullien, et dont toutes les bontés d'ici-bas ne sont que de légères participations et de faibles ombres ; cet amour incompréhensible, dont les mystères augustes de notre foi nous peignent avec des traits si touchans, si énergiques, les ineffables merveilles. Vous êtes l'objet de la tendresse de votre Dieu, et vous pourriez croire qu'il veut vous laisser périr ? Ah ! s'il est si bon, si miséricordieux envers les pécheurs, que doit-il être à l'égard des justes ? s'il relève ceux qui sont tombés en courant dans les routes du crime, ne s'empressera-t-il pas de soutenir ceux qui chancellent dans la voie de ses commandemens ? et, s'il ne veut pas la mort de l'impie qui le brave et l'outrage, avec quelle ardeur doit-il désirer le salut d'une ame qui s'efforce de le servir et de lui plaire! Mettez donc en lui tout votre espoir en faisant monter jusqu'à son trône l'encens de vos prières et de vos vœux : il les exaucera et vous conduira lui-même à travers tous les écueils semés sous vos pas jusqu'au port de l'immortalité glorieuse. Il le peut, il le veut, et il l'a promis.

Vous vous reposeriez de vos plus chers intérêts sur un honnête homme qui aurait engagé sa parole et son honneur à vous servir, à vous faire du bien, et qui en aurait le pouvoir : eh ! avec quelle assurance devez-vous donc compter sur les promesses de Dieu, qui est la vérité même, aussi éloigné du mensonge que du néant, et qui ne promet rien qu'il n'exécute avec plus de magnificence qu'il ne l'a promis! Or, il a promis, il a juré par lui-même de tendre une main secourable à ceux qui l'invoqueront, de ne pas abandonner ceux qui espéreront en lui. Heureux l'homme, s'écrie Tertullien, à qui Dieu fait de telles promesses ! mais trop coupable cet homme de peu de foi, s'il ne s'appuie point sur les promesses et les sermens de son Dieu ! Quand le Très-Haut daigne s'engager ainsi envers sa créature, n'est-ce pas pour elle une obligation de compter sans hésiter sur l'effet de sa parole ?

Mais quel objet se présente à nous et vient affermir à jamais dans nos cœurs le doux sentiment de la confiance ? c'est Jésus-Christ, mes frères; c'est toujours à Jésus-Christ qu'il faut revenir dans la religion, et ce que je disais aux pécheurs, je dois aussi le dire

aux justes : Fixez vos regards sur Jésus-Christ; quelles impressions cette vue produira-t-elle en vous? Pour moi, elle me rassure et me console. C'est dans la vertu infinie des mérites de mon Sauveur que je mets mon espoir, et j'ose en attendre tout, la grace dans cette vie, et la gloire dans l'autre. La grace! ah! Seigneur, il vous en a plus coûté pour me la mériter qu'il ne vous en coûtera pour me l'accorder. Après avoir fait pour nous de si grandes choses, croirai-je que vous ne voudrez pas en faire de moindres pour achever votre ouvrage et sauver des ames qui vous sont si chères? Non, je ne le croirai pas; je n'outragerai pas à ce point votre sagesse et votre amour. Grand Apôtre, vous criez à tous les fidèles que Dieu leur a donné son Fils, et avec lui le gage assuré de toutes les graces sans lesquelles ce don ineffable serait inutile. Je les implore en offrant à l'Eternel un prix qui les égale, qui les surpasse; en lui offrant des vœux appuyés encore par la médiation de ce Fils adorable, toujours vivant pour intercéder en notre faveur, et toujours exaucé à cause du respect qui lui est dû. Comment ne les attendrais-je pas avec la plus ferme assurance? *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?*

La gloire : je sais que mes œuvres n'ont en elles-mêmes aucune proportion avec ce poids immense de gloire que Dieu réserve à ses élus; mais Jésus-Christ supplée à mon indigence, à mon indignité; il est lui-même notre justice et notre sanctification : *Factus est nobis a Deo justitia et sanctificatio.* Dès que la charité m'unit à lui, ses mérites sont à moi, ses mérites sont mon bien et mon trésor; je me les approprie, j'en couvre ma misère et mon néant, et je les présente à Dieu comme le titre le plus sacré que je puisse avoir à ses récompenses. Riche de tant de mérites amassés sans interruption depuis la crèche jusqu'à la croix, je conserverai toujours dans mon cœur la douce espérance du bonheur dont ils sont le prix : *Reposita est hæc spes in sinu meo.*

Pénétrez-vous, mes frères, de ces grands motifs de confiance en Dieu, et le démon du trouble et du découragement fuira à jamais loin de vous. Quel pourrait être encore le sujet de vos inquiétudes? vos infidélités passées? Vous ignorez, dites-vous, si elles vous ont été remises, si vous êtes sorti du tribunal de la pénitence avec la robe éclatante de la justice et le sceau céleste de l'amitié de Dieu. Mais attendez-vous qu'un Ange vienne vous en assurer de sa part, ou qu'il vous révèle lui-même un secret qu'il a caché aux plus grands saints? alors encore votre esprit flotterait dans l'incertitude et le doute sur la réalité ou la nature de cette révélation;

il ignorerait qui en serait l'auteur, le Dieu de vérité ou le père du mensonge. Toujours quelque obscurité répandue sur l'état de notre conscience nous en dérobera la vue claire et distincte; et, quelques efforts que nous ayons faits pour la purifier de ses souillures et nous mettre bien avec Dieu, nous n'aurons jamais sujet d'être entièrement contens de nous, et de nous rassurer sur toutes les circonstances de notre retour vers lui. L'unique parti à prendre est de nous jeter avec toutes nos inquiétudes dans le sein de sa miséricorde : et la confiance en Dieu sur un point si important au salut, loin de nous laisser exposés à une méprise funeste, est, comme vous verrez, le seul moyen de nous en garantir et de mettre en sûreté nos destinées éternelles.

Peut-être que, tranquilles sur le passé, vous trouvez une source d'alarmes dans le présent, dans vos chutes journalières, dans tant d'imperfections et de défauts qui se mêlent au bien que vous faites, dans cette misère profonde et universelle où vous êtes à l'égard de Dieu; et vous vous croyez trop indignes des regards de sa bonté pour qu'il daigne les fixer sur vous. Mais est-ce en nous-mêmes qu'il faut chercher les raisons d'espérer? l'espérance chrétienne n'a-t-elle pas un plus solide fondement dans les perfections et les promesses de Dieu, les mérites et la médiation de Jésus-Christ? Le sentiment de notre indignité ne doit donc pas affaiblir notre confiance: il doit même l'affermir et l'augmenter, puisqu'il en relève le prix, qu'il en assure davantage le succès. Plus nous nous trouvons misérables aux yeux du Seigneur, plus il est disposé à faire éclater sur nous ses miséricordes, si l'aveu de notre misère est accompagné d'une vive confiance en lui, parce qu'alors notre confiance lui plaît et l'honore d'autant plus qu'exempte d'orgueil et des moindres illusions de l'amour-propre, et ne s'appuyant que sur une bonté, une charité infinie, elle est l'expression de la plus haute idée des attributs de Dieu les plus chers à son cœur, et l'hommage le plus délicat, le plus pur et le plus digne de lui qu'il puisse recevoir de sa créature.

Est-ce enfin le petit nombre des élus qui vous effraie et vous consterne? mais il vous est ordonné d'espérer que vous serez de ce nombre, et il ne vous est jamais permis de vous entretenir dans la pensée et la croyance formelle que vous êtes du nombre des réprouvés; pourquoi? Parce que Dieu nous fait une obligation rigoureuse et indispensable d'espérer en lui; et dans l'ordre du salut, qu'est-ce qu'espérer en Dieu? c'est espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, le bonheur des élus de Dieu. Au

devoir essentiel de l'espérance ajoutez les raisons particulières que vous avez d'espérer, et tout votre effroi ne se changera-t-il pas en consolations et en actions de graces? Comparez votre état avec celui de la plus grande partie des malheureux mortels : un déluge d'iniquités couvre la terre, et ses habitans moissonnés par la mort tombent de toute part dans les Enfers. Les plus vastes contrées de l'univers sont ensevelies dans les ténèbres de l'infidélité, du schisme et de l'hérésie; celles que la vraie religion éclaire de son flambeau céleste voient une foule d'hommes profanes fermer les yeux à sa lumière, pour se livrer sans inquiétude à toute la corruption de leur cœur, se précipiter aveuglément dans tous les excès, immoler leur ame aux autels de la fortune, de l'ambition, de la volupté, de la vengeance, et, foulant aux pieds toutes les lois divines, braver en quelque sorte l'Éternel jusque sur son trône. Témoins de ces attentats de l'impiété, plusieurs, il est vrai, ne les imitent pas, et restent attachés à la foi de leurs pères : mais combien, parmi eux, qui la déshonorent par leurs mœurs, esclaves des maximes et des usages du siècle, livrés à l'empire des sens et des passions, portant sans cesse dans une conscience criminelle l'arrêt de leur mort, et terminant leurs triste carrière comme ils l'ont fournie dans l'état affreux du péché! Combien d'autres, sans se rendre coupables des mêmes crimes, vivent dans l'oubli de Dieu et l'indifférence pour le ciel, ne connaissent presque aucune pratique de la piété chrétienne, se laissent entraîner au torrent des occupations, des bienséances, des affaires, des plaisirs, et, contens des dehors d'une probité mondaine, n'ont point les vertus que l'Évangile prescrit et que Jésus-Christ canonise! Voilà le parti des réprouvés et le portrait de la multitude. Que reste-t-il, qu'un petit nombre de vrais Israélites qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et qui, loin des routes battues, vivant pour ainsi dire à l'écart, opèrent leur salut avec crainte et tremblement, cherchent Dieu dans toute la sincérité de leur cœur, s'efforcent d'observer sa loi, de croître dans son amour, de mériter ses récompenses? C'est sans doute à ce petit nombre dont vous avez le bonheur d'être que le ciel est réservé. Espérez donc que Dieu achèvera dans vous son ouvrage, qu'il vous sanctifiera, qu'il vous sauvera, qu'il vous couronnera avec ses élus, et vous trouverez dans cette espérance même un sûr garant de votre élection; vous en serez convaincus par ce qui me reste à vous dire des inestimables avantages de la confiance en Dieu.

Premier avantage. Ne voyez-vous pas d'abord marcher à sa suite

la paix et la joie? quelle tranquillité, quel calme, quel contentement, lorsque, exempt d'inquiétude sur l'affaire la plus importante qu'on puisse avoir en ce monde, on s'en occupe, on y travaille sans cesse avec le doux espoir qu'elle réussira! Pour une ame chrétienne, il n'est point de situation plus affreuse que de vivre dans des perplexités continuelles sur l'état de sa conscience et les intérêts de son éternité: autant ces perplexités, ces alarmes sont capables de jeter dans la tristesse et l'abattement, autant la confiance en Dieu, qui en tarit la source, apporte avec elle de satisfaction et de bonheur. Quelle onction divine répandent alors dans l'ame du juste la prière, la retraite, les lectures saintes, toutes les œuvres de la piété! A-t-il fait quelques chutes, il s'en humilie et s'en afflige, mais sans trouble, sans découragement. Il porte au tribunal de la miséricorde une douleur sincère, mais tranquille, parce qu'elle est soutenue et adoucie par l'espoir du pardon. Approche-t-il du plus auguste de nos mystères, le respect ne nuit pas dans son cœur à l'amour, parce que la crainte y est tempérée par la confiance: après s'être abîmé dans son néant aux pieds de Jésus-Christ, il s'unit à lui avec transport, et se perd délicieusement dans le sein de la Divinité. En un mot, tout le bonheur que la piété promet aux justes, c'est la confiance en Dieu qui les met à portée de le goûter; sans elle, il leur échappe et s'évanouit. Et remarquez, avec saint Bernard, que l'homme ne peut vivre ici-bas sans consolation, et que, s'il ne trouvait ni douceur ni repos dans la pratique de la vertu, il ne pourrait en remplir long-temps les austères devoirs. Ainsi cette paix du cœur, cette joie pure et solide, le premier fruit de la confiance, est, d'une part, nécessaire au juste: de l'autre, elle est agréable à Dieu, qui nous la recommande en cent endroits des livres saints, et veut qu'elle soit le partage de ses serviteurs, comme elle fait la gloire de leur maître.

Second avantage de la confiance en Dieu, la force et le courage dans son service. L'effet naturel de l'espérance est de nous soutenir, de nous animer, de nous encourager, au lieu que la crainte seule nous trouble, nous affaiblit, nous met en danger de périr. Le prince des Apôtres ne commença à s'enfoncer dans les eaux de la mer que lorsque, effrayé par la violence de la tempête, il commença à trembler et à manquer de confiance. Justes de la terre, que cette vertu s'affermisse de plus en plus dans votre cœur: de quoi ne vous rendra-t-elle pas capables? Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit le Prophète, se dépouilleront de leur faiblesse, pour se revêtir d'une vigueur et d'une force qui les rendra supérieurs à

toutes les attaques du monde et de l'Enfer, et les fera marcher à grands pas dans le chemin du ciel. La haute idée et le profond sentiment qu'ils ont de la bonté du Dieu qu'ils adorent, la brillante perspective de la félicité suprême qu'il leur réserve, l'assurance consolante de sa protection et de ses secours, leur inspireront une ardeur et une constance qui ne s'effraiera de rien, qui triomphera de tout. Ils ne cesseront de s'enrichir de nouveaux mérites ; et, semblables à des aigles qui ont pris leur essor, ils s'envoleront au delà des nues, ils s'élèveront par la pratique des plus sublimes vertus jusqu'au comble de la perfection : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas ut aquilæ.*

Troisième avantage qui renferme et couronne tous les autres : c'est que tous les dons du ciel, tous les secours du salut, toutes les richesses de la grace sont accordées à une humble et vive confiance ; que Jésus-Christ lui a fait les plus magnifiques promesses et l'a comblée des plus insignes faveurs ; que les monumens sacrés nous offrent durant une longue suite de siècles une foule d'exemples qui nous la font voir exaucée et secourue, et pas un seul où elle ait été trahie et abandonnée ; qu'il est même de la foi qu'elle ne le sera jamais, et qu'elle est un titre assuré à l'immortalité glorieuse, puisque Dieu nous déclare que ceux qui le craignent et espèrent en sa miséricorde ne seront point confondus et trompés dans leur attente ; qu'il les voit avec intérêt et avec complaisance ; qu'il les assistera, les sauvera, les glorifiera, parce qu'ils ont espéré en lui.

Consolans oracles! Ainsi donc le juste qui espère en Dieu est inébranlable comme la montagne de Sion, et le sujet de sa confiance, c'est sa confiance même. Il a pleuré, expié ses anciens égaremens ; mais c'est la confiance avec laquelle il jette ses inquiétudes dans le sein de la bonté divine qui lui en assure le pardon : *Spes non confundit.* Il implore le secours d'en haut pour se soutenir et avancer dans les sentiers de la justice, et c'est la confiance qui anime sa prière, qui lui en garantit le succès : *Credite quia accipietis, et evenient vobis.* Il multiplie ses bonnes œuvres pour rendre son élection certaine ; mais sa confiance est une des marques les plus assurées de sa prédestination : s'il la conserve jusqu'à la fin de sa course, il est impossible qu'il périsse ; il sera infailliblement admis au nombre des élus : *Salvos facit sperantes in se ; spe salvi facti sumus.* (L'abbé Richard.)

Péroraison.

O sainte confiance! ô espérance chrétienne, qui, précédée de la foi et suivie de la charité, nous conduisez comme par la main jusqu'à la céleste patrie! vertu toute-puissante sur le cœur de Dieu, à qui vous arrachez, s'il est permis de parler ainsi, ses foudres pour les éteindre et ses graces pour nous en enrichir, et dont toutes les perfections semblent intéressées à céder à l'espèce de violence que vous lui faites; non moins puissante sur le cœur de l'homme, dont vous assurez le repos, dont vous enflammez les désirs, et que vous élevez sur les ailes de la grace jusqu'au comble de la sainteté; aimable et bienfaisante vertu, qui peut contempler vos divines prérogatives, et ne pas désirer de vivre et de mourir dans vos bras?

Seigneur, Dieu des vertus et particulièrement de l'espérance, *Deus spei*, ranimez-la dans nos cœurs, et que rien ne puisse l'y éteindre ou l'affaiblir. Donnez-lui les caractères qu'elle doit avoir pour fixer sur nous la tendresse de vos regards, et pour devenir, dans les plus tristes événemens de cette vie, notre ressource et notre consolation. Qu'elle soit humble, agissante, ferme et inébranlable. Qu'avec les autres vertus qui forment son cortége, elle nous suive jusqu'au tombeau; et, quand votre main tranchera le fil de nos jours, qu'elle vous consacre nos derniers soupirs. C'est ainsi qu'après avoir été la compagne assidue de notre pèlerinage sur la terre, elle nous ouvrira les portes de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LA MISÉRICORDE DE DIEU.

EXORDE.

Miserere mei, Domine, fili David.

Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi. (*Matth.*, ch. 15.)

Ce n'est donc ni la profondeur de nos plaies, ni l'impuissance des secours humains, ni l'inutilité de nos propres efforts, qui doivent nous détourner de chercher auprès de Dieu un remède à nos maux, ou autoriser en nous un coupable découragement. Jésus-Christ, en faisant succéder à la loi de crainte qui captivait les enfans d'Israël la loi de charité destinée à conduire les disciples de l'Evangile, a voulu que l'on reconnût le peuple nouveau qu'il adoptait, à son abandon filial entre les mains de Dieu et à sa paisible et sainte confiance. Sans doute la confiance qu'il a voulu nous inspirer n'est point cette confiance téméraire qui, ignorant que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, cherche une fausse paix dans l'oubli des jugemens de Dieu, mais cette confiance éclairée par la foi qui, tempérant par l'espérance les impressions de la terreur, ne sépare jamais, à l'exemple de David, de la pensée d'un Dieu juste la pensée d'un Dieu plein de miséricorde : *Misericordiam et judicium cantabo tibi Domine;* ce n'est point cette confiance du pécheur présomptueux qui veut que la bonté divine protège sa malice et devienne complice de ses excès, mais cette confiance du pécheur humble et repentant, qui, plein d'horreur pour ses désordres, prête enfin l'oreille aux inspirations de l'esprit de grace, et ose encore donner le nom de père au Roi suprême qu'ont outragé ses révoltes et ses mépris; ce n'est point enfin cette confiance lâche et indifférente qui se contente d'éviter les crimes et voit sans émotion se multiplier

chaque jour des infidélités qui lui présagent les plus funestes chutes, mais cette confiance paisible d'une ame qui gémit sur des faiblesses journalières sans laisser ébranler sa constance, et trouve dans la conviction de sa misère un nouveau motif de nourrir son humilité et d'enflammer sa ferveur : confiance salutaire à laquelle Dieu ne cesse de nous rappeler par les plus tendres invitations comme par les plus touchantes promesses; sentiment céleste qui remplit notre ame de consolation et de joie, nous entretient dans la paix en dépit des plus violentes agitations, et nous fait trouver des charmes dans les pleurs mêmes du repentir.

Essayons aujourd'hui d'en connaître le prix en considérant sur quels fondemens s'appuie la confiance chrétienne : premier point. Quels sont les avantages de la confiance chrétienne : deuxième point.

Implorons, etc. (M. Borderies, *Sur la Miséricorde de Dieu.*)

Fondemens sur lesquels s'appuie la confiance chrétienne.

Puisque la raison et la foi s'accordent à nous montrer en Dieu toutes les perfections réunies, nous devrions facilement reconnaître que si sa justice réserve à l'endurcissement une inflexible rigueur, sa bonté ne refuse jamais au repentir la commisération et l'indulgence. Cependant, soit que la crainte excessive des jugemens de Dieu ménage à l'ennemi du salut un moyen plus facile d'entraîner notre ame à sa perte, soit que la terreur qu'imprima au cœur de nos premiers parens la voix foudroyante qui leur annonçait le châtiment de leur crime, ait laissé dans leur postérité des traces profondes que n'ont pu effacer de plus douces paroles, l'homme se sent naturellement enchaîné par la crainte qui fait les esclaves, et ne donne accès qu'avec peine aux saintes consolations de l'espérance. Toutefois Dieu n'a rien négligé pour bannir nos alarmes, et ses promesses comme sa conduite à l'égard des pécheurs offrent les plus solides fondemens à notre confiance.

Ouvrons en effet les saints livres, et partout nous verrons un Dieu attentif à ménager notre faiblesse, à soutenir notre courage, à dissiper nos inquiétudes et notre effroi : il n'est point de langage qu'il n'emprunte, point de prière à laquelle il ne s'abaisse pour amollir notre cœur et obtenir notre confiance. Tantôt il profite, dans sa miséricorde, de notre propre pusillanimité pour nous attirer même par ses menaces, et nous forcer du moins, par la

crainte, à n'avoir plus d'espérance qu'en lui : *Maledictus homo qui confidit in homine.* Tantôt il nous peint des couleurs les plus douces le bonheur de celui qui fonde son espoir en Dieu seul. Il sera semblable à un arbre qui, planté sur le bord d'un ruisseau, étend ses racines vers l'onde qui l'humecte, et n'a point à redouter de brûlantes ardeurs : *Benedictus vir qui confidit in Domino.* D'autres fois c'est un père plein de tendresse qui rassure son fils contre les périls, s'engage à le défendre, et lui donne pour garant de sa parole la prédilection dont il l'a favorisé, et l'amitié dont il l'honore : *Noli timere quia redemi te.* D'autres fois enfin, pour ne plus laisser de prétextes à nos incertitudes, c'est avec serment qu'il promet à une juste confiance l'appui de son bras et sa protection invincible : *Eruens liberabo te, quia in me habuisti fiduciam.* O bonté inexprimable! ô sollicitude pleine d'amour! ô heureux les hommes, s'écrie Tertullien, en faveur de qui Dieu fait un tel serment; mais aussi, malheur à ceux que les sermens d'un Dieu ne peuvent rassurer!

Quel plus grand malheur, en effet, que celui d'un Chrétien que Dieu veut guérir de ses maux, et qui repousse sa main bienfaisante; que Dieu invite, et qui résiste à ses invitations; que Dieu prie, et qui ferme l'oreille à ses prières; que dis-je! c'est peu d'appeler un malheur l'obstination de votre défiance, quand elle fait à Dieu le plus sanglant outrage, et qu'elle insulte ouvertement à ses attributs les plus chers.

Dieu déclare que le pécheur qui se confie en lui verra briser ses chaînes, effacer ses iniquités, et succéder à des souillures honteuses la blancheur de la première innocence : votre défiance, qui désespère d'un tel prodige, insulte donc à son pouvoir? Dieu, par les sollicitations les plus vives, rappelle l'ame qui s'égare, la poursuit avec la plus tendre persévérance, et n'exige d'elle, pour lui accorder le pardon, que l'espérance de l'obtenir : votre défiance, qui vous endurcit contre tant d'amour, insulte donc à sa bonté? Dieu atteste avec serment que jamais il ne trompera l'espoir du pécheur repentant qui s'abandonne à sa miséricorde : votre défiance, qui doute et qui balance encore, insulte donc à son éternelle vérité?

On vous entend peut-être déplorer souvent avec amertume l'aveuglement de l'impiété, gémir de ses excès, frémir d'horreur au récit de ses blasphèmes. Je ne prétends point établir entre l'impie et vous un injuste et révoltant parallèle. L'impie a brisé le joug de la foi, et rejette l'autorité de Dieu et de son Eglise pour ne

suivre d'autre guide que son orgueilleuse raison. Et vous, enfant docile de la religion, plein de respect pour ses lois, vous trouvez, dans l'aveugle soumission qu'elle exige de vous, votre consolation et votre joie. Cependant est-il bien certain qu'un examen attentif ne vous ferait pas découvrir, entre les sentimens de l'impie et vos propres dispositions, quelques malheureux traits de ressemblance? L'impie refuse à Dieu le pouvoir d'appeler la matière du néant à l'existence; mais vous, qui balancez pour croire que Dieu puisse jamais faire passer votre ame de l'état de la mort à l'état de la vie, n'accusez-vous pas aussi Dieu d'impuissance? L'impie, niant une Providence attentive à la distribution des biens et des maux, méconnaît l'amour infini de Dieu pour les hommes; mais vous, dont les anxiétés semblent supposer qu'il se plaît à tromper une espérance dont il est lui-même l'auteur, ne l'accusez-vous pas aussi de malice? L'impie, en rejetant les livres saints, traite comme des séductions de l'imposture les oracles mêmes de la vérité; mais vous, qui, dans ces mêmes livres que vous respectez, trouvez à chaque page les promesses de votre Dieu, et qui conservez cependant toujours vos décourageantes incertitudes, ne l'accusez-vous pas aussi de mensonge?

Non, non, l'on ne comprend pas assez toute l'étendue de l'injure que fait à Dieu cette indigne défiance; on s'accoutume à voir le Seigneur toujours armé de foudres et de vengeances, sans jamais se reposer sur les consolantes images de sa patience et de sa bonté. Sans doute c'est un juge inflexible! mais c'est aussi un père tendre; nos péchés l'irritent, mais notre repentir l'apaise; il n'a point promis au pécheur de lendemain, mais chaque jour il l'invite au retour; il pèse nos moindres iniquités dans une balance sévère, mais il sait aussi de quel limon nous fûmes pétris : séparer ces deux pensées, c'est tromper les desseins de Dieu, qui, s'il a voulu que sa justice servît de frein à la corruption, veut aussi que sa miséricorde prévienne le découragement; c'est faire d'une sévérité inexorable l'attribut distinctif de notre Dieu; c'est croire qu'il aime mieux être redouté comme un maître impitoyable dans ses rigueurs que chéri comme un père qui veut guérir et sauver ses enfans. Ah! sa conduite envers les pécheurs suffit bien sans doute pour nous inspirer de plus douces pensées. Comme s'il n'était pas l'arbitre souverain de leur destinée et maître de punir à l'instant même leurs révoltes, je le vois attendre leur repentir avec longanimité, je l'entends se plaindre et gémir de leurs délais et de leurs résistances : ce sont des enfans qu'il a nourris dans sa

maison, qu'il a vus croître sous ses yeux, et qui n'ont répondu à sa tendresse que par un insolent mépris; c'est une vigne qu'il a plantée, qu'il cultivait de ses propres mains, et qui n'a produit pour lui que des fruits de douleur et d'amertume. D'autres fois il paraît s'irriter, il annonce de loin et avec éclat sa vengeance; mais s'il fait gronder sa foudre, il voudrait donc ne pas punir, semblable à une mère qui redoute pour son enfant les dangers de l'inexpérience, et lui montre, par ses menaces et ses cris, moins de colère que d'amour. Si quelquefois ses châtimens épouvantent le monde, l'histoire de ses rigueurs elles-mêmes fournit un témoignage de plus à sa miséricorde; si l'orgueil et la corruption du genre humain montent chaque jour à leur comble, Dieu attend, il diffère, il fait succéder tour à tour les invitations et les terreurs, et il ne sort enfin de sa longue patience qu'après que cent ans de délai ont attesté tout à la fois et la profonde insensibilité des hommes et l'ineffable longanimité de leur Dieu. Si, après que sa bonté a souffert durant des années innombrables l'ingratitude et l'idolâtrie de son peuple, sa justice exige enfin qu'il renverse sa ville sainte, et punisse d'un long exil ses horribles prévarications, Dieu s'abaisse jusqu'à consigner dans les livres sacrés ses excuses et son apologie; et en faisant précéder le récit de la captivité des Juifs par une comparaison détaillée de ses graces et de leurs outrages, il y dépose par avance la justification de cette lamentable catastrophe et un nouveau garant de sa miséricorde.

Venez donc auprès de lui, vous qui, depuis long-temps en proie à vos passions, ne goûtez plus ni consolations ni repos; venez, ames infortunées que le poids des iniquités tient courbées et abattues, venez vous relever enfin et retrouver le bonheur dans les bras de votre Dieu. Eussiez-vous joint l'homicide à l'adultère, David réconcilié ranimera votre courage; eussiez-vous sacrifié aux idoles, renversé les autels du vrai Dieu, égorgé ses pontifes, Manassès vous apprendra qu'un grand repentir efface de grands forfaits.

Mais c'est surtout aux enfans de la loi nouvelle, à ceux qui ont médité sur l'ineffable miséricorde de Jésus pour les pécheurs, qui ont recueilli de sa bouche divine son langage si doux et ses invitations si tendres; c'est aux disciples du Sauveur qu'il convient avant tout d'ouvrir leur cœur au sentiment divin de la confiance. Qu'elle est noble et légitime, Chrétiens, l'indignation qu'éprouve un homme d'honneur et de bonne foi contre ces écrivains pervers qui, peu contens d'obscurcir par leurs sophismes l'éclat de nos dogmes sacrés, s'efforcent encore de noircir le ministère

évangélique par les inventions de leur malice et leurs odieuses imputations! Si vous voulez les entendre, la religion ne porte dans les cœurs que consternation et qu'épouvante, et les ministres chargés de la prêcher ne savent qu'éclater en menaces, entr'ouvrir les abîmes et courber leurs disciples tremblans sous la main d'une implacable divinité. Sans doute, tant que les passions déclareront la guerre à notre Maître, il faudra bien repousser leurs attaques; tant qu'elles essaieront d'ébranler son trône, il faudra bien terrasser leur orgueil; tant qu'elles fouleront aux pieds ses ordonnances, il faudra bien leur imprimer un salutaire effroi; mais cette chaire toutefois, du haut de laquelle descendent si souvent tant de reproches et de terreurs, n'a-t-elle pas aussi ses consolations et ses miséricordes, et n'est-ce pas près d'elle que Jésus a voulu ménager pour les cœurs faibles des appuis, et des encouragemens pour les cœurs pusillanimes? Car pour vous dévoiler aujourd'hui tous nos secrets, ou plutôt tous les mystères de la charité de votre Dieu, il est vrai que nous sommes contraints trop souvent de faire retentir à votre oreille de formidables vérités, tantôt pour mettre en fuite les tentations qui vous poursuivent, et tantôt pour vous réveiller sur le bord du précipice que vous ont creusé les passions. Mais s'il faut enfin vous en faire l'aveu, l'Évangile est avare de ces paroles foudroyantes, destinées à briser les cœurs endurcis ou à soumettre les rebelles; il ne nous prête qu'avec une sorte de circonspection et d'économie les armes que réclame contre vos désordres une sainte indignation; les sentences de la rigueur y sont comme cachées sous les innombrables exhortations de la bonté; nous y puisons les principes sur lesquels se fondent trop justement, hélas! nos plaintes ou nos alarmes; mais presque toujours Jésus nous en abandonne le développement et les applications; et pendant qu'en son nom et par son ordre nous poursuivons les pécheurs de nos accusations et de nos cris, il semble se cacher et laisse tonner notre zèle.

Mais s'il s'agit de bannir vos terreurs et de ranimer votre courage, l'Évangile abonde alors en invitations et en promesses; Jésus y montre son cœur à découvert, et ne laisse à son ministre d'autre souci que de mettre la présomption en garde contre les divins excès de l'indulgence et de l'amour. Voyez, en effet, quelle est dans l'Evangile sa conduite envers les pécheurs, et ce qu'ils doivent en attendre : tantôt Jésus les exhorte à chercher près de lui le délassement de leurs peines et de leurs fatigues; tantôt il les presse d'y venir puiser à la source de l'eau vive,

et désaltérer cette soif de bonheur qui tourmente leur ame. Il est la vigne, nous en sommes les branches : tel est l'amour qui doit nous attacher à lui; il est le chemin, lui seul nous conduit à la félicité véritable; il est la lumière, nous ne devons pas suivre d'autre guide; il est la vie, nous ne devons vivre que par lui et pour lui. Maître facile, il accueille les ouvriers de la onzième heure comme ceux qui ont porté le poids de la chaleur; Samaritain charitable, il s'attendrit à la vue du malheur, et n'épargne rien pour l'adoucir; père indulgent, il oublie les égaremens de son fils pour ne songer qu'à son retour.

Mais surtout quelle douceur dans cette parabole si chère à tous les âges, où Jésus, se cachant sous les traits du pasteur, invite tous les cœurs à l'amour et à la confiance! Quel pécheur assez abattu pour ne pas se ranimer à ces douces images, ou assez ingrat pour ne pas aimer à montrer dans ce tableau la peinture de ses infidélités et des divines miséricordes!

Pourrais-je les oublier jamais, ô mon Dieu, ces jours d'illusion et d'égarement où, emporté par la fougue de mes passions, je me laissai entraîner loin de vous et me séparai de la troupe fidèle qui vivait sous vos lois! A peine vous aperçûtes-vous de ma fuite que vous vous attachâtes à mes pas avec la plus tendre sollicitude; vous vous fatiguiez à me poursuivre sans vous laisser arrêter par la distance qui me séparait de vous, et moi je m'obstinais à mépriser votre empressement; vous m'appeliez, et j'étais sourd à votre voix; ou si quelquefois cette voix, autrefois si chère, réveillait en moi d'heureux mouvemens, ils étaient bientôt étouffés par le tumulte du monde et le cri des passions. Enfin quand mon insensibilité eut rendu tant d'efforts inutiles, votre grace toute-puissante voulut, par un miracle digne d'elle, triompher de ma résistance, de mes égaremens même, en faisant naître dans mon cœur le désir du retour. C'est vous qui avez flétri pour moi les jouissances de la terre; c'est vous qui avez fait croître les ronces dans un chemin où le monde ne m'avait promis que des fleurs; c'est vous qui avez répandu une amertume salutaire sur ces sources empoisonnées où j'avais cru puiser la félicité. Je me rendis enfin, je vins me jeter entre vos bras. Avec quelle bonté vous reçûtes cette brebis infidèle! avec quelle joie vous me reportâtes au bercail! Ah! s'il est un Chrétien qui craigne encore de se confier en vous, qu'il vienne, et je lui apprendrai ce qu'on peut attendre de votre miséricorde: *Venite, audite, et narrabo quanta fecit Dominus animæ meæ.* (Le même.)

Rien de plus naturel à Dieu que l'inclination de nous enrichir par la profusion de ses graces.

Pour vous faire entendre par une doctrine solide combien est immense la miséricorde de notre Sauveur, je vous prie de considérer une vérité que je viens d'avancer tout à l'heure, et que j'ai prise de Tertullien. Ce grand homme nous a enseigné que Dieu a commencé ses ouvrages par un épanchement de sa bonté sur toutes ses créatures, et que sa première inclination, c'est de nous bien faire. Et en vérité, il me semble que sa raison est bien évidente; car, pour bien connaître quelle est la première des inclinations, il faut choisir celle qui se trouvera la plus naturelle, d'autant que la nature est la racine de tout le reste. Or, notre Dieu, Chrétiens, a-t-il rien de plus naturel que cette inclination de nous enrichir par la profusion de ses graces! Comme une source envoie ses eaux naturellement, comme le soleil naturellement répand ses rayons, ainsi Dieu naturellement fait du bien; étant bon, abondant, plein de richesses infinies par sa condition naturelle, il doit être aussi par nature bienfaisant, libéral, magnifique. Quand il te punit, ô impie, la raison n'en est pas en lui-même; il ne veut pas que personne périsse; c'est ta malice, c'est ton ingratitude qui attire son indignation sur ta tête. Au contraire, si nous voulons l'exciter à nous faire du bien, il n'est pas nécessaire de chercher bien loin des motifs; sa propre bonté, sa nature, d'elle-même si bienfaisante, lui est un motif très pressant, et une raison intime qui ne le quitte jamais. C'est pourquoi Tertullien dit fort à propos que « la bonté « est la première, parce qu'elle est selon la nature : » *Prior bonitas, secundum naturam;* « Et que la sévérité suit après, parce qu'il lui « faut une cause : » *Severitas posterior, secundum causam;* comme s'il disait : A la munificence divine, il ne lui faut point de raison, si on peut parler de la sorte; c'est la propre nature de Dieu. Il n'y a que la justice qui va chercher des causes et des raisons; encore ne les cherche-t-elle pas; nous les lui donnons; c'est nous qui fournissons par nos crimes la matière à sa juste vengeance. Par conséquent, comme dit très bien le même Tertullien: « Ce que « Dieu est bon, c'est du sien et de son propre fonds; ce qu'il est « juste, c'est du nôtre : » *De suo optimus; de nostro justus.* L'exercice de la bonté lui est souverainement volontaire; celui de la justice, forcé; celui-là procède entièrement du dedans, celui-ci d'une cause étrangère. Or, il est évident que ce qui est naturel,

intérieur, volontaire, précède toujours ce qui est étranger et contraint. Il est donc vrai ce que j'ai touché dès l'entrée de ce discours, ce que je viens de prouver par les raisons de Tertullien : « Que, « dans l'origine des choses, Dieu n'a pu faire paraître que de la « bonté : » *Deus a primordio tantum bonus.*

Passons outre maintenant, et disons : Le Sauveur Jésus, Chrétiens, notre amour et notre espérance, notre Pontife, notre Avocat, notre Intercesseur, qu'est-il venu faire au monde ; qu'est-ce que nous en apprend le grand apôtre saint Paul? N'enseigne-t-il pas qu'il est venu pour renouveler toutes choses en sa personne, pour ramener tout à la première origine, pour reprendre les premières traces de Dieu, son Père, et réformer toutes les créatures selon le premier plan, la première idée de ce grand Ouvrier ? C'est la doctrine de saint Paul en une infinité d'endroits de ses divines Epîtres; et partant, n'en doutons pas, le Fils de Dieu est venu sur la terre revêtu de ces premiers sentimens de son Père ; c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exposé tout à l'heure, de clémence, de bonté, de charité infinie. C'est pourquoi, nous expliquant le sujet de sa mission : « Dieu n'a pas envoyé son Fils au monde, dit-il, afin de « juger le monde, mais afin de sauver le monde [1]. »

Mais n'a-t-il pas assuré, direz-vous, que « son Père avait remis « tout son jugement en ses mains [2], » et ses Apôtres n'ont-ils pas prêché par toute la terre, après son Ascension triomphante, que « Dieu l'avait établi Juge des vivans et des morts?» [3] « Néanmoins, « dit-il, je ne suis pas envoyé pour juger le monde. » Tout le pouvoir de mon ambassade ne consiste qu'en une négociation de paix ; et plût à Dieu que les hommes ingrats eussent voulu recevoir l'éternelle miséricorde que je leur étais venu présenter! Je ne paraissais sur la terre que pour leur bien faire, mais leur malice a contraint mon Père d'attacher la qualité de Juge à ma première commission. Ainsi sa première qualité est celle de Sauveur ; celle de Juge est, pour ainsi dire, accessoire ; et d'autant qu'il ne l'a acceptée que comme à regret, y étant obligé par les ordres exprès de son Père ; de là vient qu'il en a réservé l'exercice à la fin des siècles. En attendant, il reçoit miséricordieusement tous ceux qui viennent à lui ; il s'offre de bon cœur à eux, pour être leur Intercesseur auprès de son Père : enfin, telle est sa charge, et telle est sa fonction ; il n'est envoyé que pour faire miséricorde.

Et, à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint Pierre,

[1] Joan., III, 17. — [2] Ibid., v, 22. — [3] Ibid., XII, 47.

par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Corneille. « Jésus de « Nazareth, dit-il, homme approuvé de Dieu, qui passait bien « faisant et guérissant tous les oppressés : « *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo* [1]. O Dieu, les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas que par ses victoires. Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, que parcourir les provinces par des victoires? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie? Ah! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorans, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle, que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche : *Pertransiit benefaciendo.* Ce n'étaient pas seulement les lieux où il arrêtait qui se trouvaient mieux de sa présence; autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses graces. En cette bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés; sans doute, disait-on, le débonnaire Jésus a passé par là.

Et en effet, Chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusqu'au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié? Ah! que je suis ravi quand je vois dans son Évangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion! il y en a mille beaux endroits dans les Évangiles. La première grace qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son ame avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

Que ne ressentons-nous du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse? Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères; mais Dieu et la nature ont inséré dans nos ames je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frè-

[1] Act., x, 38.

res, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés de leurs misères, si nous n'avons pas dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur; je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion, c'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos ames un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime « mieux, dit-il, la miséricorde que le sacrifice [1]. » C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre; et, par les mains des pauvres dans lesquelles vous la consignez, elle la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il est vrai, Chrétiens, ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre, c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison prise de l'Épître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelques unes de ses créatures, les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine; mais, certes, il n'avait que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait, Chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante Épître aux Hébreux : *Non Angelos apprehendit; sed semen Abrahæ apprehendit* [2]. « Il n'a pas pris la nature « angélique; mais il a voulu prendre, » servons-nous des mots de l'Auteur, « il a voulu appréhender la nature humaine. » La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean

[1] Matth., IX, 13. — [2] Heb., II, 16.

Chrysostôme! Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine: elle s'enfuyait, elle ne voulut point du Sauveur: qu'a-t-il fait? Il a couru après d'une course précipitée, « sautant les montagnes[1], » c'est-à-dire les ordres des Anges, comme il est écrit aux Cantiques : « Il a couru, comme un géant, à grands pas et démesurés, » passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[2]. Là, il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'ame : *Semen Abrahæ apprehendit*[3]. Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire pour nous autres hommes, une si grande tendresse « qu'il a voulu en tout « point se rendre semblable à eux : » *Debuit per omnia fratribus similari.* Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris, non un corps céleste, comme disaient les marcionites; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les manichéens; quoi donc? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem :* « Et ainsi parce que les enfans sont d'une nature « mortelle, composée de chair et de sang, il a aussi lui-même « participé à cette même nature, » dit le grand Apôtre aux Hébreux; et cela pour quelle raison? *Ut misericors fieret :* « Afin « d'être miséricordieux, » poursuit le même saint Paul.

Eh quoi donc! le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire, était-il sans miséricorde? Non, certes : mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective, parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur; et partant le Fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Ecriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas que cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine; « parce qu'il « voulait ressentir une réelle et véritable pitié : » *Ut misericors fieret.* Si donc il voulait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions : ou bien disons autrement, et toutefois toujours dans les mêmes principes. Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses enfans et de ses ouvrages; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre, comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui.

[1] Cant., II, 8. — [2] Ps. XVIII, 6. — [3] Heb., II, 16 et suiv.

Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères; enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous; ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre Pontife : « Ah! « nous n'avons pas un Pontife, dit-il, qui soit insensible à nos « maux : » *Non habemus Pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris* [1] : pour quelle raison? « Parce qu'il a passé par « toutes sortes d'épreuves : » *Tentatum per omnia.*

Vous le savez, Chrétiens; parmi toutes les personnes dont nous plaignons les disgraces, il n'y en a point pour lesquelles nous soyons émus d'une compassion plus tendre que celles que nous voyons dans les mêmes afflictions, dont quelque fâcheuse rencontre nous a fait éprouver la rigueur. Vous perdez un bon ami; j'en ai perdu un autrefois : dans cette rencontre d'afflictions, ma douleur et ma compassion s'en échaufferont davantage; je sais, par expérience, combien il est sensible de perdre un ami. Ici je vous annonce une douce consolation, ô pauvres nécessiteux, malades oppressés, enfin généralement misérables, quels que vous soyez. Jésus, mon Pontife, n'a épargné à son corps ni les sueurs, ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni les infirmités, ni la mort; il n'a épargné à son esprit ni les tristesses, ni les injures, ni les ennuis, ni les appréhensions. O Dieu! qu'il aura d'inclination de nous assister, nous qu'il voit du plus haut des cieux battus de ces mêmes orages dont il a été autrefois attaqué! *Tentatum per omnia.* Il a tout pris jusqu'aux moindres choses, « tout, jusqu'aux plus gran- « des infirmités, si vous en exceptez le péché : » *Absque peccato :* encore connaît-il bien, par sa propre expérience, combien est grand le poids du péché : « Il a daigné porter les nôtres à la croix « sur ses épaules innocentes : » *Peccata nostra ipse pertulit in corpore suo super lignum* [2]. On dirait que « il s'est voulu rendre en « quelque sorte semblable aux pécheurs : » *In similitudinem carnis*

[1] Heb., IV, 15. — [2] I Petr., II, 24.

peccati [1], dit saint Paul; afin de déplorer leur misère avec une plus grande tendresse. De là ces larmes amères, de là ces plaintes charitables que nous avons vues aujourd'hui dans notre Evangile.

Et je remarque, ô fidèles, que cette compassion ne l'a pas seulement accompagné durant le cours de sa vie; car si l'Apôtre l'a, comme vous voyez, attachée à sa qualité de Pontife, selon sa doctrine, tout pontife doit compatir. Or, le Sauveur n'a pas seulement été mon Pontife lorsqu'il s'est immolé pour mes péchés sur la croix : « Mais, à présent, il est entré au sanctuaire par la vertu de « son sang, afin de paraître pour nous devant la face de Dieu [2], » et y exercer un sacerdoce éternel selon l'ordre de Melchisédech. Il est donc Pontife et Sacrificateur à jamais; c'est la doctrine du même Apôtre; ce qui a donné la hardiesse à l'admirable Origène de dire ces affectueuses paroles : « Mon Seigneur Jésus pleure encore mes péchés; il gémit et soupire pour nous : » *Dominus meus Jesus luget etiam nunc peccata mea, gemit suspiratque pro nobis.* Il veut dire que, pour être heureux, il n'en a pas dépouillé les sentimens d'humanité : il a encore pitié de nous; il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de son laborieux pèlerinage; il a compassion de nous voir passer une vie dont il a éprouvé les misères, qu'il sait être assiégée de tant de diverses calamités. Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas; il agit en son cœur, bien qu'il n'agite pas son cœur : si nous avions besoin de larmes, il en donnerait.

Pour moi, je vous l'avoue, Chrétiens, c'est là mon unique espérance; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos; autrement dans quel désespoir ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir dans un chemin si glissant une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance; enfin quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions, je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes; et quand même je serais très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face? et qui serait celui qui

[1] Rom., VIII, 3. — [2] Heb., IX, 12, 24.

pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance que « il ne se sent point coupable en soi-même, « ne laisse pas de craindre de n'être pas justifié devant vous : » *Nihil mihi conscius sum; sed non in hoc justificatus sum* [1]; que dirai-je, moi misérable? et quels devront donc être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Pontife fidèle et compatissant à mes maux; non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé par le prophète Isaïe « un homme de douleurs et qui sait ce que c'est que l'infirmité : » *Virum dolorum et scientem infirmitatem* [2]. Vous savez, en effet, par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même en votre passion avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. « L'esprit « est fort, disiez-vous; mais la chair est infirme [3] » : cela me rend très certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon ame, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde; et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins, confiance aveugle et téméraire, qui ajoutant l'audace au crime, et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles, une si détestable manie; car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus, ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. (Bossuet, *Sur la Bonté et la Rigueur de Dieu à l'égard des pécheurs.*)

[1] I Cor., IV, 4. — [2] Is., LIII, 3. — [3] Matth., XXVI, 41.

Avantages de la confiance chrétienne.

Non, Chrétiens, rien n'est plus salutaire au pécheur qu'une humble et sage confiance qui, sans l'abuser sur le péril de ses infidélités, lui en présente cependant le remède dans l'indulgence de son Dieu, ou qui, même après une vie entière passée dans de honteux excès, accourt encore au secours d'une ame déchirée par les remords, et dans son infortune la sauve du dernier de tous les malheurs, le désespoir de l'impénitence. Bien loin qu'une telle disposition ait rien de criminel, ou que le pécheur doive l'écarter comme une illusion dangereuse, il y trouve au contraire un moyen assuré d'honorer Dieu, d'édifier le prochain et d'avancer l'ouvrage de sa propre sanctification.

C'est Dieu même qui nous le déclare, qu'il trouve sa gloire à pardonner, et qu'il n'attend avec une si merveilleuse patience le moment de notre repentir que pour relever à tous les yeux le prix de sa miséricorde : *Ideo exaltabitur parcens.* Ainsi le pécheur qui, plein d'horreur pour ses infidélités, se jette aux pieds du Seigneur et conserve dans son cœur une ferme espérance d'obtenir son pardon, bien loin de l'outrager par une telle confiance, ne fait que préparer un plus brillant éclat à cette gloire dont Dieu se montre si jaloux. Plus sa révolte fut obstinée, plus sa confiance est une reconnaissance authentique de la puissance divine qui seule pourra mettre un frein à ses passions et triompher de leur résistance; plus il s'est attaché aux créatures par de coupables liens, et plus sa confiance est un aveu de leur néant en présence de celui en qui seul il reconnaît le pouvoir de remplir son cœur et de lui rendre le repos; plus ses prévarications ont outragé la divine miséricorde, plus sa confiance lui rend un solennel hommage, puisqu'une miséricorde infinie peut seule pardonner ses nombreux et déplorables égaremens.

David, après avoir été comblé des graces les plus précieuses et prévenu des plus abondantes bénédictions, irrite le Seigneur par un double crime dont aucun prétexte ne peut pallier la noirceur; rendu à lui-même, il voit la grandeur de son iniquité, et se livre sans mesure à toute l'amertume de sa douleur; la paix a fui loin de son cœur, le sommeil loin de ses yeux; solitaire dans son palais, il le fait retentir de ses plaintes et de ses gémissemens, et la nuit sa couche est encore arrosée de ses larmes. Tout à coup une pensée suffit pour apaiser tous ces orages; il se rappelle les miséri-

cordes du Seigneur, et le calme renaît dans son ame. Eh quoi! a-t-il pu sitôt oublier qu'il a profité d'une puissance qu'il tenait de la prédilection de Dieu pour souiller le lit conjugal et donner la mort à un serviteur fidèle? Il connaît toute l'horreur de son crime, mais il justifie par une raison admirable l'espoir qu'il conserve encore d'en obtenir le pardon. Seigneur, dit-il, vous me pardonnerez mon péché à cause de son énormité même : *Propitiaberis peccato meo; multum est enim :* comme si ce roi pénitent avait dit : ô mon Dieu, les maîtres de la terre doivent balancer quelquefois avant d'écouter la clémence; elle peut préparer des périls à leur autorité, rendre l'espoir à leurs ennemis ou en accroître l'insolence; mais vous, dont le trône est inébranlable et qui terrassez les rebelles d'un seul de vos regards, vous pouvez oublier la circonspection et les ménagemens, car vous ne trouvez dans le pardon des plus grands crimes qu'une occasion plus éclatante de manifester votre gloire et de montrer votre indépendance. Ainsi l'excès même de mon offense me donne droit de me confier dans l'excès de votre miséricorde : *Propitiaberis peccato meo; multum est enim.*

Cependant, il faut le répéter encore, les sentimens d'une trompeuse espérance ne doivent point séduire ces pécheurs vieillis dans le crime qui, pour se livrer en paix à leurs désordres, voudraient endormir leurs remords par un coupable espoir en la divine miséricorde : leur confiance serait abominable aux yeux du Seigneur; il leur déclare lui-même plus d'une fois qu'il viendra au milieu des ténèbres, qu'il les surprendra comme un voleur, et qu'ils mourront dans leurs péchés, et ce n'est qu'aux infortunés qui, pénétrés enfin d'une sainte douleur, voudraient revenir à Dieu, mais se sentent repoussés par la crainte de ses jugemens, que la religion fait entendre ces invitations consolantes.

Or, si de tels pécheurs, quelles que soient leurs iniquités, doivent ouvrir leur cœur à la confiance, combien ce sentiment ne doit-il pas être plus familier encore à ces ames pieuses qui, dociles à la voix du Seigneur, ne connaissent d'autre joie que de suivre ses ordonnances, ni d'autre sujet de douleur qu'une fragilité qui trompe quelquefois la généreuse hardiesse de leurs résolutions! Qu'elles expient sans doute leur faiblesse par les gémissemens d'une douleur chrétienne, mais toutefois sans se précipiter dans la tristesse d'un découragement plus dangereux mille fois pour elles-mêmes que les péchés qu'elles déplorent, et peut-être plus funeste au prochain que de scandaleux exemples.

C'est peu de diriger le prochain par nos conseils, de ranimer son courage par nos exhortations, de lui inspirer enfin pour le vice une horreur salutaire, il faut encore lui apprendre à aimer la vertu, à goûter la douceur du joug évangélique, à connaître le prix des consolations préparées à la fidélité; il faut enfin lui aplanir le chemin du devoir en lui montrant son bonheur véritable étroitement uni à l'accomplissement de ses obligations. Mais si votre cœur est toujours resserré par la tristesse et par la crainte, comment pourrez-vous le dilater pour parler de la bonté du Seigneur et raconter ses miséricordes? comment vous entretiendrez vous de la sainte liberté des enfans de Dieu, si vous traînez péniblement votre chaîne? Que penseront surtout des ames incertaines et chancelantes dans le sentier de la vertu, si elles sont les confidentes de vos peines secrètes et de toutes vos anxiétés? croiront-elles que l'on goûte tant de charmes à s'entretenir avec son Dieu, si elles savent que vous portez à ses pieds toujours la frayeur qu'imprime aux esclaves sa justice, jamais la confiance qu'inspire aux enfans son amour? triompheront-elles des répugnances qui les éloignent du tribunal sacré, si elles vous en voient toujours sortir avec le même découragement et les mêmes alarmes? désireront-elles enfin de se nourrir du pain des Anges, si elles devinent que cet aliment divin ne fait lui-même qu'aigrir vos ennuis et redoubler vos terreurs?

Au reste, quand vous renfermeriez avec soin les tristes fruits de votre défiance, votre abattement et une inquiétude qui perce dans tous vos discours ne trahissent que trop votre malheureux secret. Sans doute, puisque vous voulez servir Dieu, vous devez vous soustraire aux séductions du siècle, détourner vos pas de la route que suivent les pécheurs, refuser de partager leurs plaisirs insensés et leurs joies corruptrices; mais il est enfin des joies innocentes et pures, il est des plaisirs légitimes, il est des devoirs que la bienséance vous impose, que la société attend de vous, dont Dieu peut quelquefois vous faire lui-même une loi, et vous n'y apportez qu'une morne tristesse, un silence rêveur, un front sévère; et par là vous semblez justifier les blasphèmes de l'impie, quand il accuse la religion de mentir à ses disciples et de leur promettre en vain dans les douceurs du service de Dieu, et dans la paix de la conscience, le dédommagement à tous leurs sacrifices. Mais quelle apologie de la piété, quelle secrète et puissante exhortation pour en suivre la route, offrent dans leur conduite ces âmes éclairées et solides qui savent concilier, avec l'accomplissement fidèle des lois

de la religion, cette noble et touchante liberté que donne la confiance en Dieu et le sentiment profond de sa miséricorde! Voyez ce Chrétien long-temps entraîné par l'ardeur des passions, long-temps livré aux illusions du siècle; il a reconnu ses égaremens, il en déplore la honte, mais garde toujours au fond de son cœur la paix, doux et inestimable fruit de sa confiance. Ah! il n'est pas besoin qu'il raconte quels biens Dieu réserve à un cœur qui écoute enfin sa voix, ni quelles sont les consolations de sa condition nouvelle: on l'a connu durant les jours de ses erreurs, on l'a vu au milieu du tumulte et des agitations du siècle; il était sombre alors, et son front était sans cesse obscurci de nuages; il s'aigrissait à la contradiction la plus légère; à un revers inattendu, il tombait dans une consternation profonde: de peur d'effaroucher ce caractère inquiet et difficile, il fallait à ses serviteurs mille précautions; à sa femme et à ses enfans, mille ménagemens et mille adresses. On voyait qu'au milieu de ses folles jouissances une plaie secrète tourmentait ce malade et le faisait souffrir; mais maintenant que, touché de la grace, il s'est arraché à son avilissement et à ses remords; maintenant qu'un sentiment secret lui dit que son Dieu n'a pas été sourd à ses gémissemens, n'a pas vu sans pitié couler les pleurs de sa pénitence, quel changement et quelle guérison! le calme a succédé aux agitations; à l'aigreur, une douceur aimable; à l'impatience, une céleste résignation, et la confiance, embellissant son repentir des priviléges d'une constante fidélité, a placé sur son front, comme dans son cœur, une sérénité qui ne semblerait faite que pour l'innocence. Ah! il n'a pas besoin de dire avec le Roi-Prophète qu'un seul moment au pied des saints autels est plus doux que de longs jours passés sous les tentes des pécheurs. L'ennui le poursuivait jadis au milieu de ses plaisirs, de ses fêtes pompeuses et de leur appareil; et plus d'une fois, ne pouvant soutenir le dégoût dont il était obsédé, il se ménageait même au milieu de ces bruyantes joies une solitude pour y déplorer à l'écart la vanité de ses jouissances, s'y plaindre de ce monde, qui lui avait promis le bonheur, et l'accuser à loisir de mensonge ou d'impuissance. Mais aujourd'hui quelles douceurs dans le service du nouveau maître dont enfin il a reconnu les droits! quel empressement à se rendre dans le temple du Seigneur! quel humble mais paisible recueillement en présence de cette majesté souveraine! quelle allégresse à chanter les louanges du Très-Haut! quelle ardeur pour la sainte parole! quelle avidité pour un pain plus doux et plus précieux encore! Qui pourrait n'être pas attendri à ce touchant spectacle!

La vue de tant de biens allume dans les cœurs les plus froids une sainte jalousie, et ils se sentent enflammés du désir de mériter par une fidélité pareille ces hautes et consolantes prérogatives. (M. BORDERIES.)

Motifs pour compter sur la miséricorde de Dieu.

Motif de reconnaissance: il daigne nous attendre, nous rechercher, nous poursuivre; il ne s'en est pas encore lassé, quoique depuis bien des années peut-être je le fuie, je le rebute, je lui résiste. N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux sur mon ingratitude et de la réparer?

Motif de confiance: celui qui m'appelle ne m'abandonnera pas; il connaît ma faiblesse, il sera mon appui, mon soutien; il affermira mes pas dans les sentiers de la justice; il dissipera ces terreurs, ces fantômes effrayans qui me représentent la pratique de la vertu comme si ennuyeuse, comme si fatigante; il sera avec moi; il combattra pour moi, et je triompherai de tout par lui et avec lui.

Motif d'espérance: je regagnerai tout ce que j'ai perdu: *Omnia bona resurgunt*, dit saint Chrysostôme; ces mérites, ces bonnes œuvres, tant de saintes actions, tout ce que j'ai fait pour Dieu dans les jours heureux de mon innocence, je l'avais perdu en perdant la grace, en me livrant au péché; mais, en y renonçant, ces biens, les seuls véritablement précieux, vont reprendre une nouvelle vie, une valeur encore réelle. Nous donnons tant de larmes aux pertes temporelles! Hélas! nous ne savons pas que ces larmes sont un trésor que nous prodiguons!

Vous pleurez une santé détruite, un ami que la mort vous a enlevé; vous pleurez votre fortune qu'a renversée le malheur des temps ou la malice des hommes: larmes inutiles; donnez-les à cette ame qui doit vous être si chère; pleurez sa perte; vos pleurs vous la feront retrouver, et avec elle vous ferez revivre les droits que Jésus-Christ nous a donnés à sa gloire.

Oui, mon frère, j'ose l'espérer, vous êtes touché de tout ce qu'a fait pour vous ce Dieu plein de miséricordes; vous voulez enfin vous rendre à ses invitations: la conduite de sa grace à votre égard vous détermine à ne plus y résister; apprenez de plus, par cette conduite même, comment vous devez lui obéir; faites-en la règle et le modèle de votre pénitence. Le temps ne permet pas d'entrer dans le détail immense que demanderait cette seconde

partie, je ne ferai que vous en indiquer les points principaux; vos réflexions suppléeront à ce que j'aurais à vous dire sur un objet si important

Votre pénitence doit être prompte, pour profiter de cette grace patiente et prévenante qui vous attend et qui vous recherche; elle doit être sincère et constante, pour remplir les desseins de cette grace qui vous ménage, qui se plie, en quelque sorte, à vos idées, à vos penchans, à votre caractère; elle doit être fervente, pour honorer et reconnaître cette grace qui vous reçoit et qui vous prodigue ses richesses.

1° Pénitence prompte. N'imitons pas, mes chers auditeurs, ces pécheurs qui, pour se calmer, pour s'étourdir sur des remords qu'ils ne peuvent apaiser, se réduisent à de vains projets. On s'est senti ému, touché; on s'est senti contrit, ébranlé: mais à ces heureux mouvemens de la grace on résiste, pour ainsi dire, sans leur résister; les passions arrêtent les désirs du salut, non par l'obstination qui les combat, mais par l'artifice qui les suspend; on ne donne à la grace qu'une promesse de lui être fidèle dans la suite; on lui promet sa conversion, et on la lui refuse: *Audiemus te de hoc iterum* [1]. On renonce à son salut, et on n'en désespère pas; on donne à Dieu l'avenir, on abuse du présent; on promet ce qu'on n'a pas, on refuse ce que l'on a. Nous nous convertirons dans la vieillesse, quand nous serons lassés du monde, et que le monde sera lassé de nous; quand nous n'aurons plus rien à souhaiter ou à espérer; quand notre esprit ne sera plus propre à d'autres vues; quand notre cœur ne sera plus capable d'un autre attachement; quand rien ne nous plaira, et que nous ne plairons à personne.

Ne cesserons-nous point d'être méchans, parce que Dieu est bon? Nous ferons-nous toujours de ses empressemens une raison pour le fuir, pour nous tranquilliser dans notre péché, pour nous rassurer, pour multiplier, pour étendre notre péché, pour nous obstiner, pour nous affermir dans les routes perverses et détournées que nous parcourons? *An oculus tuus nequam est, quia ego bonus sum* [2]?

Voilà, encore une fois, le prodige inconcevable qui marque le mieux la corruption de notre cœur. Rien ne devrait tant nous attacher à Dieu que sa bonté prévenante, et souvent on en abuse pour s'en éloigner; on se repose sur l'idée d'un Dieu plein de pa-

[1] Act. XVII, 32. — [2] Matth., XX, 15.

tience, d'un Dieu toujours prêt à donner sa grace et à recevoir le pécheur.

Ainsi, nous tournons contre nous sa miséricorde. Elle sauve ceux qui s'en servent, elle perd ceux qui en abusent; elle sauve ceux qui s'en font un motif de conversion, elle perd ceux qui s'en font un motif de ne pas se convertir. Le désespoir ne s'en sert pas, la folle confiance en abuse. Le désespoir ne s'en sert pas pour sortir des voies de l'iniquité, la folle confiance en abuse pour y demeurer. Le désespoir ne reçoit pas la main qui se présente pour le retirer de l'abîme, la folle confiance s'appuie sur elle pour s'y soutenir. Dans le désespoir il y a plus d'aveuglement, dans la folle confiance plus de malice. On laisse donc passer et s'enfuir ces instans de lumière, ces momens précieux, ces graces de faveur; et peut-être ne reviendront-elles plus. Ce sont des éclairs qui, échappés au fort de la tempête, nous découvrent les rochers où nous allons nous briser; mais, dans le tumulte, dans l'agitation des passions, rien ne nous éclaire, rien ne nous remue, parce que notre cœur et notre esprit sont tout entiers au monde.

2° Pénitence sincère et constante. Hélas! mes frères, que d'inconstance, que d'instabilité dans nos voies! Ce Dieu, qui est toujours le même par rapport à nous, ne voit dans notre conduite par rapport à lui que changement, que variations continuelles. Il nous a recherchés; il est revenu à nous : mais qu'il s'en faut bien que nous revenions à lui de tout notre cœur! Quand il s'agit de notre fortune, de nos plaisirs, nous ne craignons jamais d'en trop faire; quand il s'agit de quitter le péché, de renoncer au péché, de faire pénitence du péché, que de réserves alors, que de ménagemens! tout paraît excès; et nos pénitences ne sont-elles pas toujours ou fausses ou bornées? On dirait que nous cherchons à tromper Dieu; mais non, c'est nous-mêmes que nous cherchons à tromper, que nous voulons tranquilliser. Hélas! Dieu ne se donne pas à nous à demi, donnons-nous donc à lui entièrement et sans réserve. Il sonde tous les replis de notre cœur; il y voit ces attachemens auxquels nous ne renonçons qu'en apparence, ces haines, ces ressentimens que nous ne faisons que pallier; toutes ces passions que nous ne combattons que faiblement, et auxquelles nous en accordons peut-être plus que nous ne leur en refusons. Comment la vérité, la générosité, l'immutabilité par excellence agréerait-elle des hommages aussi peu dignes d'elle?

3° Pénitence fervente. Si la nôtre l'était, elle ne se rebuterait pas aussi aisément : dans les premiers jours de sa conversion rien

ne coûte, parce qu'on aime Dieu, parce qu'on déteste le péché; mais on se relâche peu à peu; après avoir couru au commencement de la carrière, on marche ensuite d'un pas lent, on s'arrête, on se repose; dès qu'on croit n'être plus pécheur, on se croit dispensé d'être pénitent, on se persuade que des péchés une fois pleurés ne demandent plus de larmes. Mais ces pénitences froides ne sont point les pénitences canonisées; ce ne sont point celles qui édifient ceux que vous avez scandalisés; ce ne sont pas celles qui réparent des maux si difficiles à expier, qui honorent cette grace tant de fois rebutée, et qui attirent cette grace qui fixerait notre bonheur pour l'éternité. (Le P. de Neuville, *Sur la Miséricorde de Dieu.*)

Péroraison.

Ouvrez donc vos cœurs au sentiment si consolant et si doux de la confiance, vous qui craignez le Seigneur, mais qui trop souvent oubliez ce qu'on peut attendre de sa miséricorde. Ames justes, qui marchez si péniblement dans ses voies et qui ne savez que trembler à la vue des châtimens qu'il réserve au crime, portez aussi quelquefois vos regards vers la couronne qui, au bout de la carrière, doit payer la fidélité ! *Qui timetis Dominum, credite illi et non evacuabitur merces vestra.* Ames pusillanimes, que dessèche la crainte d'une justice inexorable, souffrez que l'onction de la grace adoucisse vos anxiétés par la pensée d'une bonté compatissante : *Qui timetis Dominum, sperate in illum, et in oblectationem veniet vobis misericordia.* Mais vous, surtout, ames souillées de crimes, que le démon glace d'épouvante pour vous retenir plus sûrement dans l'esclavage, laissez arriver jusqu'à vous la douce lumière de l'espérance qui, en dissipant vos ténèbres, vous montrera dans le Dieu que vous redoutez, un père qui vous tend les bras et vous invite au repentir : *Qui timetis Dominum, diligite illum, et illuminabuntur corda vestra.* Vous tous enfin qui voulez servir Dieu, ne séparez jamais du souvenir de la justice le souvenir de la miséricorde : c'est le seul moyen de marcher sûrement dans le sentier de la vertu, et d'en obtenir la récompense éternelle. Ainsi soit-il. (M. Borderies.)

MONDE.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

N'aimez pas le monde, ni ce qui est dans le monde. Celui qui aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui; parce que tout ce qui est dans le monde est concupiscence de la chair, et concupiscence des yeux, et orgueil de la vie; laquelle concupiscence n'est pas du Père, mais elle est du monde. Or, le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui; *mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* [1].

Les dernières paroles de cet Apôtre nous font voir que le monde, dont il parle ici, sont ceux qui préfèrent les choses visibles et passagères aux invisibles et aux éternelles.

Il faut maintenant considérer à qui il adresse cette parole. Et pour cela il n'y a qu'à lire les paroles qui précèdent celles-ci : *Je vous écris, mes petits enfans, que tous vos péchés vous sont remis au nom de Jésus-Christ. Je vous écris, pères, que vous avez connu celui qui est dès le commencement*, celui qui est le vrai Père de toute éternité. *Je vous écris, jeunes gens*, qui êtes au commencement de votre jeunesse, *que vous avez surmonté le mauvais; je vous écris, petits enfans, que vous avez reconnu votre Père : Je vous écris, jeunes gens*, qui êtes dans la force de l'âge, *que vous êtes courageux, et que la parole de Dieu est en vous, et que vous avez vaincu le mauvais* [2]. A quoi il ajoute aussitôt après : *N'aimez pas le monde*, et le reste que nous venons de rapporter.

Cela est conforme à ce que dit le même Apôtre au commencement de son Evangile, en parlant de Jésus-Christ : *Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point*

[1] Joan., II, 15, 16, 17. — [2] Ibid., II, 12, 13, 14.

connu [1]. Et la source de tout cela est dans ces paroles du Sauveur : Je vous *donnerai l'Esprit de vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le veut pas, et ne le reçoit pas et ne le connaît pas* [2]; ou il ne sait pas qui il est. Et encore : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Si vous eussiez été du monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai élus du milieu du monde*, je vous en ai tirés, *c'est pour cela que le monde vous hait* [3].

Et encore : *Vous aurez de l'affliction dans le monde : mais prenez courage; j'ai vaincu le monde* [4]. Et enfin : *J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous avez tirés du monde pour me les donner* [5].... *Je ne prie pas pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous* [6].... *Je ne suis plus dans le monde*, je retourne à vous; et l'heure d'aller à vous est arrivée : *pour eux ils sont dans le monde; mais pour moi je viens à vous* [7].... *Je leur ai donné votre parole : et le monde les a haïs; parce qu'ils ne sont pas du monde : et je ne suis pas du monde. Je ne vous prie pas de les tirer du monde, mais de les garder du mal*, ou de les garder du mauvais. *Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde. Sanctifiez-les en vérité* [8].... *Mon père juste, le monde ne vous connaît pas : mais moi je vous connais; et ceux-ci ont connu que vous m'avez envoyé* [9].

Toutes ces paroles de notre Sauveur font voir que tous ceux qui font profession d'être ses disciples sont tirés du monde, parce qu'ils sont sanctifiés en vérité; que la parole de Dieu est en eux, qu'ils le connaissent, pendant que le monde ne le connaît pas, et qu'ils connaissent Jésus-Christ, le suivent et l'imitent. La vie du monde est donc la vie éloignée de Dieu et de Jésus-Christ ; et la vie chrétienne, la vie des disciples de Jésus-Christ, est la vie conforme à sa doctrine et à ses exemples.

C'est ce que saint Jean nous explique plus en détail par ces tendres paroles : *Mes petits enfans*, jeunes et vieux, *je vous l'écris*, je vous le répète, *n'aimez pas le monde;* n'aimez pas ceux qui s'attachent aux choses sensibles, aux biens périssables; ne les aimez point dans leur erreur; ne les suivez point dans leur égarement : aimez-les pour les en tirer, comme Jésus-Christ a aimé ses disciples qu'il a tirés du milieu du monde, du milieu de la corruption; mais gardez-vous bien de les aimer comme amateurs du monde, d'en-

[1] Joan., I, 10. — [2] Ibid., XIV, 17. — [3] Ibid., XV, 18, 19. — [4] Ibid., XVI, 33. — [5] Ibid., XVII, 6. — [6] Ibid., 9. — [7] Ibid., 11. — [8] Ibid., 14, 15, 16, 17. — [9] Ibid., 25.

trer dans leur commerce, dans leur société, dans leurs maximes et d'imiter leurs exemples, parce qu'il n'y a parmi eux que corruption. Et en voici les trois sources : C'est *qu'il n'y a dans le monde que concupiscence de la chair*, *que concupiscence des yeux et orgueil de la vie*, qui sont toutes choses trompeuses, inconstantes, périssables, et qui perdent ceux qui s'y attachent. Je le crois, il est ainsi : c'est le Saint-Esprit qui l'a dit par la bouche d'un Apôtre ; mais il faut encore tâcher de l'entendre, afin de haïr le monde avec plus de connaissance.

Ce que c'est que la concupiscence de la chair : combien le corps pèse à l'ame.

La concupiscence de la chair est ici d'abord l'amour des plaisirs des sens ; car ces plaisirs nous attachent à ce corps mortel, dont saint Paul disait : *Malheureux homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort* [1] ? et nous en rendent l'esclave. Ce qui fait dire au même saint Paul : *Qui m'en délivrera?* qui m'affranchira de sa tyrannie ? qui en brisera les liens ? qui m'ôtera un joug si pesant ?

Les pensées des mortels sont timides et pleines de faiblesse, *et nos prévoyances incertaines*, *parce que le corps qui se corrompt appesantit l'ame*, *et que notre demeure terrestre opprime l'esprit*, *qui est fait pour beaucoup penser ; et la connaissance même des choses qui sont sur la terre nous est difficile. Nous ne pénétrons qu'à peine et avec travail les choses qui sont devant nos yeux ; mais pour celles qui sont dans le ciel*, *qui de nous les pénètrera* [2] ? Le corps rabat la sublimité de nos pensées, et nous attache à la terre, nous qui ne devrions respirer que le ciel. Ce poids nous accable ; *et c'est là cet empêchement qui a été créé pour tous les hommes* après le péché, *et le joug pesant qui a été mis sur tous les enfans d'Adam*, *depuis le jour qu'ils sont sortis du sein de leur mère*, *jusqu'à celui où ils rentrent*, *par la sépulture*, *à la mère commune qui est la terre* [3].

Ainsi l'amour des plaisirs des sens, qui nous attache au corps, qui, par sa mortalité, est devenu le joug le plus accablant que l'ame puisse porter, est la cause la plus manifeste de sa servitude et de ses faiblesses.

[1] Rom., VII, 24. — [2] Sap., IX, 14, 15, 16. — [3] Eccli., XL, 2.

Ce que c'est, selon l'Écriture, que la pesanteur du corps, et qu'elle est dans les misères et dans les passions qui nous viennent de cette source.

Ce joug pesant, qui accable les enfans d'Adam, n'est autre chose, comme on vient de voir, que les infirmités de leur chair mortelle, lesquels l'Ecclésiastique raconte en ces termes: *Ils ont les inquiétudes*, *les terreurs d'un cœur* continuellement agité : *les inventions de leurs espérances* trompeuses et trop engageantes, *et le jour* terrible *de la mort*, tous ces maux sont répandus sur tous les hommes, *depuis celui qui est assis sur le trône jusqu'à celui qui couche sur la terre et dans la poussière* par sa pauvreté, *ou sur la cendre* dans son affliction et dans sa douleur; *depuis celui qui est revêtu de pourpre et qui porte la couronne jusqu'à celui qui est habillé du linge le plus grossier. La fureur*, *la jalousie*, *le tumulte* des passions, *l'agitation de l'esprit*, *la crainte de la mort*, *la colère et les longs tourmens qu'elle nous attire par sa durée*, *les querelles* et tous les maux qui les suivent; tout cela se répand partout. *Dans le temps du repos et dans le lit*, *où on répare ses forces par le sommeil*, le trouble nous suit; *les songes pendant la nuit changent nos pensées : nous goûtons pendant un moment un peu de repos qui n'est rien ; et tout d'un coup il nous vient des soins*, *comme dans le jour*, *par les songes ; on est troublé dans les visions de son cœur*, *comme si l'on venait d'éviter les périls d'un jour de combat dans le temps où l'on est le plus en sûreté ; on se lève comme en sursaut*, *et on s'étonne d'avoir eu pour rien tant de terreur.* Tous ces troubles sont l'effet d'un corps agité et d'un sang ému, qui envoie à la tête de tristes vapeurs; *c'est pourquoi ces agitations*, tant celles des passions que celles des songes, *se trouvent dans toute chair*, *depuis l'homme jusqu'à la bête*, *et se trouvent sept fois davantage sur les pécheurs*, où les terreurs de la conscience se joignent aux communes infirmités de la nature. *A quoi il faut ajouter les morts violentes*, *le sang répandu*, *les combats*, *l'épée*, *les oppressions*, *les famines*, *les mortalités*, *et tous les autres fléaux de Dieu. Toutes ces choses*, qui, dans l'origine, ne se devaient pas trouver parmi les hommes, *ont été créées pour la punition des méchans ; et c'est pour eux qu'est arrivé le déluge.* Et la source de tous ces maux, *c'est que tout ce qui sort de la terre retourne à la terre, comme toutes les eaux viennent de la mer et y retournent*[1].

[1] Eccli., XL, 2, 12.

En un mot, la mortalité introduite par le péché a attiré sur le genre humain cette inondation de maux, cette suite infinie de misères d'où naissent les agitations et les troubles des passions qui nous tourmentent, nous trompent, nous aveuglent. Nous, qui dans notre innocence devions être semblables aux Anges de Dieu, sommes devenus comme les bêtes, et, comme disait David, nous avons perdu le premier honneur de notre nature: *Homo quum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis* [1]. *Pendant que l'homme était en honneur*, dans son institution primitive, *il n'a pas connu cet avantage, il s'est égalé aux animaux insensés, et leur a été rendu semblable.* Répétons une et deux fois ce verset avec le Psalmiste. Nous ne saurions trop déplorer les misères et les passions insensées où nous jette notre corps mortel; et tout ce qui y attache, comme fait l'amour du plaisir des sens, nous fait aimer la source de nos maux, et nous attache à l'état de servitude où nous sommes.

Que l'attache que nous avons au plaisir des sens est mauvaise et vicieuse.

Pour connaître encore plus à fond la raison de la défense que nous fait saint Jean, de nous laisser entraîner à la concupiscence de la chair, c'est-à-dire à l'attache au plaisir des sens, il faut entendre que cette attache est en nous un mal qu'il faut ôter, un vice qu'il faut vaincre, une maladie qu'il faut guérir. Ou l'on cède, et on se livre tout-à-fait à ce violent amour du plaisir des sens, et on se rend criminel et esclave de la chair et du péché; ou on combat, ce qu'on ne se croirait pas obligé de faire, si elle n'était mauvaise. Et ce qui la rend visiblement telle, c'est qu'elle nous porte au mal, puisqu'elle nous porte à des excès terribles, à la gourmandise, à l'ivrognerie, à toutes sortes d'intempérances. Ce qui faisait dire à saint Paul : *Je sais que le bien n'habite point en moi, c'est-à-dire, dans ma chair* [2]. Et encore : *Je trouve en moi une loi* de rébellion et d'intempérance, qui me fait apercevoir, *lorsque je m'efforce à faire le bien, que le mal m'est attaché* [3], et inhérent à mon fond. Ainsi le mal est en nous, et attaché à nos entrailles d'une étrange sorte, soit que nous cédions au plaisir des sens, soit que nous le combattions par une continuelle résistance; puisque, comme dit saint Augustin, pour ne point tomber dans l'excès, il faut combattre la mal dans son principe; pour éviter le consentement, qui est le

[1] Ps., XLVIII, 13 et 21. — [2] Rom., VII, 18. — [3] Ibid., 21.

mal consommé, il faut continuellement résister au désir, qui en est le commencement : *Ut non fiat malum excedendi*, *resistendum est malo concupiscendi.*

Nous faisons une terrible épreuve de ce combat, dans le besoin que nous avons de nous soutenir par la nourriture. La sagesse du Créateur, non contente de nous forcer à ce soutien nécessaire, par la douleur violente de la faim et de la soif, et par les défaillances insupportables qui les accompagnent, nous y invite encore par le plaisir qu'elle a attaché aux fonctions naturelles de boire et de manger. Elle a rempli de biens toute la nature, *envoyant*, comme dit saint Paul [1], *la pluie et le beau temps*, *et les saisons qui rendent la terre féconde en toutes sortes de fruits*, *remplissant nos cœurs de joie par une nourriture convenable.* Et, par là, comme dit le même saint Paul, *Dieu rend lui-même témoignage* à sa providence et à sa bonté paternelle, qui nourrit les hommes comme les animaux, et sauve les uns et les autres de la manière qui convient à chacun.

Mais les hommes ingrats et charnels ont pris occasion de ce plaisir, pour s'attacher à leur corps plutôt qu'à Dieu qui l'avait fait, et ne cessait de le sustenter par des moyens si agréables. Le plaisir de la nourriture les captive ; au lieu de manger pour vivre, *ils semblent*, comme disait un ancien, et après lui saint Augustin, *ne vivre que pour manger.* Ceux-là mêmes qui savent régler leurs désirs, et sont amenés au repas par la nécessité de la nature, trompés par le plaisir et engagés plus avant qu'il ne ne faut par ses appâts, sont transportés au delà des justes bornes ; ils se laissent insensiblement gagner à leur appétit, et ne croient jamais avoir satisfait entièrement au besoin, tant que le boire et le manger flattent leur goût. Ainsi, dit saint Augustin, la convoitise ne sait jamais où finit la nécessité : *Nescit cupiditas ubi finiatur necessitas* [2].

C'est donc là une maladie que la contagion de la chair produit dans l'esprit ; une maladie contre laquelle on ne doit pas cesser de combattre, ni d'y chercher des remèdes par la sobriété et la tempérance, par l'abstinence et par le jeûne.

Mais, qui oserait penser à d'autres excès qui se déclarent d'une manière bien plus dangereuse dans un autre plaisir des sens ? Qui, dis-je, oserait en parler, ou oserait y penser, puisqu'on n'en parle point sans pudeur, et qu'on n'y pense point sans péril, même pour le blâmer ? O Dieu ! encore un coup, qui oserait parler de cette profonde et honteuse plaie de la nature, de cette concupiscence

[1] Act., XIV, 16. — [2] Confess., lib. X, cap., XXXI, et *alibi.*

qui lie l'ame au corps par des liens si tendres et si violens, dont on a tant de peine à se déprendre, et qui cause aussi dans le genre humain de si effroyables désordres? Malheur à la terre, malheur à la terre, encore un coup malheur à la terre, d'où sort continuellement une si épaisse fumée, des vapeurs si noires qui s'élèvent de ces passions ténébreuses, et qui nous cachent le ciel et la lumière, d'où partent aussi des éclairs et des foudres de la justice divine, contre la corruption du genre humain.

Oh! que l'Apôtre vierge, l'ami de Jésus et le fils de la Vierge, mère de Jésus, que Jésus aussi toujours vierge lui a donné pour mère à la croix; que cet Apôtre a raison de crier de toute sa force aux grands et aux petits, aux jeunes gens et aux vieillards, et aux enfans comme aux pères : *N'aimez pas le monde ni tout ce qui est dans le monde, parce que ce qu'il y a dans le monde est concupiscence de la chair;* un attachement à la fragile et trompeuse beauté des corps, et un amour déréglé du plaisir des sens, qui corrompt également les deux sexes.

O Dieu! qui par un juste jugement avez livré la nature humaine coupable à ce principe d'incontinence, vous y avez préparé un remède dans l'amour conjugal; mais ce remède fait voir encore la grandeur du mal, puisqu'il se mêle tant d'excès dans l'usage de ce remède sacré. Car, d'abord, ce sacré remède, c'est-à-dire, le mariage, est un bien et un grand bien, puisque c'est un grand sacrement en Jésus-Christ et en son Eglise, et le symbole de leur union indissoluble. Mais c'est un bien qui suppose un mal dont on use bien; c'est-à-dire, qui suppose le mal de la concupiscence, dont on use bien, lorsqu'on s'en sert pour faire fructifier la nature humaine. Mais, en même temps, c'est un bien qui remédie au mal, c'est-à-dire à l'intempérance; un remède de ses excès, et un frein à sa licence. Que de peine n'a pas la faiblesse humaine à se tenir dans les bornes de la liaison conjugale, exprimées dans le contrat même du mariage! C'est ce qui fait dire à saint Augustin, qu'*il s'en trouve plus qui gardent une perpétuelle et inviolable continence, qu'il ne s'en trouve qui demeurent dans les lois de la chasteté conjugale; un amour désordonné pour sa propre femme étant souvent*, selon le même Père, *un attrait secret à en aimer d'autres.* O faiblesse de la misérable humanité, qu'on ne peut assez déplorer! Ce désordre a fait dire à saint Paul même que *ceux qui sont mariés doivent vivre comme n'ayant pas de femmes* [1]; les femmes par consé-

[1] I Cor., VII, 23.

quent comme n'ayant pas de maris; c'est-à-dire les uns et les autres sans être trop attachés les uns aux autres, et sans se livrer aux sens, sans y mettre leur félicité, sans les rendre maîtres. C'est encore ce qui fait dire au même saint Paul que ceux qui sont dans la chair, qui y sont plongés, et attachés par le fond du cœur à ses plaisirs, ne peuvent plaire à Dieu: *Qui in carne sunt*, *Deo placere non possunt* [1]. C'est ce qui fait la louange de la sainte virginité; et, sur ce fondement, saint Augustin distingue trois états de la vie humaine, par rapport à la concupiscence de la chair. Les chastes mariés usent bien de ce mal; les intempérans en usent mal; les continens perpétuels n'en usent point du tout, et ne donnent rien à l'amour du plaisir des sens.

Disons donc avec saint Jean, à tous les fidèles, et à chacun selon l'état où il est : O vous, qui vous livrez à la concupiscence de la chair, cessez de vous y laisser captiver; et vous, qui en usez bien dans un chaste mariage, n'y soyez point attachés, et modérez vos désirs; et vous qui, plus courageux comme plus heureux que tous les autres, ne lui donnez rien du tout, et la méprisez tout-à-fait, persistez dans cette chaste disposition qui vous égale aux Anges de Dieu : tous ensemble abattez cette chair rebelle, dont la loi impérieuse qui est dans nos membres, a tant fait répandre de larmes, tant pousser de gémissemens à tous les saints : à l'exemple de saint Paul, fortifiez-vous contre elle par les jeûnes, et, mortifiant votre goût, travaillez à rendre plus facile la victoire des autres appétits plus violens et plus dangereux.

Que la concupiscence de la chair est répandue par tout le corps et par tous les sens.

Il ne faut pas s'imaginer que la concupiscence de la chair consiste seulement dans les passions dont nous venons de parler: c'est une racine empoisonnée qui étend ses branches sur tous les sens, et se répand dans tout le corps. La vue en est infectée, puisque c'est par les yeux que l'on commence à avaler le poison de l'amour sensuel; ce qui faisait dire à Job: *J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas même penser à une fille* [2]; et à saint Pierre que les yeux des personnes impudiques sont *pleins d'adultère* [3]; et à Jésus-Christ même : *Celui qui regarde une femme pour la convoiter, s'est déjà souillé avec elle dans son cœur* [4].

Ce vice des yeux est distingué de la concupiscence des yeux,

[1] Rom., VIII, 8. — [2] Job., XXXI, 1. — [3] II Pet., II, 14. — [4] Matth., V, 28.

dont saint Jean parle dans notre passage. Car ici, où l'on ouvre les yeux pour s'assouvir de la vue des beautés mortelles, ou même se délecter à les voir et à en être vu, on est dominé par la concupiscence de la chair. Les oreilles en sont infectées, quand, par de dangereux entretiens et des chants remplis de mollesse, l'on allume ou l'on entretient les flammes de l'amour impur, et cette secrète disposition que nous avons aux joies sensuelles; car l'ame, une fois touchée de ces plaisirs, perd sa force, affaiblit sa raison, s'attache aux sens et au corps. Cette femme, qui dans les Proverbes vante les parfums qu'elle a répandus sur son lit, et la douce odeur qu'on respire dans sa chambre, pour conclure aussitôt après : *Enivrons-nous des plaisirs, et jouissons des embrassemens désirés* [1], montre assez par son discours à quoi mènent les bonnes senteurs préparées pour affaiblir l'ame, l'attirer aux plaisirs des sens par quelque chose, qui, ne semblant pas offenser directement la pudeur, s'y fait recevoir avec moins de crainte, la dispose néanmoins à se relâcher, et détourne son attention de ce qui doit faire son occupation naturelle.

Tous les plaisirs des sens s'excitent les uns les autres; l'ame qui en goûte un remonte aisément à la source qui les produit tous. Ainsi les plus innocens, si l'on n'est toujours sur ses gardes, préparent aux plus coupables; les plus petits font sortir la joie qu'on ressentirait dans les plus grands et réveillent la concupiscence. Il y a même une mollesse et une délicatesse répandue dans tout le corps, qui, faisant chercher un certain repos dans le sensible, le réveille et en entretient la vivacité. On aime son corps avec une attache qui fait oublier son ame, et l'image de Dieu qu'elle porte empreinte dans son fond; on ne se peut rien refuser; un soin excessif de sa santé fait qu'on flatte le corps en tout; et tous ces divers sentimens sont autant de branches de la concupiscence de la chair.

Hélas! je ne m'étonne pas si un saint Bernard craignait la santé parfaite dans ses religieux; il savait où elle nous mène, si on ne sait châtier son corps avec l'Apôtre, et le réduire en servitude par les mortifications, par le jeûne, par la prière, et par une continuelle occupation de l'esprit. Toute ame pudique fuit l'oisiveté, la nonchalance, la délicatesse, la trop grande sensibilité, les tendresses qui amollissent le cœur, tout ce qui flatte les sens, les nourritures exquises; tout cela n'est que la pâture de la concupiscence de la chair, que saint Jean nous défend, et en entretient le feu.

[1] Prov., VII, 24.

Ce que c'est que la chair de péché dont parle saint Paul.

Toutes ces mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair de péché : *Dieu*, dit-il, *a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair du péché* [1]. Remarquez donc en Jésus-Christ non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché, dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair, et dans la pente qu'elle nous inspire au péché, par l'attache aux sens: et en Jésus-Christ seulement *la ressemblance de la chair du péché;* parce que sa chair virginale est exempte de tout le désordre que le péché a mis dans la nôtre. Il a donc non la ressemblance de la chair, car sa chair est très véritable, faite d'une femme et vraiment sortie du sang d'Abraham et de David ; ce qui emporte non la ressemblance, mais la véritable nature de la chair. Aussi saint Paul lui attribue-t-il non pas la ressemblance de la chair, mais *la ressemblance de la chair du péché*, à cause que, sans avoir les perverses inclinations dont les semences sont en notre chair, il en a pris seulement la passibilité et la mortalité; c'est-à-dire, la seule peine du péché, sans en avoir ni la coulpe, ni aucun des mauvais désirs qui nous y portent.

Jugeons à présent avec combien de raison saint Jean nous commande d'avoir le monde en horreur, à cause qu'il est tout rempli de la concupiscence de la chair. Il y a dans notre chair une secrète disposition à un soulèvement universel contre l'esprit: *La chair convoite contre l'esprit*, comme dit saint Paul [2]; c'est-à-dire, que c'est là son fond depuis la corruption de notre nature. Tout y nourrit la concupiscence, tout y porte au péché, comme on a vu. Il la faut donc autant haïr que le péché même où elle nous porte.

D'où vient en nous la chair de péché, c'est-à-dire, la concupiscence de la chair.

Lorsque saint Paul a parlé de notre chair, comme d'une chair de péché, il semble avoir voulu expliquer cette parole du Sauveur : *Tout ce qui est né de la chair est chair, et tout ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez donc pas si je vous dis que vous devez naître de nouveau* [3].

Cette parole nous ramène à l'institution primitive de notre na-

[1] Rom., II, 5, IV. — [2] Gal., V, 17. — [3] Joan., III, 6, 7.

ture. *Dieu a fait l'homme droit*, dit le Sage [1]; et cette droiture consistait en ce que l'esprit étant parfaitement soumis à Dieu, le corps aussi était parfaitement soumis à l'esprit. Ainsi tout était dans l'ordre; et c'est cet ordre que nous appelons la justice et la droiture originelle. Comme il n'y avait point de péché, il n'y avait point de peine: par la même raison il n'y avait point de mort, la mort étant établie comme la peine du péché. Il y avait encore moins de honte: Dieu n'avait rien mis que de bon, que de bienséant, que d'honnête dans notre corps, non plus que dans notre ame; l'ouvrage de Dieu subsistait en son entier: *Ils étaient nus l'un et l'autre*, dit l'Ecriture [2], *et ils ne rougissaient pas.*

Mais aussitôt qu'ils ont désobéi à Dieu, ils se cachent: *J'ai entendu votre voix*, dit Adam, *et je me suis caché* dans les bois; *parce que j'étais nu.* Et Dieu lui dit: *Qui vous a fait connaître que vous étiez nu, si ce n'est que vous avez mangé du fruit que je vous avais défendu* [3]? Le corps cessa d'être soumis, dès que l'esprit fut désobéissant: l'homme ne fut plus maître de ses mouvemens, et la révolte des sens fit connaître à l'homme sa nudité; *leurs yeux furent ouverts; ils se couvrirent, et se firent comme une ceinture de feuilles de figuier* [4]. L'Ecriture ne dédaigne pas de marquer et la figure et la matière de ce nouvel habillement, pour nous faire voir qu'ils ne s'en revêtirent pas pour se garantir du froid ou du chaud, ni de l'inclémence de l'air; il y en eut une autre cause plus secrète, que l'Ecriture enveloppe dans ces paroles, pour épargner les oreilles et la pudeur du genre humain, et nous faire entendre, sans le dire, où la rebellion se faisait le plus sentir. Ce ménagement de l'Ecriture nous découvre d'autant plus notre honte, qu'elle semble n'oser la découvrir, de peur de nous donner trop de confusion. Depuis ce temps, les passions de la chair, par une juste punition de Dieu, sont devenues victorieuses et tyranniques; l'homme a été plongé dans le plaisir des sens: « Et au lieu, dit saint Augustin, « que par son immortalité et la parfaite soumission du corps à « l'esprit, il devait être spirituel, même dans la chair, il est devenu « charnel, même dans l'esprit. *Qui futurus erat etiam carne spiri-* « *talis, factus est mente carnalis* [5]. » On est tombé d'un excès dans un autre: l'homme tout entier fut livré au mal. *Dieu vit que la malice des hommes était grande sur la terre, et que toute la pensée du cœur humain à tout moment se tournait au mal* [6].

[1] Eccl., VII, 30. — [2] Gen., II, 25. — [3] Ibid., III, 10, 11. — [4] Gen., III, 7. — [5] *De civitate Dei*, lib. XIV, cap. XV, tom. VII. — [6] Gen., VI, 5.

Mais en quoi ce déréglement paraissait-il davantage? Allons à la source, et nous trouverons que l'occasion d'une si forte expression de l'Écriture, et la cause de tout ce désordre, y est clairement marquée dans ces paroles qui précèdent: *Les enfans de Dieu virent que les filles des hommes étaient belles, et s'allièrent avec elles* [1], par une nouvelle transgression du commandement de Dieu qui avait voulu les tenir séparés, de peur que les filles des hommes n'entraînassent ses enfans dans la corruption. Tout le désordre vint de la chair et de l'empire des sens, qui toujours prévalaient sur la raison. Ce désordre a commencé dans nos premiers parens; nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur; nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous, comme dans la source de notre être. Nos passions insensées ne se déclarent pas tout-à-coup; mais le germe qui les produit toutes est en nous dès notre origine. Notre vie commence par les sens. Qu'est-on autre chose dans l'enfance, pour ainsi parler, que corps et chair?

Mais poussons encore plus loin: nous nous trouverons, corps et chair, encore plus en quelque façon dans le sein de nos mères; et dès le moment de notre conception, ou sans aucun exercice de la vue ni de l'ouïe, qui sont ceux de tous les sens qui peuvent un peu plus réveiller notre raison, nous étions sans raisonnement, sans intelligence, une pure masse de chair, n'ayant aucune connaissance de nous-mêmes, ni aucune pensée que celles qui sont tellement conjointes au mouvement du sang, qu'à peine encore pouvons-nous les en distinguer. C'est donc ce qui fait dire au Sauveur que nous sommes tous chair, en tant que nous naissons par la chair. La raison est opprimée et comme éteinte dans ceux qui nous produisent; nous n'avons pas le moindre petit usage de la raison au commencement et durant les premières années de notre être: dès qu'elle commence à poindre, tous les vices se déclarent peu à peu: quand son exercice commence à devenir plus parfait, les grands déréglemens de la sensualité commencent au même temps à se déclarer. C'est donc là ce qui s'appelle la chair de péché.

Livrés au corps, et tout corps dès notre conception, cette première impression fait que nous en demeurons toujours esclaves. Quel effort ne faut-il point pour faire que nous distinguions notre

[1] Gen., VI, 2.

ame d'avec notre corps! Combien y en a-t-il parmi nous qui ne peuvent jamais venir à connaître ou à sentir cette distinction? Et ceux même qui sortent un peu de cette masse de chair, et en séparent leur ame, ne s'y replongeraient-ils pas toujours comme naturellement, s'ils ne faisaient de continuels efforts pour empêcher leur imagination de dominer; et non seulement de dominer, mais encore de faire tout, et même d'être tout en nous? Nous sommes donc entièrement corps, et nous ne serions jamais autre chose, si par la grace de Jésus-Christ nous ne renaissions de l'esprit.

Voyons un peu ce que c'est que la nature humaine dans ce reste immense de peuples sauvages, qui n'ont d'esprit que pour leur corps, et en qui, pour ainsi parler, ce qu'il y a de plus pur est de respirer. Et les peuples plus civilisés et plus polis sortent-ils par là de la chair et du sang? Comment en sortiraient-ils, s'il y a si peu de chrétiens qui en sortent? De quoi s'entretient, de quoi s'occupe notre jeunesse, dans cet âge où l'on se fait un opprobre de la pudeur? Que regrettent les vieillards, lorsqu'ils déplorent leurs ans écoulés; et qu'est-ce qu'ils souhaitent continuellement de rappeler, s'ils pouvaient, avec leur jeunesse, si ce n'est les plaisirs des sens? Que sommes-nous donc autre chose que chair et sang? Et combien devons-nous haïr le monde, et tout ce qui est dans le monde, selon le précepte de saint Jean, puisque ce que dit cet Apôtre est si véritable: *Que tout ce qui est au monde, c'est la concupiscence de la chair!*

De la concupiscence des yeux, et premièrement de la curiosité.

La seconde chose qui est dans le monde, selon saint Jean, c'est la concupiscence des yeux. Il faut d'abord la distinguer de la concupiscence de la chair: car le dessein de saint Jean est ici de nous découvrir une autre source de corruption, et un autre vice un peu plus délicat en apparence; mais dans le fond aussi grossier et aussi mauvais, qui consiste principalement en deux choses, dont l'une est le désir de voir, d'expérimenter, de connaître, en un mot, la curiosité; et l'autre est le plaisir des yeux, lorsqu'on les repaît des objets d'un certain éclat capable de les éblouir ou de les séduire.

Le désir d'expérimenter et de connaître s'appelle la concupiscence des yeux, parce que, de tous les organes des sens, les yeux sont ceux qui étendent le plus nos connaissances. Sous les yeux sont en quelque sorte compris les autres sens; et, dans l'usage du

langage humain, souvent sentir et voir, c'est la même chose. On ne dit pas seulement : Voyez, que cela est beau! mais, voyez, que cette fleur sent bon! que cette chose est douce à manier! que cette musique est agréable à entendre! C'est donc pour cela, dit saint Augustin[1], que toute curiosité se rapporte à la concupiscence des yeux.

Le désir de voir, pris en cette sorte, c'est-à-dire, celui d'expérimenter, nous replonge enfin dans la concupiscence de la chair, qui fait que nous ne cessons de rechercher, et d'imaginer de nouveaux plaisirs, avec de nouveaux assaisonnemens, pour en irriter la cupidité. Mais ce désir a plus d'étendue, et c'est pourquoi il faut distinguer cette seconde concupiscence de la première. Il faut donc mettre dans ce second rang toutes ces vaines curiosités de savoir ce qui se passe dans le monde, tout le secret de cette intrigue, de quelque nature qu'elle soit; tous les ressorts qui ont fait mouvoir tels et tels qui se donnent tant de mouvemens dans le monde, les ambitieux desseins de celui-ci, et de celui-là, avec toute l'adresse qu'ils ont de le couvrir d'un beau prétexte, souvent même de celui de la vertu. O Dieu, quelle pâture pour les ames curieuses, et par là vaines et faibles! Et qu'apprendrez-vous par là qui soit si digne d'être connu? Est-ce une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes, et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches, et que vous produiront-elles, sinon des soupçons ou des jugemens injustes, et pour vous une redoutable matière des jugemens de celui qui dit : *Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé*[2]?

Cette curiosité s'étend aux siècles passés les plus éloignés : et c'est de là que nous vient cette insatiable avidité de savoir l'histoire. On se transporte en esprit dans les cours des anciens rois, dans les secrets des anciens peuples : on s'imagine entrer dans les délibérations du sénat romain, dans les conseils ambitieux d'un Alexandre, ou d'un César, dans les jalousies politiques et raffinées d'un Tibère. Si c'est pour en tirer quelque exemple utile à la vie humaine, à la bonne heure; il le faut souffrir et même louer, pourvu qu'on apporte à cette recherche une certaine sobriété. Mais si c'est, comme on le remarque dans la plupart des curieux, pour se repaître l'imagination de ces vains objets; qu'y a-t-il de plus inutile que de se tant arrêter à ce qui n'est plus, que de rechercher toutes les folies qui ont passé dans la tête d'un mortel, que de rappeler

[1] Confess., lib., x, cap., xxxv, tom. I. — [2] Matth., vii, 1.

avec tant de soin ces images que Dieu a détruites dans sa cité sainte, ces ombres qu'il a dissipées, tout cet attirail de la vanité, qui de lui-même s'est replongé dans le néant, d'où il était sorti? *Enfans des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur appesanti? Pourquoi aimez-vous tant la vanité, et pourquoi vous délectez-vous à étudier le mensonge*[1]?

Il faut encore ranger dans ce second ordre de concupiscence toutes les mauvaises sciences, telles que sont celles de deviner par les astres, ou par les traits du visage et de la main, ou par cent autres moyens aussi frivoles, les événemens de la vie humaine, que Dieu a soumis à la direction particulière de sa Providence. C'est entreprendre sur les droits de Dieu, c'est détruire la confiance avec laquelle on se doit abandonner à sa volonté, que de donner dans ces sciences aussi vaines que pernicieuses; c'est accoutumer l'esprit à se repaître de choses frivoles, et à négliger les solides. On n'a pas besoin de remarquer que c'est encore un plus grand excès, que de chercher les moyens de consulter les démons, ou de les voir, et de leur parler, ou d'apprendre des guérisons qui se font par leur ministère, et par des pactes formels ou tacites avec ces malins esprits. Car, outre que dans toutes ces curiosités il y a de l'impiété et une damnable superstition, on peut encore ajouter qu'elles sont l'effet de la faiblesse d'un cerveau blessé; de sorte que c'est éteindre la véritable lumière que d'en suivre de si fausses.

Voilà pour ce qui regarde les vaines et fausses sciences. Et pour ce qui est des véritables, on excède encore beaucoup à s'y livrer trop, ou à contre-temps, ou au préjudice de plus grandes obligations; comme il arrive à ceux qui dans le temps de prier, ou de pratiquer la vertu, s'adonnent ou à l'histoire, ou à la philosophie, ou à toute sorte de lectures, surtout des livres nouveaux, des romans, des comédies, des poésies, et se laissent tellement posséder au désir de savoir qu'ils ne se possèdent plus eux-mêmes. Car tout cela n'est autre chose qu'une intempérance, une maladie, un déréglement de l'esprit, un dessèchement du cœur, une misérable captivité qui ne nous laisse pas le loisir de penser à nous, et une source d'erreurs.

C'est encore s'abandonner à cette concupiscence que saint Jean réprouve, que d'apporter des yeux curieux à la recherche des choses divines, ou des mystères de la religion. *Ne recherchez point*, dit le Sage, *ce qui est au dessus de vous*[2]. Et encore : *Celui qui sonde*

[1] Ps. IV 3. — [2] Eccli,, III, 22.

trop avant les secrets de la divine Majesté sera accablé de sa gloire[1]. Et encore : *Prenez garde de ne vouloir point être sages plus qu'il ne faut, mais d'être sages sobrement et modérément*[2]. La foi et l'humilité sont les seuls guides qu'il faut suivre. Quand on se jette dans l'abîme, on y périt. Combien ont trouvé leur perte dans la trop grande méditation des secrets de la prédestination et de la grace! Il en faut savoir autant qu'il est nécessaire pour bien prier, et s'humilier véritablement, c'est-à-dire qu'il faut savoir que tout le bien vient de Dieu, et tout le mal de nous seuls. Que sert de rechercher curieusement les moyens de concilier notre liberté avec les décrets de Dieu? N'est-ce pas assez de savoir que Dieu qui l'a faite, la sait mouvoir et la conduire à ses fins cachées, sans la détruire? Prions-le donc de nous diriger dans la voie du salut, et de se rendre maître de nos désirs par les moyens qu'il sait. C'est à sa science, et non à la nôtre, que nous devons nous abandonner. Cette vie est le temps de croire, comme la vie future est le temps de voir. C'est tout savoir, dit un père, que de ne rien savoir davantage : *Nihil ultra scire, omnia scire est.*

Toute ame curieuse est faible et vaine : par-là même elle est discoureuse, elle n'a rien de solide, et veut seulement étaler un vain savoir, qui ne cherche point à instruire, mais à éblouir les ignorans.

Il y a une autre sorte de curiosité, qui est une curiosité dépensière. On ne saurait avoir trop de raretés, trop de bijoux précieux, trop de pierreries, trop de tableaux, trop de livres curieux, sans avoir même le plus souvent envie de les lire. Ce n'est qu'amusement et ostentation. Malheureuse curiosité, qui pousse à bout la dépense, et sèche la source des aumônes! Mais elle pourra revenir à la seconde manière de concupiscence des yeux dont nous allons parler.

De ce qui contente les yeux.

Dans cette seconde espèce, on prend les yeux à la lettre, et pour les yeux de la chair, et d'abord, il est bien certain que ce qui s'appelle attachement du cœur et en général sensibilité, commence par les yeux; mais tout cela, comme nous l'avons déjà dit, appartenant à la concupiscence de la chair, nous avons à présent à remarquer, avec saint Jean, une autre sorte de concupiscence.

[1] Prov., xxv, 27. — [2] Rom., xii, 3.

Disons donc, avec cet Apôtre, à tous les fidèles : *N'aimez pas le monde*, ni ses pompes, ni ses spectacles, ni son vain éclat, ni tout ce qui vous attire ses regards, ni tout ce qui éblouit et séduit les vôtres. Vos yeux sont gâtés, vous ne pouvez souffrir la modestie, ni les ornemens médiocres; vous étalez vos riches ameublemens, vos riches habits, vos grands bâtimens. Qu'importe que tout cela soit grand en soi-même, ou par rapport aux proportions et aux bienséances de votre état? Comme vous voulez être regardés, vous voulez aussi regarder; et rien ne vous touche, ni dans les autres, ni dans vous-mêmes, que ce qui étale de la grandeur, et ce qui distingue. Et tout cela qu'est-ce autre chose qu'ostentation d'abondance, et désir de se distinguer par des choses vaines? C'est donc là, au lieu de grandeur, ce qui marque en vous de la petitesse. Une grande taille ne songe point à se rehausser en exhaussant sa chaussure. Tout ce qui emprunte est pauvre; et tout l'éclat que vous mendiez dans les choses extérieures montre trop visiblement combien de vous-mêmes vous êtes destitués de ce qui relève.

Il faut rapporter l'amour de l'argent à cette concupiscence des yeux. Quand on le regarde comme un instrument pour acquérir d'autres biens, par exemple, pour acheter des plaisirs, ou s'avancer dans les grandes places du monde, on n'est pas avare, on est sensuel, ambitieux. Celui qui n'ose toucher à son argent, qui n'en est que le triste gardien, et semble ne se réserver aucun droit que celui de le regarder, est proprement celui qu'on appelle avare. Aussi le Sage le décrit-il en cette sorte : *L'avare ne se remplit point de son argent. Celui qui aime les richesses n'en reçoit aucun fruit. Et que sert au possesseur de tout cet argent, si ce n'est qu'il le regarde de ses yeux* [1]? C'est pour lui comme une chose sacrée, dont il ne se permet pas d'approcher ses mains. Tout cœur passionné embellit dans son imagination l'objet de sa passion. Celui-ci donne à son or et à son argent un éclat que la nature ne lui donne pas; il est ébloui de ce faux éclat; la lumière du soleil, qui est la vraie joie des yeux, ne lui paraît pas si belle. Et que lui sert de posséder ce qui, demeurant hors de lui, ne peut remplir son intérieur? Quel bien lui revient-il de tant de richesses? C'est pourquoi le Sage lui préfère celui qui boit et qui mange, et qui jouit avec joie du fruit de son travail; car il remplit du moins son estomac, et il engraisse son corps [2]. Mais, pour les richesses, elles

[1] Eccles., v, 9, 10. — [2] Ibid., v, 17, 18.

ne repaissent que les yeux. Disons-en autant des meubles, des bâtimens, de tout l'attirail de la vanité. Vous n'en êtes qu'un possesseur superficiel, puisque les voir, c'est tout pour vous. Et cependant, comme si c'était un grand bien, on ne s'en rassasie jamais. Le gourmand trouve des bornes dans son appétit, quelque déréglé qu'il soit; cette gourmandise des yeux n'est jamais contente; elle n'a, pour ainsi parler, ni fond ni rive. L'avare *ne cesse de se consumer par un vain travail; et ses yeux,* continue le Sage, *ne se rassasient point de richesses* [1]. Et encore : *L'Enfer*, le sépulcre, la mort, *ne remplissent jamais leur avidité*, et engloutissent tout, sans se satisfaire; *ainsi les yeux des hommes sont insatiables* [2].

N'aimez donc point le monde, ni tout ce qui est dans le monde; car tout y est plein de la concupiscence des yeux, qui est d'autant plus pernicieuse qu'elle est immense et insatiable. Ne dites point que tout ce bien que vous vous plaisez à avoir devant vos yeux soit à vous; vous n'avez rien en vous-même de quoi le saisir et vous l'approprier; vous ne savez pour qui vous le gardez; il vous échappe malgré vous par cent manières différentes, ou par la rapine, ou par le feu, ou enfin sans remède par la mort; et il passera avec aussi peu de solidité, et une semblable illusion, à un possesseur inconnu, qui peut-être ne vous sera rien, ou plutôt, qui certainement ne vous sera rien, quand ce serait votre fils; puisqu'un mort n'a plus rien à soi, et que ce fils, pour qui vous avez tant travaillé, non seulement ne vous servira de rien dans ce séjour des morts où vous allez; mais sur la terre, à peine se souviendra-t-il de vos soins, et croira avoir satisfait à tous ses devoirs, quand il aura fait semblant de vous pleurer quelques jours, et se sera paré d'un deuil très court. Et jamais vous ne vous dites à vous-même: Pour qui est-ce que je travaille? Quoi, pour *un héritier dont je ne sais pas s'il sera fou ou sage*, et s'il ne dissipera pas tout en un moment? *Et y a-t-il rien de plus vain?* s'écrie le Sage [3]. Qu'y a-t-il de plus insensé, que de se tant tourmenter pour se repaître de vent? Que vous servent tant de fatigues et tant de soucis que vous a causés le soin d'entasser et de conserver tant de richesses? Vous n'en emporterez rien, et *vous sortirez de ce monde comme vous y êtes entré, nu et pauvre* [4]. Que reste-t-il à ce mauvais riche, de s'être habillé de pourpre, et d'avoir orné sa maison d'une manière convenable à un si grand luxe? Il est dans

[1] Eccles., IV, 8. — [2] Prov., XXVII, 20. — [3] Eccles., II, 19. — [4] Ibid,, V, 14, 15.

les flammes éternelles; pour tout trésor, il a les trésors de colère et de vengeances, qu'il s'est amassés par sa vanité. *Vous vous amassez*, dit saint Paul, *des trésors de colère pour le jour de la vengeance* [1].

Par conséquent, encore un coup, n'aimez point le monde; n'en aimez point la pompe et le vain éclat, qui ne font que tromper les yeux; n'en aimez point les spectacles, ni les théâtres, où l'on ne songe qu'à vous faire entrer dans les passions d'autrui, à vous intéresser dans ses vengeances et dans ses folles amours. Et quel plaisir y prendriez-vous, si l'on ne réveillait les vôtres? Pourquoi versez-vous des larmes sur les malheurs de celui dont les amours sont trompées, ou l'ambition frustrée de ce qu'elle souhaitait? Pourquoi sortez-vous content du rassasiement de ces passions dans les autres, si ce n'est parce que vous croyez que l'on est heureux ou malheureux par ces choses? Vous dites donc avec le monde : ceux qui ont ces biens sont heureux : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* Et comment dans ce sentiment pouvez-vous dire : *Ceux-là sont heureux dont le Seigneur est le Dieu? Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* [2].

Voulez-vous voir un spectacle digne de vos yeux, chantez avec David : *Je verrai vos cieux*, *qui sont les ouvrages de vos doigts; la lune et les étoiles que vous avez fondées* [3]. Ecoutez Jésus-Christ, qui vous dit : *Considérez les lis des champs*, *et ces fleurs qui passent du matin au soir. Je vous le dis en vérité*, *Salomon dans toute sa gloire*, et avec ce beau *diadème dont sa mère a orné sa tête*, *n'est pas si richement paré qu'une de ces fleurs* [4]. Voyez ces riches tapis dont la terre commence à se couvrir dans le printemps. Que tout est petit en comparaison de ces grands ouvrages de Dieu! On y voit la simplicité avec la grandeur, l'abondance, la profusion, d'inépuisables richesses qui n'ont coûté qu'une parole, qu'une parole soutient. Tant de beaux objets ne se montrent et n'attirent vos regards que pour les porter à leur auteur incomparablement plus beau. *Car*, *si les hommes*, *ravis de la beauté du soleil et de toute la nature*, *en ont été transportés jusqu'à en faire des Dieux*, *comment n'ont-ils pas pensé de combien doit être plus beau celui qui les a faits*, *et qui est le père de la beauté* [5]?

Voulez-vous orner quelque chose digne de vos soins? Ornez le temple de Dieu, et dites encore avec David : *Seigneur*, *j'ai aimé la*

[1] Rom., II, 5. — [2] Ps. CXLIII, 15. — [3] Ibid. VIII, 4. — [4] Matth., VI, 28, 29. — [5] Sap., XIII, 3.

beauté et l'ornement de votre maison, et la gloire du lieu où vous habitez [1]. Et de là que conclut-il? *Ne perdez point mon ame avec les impies* [2]; car, j'ai aimé les vrais ornemens, et ne me suis point avec eux laissé séduire à un vain éclat.

Les hommes étalent leurs filles, pour être un spectacle de vanité, et l'objet de la cupidité publique, et *les parent comme on fait un temple* [3]. Ils transportent les ornemens que votre temple devrait avoir seuls à ces cadavres ornés, à ces sépulcres blanchis; et il semble qu'ils aient entrepris de les faire adorer en votre place. Ils nourrissent leur vanité et celle des autres. Ils remplissent les autres filles de jalousie, les hommes de convoitise; tout, par conséquent, d'erreur et de corruption. O Fidèles, ô enfans de Dieu, désabusez-vous de ces fausses concupiscences. Pourquoi tournez-vous vos nécessités en vanités? Vous avez besoin d'une maison comme une défense nécessaire contre les injures de l'air: c'est une faiblesse. Vous avez besoin de nourriture, pour réparer vos forces qui se perdent et se dissipent à chaque moment: autre faiblesse. Vous avez besoin d'un lit pour vous reposer dans votre accablement, et vous y livrer au sommeil qui lie et ensevelit votre raison: autre faiblesse déplorable. Vous faites de tous ces témoins et de tous ces monumens de votre faiblesse, un spectacle à votre vanité; et il semble que vous vouliez triompher de l'infirmité qui vous environne de toutes parts.

Pendant que tout le reste des hommes s'enorgueillit de ses besoins, et semble vouloir orner ses misères, pour se les cacher à soi-même; toi du moins, ô Chrétien, ô disciple de la vérité, retire tes yeux de ces illusions; aime dans ta table le nécessaire soutien de ton corps, et non pas cet appareil somptueux! Heureux ceux qui, retirés humblement dans la maison du Seigneur, se délectent dans la nudité de leur petite cellule, et de tout le faible attirail dont ils ont besoin dans cette vie, qui n'est qu'une ombre de mort, pour n'y voir que leur infirmité, et le joug pesant dont le péché les a accablés! Heureuses les vierges sacrées, qui ne veulent plus être le spectacle du monde, et qui voudraient se cacher à elles-mêmes sous le voile sacré qui les environne! Heureuse la douce contrainte qu'on fait à ses yeux, pour ne voir point les vanités, et dire avec David: *Détournez mes yeux, afin de ne les pas voir* [4]! Heureux ceux qui, en demeurant selon leur état au milieu du monde, comme ce saint roi, n'en sont point touchés; qui y passent

[1] Ps. xxv, 8. — [2] Ibid. 9. — [3] Ps. cxliii, 12. — [4] Ibid. 37.

sans s'y attacher; *qui usent*, comme dit saint Paul [1], *de ce monde, comme n'en usant pas;* qui disent avec Esther sous le diadème : *Vous savez, Seigneur, combien je méprise ce signe d'orgueil et tout ce qui peut servir à la gloire des impies, et que votre servante ne s'est jamais réjouie qu'en vous seul, ô Dieu d'Israël* [2]; qui écoutent ce grand précepte de la Loi : *Ne suivez point vos pensées et vos yeux, vous souillant dans divers objets*, qui est la corruption, et pour parler avec le texte sacré, la fornication des yeux : *Nec sequantur cogitationes suas, et oculos per res varias fornicantes* [3]; enfin, qui prêtent l'oreille à saint Jean, qui, pénétré de toute l'abomination qui est attachée aux regards, tant d'un esprit curieux, que des yeux gâtés par la vanité, ne cesse de leur crier : *N'aimez pas le monde, où tout est* plein d'illusion et de corruption par la *concupiscence des yeux.*

De l'orgueil de la vie, qui est la troisième sorte de concupiscence réprouvée par saint Jean.

Quoique la curiosité et l'ostentation dont nous venons de parler semblent être des branches de l'orgueil, elles appartiennent plutôt à la vanité. La vanité est quelque chose de plus extérieur et superficiel; tout s'y réduit à l'ostentation que nous avons rapportée à la concupiscence des yeux. La curiosité n'a d'autre fin que de faire admirer un vain savoir, et, par là, se distinguer des autres hommes. L'ostentation des richesses vient encore de la même source, et ne cherche qu'à se donner une vaine distinction. L'orgueil est une dépravation plus profonde; par elle l'homme livré à lui-même se regarde lui-même comme son Dieu, par l'excès de son amour-propre. *Etre superbe*, dit saint Augustin [4], *c'est en laissant le bien et le principe commun, auquel nous devions tous être attachés, qui n'est autre chose que Dieu, se faire soi-même son bien et son principe, ou son auteur*, c'est-à-dire, se faire son Dieu : *Relicto communi, cui omnes debent hærere, principio, sibi ipsi fieri atque esse principium.*

C'est ce vice qui s'est coulé dans le fond de nos entrailles, à la parole du serpent, qui nous disait en la personne d'Ève : *Vous serez comme des dieux* [5]; et nous avons avalé ce poison mortel, lorsque nous avons succombé à cette tentation. Il a pénétré jusqu'à

[1] I Cor., VII, 31. — [2] Esth., XIV, 15, 16, 18. — [3] Num., XV, 39. — [4] *De civ. Dei*, lib. XIV, cap. XIII, n° 1, tom. VII, col. 364. — [5] Gen., III, 5.

la moelle de nos os; et toute notre ame en est infectée. Voilà, en général, ce que c'est que cette troisième concupiscence, que saint Jean appelle *l'orgueil;* et il ajoute: *l'orgueil de la vie*, parce que toute la vie en est corrompue: c'est comme le vice radical, d'où pullulent tous les autres vices: il se montre dans toutes nos actions. Mais, ce qu'il a de plus mortel, c'est qu'il est la plus secrète comme la plus dangereuse pâture de notre cœur.

De l'amour-propre, qui est la racine de l'orgueil.

Pour pénétrer la nature d'un vice si inhérent, il faut aller à l'origine du péché, et pour cela en revenir à cette parole du Sage: *Dieu a fait l'homme droit*[1]. Cette rectitude de l'homme consistait à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de toute sa pensée, d'un amour pur et parfait, et pour l'amour de lui-même, et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'ame; voilà l'ordre; voilà la justice. Il est juste de donner l'amour à celui qui est aimable, et le grand amour à celui qui est très aimable, et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable; et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable, et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

Telle est donc la rectitude où l'homme avait été créé. Cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu. Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau. Cette beauté est relative à celle de Dieu, dont elle est l'image, et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il fallait aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'ame, se voyant belle, s'est délectée en elle-même, et s'est endormie dans la contemplation de son excellence; elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu; elle a oublié sa dépendance; elle s'est premièrement arrêtée, et ensuite livrée à elle-même; déçue par sa liberté, qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste: *Sua in æternum libertate deceptus.* Mais, en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire de Dieu, et des lois de sa justice, l'homme est devenu captif de son péché.

Quiconque n'aime pas Dieu n'aime que soi-même; mais quicon-

[1] Eccles., VII, 30.

que n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu; et, demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres, et veut que tout serve non seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices.

Dieu est juste, et c'est une loi de sa justice publiée dans le livre de la Sagesse, et justifiée par toute sa conduite sur les impies, que quiconque pèche contre lui soit puni par les choses qui l'ont fait pécher : *Per quæ et peccat quis, per hæc et torquetur* [1]. Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que, se cherchant elle-même, elle serait elle-même sa peine, et trouverait son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, est devenu malheureux en se trouvant. Dieu lui a soustrait ses dons, et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice, et le sujet sur lequel il exercerait sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu, c'est-à-dire, l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes, et qui seul suffit à tous.

Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance, et le péché, et à la fois la peine du péché; et non seulement au premier abord, le commencement, mais encore dans la suite, la consommation de l'Enfer. Car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin, ces pleurs éternels dans des flammes qui ne s'éteignent jamais; elles sortent du fond de notre crime. *Je tirerai*, dit le saint Prophète, *un feu du milieu de toi pour te dévorer : Producam ignem de medio tui qui comedat te* [2]. Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'ame par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes; voilà comme il fait d'abord notre péché, et ensuite notre supplice.

[1] Sap., XI, 17. — [2] Ezech., XXVIII, 18.

Opposition de l'amour de Dieu et de l'amour-propre.

Les contraires se connaissent l'un par l'autre : l'injustice de l'amour-propre se connaît par la justice de la charité, dont l'amour-propre est l'éloignement et la privation. Saint Augustin les définit toutes deux en cette sorte : *La charité*, dit ce saint [1], *c'est l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi-même;* et au contraire, *la cupidité est l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu.* Quand on dit que l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même par rapport à Dieu, et en se comparant à lui; et en ce sens, douter qu'on se puisse mépriser soi-même, ce serait douter des premiers principes de la raison et de la justice. Le mépris est opposé à l'estime. Mais que peut-on estimer en comparaison de Dieu, ou que lui peut-on comparer, puisqu'il est *celui qui est,* et le reste n'est rien devant lui? Ce qui fait dire au Prophète : *Les nations devant Dieu ne sont qu'une goutte d'eau*, *et comme un petit grain dans une balance; et les plus vastes contrées ne sont qu'un peu de poussière* [2]. On ne peut rien de plus vil; et cependant l'Ecriture n'est pas contente de cette expression, et la trouve encore trop forte pour la créature; elle en vient donc, pour parler avec une entière justesse et précision, à cette sentence : *Toutes les nations devant Dieu sont comme n'étant pas*, *et il les estime comme un néant* [3].

En voulez-vous davantage? ce n'est pas d'un homme qu'il parle en particulier, c'est de toute une nation auprès de laquelle un seul homme n'est rien. Mais toute cette nation n'est elle-même qu'une goutte d'eau, qu'un petit grain, qu'un vil amas de poussière! et non seulement une nation n'est que cela; mais toutes les nations sont encore moins : elles ne sont qu'un néant. Plus il entasse de choses ensemble, plus il déprise ce qu'il entasse avec tant de soin. Une nation n'est qu'une goutte d'eau, mais toutes les nations que seront-elles? Quelque chose de plus peut-être? Point du tout : plus vous mettez ensemble d'êtres créés, plus le néant y paraît.

Il ne faut donc pas s'étonner que l'amour de Dieu aille jusqu'au mépris de soi-même : on ne peut pas se mépriser davantage que de se considérer comme un néant. C'est donc la justice d'être un néant devant Dieu, et d'avoir pour soi-même le dernier mépris. Il n'y a qu'à dire avec saint Michel : *Qui est comme Dieu?* Qui mé-

[1] *De civ. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII, tom. VII, col. 378. — [2] Is., XL, 15. — [3] Is., XL, 17.

rite de lui être comparé, ou d'être nommé devant sa face? Il est *celui qui est;* et la plénitude de l'être est en lui. Multipliez les créatures, et augmentez-en les perfections de plus en plus jusqu'à l'infini; ce ne sera toujours, à les regarder en elles-mêmes, qu'un non-être. Et que sert d'amasser beaucoup de non-êtres? De tout cela en fera-t-on autre chose qu'un non-être? Rien autre chose sans doute. O homme! aime donc Dieu comme celui qui est seul; et porte l'amour de Dieu jusqu'à te mépriser comme un néant.

Mais au lieu de pousser l'amour de Dieu, comme il le devait, jusqu'au mépris de soi-même, il a poussé l'amour de soi-même jusqu'au mépris de Dieu : il a suivi sa volonté propre jusqu'à oublier celle de Dieu, jusqu'à ne s'en soucier en aucune sorte, jusqu'à passer outre malgré elle, et à vouloir agir et se contenter indépendamment de Dieu, et ne s'arrêter non plus à sa défense que s'il n'était pas. Ainsi, c'est le néant qui compte pour rien celui qui est, et qui au lieu de se mépriser soi-même pour l'amour de Dieu, qui était la souveraine justice, sacrifie la gloire et la grandeur de Dieu, qui seul possède l'être à la propre satisfaction de soi-même, quoiqu'il ne soit qu'un néant, qui est le comble de l'injustice et de l'égarement. (Bossuet, *Traité de la Concupiscence.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LE MONDE.

Tu scis, Domine, quia nunquam cum ludentibus miscui me.

Vous savez, ô mon Dieu, que je n'ai jamais eu de part aux fêtes des mondains. (*Tob.*, 3, 16, 17.)

Ne zelaveris facientes iniquitatem, quoniam sicut fenum velociter arescent, et quemadmodum olera herbarum decident.

N'ayez point de jalousie contre ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils se sècheront aussi promptement que le foin, et se faneront aussi vite que les herbes et les légumes. (*Psal.* 36, 1.)

Vidi impium exaltatum et elevatum sicut cedros Libani; transivi, et ecce non erat.

J'ai vu l'impie élevé et qui égalait en hauteur les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus. (*Psal.* 36, 35.)

Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.

Seigneur, vous réduirez au néant la vaine image de leur bonheur, comme le songe de ceux qui s'éveillent. (*Psal.* 72, 20.)

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.

Vanité des vanités, tout n'est que vanité. (*Eccl.*, 1, 2.)

Quum me convertissem ad universa opera quæ fecerunt manus meæ, et ad labores in quibus frustra sudaveram, vidi in manibus vanitatem et afflictionem animi.

Tournant les yeux sur tous les ouvrages de mes mains, et sur tous les travaux où j'avais pris une peine si inutile, j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit. (*Ibid.*, 2, 11.)

Ecce gentes quasi momentum stateræ reputatæ sunt: ecce insulæ quasi pulvis exiguus.

Toutes les nations ne sont devant Dieu que comme ce petit grain qui fait à peine pencher la balance: toutes les îles sont devant ses yeux comme un petit grain de poussière. (*Is.*, 40, 15.)

Recedite, exite inde, pollutum nolite tangere, exite de medio ejus.

Retirez-vous, fuyez, sortez, ne respirez point l'air contagieux qu'on respire en ce lieu. (*Is.*, 52, 11.)

Surgite, et ite, quia non habetis hic requiem.

Allez-vous-en, sortez de ce lieu, vous n'y trouverez point de repos. (*Mich.*, 2, 10.)

Nemo potest duobus dominis servire.

Personne ne peut servir deux maîtres. (*Matth.*, 6, 24.)

Regnum meum non est de hoc mundo.

Mon royaume n'est pas de ce monde. (*Joan.*, 18, 36.)

Nolite confirmari huic seculo, sed reformamini in novitate sensus vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei.

Ne vous conformez pas aux maximes du siècle, mais réformez plutôt les maximes corrompues du monde sur les saintes lois de l'Évangile. (*Rom.*, 12, 2.)

A Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.

Dieu répand ses fléaux sur nous, afin que, détachés du monde, nous ne périssions pas avec lui. (*I. Cor.*, 11.)

Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.

Le monde est mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour lui. (*Gal.*, 6, 14.)

Nolite diligere mundum neque ea quæ in mundo sunt : quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, concupiscentia oculorum et superbia vitæ.

N'aimez point le monde ni tout ce que le monde aime; car tout dans le monde entretient la délicatesse de le chair, flatte l'appétit des sens, et nourrit l'orgueil de l'esprit. (*I. Joan.*, 2, 15, 16.)

Si quis diligit, mundum, non est charitas Patris in eo.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui. (*I. Joan.*, 2, 15.)

Mundus transit, et concupiscentia ejus.

Le monde passe, et la concupiscence du monde passe avec lui. (*I. Joan*, 2, 17.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LE MONDE.

EXORDE.

Dixit Jesus discipulis suis : nemo potest duobus dominis servire ; aut enim unum odio habebit, et alterum diliget ; aut unum sustinebit, et alterum contemnet.

Jésus dit à ses disciples : Nul ne peut servir deux maîtres, car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à celui-là et méprisera celui-ci. (*Saint Matthieu*, ch. 6.)

C'est l'oracle de la vérité éternelle ; et sans recourir à la foi, la raison seule nous fait assez comprendre qu'il n'est pas possible d'allier ensemble le service de deux maîtres ennemis l'un de l'autre, et qui n'ont pas seulement des intérêts différens, mais des intérêts et de sentimens tout opposés. Car, comme disait l'Apôtre aux Corinthiens, qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, quel rapport de la lumière avec les ténèbres? enfin, quelle société pour unir et concilier Jésus-Christ et Bélial ? C'est aussi de là que les serviteurs de Dieu ont conclu qu'ils devaient renoncer au monde, et que plusieurs en effet se sont confinés dans les déserts, et ont passé toute leur vie dans un éloignement entier du monde. Ce n'est pas que le monde n'eût de quoi les flatter et de quoi les attacher. Combien d'entre eux, avant leur retraite, occupaient dans le monde les premières places, ou se trouvaient en état d'y parvenir! combien vivaient dans l'abondance et jouissaient de toutes les douceurs d'une opulente fortune! Mais, déterminés à servir Dieu, et voyant qu'ils ne pouvaient en même temps servir le monde, ils ont généreusement sacrifié tous les intérêts, tous les plaisirs, toutes les grandeurs du monde, et se sont dévoués au culte de Dieu dans le silence et l'obscurité de la solitude. Ce qui les y a portés encore plus fortement, c'est qu'en regardant le monde comme l'ennemi de leur Dieu, ils l'ont regardé comme leur propre ennemi, parce qu'ils savaient qu'en les détachant de Dieu et leur faisant

perdre la grace de Dieu, il les exposait à toutes les vengeances divines et mettait un obstacle invincible à leur salut. Or ce sont, mes chers auditeurs, ces mêmes motifs qui doivent nous engager à la fuite du monde; et ce point est d'une telle conséquence pour la sanctification de notre vie que j'en veux faire aujourd'hui tout le sujet de cet entretien. Esprit-Saint, vous qui tant de fois, par les lumières et la force de votre grace, avez triomphé du monde, opérez dans nos cœurs les mêmes miracles, et faites-nous remporter par votre secours les mêmes victoires. Nous employons, pour l'obtenir, la médiation de cette Vierge que nous honorons comme votre épouse, et nous lui disons : *Ave.*

Prêcher la fuite du monde aux religieux et aux solitaires, c'est-à-dire à ceux qui, par l'engagement de leur état, sont déjà séparés du monde, c'est un sujet, Chrétiens, qui, par rapport à leur profession, pourrait n'être pas inutile, mais dont le fruit, comparé à celui que je me propose, n'aurait rien que de médiocre et de borné. C'est aux hommes du siècle, dit saint Ambroise, qu'il faut adresser cette morale, parce qu'elle est pour eux d'une utilité infinie, ou plutôt d'une souveraine nécessité ; c'est, dis-je, à ceux qui, par l'ordre de la Providence divine, sont appelés à vivre dans le monde; c'est à ceux qui, contre les desseins de Dieu, s'engagent d'eux-mêmes trop avant dans le monde: aux premiers, parce que la même grace de vocation qui semble les attacher au monde est celle qui les oblige de temps en temps à s'en éloigner; aux seconds, parce qu'étant de la manière que je le dis, dans le monde, il n'y a point pour eux d'autre grace que celle qui les en éloigne, ou, s'il m'est permis d'user de ce terme, que celle qui a la force et la vertu de les en arracher : aux uns et aux autres, parce qu'à proportion qu'ils sont du monde, c'est cet esprit de retraite et de séparation du monde qui les doit sauver. Et voilà, mes chers auditeurs, tout le plan du discours que j'ai à vous faire. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à deux propositions que j'avance, et qui, sans rien confondre dans les devoirs de l'homme du monde et de l'homme chrétien, vont établir deux vérités importantes pour vous. Le monde au milieu duquel vous vivez a deux pernicieux effets : il nous dissipe et il nous corrompt. Il nous dissipe par la multitude et la superfluité des soins qu'il nous attire; et il nous corrompt par les occasions et les engagemens du péché où il nous jette. Nous devons donc prendre, pour nous garantir de ces deux désordres, le plus excellent moyen, qui est une sainte retraite, pratiquée et fidèlement observée dans chaque condition selon les règles de la prudence

chrétienne, parce que c'est ainsi que nous éviterons et la dissipation du monde et la corruption du monde : la dissipation du monde qui nous empêche de vaquer à Dieu, et la corruption du monde qui nous fait perdre l'esprit de Dieu. Quel remède plus efficace contre l'un et l'autre que de se retirer du monde et de le fuir? Je dis s'en retirer à certains temps, et autant qu'il est nécessaire pour nous recueillir et pour s'adonner aux exercices du salut; et je dis même de le fuir absolument et de n'y pas retourner, dès qu'il nous devient un sujet de scandale, et qu'il nous égare de la voie du salut; de s'en retirer à certains temps comme Chrétiens, et de le fuir absolument comme pécheurs ; de s'en retirer à certains temps comme Chrétiens, afin qu'il ne nous fasse pas négliger les pratiques du Christianisme en nous dissipant; et de le fuir absolument comme pécheurs, afin qu'il ne nous conduise pas à la perdition en nous corrompant. Mais que faisons-nous? A deux obligations si essentielles nous opposons, pour les éluder, deux prétextes : l'un fondé sur les soins temporels, et l'autre sur les engagemens de péché, que nous prétendons être inséparables de notre condition. Je m'explique. Parce qu'on vit dans une condition occupée des affaires du monde et continuellement exposée aux tentations du monde, on se figure cette retraite et cette fuite du monde, à quoi je viens vous exhorter, comme une chose impraticable, gémissant d'une part sous le joug du monde qui nous domine, et ne faisant d'ailleurs nul effort pour s'en délivrer. Or, je vous soutiens que ces deux prétextes n'ont nul fondement solide; et dans la première partie je veux vous montrer que les occupations et les soins du monde ne peuvent jamais dispenser un homme chrétien de s'éloigner quelquefois du monde qui le distrait, et d'avoir dans la vie des temps spécialement consacrés à l'affaire de son salut. Dans la seconde, je vous ferai voir que tous les engagemens du monde ne justifieront jamais devant Dieu un homme pécheur de n'avoir pas fui même absolument le monde, qui le pervertissait, et de n'y avoir pas renoncé pour jamais, afin de mettre en assurance l'affaire de son salut. La matière demande toute votre attention. (BOURDALOUE, *Sur la Fuite du monde.*)

Les occupations du monde ne peuvent pas dispenser un Chrétien de s'éloigner quelquefois du monde.

Il faut être Chrétien, et dans la condition de Chrétien il faut travailler à l'affaire essentielle et capitale, qui est celle du salut

éternel. Il est donc juste, et même d'une absolue nécessité, de vivre, quoique au milieu du monde, non seulement dans l'esprit, mais à certains temps réglés, dans l'usage d'une séparation convenable et d'un saint éloignement du monde. C'est la conséquence que je vais établir d'abord, et à laquelle je vous ferai voir ensuite que la prudence du siècle, toute présomptueuse qu'elle est, ne peut rien opposer que de vain et de frivole.

Je fonde cette conséquence sur le premier devoir chrétien, qui a le salut pour objet. Car, pour parvenir à ce bienheureux terme du salut, et pour ne rien omettre dans l'exécution de tout ce qui s'y rapporte, qui me donnera des ailes, disait David, comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je puisse trouver du repos? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam* [1]? Ah! Seigneur, ajoutait-il, voici le secret que vous m'avez appris pour tout cela. Je me suis éloigné du monde (c'est un roi qui parle, Chrétiens), je me suis éloigné du monde; et jusque dans le centre du monde, qui est la cour, je me suis fait une solitude où je me suis renfermé. *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine.* En effet, c'est dans la retraite et la séparation du monde qu'on trouve ce repos, où l'on apprend à connaître Dieu, où l'on étudie les voies de Dieu, où l'on se remplit de la crainte des jugemens de Dieu; c'est là qu'en présence de la majesté de Dieu on examine le passé, on règle le présent, on prévoit l'avenir, on approfondit ses obligations, on découvre ses erreurs, on déplore ses misères, on se confond de ses lâchetés, on se reproche ses infidélités. Et comment peut-on espérer de faire tout cela dans le tumulte et l'embarras du monde? Quel moyen, dit saint Bernard, de pénétrer avec un juste discernement, et les choses qui sont au dessus de nous, c'est-à-dire un premier principe, une fin dernière, un souverain bien qui est Dieu, pour nous y élever par les exercices d'une pure et solide religion; et les choses qui sont au dessous de nous, c'est-à-dire les besoins des hommes que la Providence nous a soumis comme inférieurs, pour y descendre par la pratique d'un vrai et charitable zèle; et les choses qui sont autour de nous, c'est-à-dire les devoirs infinis qui nous lient comme égaux à notre prochain, pour y satisfaire et pour en remplir la mesure dans l'étendue d'une exacte justice? quel moyen d'accomplir toutes ces obligations, tandis que le monde nous obsède et que nous sommes occupés ou plutôt possédés du monde? Quel moyen,

[1] Ps. LIV.

poursuit le saint docteur, de goûter les fruits de la prière, de se sanctifier par les œuvres de la pénitence, d'être attentif aux mystères du redoutable sacrifice, de participer en esprit et en vérité à la grace des sacremens, de répandre son ame devant Dieu par l'humilité de la confession, de s'unir spirituellement à Jésus-Christ par la communion, en un mot de travailler à ce grand ouvrage de la réformation de nos mœurs, et de se préparer à la mort, si l'on ne prend soin de se retirer quelquefois comme Moïse sur la montagne; ou, selon le précepte de l'Évangile, si l'on ne rentre souvent dans l'intérieur de son ame; et là, les portes des sens fermées, *clauso ostio*, sans autre témoin que le Père céleste, si l'on ne traite avec lui et avec soi-même de tout cela? Il faut donc pour tout cela s'éloigner du monde, et, à l'exemple des Israélites, qui n'ont été pour nous qu'une figure de ce que nous devions pratiquer, il faut sortir de l'Égypte pour aller sacrifier au Seigneur dans le désert. Parlons plus simplement : il faut, sans quitter le monde, éviter la dissipation du monde, parce qu'il n'y a personne de nous qui, par proportion, ne doive dire aussi bien que Jésus-Christ: *Quia in his quæ patris mei sunt, oportet me esse* [1]. Comme Chrétien, il faut que je m'applique par dessus tout au service de mon Dieu et à l'importante affaire de mon salut.

Voilà la maxime dont tous les sages, je dis les sages chrétiens, sont convenus, et dont notre expérience propre a dû nous convaincre. Or, à cela encore une fois, la prudence humaine, qui est celle des enfans du siècle, croit avoir droit d'alléguer pour obstacles les soins temporels; prétendant qu'il est impossible d'accorder les devoirs du monde avec cet esprit de recueillement et de séparation du monde que le soin du salut exige; et c'est ici que j'ai besoin, non pas de l'attention de vos esprits, que ce sujet par lui-même soutient assez, mais de toute la ferveur de votre foi, dont dépend tout l'effet que je m'en promets.

Car, pour commencer à détruire une erreur aussi pernicieuse et néanmoins aussi commune et aussi répandue que celle-là, je demande, et c'est la première raison : le soin de l'inutile et du superflu peut-il jamais excuser la négligence du nécessaire? l'application à ce qui n'est que l'accessoire peut-elle servir de prétexte à l'oubli du principal, et l'empressement pour les moyens peut-il justifier l'abandon de la fin? Voilà cependant l'abus grossier et visible où nous tombons autant de fois que nous nous opposons

[1] Luc, 2.

à nous-mêmes les soins du monde pour autoriser nos dissipations, qui sont extrêmes par rapport au salut. Car, reconnaissons-le de bonne foi, puisque c'est un principe incontestable, Dieu ne nous a pas appelés (je parle au commun des hommes et à ceux de mes auditeurs dont la vie se réduit à une condition particulière), Dieu ne nous a pas appelés au gouvernement des royaumes et des empires; il a eu d'autres desseins sur nous. Mais quand nous serions chargés de toutes les affaires d'un état, et que nous aurions à répondre de tout ce qu'il peut y avoir de plus important et de plus grand dans ce ministère, ayant la foi, nous sommes trop éclairés pour ignorer que ces soins d'un état, comparés au salut éternel, sont choses accidentelles, choses indifférentes, choses vaines, et même choses de néant. Les réduisant, comme je fais, à cette comparaison, je ne crois point en dire trop. Et nous ne pouvons au contraire disconvenir que le salut est proprement cette substance des biens que nous attendons, ainsi que parle saint Paul : *Sperandarum substantia rerum*[2]; que c'est ce seul point où, selon la pensée du Sage, consiste tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo*[3]; que c'est cette chose unique pour laquelle David croyait aussi devoir s'intéresser uniquement, quand il disait à Dieu : *Erue a framea, Deus, animam meam, et de manu canis unicam meam*[4]. Nous savons, dis-je, que tout ce qui s'appelle affaires du monde et, si vous voulez même, affaires d'état, quelque idée que nous nous en formions, ne sont tout au plus que des moyens pour arriver à la fin où Dieu nous destine, et que le salut est cette fin qui doit couronner tout le reste, mais hors de laquelle tout le reste, sans en excepter l'homme même, n'est traité par le Saint-Esprit que de vanité et de vanité universelle : *Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* N'est-il donc pas bien étrange que de cette vanité nous osions nous faire une raison pour nous maintenir dans le plus essentiel de tous les désordres, et que nous prétendions nous prévaloir de cette vanité, c'est-à-dire des affaires du monde, pour justifier nos tiédeurs, nos froideurs, nos langueurs, disons mieux, nos assoupissemens, nos relâchemens, nos insensibilités et nos endurcissemens à l'égard du salut?

Ah! Chrétiens, le bon sens même condamne cette conduite, et c'est ce que le Fils de Dieu fit si bien entendre à Marthe, par ces courtes paroles, mais si touchantes : *Martha, Martha, sollicita es, et turbaris erga plurima*[5]. Vous vous empressez, lui dit-il, Marthe, et vous vous troublez de beaucoup de soins. Mais dans ces pré-

[1] Hebr., 11. — [2] Eccles., 12. — [3] Ps. XXI. — [4] Ps. XXXVIII. — [5] Luc., 10.

tendus soins et dans le service que vous pensez me rendre, il y a de la confusion et de l'erreur. Pour une seule chose nécessaire, vous vous en figurez plusieurs; en cela consiste votre erreur. Et pour ces plusieurs superflues vous abandonnez la seule nécessaire : c'est ce qui vous jette dans la confusion et dans le trouble. Au lieu de vous appliquer à moi, vous vous embarrassez pour moi. Je suis ici pour vous faire goûter le don du ciel, et vous vous inquiétez inutilement pour me préparer des viandes périssables et matérielles. A force de vouloir être officieuse, vous m'oubliez, et vous vous oubliez vous-même. Aiusi vous renversez l'ordre, et vous perdez, sans y penser, le mérite et le fruit de votre action par le déréglement et par l'imprudence de votre distraction. C'est la paraphrase que les Pères font de ce passage : *Sollicita es, et turbaris erga plurima.* Sur quoi saint Augustin fait une réflexion bien judicieuse, et bien capable de nous édifier. Car, prenez garde, dit ce saint docteur : lorsque Jésus-Christ faisait ce reproche à Marthe, à quoi Marthe était-elle occupée? à l'action la plus sainte en apparence, à un devoir d'hospitalité, que la charité et la religion semblaient consacrer également, puisqu'il était immédiatement rendu à la personne d'un Dieu. Que peut-on dire de plus? Cependant tout cela ne put la sauver du blâme d'une dissipation extérieure, dont elle parut coupable au Sauveur du monde, ni empêcher que ce divin Sauveur ne la condamnât. Que sera-ce donc, mes frères, reprend saint Augustin, que sera-ce de vous, dont les occupations n'ont rien communément que de profane et de mondain? Pensez-vous que les fonctions d'une charge, que les inquiétudes d'un procès, que les mouvemens d'une intrigue, que vos divertissemens ou vos chagrins, que mille autres sujets soient en votre faveur de plus solides raisons devant Dieu que le zèle de cette servante de Jésus-Christ? et puisque la ferveur même de sa piété ne fut pas pour elle une excuse légitime, pouvez-vous croire que Dieu recevra les vôtres, fondées sur votre ambition ou sur votre cupidité?

Or, c'est ici que l'aveuglement des hommes, si j'ose parler de la sorte, me paraît monstrueux : pourquoi? (ne perdez pas cette pensée; elle est de saint Ambroise, et digne de lui) parce que, si nous suivions seulement la première impression que la foi nous donne, dans la concurrence de l'un et de l'autre, la difficulté ne devrait pas être pour nous de conserver même au milieu du monde ce recueillement et cette application d'esprit nécessaires pour vaquer au salut; mais notre grande peine, supposé l'idée que nous avons du salut, serait, au milieu des ferveurs que nous inspirerait

le Christianisme, et qui ne s'éteindraient jamais, de faire quelque attention à certains devoirs extérieurs où nous engage le monde. Cependant qu'arrive-t-il? tout le contraire. Car au lieu que l'attachement au salut devrait nous mettre souvent en danger de manquer à ces devoirs extérieurs du monde, par un effet bien opposé, ce sont ces devoirs extérieurs du monde qui nous détournent des exercices du salut; et au lieu que, dans la conjoncture d'une incompatibilité véritable entre ces devoirs extérieurs du monde et le soin du salut, nous devrions dire à Dieu : Seigneur, ne me faites pas un crime de telles et telles négligences par rapport à ce que je devais aux hommes; j'étais trop occupé de vous pour penser à eux; nous sommes réduits à la nécessité honteuse de confesser notre misère, en disant : Seigneur, pardonnez-moi le malheur, ou plutôt le crime où j'ai vécu; j'étais trop occupé du monde et de ses affaires pour penser à vous; et à force de traiter avec les hommes, j'ai perdu le souvenir de ce que je vous devais et de ce que je me devais à moi-même. D'où vient cela? demande saint Ambroise : d'un manque de foi, et d'un raisonnement pratique, mais déplorable, sur lequel nous faisons rouler, si nous n'y prenons garde, toute notre vie. Je le repète : parce qu'au lieu de poser pour fondement, je chercherai le royaume de Dieu, et puis je satisferai, s'il m'est possible, aux obligations que m'impose le monde, nous renversons la proposition, et nous disons : Je satisferai aux obligations que m'impose le monde, aux bienséances, aux lois, aux coutumes que me prescrit le monde; j'entretiendrai les commerces que j'ai dans le monde, je ferai la figure et le personnage d'un homme du monde, et puis je chercherai, s'il se peut, le royaume de Dieu. Il est vrai qu'on ne le dit pas si grossièrement, parce que notre raison même en serait choquée; mais il y a un langage d'action qui le dit pour nous : car que signifient, d'une part, cette assiduité, cette activité, cette chaleur et cette âpreté avec laquelle nous entrons dans tout ce qui est des intérêts du monde; et, de l'autre, la pesanteur, le dégoût et la lâcheté que nous faisons paraître quand il est question de travailler pour le salut? Que veut dire cela, sinon ce que je viens de marquer, savoir, que nous péchons dans le principe, et que l'affaire du salut ne tient rien moins dans notre estime que le rang qu'elle y doit tenir?

Mais venons au détail, et passons à la seconde raison. Je parle à un homme du siècle, et, le prenant pour juge dans sa propre cause, je lui montre combien il est déraisonnable de prétendre justifier son éloignement de Dieu et sa négligence dans l'affaire du

salut par la vie extérieure et dissipée qu'il se plaint d'être obligé de mener dans le monde; car voici le raisonnement que je lui fais : Vous dites, Chrétiens, que les soins du monde vous accablent, et que c'est ce qui vous empêche de ménager ces momens précieux de considération et de retraite que demande le salut. Et moi je vous réponds que ce que vous apportez pour excuse est d'abord ce qui vous condamne; pourquoi? parce qu'il n'y a point de soins temporels, pour pressans et pour légitimes que vous les conceviez, dont Dieu ne vous défende de vous laisser accabler, et parce qu'il est certain que cet accablement que vous alléguez est justement le premier de tous les désordres. Or, d'excuser un désordre par un autre désordre, est-ce bien se justifier auprès de Dieu? En effet, s'il n'était question que de parler ici en philosophe, et d'établir cette vérité sur les principes de la morale, je vous dirais que l'un des caractères le moins soutenable, même selon le monde, est de paraître ou d'être accablé des soins du monde, puisqu'il ne peut avoir pour cause que l'un ou l'autre de ces deux faibles, ou de s'embarrasser de peu, ou de se charger de trop; que de s'embarrasser de peu, c'est petitesse d'esprit; et que de se charger de trop, c'est indiscrétion et folie. Voilà ce que j'aurais à vous remontrer. Mais parce que vous attendez de moi quelque chose de plus touchant, et que mon ministère doit m'élever au dessus de la morale des païens, en consultant les oracles des Pères de l'Église, écoutez, Chrétiens, les belles maximes que saint Bernard donnait là-dessus à un souverain pontife.

C'était un pape, autrefois son disciple et son religieux, mais qui, tiré du cloître et de la solitude, avait été choisi pour remplir le siége de saint Pierre. Par une malheureuse fatalité, ce changement de condition semblait lui avoir changé l'esprit et le cœur. Car il s'était d'abord jeté si avant dans les occupations qui accompagnent cette dignité suprême qu'il semblait avoir renoncé à l'exercice de la méditation des choses de Dieu et à l'étude de soi-même. Et parce que saint Bernard, qui le remarquait et qui s'en affligeait, avait toujours conservé pour lui un zèle affectueux, que sa prudence savait fort bien accorder avec le respect dû à un souverain pontife, voici en quels termes il lui en témoignait son ressentiment. Comprenez-le, mes chers auditeurs, et que chacun à proportion s'en fasse une règle pour la conduite de sa vie. Ah! saint Père, lui disait-il, souffrez ma liberté, puisque c'est pour vous-même que Dieu me l'inspire. Vous travaillez beaucoup, je le sais; mais s'il m'est permis de vous donner l'avis salutaire que

Jéthro donna à Moïse, vous vous épuisez dans un travail aussi stérile et aussi vain qu'il vous paraît spécieux et important : *Sed si licet alterum me tibi exhibere Jethro, stulto labore consumeris.* Et quelle sagesse, continuait-il, est celle-là, de vivre éternellement dans le tumulte et le bruit des affaires, d'être continuellement assiégé d'hommes intéressés, d'hommes dissimulés, d'hommes passionnés; de passer les jours et les années à négocier, à délibérer, à décider des intérêts d'autrui, à recevoir des plaintes, à donner des ordres, à tenir des audiences et des conseils, sans examiner devant Dieu si l'on s'acquitte de tout cela selon la droiture et l'exactitude de sa loi? Je conviens que vous êtes le premier à déplorer cet abus; mais en vain le déplorez-vous, si vous ne vous mettez en peine de le corriger : *Scio te hoc ipsum deplorare, sed frustra, nisi et emendare studueris.* J'avoue que cet abus, tout abus qu'il est, fatigue même votre patience; mais à Dieu ne plaise que j'approuve en ceci votre patience. Car il est quelquefois bien plus louable d'être moins patient : *Interdum enim, et impatientem esse laudabilius est :* et c'est une illusion de penser qu'en se livrant aveuglément au monde, et oubliant le soin de son ame, on ait le mérite de la patience, qui est l'œuvre parfaite de l'homme juste.

Quel est donc, me direz-vous, le remède à ce mal? le voici. C'est, poursuivait saint Bernard, que vous fassiez, s'il est besoin, les derniers efforts pour vous affranchir de cette servitude. C'est que, dans la place où Dieu vous a mis, au lieu d'être esclave des affaires, par une supériorité de vertu, vous vous en rendiez le maître. C'est qu'avant de vous répandre au dehors par cette multitude de soins, vous vous recueilliez au dedans de vous-même par la considération de ce que vous êtes et de la fin pour laquelle vous l'êtes. C'est que, pour agir sûrement et parfaitement, vous cessiez quelquefois d'agir. C'est que vous vous partagiez, pour ainsi dire, entre le Dieu que vous servez et les hommes que vous gouvernez, entre le commerce du monde et la retraite, entre la prière et l'action. C'est que vous preniez dans celle-là des forces pour celle-ci. C'est qu'à l'exemple de ces animaux mystérieux dont a parlé le Prophète, vous ayez des ailes pour vous élever dans le ciel, aussi bien que des pieds pour vous soutenir et pour marcher sur la terre. C'est que vous comptiez votre salut parmi les occupations, et les occupations pressantes de votre état. C'est que vous commenciez par vous-même à être charitable et bienfaisant. Si vous voulez être tout à tous comme saint Paul, à la bonne heure; je loue vo-

tre zèle : mais, pour être un zèle de Dieu, il doit être plein et entier; or, comment le sera-t-il, si vous-même en êtes exclu? *Quomodo autem plenus, te excluso?* N'êtes-vous pas du nombre des hommes? il est donc juste que votre charité pour tous les hommes s'étende également sur vous; ou plutôt il est juste que, naissant dans vous, elle vous sanctifie par préférence à tous les autres hommes. Car pourquoi seriez-vous le seul qui ne jouiriez pas de vous-même? *Cur solus fraudaris munere tui?* et pourquoi demeureriez-vous à sec, tandis qu'on vient à vous de tous côtés comme à la source publique? Il faut, concluait-il, saint Père, il faut une fois modérer cet empressement qui vous est un obstacle à tant de biens; et, au milieu de cette cour qui vous environne, il faut vous édifier une solitude qui soit comme le sanctuaire de votre ame, où vous teniez avec Dieu des conseils secrets, et où rentrant chaque jour, même au plus fort des agitations du monde, vous conserviez une paix solide. Voilà comment parlait ce saint, et comment il parlait à un pape, c'est-à-dire à un homme dont les soins devaient être infinis, et qui pouvait dire aussi bien que l'Apôtre: *Instantia mea quotidiana, sollicitudo omnium Ecclesiarum* [1]. Cependant saint Bernard ne voulait pas qu'il lui fût permis d'être accablé d'affaires; il lui faisait un reproche de cet accablement, et il exigeait de lui, comme une obligation indispensable, que, parmi cette foule d'affaires, il eût toujours l'esprit assez libre et dégagé pour penser à son salut éternel. Croirons-nous, Chrétiens, que les soins qui nous occupent soient des prétextes plus légitimes pour nous divertir de la pensée du nôtre?

Mais, dites-vous, il était bien aisé à un solitaire comme saint Bernard de tenir ce langage; et on aurait pu lui répondre qu'étant, par sa profession, séparé du monde, il ne lui appartenait pas de condamner ceux que la Providence avait engagés dans les emplois du monde. Vous vous trompez, mes chers auditeurs : il lui appartenait de les condamner, et cette censure lui convenait admirablement. C'était un solitaire, il est vrai; mais un solitaire qui avait lui-même au dehors plus d'occupations que la plupart de nous n'en aurons jamais. Il était consulté de toute la terre; il se trouvait chargé d'une infinité de négociations importantes ; il pacifiait les états, il apaisait les schismes de l'Église, il entrait dans les conciles, il portait des paroles aux rois, il instruisait les évêques, il gouvernait un ordre entier, il était le prédicateur et l'oracle de son

[1] I Cor., 11.

temps. Que faisons-nous qui soit comparable à tout cela? Or, c'est ce qui nous doit confondre, de voir que ce grand homme, appliqué à tant de choses, vécut néanmoins dans une profonde paix, et que nous, faisant si peu, nous sommes sans cesse dans le trouble; que sa solitude intérieure le suivit partout, et que l'embarras du monde ne nous quitte jamais; qu'il fut toujours en état de s'élever à Dieu, et que, lorsqu'il faut approcher de Dieu, nous nous trouvons sans cesse hors de nous-mêmes, n'accomplissant qu'avec un esprit distrait et dissipé les plus saints devoirs du Christianisme : voilà, dis-je, ce qui fait notre condamnation.

Mais enfin tel est l'assujétissement de ma condition, qui malgré moi-même me détourne de Dieu et m'ôte l'attention à mon salut car voilà le dernier retranchement de l'esprit lâche et libertin des hommes du siècle; à quoi je réponds deux choses. Premièrement, que, cela même présupposé, vous raisonnez mal: car, quand je conviendrais avec vous de ce que vous dites, ce serait toujours être insensé de ne pas faire du salut le plus essentiel de vos soins. Je ne le puis dans la multitude des distractions que ma condition m'attire. Eh bien, faudrait-il conclure, je renoncerai donc plutôt à cette condition; car qui m'oblige d'y demeurer, si elle est aussi opposée à mon capital intérêt que je la conçois? Il est nécessaire que je sois Chrétien; mais il n'est point nécessaire que je sois dans un tel emploi: d'autres le rempliront pour moi; mais personne ne travaillera pour moi à sauver mon ame. Cet emploi me tiendra lieu d'un établissement selon le monde; mais il serait en même temps ma ruine selon Dieu; et puisque l'expérience m'a appris qu'il est, par rapport à moi, d'une dissipation incompatible avec le Christianisme que je professe, je ne dois pas même hésiter à suivre un autre parti. Voilà la conséquence qu'il faudrait tirer, si votre condition était telle que vous vous la figurez. Mais je dis quelque chose de plus; et, pour vous détromper de l'erreur où vous êtes, je soutiens qu'il n'est point de condition dont les soins ne puissent s'accorder avec ce recueillement d'esprit, et même cet exercice de retraite nécessaire pour marcher dans la voie du ciel, et la preuve en est évidente. Autrement, dit saint Chrysostôme, Dieu aurait manqué de sagesse ou de bonté: de sagesse, si, établissant cette condition, il ne l'avait pas pourvue d'un moyen sans lequel il est impossible qu'elle soit ni sainte ni réglée; de bonté, si, l'en ayant pourvue, il y avait appelé des hommes incapables par leur faiblesse d'user de ce moyen. Or, l'un et l'autre lui est injurieux, puisqu'il est vrai que Dieu étant, comme il l'est, l'auteur de toutes les con-

ditions, il n'y en a aucune qu'il ait réprouvée de la sorte, et qu'au contraire il est de la foi que plus une condition semble avoir d'obstacles qui lui rendent le salut difficile, plus elle a de secours pour les surmonter.

En effet, ajoute saint Chrysostôme, n'est-il pas admirable de voir que les conditions du monde les plus exposées à cet accablement prétendu de soins sont celles où Dieu, ce semble, a pris plaisir de faire paraître des hommes plus occupés de leur salut et plus attaché à son culte? David était roi, et un roi guerrier: quel exemple n'avons-nous pas dans sa personne! Négligeait-il de vaquer à Dieu pour penser à son état, et négligeait-il son état pour ne vaquer qu'à Dieu? il conciliait l'un et l'autre parfaitement. Dans le fort des affaires publiques, il trouvait des momens pour se retirer et pour prier sept fois le jour: *Septies in die laudem dixi tibi* [1]; et au milieu de la nuit, il sortait de sa couche royale pour méditer la loi du Seigneur: *Media nocte surgebam ad confitendum tibi?* Cependant il s'acquittait dignement des devoirs de roi; il soutenait des guerres, il mettait des armées sur pied, il rendait la justice à son peuple, il prenait connaissance de tout; et jamais la Judée ne fut sous un règne plus heureux ni plus parfait que le sien. Sans chercher des exemples étrangers, jamais monarque eut-il de plus grandes entreprises à conduire que l'incomparable saint Louis, et néanmoins jamais homme fut-il plus appliqué et plus fidèle aux exercices de la religion? Pour avoir été, comme nous le savons, le conquérant de son siècle, l'arbitre de tous les différends des princes, et le prince lui-même en toutes manières le plus chargé du fardeau de la royauté, en était-il moins homme d'oraison, moins recueilli, moins fervent, moins adonné aux choses de Dieu? Après cela oserons-nous nous plaindre de notre condition et en alléguer les soins pour justifier nos dissipations criminelles au regard du salut?

Mais dites-moi, reprend encore saint Chrysostôme, ces soins que vous faites tant valoir vous empêchent-ils de ménager des temps de retraite, quand on vous les ordonne pour votre santé, quand il y va de votre intérêt, quand il faut satisfaire une passion, quand il s'agit même de vos divertissemens? Vous trouvez-vous alors accablés de vos emplois et de vos charges? et, quelque pressans qu'en soient les devoirs, ne savez-vous pas bien vous réserver certaines heures privilégiées? Est-il possible que vous puissiez, pour

[1] Ps. CXVIII. — [2] Ibid.

tout le reste, vous séparer du monde quand il vous plaît, et qu'il n'y ait que le salut pour quoi vous ne le puissiez pas? Cela me paraît sans réplique. Que si quelqu'un voulait remonter jusqu'à la source de ce désordre; en deux mots, Chrétiens, le même saint Chrysostôme nous la découvre par cette excellente remarque. C'est qu'il faut bien distinguer, mes frères, poursuit ce saint docteur, deux sortes de soins dans nos conditions: les uns que Dieu y a attachés, et les autres que nous y ajoutons nous-mêmes; les uns qui en sont les suites naturelles, et les autres qui en font le trouble et l'embarras; les uns auxquels la Providence nous engage, et les autres où nous nous ingérons. Si nous n'étions occupés que des premiers, Dieu les ayant réglés par sa sagesse, ils ne déconcerteraient point l'ordre de notre vie, et nous laisseraient la liberté de quitter de temps en temps le commerce des hommes pour aller en secret traiter avec Dieu; mais les seconds étant sans règle, et par conséquent infinis, il n'est pas étrange que nous y puissions à peine suffire. Des premiers soins, notre condition, pour ainsi parler, est responsable, parce qu'ils lui sont propres; mais elle ne l'est point des seconds, parce qu'ils sont de nous. Quand donc il arrive que ces soins excessifs et superflus nous font oublier Dieu, nous sommes injustes de nous en prendre à notre état, puisqu'en effet ces soins sont nos soins et non point ceux de notre état, et qu'alors la parole de saint Augustin se vérifie pleinement en nous: *Et ista hominum, non rerum, peccata dicenda sunt.* (Le même.)

Tous les engagemens du monde ne justifieront pas devant Dieu un pécheur de n'avoir pas fui absolument le monde.

Le monde est contagieux, et nous sommes faibles: il faut donc absolument fuir le commerce du monde et y renoncer pour jamais, dès que nous voyons qu'il nous pervertit et que nous sentons les premières atteintes de sa corruption. Voilà, Chrétiens, la grande règle de conduite que l'esprit de Dieu a de tout temps prescrite aux hommes pécheurs, c'est-à-dire à ceux qui sentent particulièrement leur faiblesse, et qui en font au milieu du monde de plus fréquentes épreuves. Ainsi nous l'a fait entendre saint Grégoire, pape dans ces belles paroles, dont l'expérience ne justifie que trop la vérité: *De mundano pulvere necesse est etiam religiosa coda sordescere;* c'est une triste fatalité, mes frères, disait il, que les cœurs même les plus religieux et les plus purs soient immanquablement souillés de la poussière, ou plutôt de l'iniquité et de la

malignité des conversations du siècle. A combien plus forte raison les cœurs vains, les cœurs fragiles, doivent-ils craindre d'en être non seulement souillés, mais tout-à-fait corrompus?

D'employer là-dessus de longues preuves, et de m'engager dans une longue énumération des dangers du monde, ce serait un discours inutile, et perdre le temps à vous dire ce que vous savez aussi bien que moi, et ce que vous dites vous-mêmes encore plus souvent et plus hautement que moi. Car ne sont-ce pas les plus mondains que nous voyons les plus éloquens à déclamer contre le monde, et à ne pas seulement parler de tant de périls où il expose leur innocence et par conséquent leur salut, mais à les exagérer, faussement persuadés que plus le monde est dangereux, plus ils sont excusables de donner malheureusement dans ses piéges et de s'y laisser surprendre? De là ce langage si ordinaire qu'il faudrait être de la nature des Anges pour se maintenir dans le monde et pour se sauver de sa contagion; qu'il faudrait être sans yeux pour ne rien voir, et sans oreilles pour ne rien entendre; qu'il faudrait n'avoir ni un cœur sensible aux passions humaines ni un corps susceptible des impressions de la chair; que tout est danger, ou que tout porte avec soi son danger. Et le moyen, en effet, dit-on, de résister aux charmes de tant d'objets qui nous frappent sans cesse la vue; d'avoir sans cesse devant nous tant d'exemples qui nous entraînent, et de n'en pas suivre l'attrait; de vivre sans cesse parmi des gens qui n'ont dans l'esprit que telles et telles maximes, qui ne débitent dans les entretiens que telles et telles maximes, qui, dans la pratique, n'agissent que selon telles et telles maximes, et de ne pas penser comme eux, de ne pas parler comme eux, de ne pas agir comme eux? J'en conviens, mon cher auditeur, cela n'est pas naturellement possible. Mais vous en demeurez là, et je vais plus loin. Car ce danger supposé et reconnu par vous-même, je me sers de votre propre témoignage pour vous convaincre, de quoi? je l'ai dit, et je le répète: que vous devez donc vous éloigner du feu pour n'être pas atteint de la flamme; c'est-à-dire que vous devez donc vous éloigner du monde, et, par une fuite sage et chrétienne, vous mettre à couvert de ses traits empoisonnés.

Ainsi Dieu lui-même le concluait-il lorsqu'il défendait si expressément à son peuple de se mêler parmi les nations étrangères, et de faire jamais aucune alliance avec ces idolâtres. Parce que c'étaient des infidèles, et que les Israélites n'étaient déjà que trop portés d'eux-mêmes à la superstition, le Dieu d'Israël prévoyait que tant que ce peuple aveugle et grossier serait en société de vie

avec les étrangers, il ne manquerait pas de prendre leurs sentimens et d'embrasser le même culte; et voilà pourquoi il leur était si formellement ordonné, et sous de si grièves peines, de s'en tenir séparés. Ainsi le même Seigneur se comporta-t-il à l'égard de Loth, quand il le voulut garantir de l'incendie de Sodome. Il lui envoya un Ange pour le faire sortir de cette ville criminelle, et pour le conduire sur la montagne. Prenez garde, s'il vous plaît: Dieu pouvait, au milieu même des nations les plus infidèles, conserver la foi dans le cœur des Juifs, et les affermir dans la vraie religion; Dieu pouvait, dans l'embrasement de Sodome, rendre Loth inaccessible aux atteintes du feu, et en amortir toute l'activité par rapport à lui; Dieu, dis-je, pouvait l'un et l'autre: mais pour l'un, il eût fallu un miracle dans l'ordre de la grace; et pour l'autre, un miracle dans l'ordre de la nature. Je veux dire que pour préserver le peuple de Dieu des superstitions de l'idolâtrie parmi des idolâtres, il eût fallu un secours de la grace tout extraordinaire, qui eût été un miracle ou une espèce de miracle dans l'ordre surnaturel, et que, pour détourner les flammes de Loth, ou pour empêcher qu'il n'en fût consumé, quoique de toutes parts il s'en trouvât investi, il eût pareillement et incontestablement fallu un autre miracle et un des plus grands miracles dans l'ordre naturel. Or, Dieu ne fait point ainsi des miracles sans nécessité; et comme il y avait une voie plus commune, qui était l'éloignement et la fuite, pour mettre Loth et les Juifs à couvert du danger et des malheurs dont ils étaient menacés, c'est pour cela que Dieu voulait qu'ils eussent recours à ce moyen plus conforme aux lois de sa Providence.

Mais reprenons; et pour en revenir à nous-mêmes, la conséquence qu'il y a donc à tirer de la corruption du monde et de la connaissance que nous avons des dangers inévitables où nous engage le commerce du monde, c'est celle que j'ai marquée: de renoncer au monde, d'abandonner le monde, de ne le laisser point approcher de nous, et de ne nous point approcher de lui, afin qu'il ne puisse nous communiquer son poison. Voilà le préservatif nécessaire dont nous devons user. Je dis nécessaire; car, tandis que nous avons ce moyen et que nous le négligeons, de compter que Dieu y supplée par un autre hors des voies ordinaires de sa sagesse, de nous promettre qu'il nous favorisera d'une protection particulière et toute-puissante, c'est faire fond sur un miracle, et c'est se rendre indigne d'un miracle; que de l'attendre, lorsque, sans ce miracle, nous avons une ressource plus commune et qu'il ne tient qu'à nous d'éprouver. Dieu veut bien vous aider

dans le divorce que vous avez à faire avec le monde : il veut bien pour cela vous prévenir, vous seconder, vous fortifier; mais du reste, après avoir là-dessus satisfait à tout ce que lui dictent sa providence et sa miséricorde, il vous confie, pour ainsi parler, vous-même à vous-même; il vous charge de votre propre salut, et il vous dit comme l'Ange dit à Loth, lorsqu'il l'eut mené jusqu'au pied de la montagne qui lui devait servir d'asile : *Salva animam tuam*[1]. Sauvez-vous maintenant, et retirez-vous. Vous voyez le péril : voici par où vous pourrez échapper; prenez cette route qui vous est ouverte, il n'y en a point d'autre pour vous. (Le même.)

Ce monde est plein de piéges.

« Mais il est des principes de l'air et des puissances du monde[2] » qui travaillent à nous arracher en quelque sorte de cette forteresse de l'ame, qui s'opposent à nos pas quand nous marchons dans le droit chemin, et qui, lorsque nous voulons nous élever, cherchent à nous renverser et à nous rejeter sur la terre. Nous devons d'autant plus diriger notre ame vers les sublimes régions, et tendre avec plus d'ardeur là où le Verbe de Dieu nous conduit.

Lorsqu'ils t'offrent les biens du monde pour enchaîner ton ame, « relève-toi avec plus de force, et tourne tes pas vers Jésus-Christ[3]. » Ils présentent à tes désirs l'or, l'argent, le bien de ton prochain, afin que pour les acquérir tu refuses le festin de celui qui t'a invité aux noces du Verbe. Mais garde-toi de refuser cette fête; revêts la robe nuptiale et rends-toi au festin, « de peur que le riche qui « t'avait invité, et que tu refuses pour t'occuper des intérêts de ce « monde n'en invite d'autres à ta place, et ne t'exclue de sa mai- « son[4]. » Les puissances du monde te présentent aussi les honneurs pour élever ta vanité comme celle d'Adam; et alors, en voulant égaler Dieu en puissance, tu mépriserais ses préceptes et tu perdrais ce que tu possédais déjà : « car, à celui même qui n'a pas, « ce qu'il a lui sera ôté[5]. » Combien de fois dans la prière, dans l'acte qui nous permet d'approcher le plus près de Dieu, ne se présentent pas à nous les choses les plus obscènes ou les plus criminelles pour nous détourner de notre ferveur! Combien de fois l'ennemi ne cherche-t-il pas à s'insinuer dans notre cœur pour nous éloigner d'une volonté sainte ou de pieuses résolutions! com-

[1] Genes., 19. — [2] Eph., VI, 12. — [3] Matth., XIV, 31. — [4] Ibid., XII, 13. — [5] Ibid., XIII, 12.

bien de fois n'enflamme-t-il pas en nous les ardeurs de la chair! combien de fois ne présente-t-il pas à nos yeux des objets capables de tenter les chastes affections du juste, pour frapper d'un trait imprévu de l'amour profane son cœur sans défiance! combien de fois ne fait-il pas entrer dans notre esprit des paroles iniques et des pensées impies cachées au fond du cœur; de ces paroles dont la suprême loi a dit : « Prends garde qu'il ne s'élève du fond de ton « cœur des paroles impies [1], » et que le Seigneur ne puisse te dire : « Pourquoi de mauvaises pensées s'agitent-elles dans ton cœur [2]? » Prends garde au milieu de l'abondance; l'or, l'argent, les riches moissons, les honneurs s'accumulent autour de toi; garde-toi de dire : « C'est ma force qui m'a donné tous ces biens, et d'oublier « le Seigneur ton Dieu [3]. »

Et ce sont là les choses qui retiennent sans cesse l'ame qui cherche à s'élever : « Courageux soldat du Christ [4], » sache rejeter tout ce qui est au dessous de toi, mépriser tout ce qui est de la terre, et marcher avec force vers le ciel et l'éternité. Elève ton ame pour que l'appât qui couvre le piége ne la tente pas. Les voluptés du siècle sont aussi une espèce de nourriture, et malheureusement elles sont la nourriture du mal, la nourriture des tentations. En courant après la volupté, nous courons au devant des filets; car l'œil de la courtisane est un piége pour l'homme qui la regarde : donc cet œil doit être évité; et les paroles aussi de la courtisane sont comme l'appât qui recouvre le piége; elles paraissent douces d'abord à la bouche, mais bientôt elles la déchirent « par l'amertume d'une conscience coupable [5]. » La richesse mal acquise est également un piége, car elle séduit. Toutes les voies de cette vie sont pleines de piéges; aussi le juste s'écrie : « Dans « ce chemin où je marchais, ils m'ont tendu des piéges; ils les ont « cachés sous le chemin même [6]. » Suis donc cette autre voie qui dit elle-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie [7]; » et tu pourras dire alors : « Dieu a converti mon ame, il m'a conduit dans les sen- « tiers de la justice pour la gloire de son nom [8]. »

Que tout ce qui est du siècle meure donc pour nous; et « qu'elle « meure aussi cette fausse sagesse de la chair qui est ennemie de « Dieu [9]. » Soumettons notre ame à Jésus-Christ seul, et alors nous pourrons dire avec le Roi-Prophète : « Mon ame n'est-elle pas « soumise à Dieu ? Elle n'est plus sujette ni du siècle ni du monde [10]. »

[1] Deut., XV, 9. — [2] Math., IX, 4. — [3] Deut., VIII, 17. — [4] II Tim., II, 3. — [5] Pr., V, 4. — [6] Ps. XLI, 4. — [7] Joan, XIV, 6. — [8] Ps. XXII, 3. — [9] Rom., VIII, 7. — [10] Ps. LXI, 19.

L'homme avide ou avare ne peut en dire autant ; cette parole n'appartient qu'à l'homme juste et continent. L'avare dit : « Mon ame, « tu es riche en biens, tu es pourvue pour long-temps, repose-« toi, mange, bois, fais bonne chère [1]. » Et l'avare parle ainsi parce que son ame est soumise aux plaisirs de la chair, tandis que l'ame du juste ne se sert du corps que comme d'un instrument destiné à un magnifique concert, et qu'elle sait, ainsi qu'un artiste habile, faire obéir à toutes ses volontés. Elle dirige ses modulations d'accord avec ses pensées ; elle lui fait exprimer la voix des vertus qu'elle préfère; tantôt l'accent de la chasteté, tantôt celui de la tempérance, le chant de la sobriété, le bonheur de l'intégrité, la virginité suave, la gravité du veuvage. Quelquefois cependant l'artiste s'attendrit aux sons qu'il produit lui-même; que le chant donc soit pur pour que l'impression qu'il produit soit également pure; car celui qui voit se laisse toucher par ce qu'il voit, et celui qui écoute par ce qu'il écoute : aussi l'Ecriture dit : « Que ton œil ne « regarde que le bien [2]; » et plus loin elle dit encore : « Ne t'ap-« proche pas trop souvent de l'étrangère; que tes yeux ne s'arrê-« tent point sur la jeune fille; que tes oreilles n'écoutent point la « courtisane. » (Saint Ambroise, *Que la mort est un bien.*)

Même sujet.

Reconnaissez, dit Salomon, *que vous marchez au milieu des piéges et que vous courez sur le bord des précipices* [3]. Quel sens profond dans ces paroles ! Gravons-les dans notre cœur; qu'elles ne sortent jamais de notre mémoire, et nous ne serons point si prompts à pécher. *Reconnaissez;* c'est-à-dire le piége est couvert; il échappe à vos yeux; la mort qu'il recèle ne se montre pas; allez donc à la découverte; marchez avec précaution. Le péché se présente artificieusement déguisé sous l'amorce des plaisirs ; voilà un gain à faire; mais le péché et la mort sont cachés par dessous. *Reconnaissez*; regardez à deux fois, et quand vous avez fait la reconnaissance, retournez en arrière. On vous conseille telle chose, on vous flatte, on vous fait offre de services, on vous promet de l'avancement; n'importe, creusez plus avant, examinez bien s'il n'y a pas quelque piége caché.

S'il n'y avait qu'un ou deux piéges à craindre, on pourrait se tenir sur ses gardes; mais *vous marchez*, dit Salomon, *au milieu*

[1] Luc., XII, 19. — [2] Prov., V, 8. — [3] Eccli., IX, 20.

des piéges. Non pas *à côté*, mais *au milieu*. Partout des piéges, partout des précipices. Vous allez à la place publique; c'est pour y rencontrer votre ennemi, et son aspect seul vous fait monter le feu au visage. Vous entendez louer votre ami; vous voilà jaloux; un pauvre se présente, vous le regardez avec dédain; un riche, avec envie. L'injustice vous aigrit, soit qu'on la commette, soit qu'on la souffre. Vous ne voyez pas une belle femme sans vous laisser prendre..... Détachez-vous de la terre, les piéges y sont semés partout; prenez votre essor vers le ciel; l'oiseau qui s'élève dans les airs ne craint point les filets. Lorsque du sommet d'une montagne vous abaissez vos regards sur la plaine, tous les objets vous y paraissent bien petits; et l'homme de la plus grande taille n'est plus à vos yeux que l'insecte qui rampe sur la terre.... Méditez le précepte de l'Apôtre, qui nous dit: *Recherchez ce qui est dans le Ciel*[1]. Quoi! le ciel, le ciel où brillent les astres? Non. Le ciel qu'habitent les Anges et les Archanges, les Chérubins et les Séraphins? Pas encore : *Celui-là*, ajoute-t-il, *où est Jésus-Christ assis à la droite de Dieu*. Faisons réflexion que, comme l'oiseau pris dans un filet ne tire plus parti de ses ailes qu'il agite vainement, ainsi la raison que nous avons reçue en partage ne serait plus pour nous qu'un présent stérile, si nous nous laissions prendre dans les filets de nos passions; que celui qui en est l'esclave a beau secouer ses chaînes, il les resserre au lieu de les rompre. A quoi nous sert-elle cette raison, si ce n'est à nous faire éviter le mal? Mais hélas! les animaux nous donneraient ici des leçons. Il est bien rare qu'ils se laissent prendre deux fois au même piége; leur expérience les rend défians. Nous, dupes mille fois, nous sommes toujours victimes. Cet homme qui s'était déjà enflammé si souvent à l'aspect de la beauté, pour en recevoir des impressions qui l'ont rendu malheureux, n'en est pas devenu plus sage, et ses blessures ne sont pas encore fermées qu'il court s'exposer à de nouvelles, pour faire encore la triste expérience qu'un plaisir d'un moment engendre de longs et cruels repentirs. Ah! s'il s'était dit souvent à lui-même le mot du Sage, il n'aurait pas à gémir sur les maux qui l'accablent. (Saint CHRYSOSTÔME[2].)

Mépris des choses de ce monde.

L'ennemi du salut ne cesse de nous attaquer de toute manière;

[1] Col. III, 2. — [2] Hom. XV. *Ad pop. Antioch.*

il nous combat, comme vous savez, par nos propres désirs, et emprunte de nous-mêmes les traits dont il nous perce. Parce que le Seigneur a enchaîné une grande partie de sa puissance par des lois qu'il ne saurait franchir, et qu'il ne permet point à sa fureur d'anéantir d'un seul coup le genre humain tout entier, cet esprit envieux s'aide adroitement de notre faiblesse pour remporter sur nous la victoire. Semblable à ces malfaiteurs qui se sont fait une profession de brigandage et de s'enrichir du bien d'autrui lorsqu'ils n'espèrent point réussir à force ouverte, ils y suppléent par l'adresse, se plaçant en embuscade dans le fond d'une vallée ou d'un ravin, dans l'épaisseur d'un bois, d'où ils se jettent à l'improviste sur le voyageur sans défiance; ainsi le vieil ennemi de nos ames, pour nous dérober ses attaques, s'enfonce dans les ombres des voluptés mondaines, et de là nous fait tomber dans les piéges qu'il a semés sous nos pas.

Voulons-nous donc parcourir sûrement le chemin de cette vie, sauver également nos ames et nos corps des blessures qui en flétrissent la beauté, pour les présenter purs à Jésus-Christ, et recevoir de ses mains les palmes de la victoire, nous devons porter sur tout ce qui nous environne un œil attentif, regarder comme suspect tout ce qui nous semble agréable, et passer rapidement sans nous y arrêter. Que même l'or brille à nos yeux, David nous répond : *Si vous avez des richesses en abondance, n'y attachez pas votre cœur* [1]. Que la terre étale ses magnificences et ses délices : *Notre cité est dans le ciel; c'est de là que nous attendons le Seigneur Jésus* [2]. Que l'on nous appelle à des festins, à des danses, à des concerts : *Vanité des vanités,* nous dit le Sage, *et tout n'est que vanité.* Que la beauté nous tente par de perfides attraits : *Fuyez devant la femme, comme on fait à l'aspect du serpent.* On vous ouvre la porte des dignités et des honneurs ; à leur suite on vous fait voir de nombreuses escortes de satellites ou de flatteurs, un trône brillant, des nations entières courbant la tête sous vos lois; pensez que tout cela n'est qu'une herbe d'un moment; que toute la gloire de l'homme n'est que la fleur des champs; l'herbe s'est séchée, et la fleur est tombée. L'ennemi cache ses piéges sous ces apparences qui nous séduisent; et combien il est à craindre que, nous laissant prendre à ces perfides amorces, nous ne soyons, bon gré, malgré, enlacés dans ses filets et entraînés dans le repaire du brigand!

[1] Ps. LXII, 11. — [2] Phil., III, 20.

Il est donc important de n'avancer qu'avec défiance, de marcher sans nous détourner un seul instant, pour arriver sûrement au terme de notre voie.

Et ne m'accusez pas d'inventer des expressions nouvelles parce que j'appelle la vie présente une voie... La vie présente n'est-elle pas en effet un longue route continue, distinguée par les différens âges comme par autant de haltes où les voyageurs s'arrêtent? On y entre au sortir du sein maternel; on en sort par le tombeau, où il faut descendre, les uns plus tôt, les autres plus tard; les uns la parcourent tout entière, les autres sont arrêtés dès les commencemens, et ne vont pas même jusqu'aux premières stations de la vie. On est libre de choisir parmi les chemins divers qui conduisent à une ville; mais le chemin de la vie, du moment où nous y sommes engagés, nous ne sommes plus libres de ralentir notre marche; il nous saisit, il nous entraîne vers le terme que le Seigneur a fixé pour chacun de nous. On a beau faire, il faut, de toute nécessité, arriver à ce terme. Vainement on voudrait retourner en arrière, la chose est impossible. On se réjouit à mesure que l'on avance; on se félicite de la progression de ses années, comme d'une augmentation de biens; c'est un bonheur d'arriver de l'enfance à l'âge mûr, de celui-ci à la vieillesse; et l'on ne réfléchit pas que chaque jour que l'on a vécu est autant de moins dans la vie; on ne sent pas que la vie se dépense à tout moment; on ne la mesure que par le temps qui s'est écoulé; on ne songe pas combien peu l'on doit compter sur la durée de l'espace qui reste encore à parcourir; moins encore s'occupe-t-on de se tenir prêt pour le signal du départ.

Une autre considération digne de tout notre intérêt, c'est le choix du bagage à nous faire pour le voyage. Quels sont les objets les moins embarrassans à transporter, ceux qui nous sont les plus propres et les plus utiles, ceux que nous retrouverons avec le plus d'avantage dans l'autre vie? on ne s'en occupe pas: mais on se charge de fardeaux pesans qui nous retiennent à la terre, de fardeaux étrangers, puisque nous ne les avons point apportés avec nous en naissant; inutiles, et qui ne passeront point avec nous par la voie étroite.

On néglige de s'approvisionner de ce qui nous servirait au besoin; et l'on s'approvisionne de ce qu'il faudrait dédaigner...... On n'en a jamais assez. Pour se le procurer, on s'agite, on se consume de peines et de fatigues, comme ferait un homme qui voudrait remplir des tonneaux qui fuient. Insensé! vous amasseriez

des tonnes d'or, vous restera-t-il cet or éternellement? Vous auriez beau les lier de toutes parts: cet or vous échappe dès cette vie pour passer à des mains plus puissantes; ou du moins, à l'heure de votre mort, il vous abandonne sans vous accompagner au delà de ce terme, et ne vous laisse que le stérile regret des sollicitudes et des crimes qu'il vous a coûtés. Ces vastes domaines, ces magnifiques habitations, ces animaux de toute espèce que l'on comptait par troupeaux, toute cette puissance qui vous fit un nom parmi les hommes, vous êtes obligé de céder tout cela à d'autres; et vous, d'aller vous enfermer sous quelques pieds de terre. Souvent même, avant ce fatal dénoûment, cet homme a vu ces prospérités passer à des étrangers, peut-être à des ennemis. Que de vastes héritages, que de palais, que de villes et de nations n'avons-nous pas vus changer de maîtres du vivant de ceux qui les possédaient! Que de révolutions ont porté des esclaves sur le trône, et fait descendre à leur place ceux qui leur commandaient jusque là!......

Qu'y a-t-il donc qui soit véritablement à nous? Notre ame, principe de la vie dont nous jouissons, substance spirituelle, intelligente, liée à un corps qui ne lui a été donné que pour en être le véhicule pour les besoins de la vie, établie pour soumettre à son commandement les choses de la terre, faire servir la créature d'exercice à sa vertu, imiter autant qu'il est en elle la souveraine intelligence, et, par l'ordre de ses actions, retracer la belle harmonie qui règne dans le ciel. C'est elle qui, au moment de sa sortie du corps, va paraître devant le tribunal de Dieu, qui l'avait envoyée, pour lui rendre compte de ses œuvres et en recevoir la récompense qu'elle a méritée. La vertu seule devient le bien propre et naturel de l'homme qui l'a pratiquée; seule, elle l'accompagne dans cette vie laborieuse; seule elle forme son escorte dans son passage à l'éternité, et l'introduit dans la compagnie des Anges pour l'associer à leur immortelle gloire. Mais les richesses, les dignités, les plaisirs, comme nous ne les avions pas apportés avec nous en naissant dans la vie, nous ne les emportons pas avec nous en mourant; et chacun de nous doit se dire comme le juste d'autrefois: *Je suis sorti nu du sein de ma mère, et je m'en retournerai de même* [1].

Le véritable intérêt de l'homme est donc de réserver tous ses soins pour l'ame, de travailler à la maintenir dans sa pureté. Et

[1] Job., XI, 21.

que la chair ait à souffrir la faim ou la soif, le froid ou le chaud, la maladie ou quelque chose de cette nature, il ne s'en affectera que médiocrement, répétant avec saint Paul dans toutes ses traverses : *Encore que, dans nous, l'homme extérieur se détruise, cependant l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour*[1]. *Que sa vie soit en danger, il ne s'en effraiera pas; mais il dira avec confiance: Nous savons que si cette maison terrestre où nous habitons comme dans une tente, vient à se dissoudre, Dieu nous donnera dans le ciel une autre maison, une maison qui ne sera point faite par la main des hommes, et qui demeurera éternellement.* Que si l'on veut ménager le corps, comme étant l'instrument dont l'ame a besoin pour vivre sur la terre, on ne lui accordera qu'autant qu'il lui faut pour se conserver et pouvoir rendre à l'ame le service qu'elle exige, mais sans lui permettre aucun excès. Si on le voit s'abandonner à des désirs immodérés, on l'arrêtera par ce mot de saint Paul : *Nous n'avons rien apporté dans le monde; il est évident que nous n'en pouvons aussi rien remporter. Pourvu que nous ayons de quoi nous nourrir et nous couvrir, nous devons être contens*[2]. Autrement, appesantis, entraînés avec lui vers la terre par la force de ses résistances, nous aurons beau gémir, nous lamenter, au jour terrible où le Seigneur nous demandera quels fruits nous aurons rapportés de l'administration qui nous avait été confiée sur la terre, nous aurons beau accuser les trompeuses délices dont la séduction nous aura dérobé le temps du salut, relégués dans les ténèbres extérieures, nous serons condamnés à de stériles regrets ; car, dit David : *Qui confessera, ô mon Dieu ! votre nom dans les Enfers*[3]? (Saint Basile, *Homélie sur le mépris des choses de ce monde.*)

Péroraison.

Quoi qu'il en soit, j'en viens toujours à ma proposition, et c'est par où je finis : fuyons le monde, sortons de cette Babylone, *Egredimini de Babylone*[4] : retirons-nous, autant qu'il est possible, de cette terre maudite, où règnent le trouble et la confusion : *Fugite de medio Babylonis*[5]. Nous y sommes chacun intéressés, puisqu'il y va de notre ame pour chacun de nous. Ne la livrons pas à un ennemi si dangereux. Il ne cherche qu'à la perdre : tirons-la, et, s'il le faut, arrachons-la par violence de ses mains. Quelque effort

[1] II Cor., IV, 6. — [2] I Tim., VI, 7. — [3] Ps. VI, 6. — [4] Is., XLVIII. — [5] Jerem., 51.

qu'il y ait à faire, quelque victoire et quelque sacrifice qu'il en coûte, nous serons bien payés de nos peines si nous pouvons nous assurer un si riche trésor: *Et salvet unusquisque animam suam*[1]. Vous surtout, femmes mondaines (car il est certain, et nous le voyons, que ce sont communément les personnes du sexe qui s'entêtent davantage du monde, et qui y demeurent attachées avec plus d'obstination); vous, dis-je, femmes du siècle, ayez devant Dieu et devant le monde même le mérite d'avoir quitté le monde avant qu'il vous ait quittées. L'accès favorable que vous y avez, l'encens que vous y recevez, l'empire que vous semblez y exercer, tout cela n'a qu'un temps, et un temps bien court. Ce temps est suivi d'un autre où le monde s'éloigne, où il n'a plus que de l'indifférence pour ce qu'il idolâtrait; et même que du mépris, lorsqu'il voit que malgré toute son indifférence on s'opiniâtre à le rechercher. Faites par devoir ce qu'il faudra bientôt faire par nécessité. Et vous au moins, que le cours des années a en effet réduites dans cette nécessité qui vous est si dure, n'en ayez pas la peine sans en recueillir le fruit. D'involontaire qu'elle est par elle-même, changez-la par une sainte résolution dans un moyen salutaire de retourner à Dieu, et de vous remettre dans la voie du salut. Tout contribuera à seconder ce dessein, tout le favorisera. Dieu par sa grace vous y aidera, et le monde y ajoutera son suffrage. Car si vous avez à craindre les railleries du monde, ce n'est plus désormais quand vous vivrez séparées de lui, mais au contraire quand vous voudrez toujours entretenir les mêmes liaisons avec lui. Autrefois il eût demandé pourquoi l'on ne vous voyait point ici ni là; mais peut-être commence-t-il maintenant à demander pourquoi l'on vous y trouve, et ce qui vous y attire: heureuses que votre Dieu soit encore disposé à vous recevoir, quoique vous n'ayez que les restes, et, si j'ose le dire, que le rebut du monde à lui offrir.

Ce n'est pas, toutefois, Chrétiens, pour ne rien exagérer, qu'il n'y ait un certain monde dont la société peut être innocente et avec qui vous pouvez converser. Dieu s'est réservé partout des serviteurs; et au milieu des eaux qui inondèrent toute la terre, il y avait une arche qui renfermait une famille sainte et une assemblée de justes. Ainsi jusque dans le siècle il y a un monde fidèle, un monde réglé, un monde, si je puis m'exprimer de la sorte, qui n'est point monde. Dès que vous vous en tiendrez là, et que du reste vous y garderez toute la modération nécessaire, c'est-à-dire

[1] Jerem., 51.

que vous ne passerez point les bornes d'une bienséance raisonnable, d'une amitié honnête, et, si vous voulez, d'une réjouissance modeste et chrétienne, j'y consentirai. Encore vous dirais-je alors que vous devez veiller sur vous-mêmes, que vous devez vous défier de vous-mêmes, que vous devez bien mesurer les temps que vous y donnez, que vous devez bien examiner les impressions que vous en rapportez, et que, pour ne vous y pas tromper, vous ne devez jamais oublier l'importante pratique que je vous ai d'abord proposée, d'avoir vos heures de recueillement et d'une solitude entière, où vous vous demandiez compte à vous-mêmes de vous-mêmes, et où vous vous prépariez à le rendre à Dieu, et à recevoir de lui la récompense éternelle, que je vous souhaite, etc. (BOURDALOUE.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LE MONDE.

EXORDE.

Vado ad eum qui misit me.

Je vous quitte, et je vais à celui qui m'a envoyé. (*Joan.*, ch. 7.)

Quel objet d'imitation le céleste Epoux offre-t-il dans ce saint temps à la piété de son épouse chérie? Quel modèle de vertu trace ici l'Esprit-Saint à l'édification de son Eglise! Jésus, Sauveur des hommes, séparé encore du commerce du monde; Jésus, l'attente des nations, enseveli tout de nouveau dans la solitude : pourquoi faut-il que, d'un si petit nombre d'années que les mortels ont à posséder ce précieux trésor, la retraite en dérobe la fin, après en avoir eu déjà les prémices, et que, du peu de jours qui composent une si belle vie, les premiers, comme les derniers, demeurent cachés aux yeux des hommes?

Ah! Chrétiens, répondent ici les Pères, cette retraite de Jésus-Christ, avant sa mort, est la plus belle école du Christianisme : c'est pour nous apprendre à tous que, conformément à nos engagemens et à nos promesses, un de nos premiers soins doit être la fuite du monde. Ne rougissons pas de ce noble devoir, s'écrie saint Ambroise dans l'excellent traité qu'il a composé sur ce sujet : la fuite est glorieuse à tout Chrétien, et le gage le plus assuré de sa victoire : *Non erubescamus fugere; gloriosa hæc fuga est.* Les saints de l'Ancien Testament nous en ont donné l'exemple : Jacob, Moïse et David : *Sic fugit Jacob, sic fugit Moïses, sic fugit David :* mais surtout Jésus-Christ lui-même nous en a montré le chemin; et, par une retraite de plus de trente années, s'est acquis le droit de nous dire dans la suite : Fuyez le monde, lors même qu'il vous flatte; et, pour vous le faire haïr, songez qu'il m'a haï le premier : *Scitote*

quia priorem me mundus odio habuit [1], parce que j'ai pris à tâche de faire connaître sa corruption et ses dangers : *Quia testimonium perhibui de illo, quia opera ejus mala sunt.* Chrétiens, qui m'écoutez, à qui pensez-vous que j'adresse ce discours ? est-ce seulement à quelques ames choisies que Dieu veut préserver de la contagion du siècle, et qu'il appelle en secret dans le fond de la retraite, pour y faire avec elles une alliance plus étroite ? En vain leur prêcherais-je la fuite du monde qu'elles ont quitté avant même que de le connaître, ou du moins qu'elles n'ont connu que pour le quitter. Non, Chrétiens ! non : c'est à vous-mêmes, qui êtes dans l'usage et le commerce du monde, à qui je viens demander ce divorce avec le monde, que vous avez promis, juré, signé sur les fonts sacrés de votre baptême, et dont, par un oubli fatal, vous vous croyez tous maintenant dispensés. Comment fuir le monde ? disent les uns ; nous y sommes engagés. Pourquoi fuir le monde ? disent les autres ; ne pouvons-nous pas nous y sauver ? Ainsi ceux-ci s'excusent sur l'impossibilité, et ceux-là se retranchent sur l'inutilité de cette séparation.

Montrons aux premiers que la fuite du monde, dans le monde même, est possible : faisons voir aux seconds que la fuite du monde, dans le monde même, est nécessaire.

Vous pouvez vivre dans le monde sans être du monde ; c'est ma première proposition.

Vous ne pouvez être du monde et vous sauver ; c'est la seconde, et tout le partage de ce discours.

Divin Esprit ! dont le souffle puissant a retenu Jésus trente années dans une demeure obscure, achevez votre ouvrage, et faites entrer les membres dans les mêmes routes où vous avez conduit leur chef. Nous vous le demandons par l'intercession de votre épouse la plus recueillie et la plus retirée qui fut jamais. C'est Marie, à qui nous rendons nos hommages, en lui disant : *Ave.* (Le P. SEGAUD, *Sur la Fuite du monde.*)

On peut vivre dans le monde sans être du monde.

C'est la coutume des enfans du siècle, soit malice, soit prévention, de traiter de réformateurs outrés tous ceux qui leur prêchent la fuite du monde ; de fermer l'oreille à de pareils discours, comme le serpent à la voix de l'enchanteur ; de se plaindre qu'on attente

[1] Joan., VII, 7.

à leur liberté ; qu'on veut rompre tous les nœuds de la société, changer la terre en désert, et faire de ses habitans autant de reclus et de solitaires. Déplorable artifice, dont le démon, appelé dans les divines Ecritures le prince ou plutôt le tyran du siècle, ne cesse de se servir, pour retenir captives les ames qu'il a malheureusement séduites ; mais artifice, après tout, qu'il serait aisé de reconnaître, pour peu qu'on voulût réfléchir sur son état, sa vocation et sa condition. Mon état, ma vocation et ma condition, dites-vous, c'est de vivre dans le monde : je le veux ; mais ajoutez, d'y vivre en Chrétien, d'y vivre en fidèle, d'y vivre en disciple de Jésus-Christ et de son Evangile. Or, tout Chrétien, vous le savez, promet solennellement de renoncer au monde : *Abrenuntio mundo;* tout fidèle doit triompher du monde : *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra* [1] ; tout l'Evangile dit anathème au monde : *Væ mundo!* Cette promesse solennelle faite au baptême de renoncer au monde n'engage point à renoncer à tout, comme les vœux de religion, j'en conviens ; mais au moins oblige-t-elle de renoncer à quelque chose de réel ; autrement ce serait une promesse illusoire : *Abrenuntio.* Ce triomphe sur le monde essentiel à la foi n'est pas un dépouillement total des biens de la terre, pour les consacrer au pied des autels ; je le sais bien ; mais au moins est-ce un détachement sincère et parfait de tout ce qui peut nous asservir au monde ; autrement ce serait une victoire chimérique : *Hæc est victoria quæ vincit.* Cet anathème évangélique, lancé contre le monde, ne porte pas un retranchement absolu de toute liaison humaine, au point où l'ont porté les anciens anachorètes : j'en demeure d'accord ; mais au moins ne tombe-t-il pas à faux sur un fantôme imaginaire, autrement ce serait un anathème vain : *Væ mundo!*

Il faut donc qu'il y ait, dans le monde même, un monde interdit au Chrétien ; un monde étranger au fidèle ; un monde proscrit par l'Evangile.

Quel est ce monde ? où est-il ? à quelles marques le connaître ? comment le fuir, et par où l'éviter ? Ce sont, Chrétiens, les seules questions que vous avez à faire, et que je vais tâcher d'éclaircir dans ce discours.

Qu'est-ce donc que ce monde réprouvé de Dieu ? et à quelles marques peut-on le reconnaître ? C'est ici, Chrétiens, un point important de morale auquel saint Augustin s'est particulièrement attaché dans plusieurs de ses ouvrages, mais surtout dans ses

[1] Joan., v, 4.

beaux livres de la Cité de Dieu. Là, ce saint Docteur nous dépeint l'amour-propre et l'amour divin comme deux esprits opposés qui, dans l'univers, se sont bâti chacun un monde particulier : *Fecerunt civitates duas amores duo* : l'un, que ce père nomme la nouvelle Jérusalem, et l'autre, qu'il appelle la nouvelle Babylone : *Civitatem Jerusalem fecit amor Dei, civitatem Babylonem fecit amor suî.* Laissons là les noms figurés : arrêtons-nous au premier trait naturel que ce Père nous en donne. Ce monde donc, que Dieu ne reconnaît pas pour son ouvrage, est celui où préside l'amour-propre, où il exerce son pouvoir, où l'on suit ses lois, où il étale tous ses charmes : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.* C'est par conséquent le théâtre de la vanité, l'école de l'agrément, le séjour des plaisirs, le centre de la mollesse, le siége de l'oisiveté, le règne des sens, en un mot l'empire de l'amour-propre : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.* C'est où l'on n'aime de peines que celles que l'on prend à se parer ; de veilles que celles que l'on passe à se divertir ; d'assujétissemens que ceux qu'imposent la mode et ses caprices ; d'emploi que celui de remplir agréablement le vide du temps et de charmer réciproquement son ennui ; d'étude que celle de plaire ; de talent et de mérite, que celui d'y réussir au gré de l'amour-propre : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.* C'est où le jeu succède à la bonne chère, les visites aux spectacles, les promenades aux repas, le sommeil au divertissement, et où le délassement tranquille des satisfactions passées n'est qu'une préparation à un nouvel enchaînement de frivoles amusemens, tous inventés par l'amour-propre : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.* C'est enfin, pour en achever le portrait par la fidèle peinture qu'en faisait David, lorsqu'après une longue expérience, il demandait à Dieu la grace d'en être délivré comme d'un monde étranger, maudit et réprouvé : *Erue me de manu filiorum alienorum*[1] ; c'est où les langues, disait-il, savantes dans l'art de flatter, se livrent mutuellement à la complaisance, à l'enjouement, à la bagatelle : *Quorum os locutum est vanitatem* ; où la jeunesse paraît toujours comme un parterre émaillé de mille fleurs naissantes : *Quorum filii sicut novellæ plantationes in juventute sua* ; où les divinités du siècle, parées comme des autels, viennent recevoir publiquement l'encens de leurs adorateurs : *Filiæ eorum compositæ circumornatæ ut similitudo templi* ; où règnent également et la délicatesse, et l'abondance : *Promptuaria eorum plena* ; où se rangent

[1] Ps. CXLIII, 11 et seq.

les commodités et les douceurs, et tant qu'on peut nulle des peines et des afflictions de la vie; où l'entrée est ouverte à la fortune et fermée à la disgrace; où l'on ne connaît de larmes que celles que la joie fait répandre; de soupirs que ceux que pousse la tendresse; de cris que ceux qu'excitent les ris, les jeux et les applaudissemens : *Non est ruina neque transitus, neque clamor in plateis eorum.* Voilà, concluait ce saint roi, voilà le monde que l'on appelle fortuné; mais moi, Seigneur! ajoutait-il, par une opposition qui doit vous faire trembler, ames mondaines, je ne connais d'heureux que le petit nombre de vos amis, ou que le monde dont vous êtes véritablement le Dieu : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt : beatus populus, cujus Dominus Deus ejus.* N'était-ce pas assez nous faire entendre que Dieu n'était point l'auteur de ce monde réprouvé dont il venait de parler? Eh! qui le peut être, si ce n'est l'amour-propre, selon la pensée de saint Augustin : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.* Pourquoi donc, Chrétien, contrefaire l'ignorant quand on vous parle d'un monde que vous devez éviter nécessairement? Pourquoi demander avec affectation quel est ce monde? où est-il? quel est son caractère? Ah! ah! consultez votre cœur, interrogez votre amour-propre; il en est l'artisan, l'ouvrier et le maître : *Fecit amor suî.* Ce monde dangereux pour vous, quel qu'il puisse être, est celui où vos inclinations vous portent, où votre penchant vous entraîne, où volent tous vos désirs; c'est celui dont la seule idée vous réjouit; dont l'absence, quoique courte, vous déconcerte; dont la jouissance, quoique aussi entière, aussi longue, aussi fréquente que vous le permettent vos moyens, vos affaires, votre santé, flatte, réveille, excite, enchante votre amour-propre, sans jamais ni l'assouvir ni le contenter : *Civitatem Babylonem fecit amor suî.*

Mais si c'est là le monde réprouvé de Dieu, répondez-vous, comment le fuir, et par où l'éviter? les demeures que nous habitons ne nous en éloignent pas; les objets qu'il aime sont ceux qui nous environnent; les rangs et les emplois que nous occupons nous mêlent tous les jours et nous confondent avec lui. Ah! Chrétiens, c'est là l'important secret qu'il faut apprendre et que je viens vous enseigner; c'est la fin principale que je me suis proposée dans ce discours, de vous montrer que le monde, dans le monde même, n'est pas inévitable et qu'il y a des moyens sûrs, sans en sortir, de s'en séparer. Car quelque répandu que soit ce monde fatal au salut, il a néanmoins certains lieux qui lui sont affectés; quelque dominans que soient les objets qui l'occupent, il sent

pour eux un attachement particulier; quelque communes que soient ses fonctions et les vôtres, il y suit des maximes qui lui sont propres. Or, retenez bien ceci, je vous prie: séparation de corps, par rapport aux lieux où le monde domine; détachement de cœur, à l'égard des objets que le monde idolâtre; opposition de mœurs, aux maximes que le monde suit: voilà ce que j'appelle la véritable pratique de la fuite du monde dans le monde même. Voyons si elle est possible.

Séparation de corps à l'égard des lieux où le monde domine. Car c'est de tout temps que le démon et le monde ont eu des endroits favoris, où ils ont tenu leur cour; et ces hauts lieux, si fameux dans l'Ecriture, par les malédictions continuelles que Dieu leur donne, n'étaient pas seulement, si nous en croyons les Prophètes, les autels abominables des démons, mais encore plus les rendez-vous célèbres du monde : *Destruam excelsa vestra* [1]. C'était au moins de ces derniers dont parlait Isaïe, quand, animé d'un saint zèle, il répétait avec tant d'ardeur et de force; Retirez-vous; fuyez, sortez de Babylone; sauvez votre faible vertu de l'air contagieux qu'on y respire: *Recedite; exite inde; pollutum nolite tangere; exite de medio ejus* [2]. Prenez garde, Chrétiens, à ces expressions si vives et si pressantes: le Prophète ne dit pas : Essayez, tentez, faites effort; il n'ajoute pas: Si votre état le permet, si votre âge le comporte, si vos intérêts n'y mettent point obstacle. Mais semblable à un guide éclairé, qui de près a découvert une embuscade, il sonne l'alarme générale et donne, sans tarder, le signal d'une prompte retraite. De là que conclure? sinon que cette séparation de corps des assemblées mondaines est toujours aussi possible qu'elle est indispensable. Autrement ce serait un avis superflu. A cela que répond le mondain habile? il a toujours recours au même artifice, il veut qu'on lui détermine précisément quels sont ces lieux du monde qu'il faut fuir sous peine de péché, comme s'il ne les connaissait pas par la journalière expérience de sa fragilité. Ce serait à nous à vous le demander, partisans du monde, vous que l'ardente passion, dont vous brûlez pour lui, a rendus si éclairés dans ses routes, vous qu'un long usage a instruits de toutes ses marches; vous qui servez souvent de guides à sa jeune milice, pour venir se ranger sous ses étendards. Pour nous, graces à Dieu, élevés à une autre école, nous ne pouvons vous enseigner que les lieux où on ne le voit pas. Ce n'est point au pied des saints au-

[1] Levit., XXVI, 30. — [2] Is, LII, 11.

tels et des tribunaux sacrés; il en redoute trop les approches : ce n'est point dans les visites charitables des orphelins, des pauvres et des malades, des hôpitaux et des prisons; enivré de ses plaisirs et de ses félicités, il ignore qu'il y ait au monde des affligés et des misérables : ce n'est point non plus dans le sein tranquille et retiré d'une famille vraiment chrétienne; le détail assidu d'un domestique à régler, dont on est responsable devant Dieu; l'étude nécessaire d'une charge à remplir, dont on est comptable au public; la rencontre continuelle de cent bonnes œuvres à faire, dont on est redevable à soi-même, sont là des soins tout à la fois et trop sérieux et trop innocens, pour donner place à la recherche d'un monde voluptueux. Ce n'est donc point là que se rencontre cet ennemi funeste. Vous ne l'apercevez pas non plus, si l'on veut vous en croire, dans les académies de jeu, dans le choix des cercles flatteurs, dans les parties de plaisirs outrés, dans les assemblées de divertissemens tumultueux, dans le concours des théâtres. Où peut-on donc le trouver ce monde malheureux, ou plutôt où faut-il l'éviter ? Apprenons-le au moins des saints, qui ne l'ont étudié que pour le fuir et s'en séparer. Ecoutons la voix de cette jeune et sainte veuve, dont il est parlé dans le troisième chapitre du livre de Tobie. Seigneur, disait-elle à Dieu dans son humble prière : vous m'êtes témoin qu'on ne m'a jamais vue dans ces compagnies opulentes, où l'application au jeu est l'unique entretien; où le hasard allume les passions; où l'intérêt sert d'amorce au plaisir; où le divertissement, animé de l'espoir du gain, devient une occupation ruineuse; où l'on achète la perte du temps si précieux, au prix d'un argent destiné par votre providence à de meilleurs usages : *Tu scis, Domine, quia nunquam cum ludentibus miscui me* [1]. Vous savez, ô mon Dieu, ajoutait-elle, que je n'ai jamais eu de part à ces fêtes mondaines, où de véritables tentations se glissent sous des légèretés apparentes, fades louanges, vains complimens, mots ambigus, parures affectées, airs gracieux, manières enjouées, dangereux stratagèmes de l'ennemi du salut, qui se joue de la perte des ames : *Neque cum his, qui in levitate ambulant, participem me præbui* [2]. Voilà les lieux, au jugement des saints, où se trouve le monde et où le vrai fidèle ne doit jamais se trouver. Si vous le fréquentez, ce n'est pas faute de le bien connaître. Aussi cette excuse, qui serait au fond la plus légitime, n'est pas la plus commune; on sait assez où est le monde et le grand monde; on se pique

[1] Tob., III, 17. — [2] Ibid.

même de le savoir, et l'on regarderait comme un faible ridicule le bonheur inestimable de l'ignorer; mais on imagine de spécieux prétextes pour se persuader que la fuite constante de ces lieux dans le monde est impossible, et qu'on ne peut se dispenser à certain âge, dans certains rangs, au moins de temps en temps, d'y paraître et de s'y mêler. Vaines excuses! nécessités imaginaires! n'écoutez point le goût que vous avez pour le monde, ni le goût que vous croyez que le monde a pour vous: consultez la raison, la foi, l'expérience, elles vous apprendront qu'aucun motif louable ne peut vous y engager. Est-ce l'espérance d'un établissement, jeunes personnes, que vous y cherchez? Eh quoi! pensez-vous que l'esprit d'une exacte retraite ne soit pas auprès de Dieu la disposition la plus favorable pour vous le procurer, et, au jugement des hommes mêmes, la dot la plus précieuse que vous puissiez y porter? Cette jeune Sara, dont je viens de vous rapporter les sentimens et de vous proposer l'exemple, concevait de quelle conséquence était pour elle une alliance nouvelle et fortunée, qui pût réparer le désastre de sept engagemens consécutifs, changés sur-le-champ en autant de pompes funèbres. Cependant où alla-t-elle la chercher cette alliance? où espéra-t-elle la trouver? fut-ce au milieu du monde ou dans le sein de la retraite? *Perrexit in superius cubiculum domus suæ*[1]. Fut-ce dans la dissipation du monde, ou dans le recueillement de l'oraison? *In oratione persistens.* Fut-ce dans les folles joies du monde, ou dans les larmes d'une sainte componction? *Cum lacrymis deprecabatur Deum ut ab isto improperio liberaret eam.* Aussi mérita-t-elle d'avoir un Tobie pour époux, et pour garant de son bonheur un ange tutélaire. Est-ce envie, dans un âge plus mûr, de maintenir votre crédit, de soutenir votre rang, d'empêcher qu'on ne parle? Eh quoi donc! une vie chrétienne et retirée avilit-elle la condition, affaiblit-elle le crédit, donne-t-elle plus de prise aux discours critiques et malins, qu'une vie mondaine et dissipée? Qui eut jamais une fortune plus florissante que la sage Judith? *Vir suus reliquerat divitias multas*[2]: une autorité mieux établie? *Erat hæc in omnibus famosissima*: une réputation plus saine et plus entière? *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.* Par quels moyens sut-elle se conserver tant de rares avantages? Elle prit le parti, dit l'Ecriture, de se séparer de bonne heure du monde; elle se bâtit dans sa maison une sainte solitude: *In superioribus domus suæ fecit sibi secretum cubiculum.* Elle s'y tenait renfermée avec sa

[1] Tob., III, 10 et seq. — [2] Judith, VIII, 7 et seq.

famille, qui suivait en cela son exemple: *In quo cum puellis suis clausa morabatur.* Elle y consumait ses jours dans de continuels exercices de piété et de pénitence: *Et prosternens se clamabat ad Dominum.* Aussi fut-elle choisie de Dieu pour être non seulement le soutien de sa maison, mais encore le salut et l'appui de sa nation. Est-ce, dans certaines conditions, la connaissance du monde que vous croyez utile et nécessaire à vos emplois? Fut-il jamais juge plus éclairé, magistrat plus habile, chef d'un peuple guerrier plus heureux que le jeune Samuel? Où puisa-t-il je vous prie, tant de lumières, de succès, de bénédictions? Vous le savez : dans la retraite et l'éloignement du monde, où il avait été élevé dès sa plus tendre enfance: *Puer autem Samuel ministrabat Domino* [1]. Ce fut à l'ombre du tabernacle que crût cet oracle des peuples et des rois : *Ministrabat Domino.* Est-ce désespoir de pouvoir vous suffire à vous-mêmes ou de trouver de société sortable, hors de ces assemblées mondaines? Que ferez-vous donc quand l'âge, l'infirmité ou quelque fâcheux revers ne vous permettront plus d'y paraître avec honneur, et que vous lirez sur le front des personnes qui les composent, que votre présence importune n'y sera plus de saison? Il faudra bien vous en passer alors. Pourquoi ne feriez-vous pas par avance et de plein gré ce que vous ferez un jour avec plus de peine, avec moins de mérite, et par nécessité. Concluez donc que cette séparation de corps, à l'égard des lieux où le monde domine, quelque difficile qu'elle soit, vous est possible.

Passons au détachement du cœur, par rapport aux objets que le monde aime : seconde démarche dans la fuite du monde. (LE MÊME.)

Autre chose est de passer avec le monde; autre chose est de passer du monde pour aller à Dieu.

Le premier, c'est le partage des pécheurs : malheureux partage, qui ne leur demeure même pas; puisque, si le monde passe, ils passent aussi avec lui. Le second, c'est le partage des enfans de Dieu, qui, de peur de passer toujours, ainsi que le monde, sortent du monde en esprit, et passent pour aller à Dieu. Domaines, possessions, palais magnifiques, beaux châteaux, pourquoi voulez-vous m'arrêter? vous tomberez un jour; ou si vous subsistez, bientôt je ne serai plus moi-même pour vous posséder : adieu, je

[1] Reg., II, 18.

passe, je vous quitte, je m'en vais, je n'ai pas le loisir d'arrêter. Et vous, plaisirs, honneurs, dignités, pourquoi étalez-vous vos charmes trompeurs? Je m'en vais. En vain vous me demandez encore quelques momens, ce reste de jeunesse et de vigueur : non, non : je suis pressé; je pars; je m'en vais; vous ne m'êtes plus rien. Mais où allez-vous? Je vous l'ai dit; je m'en vais à mon Père : c'est la seconde raison de hâter mon départ.

Le monde est si peu de chose que les philosophes l'ont quitté, sans même savoir où aller : dégoûtés de sa vanité et de ses misères, ils l'ont quitté; ils l'ont quitté, dis-je, sans même savoir s'ils trouveraient, en le quittant, une autre demeure où ils pussent s'établir solidement. Mais, moi, je sais où je vais : je vais à mon Père. Que craint un enfant, quand il va dans la maison paternelle? Ce malheureux prodigue, qui s'était perdu en s'en éloignant, et qui s'était jeté en tant de péchés et en tant de misères, trouve une ressource, en disant : « Je me lèverai, et je retournerai chez mon « père [1]. » Prodigues, cent fois plus perdus que le prodigue de l'Évangile, dites donc : Je me lèverai, je retournerai; mais plutôt ne dites pas : Je retournerai; partez à l'instant. Jésus-Christ vous apprend à dire, non pas, j'irai à mon Père; mais j'y vais, je pars à l'instant; ou si vous dites : Je retournerai, avec le prodigue; que cette résolution soit suivie d'un prompt effet, comme la sienne; car il se leva aussitôt, et il vint à son père. Dites donc dans le même esprit : Je retournerai à mon Père; là les mercenaires, les ames imparfaites, ceux qui commencent à servir Dieu, et qui le font encore par quelque espèce d'intérêt, ne laissent pas de trouver dans sa maison un commencement d'abondance. Combien donc en trouveront ceux qui sont parfaits, et qui le servent par un pur amour! Allez donc, marchez; quand le monde serait aussi beau qu'il s'en vante, et qu'il le paraît à vos sens, il le faudrait quitter pour une plus grande beauté, pour celle de Dieu et de son royaume. Mais maintenant ce n'est rien, et vous hésitez; et vous dites toujours : J'irai, je me lèverai, je retournerai à mon père; sans jamais dire : Je vais.

Mais enfin supposons que vous partiez; vous voilà dans la maison paternelle. Attiré par les sensibles douceurs d'une conversion naissante, vous y demeurez, c'est le veau gras qu'on vous y a donné d'abord, c'est la musique qu'on fait retentir dans toute la maison à votre retour. Voulez-vous donc demeurer dans cet état

[1] Luc., xv, 18.

agréable, et y attacher votre cœur? Non, non, marchez, avancez; recevez ce que Dieu vous donne; mais élevez-vous plus haut, à la croix, à la souffrance, aux délaissemens de Jésus-Christ, à la sécheresse qui lui a fait dire : « J'ai soif; » où néanmoins il ne reçoit encore que du vinaigre.

Eh bien! me voilà donc arrivé; j'ai passé par les épreuves, et Dieu m'a donné la persévérance; je n'ai donc qu'à m'arrêter. Non, marchez toujours. Êtes-vous plus avancé qu'un saint Paul, qui avait bu tant de fois le calice de la passion de son Sauveur? écoutez comme il parle, ou plutôt considérez comme il agit. Il dit aux Philippiens : « Mes frères, je ne crois pas être arrivé. » Et quoi, grand Apôtre, n'êtes-vous pas du nombre des parfaits? et pourquoi avez-vous dit dans cet endroit même : « Tout ce que nous « sommes de parfaits, ayons ce sentiment? » Il est parfait, et néanmoins : « Non, dit-il, mes frères, je ne suis pas encore où je « veux aller, et il ne me reste qu'une chose à faire. » Entendez-vous : il ne me reste qu'une chose à faire. Et quoi? « C'est qu'ou-« bliant ce que j'ai fait, et tout l'espace que j'ai laissé derrière moi « dans la carrière où je cours, je m'étende à ce qui est devant « moi. » Je m'étende; que veut-il dire? Je fais continuellement de nouveaux efforts; je me brise, pour ainsi dire, et je me disloque moi-même, par l'effort continuel que je fais pour m'avancer; et cela incessamment, sans prendre haleine, sans poser le pied un moment dans l'endroit de la carrière où je me trouve : « Je cours « de toutes mes forces vers le terme qui m'est proposé. » Et encore, quel est ce terme? et verrons-nous une fin à votre course durant cette vie mortelle? Ecoutez ce qu'il répond : « Soyez mes imita-« teurs comme je le suis de Jésus-Christ. » Imitateur de Jésus-Christ! je ne m'étonne donc plus si après tant d'efforts, tant de souffrances, tant de conversions, tant de prodiges de votre vie, vous dites toujours que vous n'êtes pas encore arrivé. Le terme où vous tendez, qui est d'imiter la perfection de Jésus Christ, est toujours infiniment éloigné de vous : ainsi vous irez toujours, tant que vous serez en cette vie; puisque vous tendez à un but où vous ne serez jamais arrivé parfaitement. (BOSSUET, *Sur le mépris du monde.*)

La fuite du monde est nécessaire à tout Chrétien.

A ne juger des objets d'aversion et de fuite que par les honteuses apparences du vice, le monde, que je combats ici, ne pa-

raît rien avoir qui doive si fort alarmer. Tous les désordres grossiers, que la nature éclairée de la raison abhorre, en sont bannis, ou du moins y sont hautement condamnés : toutes les vertus morales, qu'une heureuse naissance jointe à une honnête éducation peut inspirer, y sont favorablement reçues, et forment même les premiers nœuds de cette société. Les personnes qui la composent sont incapables d'injustice criante, de violence ouverte, de débauche scandaleuse : l'honneur, la probité, la politesse même dont on y fait profession, semblent des barrières assez fortes pour en défendre l'accès aux grands crimes. Est-ce là, Chrétiens mes frères, outrer le portrait du monde, comme vous en accusez si souvent les prédicateurs de l'Evangile; et n'est-ce pas peut-être un peu trop le flatter? Quoi qu'il en soit, voilà la peinture avantageuse que vous vous en faites : voilà l'idée qui en autorise parmi vous la réalité; voilà sur quoi vous prétendez avoir droit d'être toujours du monde, et attachés au monde, et de vous sauver. Que votre prétention n'est-elle bien fondée! nous y souscririons de bon cœur. Car, hélas! quel plaisir prendrions-nous à vous rétrécir le chemin du ciel, à vous en rendre toutes les avenues épineuses et difficiles, et à vous envier celles qui, sans vous éloigner du terme, seraient plus conformes à vos désirs? Mais s'il n'en est point de telles, selon Jésus-Christ; si, selon le Sage, il est au contraire des voies sûres en apparence, et qui mènent, en effet, au précipice; pouvons-nous nous empêcher de vous ouvrir les yeux sur le péril véritable où vous êtes, et de faire nos efforts pour vous ôter toute trompeuse sécurité? Or, l'assurance que vous avez de pouvoir allier ensemble le soin du salut et l'amour du monde n'est-elle pas de cette nature? Examinons si l'entreprise est possible; mais choisissons auparavant nos juges. Il s'agit du salut : qui peut mieux nous en instruire que le Sauveur même, surtout lorsqu'il parle en Sauveur des hommes. Il s'agit du salut entrepris dans la liaison et l'amour du monde; qui faut-il plus facilement croire que le monde même, surtout s'il décide contre lui? Il s'agit de votre salut en particulier; qui doit être plutôt écouté que vous-mêmes, surtout si vous prononcez contre vos penchans naturels et vos plus chères inclinations? Ainsi donc le monde reconnu par le mondain; le monde convaincu par lui-même; le monde condamné par le Sauveur, comme un obstacle invincible au salut : voilà la matière de trois courtes mais importantes réflexions.

Commençons par vos propres sentimens; car inutilement vous prouverais-je par les autorités les plus claires qu'on ne peut être

du monde, et du nombre des prédestinés, si vous soutenez toujours que vous n'y vivez point en réprouvé. Mais aussi vous efforcerez-vous en vain de me persuader, par des raisonnemens étudiés, qu'on peut être du monde comme vous en êtes, et y faire son salut, si le vôtre y court le moindre risque. J'en appellerai toujours au témoignage de votre conscience, et sa voix suffira seule pour vous condamner. Souffrez donc que je vous demande d'abord à vous-mêmes ce que vous pensez du monde: non pas lorsque vous êtes actuellement engagés dans le cours et le mouvement de ses dissipations; car alors, comme un soldat au milieu de la mêlée, vous pouvez porter et recevoir les coups les plus mortels, sans presque y penser ; mais, lorsqu'un peu remis des agitations du siècle, sevré pour un temps, ou par force, ou par choix, de sa coupe enchantée, qui cause l'ivresse du cœur et l'oubli de Dieu, réveillé d'un long assoupissement, à la veille des solennités saintes, et à l'approche de l'Agneau sans tache, vous rentrez enfin en vous-mêmes, pour y sonder vos plaies, en découvrir la grandeur, en compter la multitude; dans ces heureux momens, faux Chrétiens, ne vous est-il jamais échappé de vous dire à vous-mêmes ce que Zacharie, selon le sens que quelques interprètes donnent à ses paroles, disait aux faux prophètes, martyrs comme vous de leur indiscrétion et de leur témérité: *Quid sunt plagæ istæ*[1]? D'où viennent des blessures si profondes? quelle est la cause de tant de maux spirituels et cachés? en quels lieux cette ame autrefois si innocente et si pure a-t-elle reçu ces atteintes mortelles? Ah! combien de fois avez-vous en secret répondu comme eux? C'est dans ce monde que j'aimais, et qui m'a lui-même trop aimé pour mon malheur : *In domo eorum qui diligebant me.* C'est dans ces artificieux spectacles, c'est dans ces livres fabuleux, que de feintes passions en ont fait naître en moi de véritables. Parmi tant de traits enchanteurs pouvais-je aisément échapper? Ne savais-je point, avant que de m'y engager, que les esprits les plus habiles dans l'art d'amollir les cœurs avaient à loisir préparé ces armes, pour en rendre l'effet et plus mortel et plus prompt, et pour empoisonner les ames par les yeux? C'est dans ces conversations enjouées que j'ai répandu le funeste poison de la médisance, flatté des applaudissemens que l'on donnait à l'agrément dont je savais l'assaisonner, et jamais mieux écouté que dans le récit orné de cent histoires secrètes que j'aurais dû tenir cachées dans un silence charitable. C'est dans ces assemblées brillantes que j'ai conçu ce levain

[1] Zach., XIII, 6.

subtil, cette envie maligne, cette jalouse aigreur contre des personnes de même rang, de même âge et de même sexe, fâché de les voir distraire des regards que je prétendais réunir, partager des suffrages que je voulais recueillir, me disputer un encens que je me croyais dû, et dont j'étais en possession : *In domo eorum qui diligebant me.* Si je n'avais cherché dans le monde que ce qui me pouvait porter à Dieu ; si, dans la nécessité d'avoir des amis, j'avais fait un choix d'amis vertueux et chrétiens ; si je ne m'étais fait un plaisir de mon devoir, et non pas un devoir de mon plaisir, il faut l'avouer, ma vie serait encore innocente ou moins coupable. Je me serais épargné bien des fautes grièves que j'ai regardées comme légères, et que je rougis aujourd'hui d'avouer. C'est à ce monde séducteur que je dois tous les mauvais exemples que j'ai donnés aux autres, après les avoir reçus de lui ; toutes les pernicieuses et fausses maximes que j'ai suivies et débitées sur sa parole ; tous les fruits d'iniquités que j'ai portés, et dont il a jeté les semences dans mon ame : *In domo eorum qui diligebant me.* Il ne se peut, Chrétiens, que votre conscience ne vous ait déjà fait plusieurs fois ce reproche ; mais, ne vous l'eût-elle jamais fait qu'une fois, ce premier aveu me suffit pour vous convaincre par vous-mêmes que vous ne pouvez être du monde sans être dans l'occasion prochaine du péché.

Mais allons plus avant, et, du secret du cœur dont Dieu seul est témoin, passons à la confession de bouche que vous faites à ses ministres. Car, quand un confesseur zélé pour votre salut vous reproche avec justice votre facilité à tomber dans certains péchés, si communs aujourd'hui, et si faiblement détestés dans le commerce du monde, je dis du monde chrétien, mais si rares et si sévèrement punis dans la ferveur de la primitive Eglise ; certains péchés qui n'ont rien d'infâme au jugement des hommes, mais qui n'en sont pas moins damnables devant Dieu ; certains péchés que l'on commet sans honte, et dont on s'accuse sans douleur : quand il vous découvre, par exemple, le danger qu'il y a d'ouvrir ou de continuer, d'approuver ou d'entendre même des discours qui blessent, quoiqu'imperceptiblement, la pureté des mœurs, les lois de la charité, la vérité de la religion, la docilité de la foi, et la soumission que l'on doit aux décisions de l'Eglise ; d'autoriser par votre usage des modes indécentes et contraires à la modestie chrétienne ; d'entretenir par vos complaisances des liaisons suspectes, et peu convenables à l'édification publique ; de contribuer par votre présence à l'entretien, à la vogue de gens frappés des anathèmes de l'Eglise, quelle est alors votre excuse la plus ordinaire? Le moyen,

dites-vous, d'être du monde, et de faire autrement qu'on ne fait? Ah! Chrétiens, permettez-moi de tirer votre condamnation de ce que vous alléguez pour votre défense. Le moyen, dites-vous, d'être du monde, et de faire autrement que le monde? Il est donc, selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans avoir part à tous ses abus; selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans risquer sa conscience; selon vous-mêmes, impossible d'être du monde sans s'exposer au péril continuel d'offenser Dieu, et, par conséquent, selon vous-mêmes, vous êtes obligés, de la manière que je vous l'ai enseigné, de fuir le monde et de vous en séparer, si vous voulez conserver votre innocence, et assurer votre salut.

A ce premier témoignage de chaque mondain en particulier, ajoutons le témoignage du monde en général; témoignage en apparence bien différent du premier, mais dont je vais cependant tirer la même conséquence. Car, tandis que le mondain plus sincère gémit en secret, au pied des autels, des piéges inévitables que le siècle tend à la vertu, le monde paraît en public s'applaudir de sa probité, et faire trophée de son innocence. Semblable à ces honnêtes païens que saint Augustin entreprenait de confondre, il n'apporte point d'autre réponse à tous les anathèmes qu'on lance contre lui dans les chaires chrétiennes que cette vague apologie: Quel est donc mon crime? à qui fais-je tort? où est le bien que je ravis? l'honneur que je flétris? la vie que j'attaque? *Bene vivo; nullam rapinam facio; nullo adulterio coinquinor.* Accordons-lui, Chrétiens, cet éloignement prétendu des grands crimes; c'est assez que ses mœurs attestent pour lui son éloignement effectif de toute pénitence. Que sa vie soit au dehors sans reproche, c'est ce qu'on pourrait bien contester; mais qu'au fond elle soit aussi sans austérité, c'est de quoi maintenant il faut qu'il tombe d'accord. Qu'il publie tant qu'il lui plaira avec le pharisien de l'Evangile: Je ne suis ni fornicateur, ni fourbe, ni adultère comme les impies: *Non sum, sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri* [1]. Au moins avouera-t-il sans peine qu'il ne peut ajouter: Je jeûne régulièrement deux fois la semaine, et je donne exactement la dîme de tous mes biens aux pauvres: *Jejuno bis in sabbato: decimas do omnium quæ possideo.* Et, en effet, mes frères, quelle preuve de pénitence le monde pourrait-il nous donner, lui qui, parce qu'il se croit exempt de grands crimes, n'en reconnaît point l'obligation et la nécessité? Quelle rigueur voudrait-il exercer sur son corps et sur ses sens,

[1] Luc., XVIII, 11.

lui qui du matin au soir s'applique uniquement à les flatter? oserait-il seulement prononcer le nom d'austérité, lui qui se pique de délicatesse? La pénitence se nourrit de soupirs et de larmes; et le monde tient les ris et les jeux à sa suite : la pénitence aime le silence et la retraite; et le monde se soutient par les assemblées et les conversations : la pénitence fuit la lumière, se cache aux yeux des hommes; et le monde cherche à se produire, et veut représenter. Mais encore en quoi le monde ferait-il consister les exercices de sa pénitence? Tenons-lui compte des apparences de mortification les plus légères : je veux en l'attaquant aujourd'hui qu'il ne me puisse reprocher ni d'exagérer ses vices ni de diminuer ses vertus. Serait-ce dans les jeûnes et dans les abstinences de l'Église? et ne sait-on pas que dans le grand monde ces saintes pratiques ne sont guère en usage, lors même qu'elles sont commandées sous peine de péché? que les moindres prétextes passent pour de grandes raisons de s'en dispenser? que parmi ceux mêmes qui, pour l'édification, en conservent encore quelques faibles vestiges, les adoucissemens et les mitigations ont fait de ces intervalles de pénitence des changemens de délices? Serait-ce dans les afflictions et les disgraces? il y en a, je l'avoue, dans le monde. Mais qu'elles sont rares, s'écriait David, parmi les heureux du siècle! *In labore hominum non sunt* [1] : qu'elles sont au moins légères en comparaison des fléaux qui fondent sur le commun des hommes! *Cum hominibus non flagellabuntur:* Qu'elles sont courtes! et que leurs larmes sont bientôt desséchées par le retour des plaisirs qui viennent en tarir la source! *Non est firmamentum in plaga eorum.* Ajoutons qu'elles sont souvent inutiles, perdues, perverties même par le mauvais usage qu'ils en font, en impatiences, en murmures, en imprécations, en blasphèmes, en un mot, en sources intarissables de péché. Serait-ce dans les peines attachées à leur état, à leur condition, à leurs emplois et à la conduite de leurs affaires! Ah! Chrétiens! ce n'est point le supplice, disait un saint Père, c'est la cause qui fait les martyrs : *Causa fecit martyres.* Et c'est aussi le motif et non la peine qui fait les pénitens : *Causa fecit pœnitentes.* Tous travaillent dans le monde, les mondains comme les Chrétiens, mais dans des vues bien différentes. Ceux-ci, pour satisfaire à Dieu, et ceux-là pour se satisfaire eux-mêmes : les uns pour acquérir les biens du ciel, et les autres pour mériter les récompenses de la terre; les premiers pour fuir l'oisiveté, et

[1] Ps. LXXII, 5.

les seconds pour se la rendre plus délicieuse ; ici c'est pénitence ; là c'est amour-propre. Serait-ce enfin dans cette victoire si vantée sur les passions honteuses, sur les inclinations corrompues, sur les désordres grossiers? Cela serait bon, répond saint Eucher, si le mondain en triomphait par les armes surnaturelles de la foi, de l'espérance, de la charité; mais non : c'est par les liens naturels qui l'attachent au soin de sa réputation, qui le captivent sous les lois du respect humain, qui l'enchaînent à la suite de sa fortune; en sorte, dit ce Père, que le monde n'évite les péchés énormes et crians que par un péché plus délicat et plus subtil; et que chez lui la fuite du vice n'est pas exempte de vice : *Non est vacua vitiis abstinentia vitiorum.* Il est donc impossible d'être du monde, et de pratiquer la pénitence : vérité dont le monde même est si convaincu qu'il ne peut accorder la vue d'une vie mondaine et l'opinion d'une conversion chrétienne; qu'il dispute le nom de pénitens à tous ceux qui, sans rompre avec lui, rompent avec leurs mauvaises habitudes; qu'il impute leur changement apparent à des vues extérieures et humaines plutôt qu'à des touches secrètes et divines; qu'il va tout au plus chercher la cause de leur amendement dans la maturité de leurs esprits revenus de leurs jeunes erreurs, et jamais dans la componction de leurs cœurs repentans de leurs égaremens passés. Le monde est malin; je le sais : *Mundus totus in maligno positus est*, dit saint Jean. Mais ce n'est pas toujours par malignité qu'il pense de la sorte ; c'est par l'impossibilité d'allier ensemble les leçons de la pénitence et l'école du monde. Vérité que le monde même semble si fort respecter, que lorsqu'il voit approcher le temps de la mort pour quelqu'un de ses partisans et de ses esclaves, temps où l'on ne peut renoncer à la pénitence sans renoncer au salut, alors il le tient quitte de toute assiduité, et est le premier à lui faire entendre qu'il faut désormais penser à la retraite. Combien de fois avez-vous entendu dire dans des cercles profanes les mêmes paroles que saint Jérôme disait d'un vieux mondain? Que fait cet homme dans le grand monde? est-il sage d'y paraître encore? sa tête est toute blanche, ses genoux tremblent, son grand âge a semé les rides sur son front; son corps penche vers la terre, il touche à sa fin, et déjà l'on prépare son cercueil : *Incanuit caput, tremunt genua; et fronte tot rugis arata vicina est mors in foribus; designatur rogus.* Qu'il songe donc au grand voyage qu'il va faire; qu'il envoie au ciel ce qu'il risque tous les jours au jeu, ou ce qu'il consume en de folles dépenses : qu'il prenne congé du monde, ou le monde le lui donnera : *Paret*

sibi viaticum, quod tam longo itineri necessarium est; secum portet quod invitus dimissurus est.

Ainsi parle le monde même; et de là, Chrétiens, quel avantage ne pourrais-je pas tirer contre lui? Je pourrais ici montrer que dans sa liaison on ne peut bien vivre, puisque de son propre aveu on n'y apprend point à bien mourir. Je pourrais lui faire voir, par la décision du dernier concile œcuménique, que la vie qu'il mène n'est point une vie chrétienne, puisqu'elle n'est pas une vie pénitente, et beaucoup moins une pénitence continuelle : *Christiana vita, perpetua pœnitentia.* Je pourrais le convaincre par l'Évangile que le chemin qu'il tient et qu'il enseigne ne peut être le chemin du salut, puisque sans difficulté c'est le plus large, le plus commode et le plus suivi. Je pourrais, le crucifix en main, le confondre, en lui montrant, avec saint Bernard, une opposition monstrueuse, entre des membres délicats et un chef couronné d'épines, des membres immortifiés et un chef couvert de plaies et de sang, des membres avides d'honneur et de plaisir, et un chef rassasié d'opprobres et de douleurs. Mais sans entrer dans de nouvelles preuves, et réunissant simplement le double témoignage que vous venez d'entendre, l'un du mondain et l'autre du monde même, j'y trouve, contre l'alliance chimérique du monde et du salut, une démonstration sans réplique. Car, d'une part, le mondain, quand il veut parler de bonne foi, avoue qu'on ne peut être du monde et vivre dans l'innocence; et, d'autre part, le monde reconnaît qu'on ne peut être du monde et faire pénitence; de là que s'ensuit-il? sinon qu'on ne peut être du monde et se sauver; car il n'y a que ces deux voies qui conduisent au ciel, ou innocence, ou pénitence; ou pureté de mœurs, ou austérité de vie; ou grace baptismale, ou sévérité médicinale : tant de vertus dans le monde qu'il vous plaira, elles ne seront jamais de poids devant Dieu, si elles ne sont ou toutes pures, ou toutes crucifiées. Dans le commerce du monde, point de vertus sans tache : voilà le langage du mondain; dans la vie du siècle, point de vie sans plaisir : voilà la devise du monde; donc, si vous ne fuyez le monde, point de salut pour vous. (Le P. Ségaud.)

Il faut se détacher du monde.

Rompez donc, je vous en conjure, cette chaîne d'affaires et d'intérêts qui vous attachent à la terre; délivrez-vous de ces innombrables engagemens, de ces soins sans cesse renaissans qui rem-

plissent toute votre vie : car ce sont autant de liens auxquels chaque jour ajoute de nouveaux nœuds, et qui chaque jour rendent votre captivité plus dure et votre délivrance plus difficile; renoncez enfin, croyez-moi, à tous ces pénibles travaux, à toutes ces vastes entreprises, qui épuisent et abrègent notre vie déjà si courte, et qui ajoutent tant d'embarras volontaires aux inévitables embarras dont elle est déjà surchargée. Qu'est-ce que, après tout, qu'une si triste existence? une continuelle alternative de fausses joies et de chagrins cuisans; tantôt des désirs et des desseins qui nous ôtent le repos; tantôt des espérances que l'inquiétude empoisonne, des succès que la crainte accompagne, des revers que la honte et le dépit rendent insupportables. Dans ce perpétuel mouvement, on cherche en vain un jour de calme, un moment de tranquillité; nulle stabilité, nulle assurance dans aucune condition : les plus basses comme les plus élevées ont leurs inconvéniens et leurs vicissitudes ; les petites sont exposées à l'injustice et à l'oppression, les grandes à l'envie et à la haine. Veut-on borner son ambition, on est dominé et comme écrasé par mille ambitions supérieures; prétend-on monter au premier rang, on rencontre le principe de sa chute dans l'excès même de son élévation. Voilà, mon ami, voilà cette vie, si courte, si l'on considère les vains projets qui la remplissent; si longue, si nous comptons les ennuis et les peines qui l'assiègent.

Les hommes, je le sais, tiennent aux choses de ce monde par deux motifs puissans qui, en flattant à la fois leur orgueil et leur sensualité, les attachent par des liens fort difficiles à rompre. Premièrement, ce sont les richesses, sources de mille délices, et secondement, les honneurs, principe de la gloire humaine. Cependant ce ne sont pas les satisfactions que procurent les richesses qui peuvent remplir le cœur de l'homme; il n'a pas été formé pour elles, et, au milieu de ces inutiles trésors, il demeure vide et dans une indigence digne de pitié. La gloire et les grandeurs humaines ne sont pas plus propres à le satisfaire : car elles ne sont au fond qu'illusions et vanité, et ce n'est pas sur cette base fragile que peut être fondée la véritable élévation de l'homme. Ce sont pourtant ces deux funestes passions qui nous tiennent asservis sous un joug honteux, qui déposent dans notre cœur le germe de tous les vices, en promettant à nos sens tous les plaisirs, et qui entretiennent en nous cette ardeur inquiète à chercher sans cesse dans de nouveaux désordres un remède contre la fatigue des désordres passés.

Et d'abord, en ce qui touche les richesses, qu'y a-t-il au monde

de plus pernicieux? Difficiles à acquérir, plus difficiles à conserver, l'injustice est la source ordinaire des richesses qui, à leur tour, deviennent la source de mille injustices. Ne sont-elles pas, en effet, la cause de presque toutes les haines qui divisent les hommes? et n'est-ce pas justement qu'un écrivain a dit : « Que « sont les richesses, sinon un gage assuré de persécution? » Exposées aux regards des envieux comme une proie qui leur est offerte, il n'est rien qu'ils ne tentent pour s'en rendre les maîtres. Les calomnies ou les proscriptions, la ruse ou la violence, tous les moyens leur sont bons pourvu qu'ils satisfassent leur cupidité.

Mais je veux bien supposer qu'obtenues par des voies légitimes, elles ne vous soient pas ravies par l'injustice : êtes-vous sûr pour cela de les conserver long-temps? N'y a-t-il pas, même sans compter la mort, mille chances de les perdre? et cette incertitude seule ne devrait-elle pas en détacher votre cœur? Le Prophète a dit : « L'homme amasse des trésors, mais il ignore pour qui il les « amasse [1]. » Cependant je suppose encore que vous les puissiez léguer à un héritier de votre nom : qui vous dit qu'il ne dissipera pas bientôt en folles dépenses ces richesses si péniblement amassées par vos soins, et qu'elles ne serviront pas à alimenter les désordres d'un fils que vous aurez mal élevé ou d'un gendre que vous aurez mal choisi? Ainsi donc, tout à la fois incertain de la durée de votre possession, incertain de l'usage que l'on en fera après vous, comment pouvez-vous y placer vos espérances?

Et remarquez, je vous prie, dans quel étrange égarement la cupidité jette les hommes : par amour pour des biens qui vous sont étrangers, vous cessez de vous aimer vous-même; pour y penser, vous vous oubliez. Car les objets de votre passion ne tiennent point à vous; ils sont hors de vous, et ils vous font, pour ainsi dire, sortir de votre propre cœur. Ah! rentrez-y au plutôt pour apprendre à vous préférer ce qui n'est pas vous, à ce qui ne sera même pas long-temps à vous, et soyez-vous plus cher que tous ces vains trésors. Certes, si nous faisions choix d'un ami, nous exigerions avec raison qu'il nous aimât plus que notre fortune; et, dans un danger, nous lui saurions plus de gré d'avoir sauvé notre vie que nos trésors. Eh bien! puisque vous devez vous être à vous-même votre plus fidèle ami, traitez-vous comme vous souhaiteriez qu'un autre vous traitât, et remplissez envers vous les plus simples devoirs de l'amitié. Il me semble que ce n'est pas trop exiger.

[1] Ps. XXXVIII, 7.

Quant aux honneurs dont le monde se montre si jaloux, je vous demanderai d'abord quel cas un homme raisonnable en peut faire, quand il voit la fortune y élever indifféremment les méchans et les bons, et confondre dans ses faveurs le vice et la vertu, l'intrigue et le mérite? Car on ne peut nier que ce qui devait être une marque de distinction ne soit au contraire devenu, par un singulier bouleversement, un signe de confusion; de sorte que ces honneurs, qui originairement avaient été institués pour indiquer la différence entre les hommes vertueux et capables et les hommes inhabiles et pervers, sont précisément devenus aujourd'hui un trait de ressemblance commun aux uns et aux autres. Or, en pareil cas, il est plus honorable, ce me semble, de les fuir que de les rechercher; et ne trouvez-vous pas, comme moi, qu'il y a plus de véritable gloire à se distinguer par la pureté de ses mœurs et l'éclat de ses vertus, que par de frivoles dignités qui n'honorent personne quand tout le monde peut y atteindre?

Encore si cette gloire, toute vaine qu'elle est, du moins était durable : mais ce siècle n'a-t-il pas vu des hommes comblés d'honneurs, environnés d'hommages, appelés aux plus sublimes emplois, et dont l'élévation et la fortune avaient même surpassé les espérances; ne les a-t-il pas vus, dis-je, briller un instant, puis disparaître pour toujours? Mais, élevant nos regards plus haut, considérons aussi la majesté des princes de la terre : rien n'a égalé leur grandeur; leur opulence a été toute royale; la terre leur a offert le tribut de ses plus rares merveilles; resplendissans d'or et d'argent, leurs palais éblouissaient les yeux; les diamans étaient semés sur leurs vêtemens, et les pierres précieuses étincelaient sur leur trône; tout autour d'eux respirait la magnificence; leur volonté seule réglait le destin des peuples, et leurs simples paroles étaient des lois. Enfin qui eut jamais une puissance égale à leur puissance? et cependant ils sont tombés, et tout cet éclat s'est évanoui, et ces immenses richesses leur ont échappé; elles ont disparu, et eux-mêmes ont disparu avec elles!

L'histoire de ces règnes fameux, si près même qu'ils soient de nous, déjà ne nous paraît plus qu'une suite de brillans mensonges, et nous la reléguons presque parmi les fables : car un peu de temps a suffi pour effacer jusqu'à la trace de toutes ces grandeurs. Ceux mêmes qui les possédaient s'en sont vus abandonnés; et, de tant de richesses et de puissance, il ne leur est resté, à l'heure de la mort, que le trésor de leur foi et la couronne de leurs vertus. Ce sont ces biens-là seuls qui, comme autant d'amis fidèles, les ont

accompagnés devant le Juge suprême; ce sont ces biens-là seuls qui, alors que tout le reste leur manquait, ont pourvu à leurs besoins et assuré leur repos. Aussi ne reconnaissent-ils plus maintenant d'autres biens et n'estiment-ils plus d'autres richesses! Imitons-les, et puisque notre nature nous porte à aimer la fortune et la gloire, ne changeons point notre inclination; changeons-en seulement l'objet; laissons le faux pour le vrai; abandonnons ce qui passe pour nous attacher à ce qui demeure : enfin quittons volontairement ces biens de la terre, qui bientôt nous quitteront, et méritons, par ce sacrifice, que Dieu nous accorde en échange l'éternelle possession des biens du ciel. (Saint Eucher, *Lettre à Valérien.*)

Péroraison.

Le Prophète s'écrie : L'homme n'est qu'une vapeur, sa vie s'échappe et disparaît comme une ombre. *Jusqu'à quand donc, enfans des hommes, aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge? La scène* de ce monde passe, emportée par un continuel mouvement. Une saison succède à une autre; on passe d'un âge à un autre pour n'y plus revenir. Le cours fugitif des années, des mois, des jours, nous dit avec quelle rapidité le monde fuit! On n'est entré dans cette carrière de la vie qu'à la condition d'en sortir. Chaque pas que vous y faites vous pousse vers la fin. Vous n'êtes sorti du sein où vous avez pris naissance que pour cheminer vers le tombeau, pour n'en plus sortir. Au moment où paraît un nouvel habitant de la terre, un autre l'a quittée. A côté de cet avare qui thésaurise et cache soigneusement son or, un autre s'en va les mains vides, forcé de tout abandonner. Jetez les yeux sur cette succession éternelle des héritages d'une famille à une autre. Riches, pauvres, n'importe; il faut faire place à ceux qui viennent après nous. *Vanité des vanités, et tout est vanité*, s'écrie le Sage. C'est une roue qui tourne sans cesse sur elle-même, entraînant avec soi les saisons et les années. Ce qu'on appelle biens, ce qu'on appelle maux, est sans réalité, sans nulle consistance. Un moment dans l'abondance pour tomber après dans l'indigence. Le plaisir vient, vous en jouissez quelques instans, vous croyez l'avoir saisi; il est déjà loin; le chagrin l'a remplacé. Aujourd'hui dans la joie, demain dans les larmes et les gémissemens. Hier, vous célébriez votre mariage; une épouse dans la jeunesse vous laissait espérer de longs jours passés avec elle; la mort était venue prendre sa place au

banquet nuptial; elle l'attendait, cette épouse, pour la frapper au moment où elle s'y attend le moins, l'arracher d'entre vos bras, et vous plonger dans les amertumes d'un deuil bien plus sensible que ne le furent tous les plaisirs qui précédèrent. Cet homme que vous voyez éclatant sous la pourpre, étaler son orgueil avec la pompe de sa parure, attendez un moment: dépouillé de ses riches ornemens, il va descendre dans la tombe, pour y apprendre qu'il n'a fait qu'un beau songe, et pour s'y retrouver seul avec les insectes qui lui filent un autre vêtement. Voilà donc à quoi viendront aboutir les pensées de cet autre, qui s'occupe aujourd'hui de construire un magnifique palais, qui en parcourt déjà les vastes galeries: saisi par la mort, le voilà gisant sur un lit de quelques pieds, enchaîné à la souffrance, bientôt mourant. A peine a-t-il fermé les yeux, les ministres de la mort sont accourus; ils garrottent et ses pieds et ses mains; ils l'enveloppent des pieds à la tête du linceul funèbre, pour l'entraîner hors de sa propre maison, sans lui accorder une demi-journée de grace. On l'emporte à la hâte, et le voilà au fond du sépulcre pour y rester tout seul. Tel est le dénoûment par où se termine la vie; oui, *tout n'est que vanité et affliction d'esprit.* Ses jours ont disparu, ils ont fui à tire-d'ailes, avec l'agilité d'un songe; et c'est comme s'il n'avait jamais été. Que devient à ce redoutable moment ce grand si fier de sa puissance et du haut rang qu'il occupe, employant tour à tour la violence et l'artifice, qui ne songe qu'à écraser tout ce qui l'environne du poids de son insolence, qu'à en faire ses tributaires et ses esclaves, qu'à s'enrichir des dépouilles qu'il ravit? Lui et tout son faste, ce ne sera qu'un peu de cendre: *Vanité et affliction d'esprit.* Je compare le monde à la nuit où l'on dort, bercé par des rêves trompeurs. Dupe de ces illusions, on croit tenir ce que l'on voit; on est riche, on est gouverneur de province, élevé par dessus les autres, magnifiquement vêtu; on voit un peuple entier ramper à ses pieds; on est ivre de bonheur. Le jour vient, on s'éveille; tout a disparu. Ce n'était qu'un vain songe. Pas la moindre trace de ces prospérités imaginaires. Voilà le monde. Ainsi, au moment où le corps se trouvera plongé dans la nuit du tombeau, l'ame, réveillée de son assoupissement, ouvre les yeux, et cherche inutilement autour d'elle les songes agréables auxquels elle s'abandonnait; elle gémit, elle s'étonne et s'effraie de sa crédulité, elle aperçoit ce qu'elle n'avait pas soupçonné jusque là. Elle déplore son erreur; il n'est plus temps. Il lui arrive ce qu'éprouvent tous ceux qui, au sortir d'un songe flatteur, se retrouvent dans leur indigence et leurs chagrins

d'auparavant. Ils s'en croient être plus pauvres encore par les comparaisons. On n'envisage qu'avec effroi cette nudité réelle, cette longue accumulation de crimes dont on s'est rendu coupable, et dont la chaîne vous enlace de toutes parts. Il en sort comme un nuage sombre dont on se sent enveloppé, sans pouvoir y échapper. Nulle issue, partout des crimes, des iniquités qui s'offrent à votre vue. L'ennemi du salut vient alors assiéger vos derniers momens; il se présente tel que l'exacteur impitoyable, reproduisant sous vos yeux ces songes mêmes dont le monde fascina votre imagination séduite. Il vous rappelle ces biens dont la poursuite vous faisait oublier le service de Dieu, ces faux biens dont la mort nous a dépouillés; il insulte à votre indigence; il accuse et ces passions honteuses de qui les jouissances vont être châtiées par les supplices des Enfers, et ces concussions, ces violences, ces artificieuses manœuvres, ces emportemens, ces jalousies secrètes qui de loin attisaient les feux du courroux céleste. Il déroule sous vos yeux le tableau tout entier d'une vie pleine tout entière d'iniquités. Amères révélations! elles remplacent bien douloureusement les songes décevans qui remplirent le cours de cette vie, et qui deviennent alors autant d'instrumens de supplices. Ah! gardons, gardons-nous donc des perfides amorces d'un monde qui passe. N'oublions pas avec quelle promptitude il s'écoule et se précipite vers sa fin. Le jour, l'heure présente n'arrêtent point le jour et l'heure qui s'avancent; vainement feriez-vous tous les efforts imaginables pour empêcher qu'ils n'arrivent; c'est comme si l'on voulait détourner le cours d'un fleuve par le mouvement de sa main. Vous êtes dans le monde. C'est pour le quitter au moment fixé; il ne vous est pas donné de le reculer tant soit peu. Chaque portion de votre vie vous la dérobe en détail, sans que vous vous en aperceviez. Chacune des heures que vous avez vécu en a emporté une partie; elles la minent et l'altèrent insensiblement, jusqu'à ce que la trame en soit complétement épuisée. (Saint Ephrem.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LE MONDE.

EXORDE.

Quum intrasset Jesus Hierosolymam, commota est universa civitas.

Jésus étant entré dans Jérusalem, toute la ville fut émue. (*Matth.*, XXI.)

L'apparition de Jésus-Christ dans Jérusalem y répand le trouble, et partage ses habitans. On l'a vu faire son entrée dans le temple, comme un Législateur souverain qui vient rendre à la maison de Dieu l'honneur qui lui est dû, en chassant de son enceinte les profanateurs, en même temps qu'il s'y fait reconnaître pour le Maître de la nature, à qui il suffit d'une parole pour guérir les aveugles et redresser les boiteux; et l'on s'est écrié qu'il est véritablement un Prophète, le Messie fils de David : *Hosanna filio David* [1]. Mais, d'autre part, les pharisiens et les docteurs de la loi s'indignent, et leur sombre jalousie a commencé déjà à conspirer contre lui. Ainsi s'accomplissait la prophétie que Jésus-Christ devait être en butte aux contradictions. Pour les uns, objet de bénédiction et de salut; pour les autres, sujet de scandale et de ruine. Et c'est ce qui a lieu encore non seulement parmi les infidèles, mais parmi les Chrétiens eux-mêmes. Tout en le reconnaissant pour le Législateur venu du ciel, on se plaint de sa loi, on se récrie contre l'austérité de ses défenses et la rigueur de ses commandemens. On ne lui conteste pas le privilége ineffable d'être, ainsi qu'il s'appelle lui-même, la Lumière du monde; on lui sait gré d'être venu en dissiper les ténèbres, et présenter aux hommes le flambeau qui les éclaire pour la vie éternelle : *Ego sum lux mundi. Qui sequitur me, non ambulat in tenebris; sed habebit lumen vitæ* [2]. Mais on refuse de prendre cette divine lumière pour guide et pour règle de sa conduite. On se plaît dans

[1] Matth., XXI, 15. — [2] Joan., VIII, 12.

les ténèbres qu'il est venu dissiper, et l'on ne sait plus comment vivre chrétiennement dans le monde.

Ces ténèbres, c'est le monde qui les forme et qui les multiplie. L'un des plus tristes effets qu'elles produisent, c'est de confondre dans une fatale obscurité tous les objets, de couvrir quelquefois également et les maximes qui doivent diriger les hommes, et les erreurs qui sont la cause de leurs égaremens ; de leur dérober et le bien qu'ils devraient faire, et le mal qu'ils font; de les laisser placés, pour ainsi dire, entre le Christianisme et le monde, sans connaître assez distinctement la sainteté de l'un, la perversité de l'autre; de leur persuader qu'il est possible d'appartenir sans réserve à celui-ci, sans manquer à celui-là de fidélité; d'être Chrétiens et mondains selon toute l'étendue des deux termes, tandis que le Christianisme et le monde sont deux maîtres si essentiellement opposés qu'on ne les conciliera jamais.

Quel sera donc le moyen de prévenir les déplorables suites d'un si funeste aveuglement? C'est d'apprendre surtout à connaître les sages préceptes du Christianisme qui tendent à nous prémunir contre la séduction du monde, et c'est ce que je vais essayer de développer dans ce discours. Effrayé de l'opposition qui se trouve entre le Christianisme et le monde, on nous demande comment on doit se conduire chrétiennement dans le monde, et c'est à quoi je vais répondre : Soyez détachés du monde, craignez le monde. Le détachement du monde, première leçon et premier point; la crainte du monde, seconde leçon et second point. C'est par là que vous parviendrez à vivre chrétiennement dans le monde. *Ave, Maria.* (Le P. Lenfant, *Sur la Fuite du monde.*)

Il faut se détacher du monde.

Saint Cyprien, écrivant à Donat, son ami, lui trace cette peinture éloquente du monde : Imaginez-vous être élevé tout à coup sur le haut d'une montagne, d'où vous puissiez contempler à la fois tout le spectacle des choses humaines. Arrêtez un moment vos regards sur cette mer orageuse du monde; considérez-en les flots impétueux. Partout écueils, dangers et naufrages. Que si vous descendez dans le détail, quel épouvantable théâtre de crimes, de misères et de corruption ! Et le saint docteur en concluait la nécessité de la fuite du monde.

Qu'est-ce que le monde? avait demandé avant lui un Prophète; et il répondait : C'est le séjour du mensonge, où il n'y a ni justice, ni miséricorde, ni connaissance de Dieu, ni foi, ni religion : *Maledictum*, *mendacium*, *homicidium*, *furtum*, *adulterium inundaverunt* [1]. Est-il possible d'habiter une région contagieuse, sans y respirer un air infecté? C'est aussi ce que l'apôtre saint Jean insinue, quand il nous avertit que le monde tout entier, plongé dans l'iniquité, n'élève autour de lui que des vapeurs malignes et pestilentielles : *Totus mundus in maligno positus est* [2].

Eh! qu'avons-nous besoin, mes frères, d'emprunter les témoignages des docteurs et de nos oracles sacrés? Vos propres aveux, les descriptions que vous entendez faire chaque jour de la corruption du monde, n'enchérissent-elles pas sur les descriptions que nous pourrions en faire? Et, en supposant même qu'elles ne s'appliquent pas à ce monde poli au milieu duquel vous êtes engagés, et qui se vante d'être étranger à ces crimes éclatans dont le nom seul excite votre indignation, combien la dissipation de ses mœurs et la perversité de ses maximes ne suffisent-elles pas encore pour justifier l'anathème dont Jésus-Christ a frappé le monde sans exception! Non, le souverain Législateur n'a point condamné tel monde en particulier; sa sentence porte sur tout le monde, parce qu'il est tout entier source de scandales : *Væ mundo a scandalis* [3]. Or, cet oracle suffit à des Chrétiens. Pour connaître les dangers du monde et pour en triompher, c'est à la foi chrétienne à nous prêter et sa lumière et l'armure spirituelle dont parle saint Paul. Un des principaux enseignemens qu'elle nous prêche, c'est le détachement du monde. Voyons d'abord, mes chers auditeurs, comment ce détachement est étroitement lié aux principes du Christianisme; et nous en apercevrons la nécessité : examinons ensuite quelle est la nature de ce détachement, selon les règles du Christianisme, et nous en reconnaîtrons la sagesse.

Ce que j'appelle le détachement du monde, c'est, par rapport à ceux que leur condition et les ordres de la Providence appellent à vivre dans le monde, non un divorce absolu qui les en sépare à l'extérieur, pour les amener dans la solitude; on peut, dit saint Jérôme, vivre dans le monde sans avoir l'amour ni l'esprit du monde; mais un détachement de cœur qui les élève au dessus de ses prétendus biens, de ses joies frivoles, de ses coupables dissipations; un renoncement intérieur qui éteigne dans la volonté

[1] Os., IV, 2. — [2] I Joan., V, 19. — [3] Matth., XVIII, 7.

toute affection pour le monde, et qui se manifeste par les œuvres que Jésus-Christ nous commande; c'est là, mes chers auditeurs, le caractère propre et distinctif de ce détachement.

Le Chrétien, nous dit Tertullien, n'est qu'un voyageur égaré loin de sa patrie; citoyen de la céleste Jérusalem, vous n'êtes, ô mon frère, qu'un étranger dans ce monde: *Tu peregrinus es mundi hujus, civis supernæ Jerusalem.* Ce n'est pas pour vous que sont faites les joies du siècle; laissez-les à ceux qui bornent leurs espérances à une vie d'un moment; mais vous, vous disciple d'un Maître qui a dit: *Le monde sera dans la joie, vous dans les larmes*, choisissez pour votre partage, dans ce monde, tout ce qui est contraire à ses plaisirs: *Nihil tibi cum gaudiis sæculi, imo contrarium habes.*

Ce n'est là que l'expression précise et la suite naturelle des vérités du Christianisme. Interrogez son divin auteur, Jésus-Christ. Qu'est-il venu enseigner aux hommes, en même temps qu'il a vécu au milieu d'eux pour les sauver? Qu'il n'est qu'une chose nécessaire, c'est le salut; que, pour y parvenir, il faut marcher, non pas dans les sentiers du monde, mais dans la voie étroite que lui-même nous a tracée; qu'il n'est de vrais trésors à amasser que pour le ciel, où ils ne peuvent ni diminuer ni périr; que la conquête de l'univers n'est rien pour celui qui perd son ame; qu'il faut chercher, en premier lieu, le royaume de Dieu et sa justice; que s'aimer soi-même dans le temps (il s'agit d'un amour tout humain), c'est ménager sa perte pour l'éternité; en un mot que, pour avoir place au nombre de ses disciples, c'est par le renoncement et l'abnégation qu'on doit le mériter. Comment, en effet, mes chers auditeurs, mériter le titre de disciple de Jésus-Christ sans l'exercice des vertus qu'il commande? Et, parmi les vertus chrétiennes, en est-il une que l'attachement au monde ne combatte, qu'il ne tende à déraciner?

Que sont les passions des hommes, considérées sous le rapport qui les rend coupables? Que leurs affections immodérées pour les biens du monde; affections qui les dominent et qui dirigent leurs pensées, leurs sentimens, leur volonté, tout leur être; affections dont les désordres varient selon la diversité de leurs objets, et dont l'expérience nous apprend (et la preuve en serait facile par le détail) que résultent tous les vices; affections qui nous autorisent à conclure qu'un cœur trop vivement attaché au monde ne saurait être un cœur vertueux.

Quelles ténèbres ne répand point cet attachement sur les vérités

mêmes de la religion! Et si, comme dit l'Apôtre, l'homme terrestre ne sent pas les impressions de l'esprit de Dieu [1], est-il disposé à en apercevoir la lumière, à en écouter la voix? Fixé par son inclination naturelle aux biens sensibles dont il jouit, cherchera-t-il à s'élever à ceux que la foi propose?

Dès là que devient pour lui cette espérance sublime dont Dieu lui-même est l'objet? Hélas! les dons que Dieu accorde en cette vie bornent en même temps la vue et les désirs de la vie future. Tout occupé de ce qu'on possède avec tant d'attache, on est peu frappé de ce qu'il faut obtenir par des efforts : on craint, et l'on craint exclusivement ce qui contrarie les douceurs de la possession présente; et, quand on trouve de fausses délices dans Babylone, on se console aisément de l'exil de Jérusalem.

C'en est donc fait alors de cet amour de préférence si indispensablement dû à Dieu; et combien c'est l'aimer peu que de n'être pas disposé à sacrifier tout à l'exacte observation de sa loi!

Je parle de sacrifice; or, pour un cœur attaché à la terre, quelle maxime! Connaît-il la patience dans les maux, la résignation dans les revers, la soumission aux vues de Dieu, la subordination de sa volonté aux desseins de Dieu? En goûtera-t-il les consolations, celui qui n'estime et ne recherche que le monde?

Vous le savez, mes frères; dans les divers genres de béatitude que propose aux Chrétiens leur adorable Législateur, il n'en est pas une où le Fils de Dieu préconise ce qu'on appelle les avantages du monde. Je ne lis point : Heureux les grands, heureux les riches, heureux ceux que les plaisirs suivent, que la fortune favorise, que le monde respecte, qu'il reconnaît pour ses maîtres! c'est le langage des hommes, ce n'est point le langage de Dieu. Je lis au contraire : Heureux les humbles, heureux les pauvres, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent, heureux ceux qui ont le cœur pur! le royaume des cieux sera leur partage. Le ciel est donc promis à ceux que la terre ne réussit pas à s'attacher. Des leçons de Jésus-Christ, j'en appelle à ses exemples; car il n'est pas de lui comme des hommes qui souvent détruisent, par leur conduite, ce qu'ils établissent dans leurs discours; et je le trouve aussi parfaitement mon modèle qu'il s'est montré éloquemment mon maître. Or, quelle conséquence dois-je tirer de ses instructions et de sa vie? Faites-y une singulière attention, mes chers auditeurs; car, c'est ici le développement de l'essence

[1] I Cor., II, 14.

même du Christianisme, dont trop souvent on ne se forme qu'une idée vague et superficielle; d'où il arrive qu'on porte stérilement l'auguste nom de Chrétien, qu'on ne s'est point appliqué à approfondir.

Être Chrétien, selon la véritable étendue du terme, est-ce donc se borner à offrir à Jésus-Christ le facile tribut de quelques adorations? Non, mes chers auditeurs; c'est encore l'écouter, le croire, l'imiter. C'est, selon la doctrine de saint Paul, se revêtir de Jésus-Christ, vivre de la vie même de Jésus-Christ, en être les fidèles imitateurs, saints, parfaits comme lui. Or, je vous le demande, suivre les usages du monde, et partager ses plaisirs, est-ce ressembler à Jésus-Christ? N'est-ce pas bien plutôt se déclarer l'ennemi de Jésus-Christ, abjurer son Evangile? Être Chrétien, nous disent d'une commune voix tous les saints docteurs de l'Eglise de Jésus-Christ, c'est être rendu à la sublimité de notre première destination; or, cette première destination, c'était la possession de Dieu. Dès qu'il vous a rendu vos droits, il faut donc qu'il redevienne lui-même l'objet de vos vœux et le terme de vos espérances. De là vient qu'en rétablissant vos droits par la grace du baptême, il a exigé cette renonciation solennelle à ce qui pouvait vous éloigner de lui, et singulièrement aux vanités du monde. Être Chrétien, c'est se rappeler, avec saint Paul, que le temps est court, que le monde n'est qu'une figure qui passe; qu'il est sage d'en user comme n'en usant pas, et que, n'ayant point ici-bas une cité permanente, tous nos vœux, tous nos efforts, toutes nos actions doivent se diriger sans relâche vers la patrie céleste pour laquelle nous sommes faits. Telle est, en substance, l'économie toute surnaturelle de la religion de Jésus-Christ.

Or, puisque cette religion divine propose une fin si relevée, si supérieure à tous les biens du monde, que ces biens ne peuvent avoir avec elle de rapport que celui du bon usage qu'on en fait; dès qu'elle ne nous fait envisager comme un avantage solide que celui de la vertu comme un sort désirable, que celui du Juste comme un vrai bonheur, que celui de l'éternité comme digne de nous, que ce qui nous rend dignes de Dieu; ne suit-il pas évidemment de ces principes qu'il n'est rien de plus essentiel et en même temps de plus raisonnable que de se détacher sincèrement du monde, et de s'attacher uniquement à Dieu? Rendons la chose aussi sensible qu'elle peut l'être. Je parle ici à des Chrétiens; ils sont les sincères adorateurs de Jésus-Christ, pénétrés de foi pour ses oracles, et pleins de confiance en ses promesses. S'ils ne sont

tels, que font-ils dans ce saint temple? Ce Dieu Sauveur y réside personnellement, et je n'y parais que pour prêcher son évangile. Or, cet évangile à la main, je consens que ce que l'esprit tentateur essaya autrefois à l'égard de Jésus-Christ même, l'esprit du monde le renouvelle par rapport à vous. Qu'il réunisse donc à vos yeux tout ce qu'il a de plus frappant; qu'il entasse ses vanités; qu'il accumule ses illusions; qu'il étale le présent avec pompe; qu'il vous dévoile l'avenir avec certitude; qu'il multiplie les offres de ses biens; qu'il en garantisse l'effet: voilà, sans doute, le piége le plus propre à vous faire tomber dans cette espèce d'idolâtrie à laquelle il ne cesse de vous inviter: *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me* [1].-Que ferai-je, mes chers auditeurs, pour en repousser l'effort? J'invoque le secours de Dieu et de sa grace, et je vous propose ensuite la plus courte et la plus simple réflexion, que je vous exhorte à faire sérieusement avec moi, et à méditer habituellement. A quoi vous servira le séduisant éclat des honneurs qui vous environnent, si, lorsque Dieu vous demandera compte de vos jours, il les trouve vides de mérite et de la seule gloire à ses yeux, les bonnes œuvres? Que deviendra le lustre de ces actions brillantes, dont les hommes chercheront peut-être à éterniser le souvenir dans l'histoire, si le Dieu qui se joue de l'élévation et de la chute des royaumes et des empires eux-mêmes n'a pas à récompenser dans vous de saints efforts, d'utiles travaux pour conquérir le ciel? Quel effet auront pour nous cette haute réputation et ces succès flatteurs, que du sein de vos talens on vit tout à coup éclore et se répandre avec tant d'éclat, lorsque, vous survivant à vous-mêmes sur la terre dans l'estime du monde, Dieu vous examinera uniquement sur la science des Saints? De cette fortune immense, source de tant d'agrémens et de délices, qu'offrirez-vous à Dieu, ce juge incorruptible, quand après vous avoir arraché totalement à vos possessions, il discutera ponctuellement votre conduite? Quel usage ferez-vous alors de cette faveur, de ce crédit qui firent ambitionner aux hommes votre protection, lorsque vous-même serez seul et sans protecteur devant Dieu, ce maître suprême, auprès duquel il n'est d'intercession que celle de la vertu? De tant de richesses accumulées avec tant de sollicitudes et d'embarras, peut-être d'injustices et de violences, que vous restera-t-il? Rien qu'un vaste monceau de sable, qui, au premier choc, s'écroulera sur vos têtes. Et de tout ce

[1] Matth., IV, 9.

cortége de gloire, de cette pompe de dignités et d'honneurs, de cette longue suite d'aïeux dont la vanité humaine est si fière, de ce vain bruit de renommée qui vous suivra par delà le tombeau, et dont rien ne sera entré avec vous dans la tombe, comme dit le Prophète, que vous restera-t-il, si vous veniez à perdre votre ame? Rien que la matière d'un plus rigoureux châtiment, et des charbons de feu amassés pour l'éternité. (Le même.)

Il faut craindre le monde.

Ne pas se permettre un vif attachement au monde, Chrétiens auditeurs, c'est déjà se prémunir contre lui. Mais ce n'est point assez encore; il faut échapper à ses dangers. Être détaché de ses biens, sans redouter ses écueils, c'est ne le reconnaître qu'à demi. On peut mépriser le monde et se perdre. Mais que faut-il craindre dans le monde? quel doit être l'effet de la crainte du monde? C'est ce que nous exposent les règles du Christianisme.

Gardons-nous d'en réduire les devoirs à la docilité de la foi. Si elle est le premier pas que doit faire vers Dieu celui qui veut en approcher, elle ne peut pas toute seule nous y réunir; et, puisque sans les œuvres la foi est morte, comment pourrait-elle nous donner la vie? C'est une calomnie des temps modernes de nous confondre avec l'ancienne synagogue, où tout le culte de la religion consistait, nous dit-on, dans le cérémonial, sans obliger rigoureusement le cœur ni les œuvres. Ce qui n'est pas vrai à l'égard du Christianisme ne doit être entendu qu'avec une sage réserve de la loi mosaïque elle-même. Sans doute que son peuple charnel mettait l'essentiel de la religion dans le culte extérieur; il se piquait d'observer fidèlement les purifications légales, sans songer à purifier l'ame de ses souillures; et, se faisant en quelque sorte un rempart de l'observation de ses rits contre la sévérité des préceptes moraux, les pharisiens surtout s'y croyaient autorisés à violer les commandemens, quand ils en avaient exactement rempli les pratiques; c'était là un criminel abus qui leur attira les reproches du Sauveur. Mais, de siècle en siècle, Dieu suscitait des Prophètes qui venaient troubler cette tranquillité funeste et arracher le bandeau que ce peuple grossier ramenait sans cesse sur ses yeux, jusqu'à ce que les temps fussent arrivés où il ne dût plus y avoir sur la terre que de vrais adorateurs; où Dieu, qui est un pur Esprit, ne fut plus adoré qu'en esprit et en vérité. Que s'il se rencontrait au sein du Christianisme de ces pharisiens plaçant l'essentiel de la

religion dans l'extérieur, ne nous lassons pas de leur rappeler, avec tous nos illustres docteurs, ces grandes, ces saintes maximes : Que le culte extérieur nous est prescrit pour établir, fortifier, animer le culte intérieur ; mais aussi ces actes extérieurs du Christianisme, parmi lesquels il en est qu'il est absolument nécessaire de pratiquer, d'autres qu'il est coupable de blâmer, qu'il est pernicieux d'abandonner, qu'il est édifiant d'accréditer, ne sont pas, à beaucoup près, tout le Christianisme. Que les impies cessent donc de le lui reprocher ; c'est le cœur de l'homme que la religion de Jésus-Christ veut rendre chrétien.

De là ce qui nous est enseigné de cette mortification du cœur, sans laquelle il se révolte ; de la guerre qu'il faut livrer à ses penchans pour qu'il triomphe de leur violence ; de la nécessité de veiller sur les sens qui s'efforcent à le séduire ; de l'éloignement des occasions dans lesquelles il succombe. De là cette opposition qu'il exige à l'amour déréglé de soi-même qu'il faut vaincre ; cette innocence de mœurs qu'il faut conserver ; cette haine implacable du péché qu'il faut nourrir ; cette sincérité de pénitence qui en expie les désordres. La nature en est effrayée ; mais Jésus-Christ, qui voulait en réparer la chute, ne devait pas en écouter les plaintes. Il n'est pas venu pour la consulter, mais pour la guérir. Il faut donc craindre, dans le monde, tout ce qui peut y exciter, y seconder, y fortifier les mauvaises inclinations de la nature, éloigner de Dieu, égarer le cœur, le pervertir. Et telle est, mes chers auditeurs, l'idée générale des dangers du monde, dont le Christianisme nous oblige à triompher.

Vous demandez quels sont les dangers à craindre dans le monde : question à laquelle, mes chers auditeurs, je n'ai d'autre réponse à vous faire qu'en vous invitant à rappeler, pour les comparer les unes avec les autres, les maximes de l'Évangile et celles du monde. Le monde estime et paraît n'estimer que l'éclat de l'opulence. Il envie le sort de ceux qui en jouissent, et Jésus-Christ semble avoir réuni sur les riches toutes les malédictions : *Væ vobis divitibus* [1]. Il parle en termes effrayans des difficultés que les richesses mettent au salut sur la terre, non pas qu'en elles-mêmes elles soient un crime ; elles sont, dans quelques uns, l'épreuve éclatante de leurs vertus, mais parce que leur mauvais usage devient aisément la source de tous leurs abus. Leur orgueil, leur faste, leur mollesse, l'insensibilité qui peut les suivre : voilà ce que vous avez à crain-

[1] Luc., VI, 24.

dre et à éviter. Le monde se plaît à écouter cette curiosité orgueilleuse et cette indocile fierté qui cite à son tribunal Dieu et sa parole, la révélation divine et ses mystères; et Jésus-Christ annonce que celui qui ne croira pas sera condamné : *Qui non crediderit condemnabitur* [1]. Cette téméraire audace, cette confiance en ses propres lumières, qui veut tout comprendre, tout expliquer, qui dispute, qui combat, qui résiste à l'autorité de Dieu : voilà ce que vous avez à craindre, et dont il faut soigneusement vous préserver dans le monde.

Le monde vante les douceurs d'une prospérité constante, il s'irrite des afflictions et des maux; et Jésus-Christ dit hautement que, pour se rendre digne de lui, il faut porter sa croix et le suivre : *Qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus* [2]. Cet éloignement de toute peine, cette horreur de tout sacrifice, ce trouble volontairement entretenu, ces murmures qu'on oppose à l'adversité, voilà ce que, dans le monde, vous avez à craindre, et ce qu'il faut nécessairement étouffer. Le monde, en même temps qu'il veut qu'on lui plaise, veut qu'on ne serve que lui. Il prodigue aux fidèles disciples de l'Homme-Dieu ses railleries et ses mépris; et Jésus-Christ déclare que si quelqu'un a rougi de lui devant les hommes, il rougira lui-même de ce mauvais serviteur devant son Père : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet* [3]. Cette pusillanimité qui s'alarme, cette lâcheté qui n'ose se montrer à découvert, cette faiblesse qui semble emprunter le voile de l'apostasie, ce respect humain qui fait abandonner les devoirs essentiels de la religion : voilà ce que, dans le monde, vous avez à craindre, et ce que rien ne peut excuser. Enfin, pour réunir tout sous une seule idée, le monde ouvre une carrière douce et facile; elle est semée d'agrémens; elle invite à la suivre. Poussé par l'impétuosité des penchans, on y court, on y vole plutôt qu'on n'y marche. Or, Jésus-Christ parle en termes exprès de ce que la voie qui conduit au royaume des cieux présente de difficile, en nous exhortant à y entrer; il peint, par l'expression même dont il use, les efforts qui doivent nous l'obtenir : *Contendite intrare per angustam portam* [4]. Cette vie aisée que rien ne gêne; cette vie indolente qui languit; cette vie molle qui énerve les vertus; cette vie dissipée qui affaiblit l'idée des devoirs; cette vie en apparence peu criminelle, parce que les grands excès en sont bannis, mais coupable, cependant, puisqu'elle est elle-même un excès de ce que la modération ren-

[1] Marc, XVI, 16. — [2] Matth., X, 38. — [3] Luc., IX, 26. — [4] Luc., XIII, 24.

drait légitime ; en un mot, cette vie mondaine, voilà ce que vous avez à craindre, et qu'il ne vous est pas permis d'imiter.

Je parle à votre foi ; qu'il me soit permis un moment d'invoquer votre sensibilité. Vous êtes Chrétiens ; vous aimez Jésus-Christ : qu'iriez-vous faire dans un monde où Jésus-Christ est outragé ? Pourrez-vous y sourire à l'impiété qui le blasphème, à la satire, à la médisance, à l'orgueil qui l'immolent dans les pauvres qui le représentent, dans les hommes qui sont ses frères ? Pourrez-vous applaudir au langage des passions qui, selon l'expression de saint Paul, renouvellent tous les jours au milieu de nous, non pas seulement dans les cœurs, mais hautement et au grand jour, le crime de ses bourreaux ? Pourrez-vous, dirai-je avec un pieux écrivain, voir tous les amateurs du monde courir en dansant, comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice, et vous faire, d'un spectacle si effrayant, un objet capable d'amuser votre loisir ou d'égayer vos ennuis ? C'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement, et vous aller consoler aux pieds de Jésus-Christ. Ah ! si vous pouvez, je ne dis pas trouver quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur ; peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquille ; peut-être vous-mêmes portez-vous dans le cœur les mêmes passions qui vous alarment si peu dans les autres.

Mais à quoi donc enfin doivent engager cette crainte salutaire et cette fuite courageuse du monde ?

Nous vous l'avons déjà dit, mes chers auditeurs : sinon à le fuir en effet, du moins à le fuir par affection. On quitte le monde, quand, au milieu de ses pompes, on sait se conserver inviolablement attaché à son Dieu. C'est là une des maximes de saint François de Sales, qui savait d'ailleurs si bien y conformer sa conduite. Fuyez Babylone, non pas ses murailles, mais son esprit et ses mœurs : *Egredimini de Babylone*[1]. « Fuyez-la d'esprit et de cœur ; d'esprit, en regardant avec mépris un ennemi que Jésus-Christ méprise ; de cœur, en regardant avec horreur un ennemi que Jésus-Christ réprouve. Cela vous paraît difficile ; mais il n'est question que de mettre en moi votre confiance, dit Jésus-Christ. J'ai vaincu le monde ; et le monde vaincu n'a que des efforts impuissans contre ceux qui mettent leur confiance en moi. *Confidite ; ego vici mundum*[2]. Triomphez du monde avec Jésus-Christ ; et, avec lui, vous siégerez pour juger et condamner le monde. »

[1] Is., XVIII, 20. — [2] Joan., XVI, 33.

Voilà la séparation dont Jésus-Christ nous fait à tous un devoir sacré, par son Evangile et par l'organe de ses ministres: séparation de pensées, de sentimens, d'affections, de langage et de conduite, qui vous éloigne courageusement du monde, dès que le monde cherche à vous éloigner de Dieu. Donnons du jour à cette maxime, en entrant dans un court détail.

Vous avez par état des liaisons avec le monde. Elles sont légitimes; le Christianisme ne les condamne pas. Mais nous vous disons, d'après ses principes, qu'il n'est aucun état dans le monde qui puisse vous autoriser à vivre selon le coupable esprit du monde, parce que le premier et le plus grand de vos titres, c'est celui de Chrétien, et que rien ne doit l'emporter sur les lois saintes du Christianisme. Engagés dans le monde, vous vous voyez environnés de dangers: réflexion salutaire; mais Dieu y pourvoit par ses secours, sa parole, ses sacremens, par le recueillement et la prière. Que de ressources vous ménage la grace! que de moyens elle vous fournit! Qu'une vive confiance en fasse assidument un saint usage; vous vivrez dans le monde, sans en adopter les erreurs et sans en partager les crimes. Dans le monde, il est des biens qu'on possède, des honneurs dont on jouit; faut-il nécessairement tout abandonner? Non, mais il faut nécessairement que l'équité règle les acquisitions, que la charité distribue les biens, que la modestie accompagne la gloire, que l'estime des dons naturels du Seigneur en rectifie l'usage. Dans le monde, on a des amis; la véritable amitié a des douceurs: faut-il nécessairement se les interdire? Non; mais il faut nécessairement nous ressouvenir que, comme nous devons nous aimer selon Dieu, il faut donc ne nourrir aucun sentiment contraire à la loi de Dieu; il faut, par conséquent, se tenir en garde contre ses propres inclinations, en prévenir la vivacité, en fuir les piéges, en modérer la force, en réprimer tout excès. Dans le monde, on forme des sociétés, on se distrait par des entretiens, on se permet des délassemens; faut-il nécessairement tout proscrire? Non; mais il faut nécessairement tout régler. Il est permis, sans doute, de ne pas se refuser aux agrémens honnêtes d'une société vertueuse; mais quel abus, quel aveuglement de n'être jamais seul avec Dieu et avec soi-même; de borner toutes ses occupations à ce qui devrait n'en être que l'intervalle; de céder à un tourbillon rapide qui entraîne les jours et les consume! Quel oubli d'en laisser écouler un seul, sans puiser dans la société qu'on entretient avec Dieu les préservatifs nécessaires contre les dangers des sociétés du monde! Les entretiens

sont destinés à lier les hommes; qu'ils soient donc à jamais bannis ceux qui les divisent. Si la vertu ne condamne pas à la continuité d'un austère silence, elle réprouve tous les discours qui peuvent la blesser; elle cesse de tolérer tout ce qui cesse d'être décent. Pourrait-elle surtout consentir que l'honneur et la réputation du prochain servent d'aliment à une cruelle malignité? Elle permet les amusemens; oui, mes frères; mais à la condition qu'elle les choisisse et qu'elle les épure; et c'est principalement là-dessus qu'elle doit redoubler et l'activité de votre vigilance et l'étendue de vos précautions. Ah! qu'il s'en faut qu'elle autorise ce que le monde accrédite sur ce point par ses usages, et qu'elle ne voie qu'un délassement où elle gémit de trouver une source de dépravation! Combien vivement elle réclame, et contre ces lectures aussi pernicieuses que frivoles, qui, sous prétexte de distraire l'esprit, de récréer l'imagination, amollissent le cœur et le corrompent; et contre ces assemblées nocturnes, où la confusion tumultueuse d'une joie bruyante enhardit la passion et en couvre la licence; et contre ces spectacles dont l'effet est bien moins de représenter le caractère odieux du vice que d'en réunir les attraits et d'en inspirer le goût!

En vain, pour ennoblir le motif en le déguisant, on appelle amusemens des jeux dont le grand intérêt consiste dans le grand danger de la fortune, et qui ne sont que le périlleux travail d'une vile cupidité. Non, il n'est de plaisirs avoués de la vertu que ceux dont l'innocence laisse à l'ame toute sa paix et à la vertu elle-même tous ses droits : double avantage dont la privation ne marque que trop le malheur réel des plaisirs du monde.

Enfin il est dans le monde des bienséances de rang, des cérémonies d'usage, des devoirs particuliers de circonstances; faut-il tout supprimer? Non, le Christianisme, loin de confondre les rangs, veut qu'on respecte les prérogatives et les droits. L'humilité des grands ne consiste pas à cesser de l'être, mais à écarter de la grandeur l'enflure et la vanité. Esther paraissait avec décence ornée des vêtemens de sa gloire; il fallait soutenir celle du trône. Mais elle les portait à regret; c'était le noble sentiment qu'elle exprimait à Dieu. Voilà comment on sanctifie les bienséances quand la vertu y préside; les devoirs du monde quand on y observe les lois de Dieu; tous les états quand on remplit celui de Chrétien. Voilà comment il est possible de vivre chrétiennement au milieu du monde, et voilà comment on voit encore, dans le monde, de fidèles observateurs du Christianisme. Regardez donc le monde, mes

chers auditeurs (c'est la conclusion solide de ce discours), regardez le monde comme une terre ennemie où vous ne pouvez vivre en sûreté qu'en y vivant avec une grande circonspection. Au milieu des élémens dont l'usage nous est nécessaire, nous avons à nous défendre contre leurs efforts. La terre qui nous porte, l'air que nous respirons, le feu qui nous échauffe, sont armés eux-mêmes contre nos jours. Il en est ainsi du monde; la nécessité y fixe le séjour de l'homme, c'est à la sagesse évangélique à y préserver le Chrétien. Que le Christianisme soit donc inviolablement votre règle, ou il deviendra infailliblement votre accusateur. Vous pouvez l'abjurer, le haïr, mais vous ne le détruirez pas. Le caractère en est gravé sur vous dès votre naissance; la mort ne l'effacera point, et il vous suivra dans l'éternité.

Hélas! est-ce donc l'opinion du coupable qui décide de la sentence du juge? Opposerez-vous à Dieu, pour désarmer sa justice, votre résistance à sa parole? Est-ce en méprisant ses oracles qu'on peut braver ses vengeances? Le Christianisme cesserait-il d'être parce que vous aurez cessé d'être Chrétiens? Cet Evangile, contre lequel ni les temps, ni les erreurs, ni les persécutions, ni les artifices, ni les talens, ni les crimes, ni tous les efforts réunis du monde n'ont pu prescrire, sera-t-il sans autorité et sans force parce que vous aurez été mondains?

Les cieux et la terre passeront, dit le Seigneur; ma parole est éternelle, elle ne passera point [1]. Et c'est cette parole immuable que le Christianisme nous a transmise, et qui a condamné le monde, et qui en condamne encore aujourd'hui, et toujours en condamnera les coupables sectateurs. (LE MÊME.)

Tentations que le monde nous suscite.

Le tentateur s'est éloigné, et c'est vous qui avez fait qu'il s'éloignât. Le temps, les occasions lui ont manqué, et c'est vous qui avez fait en sorte que tout cela lui manquât. D'autres fois le tentateur s'est présenté; ni le temps ni le lieu ne lui ont manqué; mais vous m'avez retenu, ô mon Dieu! vous m'avez empêché de consentir à ce qu'il voulait. L'ange des ténèbres s'est présenté tel qu'il est, et vous m'avez rempli de courage pour le mépriser. Il s'est présenté en armes et rempli d'audace, et, pour qu'il ne me vainquît point, vous l'avez enchaîné, vous m'avez fortifié. Il s'est présenté

[1] Matth., XXIV, 35.

transformé en Ange de lumière, et vous lui avez défendu de me tromper, et vous m'avez moi-même éclairé, afin que je le reconnusse. Je l'ai vu alors tel qu'il est, cet antique serpent; je l'ai vu au milieu de la troupe impure de ces esprits rebelles qu'il a entraînés dans sa chute, et qui, nuit et jour, ne font autre chose qu'errer de côté et d'autre, cherchant quelque proie à dévorer, si vous ne vous hâtez de la leur arracher.

Et voilà pourquoi, ô mon Dieu! nous ferons monter tous les jours vers vous ce cri: Seigneur, délivrez-nous de notre ennemi de tous les jours, de cet ennemi cruel qui, soit que nous dormions ou que nous soyons éveillés, que nous mangions ou que nous buvions, ou que nous fassions toute autre chose, nous attaque en mille manières par d'innombrables artifices, tantôt dans le secret, tantôt au grand jour, et dirige à toute heure contre nous ses traits empoisonnés pour donner la mort à nos ames. Et cependant, ô mon Dieu! quelle est notre folie! Tous les jours nous voyons ce monstre qui nous menace, qui semble prêt à nous dévorer, et cependant nous nous endormons, nous nous laissons aller à une molle indolence, comme si nous n'avions rien à craindre en présence de celui qui ne désire que notre perte. Notre ennemi, pour réussir à nous perdre, a les yeux toujours ouverts; et nous, nous ne voulons point nous arracher à notre funeste sommeil pour songer à notre sûreté.

O mon Dieu! vous ne l'ignorez point; il a tendu devant nos pas une infinité de piéges; il a rempli tous nos chemins d'embûches perfides, où il saisit nos ames au passage; qui donc pourra lui échapper? Il a dressé ses piéges partout: piéges dans les richesses, piéges dans la pauvreté, piéges dans le boire et manger, piéges dans la veille et dans le sommeil, piéges dans nos paroles, piéges dans nos actions, piéges, en un mot, dans toutes nos démarches. Mais vous, ô mon Dieu! délivrez-nous des piéges de cet esprit impur, afin que nous puissions chanter vos louanges, en disant: « Béni soit le Seigneur, qui n'a point permis que nous devinssions la proie de notre ennemi. Notre ame s'est échappée comme un léger passereau des filets du chasseur; le fil s'est rompu, et nous avons été délivrés. » (*Soliloques attribués à saint* AUGUSTIN.)

Des différentes peines de cette vie.

Eh que parlé-je de piéges au dehors de nous? Les plus à craindre sont ceux qui sont en nous; dans notre propre corps sont ré-

pandus en foule des piéges qu'il nous faut éviter. Ne nous fions pas au corps, ne laissons pas notre ame se mêler avec lui. « Que ton ame, dit l'Ecriture, s'unisse à ton ami, mais non à ton ennemi [1]. » « Or, le corps est l'ennemi, sa nature répugne à celle de l'ame [2]; » « ses œuvres sont l'inimitié, les dissensions, les agitations de tout genre [3]. » Ne laisse pas ton ame se mêler à lui; de peur que la confusion ne devienne entière. Si ce mélange a lieu, le corps, qui est fait pour obéir, y gagne plus que l'ame, qui est faite pour commander; car l'ame donne la vie au corps, et le corps ne peut que faire participer l'ame à la mort qu'il porte en lui. Tout est confondu alors, leur action et, pour ainsi dire, jusqu'à leur substance. En conséquence, l'ame devient insensible comme un corps qui a déjà cessé d'agir, et le corps agit avec toutes les forces vitales de l'ame. S'il faut répondre à ceux qui pourraient croire que l'ame, parce qu'elle existe dans le corps, doit effectivement être aussi confondue avec lui, une seule comparaison peut suffire. Une lumière qu'on descend dans un lieu souterrain existe au milieu de l'obscurité, mais ne se confond pas avec elle. Ne confondons pas non plus l'action de deux êtres dont la substance est différente; mais que notre ame, maîtresse du corps, « le vivifie, le gouverne et l'éclaire [4]. » Nous ne pouvons pas nier cependant que l'ame ne souffre avec le corps, puisqu'elle s'attriste de ce qu'il souffre. En effet, Jésus-Christ a dit : « Mon ame est triste jusqu'à la mort [5], » exprimant ainsi les sensations humaines. Et ailleurs il dit encore : « Mon ame est troublée [6]. » Ainsi, l'homme s'attendrit aux sons qu'il tire lui-même de sa flûte ou de sa lyre; il est ému de son geste, de sa propre voix. Plus triste avec les sons tristes, plus gai avec les sons gais, plus animé avec un mouvement vif, plus porté enfin à la douceur et à la bienveillance en produisant des accens plus doux, il commande lui-même aux chants, et ordonne d'avance, en quelque sorte, l'impression qu'ils vont produire sur lui-même. L'ame aussi touche, en quelque sorte, les passions du corps comme les cordes d'une lyre; elle les force à exprimer, dans un harmonieux accord, les bonnes mœurs et les vertus. Cet accord se conserve dans toutes ses pensées, dans toutes ses œuvres; ses projets, ses actions en sont comme l'écho. Le corps est donc l'instrument, et c'est l'ame qui en dirige l'usage; par conséquent, ce qui gouverne est autre que ce qui obéit; ce que nous sommes par nous-mêmes

[1] Eccles., VI, 13. — [2] Rom., VII, 23. — [3] Gal., V, 19. — [4] I Cor., XII. — [5] Matth., XXVI, 38. — [6] Joan., XII, 27.

est autre que ce qui nous appartient. Ainsi, qui aime en nous la beauté de l'ame nous aime réellement nous-mêmes; qui aime la beauté du corps aime, non pas l'homme, mais la beauté de cette chair qui va cependant bientôt se flétrir et passer. Comprenons donc ce que dit le Prophète de celui « qui n'a pas en vain reçu son « ame [1]. » Celui-là l'a reçue en vain, qui bâtit sur les choses de ce monde, qui construit de périssables édifices. Et ici il est temps de commencer à parler des différentes peines de ce monde.

Chaque jour renaît le besoin de nourrir le corps; mais ce corps n'est pas rassasié pour avoir mangé; il a soif encore après avoir bu, et au bout d'un moment renaît le besoin. Chaque jour nous cherchons quelque gain, et la cupidité n'a point de bornes. « L'œil, dit « l'Ecclésiaste, n'est jamais rassasié de voir, ni l'oreille d'entendre [2]; » qui aime l'argent n'est jamais rassasié d'argent; le travail n'a point de terme; l'inutile abondance ne suffit même pas; chaque jour nous voulons apprendre quelque chose de nouveau: et qu'est-ce que la science elle-même, si ce n'est une peine de plus? « Tout ce qui est « a déjà été; rien de nouveau sous le soleil, tout y est vanité [3]. » « J'ai détesté la vie, dit l'Ecclésiaste [4]. » Or, qui déteste la vie fait l'éloge de la mort. Aussi félicitera-t-il les morts plus que les vivans, et estimera-t-il heureux « celui qui n'est pas entré dans cette vie et « qui n'a pas entrepris ce vain travail [5]. » « Mon cœur, dit-il, a re« gardé de tous les côtés pour examiner, pour chercher la sagesse « et l'ordre, pour connaître la joie, les chagrins et l'orgueil de « l'impie, et j'ai trouvé cette joie plus amère que la mort [6]; » non pas que la mort soit amère, mais parce qu'elle est amère pour l'impie, et cependant la vie pour cet impie même est plus amère que la mort. Car il est plus mauvais de vivre dans le péché que de mourir dans le péché; et l'impie, tant que sa vie se prolonge, augmente la masse de ses fautes: lorsqu'il meurt, il cesse de pécher. On se réjouit d'avoir reçu l'absolution de ses fautes: si l'on veut se corriger, cette joie est sagesse; si l'on veut persévérer dans le péché, elle est folie: la condamnation eût mieux valu, puisqu'elle eût arrêté l'accroissement des fautes. Il y a, à ce sujet, une parole admirable de l'Apôtre; il dit: « Sont dignes de la mort non seulement « ceux qui commettent des crimes, mais encore ceux qui les ap« prouvent [7]: » et ceux-là aussi sont inexcusables qui condamnent dans autrui ce qu'ils font eux-mêmes; ils sont jugés par leur

[1] Ps. XXIII, 4. — [2] Eccles., I, 8. — [3] Ibid. — [4] Ibid., II, 17. — [5] Ibid., V, 3. — [6] Ibid., VII, 26, 27. — [7] Rom., I, 32.

propre sentence; « en condamnant les autres ils se condamnent « eux-mêmes [1]; » et il ne faut pas qu'ils se flattent parce que pour un temps ils ont paru échapper au châtiment et au sentiment même du crime; car la peine intérieure sera d'autant plus grande et le remords d'autant plus déchirant qu'il ne se montre point à d'autres yeux ; et, au moment où ils condamnent ainsi les fautes d'autrui, leur propre conscience leur fait entendre une sentence bien plus dure. « Mais, ô homme ! s'écrie encore l'Apôtre, ne mé-« prise pas les trésors de la bonté et de la patience divines [2]. » Car la bonté de Dieu te porte au repentir, t'invite à la patience, et la dureté avec laquelle tu persévères dans l'entêtement de l'erreur appelle déjà sa sévérité pour ce jugement où tu devras recevoir la juste récompense de tes fautes. (Saint AMBROISE, *Que la mort est un bien.*)

Péroraison.

Deux voyageurs étaient partis ensemble pour une même ville. En chemin, ils arrivèrent à un lieu charmant, à un bois délicieux. L'un, pressé d'arriver au terme de son voyage, le traverse sans s'y arrêter, et parvient sain et sauf à la ville; l'autre, comme enchaîné par les attraits d'un si beau paysage, s'y arrête trop longtemps. Un monstre survient, le traîne dans un antre, et le dévore. Ces deux voyageurs sont l'image parfaite de deux hommes qui s'efforcent ensemble et par le même chemin d'arriver à la perfection. Leur ennemi, pour les embarrasser dans l'exécution de leur dessein, leur suggère mille pensées, mille désirs capables de les séduire. Celui des deux qui s'empresse véritablement d'arriver à son but ne se laisse point arrêter dans sa marche par ces désirs et ces pensées; mais l'autre se laisse captiver par les affections terrestres et par les séductions des sens, est saisi bientôt par le péché, le plus épouvantable des monstres, et est mis en pièces.

Ainsi fuyons les vains désirs du siècle, de peur de tomber dans la honteuse servitude du péché, dans la corruption des passions ; ne nous attachons à rien de ce qui brille aux yeux du monde, ni à la beauté du corps, ni à la magnificence des vêtemens, ni aux honneurs, ni aux dignités; recherchons par dessus tout l'humilité. Il serait indigne que des ames qui font profes-

[1] Rom., II, 1. — [2] Ibid., II, 4.

sion de n'aspirer qu'aux biens célestes se laissassent séduire en passant par ceux de la terre. Puisse le Seigneur nous faire la grace de rechercher dans toutes nos pensées, dans toutes nos paroles, dans toutes nos actions, ce qui lui plaît, parce que la gloire lui appartient dans tous les siècles. (Saint EPHREM, *Discours ascétique.*)

PLAN ET OBJET DU QUATRIÈME DISCOURS SUR LE MONDE.

EXORDE.

Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite semitas ejus.

On entendra la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. (*Luc.*, 3.)

Quoiqu'il eût été prévenu des faveurs les plus signalées, quoiqu'une grace spéciale, séparant Jean-Baptiste d'une foule coupable, en eût fait, dès le sein maternel, au lieu d'un enfant de colère, un enfant de bénédiction, cependant ces prérogatives ne le rassurent point contre les dangers du monde, et il s'enfonce dans les déserts pour y chercher un asile qui le défende de ses prestiges et de sa corruption. C'est loin du monde, c'est dans l'horreur d'une solitude profonde que, seul avec son Dieu, il repasse en silence les vérités éternelles, gémit sur la folie des enfans du siècle et déplore la honte de leurs débordemens. Bien que ce grand et illustre solitaire donne aux hommes de tous les états d'importantes leçons, que les publicains apprennent de lui à suivre les lois de la justice, les guerriers à respecter les droits de l'humanité, les rois eux-mêmes à trembler sur leur trône, ne lui demandons pas pour nous-mêmes de nouveaux enseignemens, et que le son de cette voix qui retentit dans le désert nous suffise aujourd'hui pour toute instruction : *Vox clamantis in deserto.*

Trop souvent le monde nous éblouit par ses vanités et son faste; la voix de Jean-Baptiste, qui préfère son désert aux honneurs et aux dignités, cette voix dit à notre raison ce qu'elle doit penser de l'éclat du monde et de son appareil : *Vox clamantis in deserto.* Trop souvent le monde corrompt notre ame, la dégrade et la perd sans retour ; la voix de Jean-Baptiste qui s'exerce dans le désert à une rigoureuse pénitence, cette voix dit à notre foi quels sentimens mérite un ennemi qui nous prépare de si cruels malheurs.

En deux mots, un homme sage doit mépriser le monde: premier point.

Un Chrétien doit le haïr: second point.

Implorons, etc. (M. Borderies, *Sur le Monde.*)

Un homme sage doit mépriser le monde.

A n'envisager que les apparences trompeuses dont le monde sait se parer, à ne considérer que l'éclat bruyant de ses fêtes, l'appareil imposant de son faste et de ses dignités, et les dehors enfin si séduisans de ses bienséances et de sa politesse, on serait tenté d'envier le bonheur des mondains ou de leur supposer une grandeur réelle et des vertus solides. Mais l'homme sage, qu'une défiance attentive met en garde contre le préjugé, découvre bientôt que toute cette vaine ostentation n'est qu'un voile sous lequel le monde cache sa misère et sa honte, et qu'on n'y trouve en effet que fausse joie, fausse grandeur, fausse vertu.

Il semble que c'est une entreprise trop hardie que de vouloir contester au monde le don de faire des heureux. Le monde depuis long-temps réclame pour lui seul ce désirable privilége, et se plaît à publier que ce n'est que sur ses traces qu'on peut rencontrer la joie et les plaisirs. Il abandonne sans peine à la religion la gloire de former des hommes graves et réfléchis, et de leur inspirer ses goûts sérieux et ses vertus austères; mais il veut que l'on apprenne de lui seul le rare secret d'être content et de couler dans les plaisirs des jours fortunés et paisibles. Mais il suffit de considérer ce monde de près, d'observer avec soin les heureux qu'il proclame pour reconnaître combien ses prétentions sont mensongères et combien fausses les joies qu'il aime tant à célébrer. Sont-ce, en effet, des plaisirs purs, ces plaisirs que le monde présente à ses amis? la conscience ne les trouble-t-elle jamais par ses reproches? le remords ne déchire-t-il jamais le cœur de cet homme dont le visage est si riant? Des plaisirs purs! il n'en est plus depuis que la corruption empoisonne pour nous les joies les plus innocentes. Des plaisirs purs! l'enfance elle-même ne les connaît pas, et une science prématurée du mal flétrit les jeux du premier âge. Des plaisirs purs! le monde lui-même n'ose les promettre avec la mollesse de ses entretiens, les honteuses équivoques de ses bons mots, l'immodestie de ses ajustemens, l'effronterie de ses regards. Sont-re des plaisirs qui ne soient jamais troublés par la crainte? L'heureux du siècle, il est vrai, peut quelquefois, à force d'excès, réduire

au silence ce juge invisible qui condamnait ses désordres, et se délivrer enfin des cris d'une conscience importune; mais il est une crainte qui le tourmente incessamment sans lui permettre de repos, c'est la crainte de voir bientôt ses plus flatteuses jouissances s'évanouir et ne lui laisser qu'un souvenir plein de douleur: l'image de leur fragilité l'assiège sans relâche. Dieu a gravé en caractères ineffaçables sur toutes les créatures qui l'environnent cet effrayant arrêt: la figure de ce monde passe: *Præterit figura hujus mundi.* Vainement le mondain essaie de trouver dans l'agitation des plaisirs, dans le tumulte de ses assemblées et dans le fracas de ses fêtes une distraction à cette désolante pensée: elle s'attache à lui sans qu'il puisse s'en délivrer; il a beau détourner ses regards, elle vient malgré lui frapper incessamment sa vue; il la retrouve dans les palais qu'il habite et dont les ruines attestent la caducité; il la lit sur le front des indignes objets d'une affection criminelle, qu'il voudrait en vain garantir des ravages du temps; il l'entend retentir au dedans de lui-même quand les restes souffrans d'un corps usé par la volupté l'avertissent que ce monde, comme un fantôme qu'on veut inutilement retenir, va bientôt disparaître et lui échapper sans retour: *Præterit figura hujus mundi.* Ainsi, en multipliant ses plaisirs il ne fait que multiplier les preuves de sa misère; et souvent, comme le roi sacrilége de Babylone, c'est au milieu des joies de la dissolution, c'est tandis qu'on porte peut-être envie à son bonheur, à sa pompe et à sa magnificence, qu'il sent ses genoux trembler et son cœur défaillir à la vue de la main qui trace pour lui, sous ses yeux, son irrévocable sentence: *Præterit figura hujus mundi.* Et si les enfans du siècle prétendent s'étourdir sur ces pensées salutaires, ou trouver même dans la rapidité de la vie et dans l'instabilité de ses plaisirs un motif de plus pour se livrer à leurs joies insensées avec fureur, comment appellerons-nous véritablement heureux des hommes qui, pour l'être, ont besoin de s'oublier eux-mêmes, des hommes dont la félicité honteuse cherche les ténèbres et redoute le grand jour, des hommes dont le bonheur disparaît sitôt que la raison vient à reprendre ses droits, des hommes enfin dont la démence s'accuse elle-même, puisqu'ils appellent leur bonheur le délire et l'ivresse du plaisir? Aussi, observez-les, lorsqu'enfin rendus à des pensées plus calmes, ils essaient de se délasser du tumulte de leur vie si agitée et si peu satisfaite. Avec quel effroi ils retombent sur eux-mêmes; quel vide effrayant, quel profond ennui, et quelquefois même quelle amère tristesse, quelle horreur pour la vie! Et à qui ces prétendus heureux n'ont-ils pas

raconté leurs amertumes et leurs déplaisirs? qui n'a point été le confident de ces aveux si honteux pour le monde et si encourageans pour la vertu? qui ne les a point entendus gémir sur la vanité de leurs jouissances, sur le cruel mécompte dont fut toujours payé leur fol espoir, et détromper ainsi, par la confession ingénue de leur lassitude et de leurs dégoûts, ceux qu'auraient pu séduire leur bonheur apparent et leurs joies apprêtées? Mais quand nous n'aurions pas entendu leurs plaintes, l'Esprit-Saint a voulu nous conserver lui-même dans les livres sacrés une preuve invincible de la fausseté des joies mondaines et de leur impuissance à donner le bonheur. Entendez un roi, maître d'un puissant empire, environné de gloire et de richesses, qui jamais ne rencontra pour ses volontés un obstacle, pour ses désirs jamais un refus; entendez-le déposer contre les joies du siècle par une irrécusable et solennelle accusation. « J'avais permis à mes yeux, dit Salomon, de s'ouvrir « aux plus doux objets, j'avais permis à mon cœur de se livrer sans « mesure aux voluptés et aux délices, croyant que mon partage « était de jouir ainsi du fruit de mes travaux; mais j'ai reconnu qu'il « n'y avait que vanité et affliction d'esprit dans toutes ces choses, « et que rien n'est stable sous le soleil, ni capable par conséquent « de contenter le cœur de l'homme : *Vidi in omnibus vanitatem et* « *afflictionem animi.* » N'allons pas plus loin; car aussi bien ne saurions-nous trouver un homme ni plus heureux suivant le siècle, ni plus renommé par la sagesse de ses leçons; mais puisque les mondains eux-mêmes s'accordent à nous révéler la misère de leur condition, ne nous obstinons pas malgré leur désaveu à leur porter envie, et n'appelons plus de véritables joies des joies hypocrites qui, sous des apparences riantes, recèlent le remords, l'inquiétude et le dégoût.

Mais le monde n'est pas moins coupable d'une révoltante imposture lorsqu'il essaie de nous éblouir par son éclat et ses grandeurs; éclat mensonger, fausses grandeurs qui peuvent bien en imposer à l'homme qu'aveugle l'orgueil ou que l'ambition entraîne, mais non à celui qui, sans s'arrêter à une brillante surface, pénètre plus avant et observe de près la petitesse réelle de ces hommes si grands aux yeux du vulgaire, et surtout à leurs propres yeux; car je ne demande point ici à la religion ce que je dois penser de la véritable grandeur; elle m'apprendrait que celui-là est véritablement grand, qui, uniquement occupé de ses années éternelles, méprise un monde périssable, gémit sur la longueur de son pèlerinage, et appelle par ses désirs l'instant qui doit briser

ses fers et le rendre à la patrie. Elle m'apprendrait que le titre de grand convient à l'homme qui, connaissant la dignité de son ame, s'occupe à l'embellir de toutes les vertus, châtie sans relâche son corps comme un esclave rebelle, et trouve à souffrir avec Jésus l'humiliation et les mépris son honneur le plus cher et sa plus douce joie. Un tel tableau de la grandeur condamnerait sans retour la grandeur dont se pare le monde. Son orgueil, son ambition et sa mollesse ne peuvent s'accommoder de ces nobles et saintes rigueurs. Mais quoique la raison ne puisse s'élever si haut; quoique, affaiblie depuis la chute de notre premier père, on voie sa sagesse elle-même s'abaisser quelquefois à une indigne condescendance et s'accorder aux folles maximes du siècle, consultons-la cependant, et apprenons d'elle, toute dégradée qu'elle est, où l'homme doit placer la solide grandeur. Au témoignage de la raison, la véritable grandeur est celle que donne la vertu, les services ou les talens; toute autre grandeur est chancelante, a besoin d'appuis étrangers, et dépend des caprices du hasard ; celle-là se soutient par elle-même, conserve toujours son éclat, et résiste aux épreuves de la mauvaise fortune comme aux séductions de la prospérité. Quelque imparfaites que doivent paraître à des Chrétiens instruits à l'école d'un Dieu humilié ces idées de la vraie grandeur que nous fournit la raison, est-ce d'après ces principes cependant qu'en juge le monde? est-ce pour les vertus, les services et les talens qu'il réserve son admiration et ses hommages? Les talens, il leur applaudit quelquefois, mais plus souvent il leur porte envie; les services, il en sent un moment le prix, et bientôt il se hâte de les oublier; les vertus, il leur prodigue par vanité de stériles louanges, et par indifférence il les laisse languir dans l'obscurité et la détresse. Quelle est donc enfin cette grandeur que le monde vante, à laquelle il prodigue son encens, et qu'il présente comme une amorce à des hommes imprudens et crédules? C'est une grandeur (enfans du siècle, laissez-nous publier dans la liberté de notre ministère ce que le monde révèle si souvent lui-même dans la bonne foi de sa lassitude, de ses mécomptes et de ses dépits), c'est une grandeur qui n'a d'autres titres aux hommages du vulgaire que la magnificence de ses palais, le luxe de ses tables, l'abondance de son or. Voilà les objets de l'estime et des applaudissemens du monde. Ce n'est pas le grand, c'est son or que le monde admire, c'est devant son or qu'il se courbe, c'est à son or qu'il offre une servile adulation. C'est une grandeur qui tient si peu à celui qui la possède qu'un caprice de la fortune peut l'en dépouil-

ler comme d'un vêtement, et le laisser seul avec sa bassesse et sa misère. Ah! je comprends maintenant pourquoi l'Esprit-Saint appelle insensés ceux qui s'obstinent à poursuivre ces vaines chimères. Je comprends pourquoi le Prophète compare la gloire et les grandeurs du siècle à la fleur des champs que le même jour voit naître et se flétrir. Mais je comprends surtout avec saint Ambroise pourquoi Joseph vit dans un songe sa grandeur future, pourquoi ce fut un songe qui fit connaître à Esther son élévation et à Gédéon sa victoire; enfin, pourquoi ce fut dans un songe que Dieu fit voir à Daniel les royaumes les plus florissans et les plus puissans empires. Ah! dit le saint docteur, c'est que tout cet éclat et tout cet appareil ne sont qu'un songe et qu'une ombre de la grandeur, et non pas une grandeur réelle : *Somnium est, non veritas.* C'est que ces hommes, dont la grandeur repose sur leurs richesses, peuvent s'éveiller à tout instant, surpris d'avoir laissé la grandeur s'échapper de leurs mains avec leurs trésors : *Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* C'est que ce fantôme de gloire, Dieu peut d'un souffle le dissiper, comme le réveil dissipe les vaines illusions de la nuit : *Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* C'est qu'enfin, comme dans la vision du Prophète, la pierre détachée de la montagne peut renverser et réduire en poudre le colosse le plus haut de la puissance et de l'orgueil. *Abscissus est lapis de monte sine manibus et percussit statuam.* (Le même.)

Tout est sans consistance et sans réalité dans le monde.

Qu'est-ce que toutes les choses de la terre? Un peu de cendre, une poussière que le vent disperse, une fumée, une ombre vaine, une feuille, dit Job, que le moindre souffle agite, un bruit d'un moment, un songe qui n'a ni consistance ni réalité. O homme! combien tu n'es que néant! Il parle de grandeurs! Eh! dites-moi, que vous semble être ce qu'il y a de plus grand dans le monde? D'être consul? En quoi celui qui ne l'est pas est-il inférieur à celui qui l'est? Dans peu de jours il n'y aura entre l'un et l'autre aucune différence. Vous aurez été consul : combien de temps? Quelques heures, c'est-à-dire que vous aurez fait un rêve d'un moment. — D'autres peuvent le rêver aussi; oui, mais en songe seulement; moi en réalité. — Qu'importe : ne rêve-t-on pas le jour aussi bien que la nuit, et souvent plus encore? Ce rêve dont vous fûtes agréablement bercé durant votre sommeil, il

s'est évanoui aux premiers rayons du jour; la trace en est perdue, on ne s'en occupe même pas. Il en est de même de ces rêves brillans dont l'ambition se repaît durant le jour : la nuit du tombeau vient les anéantir, et durant toute votre mort vous ne penserez guère à ce que vous étiez pendant la vie. Vous fûtes consul, et moi aussi; vous l'étiez, moi j'ai cru l'être; vous de fait, moi en songe. Cette différence, dites-vous, est tout. Elle n'est rien quand vous avez cessé de l'être, et tout devient alors égal entre vous et moi. Il n'y aurait donc de différence que par le plaisir de s'entendre dire qu'on l'est. Eh bien! je vous appellerai consul; et ce mot à peine sorti de ma bouche, il n'en restera plus de trace. Ainsi de la chose elle-même. Quand j'aurai dit : Cet homme a été consul; il l'a été deux, trois et quatre fois, si vous voulez; il l'a été, il ne l'est plus. Où sont aujourd'hui ceux qui l'ont été jusqu'à dix? Cherchez-les dans leurs tombeaux. (Saint Chrysostôme [1].)

Tout nous prêche la vanité du monde.

Tout ce que nous vous disons vous paraît une fable inventée à plaisir; on s'en rit, on s'en moque. Personne n'y pense pour se pénétrer d'une salutaire frayeur, pour verser des larmes de componction, pour se frapper la poitrine. Un fleuve de feu roule ses ondes vengeresses, et l'on se joue sur ses bords, on s'endort au sein de la mollesse, on pèche sans remords et sans crainte de l'avenir. On ne veut pas réfléchir avec quelle vitesse le présent nous échappe et va se précipiter dans ce gouffre d'où rien ne sort. Nous sommes sourds à cette voix de la mort qui vient de toutes parts retentir à nos oreilles avec l'éclat de la trompette du dernier jugement. Autour de nous que de trépas imprévus? Changemens, vicissitudes éternelles et tant de leçons ne nous touchent pas. Les infirmités nous avertissent de notre fin prochaine, et nous n'y pensons pas. Les élémens eux-mêmes ne sont pas plus épargnés que nos corps. Ce monde tout entier est un champ de carnage où la mort fait ses ravages et se choisit des victimes dans tous les rangs. La fragilité de la vie se fait sentir à nous à chaque pas, et se manifeste à nos yeux dans tout ce qui nous environne; elle s'imprime sur toutes les scènes de la nature. Rien de constant : les saisons viennent et fuient; les fleurs qui brillent

[1] Hom. IX, *in Epist. ad Hebr.*

le matin, le soir se sont évanouies. Ainsi des dignités, ainsi des rois qui sont aujourd'hui, et demain ne seront plus. Les riches s'en vont avec leurs superbes édifices. Le soleil, par ses fréquentes éclipses, nous annonce qu'un jour viendra où il sera anéanti. Cette maison que vous construisez, cet arbre que vos mains ont planté, ils subsisteront quand vous ne serez plus. Il semble que l'on ne doive jamais mourir, et la vie tout entière se passe dans la mollesse et dans la dissipation, comme si elle ne devait finir jamais. Ce monde n'est qu'une scène de théâtre, où nous venons jouer notre rôle, acteurs d'un moment, qui disparaissons aussitôt que la toile s'abaisse. Rien de durable dans l'univers. Le seul bien qui nous soit propre, le seul qui ne meurt pas, c'est notre ame; et c'est là le seul dont on ne s'occupe point.

Ecoutez un sage monarque qui avait fait une expérience personnelle de toutes les jouissances de la vie présente. « J'ai bâti « des palais, j'ai planté des jardins, des vignes et des vergers, « creusé des réservoirs, amassé de riches trésors; j'ai rassemblé « les chanteurs et les musiciennes, j'ai eu en ma possession de « nombreux troupeaux. » Jamais roi n'a mené une vie plus délicieuse, n'a brillé de plus de gloire; jamais personne ne l'a égalé en sagesse et ne l'a surpassé en puissance; jamais on ne fut plus que lui au comble de ses vœux. Eh bien! tout cela ne lui a servi à rien. Que dit-il à la suite de cette pompeuse description? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* Il semble manquer d'expression pour bien rendre sa pensée et nous faire sentir tout le néant des choses humaines. Puisqu'il en est ainsi, portons nos cœurs là où il n'y a plus de vanité, mais où la vérité règne, où tout est fixe, permanent, immortel, où rien ne vieillit, rien ne change, mais où tout est en paix et dans une éternelle jeunesse. (LE MÊME [1].)

Les joies du monde sont trompeuses et passagères.

Que tous ceux qui ont mis leur espérance en vous se réjouissent, s'écrie le Prophète, *ils seront éternellement remplis de joie, et vous habiterez en eux* [2]. Leur joie ne sera jamais troublée. Il n'en est pas ainsi des joies du monde; elles s'écoulent avec la rapidité des eaux qui passent à mesure qu'on les considère. Mais la joie qui a Dieu

[1] Hom. xv, *in Epist. ad Tim.* — [2] Ps. v, 12.

pour principe est bien autrement fixe et durable; elle tient au cœur par de profondes racines; elle suffit à tous les besoins de l'ame, elle est à l'abri des vicissitudes humaines. Loin de l'abattre, les coups de l'adversité ne font que l'accroître et la fortifier. Les Apôtres, battus de verges, font éclater leur joie. Paul, écrasé par la persécution, tressaille d'allégresse. Il était à la veille de mourir, et il appelait des compagnons avec qui il pût partager sa joie. « Quand je devrais répandre mon sang sur la victime et le sacrifice de votre foi, je m'en réjouirais en moi-même, et je m'en conjouirais avec vous tous, et vous devriez aussi vous en réjouir et vous en conjouir avec moi [1]. » Oui, Dieu habite avec ceux que pénètre une semblable joie, ainsi que David aimait à le publier. Et tel était aussi le sens des paroles du Sauveur, quand il disait à ses disciples : *Je vous verrai de nouveau, et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie* [2].

Le Psalmiste poursuit : *Et tous ceux qui aiment votre saint nom se glorifieront en vous.* A ceux-là seuls il appartient de se glorifier et de se réjouir. Qui se glorifie dans les choses de la terre, qui se complaît en soi-même, n'est qu'un insensé qui s'abandonne à l'erreur d'un songe. Car, dites-moi, est-il dans ce monde quelque objet, un seul, qui puisse se glorifier d'une manière réelle et solide? La force du corps? Mais dépend-il de nous de l'avoir, et pour combien de temps? et encore combien la jouissance n'en est-elle pas préjudiciable par son abus? Portons le même jugement de tous les autres avantages terrestres, la beauté, la richesse, la puissance, les plaisirs des sens. Mais se glorifier en Dieu, se réjouir dans l'amour qu'on lui porte, voilà la vraie décoration de l'homme, supérieure au plus brillant diadème, celle qui ne nous quitte pas au sein même de la plus dure captivité. Celle-là ne craint point les ravages ni du temps, ni des maladies, ni des révolutions, ni de la mort elle-même : *Parce que vous répandrez votre bénédiction sur le juste.* Il est vrai que son partage le plus ordinaire ici-bas, ce sont les contradictions et les insultes de la part des hommes ennemis de la vertu, et les cœurs pusillanimes se laissent aller au découragement. Le Prophète, pour les relever et les soutenir : *Vous répandrez*, *dit-il*, *votre bénédiction sur le juste.* Quel tort peuvent faire le mépris des hommes et l'injustice du monde tout entier à celui que le dominateur des Anges honore de son suffrage et dont il garantit la félicité? Que serait-ce en échange d'un tel bien que

[1] Phil., II, 17. — [2] Joan., XVI, 22.

les éloges de tous les habitans du monde? Il n'y a donc qu'un seul objet digne de tous nos vœux et de tous nos efforts; c'est de mériter cette bénédiction qui nous élève au dessus de tous les événemens humains, nous rend supérieurs à tous les maux de la vie. Voyez Job au comble de la misère : son cœur est heureux, et comment? Il était béni du Seigneur. (Le même [1].)

Relâchement des mœurs du monde.

L'Apôtre nous avertit qu'il viendra un temps où les hommes *ne supporteront pas la saine doctrine*, et où, *ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte*, *ils se choisiront à eux-mêmes une multitude de fausses doctrines qui les instruiront selon leurs désirs déréglés; alors ils fermeront l'oreille à la vérité et l'ouvriront à des fables.* Nous voici arrivés à ces jours déplorables; et la prédiction de l'Apôtre s'accomplit à la lettre. Où sont aujourd'hui les Chrétiens pour qui l'Ecriture ne soit un poids insupportable? Où sont les fidèles observateurs des divins commandemens? Nous comptons, comme parle saint Paul, des nobles, des puissans selon la chair, des savans, des docteurs de la loi. Cherchez dans les diverses conditions, dans tous les âges, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, solitaires ou personnes engagées dans le monde, n'importe, cherchez qui vous prouvera que l'on puisse mener une vie chrétienne, en se livrant aux plaisirs de la danse, de la musique, de la déclamation et du théâtre, de la table et des festins, ou que l'on puisse sans crime absoudre ceux qui s'y livrent. Que l'on cite un vrai Chrétien qui les approuve. Dans quel Prophète, dans quel Evangéliste, dans quel écrit des saints Apôtres en trouverez-vous l'apologie? Si la vie chrétienne peut s'allier avec de semblables divertissemens, il ne faut plus croire aux Prophètes, aux Apôtres, aux Evangélistes; et c'est vainement que la loi de Dieu les condamne. Mais s'il est incontestable que les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament sont les oracles de Dieu même, tout Chrétien devient donc coupable en se les permettant. Prétextera-t-on cause d'ignorance? Mais nos divines Ecritures sont connues de l'Orient à l'Occident; elles se sont répandues avec les Eglises jusqu'aux extrémités de la terre : on les lit dans tous les lieux du monde. Est-il donc un Chrétien qui puisse ignorer la défense? et cependant où sont les Chrétiens qui s'y soumettent? Chacun s'égare

[1] *Exp., in ps.* V

dans sa propre voie, comme parle le Prophète; on foule sous les pieds chacun des préceptes; l'on s'abuse soi-même; on vit sans Dieu, on l'outrage par le mépris que l'on fait de sa loi. Ce langage vous semble dur, mes frères. Ce n'est pas moi qui l'invente; il est du grand Théologien, de saint Jean. *Quiconque*, dit-il, *ne demeure pas avec Jésus-Christ*, *mais s'en éloigne*, *n'est point avec Dieu.* Imaginez-vous de plus déplorable calamité? Mépriser Dieu, qui nous parle par ses Prophètes et ses Apôtres, est-il rien de plus monstrueux? Tous les anathèmes que Dieu lui-même a prononcés par son Prophète viennent se ramasser dans l'ame du coupable. *Malheur*, a-t-il dit, *à ceux qui sont cause que mon nom est blasphémé parmi les gentils!* Je vous en conjure, mes frères, ne laissons pas se perdre les jours qui nous sont donnés pour la pénitence. Prêtons l'oreille à la voix du Psalmiste, qui nous exhorte, qui nous crie : *Prévenons l'arrivée du Seigneur;* courons au devant de lui. Dès aujourd'hui, sans attendre au lendemain; dès ce moment, courons avant qu'il arrive, semblable à l'Epoux, qui vient inopinément. Courons, les saints Cantiques à la bouche, et non pas en faisant retentir les chants consacrés au démon. Avec nos sacrés Cantiques, toutes les lumières célestes, la pensée du jugement, la paix de l'ame, la paix du ciel, la compagnie des Anges et de Dieu lui-même. Avec ces chants profanes, ténèbres pour l'esprit, passions honteuses et criminelles; avec eux, deuil pour les Anges, fêtes pour les démons. Avec quelle artificieuse et meurtrière adresse l'ennemi de vos ames vous abuse et vous fait prendre le change! Aujourd'hui les saints Cantiques du Seigneur, demain les chants profanes que le démon a dictés; aujourd'hui vous renoncez à Satan, demain vous êtes à sa suite; aujourd'hui pour Jésus-Christ, demain contre lui; aujourd'hui Chrétiens, bientôt livrés aux folies, aux impiétés du paganisme, apostats et ennemis de Dieu! Ne vous y trompez pas, mes frères; il est impossible de servir deux maîtres à la fois : *d'appartenir à Dieu et à Mammone*, en allant danser avec les démons. Créés à l'image de Dieu, gardons-nous de déshonorer cette auguste ressemblance. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : c'est pour qu'on nous retrouve continuellement sous ses bannières. Vous vous unissez aujourd'hui aux concerts des Anges, n'allez pas vous mêler aux chœurs des démons. Aujourd'hui rassemblés pour entendre nos saintes instructions, comme les fidèles serviteurs de Jésus-Christ, ne devenez pas demain rebelles à nos voix et les ennemis de Jésus-Christ. Laissez aux idolâtres les œuvres de l'idolâtrie. Revêtus que vous êtes de la per-

sonne même de Jésus-Christ, aux termes de l'Apôtre, dans le bain sacré du baptême, vous voudriez servir l'antechrist! Sourds à la voix de l'Apôtre qui vous crie de prier, et de prier sans relâche; aveugles à la lumière qui vous vient du ciel, vous oubliez que si les plaisirs du monde sont doux à leurs commencemens, les suites en sont amères comme l'absinthe, aiguës comme la pointe de l'épée à deux tranchans. Réfléchissez donc, ô mon frère, que l'homme n'est que vanité, que ses jours passent en un moment, caduques et fragiles comme la fleur des champs, et que tout ce qui vous entoure aura bientôt fini pour vous. Pourquoi tant de futiles agitations? Un seul accès de fièvre, et voilà toute l'ivresse de ces fêtes, de ces divertissemens, abattue avec vous. En moins d'une heure, vous allez être arraché à vos compagnons de plaisir. D'un soir au matin cette fleur de jeunesse et de santé va se flétrir; ces pieds, si agiles à courir vers le mal, se verront enchaînés; ces mains s'engourdiront; ces yeux se couvriront de ténèbres; cette langue sera tout à coup muette, et votre voix ne bégaiera que des sons en désordre; vous gémirez alors, vous verserez des pleurs, mais en vain. Tout s'anéantira jusqu'à votre pensée : et personne pour vous prêter une main tutélaire. Dieu châtie vos mépris et vos outrages. Seul, abandonné, vous n'aurez à l'entour de ce lit de souffrance que les démons que vous avez servis; et à leur tête, l'exécuteur impitoyable de l'ordre qui lui est donné; l'Ange de la mort qui vient, graduant son approche, et fixant les yeux sur sa victime, attendre le signal de la vengeance pour frapper le dernier coup, et traîner cette ame vouée au châtiment dans l'affreux séjour qui lui fut préparé, là où elle va moissonner ce qu'elle a semé; là où se recueillent, et avec abondance, les pleurs, les angoisses, les grincemens de dents, le désespoir et l'éternel anathème. Malheureux! vous vous consumez en de stériles mouvemens : mais là plus de joyeux banquets; plus de concerts ni de danses; là, supplices et pleurs sans fin. *Malheur*, nous dit Jésus-Christ, *malheur à vous qui riez maintenant*, *parce que là vous pleurerez*, *et vous vous lamenterez*. (Saint Éphrem.)

Un Chrétien doit haïr le monde.

Faudra-t-il, Chrétiens, commencer par vous demander grace pour le sujet que nous entreprenons de traiter aujourd'hui devant vous? et cette parole qui doit vous juger se fera-t-elle précéder avant tout par sa propre justification? Non, Chrétiens, nous ne

ferons pas cet outrage à votre foi ni à la dignité du ministère évangélique; car si vous observez seulement d'un œil impartial quel est ce monde que nous prétendons attaquer en ce jour, voyez surtout si vous ne reconnaissez point dans nos accusations celles que votre dépit et vos mécomptes vous arrachent contre lui mille fois, et notre zèle n'aura pas besoin d'apologie.

Quel est donc, Chrétiens, quel est ce monde auquel les ministres de la sainte parole ont reçu l'ordre de déclarer la guerre, et que l'Évangile vous commande de poursuivre vous-mêmes par une haine irréconciliable? Où découvrirons-nous cet ennemi dont il nous faut dévoiler les artifices et prévenir les complots? Ne peut-on l'atteindre que dans les palais des grands, au sein de l'opulence et dans l'éclat des dignités, ou bien faut-il songer à le chercher aussi sous le chaume du laboureur, dans l'atelier de l'artisan et jusque sous les haillons de l'indigence? Oui, Chrétiens, toutes les conditions peuvent offrir la rencontre de ce funeste ennemi, car partout où se trouve l'attachement aux biens sensibles, le mépris des lois du Seigneur, l'oubli des espérances immortelles, les passions avec leur avilissement, l'incrédulité avec son audace, là se trouve aussi ce monde auquel le Fils de Dieu déclare que ses disciples ne sauraient appartenir, ce monde pour lequel, prêt à mourir, il refusa de prier, ce monde enfin, l'éternel objet de ses malédictions et de ses anathèmes. Sans doute, c'est surtout dans une fausse gloire, dans les trésors et dans les honneurs que le démon prépare pour les Chrétiens ses piéges les plus sûrs et ses plus dangereuses amorces; et malheur à nous si, par de lâches ménagemens, nous venions endormir les puissans et les riches dans une funeste sécurité, et les affermir contre la juste terreur que doit leur imprimer l'Évangile avec ses maximes d'humilité, d'abnégation et de crucifiement. Mais les classes les plus vulgaires ont aussi un monde qu'elles doivent à leur tour redouter, puisqu'elles ne sont étrangères ni à la cupidité de l'avarice, ni à l'insolence de l'orgueil, ni à la fureur du plaisir; que dis-je? d'indignes excès peuvent dégrader une condition obscure, et les plus brillantes vertus rehausser l'éclat du diadème! Les cabanes de la pauvreté peuvent donner asile à de hardis infracteurs des lois de Jésus-Christ, et les demeures somptueuses de la richesse cacher de fidèles disciples de l'Evangile; les humbles vêtemens de la médiocrité ou de l'indigence peuvent servir de voile à la plus honteuse corruption, et les éclatantes livrées du siècle receler des cœurs pleins d'innocence et brûlant pour leur Dieu du plus ardent

amour. Donc, Chrétiens, dans quelque état que la Providence nous ait fait naître, au faîte des honneurs, comme dans les derniers rangs d'une vie commune, au milieu de l'opulence comme dans les rigueurs de la détresse, la religion nous fait à tous de la fuite et de la haine du monde une indispensable loi.

Aimer, il est vrai, tous les hommes, faire à tous du bien, plaindre ceux qui s'égarent, les soulager dans l'infortune, leur apprendre par ses bienfaits à chérir cette religion qu'ils ont délaissée et qui sans cesse leur tend les bras, tel est l'esprit de l'Evangile; il ne donna jamais d'autres conseils à ses enfans. Mais fuir un monde corrupteur, mais fermer l'oreille à ses enchantemens, mais résister au torrent de ses coutumes, mais condamner sans ménagement ses désordres, telle est la haine pour le monde que la religion nous ordonne de vous prêcher : eh! comment pourrait-elle ne pas vous commander de haïr le monde, quand le monde est l'ennemi du Chrétien, et l'ennemi de Jésus-Christ lui-même?

Le monde est l'ennemi du Chrétien : ennemi cruel, ennemi perfide, ennemi irréconciliable.

Ennemi cruel; vous regardez comme votre ennemi celui qui par sa malice vient troubler la paix de votre maison et semer dans le sein de votre famille les craintes, les soupçons et les défiances. Une fois que le monde vous aura surpris dans ses filets, votre cœur, ainsi qu'un royaume désolé par les factions et les révoltes, sentira s'élever une guerre intestine qui le tourmentera par les plus cruelles agitations. Touché de la beauté de la vertu, et déchiré par le regret de lui être infidèle, ramené quelquefois dans le sentier du devoir par la voix de la grace, et bientôt entraîné de nouveau dans le chemin du crime par la tyrannie des passions; honteux d'un esclavage qui vous avilit, et ne pouvant vous résoudre à briser d'indignes liens, au lieu de cette paix que le monde vous avait promise, jamais vous ne trouverez au fond de votre ame que troubles et que remords. Vous regardez comme votre ennemi celui qui, par d'indignes artifices, vous enleva l'attachement d'un cœur qui vous était plus cher que votre propre vie. Le monde, en vous engageant sous ses lois, vous ravit l'amitié de votre Dieu, le meilleur, le plus sûr, le plus fidèle de tous les amis. Au lieu de son amour vous n'avez plus à attendre que sa colère; au lieu de ses graces, que ses vengeances; au lieu de ses inspirations saintes, que ce silence redoutable, avant-coureur de votre endurcissement. Vous regardez comme votre ennemi celui qui, par un procès injuste, vous a dépouillés de l'héritage de vos aïeux; ah! Chrétiens, le monde vous

arrache, non un héritage périssable, mais vos espérances éternelles; non des biens amassés par le travail de vos ancêtres, mais un royaume acheté par le sang même de Jésus-Christ! Encore si c'était à votre ame que s'arrêtât sa haine, vous vous consoleriez peut-être d'obtenir à ce prix de honteuses satisfactions; mais votre corps lui-même est l'objet de sa fureur : le monde énerve votre corps par la volupté, il le ruine par l'intempérance, il le consume par les veilles qu'il vous force de donner à ses plaisirs.

Le monde est un ennemi perfide; il semble ne demander d'abord au Chrétien que de pardonnables faiblesses, mais bientôt il le conduit aux plus déplorables excès. Il veut d'abord qu'on soit discret dans la mortification, et bientôt que l'on vive au sein de la mollesse; qu'on tolère ceux qui s'égarent, et bientôt qu'on partage leurs égaremens; qu'on sache dans ses vêtemens s'accommoder aux usages reçus, et bientôt qu'on foule aux pieds les plus saintes lois de la pudeur; qu'on ne ferme pas son cœur à un attachement honnête, et bientôt qu'on se déshonore par des passions scandaleuses. Ennemi perfide, après avoir fait de pompeuses promesses, il s'inquiète peu de les accomplir, et, pourvu qu'il vous ait enveloppé dans ses piéges, il lui importe peu de vous voir dans les soucis et l'amertume. Partisan du monde qui avez vieilli dans la pratique de ses lois et de ses coutumes, n'espérez de lui, sur le déclin des ans, ni consolation ni support; si vous ne savez pas dissimuler avec soin les misères d'un corps qui se dissout et taire le récit de vos infirmités, votre présence bientôt lui devient importune, et ses dégoûts et ses rebuts vous disent assez que, comme un esclave désormais inutile, il est temps pour vous d'aller dévorer à l'écart vos ennuis et le regret d'avoir sacrifié pour un ingrat vos plus belles années. Amateur du monde que la fortune vient tout à coup accabler de revers, n'allez pas le troubler en lui racontant vos malheurs, il donnera d'abord par ostentation quelques larmes à l'histoire de vos infortunes, mais il se hâtera bientôt de les oublier au milieu de ses plaisirs, et se dérobera désormais par la fuite à vos plaintes éternelles sur les rigueurs du sort. Esclave du monde, que la maladie a étendu sur le lit de la douleur, ne l'appelez point pour être le témoin et le consolateur de vos souffrances. Vainement chercheriez-vous à l'attendrir, vainement lui diriez-vous, comme Job autrefois : Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a frappé. Le monde accourait avec joie quand vous l'appeliez à vos fêtes; mais il fuit les

maisons des larmes et du deuil, et vous devenez son ennemi quand vous devenez malheureux.

Le monde est pour le Chrétien un ennemi irréconciliable; rien ne peut le fléchir, ni la candeur et l'innocence de la jeunesse: c'est contre elle qu'il prépare ses plus cruelles armes; ni les soucis importans de l'âge mur: il arrache sans pitié un père aux intérêts de sa famille, une mère aux soins domestiques et à l'éducation de ses enfants; et la dégradation des noms les plus illustres et la ruine des maisons les plus opulentes sont les jeux les plus ordinaires de sa malignité; ni le déclin des ans et le front vénérable de la vieillesse: le monde triomphe insolemment de l'avilissement des vieillards, qu'il traîne encore enchaînés à son char; et ce contraste révoltant entre la gravité de leur visage et la licence de leurs discours, entre leurs cheveux blancs et leur corruption effrontée, devient pour le monde un trophée de plus qui atteste son déplorable pouvoir. Et n'espérez point faire un pacte avec lui, ni pouvoir acheter la paix au prix de quelques sacrifices; n'espérez pas calmer sa haine en consentant à céder sur quelques points, et vous promettant sur les autres une généreuse résistance. Un malheureux qui, pressé par sa misère, arrache au voyageur sa fortune, lui laisse du moins les vêtemens et la vie. L'ennemi le plus forcené, s'il voit couler le sang de son ennemi, sent sa fureur s'amortir, et oublie toute sa haine. Mais le monde, c'est peu pour lui d'enlever à votre ame les dons les plus précieux, s'il ne l'avilit par un entier dépouillement. C'est peu pour lui de blesser votre ame; la mort de cette ame infortunée, sa mort éternelle, voilà ce que le monde demande, voilà ce qu'il faut pour assouvir la rage de cet implacable ennemi. N'accusez donc plus notre rigueur, vous qui voudriez nous rendre complices de votre perte et nous arracher des décisions qui pussent calmer vos remords, quand vous commencez à prêter une oreille imprudente à la voix trompeuse du monde et à porter un pas encore mal assuré dans la route de la perdition. Ne vous plaignez plus de nous, si nous ne voulons approuver ni vos romans, ni vos danses voluptueuses, ni vos chansons efféminées, ni le crime enfin, si souvent excusé, de vos immodestes atours. En vous interdisant ces lâches condescendances aux criminels usages du monde, que vous voudriez vainement justifier, nous prévenons des faiblesses plus criminelles encore, et peut-être, quoi qu'en puisse dire votre inexpérience présomptueuse, et peut-être les plus déplorables égaremens. (M. Borderies.)

Maximes du monde : quel est leur fondement.

Le monde établit des maximes : elles ont toutes leur fondement sur nos inclinations corrompues ; mais le monde leur donne une certaine autorité, ou plutôt leur attribue une tyrannie contre laquelle les Chrétiens n'ont pas le courage de s'élever : ce sont comme des jugemens arrêtés et qui passent en force de choses jugées. Il en est ainsi sur les vengeances, sur la fortune, etc.

Jésus-Christ veut condamner ces maximes, et la manière de les condamner est nouvelle et inouïe : il se laisse juger par le monde ; et, par l'iniquité de ce jugement, il infirme toutes ses sentences.

De là il se voit que le monde n'a pas le principe de droiture ; et c'est pourquoi ses jugemens, 1° sont pleins de bizarreries, 2° n'ont point de stabilité ni de consistance. Mais vous direz que c'est le peuple emporté : voyons ce que le monde juge dans les formes ; écoutons le jugement des pontifes et le jugement de Pilate, ceux qu'on appelle les honnêtes gens. Pilate condamne un innocent, afin d'être ami de César : il s'est trompé ; sa disgrace sera marquée dans l'histoire, et il y aura une tour qui deviendra fameuse par son exil. Voilà pourtant les honnêtes gens, ceux qui ont de grandes vues pour la cour et pour la fortune ; ils ont mal jugé du Fils de Dieu, et leur ambition les a corrompus pour leur faire tremper leurs mains dans le sang du Juste.

Mais les prêtres et les pontifes ont encore un objet plus haut : ils songent à sauver l'état et l'autorité de la nation : *Et non tota gens pereat;* « et que toute la nation ne périsse pas : » sur cela, ils sacrifient Jésus-Christ à une chimère d'intérêt public. Mais ce sang qu'ils ont répandu est sur eux et sur leurs enfans, selon leur parole : il les poursuit, il les accable, comme Jésus-Christ le leur avait annoncé : *Ut veniat super vos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram* [1] : « afin que tout le sang innocent qui a été ré- « pandu sur la terre retombe sur vous. » Ils mettent le comble au crime et à la vengeance par le dernier trait de leur jugement. Ainsi en jugeant Jésus-Christ, tout le monde s'est trompé. Il s'est laissé juger, et l'extravagance de ce jugement criminel et insensé a fait paraître que le monde ne sait pas juger. Jésus s'est mis au dessus de tous les jugemens humains, regardé comme un homme, non encore comme Fils de Dieu ; et c'est ce qui lui donne une autorité suprême au dessus de tous les jugemens du monde.

[1] Matth., XXII, 35.

Il ne juge pas avec une apparence d'autorité; il le fera un jour de cette sorte, lorsqu'il descendra dans la nue; il juge en se laissant condamner, et il remporte la victoire pendant qu'on le juge, ainsi qu'il est écrit au psaume cinquantième : *Ut vincas cum judicaris* : « afin que vous demeuriez victorieux lorsqu'on jugera de « votre conduite. » C'est ce qui autorise son Evangile, c'est ce qui met la perfection à son innocence, à sa sainteté, à sa justice. Platon (ne vous étonnez pas si je cite ce philosophe en cette chaire; le passage que j'ai à vous rapporter a été tant de fois cité par les Chrétiens qu'il a cessé d'être profane en passant si souvent par des mains saintes); Platon dit que le comble de la malice, c'est de la couvrir si artificieusement qu'elle paraisse être juste. Ainsi la perfection de la sainteté, c'est d'être juste, sans se soucier de le paraître, sans ménager la faveur des hommes, et, au contraire, en reprenant tellement les vices qu'on se fasse maltraiter et crucifier comme un criminel : fondemens cachés de la vérité future jetés dans les ténèbres du paganisme. C'est ce qui autorise Jésus-Christ, qu'il ne dit rien pour ménager la faveur des hommes. Les Pharisiens le flattent; il n'en foudroie pas moins leur orgueil, et ne relâche pas, pour leurs flatteries, sa juste et nécessaire sévérité; ils le fatiguent, ils l'importunent, ils le persécutent, sa douceur ne s'en aigrit pas. « Race infidèle et maudite, amenez ici votre fils.» Ils le crucifient; il prie pour eux, et sa vérité subsiste au dessus de tant de bizarres jugemens des hommes.

Aussi paraît-il en juge; il brave la majesté des faisceaux romains par l'invincible fermeté de son silence; le titre de sa royauté est écrit au haut de sa croix, parce qu'il règne sur tout le monde par ce bois infâme, et que ce qui est folie aux gentils devient la sagesse de Dieu pour les fidèles; pendant que le monde le condamne, il ne laisse pas d'avoir ses enfans qui le reconnaissent; la sagesse est justifiée par ses enfans. Mais il choisit un autre peuple; il étend ses bras dans la croix, « et il attire tout à lui : » *Omnia traham ad meipsum.* « Il mesure le monde, dit Lactance, et il appelle un nom- « bre infini de nations qui viendront se reposer sous ses ailes : » ainsi il juge les Juifs et se choisit un autre peuple.

« Il est prêché aux uns, dit saint Hilaire, et d'autres le recon- « naissent; il naît pour ceux-ci, et il est aimé de ceux-là; les siens « le rejettent, et des étrangers le reçoivent; ceux de sa propre mai- « son le persécutent, ses ennemis accueillent avec tendresse; les « adoptifs demandent l'héritage, ceux de sa famille le méprisent; « les enfans répudient le testament, les serviteurs le reconnaissent.

« Ainsi le royaume des cieux souffre violence, et ceux qui la font « l'emportent, parce que la gloire due à Israël à cause de ses « pères, annoncée par les Prophètes, offerte par Jésus-Christ, est « saisie et enlevée par la foi des nations : » *Aliis Christus prædicatur, et ab aliis agnoscitur; aliis nascitur, et ab aliis diligitur; sui eum respuunt, alieni suscipiunt; proprii insectantur, complectuntur inimici; hæreditatem adoptio expetit, familia rejicit; testamentum filii repudiant, servi recognoscunt. Itaque vim regnum cœlorum patitur, inferentesque diripiunt; quia gloria Israel a patribus debita, a Prophetis nuntiata, a Christo oblata, fide gentium occupatur et rapitur.* Ainsi, pendant que le peuple juif le juge et le condamne, il se choisit un peuple qui se soumet à ses lois et qui consent au jugement souverain qu'il prononce du haut de sa croix, non seulement contre les Juifs, mais encore contre le monde : *Nunc judicium est mundi.* (BOSSUET, *Pour le samedi de la semaine de la Passion.*)

Engagement que nous avons pris dans le baptême, d'exécuter le monde en nous-mêmes.

Vous vous êtes engagés à cette exécution par le saint baptême : *In morte ipsius baptizati sumus* [1] : « Nous sommes baptisés en sa « mort; » en sa mort, en sa croix, en ses douleurs, en ses infamies et en ses opprobres. Il a répandu pour nous sur le monde toute l'horreur de son supplice, toute l'ignominie de sa croix, tous ses travaux, toutes les pointes de ses épines, toute l'amertume de son fiel : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* [2] : « Le monde est « mort et crucifié pour moi, comme je suis mort et crucifié pour le « monde. » Il faut donc exécuter le monde en nous-mêmes, et le crucifier pour l'amour de Jésus. Jésus a déshonoré le monde, il l'a crucifié.

Mais nous aimons mieux crucifier Jésus-Christ lui-même, et participer au crime des Juifs contre lui que de suivre l'exemple du Fils de Dieu. Pourquoi l'ont-ils crucifié, sinon parce qu'il se disait le Fils de Dieu, sans contenter leur ambition, sans les faire dominer sur toute la terre, comme ils se le promettaient de leur Messie? N'est-ce pas un tel Sauveur que nous désirons qui nous sauve de la pauvreté, de la sujétion et de la douleur, etc.? et parce qu'il ne le fait pas, et qu'il ose avec cela se dire notre Sauveur, nous nous revoltons contre lui.

[1] Rom., VI, 3. — [2] Galat., VI, 14.

D'où est née cette troupe de libertins que nous voyons s'élever si hautement, au milieu du Christianisme, contre les vérités du Christianisme? Ce n'est pas qu'ils soient irrités de ce qu'on leur propose à croire des mystères incroyables, ils n'ont jamais pris la peine de les examiner sérieusement; que Dieu engendre dans l'éternité, que le Fils soit égal au Père, que les profondeurs du Verbe fait chair soient telles que vous voudrez, ce n'est pas ce qui les tourmente; ils sont prêts à croire ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on ne les presse pas sur ce qui leur plaît; à la bonne heure, que les secrets de la prédestination soient impénétrables, que Dieu, en un mot, soit et fasse tout ce qu'il lui plaira dans le ciel, pourvu qu'il les laisse sur la terre contenter leurs passions à leur aise. Mais Jésus-Christ est venu pour leur faire haïr le monde; c'est ce qui leur est insupportable, c'est ce qui fait la révolte, c'est ce qui fait qu'ils le crucifient. Prenez donc parti, Chrétiens, ou condamnez Jésus-Christ, ou condamnez aujourd'hui le monde : *Si Baal est Deus, sequimini illum* [1] : « Si Baal est Dieu, suivez-le. »

Mais, ô Dieu! nous n'osons plus parler de la sorte; on parlait en ces termes quand la révérence de la religion était encore assez gravée dans les cœurs pour n'oser prendre parti contre Dieu quand on sera en nécessité de se déclarer. Mais maintenant, mes frères, si nous pressons la plupart de nos auditeurs de se déclarer entre Jésus-Christ et le monde, Jésus perdra sa cause; le monde sera hautement suivi, tant le Christianisme est aboli, tant le baptême est oublié. Je ne vous laisse donc point d'option : non, non, la cause est jugée; il n'y a rien à délibérer : *Non judicium est mundi.* Il faut condamner le monde : voici les jours salutaires où vous approcherez de la sainte Table; c'est là qu'il faut condamner le monde, « de « peur, comme dit l'Apôtre, que vous ne soyez damnés avec le « monde : » *Ut non cum hoc mundo damnemur* [2] : mais ne le condamnez pas à demi comme vous avez fait jusqu'à présent. Vous ne voulez pas aimer, vous voulez plaire; vous ne voulez pas être asservis, vous voulez asservir les autres, et faire perdre à ceux que Jésus a affranchis par son sang une liberté qui a coûté un si grand prix : *Lacerata est lex, et non pervenit usque ad finem judicium* [3] : « Les lois sont foulées aux pieds, et l'on ne rend jamais justice. »

Non, non, le monde doit perdre sa cause en tout et partout; car jamais il n'en fut de plus déplorée. Ne me demandez donc pas jusqu'où vous devez éloigner de vous les vaines superfluités : quand

[1] III Reg., XVIII, 21. — [2] I Cor., XI, 32. — [3] Habac., I, 4.

vous demandez ces bornes, ce n'est pas que vous vouliez aller jusqu'où il le faut nécessairement; mais c'est que vous craignez d'en faire trop. Craignez-vous d'en faire trop quand vous aimez trop pour vos parens, trop pour le prince, trop pour la patrie, parce qu'il y a quelque image de Dieu? vous ne mettez point de bornes à l'égard de tous ces objets; à plus forte raison n'en devez-vous point mettre pour Dieu même : ceux qui veulent vous donner des bornes ne connaissent point l'Evangile; on vous trompe, on vous abuse. La vie chrétienne doit être une continuelle circoncision : ne me demandez pas ce qu'il faut faire, commencez à retrancher quelque vanité, et le premier retranchement vous éclairera pour les autres, etc. Aimez, voilà votre règle; ayez la croix de Jésus dans votre cœur, elle fera une perpétuelle circoncision; tant qu'enfin vous soyez réduits à la pure simplicité du Christianisme. Oh! que le monde, direz-vous, serait hideux si on le dépouillait ainsi de toutes ses vanités et de tout l'éclat qui l'environne; c'est ce qu'objectaient les païens : « Que les temps seraient heureux, disaient-ils, et que le Christ aurait apporté au monde une grande félicité, si l'on pouvait y jouir de tous ses plaisirs dans une parfaite assurance! » *Si esset securitas magna nugarum, felicia essent tempora, et magnam felicitatem rebus humanis Christus attulisset.* (LE MÊME.)

Péroraison.

Ce monde, mes frères, ce monde est donc votre ennemi et l'ennemi de votre divin Maître; et cependant, par un inconcevable aveuglement, vous l'aimez encore, ce monde, vous ne vous plaisez qu'au milieu de ce monde, vous ne travaillez, vous ne vivez, vous ne respirez que pour ce monde. Ah! Chrétiens, où est donc votre foi, où est le soin de votre salut, où est votre amour pour Jésus-Christ? C'est Dieu lui-même, dites-vous, qui vous condamne à vivre au milieu du monde, et vous ne pourriez l'abandonner sans trahir l'ordre de la Providence; mais vous devez du moins suivre le conseil de l'Apôtre, user du monde comme n'en usant pas; vous rappeler que la figure du monde passe, et ses plaisirs avec lui, et surtout vous y montrer étrangers à son langage séducteur, à ses maximes perverses, à ses modes corruptrices. Chefs de famille, restez au milieu du monde, mais pour y condamner, par la gravité de votre conduite, sa déplorable légèreté; par votre respect pour la religion, son impiété audacieuse; et pour perpétuer

cette tradition de foi et de bonnes mœurs que vos pères vous ont transmise comme leur meilleur héritage. Femmes chrétiennes, restez au milieu du monde; mais pour opposer à la frivolité et au dégoût de votre sexe pour ses devoirs votre application et votre vigilance; à son oisiveté, votre vie laborieuse et votre amour pour la retraite à sa fureur pour les plaisirs. Et vous, jeunesse chrétienne, demeurez aussi, puisqu'enfin il faut y consentir, demeurez au milieu du monde, mais pour confondre la lâcheté de son respect humain par votre courage à professer votre foi; son indifférence pour la religion, par votre piété fervente; son immodestie et ses coupables vanités, par votre retenue et votre aimable pudeur; ou plutôt, demeurez au milieu du monde pour ramener à Dieu tous les cœurs, pour les réconcilier tous à la religion par ce charme ineffable dont la vertu embellit le front de la jeunesse, et que tous les artifices du monde ne sauront jamais imiter. Ainsi, même en vivant au milieu du monde, vous honorerez votre foi, et vous trouverez dans les dangers qui vous environnent de nouveaux titres aux récompenses éternelles. Ainsi soit-il. (M. Borderies.)

MORT.

RÉFLEXIONS THÉOLOGIQUES ET MORALES SUR CE SUJET.

La mort, la mort, ministres du Très-Haut, voilà ce qu'il nous charge d'annoncer à la terre; mortels, voilà ce qu'il vous ordonne de considérer et de méditer. Sa parole se fait entendre à Jonas; c'est pour lui enjoindre d'aller de sa part annoncer à la criminelle Ninive que dans quarante jours elle sera détruite. Une voix se fait entendre, dit Isaïe; elle m'ordonne de crier. Et que crierai-je, Seigneur? Toute chair est comme l'herbe, et sa gloire comme la fleur des champs. L'herbe s'est desséchée, et sa fleur est tombée, parce que le Seigneur a soufflé sur elle. Rendez gloire au Seigneur, dit en son nom Jérémie, avant que l'ombre de la mort ne s'étende sur vous, et que vos pieds n'aillent se heurter contre les montagnes ténébreuses. Jean-Baptiste sort des déserts qui formèrent à la sainteté ses premières années. Il s'avance sur les rives du Jourdain, criant à la Judée, qui se précipite autour de lui pour l'admirer, l'entendre, et recevoir de lui le baptême: Faites de dignes fruits de pénitence. La hache est déjà élevée sur la racine des arbres. Tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. Jésus-Christ arrive enfin; il ouvre la carrière évangélique en ordonnant aux peuples de faire pénitence, parce que le royaume des cieux s'approche. Il leur déclare que la nuit s'avance où il n'est plus possible de rien opérer. Il envoie son Apôtre annoncer à l'aréopage que le Seigneur, daignant dissimuler les temps passés d'ignorance, fait notifier aux hommes qu'ils aient tous, et en tous lieux, à faire pénitence, parce qu'il a fixé un jour où il les jugera dans toute sa justice. Héritiers de cette grande mission, nous devons à Dieu, qui nous en a revêtus, à vous, pour qui il nous l'a

confiée, à nous-mêmes, à qui il impose la responsabilité, de vous présenter fréquemment le souvenir du jour qui sera pour vous le dernier. Vous annoncer la mort, est le principal objet de notre prédication; vous y préparer, est tout le but de notre ministère.

Devoir d'écouter.

Écoutez-la donc cette voix effrayante, mais salutaire, qui vous rappelle la mort, vous tous qui devez mourir, hommes de tout âge, de tout sexe, de tout état. Écoutez-la, jeunesse dissolue qui, dans l'ivresse de vos plaisirs, accélérez par votre immodération le moment qui doit les terminer et les changer en d'éternelles douleurs. Écoutez-la, riches engoués de vos trésors, et qu'elle détache de votre cœur des biens passagers qui ne vous suivront pas, et qui, avec vous, périront pour vous. Écoutez-la, grands de la terre, orgueilleux de vos dignités que vous serez forcés d'abandonner, et qui vous laisseront confondus dans la poussière du tombeau avec les derniers des hommes, maintenant objets de vos mépris, alors devenus vos égaux. Écoutez-la, femmes vaines d'une beauté qui dans quelques momens va se dissoudre dans une vile et hideuse pourriture. Et vous aussi, ames vertueuses, écoutez-la cette voix consolante et encourageante pour vous, qui vous annonce la fin de vos travaux et le commencement de votre récompense. Qu'elle maintienne votre fidélité, qu'elle anime votre ardeur, qu'elle soutienne vos efforts, qu'elle assure votre persévérance, qu'elle soulage vos peines. L'aspect de votre terme, dirigeant et affermissant vos pas, vous y fera enfin heureusement parvenir.

Qu'est-ce que la mort?

Qu'est-ce donc que la mort? L'incrédulité répond, conformément à ses vains désirs, que c'est la fin totale, l'anéantissement absolu de l'être. Mais une voix intérieure assure à ma raison qu'étant composé de deux substances, la dissolution de l'une n'entraîne pas la destruction de l'autre, et garantit à mon cœur que, libre sous un Dieu juste, je ne dois pas mourir tout entier. En même temps une voix plus sûre encore me crie du haut du ciel que lorsque mon corps rentrera dans la terre dont il fut formé, mon esprit retournera vers le Dieu qui l'a créé. La mort est donc une fin, mais en même temps un commencement; la fin du temps, le commencement de l'éternité. Le moment de la mort est le point

de séparation entre l'un et l'autre. Ainsi l'idée de la mort en présente deux, celle du temps qui fuit, celle de l'éternité qui s'avance.

La mort est la fin du temps.

La mort est pour l'homme la fin du temps et de tout ce qui est temporel. Elle est pour lui la consommation des siècles. Il n'y aura plus pour lui de temps, a dit l'Ange de la mort. Ainsi, lorsqu'il devient aveugle, de ce moment la lumière du soleil est finie pour lui, quoiqu'elle continue d'éclairer les autres. Saint Chrysostôme compare cette vie à une représentation théâtrale, où tout est illusion. La mort en forme le dénoûment, dissipe le charme, et ferme à jamais la scène. Descendu de son théâtre, dépouillé des habits de son personnage, l'homme n'est plus ni riche, ni grand, ni puissant, ni roi, ni ministre, ni guerrier, ni magistrat. Il n'est plus que lui-même. La mort est une séparation absolue de tout ce que nous fûmes, de tout ce que nous possédâmes, de tout ce que nous aimâmes. Biens, titres, dignités, crédit, plaisirs, magnificence, amis, parens, nous perdons tout, nous nous séparons de tout. Accoutumés à vivre avec notre corps, et malheureusement peut-être à ne vivre que pour notre corps, il semble encore que nous nous séparions de nous-mêmes.

Avec l'homme, périssent jusqu'à ses pensées. Transportée dans une région nouvelle, l'ame s'étonne de la révolution qui s'est faite en elle. Ce qu'elle voyait à travers les yeux de la chair a perdu la fausse couleur qu'ils lui imprimaient. La mort a rendu à tous les objets leur teinte véritable et naturelle. Ce qu'on estimait est devenu méprisable, ce qu'on désirait redoutable, ce qu'on chérissait détestable.

Et le commencement de l'éternité.

La fin de cette vie est le commencement d'une autre. En mourant, l'homme renaît. Un nouvel ordre de choses succède sans interruption à celui qu'il vient d'abandonner. En passant cette porte fatale, quel objet frappe ses regards? Dieu assis sur le trône de sa justice, le Paradis ouvert à ses côtés, l'Enfer creusé sous ses pieds. J'ai dit qu'à la mort l'homme était séparé de tout. Je me suis trompé : ses œuvres l'ont suivi. C'est avec le cortége de ses actions bonnes ou mauvaises qu'il se présente devant le tribunal suprême.

Ce sont là les témoins qui vont y déposer pour ou contre lui, et faire prononcer l'irrévocable arrêt de son bonheur ou de son malheur éternel. Tel qu'il se trouve au moment de cette terrible comparution, tel il sera dans toute l'éternité, l'ami de Dieu ou l'esclave du démon; partageant dans le ciel l'immense félicité des saints ou associé dans l'Enfer aux affreux supplices des réprouvés.

Certitude de la mort.

Épouvantable alternative qui nous attend, qui nous menace tous. Depuis qu'il existe des hommes, une sentence suprême, absolue, inévitable, a été portée sur eux, qui les assujétit universellement, d'abord à la mort, et ensuite à un sévère jugement. Adam devint mortel aussitôt qu'il se fut rendu pécheur. Héritiers de son crime, nous le sommes de son châtiment. Nous sommes dans ce monde des criminels condamnés à mort, qui dans notre prison attendons le moment de notre exécution : l'arrêt prononcé sur tous s'exécute successivement sur chacun. La mort est la condition de notre naissance, et notre entrée dans le monde est notre premier pas vers le tombeau. Nous nous écoulons sur la terre, comme les eaux qui finissent par s'y enfoncer et s'y perdre. Un cheval pâle se présente à l'Apôtre saint Jean dans sa vision. Celui qui le monte s'appelle la Mort; il est suivi de l'Enfer, et la puissance lui est donnée sur les quatre parties de la terre d'en faire périr les habitans de toutes sortes de manières. Nous la connaissons cette fatale et irrévocable destinée. En vain chercherions-nous à nous la dissimuler. Au dedans de nous, autour de nous, tout nous la rappelle. Nous mourons continuellement en partie : chaque instant emporte une portion de notre existence. Nos facultés spirituelles et corporelles, qui s'affaiblissent chaque jour et périssent enfin avant nous, nous avertissent que nous n'avons pas long-temps à leur survivre. Toute notre vie est un combat continuel contre la mort; la nourriture, le sommeil, le travail, le repos, toutes nos actions journalières ont pour objet de l'éloigner. Sans cesse aux prises avec elle, nous voyons à tout moment sa faux menaçante élevée sur nos têtes. Les générations se succèdent sur la terre, comme sur la mer les flots qui se poussent les uns les autres pour venir se briser au rivage. En moins d'un siècle la face de la terre, plusieurs fois renouvelée, s'est couverte de nouveaux habitans, qui ont été ou qui vont être à leur tour la proie de la mort. Une génération passe, dit l'Esprit-Saint, une autre arrive, et la terre reste perpétuellement stable

pour recevoir leur dépouille corporelle, dissoute et décomposée. Mais la foi nous enseigne qu'un jour cette poussière dont nos corps furent composés se retrouvera réunie et animée, et que ce sera la terre, devenue désormais inutile, qui sera anéantie. Nos neveux nous poussent vers le tombeau ; nos ancêtres nous y appellent. Du fond de leur sépulcre leur cendre inanimée nous crie : Souviens-toi du jugement que j'ai reçu ; tu le subiras à ton tour : hier ce fut le mien, aujourd'hui ce sera le tien. L'impitoyable mort plane sur toutes les têtes tranchant de sa faux destructive tantôt les unes, tantôt les autres. Rien ne garantit de ses coups. Elle traverse les armées et les gardes, pénètre dans les palais, frappe indistinctement et les dieux de la terre et leurs derniers sujets. Job la représente comme une souveraine absolue, foulant aux pieds tout ce qui respire, jusqu'à ce que, pour son dernier coup, écrasant d'un pied superbe l'univers entier, elle tombe enfin écrasée elle-même sous ses ruines.

La mort s'avance chaque jour.

Tout Chrétien devrait donc se dire, comme saint Paul: Je suis une victime qui a reçu l'aspersion pour le sacrifice : le temps de mon immolation approche. Les jours, les mois, les années s'écoulent: et en même temps s'écoule notre vie. Chaque moment est un pas que la mort fait pour nous atteindre: tandis que nous nous dissipons dans nos assemblées, que nous poursuivons nos plaisirs, que nous goûtons la douceur de nos repas, que nous traitons nos affaires, que nous nouons nos intrigues, elle s'avance continuellement sur nous, le bras étendu pour nous saisir, et elle va incessamment trancher nos futiles passe-temps, nos divertissemens frivoles, nos occupations inutiles, nos vains projets.

La mort est prochaine.

Qu'est-ce en effet que la vie humaine? L'Esprit-Saint nous l'apprend. C'est une fleur qui se dessèche, une ombre qui passe, un vent qui s'évapore, une vapeur qui se dissipe. Le fil de notre vie est aussi promptement tranché que la toile l'est par le tisserand. Le nombre de nos jours est compté dans les décrets divins, et il nous en est accordé une bien petite mesure. Du sein de la mère, au tombeau, l'intervalle est court. Que sont les années de la vie la plus longue, comparées aux années éternelles qui doi-

vent les suivre. Agé de cent trente ans, Jacob dit, et avec raison, que les jours de son pèlerinage sont peu nombreux et mauvais. Ce qui a une fin ne doit pas paraître long. Que sont maintenant à vos yeux celles de vos années qui se sont écoulées. Vues dans l'avenir, elles vous paraissaient devoir être longues : passées, elles ne sont plus que comme un songe de la nuit. Il en sera de même de celles qui vous restent à parcourir. Arrivées à leur terme, elles ne seront de même pour vous qu'un éclair qui aura passé rapidement; elles ne laisseront pas à votre esprit plus de réalité. Ils sont donc bien insensés ces hommes uniquement occupés du temps présent. Sourds aux oracles que fait retentir à leurs oreilles la voix céleste, qu'entre eux et la mort il n'y a de distance qu'un point, que la mort ne tarde point, et qu'est prochaine l'exécution de la sentence qui les condamne au tombeau ; que le Juge suprême arrive incessamment portant dans sa main ses salaires, pour rendre à chacun selon ses œuvres.

La mort est irrévocable.

Nous mourrons certainement; nous mourrons prochainement; nous mourrons irrévocablement: de la mort à la vie il n'y a point de retour. La porte fatale ne se passe qu'une fois; et, comme dit Job, de même que la nuée après être tombée ne reparaît plus dans le ciel, de même l'homme descendu dans le tombeau ne remonte plus sur la terre. Sur ce redoutable passage, nous ne pouvons pas avoir les leçons de l'expérience. Nous n'apprenons à mourir que de nous-mêmes.

Incertitude de la mort.

Et c'est cependant ce qu'il nous est le plus important de savoir, car à chaque moment nous pouvons mourir. Autant est certaine notre mort, autant le mode de notre mort est incertain; nous en ignorons le genre, le lieu, le temps, et, ce qui doit nous effrayer davantage, nous ignorons l'état dans lequel nous mourrons. La mort seule dévoilera ces terribles secrets. Chaque moment peut devenir le dernier de notre vie, nous ne pouvons compter que sur celui dont nous jouissons. L'instant qui va le suivre sera peut-être celui qui nous précipitera dans le tombeau. L'auteur de notre existence nous a donné le pouvoir sur l'usage de nos jours, mais non sur leur nombre; il s'est réservé de le fixer dans sa puis-

sance, et, dans sa sagesse il a jugé convenable de ne pas nous en instruire. Les saints personnages mêmes auxquels il révèle les secrets de l'avenir, ne sont pas admis à la connaissance de celui-là. Combien de temps subsisterai-je encore? dit le saint homme Job: je l'ignore. Peut-être dans peu de jours mon Créateur m'enlèvera-t-il. L'homme, selon le Sage, ne sait quand arrivera sa fin; mais, de même que les poissons sont pris à l'hameçon et les oiseaux dans le filet, de même les hommes sont saisis soudainement par la mort, lorsque le temps mauvais est survenu. Saint Prophète-Roi, selon le cœur de Dieu, en vain vous lui demandez de vous faire connaître votre fin, et de vous apprendre quel sera le nombre de vos jours, afin de savoir ce qui vous en reste à parcourir, cette faveur vous sera refusée comme aux autres, le redoutable secret ne vous sera pas découvert. Et dans quel état la mort arrivant sur moi me trouvera-t-elle? Me présenterai-je à elle revêtu de sainteté, ou chargé d'iniquité? Porterai-je au tribunal suprême une vie abondante en bonnes œuvres, ou pleine de péchés? Où me conduira la voie de toute chair? Quelle sera mon éternelle habitation? O conseils secrets d'une redoutable providence! ô urne fatale, où sont agitées en silence les destinées de tous les mortels! O sacrés nuages qui environnez le trône de Dieu, et rendez inaccessibles à nos regards ses suprêmes décrets! O impénétrable profondeur des jugemens divins, objet de nos respects, motif de nos terreurs! Et pourquoi donc, Dieu de miséricorde, nous tenez-vous dans cette douloureuse incertitude? Pourquoi nous cachez-vous ce qu'il nous serait si important de savoir? Mais que dis-je? C'est parce qu'il nous importe d'ignorer le temps de notre mort, que vous nous le cachez. C'est votre bonté qui nous en refuse la connaissance. Si vous nous l'accordiez nous en abuserions. Ou l'éloignement de notre terme entretiendrait notre négligence, ou sa proximité nous jetterait dans le désespoir. Mais l'incertitude sur notre mort est un moyen par lequel Dieu nous retient dans l'ordre; elle nous met dans l'heureuse obligation de nous tenir constamment tels que nous désirons que la mort nous trouve. Notre dernier jour nous est caché, dit saint Augustin, pour que nous veillions sur tous nos jours. Et pourquoi donc ce qui devrait exciter notre continuelle attention est-il au contraire ce qui la relâche? Ne voyant pas l'époque de sa mort, le pécheur ne s'en forme pas une idée fixe; la crainte qu'il en a n'est plus qu'un sentiment vague, et par conséquent léger. De l'incertitude, qui est un principe naturel de terreur, il se fait un motif de sécurité, et redoute moins le malheur

qui le menace à tous les momens, qu'il ne le craindrait prévu dans le lointain. Tel est le piége dans lequel le démon nous prend et nous retient. Il ne nous dit pas, comme à nos premiers parens, qui n'avaient point l'expérience de la mort : Tu ne mourras point. Le mensonge vis-à-vis de nous serait trop grossier. Ne pouvant nous ôter la persuasion de la mort, il en recule l'époque à nos yeux, et il nous entretient dans le péché par l'espoir d'avoir toujours le temps de nous en retirer.

Surprise de la mort.

Et que résulte-t-il de cette coupable indolence? C'est que le pécheur qui s'y est endormi se trouve arrivé à son dernier moment lorsqu'il y pense le moins. Car, si l'heure de la mort est incertaine, il est certain qu'elle vient quand on ne s'y attend pas. Les oracles divins y sont précis. Tenez-vous prêts, dit le Sauveur, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure à laquelle vous ne pensez pas. Vous le savez, vous fait-il dire par son Apôtre, le jour du Seigneur viendra comme le voleur dans la nuit; car, quand ils diront, paix et sécurité, ce sera alors qu'une mort soudaine fondra sur eux. Il est peu de vérités aussi souvent répétées dans les livres saints. Les textes sacrés sont tellement clairs et formels qu'il faut, ou les ignorer absolument, ou les rejeter audacieusement, pour espérer de se soustraire à leur terrible menace. Balthasar, au milieu de ses plaisirs et de ses festins impies, voit son arrêt tracé, et dans la même nuit ses jours sont tranchés. Pécheurs qui oubliez la mort, c'est là votre emblème! Tandis que vous vous livrez à vos dissolutions, votre arrêt s'écrit, et son exécution, peut-être très-prochaine, se prépare. Vous ne redoutez pas la surprise de la mort. Mais pouvez-vous ne pas voir, pouvez-vous vous dissimuler ses surprises continuelles? Votre jeunesse, votre santé, votre régime sage et modéré vous rassurent, et vous persuadent que la mort ne vous surviendra pas à l'improviste. Cette imprudente sécurité est ce qui vous fera surprendre. Combien avez-vous vu d'hommes plus jeunes, plus forts, mieux réglés que vous, emportés au moment où ils l'imaginaient le moins. Ils se flattaient comme vous que la mort était encore éloignée d'eux. Comme l'insensé de l'Evangile, arrivés au terme de leurs désirs, ils ne pensaient qu'à en jouir, et c'est l'instant même où ils se promettaient de longues jouissances, qui est venu les terminer toutes; ils ont cherché à se faire illusion sur la venue du dernier moment : ils y réussiront,

mais pour leur plus affreux malheur. Le désir qu'on leur connaît de bannir de leur esprit la pensée de la mort fera qu'on éloignera d'eux tout ce qui pourrait la rappeler. Voyez ce vieillard accablé d'années; tout ce qui l'entoure est occupé à l'abuser par le récit de vieillesses plus longues. Suivez-le au lit de la mort; là encore on craint de l'avertir de son état. Comme si la mort était son plus grand danger, une fausse piété, disons mieux, une véritable trahison lui dérobe la connaissance de son danger. Une épouse désolée, des enfans en pleurs, des amis affligés ne pensent qu'à lui cacher leurs larmes. Il ne voit que sérénité sur leurs fronts, tandis que le désespoir déchire leur cœur. Dans sa maison est la consternation, dans sa chambre la sécurité. On cherche à ralentir, quelquefois on repousse le zèle ecclésiastique. On défend aux Isaïe de venir lui dire : Mettez ordre à votre maison, vous mourrez; parce qu'il n'est pas un Ezéchias disposé à les entendre. Et le dernier soupir, qui termine sa longue maladie, est pour lui une mort subite, parce qu'elle a été une mort imprévue.

Mort du juste.

Il n'en est pas ainsi du juste; tandis que le pécheur ne se précautionne que contre la mort, c'est principalement contre les surprises et les suites de la mort que le vrai Chrétien tourne ses précautions. Tous les deux sont persuadés qu'ils doivent mourir; mais dans l'un c'est une connaissance purement spéculative, qui considère la mort dans l'éloignement, et comme un évènement actuellement peu redoutable; dans l'autre c'est un sentiment profond de la certitude, de la proximité de sa dissolution. Ainsi la mort peut fondre sur lui inopinément, elle ne peut pas le surprendre. Quelque prompt que soit le coup qui tranche le fil de ses jours, il le trouvera disposé à le recevoir. Il avait prévu ce dernier moment, il l'attendait. La pensée de son heure fatale était toujours dans son esprit, à côté de ses autres pensées. Elle tempérait ses désirs, dirigeait ses projets, réglait ses affections, était le mobile de ses actions, le principe et l'ame de toute sa conduite.

Aussi quelle différence entre la mort de l'un et de l'autre! Le plus grand bonheur de la vie est de la finir saintement. Que mon ame, disait un inspiré de Dieu, meure de la mort des justes; que mes derniers momens soient semblables aux leurs. La mort du Chrétien fidèle est heureuse, par la paix dont elle le fait jouir, par la confiance qu'elle lui inspire. Le passé ne lui donne pas de re-

mords, le présent de regrets, l'avenir de terreurs : aucune de ses pensées n'est changée. Prêt à quitter le monde, il le voit comme il l'a toujours vu, il le juge comme il l'a toujours jugé. Au moment d'entrer dans l'éternité, il l'envisage avec la même sérénité dont il l'a jusqu'alors contemplée. Qu'est-ce que la mort lui enlève? De quoi le sépare-t-elle qu'il n'ait fait depuis long-temps dans son cœur. Le monde, il le regarda toujours comme un lieu de passage, comme une terre d'exil; ses biens, il n'y tenait pas, il avait placé son trésor dans le ciel; ses dignités et ses emplois, ce n'était pour lui qu'un joug embarrassant, qu'un sujet de crainte d'en faire un mauvais usage; ses parens, ses amis, ils ne sont pas perdus pour lui, il emporte l'espérance de se réunir à eux dans le sein de Dieu; son corps, ce fut l'ennemi de sa vertu, l'obstacle à ses pieux désirs, et quelquefois l'écueil de ses saintes résolutions. Il se voit arrivant au port, d'où, jetant un regard derrière lui, il contemple avec satisfaction cet élément terrible dont les tempêtes l'ont si souvent et si violemment agité; il regarde, avec la joie de les avoir évités, les écueils qui tant de fois l'ont menacé du naufrage. Les illusions du monde sont dissipées; les combats contre la chair terminés; les occasions de chute à jamais éloignées; les obstacles au salut levés. De cette vallée de larmes il s'élance dans la région céleste. Une voix du haut du ciel se fait entendre à l'Apôtre saint Jean : Écrivez qu'ils sont heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. L'esprit les appelle au repos de leurs travaux, parce que leurs œuvres les suivent. Combien de fois la mort n'a-t-elle pas été un bienfait de la Providence, un asile ouvert par la miséricorde à l'innocence, pour la réfugier contre les dangers où elle aurait péri? Précieuse devant Dieu, la mort des Saints peut-elle pour eux être malheureuse? Faibles et insensés que nous sommes! nous les regardons, nous les regrettons, nous les pleurons comme morts. Ils ont au contraire acquis l'immortalité. Heureuses dans le sein de Dieu, leurs ames sont désormais hors des atteintes de la mort. Une paix éternelle a remplacé leurs souffrances. Avec quelle douce confiance le juste voit arriver sa dernière heure! De son lit de mort il lève les yeux vers la région des vivans : il s'y voit d'avance en possession des biens que le Seigneur lui prépare. Parvenu au terme de la carrière qu'il a fournie avec gloire, il touche de la main la palme de sa victoire, il incline sa tête sous la couronne de justice que le juste Juge tient élevée pour l'en orner. A mesure qu'il sent se dissoudre son habitation terrestre, il découvre, au delà des portes célestes qui s'ouvrent devant lui, l'habitation

nouvelle qui ne fut point construite par la main des hommes, où Dieu l'attend pour le faire résider aussi long-temps que durera l'éternité. Aucune inquiétude, aucune crainte ne trouble la sérénité de ses derniers momens. S'il se rappelle avec regret les fautes qui ont pu déparer sa vie, il se rappelle en même temps la vive douleur qu'il en ressentit; il se rappelle la sévère pénitence qu'il en fit; il se rappelle le redoublement de fidélité et de ferveur qui les suivit; il se rappelle surtout la miséricorde divine qui lui en inspira la contrition, qui lui en accorda le pardon : c'est encore un nouveau motif de confiance en elle.

Mort du pécheur.

Du lit de mort de l'homme juste transportez-vous auprès du pécheur expirant. Quelle immense différence, grand Dieu! Autant les derniers momens de l'un ont été sereins, tranquilles, autant la dissolution de l'autre est déplorable et déchirante. C'est le passage des délices de cette vie aux tourmens de la vie future. Pour vous former une idée de l'état d'un pécheur touchant à sa dernière heure, figurez-vous l'anticipation de l'Enfer. Il voit ses jours terminés, il sent ses pensées se troubler, se confondre, pour tourmenter son cœur. Les ténèbres répandues sur sa conscience se dissipent. Les lumières de la raison et de la foi, dont il avait détourné les yeux, se présentent maintenant à lui, brillantes de tout leur éclat; mais c'est pour lui faire voir toute l'horreur de son sort. L'illusion qu'il s'était faite d'avoir toujours le temps de se convertir s'est évanouie. Il ne s'endort plus sur l'idée de l'infinie miséricorde; il se réveille à l'approche de la justice suprême. Le démon, qui l'avait jusque là retenu dans ses filets par la sécurité, l'y entraîne maintenant par le désespoir. Le souvenir du passé le désole; les pertes du présent l'accablent; la perspective de l'avenir le déchire. Le scélérat qui a commis des brigandages et des assassinats jouit du prix de ses forfaits jusqu'à ce que, tombant entre les mains de la justice, il en ressente enfin toute l'horreur et le danger. Il en est de même du pécheur prêt à comparaître devant le Juge suprême. Les années qui se sont écoulées, ressortant alors de l'oubli, viennent se retracer à sa pensée, et avec elle tous les péchés dont il les a remplies. Les dissipations du premier âge, les dissolutions de la jeunesse, les projets ambitieux et les moyens criminels de les réaliser de l'âge mûr, les dérèglemens de la vieillesse, toutes les graces négligées, tous les moyens du salut rejetés

tout ce qu'il fit pour le monde, tout ce qu'il omit de faire pour le ciel, tous les fantômes de bonheur qu'il poursuivit et auxquels il sacrifia son bonheur éternel, tout cela est maintenant présent à son esprit; tous ses plaisirs sont devenus des remords. Et quelle conscience, grand Dieu, est capable de soutenir l'énorme poids de cette multitude de reproches! Il lui resterait encore une ressource; c'est la croix qui lui est présentée, la croix où Jésus-Christ pardonna à un pécheur mourant. Mais ce spectacle le frappe et ne le touche pas. Il y voit, non la miséricorde qui le sollicite encore, mais les ingratitudes dont il a constamment payé ses bienfaits. Il y voit, non pas son Sauveur, mais son juge. Il n'a pas encore comparu devant le tribunal suprême, et déjà il y est présent par la pensée. Il commence à boire le calice amer de la fureur du Tout-Puissant. Il porte d'avance le poids de la colère divine que ses péchés ont provoqué : il en est accablé avant même d'avoir reçu l'épouvantable jugement qu'elle lui prépare. Il voit son éternité commencer, et l'Enfer s'ouvrir. C'est à la lueur de ses flammes vengeresses que sa conscience est enfin éclairée.

Cause de la crainte de la mort.

Mais n'y a-t-il donc que le pécheur qui redoute la mort? Ne voit-on pas des justes, n'a-t-on pas vu quelquefois les plus grands saints agités de cette frayeur dans leurs derniers momens? Pour répondre à cette question, analysons la crainte de la mort. Considérons-la d'abord en elle-même, ensuite dans le juste et dans le pécheur, et voyons quels sont ses effets, soit pour l'un, soit pour l'autre.

L'ame étant unie au corps par un lien secret, mais intime, accoutumée, d'une part, à recevoir de lui la plus grande partie de ses pensées; de l'autre, à lui imprimer tous les mouvemens, toutes les directions, il n'est pas étonnant que la rupture de cette union lui cause une peine sensible, excite en elle une vive répugnance. L'Auteur de notre nature l'a ainsi réglé pour en empêcher la volontaire destruction. Ayant placé l'ame dans le corps comme dans un poste, il n'a pas voulu qu'elle en sortît sans son ordre, lorsque le poste lui déplairait Pour cet effet, il lui en a ôté la volonté. Il ne s'est pas contenté de l'unir fortement au corps, il l'y a attachée, il l'y a enchaînée par un lien plus puissant que le raisonnement, par le sentiment. Un autre principe naturel contribue aussi à l'effroi qu'inspire la proximité de la mort. Il n'y a personne qui, au mo-

ment d'un grand et important événement, n'éprouve intérieurement une commotion, une agitation, une sorte de crainte sur le succès. Le courage consiste à en triompher, mais il n'y rend pas insensible. Depuis la naissance, il n'y a pas pour l'homme d'événement plus intéressant que la mort, d'événement plus frappant que l'entrée dans l'éternité, d'événement plus alarmant que l'impénétrable jugement de Dieu. Jusque là les frayeurs de la mort sont communes au juste et au pécheur, les motifs de la redouter les mêmes pour l'un et pour l'autre. Mais combien ces terreurs deviennent ensuite différentes entre eux!

Crainte de la mort dans le juste et dans le pécheur.

Dans le juste, ce que la crainte de la mort a d'excessif est réformé, ce qu'elle a d'amer est adouci, ce qu'elle a d'affligeant est modéré par l'espérance chrétienne. La nature la lui fait sentir; la raison et la religion la corrigent. Les plus sages du paganisme avaient trouvé, dans la persuasion de l'immortalité de l'ame, un remède contre les terreurs du trépas. Socrate mourant débite sur ce grand sujet, au rapport de Platon, des maximes d'une sublimité presque chrétienne. Mais il appartenait à la foi d'éclaircir, de développer, de fixer, de confirmer, d'assurer ces grandes vérités. Les hommes qu'elle forme, résignés à vivre, disposés à mourir, reçoivent de la main de Dieu l'un et l'autre avec soumission. S'ils craignent les maux du monde futur, ils redoutent bien plus les périls du monde actuel. Si, par un sentiment naturel, ils sont encore attachés à cette vie, un raisonnement plus sûr leur fait voir dans la mort le seul moyen de parvenir à une vie tout autrement heureuse. Consumé d'années et de macérations, Hilarion aux portes de l'éternité se dit : O mon ame, pourquoi trembles-tu? Il y a soixante-dix ans que tu sers le Seigneur, et tu crains la mort! Saint Paul se figure avec effroi combien il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. Mais le désir de vivre éternellement auprès de lui l'emporte dans son cœur. Il soupire sans cesse, et c'est un des sentimens qu'il exprime le plus fréquemment; il soupire après l'instant qui le délivrera de son corps mortel, et qui, terminant son pèlerinage, le revêtira de l'immortalité et le réunira à son Dieu. Long-temps avant lui, les Prophètes, animés du même esprit, déploraient la longueur de leur exil, désiraient d'être enfin transportés dans la présence de Dieu, avec la même ardeur qui fait courir le cerf altéré aux sources rafraîchissantes; et, surmontant la répu-

gnance qu'inspire la pourriture du tombeau, souhaitaient que leur corps y fût livré, pour que leur ame s'élevât dans la société des saints. Et qu'a donc de si flatteur, pour que l'homme y soit attaché avec immodération, une vie traversée par tant de contrariétés, désolée de tant de chagrins, affligée de tant d'infirmités, tourmentée de maux de tout genre ? qu'a-t-elle de si attrayant pour le Chrétien, qui n'y aperçoit au-dedans de lui, autour de lui, que des dangers, qui la passe dans la continuelle et pénible obligation de résister aux tentations, de contrarier ses inclinations, de réprimer ses passions ? Naviguant parmi des écueils, luttant sans cesse contre des tempêtes, environné de naufrages, ne doit-il pas tendre de tous ses vœux vers le port qu'il découvre des yeux de la foi ? Est-il étonnant que le désir d'une vie immortelle surmonte en lui l'horreur de la mort temporelle ?

Mais, pour le pécheur qui est privé d'espérance, il n'y a dans la mort ni consolation, ni dédommagement : elle est pour lui le malheur extrême, le malheur irréparable. A l'horreur naturelle qu'elle inspire, se joint dans lui la terreur bien autrement violente de ce qui va la suivre. A-t-il conservé la foi ? C'est pour être tourmenté des grandes vérités qu'elle lui a enseignées. A-t-il introduit dans son esprit le poison de l'incrédulité? Il est agité des doutes que tous ses efforts, surtout en ce moment, ne peuvent dissiper : il se voit placé entre l'anéantissement qu'il désire, mais dont il ne peut s'assurer et une éternité de supplices dont il tâche en vain de rejeter l'idée. Incertain s'il ne s'est pas trompé, mais certain des conséquences affreuses que va avoir son erreur, si elle est réelle, il n'aperçoit devant lui qu'un abîme ténébreux à son entrée, mais dont il tremble de trouver le fond embrasé. Considérez avec quelle anxiété tirent au sort des soldats condamnés à voir l'un d'entre eux supplicié : et cependant il ne s'agit pour eux que de la vie temporelle. Imaginez ce que doit être l'incertitude sur l'éternité.

Il y a donc deux sortes de frayeurs, ou pour parler plus exactement, peut-être, d'horreurs de la mort. L'une est chrétienne, et l'autre mondaine : la première tempérée par la foi, calmée par l'espérance, quelquefois même entièrement détruite par le désir de la vie éternelle ; la seconde fortifiée, aggravée, rendue plus déchirante par la perspective des tourmens éternels, par leur approche menaçante, par le désespoir de les éviter. L'une est une pensée profonde de l'événement le plus important, de l'alternative la plus redoutable ; pensée sage et raisonnable, qui a constamment engagé le juste à se disposer à ce grand passage. L'autre est une idée

légère, inconséquente, qui n'a eu d'autre effet que d'engager le pécheur à bannir de son esprit une terreur importune. Celui-ci tremble de s'occuper de la mort, celui-là de mourir sans s'en être occupé. Il en résulte que celui qui, dans le cours de sa vie, éloignait le souvenir d'une vie future, en est à sa mort saisi d'une vive terreur; tandis que l'homme qui contempla toujours avec une religieuse frayeur le jugement de Dieu, au moment de le subir est rassuré par l'espoir de se l'être rendu favorable. Je vois dans une prison deux hommes agités d'idées bien contraires. Chaque fois que la porte s'ouvre, l'un, qu'agite le remords de ses crimes, pense avec effroi qu'on vient lui apporter l'arrêt de son supplice; l'autre, que calme la pureté de sa conscience, espère qu'on lui rend sa liberté.

Considérons des yeux de la foi cette crainte de la mort, que nous éprouvons même involontairement: nous verrons que c'est Dieu qui nous secoue de cette terreur, pour nous préserver ou nous retirer de la léthargie mortelle dans laquelle le péché nous jette et nous retient. Il montre le danger afin qu'on l'évite; il fait craindre la mort, pour qu'on la prévienne; il imprime la terreur, pour inspirer les précautions. Nous redoutons la mort, à raison de ses suites; travaillons donc à nous les rendre favorables. Nous redoutons la mort, à cause de notre fragilité; faisons de cette crainte le soutien de notre faiblesse. Nous redoutons la mort, par rapport aux tentations qui nous mettent sans cesse en danger de succomber; faisons de cette crainte même notre défense contre les tentations; nulle arme plus puissante pour en triompher. Nous redoutons la mort, parce que nous sommes engagés dans le désordre du péché; redoutons-la pour nous en retirer: faisons de cette crainte le remède à notre lâcheté. Recevons l'horreur de la mort, dans les vues dans lesquelles Dieu nous la fait sentir: faisons-en l'usage pour lequel il nous la donne. Qu'au lieu de nous abattre, elle nous encourage. Modérons son excès par l'espérance, mais entretenons-la par la foi et dirigeons son impression par la prudence chrétienne. Prévenons la surprise du dernier moment par notre vigilance, ses atteintes par nos précautions, ses terribles suites par notre préparation.

Nécessité de se préparer à la mort.

Et, s'il est permis de mettre un moment à l'écart les principes religieux qui doivent cependant être toujours notre règle suprême,

la raison seule ne nous montre-t-elle pas clairement qu'à toutes les affaires importantes nous devons apporter une préparation sérieuse, une préparation proportionnée au bien que nous désirons, ou au mal que nous craignons? N'est-ce pas ainsi que nous nous conduisons dans tous les événemens intéressans de notre vie? Nous nous y préparons d'aussi loin que nous pouvons. Nous méditons avec réflexion, nous suivons avec soin, nous saisissons avec empressement, nous employons avec ardeur les moyens de les faire tourner à notre satisfaction. Nous redoublons d'attention, nous multiplions nos précautions à raison de l'importance de l'affaire, de l'avantage et des dangers de ses suites. Peut-il y avoir dans la vie un événement d'un intérêt comparable à celui de la mort? Si une voix, même inconnue, vous avertissait qu'un danger sérieux vous menace, vous n'hésiteriez pas, vous ne tarderiez pas à vous précautionner pour l'éviter. C'est Jésus-Christ qui vous crie, qui ne cesse de vous répéter, par lui-même, par ses ministres, par les exemples qu'il place sous vos yeux, par les sentimens qu'il met dans votre cœur, que la mort est inévitable, son moment incertain, ses surprises prochaines, ses suites épouvantables: et à toutes ces voix menaçantes vous fermez l'oreille. Le plus important de tous les événemens est celui dont vous vous occupez le moins. La grandeur du danger, qui devrait ranimer votre attention, vous en fait repousser la pensée.

Et quel est donc l'espoir qui vous berce dans ce funeste sommeil? Imaginez-vous qu'on puisse bien mourir sans s'y être préparé? ou plutôt ne vous faites-vous pas l'illusion, malheureusement commune, qu'il sera encore temps de vous préparer à la mort quand le temps de la mort sera arrivé? Pensez-vous pouvoir en un moment faire d'un pécheur un pénitent? Et dans quel moment encore? Quand votre corps affaibli par la maladie, votre ame affaissée sous le poids du mal, votre conscience accablée de ses remords, ne vous laisseront plus ni la pensée de projeter, ni le courage d'entreprendre, ni la force d'exécuter une conversion. Se préparer à l'action seulement au moment d'agir, c'est vouloir agir sans préparation. C'est lorsque l'ennemi est encore éloigné qu'on forme le soldat à l'usage des armes. On ne met pas au pilote le gouvernail en main avant de l'avoir instruit à la manœuvre. On n'attend pas pour calfater le vaisseau que l'eau y pénètre. Vous attendez pour vous disposer à la mort que, déjà entrée dans votre chambre, elle s'approche de votre lit pour vous saisir! Ne vous abusez pas; confier ainsi votre salut à une

confession faite au dernier moment, c'est attacher à un fil l'ancre de vos espérances. Le divin Maître ne vous dit pas : Préparez-vous à l'approche de la mort; il vous ordonne de vous tenir prêts. Elles coururent se préparer lors de l'arrivée de l'époux les vierges que, dans sa parabole, Jésus-Christ traite d'insensées. Mais il était trop tard : l'entrée du banquet nuptial leur fut refusée. Les vierges qui avaient eu la prudence de se préparer d'avance furent les seules admises. Faites donc, vous crie l'Esprit-Saint; faites promptement ce que vous pouvez faire. En arrivant aux portes de l'Enfer, vers lequel vous vous avancez, vous n'aurez plus ni sagesse pour vouloir, ni force pour pouvoir. Hâtez-vous; tout moment est précieux à qui ne peut s'en promettre aucun.

Mode de cette préparation.

Cette préparation qui dispose à la mort, les saints Pères, les docteurs, les maîtres de la vie spirituelle enseignent tous d'un commun accord qu'elle doit être la vie entière. Ce n'est que pour cela qu'elle nous est accordée. C'est pour que nous nous rendions dignes d'entrer au ciel que l'Auteur de notre être nous a placés sur la terre. C'est pour que nous méritions d'entendre à la mort un arrêt favorable de sa justice, qu'il ne cesse de verser sur nous, pendant la vie, les bienfaits de sa miséricorde. Toutes les vues de sa providence, dans sa conduite sur nous, sont de nous amener à une bonne mort. Que ce soient donc aussi les nôtres. Ne vivant que pour mourir, ne vivons que pour bien mourir, et faisons de toute la vie l'apprentissage de la mort. Mourons d'avance en esprit; mourons à nos passions, au monde, à ses vains plaisirs, à ses biens frivoles. Détachons-nous-en, séparons-nous-en de cœur et volontairement, comme la mort nous en séparera réellement et forcément. Prévenons-la par nos sacrifices, afin qu'elle ne nous prévienne pas par ses surprises. La raison, l'expérience, la foi, tout nous enseigne que la destinée ordinaire des hommes est de mourir comme ils ont vécu : vivons saintement pour mourir de même. Craignons le Seigneur toute la vie, afin d'espérer en lui à la mort. Que la salutaire terreur du dernier moment nous retienne constamment dans l'état où nous désirons être trouvés quand il arrivera: Pouvant à chaque instant nous voir surpris par la mort, soyons à chaque instant préparés à la recevoir. Continuellement exposés à enten-

dre le Maître suprême exiger le compte de notre gestion, tenons-le prêt à être rendu. Chacune de nos actions pouvant être la dernière, faisons-la comme si elle devait l'être. Regardons-les toutes comme les œuvres d'un mourant, puisque en effet il est possible qu'elles le soient. C'est, dirons-nous, la plus haute imprudence, l'extravagance la plus insigne, de courir un seul moment les risques affreux de l'éternité; de la compromettre à l'incertitude d'un événement qui peut arriver à chaque instant; qui probablement arrivera au moment où il ne sera pas attendu. Ignorant quand celui qui nous donna la vie nous la redemandera, ou, comme le dit Jésus-Christ dans sa parabole, à quelle heure arrivera subitement le maître de la maison, qui nous ordonne de l'attendre, si ce sera le soir, à minuit, au chant du coq, ou le matin, ayons soin qu'il ne nous trouve pas plongés dans le sommeil du péché; veillons sans interruption, veillons, c'est le précepte qu'il nous donne formellement à tous. Heureux, nous déclare-t-il, ceux qu'à son arrivée il trouvera éveillés pour le recevoir.

Utilité de la pensée de la mort.

Pour nous tenir dans cet état constant, habituel de vigilance et de précaution contre les surprises de la mort et contre ses redoutables suites, il est un moyen efficace et infaillible, c'est d'y penser souvent. La pensée de la mort, voilà la première préparation à la mort; celle qui produit toutes les autres, qui en maintient la continuité, qui en assure le succès. La pensée de la mort est un bienfait de Dieu, une grace qu'il nous envoie. C'est sa miséricorde qui nous l'inspire, afin de nous enseigner, de nous exciter, de nous encourager à bien mourir. La pensée de la mort vous effraie, mais c'est pour vous préserver des dangers de la mort. La pensée de la mort vous afflige, mais c'est pour vous remplir de consolations quand la mort sera venue. A tous les maux dont menace la mort, la pensée de la mort est le remède; remède amer peut-être, mais par-là même d'autant plus salutaire. Plus elle vous frappera, plus elle vous sera utile. Ah! que ne peut-elle, cette grande, cette puissante, cette nécessaire pensée, pénétrer profondément dans les esprits de ces hommes qui, oubliant qu'ils sont mortels, vivent comme s'ils ne devaient jamais mourir! Que ne peut-elle les troubler, les agiter assez fortement pour les retirer de leur fatal engourdissement, et réveiller leur conscience assoupie, en y enfonçant l'aiguillon du remords!

Il vaut mieux aller dans la maison du deuil que dans celle du festin, parce qu'on y est averti de la fin de tous les hommes, et que celui qui est actuellement vivant pense à ce qu'il doit devenir. C'est le Sage qui nous donne cette maxime profondément vraie et souverainement utile; utile aux justes qu'elle retient dans la voie du salut; utile aux pécheurs qu'elle y ramène; utile aux justes dont elle assure la persévérance; utile aux pécheurs qu'elle excite au repentir; utile aux justes; et n'est-ce pas la puissante considération de la mort qui a couvert les échafauds de martyrs, peuplé de solitaires les déserts? N'était-ce pas en gravant dans son esprit le souvenir des années éternelles, en les méditant fortement, que le saint roi David se maintenait dans la justice? Utile aux pécheurs, c'est la considération de la mort et de ses suites qui opère presque toutes les conversions. Qui pourrait compter toutes les ames arrachées à l'Enfer par la terreur de l'Enfer? En pensant à la mort, l'esprit se transporte sur cette fatale limite du temps et de l'éternité. Placé sur ce point intermédiaire, il contemple l'un et l'autre, non plus dans un lointain trompeur, mais de près et comme en y touchant; non plus à travers les vapeurs qu'élèvent autour de lui les passions, mais dans un jour pur et serein : les biens et les maux futurs se présentent à lui tels qu'ils sont dans leur réalité. Il les voit, il les juge comme il les verra, comme il les jugera à son dernier moment. Il prend dès lors les dispositions chrétiennes où la mort le mettra; il se pénètre des sentimens religieux qu'elle lui inspirera. Si la vie est la préparation à la mort, la mort est l'école de la vie. En vivant bien, nous nous disposons à mourir; en pensant à mourir, nous nous instruisons à bien vivre. De ce tombeau que je contemple, que d'enseignemens ressortent pour éclairer mon esprit! que d'exhortations se font entendre à mon cœur pour le toucher!

Elle désabuse du monde.

Venez et voyez, disaient à Jésus-Christ les Juifs en lui ouvrant le tombeau de Lazare : et nous le répétons à tous les Chrétiens. Un superbe mausolée frappe vos regards; vous admirez les magnifiques statues dont il est entouré, les pompeux ornemens dont il est surchargé, l'emphatique épitaphe dont il est décoré. Venez et voyez la beauté défigurée, la grandeur abattue, la pompe évanouie, la richesse anéantie. Venez et voyez des ossemens arides, des chairs rongées des vers, une poignée de vile poussière. Venez

et voyez cè que deviendra un jour ce corps, objet actuel de vos complaisances. A cet aspect hideux, à cette dégoûtante contemplation, se dissipe la fascination de bagatelles, pour nous servir de l'expression du Sage, qui ternissait le bien et embellissait le mal, et s'amortit cette variété de concupiscence qui pervertissait les sens. Au milieu du monde, tout est illusion comme le monde lui-même. Tous les objets nous sont présentés sous les fausses couleurs dont le monde les farde et les déguise. Mais en regardant mon tombeau, je vois de ses ténèbres sortir un trait de lumière qui rend à chaque chose ses couleurs naturelles. Concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, orgueil de la vie, voilà, dit l'Apôtre chéri, tout ce que contient le monde. Tout cela passe, ajoute-t-il, et le monde lui-même passe avec ses concupiscences. Tout passe ; ces comparaisons sont de l'Esprit-Saint, comme l'ombre qui fuit, comme le courrier qui traverse, comme le vaisseau qui sillonne les eaux, comme l'oiseau qui parcourt les airs, dont le passage ne laisse aucun vestige, et dont l'œil recherche en vain la trace. Voilà ce que la pensée de la mort présente nettement à nos esprits. En ôtant aux biens terrestres le degré d'importance et de solidité que nos vaines idées leur attribuaient, elle les dépouille de tous leurs charmes, leur enlève jusqu'à leur réalité. Elle est une démonstration de leur nullité, plus claire, plus complète que tous les raisonnemens de la philosophie. Elle met leur néant dans un tel jour qu'il n'est plus possible d'en douter.

En désabusant l'esprit de l'estime des choses mondaines, la pensée chrétienne de la mort arrache par cela même du cœur l'attachement qu'il leur portait, et qui était l'obstacle principal au salut : car l'éloignement de Dieu est toujours en proportion avec l'amour du monde. Monde trompeur, vie incertaine, biens fugitifs, comment à la vue d'un tombeau un être raisonnable peut-il encore vous aimer? peut-il vous chérir un seul moment, pouvant vous perdre dans le moment suivant? peut-il continuer de vous souhaiter avec ardeur, de vous poursuivre avec empressement, en voyant clairement qu'avant qu'il vous ait atteint vous serez peut-être anéantis pour lui ? N'est-il pas insensé de vouloir serrer dans ses mains ce qui, malgré tous ses efforts, va incessamment s'en échapper? Ce qui cause cette fatale préférence des biens de cette vie sur ceux de la vie future, c'est qu'on jouit des uns actuellement, et qu'on n'aperçoit les autres que dans le lointain. La contemplation de la mort renverse ces dangereuses pensées. C'est l'éternité qui devient présente à l'esprit. Il ne voit plus le temps que

dans le passé, il le voit comme s'il n'était déjà plus. L'oubli de la mort avait fait chérir le monde, la pensée de la mort le fait mépriser. En méditant la mort, le Chrétien ne cesse pas de penser à ce monde, mais il y pense chrétiennement : il en prend les idées justes, sages, salutaires que lui donne la mort; il pense au monde, mais pour le redouter, pour éviter ses séductions, pour abjurer ses maximes; il pense à ce monde, mais pour le faire servir à l'éternité, pour faire de ses biens, soit les usages, soit les sacrifices que la foi prescrit; il les regarde, non comme sa propriété, mais comme un prêt que lui a fait la Providence pour les besoins de son pèlerinage. Prêt à les rendre quand elle les redemandera, il les possède comme ne les possédant pas, il en jouit comme n'en jouissant pas, d'après l'enseignement du grand Apôtre, que le temps est court, et que la figure de ce monde passe et disparaît promptement. Son cœur, jusque là rétréci par la petitesse des objets de sa cupidité, s'agrandit de l'immensité de ses désirs et de ses espérances. C'est désormais l'éternité entière qui le remplit.

Car la pensée de la mort ne marche qu'accompagnée de toutes ses suites. Elle transporte d'avance l'esprit dans la région qu'il ira habiter au sortir de celle-ci. Elle le place devant le tribunal où il rendra un jour compte de toute sa vie, où il en subira le jugement. Elle l'introduit aux portes du double séjour dont l'un sera indubitablement son éternelle demeure, et lui découvre la félicité sans mesure et sans terme qui lui est réservée, s'il s'en rend digne, les épouvantables supplices qui l'attendent, s'il les mérite. L'aspect de cette terrible alternative est pour lui l'encouragement le plus puissant à suivre le sentier droit, mais pénible et étroit de la vertu, et à fuir les voies tortueuses, spacieuses et faciles du vice.

La pensée de la mort fait pratiquer les vertus.

De combien de vertus la mort chrétiennement méditée remplit notre vie! Vigilance exacte, que ne déconcerte aucune ruse de l'ennemi, et qui prévient toutes ses surprises; force qui brave les dangers, surmonte les obstacles, triomphe des attaques; humilité soutenue par l'espérance, qui, pénétrée de sa propre faiblesse, se confie en Dieu, et attend de lui les moyens de salut; piété qui les sollicite avec ardeur ; persévérance qui ne se rebute jamais dans ses efforts, ne se repose jamais dans ses travaux, ne s'abat jamais dans les revers, ne se relâche jamais dans ses bonnes œuvres. En

pensant que le temps finira, le Chrétien en conclut que, tant qu'on le possède, il faut l'employer à faire le bien. Le voyageur qui a sans cesse les yeux fixés sur son terme ne se détourne pas un seul moment de sa route.

Elle réprime les passions.

Que les passions, s'agitant autour de lui, au dedans de lui, s'efforcent de l'entraîner hors de cette voie du salut, avec la pensée de la mort, il les repousse. A leurs séductions il répond: De tout ce que vous me promettez, que me restera-t-il au dernier moment? La honte, le regret, la punition de vous avoir écoutées. Les plaisirs des sens auront-ils sur lui quelque pouvoir? Il n'a pas attendu que la mort vînt le séparer de ce corps de péché, comme l'appelle saint Paul. La considération de la mort en a détaché son ame. Elle lui reste encore unie, mais non soumise. Elle a repris sur lui son légitime empire, et, en continuant de recevoir ses impressions, elle ne cesse de lui donner des lois. Est-ce l'orgueil des grandeurs ou des richesses qui vient la tenter? Le souvenir de l'égalité primitive et finale de tous les hommes l'a bientôt réprimé. Il a devant les yeux cette région où tout est confondu, où marchent d'un pas égal le souverain et le sujet, le maître et l'esclave, le grand et le petit, le riche et le pauvre. Peut-il aspirer à dominer sur les têtes des autres, en pensant que bientôt ils le fouleront lui-même aux pieds? Qu'il aille à l'école de la mort l'être enflé de quelques petites prééminences qu'il a au dessus de ses frères. Qu'il se figure l'Esprit-Saint le transportant, comme autrefois Ezéchiel dans un champ rempli d'ossemens, et lui disant de même : Prophétise sur ces os dispersés. Recherche dans cette confusion la dépouille de ce conquérant qui fit trembler la terre, de ce souverain qui la fit gémir sous son pouvoir, de ce législateur qui lui dicta ses volontés, de ce ministre qui la gouverna avec empire. Démêle leurs restes desséchés de ceux du vulgaire qu'ils régirent. A ce spectacle, osera-t-il, pourra-t-il encore conserver dans son cœur sa minutieuse et dangereuse vanité?

Causes de l'oubli de la mort.

Quel est le plus affreux malheur que l'homme puisse éprouver sur la terre? C'est incontestablement de mourir dans le péché. Quel est le moyen de le prévenir? C'est de penser à la mort. L'Es-

prit-Saint l'a dit : Dans toutes tes actions souviens-toi de tes dernières destinées, et tu ne pécheras jamais. Comment aura l'affreux courage de commettre un péché celui qui considérera que peut-être ce va être le dernier acte de sa vie? Admirable disposition de la Providence! de ce qui fut le châtiment du péché, elle en fait le remède : ce fut par le péché que la mort entra dans le monde; c'est la méditation de la mort qui bannit de nous le péché. Combien donc ils sont à plaindre ceux qui, dans tout le cours de leur vie, rejettent loin d'eux la pensée du moment qui doit la terminer! Peuple sans conseil et sans prudence, disait le législateur d'Israël, plût à Dieu qu'ils puisassent l'intelligence et la sagesse dans la prévoyance de leurs fins dernières! Indifférence stupide dans des êtres qui se croient raisonnables, criminelle dans des hommes qui se disent chrétiens. Car nous ne parlons pas seulement ici de cette classe d'impies qui, se réduisant aux rang des bêtes, se flattent de mourir entièrement comme telles, afin de se donner la licence de vivre de même. Moins criminels peut-être dans le principe, mais plus inconséquens dans la pratique, des hommes qui savent tout ce que la foi enseigne sur la mort et sur ses suites paraissent l'ignorer profondément : ils en ont la persuasion, ils ne veulent pas en avoir la pensée. Sûrs de s'avancer à chaque moment vers la mort, ils y marchent sans s'en occuper. Courant à chaque instant le risque affreux d'une éternité de tourmens, ils n'y réfléchissent pas. A la porte de l'Enfer, ils en détournent les yeux. A voir leur insouciance, il semblerait que cet événement, le plus important qui puisse exister pour eux, ne les regarde aucunement. Ce sont les justes, qui paraîtraient n'avoir rien à redouter de la mort, qui en font l'objet continuel de leurs méditations. Ce sont les pécheurs, qui auraient le besoin le plus urgent de la contempler, qui l'oublient. Et quels sont donc les motifs de leur oubli volontaire? Ce sont précisément les raisons qui devraient les engager à s'en rappeler fréquemment le souvenir. C'est d'une part la crainte qu'ils ont de ce dernier moment, de l'autre la crainte de se voir, en y pensant, forcés de se convertir. On craint de mourir, et en conséquence on craint de penser à mourir : c'est une première faiblesse qui en entraîne une seconde, aussi déraisonnable qu'elle est pusillanime. Croit-on, en éloignant de soi l'idée de la mort, éloigner la mort elle-même? Croit-on diminuer le péril en s'y avançant les yeux bandés? On dit qu'un animal stupide, pour se dérober aux coups du chasseur, lui cache sa tête, et se croit délivré du danger parce qu'il a cessé de le voir : emblême naturel du pécheur qui, par

crainte de la mort, refuse de l'envisager. C'est en ne pensant pas à la mort qu'on la rend plus funeste, parce qu'on rend ses surprises inévitables. Voulez-vous ne plus la craindre? Occupez-vous-en. Familiarisé avec cette idée, qui d'abord lui fait horreur, votre esprit s'accoutumera à la contempler. Le danger prévu cessera d'en être un : la mort n'est redoutable que lorsqu'elle est imprévue. Plus on s'en occupe, plus on en diminue les risques, parce qu'en s'en occupant on s'y prépare; mais c'est cette préparation même que l'on redoute. On rejette la pensée de la mort, précisément parce qu'on en craint la salutaire efficacité. On sent que cette grande idée, retentissant dans l'ame, la retirerait du sommeil dont les songes sont agréables; que, frappant avec force sur des liens qui sont chers, elle les briserait; que, prenant l'empire du cœur, elle en bannirait les attachemens qui, en le dominant, lui plaisent. Elle exigerait et opérerait le sacrifice du plaisir au devoir; de la jouissance d'un bonheur présent à l'espoir d'une félicité future : on se fait un art criminel d'écarter un souvenir qui dissiperait des illusions enchanteresses.

Comment on y pense.

Quand nous parlons de la pensée de la mort, c'est la pensée chrétienne que nous entendons. Ayant sans cesse dans le monde le spectacle de la mort, environnés d'hommes que nous voyons journellement tomber sous ses coups, il est impossible que nous n'y pensions pas fréquemment. Le libertin d'esprit et de cœur, qui croit que la mort est la fin de tout l'homme, y pense lui-même; mais, comme l'observe le Sage, c'est pour s'enfoncer de plus en plus dans son libertinage, et pour multiplier ses voluptueuses jouissances, qui doivent s'anéantir avec lui. Mais, sans parler de ces impies qui ont abjuré tout principe religieux, qu'est-ce que la considération de la mort, parmi ceux mêmes qui font profession de croire à ses suites? On pense à la mort, et pourquoi? pour se garantir de son atteinte, ou au moins pour l'éloigner par les secours de l'art. On y pense pour régler des intérêts de famille, d'après des volontés qu'une mort inattendue pourrait déconcerter. Il n'y a presque pas une affaire civile où la mort ne soit prévue; ce n'est que pour l'affaire du salut qu'elle est oubliée. On pense à la mort, et comment? On pense à la mort d'autrui, on ne s'occupe point de la sienne. Le spectacle d'une fin tragique, ou la mort d'une personne chère, excite quelque sensibilité, mais sans retour sur soi-

même. On s'occupe de ce que la mort a enlevé, et non de ce qu'elle a apporté. Au sortir d'une cérémonie funéraire on rentre dans le monde aussi infatué de ses vanités, aussi amateur de ses plaisirs, aussi ardent à poursuivre ses faux biens, que si on ne venait pas d'en voir le vide et le néant. Ou, si quelquefois un spectacle funèbre, ou plutôt un mouvement de la grace, nous fait reconnaître l'incertitude de la vie, la frivolité du monde, l'illusion des biens qu'il étale, c'est un sentiment passager qui ne fait tout au plus qu'effleurer le cœur, sans y laisser la moindre trace, et qu'on se hâte d'aller perdre dans les dissipations mondaines. Ce que nous voyons le plus souvent est ce que nous oublions le plus promptement.

Comment on devrait y penser.

Elle est bien différente dans les ames vertueuses l'importante pensée de la mort. Elle y est, non une idée légère et superficielle, mais une profonde réflexion, qui, avec la mort, considère ses suites, les embrasse toutes, et se les rend présentes. Elle n'est pas une simple spéculation, elle est une contemplation pratique, qui s'applique les conséquences de la mort, et en fait la règle de sa conduite. Dans toutes les circonstances importantes, nous cherchons de sages conseils, nous interrogeons ceux que nous jugeons propres à nous donner d'utiles avis. Prenons conseil de la mort; c'est le conseiller le plus sûr, qui ne nous flattera jamais, qui ne nous induira dans aucune erreur, qui nous fera opérer tout bien, et éviter tout mal. Ah! qu'elle soit toujours présente à mon esprit cette grande et salutaire pensée; qu'elle dirige mes volontés, modère mes désirs, préside à mes entreprises, règle mes actions. Qu'au moment du sommeil elle me le présente comme pouvant être éternel; qu'à l'instant du réveil elle me rappelle que peut-être j'entre dans mon dernier jour. Que dans mes œuvres de piété elle ranime ma ferveur; que dans les devoirs de mon état elle soutienne mon exactitude, qu'elle m'accompagne jusque dans mes délassemens, pour les sanctifier. Qu'à tous mes pas je l'aie devant les yeux, puisqu'à chaque pas je puis voir la mort elle-même me saisir et m'enlever. (Le C. de La Luzerne, *Considérations sur divers points de morale.*)

DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE SUR LA MORT.

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. (*Gen.*, 3, 19.)

Ipse ad sepulchra ducetur, et in congerie mortuorum evigilabit.

Il sera porté au tombeau, et il demeurera pour jamais dans la foule des morts. (*Job*, 21, 32.)

Quis est homo qui vivet, et non videbit mortem?

Quel est l'homme qui pourra vivre sans voir la mort? (*Psal.* 88, 49.)

Educ de custodia animam meam, ad confitendum nomini tuo.

Tirez, Seigneur, mon âme de sa prison, afin que je bénisse votre saint nom. (*Ps.* 141, 8.)

Omnes morimur, et quasi aquæ dilabimur in terram quæ non revertuntur.

Nous mourons tous, et nous nous écoulons sur la terre comme les eaux qui ne reviennent plus. (*II Reg.*, 14, 14.)

Melius est ire ad domum luctus quam ad domum convivii; in illa enim finis cunctorum admonetur hominum, et vivens cogitat quid futurum sit.

Il vaut mieux aller à une maison de deuil qu'à une maison de festin; car dans celle-là on est averti de la fin de tous les hommes, et celui qui est vivant pense à ce qui doit arriver un jour. (*Eccl.*, 7, 3.)

Noli esse stultus, ne moriaris in tempore non tuo.

Ne devenez pas insensé, de peur que vous ne mouriez avant votre temps. (*Eccl.*, 7, 18.)

Oblivioni tradita est memoria eorum.

Leur mémoire est ensevelie dans l'oubli. (*Eccl.*, 9, 5.)

Unus introitus est ad vitam, et similis exitus.

Il n'y a pour nous qu'une manière d'entrer dans le monde et d'en sortir. (*Sap.*, 7, 6.)

Quum morietur homo, hereditabit serpentes, et bestias, et vermes.

Quand l'homme sera mort, il héritera les bêtes, les serpens et les vers. (*Eccl.*, 10, 13.)

Memor esto quoniam non tardat.

Souvenez-vous de la mort, qui ne tarde pas long-temps à venir. (*Eccl.*, 14, 12.)

Coarctor desiderium habens dissolvi, et esse cum Christo.

Je me trouve pressé, et je désire d'être dégagé de mon corps pour être avec Jésus-Christ. (*Philipp.*, 1, 23.)

Ego enim jam delibor; et tempus resolutionis meæ instat.

Je commence déjà à mourir, et le temps de mon départ s'approche. (*II Timoth.*, 4, 6.)

Statutum est hominibus semel mori, post hoc autem judicium.

Il est arrêté que les hommes meurent une fois, et qu'ensuite ils soient jugés. (*Heb.*, 9, 27.)

Certus quod velox est depositio tabernaculi mei.

Je sais que dans peu de temps je dois quitter la demeure de mon corps. (*II Petr.*, 1, 1.)

PLAN ET OBJET DU PREMIER DISCOURS SUR LA MORT.

EXORDE.

Domine, veni et vide.

Seigneur, venez et voyez. (*Jean*, xi, 34.)

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour? et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des Chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre Evangile: Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour: Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, qui refusons de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons, et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain, que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu; et tout d'un coup il est mort; voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme; et celui qui le dit, c'est un homme, et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes. Mais, peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-

Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grace de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave.*

Entre toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir, et cette curiosité de connaître fait qu'il épuise ses forces pour trouver, ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite des affaires. Mais, parmi ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent: je veux dire que notre esprit, s'étendant par de grands efforts sur des choses fort éloignées, et parcourant pour ainsi dire le ciel et la terre, passe cependant si légèrement sur ce qui se présente à lui de plus près que nous consumons toute notre vie toujours ignorans de ce qui nous touche; et non seulement de ce qui nous touche, mais encore de ce que nous sommes.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, Chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner le Sauveur jusqu'au tombeau du Lazare. *Veni et vide :* « Venez et voyez. » O mortels! venez contempler le spectacle des choses mortelles! O hommes! venez apprendre ce que c'est que l'homme! Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse à la mort pour être instruits de ce que vous êtes; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'ame et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'ame quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'ame aussi est mise en état de retourner au ciel d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve dans cette ruine; alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme: de sorte que je ne

crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité! venez voir dans un même objet la fin de vos desseins et le commencement de vos espérances; venez voir tout ensemble la dissolution et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort: *Veni et vide.*

O mort, nous te rendons graces des lumières que tu répands sur notre ignorance! Toi seule nous convaincs de notre bassesse; toi seule nous fais connaître notre dignité. Si l'homme s'estime trop, tu sais réprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître: qu'il est infiniment méprisable en tant qu'il finit dans le temps, et infiniment estimable en tant qu'il passe à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours. (Bossuet, *Sur la Mort.*)

Combien chacun est jaloux de ce qu'il est.

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est, et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible: surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leurs défauts; elles veulent que si on les voit, du moins on les cache; et toutefois, graces à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse, qui ne confesse facilement qu'il n'est rien, à le considérer par cet endroit-là. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible, comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Eternel! O grandeur humaine! de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu, et que tu dois être rapportée à Dieu; car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien en toi que je considère, parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom

auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, Chrétiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident ne peut pas être plus noble que la substance, ni l'accessoire plus considérable que le principal, ni le bâtiment plus solide que le fond sur lequel il est élevé, ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? pensons-y bien, Chrétiens, qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort! car les hommes trop superbes ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi va vous prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées.

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, au milieu de sa cour: Sire, elle est digne de votre audience. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[1]: O éternel Roi des siècles, vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même: votre être éternellement immuable, ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure: « Et voici que vous « avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant « vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous, et tout être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point détruit tout, comme si jamais il n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface? Multipliez vos jours comme les cerfs et les corbeaux que la fable ou l'histoire de la nature fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs: que vous profitera cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un château de cartes, vain amusement des enfans? Et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même, au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y

[1] Psal. XXXVIII, 6.

aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom : « Même « celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps. Il deviendra, « dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune « langue : » tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem* [1].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu ? J'entre dans la vie pour en sortir bientôt, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser long-temps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle du genre humain, je veux dire les enfans qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu ! encore une fois, qu'est-ce que de nous ? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas ! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable où je ne suis plus ! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense du temps ! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant : on ne m'a envoyé que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore si nous voulons discuter les choses dans une considération plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, Chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si promptement et sans perdre temps nous n'en saisissions un autre semblable; jusqu'à ce qu'enfin il en viendra un auquel nous ne pour-

[1] *De resur. car.*, IV, p. 381.

rons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux de notre substance! *In imagine pertransit homo* [1]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une ombre, ou de même qu'une image en figure; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien et non le bien même; aussi est-il: *In imagine, sed et frustra conturbatur.*

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable que je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille: *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio* [2]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres. (Le même.)

Quelle partie de l'univers est le théâtre des changemens et l'empire de la mort.

N'en doutons pas, Chrétiens; quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers, qui est le théâtre des changemens et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente, et que nous la portions dans notre sein; toutefois, au milieu de cette matière et à travers l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque chose qui montre bien par une certaine vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde: il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale, et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi par adresse les créatures inanimées: la terre n'a-t-elle pas été forcée, par son industrie, à lui donner des alimens plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur leur aigreur sauvage, les venins

[1] Ps. XXXVIII, 7. — [2] *Advers. Gent.*, lib. II, *sub. init.*

mêmes à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager les élémens, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis, qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles et si nécessaires. Quoi plus! il est monté jusqu'aux cieux: pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages: pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer, en théologiens, que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Ecriture, pour être le chef de l'univers; d'une si noble institution, quoique changée par son crime, il lui a laissé un certain instinct de chercher ce qui lui manque, dans toute l'étendue de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance: non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué le monde comme une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance pouvait construire. O homme, il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art; car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissemet de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate, ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet Esprit ouvrier qui a fait le monde? Que s'il est ainsi, Chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau

rayon, cette partie de nous-mêmes, de notre être, qui porte un caractère si noble de la puissance divine qui la soutient, et qu'ainsi notre ame, supérieure au monde et à toutes les vertus qui le composent, n'a rien à craindre que de son Auteur?

Mais continuons, Chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons de quelle manière cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs que la raison a posées. Quoi! cette ame plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire quelquefois hardiment, tous les sens, toutes les passions, et presque toute la nature criant à l'encontre : « Ce m'est un gain « de mourir [1] ; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions [2]. » Ne faut-il pas, Chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables, et à une mort assurée pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? Et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait pour le bonheur du genre humain beaucoup moins de personnes qui les décrient tout-à-fait qu'il n'y en a qui les pratiquent parfaitement?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un « rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos ames : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine* [3]. C'est là que nous découvrons, comme dans un globe de lumière, un agrément immortel dans l'honnêteté et la vertu : c'est la première raison qui se montre à nous par son image; c'est la vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, Chrétiens, et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple;

[1] Philip., I, 21. — [2] Coloss., I, 24. — [3] Ps., IV, 7.

sa vie, c'est de se connaître ; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection ; Chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable, où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin, que nos sens ne soupçonnent seulement pas, par où donc es-tu entrée dans nos ames? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons : notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtiles et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort du fond de notre ame une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera du centre de l'ame : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette ame, pour se corriger, se démentir elle-même, et pour oser rejeter tout ce qu'elle pense? Qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir, par une certaine vigueur, qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, Chrétiens, je le confesse; nous ne soutenons pas long-temps cette noble ardeur; ces belles idées s'épaississent bientôt, et l'ame se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses, elle a ses langueurs ; et, permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés incompréhensibles, qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pourquoi les sages du monde voyant l'homme d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien ; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle

en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce grand mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que, par une espèce de caprice, elle a formé ce prodige qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme. Vous vous trompez, ô sages du siècle; l'homme n'est pas les délices de la nature, puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même: je parle de la nature sensible. D'où vient donc une si étrange disproportion? Faut-il, Chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondemens si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier? Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; peu s'en faut que je ne m'écrie avec le Prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[1]? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette ville? est-ce là ce tem- « ple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan; ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'Ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras; la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos ames lui échappent, si cependant le péché les rend misé-

[1] Thren., II, 15.

rables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, Chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre Evangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature humaine qui gémit sous l'empire de la mort : ah! cette visite n'est pas sans cause; c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le réformer suivant son premier modèle : *Secundum imaginem ejus qui creavit illum* [1] : « Selon l'image de celui qui l'a créé. »

O ame remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle. Mais voici en la personne de Jésus-Christ « la résurrection et la vie : qui croit en lui ne meurt pas [2]; » qui croit en lui est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grace qui attire après elle la vie de la gloire; mais le corps est cependant toujours sujet à la mort. O ame, console-toi; si ce divin architecte qui a entrepris de te réparer laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre : il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption selon les raisonnemens de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du Christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché, » comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une ame bienheureuse ni d'entrer dans le royaume de Dieu : « La chair et le sang ne peu-« vent posséder le royaume de Dieu : » *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt* [3]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer, afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier

[1] Coloss., III, 10. — [2] Joan., XI, 25, 26. — [3] I Cor., XV, 50.

plan de sa création ; elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché.

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare; ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit* [1].

Que crains-tu donc, ame chrétienne, dans les approches de la mort? peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite? mais écoute le divin Apôtre. « Nous savons, » nous savons, dit-il; nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude : « Que si cette maison de terre et de « boue dans laquelle nous habitons est détruite, nous avons une « autre maison qui nous est préparée au ciel [2]. » O conduite miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostôme, de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire toute neuve, il est nécessaire que nous délogions; car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice. (Le même.)

La mort est un bien parce qu'elle nous affranchit du péché, et parce qu'elle a racheté le monde.

Mais on dit : « Il est écrit que Dieu n'a pas fait la mort [3]; » « que « la vie existait dans le Paradis, où était placé l'arbre de vie [4], » « et que la vie était la lumière de l'homme [5]. » La mort est donc un mal, puisqu'elle est venue plus tard et comme par surprise : mais comment la mort serait-elle un mal, si, comme le disent les gentils, elle détruit tout sentiment, ou si, suivant l'Apôtre, « par « elle nous gagnons le Christ, avec lequel il vaut mieux être [6]? » Comment la mort est-elle un mal pour nous, si au delà de la mort il n'y a plus de sentiment. S'il n'y a plus de sentiment, il n'y a pas

[1] Apoc., xxi, 4. — [2] II Cor., v, 1. — [3] Sap., i, 13. — [4] Gen., ii, 9. — [5] Joan., i, 4. — [6] Philip., i, 23.

non plus de peine ou de douleur; car la douleur est un sentiment. Si on admet encore quelque sentiment après la mort, il faut admettre aussi une autre vie; il faut admettre que c'est l'ame qui subsiste et qui vit après la mort : mais si, après la mort, il existe encore une ame et une vie, le bien survit donc aussi, et la mort, au lieu de le détruire, l'augmente. L'ame, n'étant plus retenue par aucun des liens de la mort, agit avec plus de force, parce qu'elle agit par elle-même et sans être arrêtée par cette société forcée avec le corps, « qui est pour elle plus nuisible qu'utile [1]. » Quel mal resterait-il donc à craindre pour l'ame qui a veillé sur sa pureté et qui a pratiqué la vertu? Que si elle ne l'a plus cette pureté, ce n'est pas la mort qui devient un mal, c'est la vie qui était un mal, parce qu'elle n'était pas ce que doit être la vie. Qu'est-ce, au fait, que cette vie, quand elle est remplie par le vice et le péché? Pourquoi donc accuser la mort, qui ne fait que supporter la peine qu'a méritée la vie, ou qui met fin aux douleurs et aux angoisses dont elle a été semée? Ainsi, dans la mort, nous jouissons du repos qui lui est propre, ou nous souffrons d'un mal qui lui est étranger. Considérez ceci maintenant : si la vie est une charge, la mort en est l'affranchissement; si la vie est un supplice, la mort en est la réparation; s'il y a un jugement après la mort, il y a donc aussi une nouvelle vie. Cette mort alors n'est-elle donc pas un bien? Si la vie en ce monde a été bonne, comment la mort ne serait-elle pas un bien, puisque là il n'y aura plus la crainte d'un jugement terrible? Mais si elle a été bonne cette vie, quelles sont les choses qui en ont fait le mérite? la vertu, les bonnes mœurs. Ce n'est donc pas dans ce qui tient à la liaison de l'ame avec le corps qu'elle a été bonne, mais parce que, à l'aide de la vertu, elle a repoussé tout ce qui est mauvais en elle, elle a acquis tout ce qu'il y aura ensuite de bon dans la mort, elle a été remplie plutôt de ce qui appartient à l'ame que de ce qui résulte de sa dégradante société avec le corps. Or, si la vie est bonne lorsqu'elle est comme une longue séparation de l'ame et du corps, si l'ame est d'autant meilleure qu'elle sait mieux s'élever et briser les liens qui l'attachent à ce corps, la mort est par elle-même un bien, puisque c'est elle qui affranchit entièrement l'ame de la servitude en la délivrant de la société de la chair. Donc de toutes manières la mort est un bien, et parce qu'elle sépare deux choses qui répugnent l'une à l'autre et fait cesser le combat, et parce qu'elle offre un port

[1] Sap., IX, 15.

à ceux qui, long-temps battus sur le vaste océan de cette vie, cherchent un abri pour se reposer en paix, et enfin parce que, n'ajoutant rien aux fautes des hommes, elle en conserve seulement le compte tel qu'elle l'a trouvé, pour le représenter au jugement futur. Elle donne le repos, elle soustrait à la haine et à l'envie du monde, elle offre pour consolation l'attente d'un avenir.

Ajoutons à cela que c'est à tort qu'on voit et qu'on craint dans la mort la destruction et la fin de la nature : car il faut se rappeler que Dieu n'avait pas fait la mort, mais qu'après que l'homme fut tombé dans un abîme de fraude et d'impiété, la sentence divine le condamna, ordonnant « que la terre retournât à la terre [1] ; » et nous comprendrons alors que la mort n'était que la fin du péché, puisque plus la vie eût été longue, plus le nombre des fautes eût été grand. Dieu a donc permis que la mort vînt se joindre à son ouvrage pour mettre un terme au péché; et ensuite, pour que la créature ne fût pas anéantie dans la mort, il a accordé la résurrection des corps, voulant que la mort fît cesser le péché, et que, par la résurrection, la nature de l'homme se perpétuât. Ainsi la mort est pour nous tous un passage; il faut l'entreprendre avec courage : « C'est le passage de la corruption à une éternelle pureté, « de la mortalité à l'immortalité, du trouble au repos [2]. » Que le mot de mort ne nous effraie donc plus; songeons avec joie aux biens qui suivent cet heureux passage. Qu'est-ce, en effet, que la mort où tous les vices viennent s'ensevelir, où commence une nouvelle vie pour toutes les vertus? C'est ce qui fait dire encore à un Prophète : « Que mon ame meure avec les ames des « justes [3]; » c'est-à-dire qu'elle soit ensevelie avec elles, afin que, dépouillée de ses vices, elle soit sanctifiée par la grace de ces saints qui portent dans leur corps et dans leur ame la mortification de Jésus-Christ. Or, la mortification de Jésus-Christ est « la rémission « des péchés, l'abolition des crimes, l'oubli de l'erreur, la perception de toutes les graces [4]. »

Au reste, que peut-on faire de plus pour prouver que la mort est un bien, que de dire que c'est la mort qui a racheté le monde? (Saint AMBROISE, *Que la mort est un bien.*)

Depuis que Jésus-Christ a goûté la mort, nous ne devons plus la craindre.

Pour nous rendre la mort moins amère, Jésus-Christ a bien

[1] Gen., III, 19. — [2] I Cor., XV, 52. — [3] Num., XXVIII, 10. — [4] II Cor., IV.

voulu la goûter lui-même, comme fait le médecin pour le breuvage qu'il présente au malade. Parce que les enfans d'Adam redoutent la mort, il a consenti à s'y soumettre, afin de nous en diminuer l'horreur. Depuis Jésus-Christ, elle a changé de nature; elle n'est plus qu'un sommeil, qu'un échange de la vie présente dans une vie meilleure, que la séparation de l'ame d'avec le corps, pour y rentrer au jour de la résurrection. Je vous remercie donc, ô mon Sauveur, de nous avoir donné votre propre mort pour gage de notre immortalité, votre résurrection pour arrhes de celle qui nous est promise à nous-mêmes. C'est là l'espérance qui soutient et ranime les morts au fond de leurs tombeaux. Foyer inépuisable de lumière et de chaleur, que vos rayons percent l'obscurité de nos sépulcres; qu'ils réchauffent nos cendres; qu'ils rendent le mouvement et l'allégresse à nos ossemens desséchés! Nous dormons dans la terre comme des semences jetées dans son sein. Vivifiées par vos rosées bienfaisantes, nous y germerons, pour être revêtus de feuilles nouvelles, et croître jusqu'au jour de la moisson. Nous attendons en silence le moment où votre voix toute-puissante commandera à notre poussière de se lever, pour renaître à une vie immortelle, et célébrer à jamais les louanges du Dieu Sauveur.

Cette vie est sitôt écoulée, voyez : quels avantages réels pouvez-vous lui promettre? Au contraire, que d'embarras! quelle diversité dans les conditions! que d'inconstance et de vicissitudes dans son cours! Autour de vous tout change, tout s'échappe, tout périt, excepté les œuvres de la foi, l'innocence et la sainteté des mœurs, seuls biens qui se manifesteront avec confiance à tous les yeux. Nos pères sont tombés avant nous sous les coups de la mort sans s'y être attendus. Que de travaux, que de tribulations, pour aboutir à ce terme commun! On a vu mourir les rois et leurs royaumes avec eux, sans que tous les efforts de l'univers dompté par leurs armes pussent d'un seul moment retarder leur chute; sans que leurs trésors, ni toute leur puissance pussent les arracher au trépas. Pourtant que n'avaient-ils pas fait pour se rendre immortels? Ils ont bâti des villes, élevé des remparts, érigé des monumens qui nous étonnent. La mort s'est jouée de leurs espérances; elle a renversé leurs desseins; elle a tout abattu avec eux dans la poussière du sépulcre.... La magnificence de leurs tombeaux ne fait que montrer avec plus d'éclat le néant des grandeurs humaines. Ils y sont entrés tout seuls; et ces vastes constructions, ces tables opulentes, ces couches voluptueuses, où dormaient ces mêmes

hommes aujourd'hui gisans dans les cachots de la mort, ces richesses, acquises au prix du juste et de l'injuste, ne les ont point accompagnés au lieu de leur dernière demeure. Viendra le jour où le juste Juge nous appellera au pied de son tribunal. Le son de la trompette, précurseur de l'avènement du Fils de l'Homme, retentira par tout l'univers pour l'ébranler jusque dans ses fondemens. Le soleil ne donnera plus sa lumière; la lune disparaîtra; les astres interrompront leurs mouvemens réguliers, les cieux perdront leur brillante parure, tous les chefs-d'œuvre du génie et de l'industrie humaine seront anéantis; les premières cités de l'univers ne seront plus qu'un amas de ruines dispersées à travers une immense solitude. Les justes, appelés à la jouissance du royaume céleste, y possèderont les immortelles délices du Paradis; les impies, condamnés aux supplices des Enfers, s'écrieront, dans les déchiremens de leur conscience: Vos jugemens sont justes, ô Seigneur, ô monarque suprême de toute la nature!

J'ai entendu la mort et le démon disputer entre eux à qui pouvait faire à l'homme le plus de mal. La mort faisait valoir la puissance où elle est de soumettre tous les mortels à sa domination; le démon était fier de la facilité avec laquelle il se vante de les faire tomber, quand il lui plaît, dans les plus grands désordres, et dans les crimes les plus monstrueux.

Vous allez reconnaître, mes frères, si l'un et l'autre avaient raison de prétendre nous avoir vaincus; ou plutôt si ce n'est pas eux qui ont eu toute l'humiliation de la défaite, sans avoir l'espérance de s'en relever jamais.

Le démon s'écriait donc: De quel droit, ô mort, insultes-tu aux justes comme à ceux qui ne le sont pas? Tous appartiennent également au Seigneur qui les a faits: ce n'est pas de toi, mais de lui seul qu'ils reçoivent l'ordre de quitter la vie.

La mort répliquait: Misérable séducteur! tout homme est libre d'obéir ou d'échapper à tes manœuvres: personne ne l'est de se soustraire à mon empire.

Jésus-Christ a résolu le problème. Par l'immortalité, il a vaincu la mort; par la grace de ses sacremens, il nous assure le prix de la victoire, en même temps que notr libertée nous en laisse le mérite. (Saint Ephrem.)

Péroraison.

Une considération non moins profonde s'élève encore dans mon

esprit, à l'aspect des tombeaux. Je vois dans la mort l'exécutrice et l'image des sévères jugemens de Dieu, par l'égalité qu'elle établit entre tous les hommes. Pour elle, nulle distinction entre les rois et les sujets, les riches et les pauvres. De même que la justice divine ne fait aucune acception de personnes, dans la distribution des peines et des récompenses; de même la mort ne met aucune différence entre les mortels. Le monarque est pour elle à l'égal du dernier des sujets; enchaînés par les mêmes liens, traînés l'un et l'autre dans le sépulcre pour n'en plus sortir. Ainsi la justice céleste l'a-t-elle ordonné pour corriger l'orgueilleuse insolence, en faisant voir aux grands de la terre qu'il leur convient peu de s'élever au dessus des petits, puisqu'ils ne sont pas moins qu'eux appelés à l'ignominie du tombeau. Comme ils ont commencé de même, ainsi finiront-ils de même. Le tombeau égale toutes les conditions. Morts, ensevelis de la même manière, ils ressusciteront de même tous à la fois, sans plus de distinction. Il n'y aura de différence que pour les œuvres, bonnes ou mauvaises. Il sera donné à chacun, en proportion de leurs mérites. C'est à vous à préparer, durant que vous êtes sur la terre, l'édifice que vous allez habiter après la mort. Voyageurs, qui ne sommes ici-bas que comme dans une hôtellerie, où nous séjournons précairement, c'est au jour de la consommation des siècles que l'on assignera à chacun de nous la maison que nous devons occuper en conséquence de nos œuvres. (Le même.)

PLAN ET OBJET DU SECOND DISCOURS SUR LA MORT.

EXORDE.

Quum appropinquaret Jesus portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur, filius unicus matris suæ.

Jésus étant allé près de la porte de la ville, il arriva qu'on portait en terre un mort, qui était le fils unique de sa mère. (*Luc.*, xv, 12.)

Jamais mort fut-elle accompagnée de circonstances plus touchantes? c'est un fils unique, le seul successeur du nom, des titres, de la fortune de ses ancêtres, que la mort enlève à une mère veuve et désolée : elle le lui ravit dans la fleur de l'âge, et à l'entrée presque de la vie; en un temps où échappé aux accidens de l'enfance, et parvenu à ce premier degré de force et de raison qui commence l'homme, il paraissait le moins exposé aux surprises de la mort, et laissait enfin respirer la tendresse maternelle de toutes les frayeurs qui suivent les progrès incertains de l'éducation. Les citoyens en foule accourent mêler leurs larmes à celles de cette mère désolée : assidus à ses côtés, ils cherchent à diminuer sa douleur, par la consolation de ces discours vagues et communs qu'une tristesse profonde n'écoute guère; ils entourent avec elle le triste cercueil; ils parent les obsèques de leur deuil et de leur présence : l'appareil de cette pompe funèbre est pour eux un spectacle; mais est-il une instruction? ils en sont frappés, attendris; mais en sont-ils moins attachés à la vie? et le souvenir de cette mort ne va-t-il pas périr dans leur esprit, avec le bruit et la décoration des funérailles?

A de semblables exemples, mes frères, nous apportons tous les jours les mêmes dispositions. Les sentimens qu'une mort inopinée réveille dans nos cœurs sont des sentimens d'une journée, comme si la mort elle-même devait être l'affaire d'un jour. On s'épuise en vaines réflexions sur l'inconstance des choses humaines; mais l'objet qui nous frappait, une fois disparu, le cœur redevenu tranquille se trouve le même. Nos projets, nos soins, nos attachemens pour la terre, ne sont pas moins vifs que si nous travaillions pour des an-

nées éternelles : et au sortir d'un spectacle lugubre, où l'on a vu quelquefois la naissance, la jeunesse, les titres, la réputation fondre tout d'un coup, et se perdre pour toujours dans le tombeau, on rentre dans le monde, plus occupé, plus empressé que jamais de tous ces vains objets dont on vient de voir de ses propres yeux et toucher presque de ses mains le néant et la poussière.

Cherchons donc aujourd'hui les raisons d'un égarement si déplorable. D'où vient que les hommes s'occupent si peu de la mort, et que cette pensée fait sur eux des impressions si peu durables? Le voici : l'incertitude de la mort nous amuse, et en éloigne le souvenir de notre esprit; la certitude de la mort nous effraie, et nous oblige à détourner les yeux de cette triste image : ce qu'elle a d'incertain nous endort et nous rassure ; ce qu'elle a de terrible et de certain nous en fait craindre la pensée. Or, je veux aujourd'hui combattre la dangereuse sécurité des premiers, et l'injuste frayeur des autres. La mort est incertaine; vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser surprendre : la mort est certaine; vous êtes donc insensé d'en craindre le souvenir, et vous ne devez jamais la perdre de vue. Pensez à la mort, parce que vous ne savez à quelle heure elle arrivera; pensez à la mort, parce qu'elle doit arriver: c'est le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave*, *Maria* (MASSILLON, *Sur la Mort.*)

La mort est incertaine, on est donc téméraire de ne pas s'en occuper.

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'était pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'était point là notre première destinée: l'Auteur de notre être avait d'abord animé notre boue d'un souffle d'immortalité : il avait mis en nous un germe de vie, que la révolution des temps et des années n'aurait ni affaibli, ni éteint : son ouvrage était concerté avec tant d'ordre qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que le péché est entré dans le monde*[1].

[1] Rom., v, 12.

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas. Nous mourons tous les jours; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau ; le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit ; les alimens nous corrompent, les remèdes nous affaiblissent ; ce feu spirituel qui nous anime au dedans nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devrait être plus familière à l'homme que celle de la mort? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet ? et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande pour nous regarder comme immortels sur la terre ?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et, héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité ; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ézéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, *et cherchant en vain, comme lui, le reste de leurs années* [1] ; enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore et celui qui les voit sécher et disparaître. Le moment fatal marqué à chacun est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme, du moins, sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devrait, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout ;

[1] Is., XXXVIII, 10.

de sorte que l'incertitude, qui ne devrait tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même.

Or, je dis d'abord, mes frères, que, de toutes les dispositions c'est ici la plus téméraire et la moins censée; j'en appelle à vous-mêmes. Un malheur qui peut arriver chaque jour est-il plus à mépriser qu'un autre qui ne vous menacerait qu'au bout d'un certain nombre d'années? Quoi! parce qu'on peut vous redemander votre ame à chaque instant, vous la possèderiez en paix, comme si vous ne deviez jamais la perdre? Parce que le péril est toujours présent, l'attention serait moins nécessaire? Et dans quelle autre affaire que celle du salut l'incertitude devient-elle une raison de sécurité et de négligence? La conduite de ce serviteur de l'Evangile, qui, sous prétexte que son maître tardait de venir, et qu'il ignorait l'heure de son arrivée, usait de ses biens, comme n'en devant plus rendre compte, vous paraît-elle fort prudente? De quels autres motifs Jésus-Christ s'est-il servi pour nous exhorter à veiller sans cesse? et qu'y a-t-il dans la religion de plus propre à réveiller notre vigilance que l'incertitude de ce dernier jour?

Ah! mes frères, si l'heure était marquée à chacun de nous; si le royaume de Dieu venait avec observation; si en naissant nous portions écrit sur notre front le nombre de nos années et le jour fatal qui les verra finir, ce point de vue fixe et certain, quelque éloigné qu'il pût être, nous occuperait, nous troublerait, ne nous laisserait pas un moment tranquilles : nous trouverions toujours trop court l'intervalle que nous verrions encore devant nous; cette image, toujours présente malgré nous à notre esprit, nous dégoûterait de tout, nous rendrait les plaisirs insipides, la fortune indifférente, le monde entier à charge et ennuyeux; ce moment terrible, que nous ne pourrions plus perdre de vue, réprimerait nos passions, éteindrait nos haines, désarmerait nos vengeances, calmerait les révoltes de la chair, viendrait se mêler à tous nos projets; et notre vie, ainsi déterminée à un certain nombre de jours précis et connus, ne serait qu'une préparation à ce dernier moment. Sommes-nous sages, mes frères? La mort, vue de loin, à un point sûr et marqué, nous effraierait, nous détacherait du monde et de nous-mêmes, nous rappellerait à Dieu, nous occuperait sans cesse; et cette même mort incertaine, qui peut arriver chaque jour, chaque instant; et cette mort qui doit nous surprendre, qui doit venir quand nous y penserons le moins; et cette mort qui est peut-être à la porte, nous laisse

tranquilles! que dis-je? nous laisse toutes nos passions, tous nos attachemens criminels, toute notre vivacité pour le monde, pour les plaisirs, pour la fortune! et parce qu'il n'est pas sûr si nous ne mourrons pas aujourd'hui, nous vivons comme si nos années devaient être éternelles!

Remarquez en effet, mes frères, que cette incertitude est accompagnée de toutes les circonstances les plus capables d'alarmer, ou du moins d'occuper un homme sage, et qui fait quelque usage de la raison. Premièrement, la surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidens rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux, et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux; ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés: c'est un malheur familier; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples; presque tous les hommes sont surpris de la mort; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyaient encore loin; tous se disaient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Evangile: *Mon ame, reposez-vous, vous avez du bien pour plusieurs années* [1]. Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus mourir; tous vous ont laissés vous-mêmes étonnés de la promptitude de leur mort: vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi: vous en êtes sortis heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettaient d'en sortir comme vous: il faudra demain rentrer en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira, il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques uns de vos frères: point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode

[1] Luc., XII, 19.

est frappé au milieu des applaudissemens insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avait choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthazar expire autour d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-mêmes. Vous le dites; vous en convenez; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution, qui puisse vous mettre à couvert du péril.

Secondement, si cette incertitude ne roulait que sur l'heure, sur le lieu, ou sur le genre de votre mort, elle ne paraîtrait pas si affreuse; car enfin, qu'importe au Chrétien, dit saint Augustin, de mourir au milieu de ses proches, ou dans des contrées étrangères; dans le lit de sa douleur, ou dans le sein des ondes, pourvu qu'il meure dans la piété et dans la justice? Mais ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'il est incertain si vous mourrez dans le Seigneur, ou dans votre péché; c'est que vous ignorez ce que vous serez dans cette autre terre, où les conditions ne changeront plus; entre les mains de qui tombera votre ame, seule, étrangère, tremblante, au sortir du corps; si elle sera environnée de lumière, et portée au pied du trône sur les ailes des esprits bienheureux, ou enveloppée d'un nuage affreux, et précipitée dans les abîmes : vous êtes entre ces deux extrémités; vous ne savez à laquelle des deux vous appartiendrez : la mort seule vous découvrira ce secret; et, dans cette incertitude, vous êtes tranquilles! et vous la laissez venir indolemment, comme si elle ne devait décider de rien pour vous! Ah! mes frères, si tout devait finir avec nous, l'impie aurait encore tort de dire : Ne pensons point à la fin de notre vie; mangeons et buvons, nous mourrons demain : plus il trouverait

de douceur à vivre, plus il aurait raison de craindre la mort, qui ne serait pour lui cependant qu'une cessation entière de son être. Mais nous, à qui la foi découvre, au delà, des peines ou des récompenses éternelles; nous qui devons arriver à la mort incertains sur cette terrible alternative, n'y a-t-il pas de la folie, que dis-je? de la fureur en ne tenant pas, à la vérité, le même discours que l'impie : Mangeons et buvons, nous mourrons demain; mais de vivre comme si nous pensions comme lui? Eh! pouvons-nous être un seul instant sans nous occuper de ce moment décisif, et sans adoucir, par les précautions de la foi, ce que cette incertitude peut jeter de trouble et de frayeur dans une ame qui n'a pas encore renoncé à ses espérances éternelles?

Troisièmement, dans toutes les autres incertitudes, ou le nombre de ceux qui partagent avec nous le même péril peut nous rassurer; ou des ressources, dont nous pouvons nous flatter, nous laissent plus tranquilles, ou enfin, tout au pire, la surprise n'est qu'une instruction qui nous apprend, à nos dépens, à être une autre fois plus sur nos gardes. Mais dans l'incertitude terrible dont il s'agit, mes frères, le nombre de ceux qui courent le même risque que nous ne diminue rien au nôtre : toutes les ressources dont nous pouvons nous flatter au lit de la mort sont d'ordinaire des illusions, et la religion elle-même qui les fournit n'en espère presque rien : enfin la surprise est sans retour; nous ne mourons qu'une fois; et nous ne pouvons plus mettre à profit notre imprudence pour une autre occasion. Notre malheur nous détrompe, il est vrai; mais ces nouvelles lumières qui dissipent notre erreur, devenues inutiles par l'immutabilité de notre état, ne sont plus que des lumières cruelles qui vont nous déchirer éternellement, et faire la matière la plus douloureuse de notre supplice, plutôt que des réflexions sages qui puissent nous conduire au repentir.

Sur quoi pouvez-vous donc justifier cet oubli profond et incompréhensible, dans lequel vous vivez de votre dernier jour? sur la jeunesse qui semble vous promettre encore une longue suite d'années? La jeunesse? mais le fils de la veuve de Naïm était jeune : la mort respecte-t-elle les âges et les rangs? La jeunesse? mais c'est justement ce qui me ferait craindre pour vous des mœurs licencieuses, des plaisirs extrêmes, des passions outrées, les excès de la table, les mouvemens de l'ambition, les dangers de la guerre, les désirs de la gloire, les saillies de la vengeance. N'est-ce pas dans ces beaux jours que la plupart des hommes finissent leur course? Adonias eût vieilli s'il n'eût été voluptueux; Absalon, s'il eût été libre

d'ambition ; le fils du roi de Sichem, s'il n'eût pas aimé Dina ; Jonathas, si la gloire ne lui eût creusé un tombeau sur les montagnes de Gelboé. La jeunesse ? mais faut-il renouveler ici la douleur de la nation, et redoubler les larmes qui coulent encore? faut-il aigrir la plaie qui saigne encore et qui saignera long-temps, dans le cœur du grand prince qui nous écoute ? Une jeune princesse, les délices de la cour; un jeune prince, l'espérance de l'état; l'enfant même, le fruit précieux de leur tendresse et des vœux publics, la cruelle mort ne vient-elle pas de les moissonner tous ensemble en un clin d'œil ? et cet auguste palais, rempli, il y a peu de jours, de tant de gloire, de majesté, de magnificence, n'est-il pas devenu, ce semble, pour toujours une maison de deuil et de tristesse ? La jeunesse? que la France serait heureuse si l'on eût pu compter sur cette ressource! Hélas! c'est la saison des périls, et l'écueil le plus ordinaire de la vie.

Sur quoi vous rassurez-vous donc encore ? sur la force du tempérament? Mais qu'est-ce que la santé la mieux établie? une étincelle qu'un souffle éteint : il ne faut qu'un jour d'infirmité pour détruire le corps le plus robuste du monde. Je n'examine pas après cela si vous ne vous flattez point même là-dessus ; si un corps ruiné par les désordres de vos premiers ans, ne vous annonce pas au dedans de vous une réponse de mort; si des infirmités habituelles ne vous ouvrent pas de loin les portes du tombeau ; si des indices fâcheux ne vous menacent pas d'un accident soudain : je veux que vous prolongiez vos jours au delà même de vos espérances. Hélas! mes frères, ce qui doit finir peut-il vous paraître long ? regardez derrière vous ; où sont vos premières années ? que laissent-elles de réel dans votre souvenir ? pas plus qu'un songe de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu ; voilà tout ce qui vous en reste. Tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusqu'aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer. Quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paraîtrait pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instans fugitifs; tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers , toutes les révolutions d'empires et de royaumes, tous ces grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seraient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de place, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore : vous en avez été la

plupart, non seulement spectateurs; mais vous en avez partagé les périls et la gloire: ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? Les années paraissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparaissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête que nous nous trouverons, comme par un enchantement, au terme fatal qui nous paraît encore si loin et ne devait jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques; un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçus, sur les débris du premier; tout passe avec vous et comme vous; une rapidité que rien n'arrête entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin, et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles, qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur, et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. Où sont maintenant parmi nous les sages? dit l'Apôtre; et un homme, fût-il capable de gouverner l'univers, peut-il mériter ce nom, dès qu'il peut oublier ce qu'il est et ce qu'il doit être? (Le même.)

Il faut veiller, puisque l'heure de la mort est incertaine.

Il y a dans l'homme une curiosité naturelle qui le porte à s'enfoncer dans les ténèbres de l'avenir : habitude qui tient au défaut de réflexion et à l'état d'imperfection où nous sommes ici-bas.

Enfans, qui pressons de questions nos maîtres et nos parens, qui les étourdissons de ces paroles : Quand arrivera telle ou telle chose? c'est là le produit de la mollesse où l'on vit, et du manque d'occupations graves. Cette curiosité, avide de dérober à l'avenir ses secrets, s'exerce particulièrement sur la question de la fin du monde. Comment, hélas ! échapperions-nous à cette faiblesse? Les saints eux-mêmes ne savent pas toujours s'en défendre. Les Apôtres demandaient bien à Jésus-Christ, avant sa Passion : « Quand ces « choses arriveront-elles? Quels signes annonceront votre avénement et la consommation du siècle [1] ? » Encore, après sa résurrection, ils lui disaient : « Seigneur, dites-nous si c'est dans ce « temps que vous rétablirez le royaume d'Israël [2].» Mais après qu'ils eurent reçu le Saint-Esprit, non seulement il n'y eut plus de leur part de questions semblables, plus de ces indiscrètes curiosités ; mais on les voit déployer leur autorité contre ceux qui se les permettaient. Saint Paul, entre autres, les combat par cet avertissement donné aux Thessaloniciens : « Pour les temps et les momens « auxquels le Fils de Dieu viendra, il n'est pas besoin, mes frères, que « nous vous en écrivions [3].» Pourquoi n'est-ce pas nécessaire? Parce que toute recherche à ce sujet serait en pure perte. Car enfin, dites-moi, qu'y gagneriez-vous? Supposons que le monde finira dans vingt, trente ou cent ans ; plus tôt ou plus tard, que nous importe? Pour qui meurt, c'est la fin du monde. N'avez-vous pas assez de quoi vous occuper de votre propre fin, sans vous tourmenter à vouloir pénétrer le secret de l'univers? Mais voilà ce qui arrive dans mille circonstances ; on ne songe pas à sa propre cause ; on s'embarrasse de soins étrangers : on fait la censure des autres. Un tel est un débauché, celui-ci un adultère, celui-là un spoliateur du bien d'autrui, cet autre a commis un acte de violence. Eh ! que ne vous mêlez-vous plutôt de ce qui vous regarde? Ainsi l'on veut savoir comment les autres finiront : on oublie comment l'on finira soi-même. Quel rapport y a-t-il entre vous et la fin du monde? Songez seulement à vous bien préparer à la vôtre, et vous n'aurez rien à redouter de celle-là. Qu'elle doive arriver bientôt ou qu'elle doive se faire attendre encore long-temps, que vous importe? Si Jésus-Christ n'en a point révélé l'époque, c'est qu'il nous était indifférent de le savoir. Tout ce qu'il en dit à ses Apôtres, c'est que « ce n'était pas à eux à savoir le temps et les momens que le Père a mis en sa disposition [4]. Saint Pierre, lorsqu'il fut le

[1] Matth., XXIV, 3. — [2] Act., I, 6. — [3] I Thess., V, 1. — [4] Act., 17.

premier des Apôtres, n'en sut pas davantage. Ils avaient demandé plus qu'il ne leur appartenait de connaître : en se refusant à leur curiosité, Jésus-Christ refusait à l'avance celle des infidèles. Ce qu'il importe de savoir, c'est que le monde, à qui le paganisme, dans son aveuglement, donne le privilége de la Divinité, celui d'être immortel, mourra. Quand? question infidèle; vous le diriez à l'infidèle; incrédule sur un point, il ne vous croira pas davantage sur l'autre. « Quant à vous, écrivait saint Paul aux « Chrétiens de Thessalonique, vous savez bien que le jour du « Seigneur viendra, comme un voleur qui survient la nuit [1]. » Non pas seulement ce grand jour où tout s'anéantira, mais celui où vous mourrez; car il en sera du jour de votre mort comme de celui de la dernière consommation : ressemblance parfaite entre l'un et l'autre. Ce que l'un fait en détail, l'autre le fera pour l'universalité des êtres. Le temps de la consommation dure depuis Adam, auquel il a commencé, pour s'achever à ce jour fatal, qui déjà s'exécute sous nos yeux dans la personne de tous ces morts que nous voyons journellement disparaître du milieu de nous, pour aller attendre ce dernier des jours, avant lequel personne ne ressuscitera.

Maintenant, quelle est la raison pourquoi Dieu nous a dérobé la connaissance; pourquoi il nous avertit qu'il viendra nous surprendre comme le voleur de nuit : à la bonne heure, voilà une curiosité légitime, et à laquelle je vais satisfaire. Quel homme, s'il savait le jour où il mourra, ferait de la vertu l'exercice continuel de toute sa vie? Pas un. On croirait pouvoir impunément s'abandonner à tous les désordres, sauf le jour venu, où l'on penserait à se faire baptiser, (à se convertir). Aujourd'hui que l'ignorance où nous sommes de l'instant de la mort devrait la faire appréhender à tous les instans de la vie, on n'y pense pas, on se jette à corps perdu dans le péché, et l'on renvoie le baptême à son dernier soupir. Que serait-ce si l'on péchait avec la certitude de n'avoir rien à redouter? Combien en voit-on mourir tous les jours sans avoir pu recevoir le baptême, parce qu'ils avaient compté faussement sur le temps nécessaire pour s'y préparer! Et cette expérience ne corrige personne. Si l'on n'avait pas cette crainte que l'on peut mourir au moment où l'on s'y attendra le moins, penserait-on à se combattre soi-même, à vivre dans la pratique du bien? Non.

[1] Thess., v, 2, 4.

Un ressort qui agit puissamment sur tel d'entre nous, c'est la crainte de la mort et l'amour de la vie. Mais si on ne l'avait pas, si on connaissait à point nommé le jour de sa mort ; si, par exemple, l'on savait que l'on mourra demain, qui empêcherait qu'aujourd'hui on ne se livrât aux plus criminels excès ? Quel frein arrêterait le fer du meurtrier? Quelle ardeur, quel plaisir à se venger de son ennemi ! Le scélérat qui s'attend à mourir demain, et qui, par conséquent, ne tient plus compte de la vie, n'a plus rien à ménager ; et le trône lui-même ne met pas à l'abri des fureurs d'un désespéré. Quel risque peut craindre celui qui est assuré qu'il n'a plus rien à perdre ? Mourir pour mourir, du moins vaut-il mieux auparavant se satisfaire.

Donnez cette certitude à des hommes qui tiennent à la vie et aux choses de ce monde : vous les plongez dans un abîme de maux, vous les consumez d'inquiétude. Allez dire à un jeune homme qu'il n'atteindra pas la vieillesse ; qu'il en soit bien persuadé, et cette brillante ardeur se flétrit et s'abat tout entière dans l'attente de son dernier moment.

Mais où serait encore le mérite et la récompense de la vertu ? Une fois pénétré de la certitude que l'on mourra dans un temps précis, et point auparavant, quoi qu'il puisse arriver, le beau mérite, dites-moi, de braver les dangers quand il n'y en a pas ; de s'exposer à la mort quand on est parfaitement sûr qu'elle ne vous atteindra pas ! Par exemple, qu'Abraham n'eût obéi à l'ordre du Seigneur d'amener son fils Isaac au lieu du sacrifice qu'avec la certitude de n'être pas obligé de l'immoler, où serait la gloire de son sacrifice ? Qu'un saint Paul n'eût entrepris de si périlleux travaux qu'avec la prescience qu'il échapperait à tous les périls, où serait son mérite? A pareil prix le plus lâche des hommes verra sans pâlir la flamme du bûcher. Les trois enfans de la fournaise disaient bien à Nabuchodonosor : « Il y a dans le ciel un Dieu qui « nous délivrera de vos mains, et nous sauvera de ces feux dévorans [1]. » Mais ils ajoutaient : « Que s'il ne le juge pas à propos, nous « ne laissons pas de vous déclarer, ô prince, que nous n'adorerons « point vos dieux ni votre statue. » Bien loin de nous plaindre de notre ignorance à cet égard, nous devons en remercier la bonté divine, qui a attaché tant de biens à cette ignorance même. Ce qu'il nous suffit de savoir, c'est que le jour du Seigneur viendra comme un voleur, durant la nuit, pour éviter de nous jeter

[1] Dan., III, 17.

dans le mal, de nous laisser aller à la négligence, et de nous rendre indignes des récompenses qui nous sont promises. « Voilà, « dit l'Apôtre, ce que vous savez, et à n'en pouvoir douter [1]. » Pourquoi de nouvelles questions, si vous en êtes bien convaincus, et qui ne vous mèneraient à rien? La conséquence, c'est Jésus-Christ qui vous la donne; la voici : Puisque l'avenir est incertain, « veil- « lez, veillez, nous dit-il, parce que vous ne savez à quelle heure « le voleur viendra [2]. (Saint CHRYSOSTÔME [3].)

L'incertitude de l'heure de la mort fait éviter le péché.

L'aspect des tombeaux nous ramène efficacement à la modestie et à la sagesse, il réveille la tiédeur, il redouble la piété, et l'excite à des précautions plus sévères, il console de la pauvreté, prévient et corrige l'orgueil qui s'attache à l'opulence. Peut-on porter sur les tombeaux une vue attentive, sans penser, malgré soi-même, que l'on mourra, qu'il n'y a rien dans ce monde de permanent, pas plus dans la mauvaise que dans la bonne fortune? et lorsque l'on est bien pénétré du sentiment de cette vérité, le péché n'a plus guère d'accès dans le cœur. De là ce précepte du Sage : « Dans « toutes vos paroles, souvenez-vous de votre dernière fin, et vous « ne pècherez jamais [4]; » et cet autre qui revient à celui-ci: « Dis- « posez vos œuvres pour votre sortie, et préparez-vous pour le « voyage [5] » hors de la vie. La pensée habituelle de l'incertitude de la mort entretient l'ame dans une défiance salutaire qui l'empêche également de s'enivrer par la prospérité et de s'abattre par les disgraces. Tout cela dure si peu! Vous avez commencé la journée: êtes-vous sûr de la finir? Ce n'est pas dans le tourbillon des villes que ces réflexions viendront se présenter à votre esprit: sortez de cette bruyante enceinte; allez voir les tombeaux, et, au milieu de ce peuple de morts, votre esprit s'élèvera sans effort au dessus des misérables affections de la terre; il prendra un essor sublime vers la patrie où l'on ne meurt pas; il s'occupera de s'approvisionner pour le voyage. Tout ce que vous laissez ici-bas est perdu pour vous sans ressource, il reste à l'hôtellerie, vous ne retrouverez au terme du voyage que ce que vous aurez envoyé devant.

La vie présente est un voyage où il n'y a rien de stable: nous

[1] I Tim., v, 2. — [2] Matth., xxiv, 42. — [3] Hom. ix, *in ad Thess.* — [4] Eccli., vii, 40. — [5] Prov., xxiv, 27.

ne faisons que passer au travers de ses maux et de ses biens. (Le même.)

Brièveté de la vie et néant de l'homme.

C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui vous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si long-temps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais: cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point; ce qui arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'ai été, et où peu m'importera combien de temps j'ai été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir; je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres; après il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là même donneront à leurs successeurs le même spectacle; tous enfin viendront se confondre dans le néant. Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent: qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! qu'il y en a où je ne serai point! et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme des ans! Je ne suis rien, ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre, encore n'avait-on que faire de moi; et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois n'est qu'un vain simulacre: *Prœterit figura hujus mundi* [1].

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer! par combien de maladies, etc! à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre; c'est mal parler, j'ai échappé la mort. J'ai évité ce péril, mais non pas la mort; la mort nous dresse diverses embûches: si nous échappons l'une, nous tombons en une autre; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois

[1] I Cor., VII, 31.

un arbre battu des vents; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment; les unes résistent plus, les autres moins; que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra qui les flétrira et les fera tomber; ou comme dans une grande tempête les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues, et lorsqu'ils croient avoir évité tous les périls, après avoir duré long-temps, un flot les pousse contre un écueil et les brise. Il en est de même: le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques uns passent jusqu'au bout; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course; leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus, et de ces quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie? le sommeil est plus semblable à la mort; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence? et quand je serai plus âgé, combien encore? voyons à quoi tout cela se réduit. Qu'est-ce que je compterai donc? car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur? mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie? c'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelques distances; vous diriez que cela occupe bien de la place; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main. Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc., de ma vie, que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelques contentemens ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il? Mais ces contentemens, les ai-je eus tous ensemble, les ai-je eus autrement que par parcelles? mais les ai-je eus sans inquiétude? et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas? et ne les ayant pas eus à la fois, les ai-je du moins eus tout de suite? l'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentemens? ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher? Mais que m'en reste-t-il des plaisirs licites? un souvenir inutile: des illicites? un regret, une obligation à l'Enfer ou à la pénitence, etc.

Ah! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps! nous le passons véritablement, et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien: celui-là s'écoule, j'en prends un autre: ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assu-

rer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent insensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi. Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard; devant Dieu, cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi, elles dépendent de Dieu devant que du temps le temps ne les peut retirer de son empire, il est au dessus du temps : à son égard cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai : ce que je sais dans le temps, passe par le temps, est compris et est sous l'éternité et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des momens de ce plaisir, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire, ils sont passés, je n'y songerai plus : ils sont passés, oui pour moi, mais à Dieu, non, il m'en demandera compte.

Eh bien! mon ame, est-ce donc si grande chose que cette vie? et si cette vie est si peu de chose parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se damner? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peines, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur en votre présence de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée, j'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense; je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence. Je mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage, grande diligence; pensant, non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure. (Bossuet, *Sur la Brièveté de la vie.*)

La mort est certaine, on est donc insensé d'en craindre le souvenir.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse; tout ce qui le rappelle à son origine le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être, attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir, disparaître à tout ce qui nous environne; entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie :

on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée, comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devait hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitaient, les peintures où leurs traits sont encore vivans, tout ce qui pourrait réveiller en nous avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événemens encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

Or, mes frères, ces frayeurs excessives étaient pardonnables à des païens, pour qui la mort était le plus grand des malheurs, puisqu'ils n'attendaient rien au delà du tombeau, et que, vivant sans espérance, ils mouraient sans consolation. Mais on doit être surpris que la mort soit si terrible à des Chrétiens, et que la terreur de cette image leur serve même de prétexte pour l'éloigner de leur pensée.

Car, en premier lieu, je veux que vous ayez raison de craindre cette dernière heure; mais comme elle est certaine, je ne comprends pas que, parce qu'elle vous paraît terrible, vous ne deviez pas vous en occuper et la prévenir : il me semble, au contraire, que plus le malheur dont vous êtes menacés est affreux, plus vous devez ne pas le perdre de vue, et prendre sans cesse des mesures pour n'en être pas surpris. Quoi! plus le péril vous frappe et vous épouvante, plus il vous rendrait indolens et inappliqués? les terreurs outrées de votre imagination vous guériraient de cette crainte sage même qui opère le salut? et, parce que vous craignez trop, vous ne penseriez à rien? Mais quel est l'homme que l'idée trop vive du danger calme et rassure? quoi! s'il fallait marcher par un sentier étroit et escarpé, entouré de toutes parts de précipices, ordonneriez-vous qu'on vous bandât les yeux pour ne pas voir le danger, et de peur que la profondeur de l'abîme ne vous fît tourner la tête? Ah! mon cher auditeur, vous voyez votre tombeau ouvert à vos pieds, cet objet affreux vous alarme, et au lieu de prendre dans la sagesse de la religion toutes les précautions qu'elle vous

offre pour ne pas tomber inopinément dans ce gouffre, vous vous bandez vous-même les yeux pour ne le pas voir; vous vous faites des diversions réjouissantes pour en effacer l'idée de votre esprit; et, semblable à ces victimes infortunées du paganisme, vous courez au bûcher les yeux bandés, couronné de fleurs, environné de danses et de cris de joie, pour ne pas penser au terme fatal où cet appareil vous conduit, et de peur de voir l'autel, c'est-à-dire le lit de la mort, où vous allez à l'instant être immolé.

De plus, si, en éloignant cette pensée, vous pouviez aussi éloigner la mort, vos frayeurs auraient du moins une excuse. Mais pensez-y, ou n'y pensez pas, la mort avance toujours; chaque effort que vous faites pour en éloigner le souvenir vous rapproche d'elle; et à l'heure marquée elle arrivera. Qu'avancez-vous donc en détournant votre esprit de cette pensée? Diminuez-vous le danger? vous l'augmentez; vous vous rendez la surprise inévitable. Adoucissez-vous l'horreur de ce spectacle en vous le dérobant? ah! vous lui laissez tout ce qu'il a de plus terrible! Si vous vous rendiez la pensée de la mort plus familière, votre esprit faible et timide s'y accoutumerait insensiblement; vous pourriez peu à peu y fixer vos regards, et l'envisager sans trouble, ou du moins avec résignation au lit de la mort : elle ne serait plus pour vous un spectacle nouveau. Un danger prévu de loin n'a rien qui étonne : la mort n'est formidable que la première fois qu'on en rappelle le souvenir; et elle n'est à craindre que lorsqu'elle est imprévue.

Mais d'ailleurs, quand cette pensée vous troublerait, ferait sur vous des impressions de frayeur et de tristesse, où serait l'inconvénient? N'êtes-vous sur la terre que pour y vivre dans un calme indolent, et ne vous y occuper que d'images douces et riantes? On en perdrait la raison, dites-vous, si l'on y pensait tout de bon. On en perdrait la raison! mais tant d'ames fidèles, qui mêlent cette pensée à toutes leurs actions, et qui font du souvenir de cette dernière heure le frein de leurs passions, et le plus puissant motif de leur fidélité; mais tant d'illustres pénitens, qui s'enfermaient tout vivans dans des tombeaux pour ne pas perdre de vue l'image de la mort; mais les saints, qui mouraient tous les jours, comme l'Apôtre, pour ne pas mourir éternellement, en ont-ils perdu la raison? Vous en perdriez la raison! c'est-à-dire vous regarderiez le monde comme un exil; les plaisirs, comme une ivresse; le péché, comme le plus grand des malheurs; les places, les honneurs, la faveur, la fortune, comme des songes; le salut, comme la grande et unique affaire : est-ce là perdre la raison? Heureuse folie! et que n'êtes-

vous dès aujourd'hui du nombre de ces sages insensés! Vous en perdriez la raison! oui, cette raison fausse, mondaine, orgueilleuse, charnelle, insensée, qui vous séduit; oui, cette raison corrompue, qui obscurcit la foi, qui autorise les passions, qui nous fait préférer le temps à l'éternité, prendre l'ombre pour la vérité, et qui égare tous les hommes; oui, cette raison déplorable, cette vaine philosophie, qui regarde comme une faiblesse de craindre un avenir, et qui, parce qu'elle le craint trop, fait semblant, ou s'efforce de ne pas le croire. Mais cette raison sage, éclairée, modérée, chrétienne; mais cette prudence du serpent, si recommandée dans l'Evangile, c'est dans ce souvenir que vous la trouveriez; mais cette sagesse préférable, dit l'Esprit-Saint, à tous les trésors et à tous les honneurs de la terre; cette sagesse si honorable à l'homme, et qui l'élève si haut au dessus de lui-même; cette sagesse qui a formé tant de héros chrétiens, c'est l'image toujours présente de votre dernière heure qui en embellira votre ame. Mais cette pensée, ajoutez-vous, si l'on s'était mis en tête de l'approfondir et de s'en occuper sans cesse, serait capable de faire tout quitter, et de jeter dans des résolutions violentes et extrêmes : c'est-à-dire de vous détacher du monde, de vos vices, de vos passions, de l'infamie de vos désordres, pour vous faire mener une vie chaste, réglée, chrétienne, seule digne de la raison : voilà ce que le monde appelle des résolutions violentes et extrêmes. Mais de plus, sous prétexte d'éviter de prétendus excès, vous ne prendriez pas même les résolutions les plus nécessaires? Commencez toujours : les premiers transports se ralentissent bientôt; et il est bien plus aisé de modérer les excès de piété que de ranimer sa langueur et sa paresse. Mais, d'ailleurs, ne craignez rien de la ferveur excessive et des emportemens de votre zèle; vous n'irez jamais trop loin de ce côté-là. Un cœur indolent, sensuel comme le vôtre, nourri dans les plaisirs et dans la paresse, sans goût pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ne nous promet pas de grandes indiscrétions dans les démarches d'une vie chrétienne : vous ne vous connaissez pas vous-même; vous n'avez pas éprouvé quels obstacles toutes vos inclinations vont mettre aux pratiques les plus communes de la piété. Prenez seulement des mesures contre la tiédeur et le découragement : voilà le seul écueil que vous avez à craindre. Vous vous rappelez l'histoire de Pierre, qui se fit ordonner de remettre le glaive, comme si son zèle eût dû le mener trop loin, et qui au sortir de là vint échouer contre la voix d'une simple femme, et trouver dans sa lâcheté la tentation qu'il ne

semblait craindre que de sa ferveur et de son courage. Quelle illusion! de peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout : la crainte de donner trop d'attention à son salut nous empêche d'y travailler, et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement : on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint point l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et pour votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle? refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? n'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et qui les anime? Rien n'est de trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu : on craint, et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue; et on s'arrête, de peur d'en faire trop pour la fortune de son éternité.

Mais je vais plus loin, et je dis que c'est à vous une ingratitude criminelle envers Dieu d'éloigner la pensée de la mort seulement parce qu'elle vous trouble et vous alarme : car cette impression de crainte et de terreur est une grace singulière dont Dieu vous favorise. Hélas! combien est-il d'impies qui la méprisent, qui se font un mérite affreux de la voir approcher avec fermeté, et qui la regardent comme l'anéantissement entier de leur être! combien de sages et de philosophes dans le Christianisme, qui, sans renoncer à la foi, bornent toutes leurs réflexions, toute la supériorité de leurs lumières, à la voir arriver tranquillement, et ne raisonnent toute leur vie que pour se préparer, en ce dernier moment, à une constance et à une sérénité d'esprit aussi puérile que les frayeurs les plus vulgaires, et qui est l'usage le plus insensé qu'on puisse faire de la raison même! Combien de ces hommes follement amoureux de la valeur et de la gloire, qui, au milieu des combats, vont au danger comme à un spectacle, sans remords, sans inquiétude, sans réflexion sur les suites de leur destinée (cette témérité, la valeur de la nation la rend encore plus familière parmi nous que partout ailleurs; et je parle devant une cour où ceux qui la composent sont en possession d'en donner l'exemple aux autres)! Combien de pécheurs dans la tranquillité des villes et dans l'oisiveté d'une vie privée, livrés à l'endurcissement et à un sens réprouvé, ne sont plus touchés de cette image! Combien d'autres enfin, qui, par les suites d'un caractère trop vif, trop frivole, trop léger, et peu propre aux réflexions tristes et sérieuses, passent toute leur vie sans avoir pensé une fois seulement qu'ils devaient mourir! C'est donc une grace signalée que Dieu vous fait, de donner à cette pensée tant de force et d'ascendant sur votre

ame; c'est donc vraisemblablement la voie par laquelle il veut vous ramener à lui: si vous sortez jamais de vos égaremens, vous n'en sortirez que par là : votre salut paraît attaché à ce remède. Que faites-vous donc en éloignant cette pensée parce qu'elle vous jette dans des frayeurs salutaires? vous vous privez du seul secours qui peut vous faciliter votre retour à Dieu; vous rendez inutile une grace qui vous est propre; vous savez, pour ainsi dire, mauvais gré à Dieu de vous en avoir favorisé, et vous vous reprochez à vous-même d'y être trop sensible. Tremblez, mon cher auditeur, que votre cœur ne se rassure contre ces frayeurs salutaires; que vous ne voyiez d'un œil tranquille les spectacles les plus lugubres; que Dieu ne retire de vous ce moyen de salut, et qu'il ne vous endurcisse contre toutes ces terreurs de religion. Un bienfait non seulement méprisé, mais regardé même comme une peine, est bientôt suivi de l'indignation, ou du moins de l'indifférence du bienfaiteur. Alors l'image de la mort vous laissera toute votre tranquillité : vous courrez à un plaisir au sortir d'une pompe lugubre : vous verrez des mêmes yeux, ou un cadavre hideux, ou l'objet criminel de votre passion : alors vous en viendrez même jusqu'à vous savoir bon gré de vous être mis au dessus de ces craintes vulgaires; jusqu'à vous applaudir d'un changement si terrible pour votre salut. Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas; venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste, dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité et de leur gloire; venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes; mais que sont-ils devant Dieu? Descendez en vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déjà liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparaître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des

vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Seigneur à vos côtés, le signe du salut (alors votre seule ressource) entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant: vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paraître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible: vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez; et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort. (MASSILLON.)

Il ne faut point craindre la mort.

Parlons maintenant de cette mort qui est réservée à tous les hommes. Pourquoi la craignons-nous, puisqu'elle ne nuit point à l'ame? En effet il est écrit: « Ne craignez pas ceux qui tuent le « corps, car ils ne peuvent tuer l'ame [1]. » La mort au contraire délivre l'ame de la société du corps, brise ses fers, et la débarrasse de cette tunique empoisonnée. Ainsi donc, pendant le temps que nous avons encore à habiter ce corps, « imitons ce que la mort doit « y produire un jour [2]; » élevons notre ame au dessus de ce lit de la chair, et tâchons de sortir de cette espèce de sépulcre, dégageons-nous des entraves du corps, abandonnons tout ce qui est de ce monde, pour que l'ennemi, lorsqu'il viendra, ne trouve plus rien en nous qui lui appartienne; marchons vers l'éternité, que notre ame prenne son essor et s'élance, soutenue par l'amour et la charité, vers le céleste séjour; levons-nous, quittons tout ceci, quittons tout ce qui est de la terre et du temps, car Jésus-Christ a dit: « Levez-vous, sortons d'ici [3]! » Il veut que chacun de nous tourne en haut ses yeux qui s'abaissaient vers la terre, relève son ame couchée dans la fange, et la dirige vers la suprême grandeur,

[1] Matth., x, 28. — [2] II Cor., v, 14. — [3] Joan., xiv, 31.

réveille enfin cet aigle dont il est dit : « Sa jeunesse sera renouvelée « comme celle de l'aigle [1]. » C'est à l'ame que s'adressent ces paroles. Que notre ame, comme l'aigle, plane donc au dessus des basses régions de l'air ; qu'elle s'élève au dessus des nuages ; que, brillante d'un nouvel éclat, elle aille chercher vers le ciel des lieux où il n'y a plus de piéges à craindre pour elle. L'oiseau qui descend du haut des airs ou qui ne sait pas s'y élever est pris dans les filets ou tombe dans quelques autres embûches. Que notre ame aussi craigne de s'abaisser vers les choses de ce monde. L'or est plus dangereux que les filets, et l'argent plus dangereux que la glu; la richesse est une embûche, l'amour même est un piége. Sous cet or est caché le lien qui va nous étrangler, cet argent va servir à nous enchaîner, et la main qui s'avance pour saisir un trésor va se trouver éternellement retenue. Quelle est donc cette vaine richesse que nous voulons acheter par le sacrifice de notre ame ? Le monde tout entier est trop petit pour être mis à un si haut prix : « Que servirait « à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son ame [2] ? » Que demanderas-tu donc en échange de ton ame? L'or, l'argent ne peuvent la racheter, ils la perdent au contraire. Dans les femmes il est aussi un charme qui nous séduit et nous retient. L'amour est une chaîne, la colère est une chaîne, la tristesse est une chaîne, toutes nos passions sont des chaînes qui pèsent sur nous, ou plutôt ce sont des fers aigus qui traversent notre ame et la clouent au corps. Fuyons donc ces maux : « que notre ame s'élève jusqu'à l'image et « à la ressemblance de Dieu [3]. » Fuir le mal, c'est ressembler à Dieu, et les vertus nous rapprochent de son image. C'est pour cela que les premières couleurs dont le Créateur nous avait ornés étaient celles des vertus. « Voilà, dit-il, ô Jérusalem! que j'ai peint tes « murailles [4]. » Que notre négligence ne vienne pas, comme une éponge, effacer ces divines couleurs dont notre ame était ornée. Le Seigneur a dit encore : J'ai peint des murailles qui pussent repousser l'ennemi : car l'ame a ses murailles au dessus desquelles elle domine, et elle dit : « Je suis une ville forte, je suis une ville assié« gée [5]. » Or, voilà les murs qui l'entourent, qui la défendent contre l'ennemi, et l'on peut dire que l'ame est réellement comme une muraille qui se place à l'entrée du camp. Aussi dit-elle elle-même dans le Cantique des cantiques : « Je suis une forteresse, et « mon sein est une tour [5]. » Bonne est la forteresse dont Dieu se

[1] Ps. CII, 5. — [2] Luc., IX, 25. — [3] II Cor., III, 18. — [4] Is., XLIX, 16. — [5] Ibid., XXVII, 10.

représente l'image, comme il dit lui-même : « J'ai peint sur la paume de mes mains l'image de tes remparts, et tu es sans cesse « présente à mes yeux [1]. » Bonne est l'ame qui a Dieu pour spectateur, et qui est entre ses mains comme cette ame prophétique qui se remettait tout entière entre les mains du Seigneur, et « qui « était en présence de Dieu [2]. » « Car l'œil de Dieu ne s'éloigne « point des justes [3]. » Et aussi l'épouse du Cantique des cantiques s'écrie : « J'étais devant ses yeux comme y trouvant la paix [4]. » Celle-là est bien protégée, qui peut parler de ce qu'il est donné de comprendre, et enseigner ce qu'il faut pratiquer. Cette ame, forte de sa fécondité, et semblable à l'épouse, entre dans le jardin; elle y trouve l'époux assis et causant avec les amis ; elle lui dit : « O toi, « qui es assis dans le jardin, tes amis t'écoutent; fais-moi entendre « ta voix; fuis, mon bien-aimé ! » Elle engage l'Époux à fuir, parce que déjà elle sent qu'elle peut le suivre, lorsqu'il va fuir au delà de tout ce qui est terrestre ; elle veut qu'il fasse comme le jeune daim qui fuit loin des toiles ; car déjà elle veut elle-même et fuir aussi, et prendre son essor au delà de ce monde [5]. C'est là que Platon [6] avait pris l'idée de ce jardin qu'il appelle tantôt le jardin de Jupiter, tantôt le jardin de l'Esprit : car il fait de Jupiter le Dieu et l'Esprit de toutes choses. Il y fait entrer l'ame qu'il appelle *Ponia* [7], pour se rassasier des fruits et des richesses que renferme ce jardin, où le Dieu se repose lui-même, enivré d'un breuvage qui l'emporte sur le nectar. Il est clair qu'il a pris ceci dans le livre des Cantiques, où l'ame attachée à Dieu entre aussi dans un jardin spirituel, « où « les vertus sont comme des fruits abondans, et les paroles comme « des fleurs [8]. » Et qui ne sait pas que, sous la figure de ce Paradis que nous présente la Genèse, « comme contenant l'arbre de vie, « l'arbre de la science du bien et du mal, et d'autres arbres [9], » on a pensé qu'il fallait comprendre l'abondance de toutes les vertus, et les transporter dans le jardin spirituel de l'ame? C'est de ce jardin que veut parler Salomon dans le Cantique des cantiques, ou plutôt c'est de l'ame elle-même. Ainsi il est écrit : « Ma sœur, mon « épouse, tu es un jardin fermé, une source scellée, et le Paradis est « en toi [10]. » Et plus bas l'ame à son tour s'écrie : « Venez, vents du « midi, venez, aquilon, soufflez dans mon jardin, et que tous mes « parfums s'exhalent en abondance ; que mon bien-aimé vienne

[1] Cant., VIII, 10. — [2] Is., XLIX, XX6. — [3] Ibid., XXXIII, 17. — [4] Cant. VIII, 10. — [5] Cant., 13. — [6] Plat., *in Sympos.* — [7] Déesse de la pauvreté. — [8] Cant., VIII, 5. 1. — [9] Gen., II, 9. — [10] Cant., IV, 12.

« dans mon jardin[1]. » Combien même n'est-il pas plus beau de voir ici-bas l'ame ornée de toutes les vertus, comme autant de fleurs, représenter un jardin, ou renfermer en elle-même le Paradis tout vivant! Et le Verbe du Seigneur est appelé à descendre dans le jardin, afin que l'ame, fertilisée par cette rosée du Verbe divin, et enrichie de son abondance, porte des fruits abondans. Et le Verbe de Dieu se nourrit des vertus de l'ame, et lorsqu'il trouve une ame soumise et pleine de vertus, il cueille ses fruits, et demeure en elle avec joie; et lorsque le Verbe de Dieu est descendu en elle, elle distille les parfums de ses divins accens, et le souffle embaumé de toutes les graces se répand au loin autour d'elle. Aussi l'époux s'écrie (et cet époux de l'ame c'est le Verbe de Dieu, auquel l'ame est unie par une sorte de nœud légitime) : « Je suis entré dans mon « jardin, ma sœur, mon épouse; j'ai recueilli la myrrhe et les par- « fums qui y croissent pour moi; j'ai mangé le miel de mes rayons, « j'ai bu mon vin et mon lait. Mangez, mes amis, buvez et enivrez- « vous, mes bien-aimés : pour moi je dors, et mon cœur veille[2]. » Connaissons donc ces fruits et cette nourriture dont se repaît le Seigneur, et qui lui donnent de la joie. Il se réjouit, si celui qui a péché se mortifie, s'il efface sa faute, s'il ensevelit et abolit à jamais son iniquité: car l'encens alors s'élève de ce tombeau; mais le péché n'est mort que lorsqu'il ne peut réellement plus revivre. Les blessures faites par le péché sont baignées du baume de la parole divine. Le Verbe céleste donne d'abord une nourriture plus forte et comme un pain plus nourrissant; puis d'autres plus suaves sont envoyées comme un doux miel pour fermer la plaie. Ailleurs encore Salomon nous apprend que la parole est notre nourriture, lorsqu'il dit: « Les bons discours sont comme des rayons de miel[3]. » C'est dans ce jardin que se trouvent les salutaires paroles: l'une pour vaincre le péché, l'autre pour combattre l'injustice, l'autre pour tuer l'orgueil et l'ensevelir en quelque sorte; et elles s'y trouvent toujours lorsqu'un pécheur renonce à ses erreurs. Il y a ensuite une parole plus forte qui affermit le cœur de l'homme en le nourrissant de l'aliment plus puissant des célestes Ecritures; il y a aussi des paroles persuasives, douces comme le miel, et qui savent cependant, par leur douceur même, agir sur la conscience du pécheur; il y a aussi une parole dont l'esprit est plus vivifiant, « qui enivre comme « le vin, et qui répand la joie dans le cœur de l'homme[4]; » il y a

[1] Cant., IV, 16; V, 1. — [2] Cant., V, 1. — [3] Prov., XVI, 24. — [4] Ps., CIII, 15.

aussi une parole pure et candide comme le lait. C'est de cette nourriture de suaves et salutaires paroles que l'Époux dit à ses amis : « Mangez et buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés. » Or, ses amis sont ceux qui le suivent et qui assistent à cette divine union. C'est aussi de cette nourriture que l'ame se repaissait elle-même : « car « chacun boit dans sa propre coupe, et puise dans sa propre « source [1]; » et, doucement enivrée, elle dormait pour le monde, elle veillait pour Dieu. Et, comme la suite nous le montre, Dieu le Verbe demandait « que la porte de cette ame lui fût ouverte pour « lui-même tout entière par sa présence [2]. » Nous retrouvons là les convives de Platon, le nectar composé de vin et de miel prophétique, et ce doux sommeil et cette vie perpétuelle dont il fait la nourriture de ses dieux : « Car le Christ est la vie [3]. » Quand l'ame est fortifiée par l'aliment de cette parole, elle s'en va vers le Verbe divin; et toute ame qui s'affranchit de la servitude, et qui s'élève au-dessus des corps, suit le Verbe qui l'appelle. (Saint Ambroise, *Que la Mort est un bien.*)

Péroraison.

Non, mes frères, la mort n'a rien que de doux et de désirable pour une ame juste : arrivée à cet heureux moment, elle voit sans regret périr un monde, qui ne lui avait jamais paru qu'un amas de fumée, et qu'elle n'avait jamais aimé : ses yeux se ferment avec plaisir à tous ces vains spectacles qu'offre la terre; qu'elle avait toujours regardés comme une décoration d'un moment, et dont elle n'avait pas laissé de craindre les dangereuses illusions : elle sent sans inquiétude, que dis-je? avec plaisir, ce corps mortel qui avait été la matière de toutes ses tentations, et la source fatale de toutes ses faiblesses, se revêtir de l'immortalité : elle ne regrette rien sur la terre, où elle ne laisse rien, et d'où son cœur s'envole comme son ame : elle ne se plaint pas même d'être enlevée au milieu de sa course, et de finir ses jours en un âge encore florissant; au contraire, elle remercie son libérateur d'avoir abrégé ses peines avec ses années, de n'avoir exigé d'elle que la moitié de sa dette pour le prix de son éternité, et d'avoir consommé dans peu son sacrifice, de peur qu'un plus long séjour dans un monde corrompu ne pervertît son cœur. Ses violences, ses austérités, qui avaient tant coûté à la faiblesse de sa chair, font alors la plus douce de ses

[1] Prov., v, 15, 16, 17. — [2] Cant., v, 2. — [3] Joan., xiv, 30.

pensées : elle voit que tout s'évanouit, hors ce qu'elle a fait pour Dieu; que tout l'abandonne, ses biens, ses proches, ses amis, ses dignités, hormis ses œuvres; et elle est transportée de joie de n'avoir pas mis sa confiance dans la faveur des princes, dans les enfans des hommes, dans les vaines espérances de la fortune, dans tout ce qui va périr; mais dans le Seigneur tout seul, qui demeure éternellement, et dans le sein duquel elle va trouver la paix et la félicité que les créatures ne donnent point. Ainsi, tranquille sur le passé, méprisant le présent, transportée de toucher enfin à cet avenir, le seul objet de ses désirs; voyant déjà le sein d'Abraham ouvert pour la recevoir, et le Fils de l'Homme assis à la droite du Père, tenant en ses mains la couronne d'immortalité, elle s'endort dans le Seigneur; elle est portée par les esprits bienheureux dans la demeure des Saints, et s'en retourne dans le lieu d'où elle était sortie. Puissiez-vous, mes frères, voir ainsi terminer votre course! c'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il. (Massillon.)

PLAN ET OBJET DU TROISIÈME DISCOURS SUR LA MORT.

EXORDE.

Statutum est omnibus hominibus semel mori.

Il est arrêté que tous les hommes mourront. (*Hebr.*, IX.)

Pulvis es, et in pulverem reverteris.

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. (*Genes.*, ch. III.)

Dieu seul est grand, parce qu'il est éternel. Assis sur le trône immuable de sa gloire, il voit le torrent des choses humaines entraîner tout dans sa course rapide, les empires s'élever et tomber, les peuples se montrer et disparaître, tout commencer et finir, et il est toujours le même, jouissant sans aucune altération de sa propre immortalité, et dominant tous les temps ainsi que tous les êtres. Faibles mortels que nous sommes devant une si haute majesté!

Triste et humiliante destinée de l'homme! Dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de la mort lui est prononcé; le premier pas qu'il fait dans le monde est un pas vers le tombeau. Il croît avec une pénible lenteur, il s'élève avec une certaine rapidité, tout à coup il s'arrête, peu à peu il s'affaiblit; bientôt en proie aux infirmités, il se courbe vers la terre, enfin il s'y abîme; et, tandis que son corps est livré à la pourriture et aux vers, son ame tombe entre les mains de Dieu.

Y pensons-nous, mes frères? et, si nous n'y pensons pas, sommes-nous sages? Hélas! tandis que nous sommes encore dans cette vie passagère, arrêtons-nous un moment pour considérer le terme fatal où nous courons : nous en verrons sortir une lu-

mière salutaire qui éclairera nos esprits et réformera nos cœurs. Cette vie est un temps d'illusions et de mensonges, où tout conspire à nous séduire, à nous égarer, à nous perdre. La raison et la foi peuvent bien dissiper par leurs clartés les prestiges qui nous abusent, et nous guider sûrement à travers les écueils semés sous nos pas; mais, afin que leurs leçons soient efficaces, il faut, pour la plupart des hommes, que la mort en soit l'organe, et qu'elle y joigne les siennes. Elle fait avec succès, dit saint Augustin, l'office de docteur et de maître pour qui veut prêter l'oreille à son langage : *Mors pro doctore.*

Allons donc à l'école de la mort; rendons-nous aujourd'hui ses disciples, et profitons de ses leçons. Nous savons quelle est la peine du péché; mais, dit encore saint Augustin, en nous condamnant à cette peine, Dieu n'a pas moins eu d'égard à sa miséricorde qu'à sa justice. Dans le châtiment même du péché, il nous en offre le remède, et la mort qui doit nous frapper, nous précipiter dans le tombeau, peut devenir pour nous un principe de vie et d'immortalité. Quelle est la source de tous nos égaremens? l'amour du monde et l'oubli de Dieu. Contemplons la mort et écoutons les leçons qu'elle nous fait; leçons salutaires! Elles détachent du monde : premier point; elles rappellent à Dieu : second point. *Ave, Maria.* (L'abbé Richard, *Sur la Mort.*)

La mort nous détache du monde.

Qu'est-ce que le monde considéré à la lueur du flambeau de la mort? que son éclat est triste et sombre! que ses traits sont languissans! ou plutôt comme il disparaît et s'évanouit sans retour, avec tous les biens qu'il nous promet! Ce détachement des biens d'ici-bas que l'Evangile et la raison nous prêchent de concert, la mort l'inspire et le facilite par ses leçons, qui nous découvrent, premièrement, l'illusion de tous les biens de cette vie; secondement, les suites douloureuses et funestes de l'attachement aux biens de cette vie. Ainsi, pour en détacher nos cœurs, elle nous les rend tout à la fois méprisables et odieux.

O mort! ta balance est équitable, dit l'Esprit-Saint; tes jugemens sont vrais et tes conseils salutaires : *O mors, bonum est judicium tuum.* Encore quelques années, et tu nous auras couverts d'ombres éternelles : viens aujourd'hui nous prêter ces lumières vives et pénétrantes, qui dissipent les erreurs et guérissent les passions de l'homme, condamné par un arrêt du Tout-Puissant à tomber sous

tes coups et à rentrer dans le sein de la terre. Arrêt immuable que tu n'as cessé d'exécuter jusqu'à nous, que tu exécutes encore tous les jours autour de nous, que tu exécuteras infailliblement sur nous. Et c'est ainsi, mes frères, c'est par son inévitable nécessité que la mort nous fait sentir la vanité et le néant des biens de cette vie.

Arrêt de mort qui n'a cessé de s'exécuter jusqu'à nous. De quel sentiment de tristesse et d'effroi n'est-on pas saisi, dit saint Jérôme, et combien en même temps tout paraît vain dans ce monde, lorsqu'on se représente les ravages de la mort et la multitude innombrable de ses victimes dans tout le cours des siècles; quand on se peint cette mort inexorable armée de sa faux meurtrière, moissonnant jeunes et vieux, grands et petits, riches et pauvres; arrachant les époux à leurs épouses consternées, les mères à leurs familles éplorées, les enfans à leurs pères désolés; entraînant avec elle et roulant vers l'éternité des générations entières; effaçant sous ses pas destructeurs les cités, les royaumes, les nations, et parmi les ossemens et les ruines qui l'environnent insultant à toutes les espérances des humains évanouies dans la poussière qui forme les rayons de sa gloire funèbre!

Hélas! les annales du monde ne sont, pour ainsi dire, que les archives de la mort, et une partie de notre science n'est que la triste épitaphe des enfans d'Adam, qui ont passé sous le soleil et ont disparu comme des ombres. Cherchez-en un seul qui ait échappé à la loi du trépas. Tous ont subi la destinée commune.

Voyez la mort, en les frappant, anéantir pour eux tous les biens de cette vie; voyez les dieux de la terre précipités du faîte des grandeurs humaines dans les ténèbres du tombeau, y partager le sort des plus vils mortels, réduits comme eux à n'avoir d'autre héritage que la corruption et les vers; voyez les heureux du siècle, étendus sur un lit de douleur et aux prises avec le trépas, perdre jusqu'au souvenir des vaines satisfactions qu'ils ont goûtées, et, dans le vide affreux où les laisse la privation de toutes les douceurs de la vie, n'avoir aucun avantage sur ceux qui n'en ont ressenti que les peines; voyez ces hommes de faste et d'opulence, qui avaient rassemblé autour d'eux toute la pompe et la magnificence mondaine, dépouillés de leurs dignités, chassés de leurs palais, et n'emporter de toutes leurs richesses que le drap funèbre qui les enveloppe et qui va pourrir avec eux dans les entrailles de la terre; voyez ces génies supérieurs, qui brillaient comme des astres dans le monde, tomber et s'éteindre aux seules approches

de la mort; leurs connaissances s'effacer, leurs idées se confondre, un délire humiliant ne laisser en eux aucune trace de ce qu'ils furent, jusqu'à l'instant fatal qui, détruisant les organes du corps, instrumens de leurs talens et de leurs pensées, leur enlève souvent avec la vie tout le fruit de leurs veilles et de leurs travaux.

Parcourez toutes les conditions de la vie humaine; la mort, qui n'en respecte aucune, vous fera toucher au doigt la fragilité des biens dont on y est le plus jaloux. Que de trônes renversés, de fortunes détruites, d'amitiés éteintes, de joies évanouies, de gloire éclipsée, de fastueuses inscriptions effacées par la main du temps, de superbes mausolées abattus, réduits en poussière avec les corps que couvraient le bronze et le marbre! à peine en reste-t-il le nom, et ce nom n'est qu'un mot. O vanité! ô néant de tout ce qui est du domaine de la mort!

Arrêt de mort qui s'exécute encore tous les jours autour de nous. Ce tonnerre épouvantable de la mort qui n'a cessé de gronder, d'éclater dans tous les siècles, ne se fait-il pas encore entendre au dessus de nos têtes? et ne voyons nous pas à tout moment la foudre tomber à nos côtés, et ses victimes disparaître à nos yeux? Elle frappe à toute heure, en tout lieu, de toute manière, tous les âges et tous les états. A l'instant où je parle, combien de mortels, dans toute l'étendue de la terre, sont atteints de ses traits et rendent le dernier soupir! Ici, d'une main prompte et terrible, l'affreuse mort abat l'homme sain et robuste, tandis qu'ailleurs elle achève de consumer l'homme infirme et languissant : ni paix, ni trève de sa part avec le genre humain. Par les coups qu'elle lui porte sans cesse, un monde nouveau s'élève insensiblement sur les ruines du premier : ceux qui formaient celui-ci, enlevés les uns après les autres et cachés pour jamais dans les horreurs du sépulcre, sont remplacés par de nouveaux personnages qui disparaissent à leur tour. Retraçons-nous ici le souvenir de tant de personnes que nous avons connues, avec qui nous avons vécu, et que la mort a effacées du nombre des vivans: nos parens, nos amis, nos protecteurs, les auteurs de nos jours. Nous avons recueilli peut-être leurs derniers soupirs, nous avons versé des larmes sur leur tombe; c'en est fait, ils ont franchi le redoutable passage du temps à l'éternité. Plus de monde pour eux; ses biens fugitifs ne sont à leur égard qu'une ombre vaine, un pur néant. La mort, qui les en a dépouillés, ne leur a laissé que leurs œuvres. Quelle est à présent leur destinée? où sont-ils? et, quand nous les aurons suivis, où serons-nous nous-mêmes

Arrêt de mort qui s'exécutera infailliblement sur nous. Vous n'en doutez pas, mes frères, mais il s'agit de vous pénétrer une bonne fois de cette vérité, en vous adressant ces paroles du Prophète : *Morieris tu, et non vives :* Vous cesserez de vivre, vous mourrez. Cette mort, la terreur des enfans d'Adam, dit saint Bernard, s'avance à pas précipités, et n'a plus qu'un court espace à parcourir pour se montrer à vos yeux. De ses mains glacées et souveraines elle vous saisira, vous terrassera, vous accablera de maux et d'angoisses, et vous foulera aux pieds, dit l'Ecriture, après vous avoir immolés à la justice céleste : *Calcet super eum quasi rex interitus.* Représentez-vous vous-même dans les derniers momens de votre vie, étendu sur un lit de douleur, n'espérant plus rien des secours de l'art devenus impuissans. Vos yeux languissans, votre voix éteinte, tous vos traits altérés, la pâleur du trépas sur le front ; le ministre de la religion à vos côtés, vous présentant l'image du Sauveur des hommes, votre unique ressource ; à vos pieds le tombeau qui s'ouvre et vous attend ; au dessus de votre tête le Dieu juste et saint qui va vous juger ; vous-même dans une défaillance extrême, et, après les derniers combats d'une nature expirante, votre ame qui se sépare de son corps et va paraître devant Dieu : tandis que, devenu un objet d'horreur aux yeux même de vos amis et de vos proches, on se hâte de renfermer votre cadavre dans un triste cercueil, pour aller le jeter parmi la foule de morts qui se consument dans le silence et l'oubli, et où, caché pour jamais aux regards des vivans, enseveli dans de noires ténèbres, il achèvera de se détruire au milieu de la pourriture et des vers. Contemplez-vous dans ce tombeau lugubre que la mort vous présente ; lisez-y votre destinée inévitable, cette séparation éternelle du monde, cette destruction humiliante de vous-même, et comprenez que tout est vain sur la terre, puisque tout doit être la proie de la mort.

Qu'ai-je dit ! O mort ! nous sommes déjà ta proie : oui, déjà la mort exécute sur nous l'arrêt prononcé contre tous les hommes. Hélas ! nous croyons vivre, et nous ne faisons que mourir. Notre vie est une mort continuelle, et sa fin n'est que la dernière mort où mille autres la précipitent. Chaque jour la mort nous enlève une portion de notre être : aux uns la vivacité de l'esprit, aux autres les agrémens de la figure ; à ceux-ci la vigueur de la santé, à ceux-là l'usage de quelqu'un de leurs sens. Elle épuise, elle détruit, elle consume sans nous faire sentir ses ravages. Le tempérament s'altère, le corps dépérit, les alimens qui le soutiennent usent ses ressorts ; le sommeil qui répare ses forces abrège notre carrière.

Nous arrivons au terme à travers une succession de différentes morts. L'enfance est morte à la jeunesse, la jeunesse à la maturité de l'âge, l'âge mûr à la vieillesse, la vieillesse à la caducité, où elle tombe de son propre poids. Avant que la vie nous ait quittés, voyez les biens frivoles qui l'accompagnent se détacher peu à peu de nous et s'envoler l'un après l'autre. Où sont les honneurs dont vous avez joui, les plaisirs que vous avez goûtés, les années que vous avez vécu? Tout cela est devenu le butin de la mort, et nous sommes déjà, par rapport aux temps écoulés de notre vie, ce que nous serons dans le tombeau par rapport à la vie tout entière....

Représentez-vous la triste situation d'un mondain aux approches de la mort. Elle vient l'arracher à tout ce qui captivait son cœur, et lui ravir ces biens où il avait établi son repos et sa félicité. Il se flatte encore de ne pas mourir, et il emploie tout ce qu'il lui reste de raison à se tromper soi-même. Mais une bouche véridique lui annonce que sa dernière heure approche, que sa fin est venue: *Venit finis.* Quel éclat de tonnerre! quel coup de foudre! Il en est accablé, consterné: plus il tenait à la vie et aux créatures, plus il lui en coûte de s'en séparer! quelles douleurs! quelles angoisses! c'est une agonie de l'ame mille fois plus cruelle que celle du corps. O mort impitoyable, qui sépares l'homme avec tant de violence de tout ce qu'il a de plus cher, c'est donc ainsi que tu te venges de l'oubli de tes conseils et de tes leçons pendant la vie! L'infortuné! il souffre infiniment plus en la quittant qu'il n'eût souffert dans toute sa durée par un détachement raisonnable et chrétien des biens de ce monde, dont il eût pu faire encore un légitime usage; et, s'il lui était donné de revenir sur ses pas, il achèterait sans balancer, au prix des courtes douceurs qu'il a goûtées, l'exemption des peines horribles qu'il endure.

Il est d'autres suites malheureuses de l'amour excessif des biens de la vie, qui se manifestent plus sensiblement encore aux approches du trépas : ce sont les regrets amers et stériles de s'être laissé séduire à leurs vains prestiges, et en courant après de faux biens d'avoir perdu le seul bien véritable. La mort se montre-t-elle de près à un Chrétien qui a vécu dans l'esclavage du monde et des passions, elle dissipe aussitôt à ses yeux toutes les illusions du temps, et ne lui laisse plus voir que cette éternité formidable où il est près d'entrer. L'éternité n'était pour lui qu'un rêve, maintenant tout est rêve pour lui, excepté l'éternité: une clarté lugubre et terrible lui découvre à quel point il s'est mépris, égaré. De là ces regrets qui le déchirent, ces terreurs qui l'agitent, ces réflexions

qui le désolent, ces reproches qu'il se fait de n'avoir vécu que pour la vanité, pour un monde qui l'abandonne, pour une fortune qui lui échappe, pour des amis, des enfans qui vont l'oublier, pour un nom, une réputation qui périra avec lui, et de n'avoir rien fait pour sauver son ame destinée à une félicité éternelle, et par sa faute menacée d'un éternel anathème. Malheureux! où étaient donc ma foi et ma raison? quelle aveugle fureur m'avait rendu si ennemi de moi-même? Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour des maîtres qui n'étaient devant lui que poussière et néant! Les biens du ciel m'auraient-ils autant coûté que ceux de la terre? fallait-il tant d'inquiétudes et d'agitations pour me perdre? Dans ces sombres pensées auxquelles il se livre, tout l'afflige, tout l'effraie, tout le désespère, et il meurt.

L'expérience nous l'apprend, mes frères, nous en avons des exemples fréquens et journaliers; ainsi meurent la plupart des Chrétiens du monde : spectacle que la mort renouvelle sans cesse aux yeux des vivans pour leur instruction, en leur annonçant le triste rôle qu'ils joueront eux-mêmes, et le dénouement tragique de leur apparition sur la terre, s'ils oublient pour quelle fin Dieu les y a placés. Elle nous conduit au lit des mourans; et là que voyons-nous, qu'entendons-nous? De faibles mortels qui s'accusent, qui se condamnent, qui gémissent, qui détestent et abhorrent ce qui avait été l'objet de leurs plus ardens désirs, de toute l'activité de leurs poursuites; et qui, par la plus étrange contradiction, regrettent tout à la fois et de ne les posséder plus et de les avoir possédés. Mais ce dernier sentiment l'emporte dans leur cœur, et domine tristement tous les autres.

Ce n'est plus ce grand si fier de son nom, de son élévation et de ses titres. Comme il touche de ses mains la poussière où il doit rentrer, et qui va le confondre avec les hommes les plus abjects, l'orgueil expire dans son ame, et fait place aux plus bas sentimens de lui-même. Il n'a plus que du mépris et de l'horreur pour cette pompe frivole dont il fut environné, et qui lui fit perdre de vue les couronnes et les trônes du royaume des cieux. Il avoue avec douleur qu'il ne sert de rien à l'homme d'avoir paru avec quelque éclat dans ce monde, si dans l'autre il doit être couvert d'une éternelle ignominie.

Ce n'est plus ce riche enflé de sa fortune et qui faisait son Dieu de son trésor : sur le bord du tombeau, près de tout quitter, il déplore son erreur, il maudit ces funestes richesses qui, après lui avoir coûté tant de soins, de peines et de crimes, vont passer dans

des mains étrangères, et lui enlèvent pour jamais l'héritage céleste.

Ce n'est plus ce libertin qui, d'un air si intrépide, insultait à la religion, traitait l'Evangile de fable et l'avenir de chimère : à l'aspect de la mort, il a bien changé de contenance et de langage; il lève des mains suppliantes vers le ciel; il reconnaît le faux et la mauvaise foi de cette vaine ostentation d'impiété dont il se para. Troublé et confondu de ses blasphèmes passés, il en fait une réparation publique, et se jette entre les bras de cette même religion, l'objet autrefois de ses railleries et de ses outrages.

Ce n'est plus cette femme dissipée, embarrassée du temps, livrée à toutes les vanités mondaines, qui regardait la dévotion comme une singularité et une petitesse dignes de mépris, qui s'applaudissait de ne point marcher sous son étendard, et se plaisait à répandre le ridicule sur les personnes régulières et vertueuses qui osaient en faire profession. A sa dernière heure elle est inconsolable de n'avoir pas imité leur exemple. Quel malheur de s'être si grossièrement trompée, et de ne reconnaître son erreur qu'au bout de sa carrière! De quelles larmes, de quels gémissemens sont suivies les fausses joies qu'elle a goûtées dans les fêtes et les plaisirs du monde! Oh! qui lui rendra ces momens précieux prodigués à la parure, au jeu, à des visites inutiles, à de fades entretiens? Avec quelle ardeur elle les consacrerait à Dieu, à la prière, à la retraite, aux devoirs de sa religion et aux occupations de son état! Inutiles désirs! beaux jours qu'elle a perdus dans une oisiveté déplorable, et qui pouviez être le prix d'une félicité sans bornes, vous ne reviendrez plus; plus de temps pour elle : il faut en aller rendre un compte rigoureux. Quelles alarmes! quel désespoir! qu'il est affreux de mourir dans une telle situation! (Le même.)

La pensée de la mort éclaire notre esprit.

En vain on entreprendra de nous détacher du monde, si l'on ne commence par le dépouiller de ces dehors spécieux qui nous en imposent; si nous ne l'envisageons tel que le voyait Salomon, lorsque, fatigué d'une fausse et apparente félicité, il s'écriait que le monde, que tout ce qui est dans le monde n'est que vanité : *Universa vanitas* [1]. Car, il faut l'avouer, tandis que nous jugerons que les biens du monde sont des biens réels, un mouvement vif et ra-

[1] Eccl., I, 14.

pide nous entraînera à leur recherche : de là, dans les hommes qui n'écoutent que le penchant, que l'inclination de la nature, ce plaisir de les posséder, cet empressement de les acquérir, cette vigilance à les conserver, cette ardeur à les accroître, à les augmenter; ces craintes, ces alarmes désolantes lorsque nous sommes menacés de les perdre, ces épanchemens de joie lorsque nous les recevons ; ces chagrins, ce désespoir lorsqu'ils fuient et nous échappent : de là, dans les ames plus dociles à la grace, ces efforts, ces combats, ces retours imprévus vers le monde, ces mouvemens subits de cupidité toujours réprimés, jamais détruits ; et combien de fois le cœur troublé, déchiré, semble-t-il rappeler le monde par ses regrets, le venger, par sa douleur, du sacrifice qu'il en fait à la religion! On voudrait, ainsi que s'exprime l'Apôtre, on voudrait se revêtir sans se dépouiller, gagner le ciel sans renoncer à la terre, arriver à Jésus-Christ sans perdre, sans quitter le monde : *Ingemiscimus gravati eo quod nolumus exspoliari* [1]. Par conséquent le moyen, et le moyen unique de bannir de notre cœur ces attachemens profanes qui le partagent, s'ils ne le dominent pas, qui le troublent, qui l'agitent, lorsqu'ils ne vont pas jusqu'à le corrompre, qui le mènent à tant de vices, ou qui lui ôtent tant de vertus, ce serait de démasquer le monde, de percer à travers le faux brillant qui l'environne jusqu'à la terre, jusqu'à l'argile dont est composée cette idole de fortune et de prospérité mondaine, que notre imagination séduite érige en divinité ; ce serait de nous remplir, de nous pénétrer d'une conviction forte et intime, que ce qu'on appelle les biens, les honneurs, les plaisirs du monde, n'est qu'un vain fantôme indigne de notre amour. Or, cette conviction, d'où couleraient l'innocence et la paix du cœur, où la puiserons-nous? Dans la pensée de la mort, dans l'étude, dans la considération de la mort.

Tout nous trompe ici-bas, remarque saint Eucher, tout conspire à nous tromper. Pendant que nous errons dans les sentiers obscurs, dans le labyrinthe de cette vie mortelle, rien ne se montre à nous que fardé, déguisé, embelli par des graces empruntées : *Omnia infidelitatis coloribus lenocinantur*. La mort, ajoute saint Chrysostôme, la mort seule, donne à chaque chose ses couleurs vraies et naturelles. Le sage, le philosophe, qui, à l'ombre de la solitude, a passé sa vie dans les méditations les plus réfléchies de la vanité du monde, ne la connaît pas si bien, ne la sent pas si vivement que le mondain prêt à le quitter, à s'en séparer par la

[1] *II Ad Cor.*, v, 4.

mort. Charmes qui invitent, attraits qui engagent, tout s'efface, tout disparaît : à la place de ce monde flatteur, attentif, empressé à semer sur nos pas les plaisirs et les délices, nous n'apercevons qu'un monde dur, insensible, froid, indifférent, qui fuit, qui se retire, qui nous abandonne seuls en proie à la douleur et aux larmes, qui nous enlève tout ce qu'il nous a donné, et ne nous laisse que le regret de l'avoir aimé : un monde faux et perfide ; il nous a séduits par de trompeuses promesses ; nous avons tout fait pour lui, il ne peut rien pour nous, et déjà il ne pense plus à nous. Quel changement! quelle révolution d'idées et de sentimens! l'homme doux, modeste, pacifique, désintéressé, s'élève tout-à-coup sur les ruines de l'homme de passions et de cupidités. Alexandre n'est plus ce conquérant qui, enivré de sa fortune, dédaignait d'être homme ; Jézabel, cette fière ennemie de la Loi et des Prophètes ; Athalie, celle qui insultait au Dieu de Jacob ; Antiochus, celui qui disputait à Dieu son temple et son autel ; Ezéchias, ce roi qui étalait ses trésors avec tant de faste et d'orgueil ; Agrippa, ce prince follement superbe, qui se nourrissait de l'encens et des adorations d'un peuple adulateur : le héros, le monarque, le conquérant, le riche, le grand, l'heureux du siècle ne se retrouvent plus ; il ne reste que l'homme, l'homme enfin éclairé, détrompé, qui se connaît, qui connaît le monde, qui déplore la vanité de ses desseins, la folie de ses espérances, l'illusion de ses prospérités ; qui emploie ses derniers soupirs à reprocher au monde son impuissance et sa perfidie.

Or, cette révolution d'idées, que la mort produit dans l'homme le plus épris, le plus entêté du monde, la pensée de la mort la forme d'une manière plus lente, mais également sûre et infaillible ; ces liens d'affections et de cupidités mondaines que la mort brise avec tant d'effort et de violence, la pensée de la mort les mine, les consume peu à peu. Car que fais-je lorsque je pense à la mort? Je préviens la suite des années, je devance le temps dans sa course ; spectateur attentif de cette dernière scène qu'il me faudra jouer sur le théâtre du monde, je vois le tombeau s'ouvrir, attendre mes cendres, les demander, les recevoir, après les avoir reçues se fermer : là, abandonné, ignoré, j'aperçois qu'il ne reste de moi sur la terre qu'un nom bientôt oublié, des soupirs, des larmes, des regrets de quelques jours, peut-être de quelques momens. Que fais-je donc lorsque je pense à la mort? Je me mets dans la disposition où elle me mettra ; je me donne les sentimens qu'elle me donnera ; je pense du monde ce que j'en penserai ; je juge du monde

comme j'en jugerai; je le vois périssable et passager, inconstant et volage, faux et trompeur comme je le verrai; je me dis, comme je me le dirai, que le monde n'est point fait pour moi, que je ne suis point fait pour le monde; que le monde me survivra, et que je survivrai au monde; que si le monde ne me quitte pas, je serai obligé de le quitter : *Necesse est aut ipse per res ipsas transeat, aut res ipsius per illum.*

Je prononce, comme je le prononcerai, que c'est folie, imprudence, de s'inquiéter, de s'agiter pour des titres, des dignités que la mort nous arrachera, pour des honneurs qu'elle détruira, pour des établissemens qu'elle renversera, pour des richesses qu'elle enlèvera, pour des objets, pour des desseins qu'elle confondra : je reconnais, comme je le reconnaîtrai, que dans la nécessité d'abandonner le monde, ou d'en être abandonné, c'est non seulement folie, imprudence, c'est fureur et délire de courir après de vaines et frivoles prospérités, qui ne servent qu'à resserrer nos liens, à multiplier nos engagemens, à irriter nos désirs, à les tromper; je décide, comme je déciderai, que l'homme qui s'attache au monde est un homme ennemi de son propre repos, un homme qui ne vit que pour se préparer à mourir avec plus de regret et de douleur.

Que fais-je donc, encore une fois, que fais-je lorsque je pense à la mort? J'ôte au monde le plus puissant, à proprement parler, l'unique moyen de séduction par lequel il nous engage, il nous retient sous son empire. Je m'explique, et je dis avec saint Jérôme : Ce qui nous jette, ce qui nous précipite dans cet oubli funeste de nos devoirs et de notre éternité, dans lequel on passe si souvent la vie, dans lequel il n'est que trop ordinaire de la finir, c'est que nous ignorons, c'est que nous voulons ignorer les limites si étroites de la vie humaine; c'est que, d'intelligence avec les passions, notre imagination agrandit l'espace qui nous sépare du tombeau : *Nihil tam decipit humanum genus, quam quod, dum ignorat spatia vitæ suæ, longiorem sibi sæculi hujus possessionem repromittat.* Toujours nous voyons, ou nous croyons voir assez de temps pour nous pousser, pour nous élever, pour nous distinguer dans le monde; assez de temps pour nous faire une fortune dans le monde; assez pour l'établir, pour la conserver, pour l'assurer; assez pour en jouir, pour en goûter les douceurs et les agrémens : les hommes ne souhaitent; ils ne se passionnent, ils ne travaillent qu'à proportion qu'ils reculent dans l'avenir les bornes de leur vie : ils ne se flattent pas de l'immortalité; ils oublient qu'ils sont mortels. Hommes par les craintes et les faiblesses,

ainsi que leur reproche un sage de l'antiquité, ils semblent aspirer à la Divinité par l'immensité de leurs désirs et de leurs espérances. Sans cela, sans cette erreur qui les anime, chacun, renfermé dans le devoir, ne donnerait au monde que ce que la loi de Dieu défend de lui refuser. A peine daignerait-on commencer ce qui va finir si promptement : c'est donc à l'oubli, au seul oubli de la mort que le monde doit ses charmes et le succès de ses impostures. Par conséquent, reprend saint Jérôme, pour nous apprendre à la mépriser autant qu'elle mérite d'être méprisée, cette félicité mondaine, qui fait tant de coupables et si peu d'heureux, de quoi s'agit-il? de penser à la mort. En effet, si, par l'oubli de la mort, il arrive que nous vivons comme si nous devions vivre toujours; par une suite naturelle et nécessaire, l'homme qui pense à la mort veut, juge, raisonne, vit comme s'il allait cesser de vivre. Dès que je pense à la mort, je me compte dans le nombre de ceux qui ont été et qui ne sont plus. La pensée de la mort me transporte d'avance dans le tombeau; elle m'ensevelit dans le séjour et dans les ténèbres de la nuit éternelle. Or, de là, du fond du tombeau, qu'est-ce que le monde et ce que renferme le monde? Venez, mes chers auditeurs, osez m'y suivre; osez être, par raison et par réflexion, ce que vous serez bientôt par une triste et inévitable nécessité, cendre et poussière: *Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Vous y viendrez seuls; vos passions n'oseront vous y suivre.

Homme ambitieux, avide de gloire et d'honneurs, tant de desseins et d'entreprises, de manéges et d'intrigues, de jalousies et de rivalités, de bassesses et de complaisances, de souplesses et d'adulations, de haines et de discordes; tant de trahisons peut-être et de perfidies; tant de crimes et d'attentats, pourquoi? Pour embellir, pour illustrer la courte durée d'un moment que vous aviez à passer sur la terre. Une pierre s'est détachée du sommet de la montagne; elle a réduit en poudre ce colosse fastueux de grandeur imaginaire. Que sont devenus ces distinctions, ces prééminences, ce pouvoir, cette autorité? L'idole a été brisée, le temple est désert et abandonné. Ici, dans cette région de la mort, le domestique marche d'un pas égal avec son maître, l'esclave avec son vainqueur, le peuple avec son roi : *Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a domino suo* [1]. Si le marbre qui vous couvre parle de votre gloire, impuissante ressource d'une vanité humiliée et confondue, elle cherche à sauver quel-

[1] *Job.*, III, 19.

ques débris du naufrage; elle n'y réussit pas; son langage imposteur n'en impose point : m'apprendre ce que vous avez été, c'est me dire que vous n'êtes plus. Cendre et poussière, voilà tous vos titres : *Memento homo quia pulvis es.*

Homme d'opulence, je ne vous rappelle point ce qu'il vous en a coûté pour acquérir vos richesses : désirs violens, qui vous ont passionné; espérances inquiètes, qui vous ont troublé; craintes et alarmes, qui vous ont désolé; travaux, qui vous ont miné, consumé. Je ne vous montrerai point tant d'années employées à les amasser, si peu de jours accordés pour les posséder : l'auteur d'une grande fortune est ordinairement celui qui en jouit le moins; il ne connaît que les soins qu'elle demande; les délices qui la suivent sont réservées au peuple qui lui succède. Je ne vous parle point de ces regrets, de cette douleur profonde et amère dont l'Écriture nous assure que sont remplis les derniers momens de l'heureux de la terre. On dit qu'il serait triste de survivre à sa fortune; je ne sais s'il n'est point aussi triste de la quitter que de la perdre, et si la vie du pauvre est plus à plaindre que la mort du riche. Je ne vous représenterai point vos richesses usurpées par l'étranger et l'inconnu; reçues avec les transports d'une joie si vive par l'héritier avide, trop plein de son bonheur pour donner à la reconnaissance des larmes vraies et sincères; consumées par le faste et le luxe.... Que votre fortune périsse ou qu'elle se soutienne, elle n'est plus à vous, elle n'est plus pour vous. Hommes, bâtissez des palais; rassemblez autour de vous la pompe, la magnificence mondaine; vous rentrerez dans le sein de la terre, tels que vous en êtes sortis, cendre et poussière : voilà tout votre héritage. *Memento homo quia pulvis es.*

Homme fier et hautain, ébloui de votre mérite, du rang que vous tenez, de la figure que vous faites, de la place que vous occupez parmi les autres hommes, connaissez votre fragilité propre et personnelle, encore plus grande que la fragilité du monde.

L'homme, dit saint Chrysostôme, ne s'estime que parce qu'il s'ignore. Il ne se considère que dans les dehors et l'extérieur; il ne regarde que l'homme que la fortune a distingué, que le courage a élevé, que la politique a poussé et avancé, que la naissance ou le génie a illustré : l'homme ne veut point voir l'homme; qui le montrera donc à lui-même? La mort seule, reprend saint Chrysostôme. La mort sépare de l'homme tout ce qui n'est point l'homme. Votre grandeur n'était qu'une grandeur empruntée pour

le spectacle et la représentation ; la scène finie, de vous il ne restera que vous, qu'un peu de cendre et de poussière mêlée, confondue avec la terre que vous fouliez à vos pieds : *Memento homo quia pulvis es*, *et in pulverem reverteris.*

Je vous le demande maintenant, mes chers auditeurs, qu'est-ce que le monde, que paraît le monde, que pense-t-on du monde, lorsque c'est à la lueur de ce flambeau de la mort qu'on le considère ; lorsque c'est du fond du tombeau qu'on l'étudie, qu'on l'apprécie, qu'on le juge ? Non, je ne crains point de l'avancer avec Zénon de Vérone, la cupidité ne nous fait aimer le monde qu'autant que la cupidité nous fait oublier la mort : *Concupiscentia non habet locum ubi mors timetur.* Penser qu'on doit mourir, et former des cabales, s'associer à des partis, s'abaisser, ramper, dévorer mille affronts, se couvrir de l'opprobre de mille crimes pour parvenir à des honneurs d'un moment : penser qu'on doit mourir, et user sa santé, consumer ses jours, en faire un tissu de peines et d'inquiétudes ; sacrifier la probité, la conscience, la réputation pour des établissemens, pour des fortunes d'un moment : penser qu'on doit mourir, et s'engager dans des intrigues de volupté ; se rendre l'esclave, la victime d'un fol et honteux amour pour des plaisirs d'un moment ; ah ! s'il est un homme capable d'une si étrange contradiction, ce n'est, ce ne peut être que l'homme de délire et de vertige, substitué, par les passions, à l'homme de la droite raison et de la simple nature, et surtout à l'homme régénéré par la grace : *Concupiscentia non habet locum ubi mors timetur.*

Cependant, je le sais, dès le siècle de Salomon, le libertinage avait essayé d'accoutumer les passions à jeter sur le tombeau des regards tranquilles. On l'avait vu se piquer d'une scandaleuse sécurité ; on l'avait entendu s'écrier : Hâtons-nous de nous couronner de roses avant que le soleil ait terni le vif éclat de leurs couleurs passagères : *Coronemus nos rosis* [1]. Que la courte durée de ces fleurs, condamnées à ne voir qu'une aurore, nous avertisse de prévenir les ravages du temps, et de saisir ces momens de bonheur qui fuient avec tant de vitesse pour ne plus revenir ; *Comedamus et bibamus*, *cras enim moriemur* [2]. Langage de séduction ; plût au ciel qu'il n'eût jamais été entendu que parmi les nations, que chez l'infidèle Israël ! Hélas ! il retentit au milieu de nous et jusque dans le sein de l'Evangile. Philosophes dés-

[1] Sap., II, 8. — [2] Is., XXII, 13.

avoués par la raison comme par la religion, les impies de nos jours nous étalent avec faste ces maximes ennemies de toute pudeur et de toute bienséance; ils en font la morale de leurs conversations, de leurs livres, de leurs théâtres, comme s'ils avaient entrepris d'ériger en école de licence et de volupté ces tombeaux où l'Esprit-Saint nous ordonne d'aller prendre des leçons de sagesse et de vertu. Dehors affectés d'une intrépidité contrefaite et simulée, ils se précipitent dans le plaisir, moins pour le goûter que pour se distraire; ils ne pensent qu'à bannir la crainte en chassant la réflexion. Cette prétendue philosophie, mélange d'audace, d'insensibilité stoïque et de mollesse épicurienne, n'est qu'un effort de l'imagination mise en mouvement par l'intérêt des passions; qu'un système mal assorti que le sophisme du raisonnement soutient contre la raison, et qui vient échouer contre l'expérience. En effet, pourquoi, jusque dans nos prétendus sages, ces attentions, cette vigilance à écarter la pensée de la mort? N'est-ce pas parce que nous sentons malgré nous la force, l'efficace de cette pensée de la mort si dominante, si impérieuse? Parce que nous éprouvons qu'elle jette dans l'ame un vide, une solitude, un silence, des dégoûts qui la dépouillent de toutes les vues, de tous les projets, de tous les desirs tumultueux de la cupidité? N'est-ce pas parce que nous aimons le monde, parce que nous voulons l'aimer, et parce que nous savons que la pensée de la mort nous préparerait à cesser de l'aimer, en nous apprenant à le mépriser : *Concupiscentia non habet locum, ubi mors timetur.* (Le P. DE NEUVILLE, *Sur la Pensée de la mort.*)

La mort amortit le feu des passions.

Nos passions sont vaines, et, pour nous en convaincre, il ne s'agit que de nous former une juste idée de la vanité des objets auxquels elles s'attachent; cela seul doit éteindre dans nos cœurs ce feu de la concupiscence qu'elles y allument, et c'est l'importante leçon que nous fait le Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse. Car, avouons-le, Chrétiens, quoiqu'à notre honte : tandis que les biens de la terre nous paraissent grands, et que nous les supposons grands, il nous est comme impossible de ne les pas aimer, et en les aimant, de n'en pas faire le sujet de nos plus ardentes passions. Quelque raison qui s'y oppose, quelque loi qui nous le défende, quelque vue de conscience et de religion qui nous en détourne, la cupidité l'emporte, et, préoccupés de l'apparence spécieuse du bien

qui nous flatte et qui nous séduit, nous fermons les yeux à toute autre considération, pour suivre uniquement l'attrait et le charme de notre illusion. Si nous résistons quelquefois, et si, pour obéir à Dieu nous remportons sur nous quelque victoire, cette victoire, par la violence qu'elle nous coûte, est une victoire forcée. La passion subsiste toujours, et l'erreur où nous sommes que ces biens dont le monde est idolâtre sont des biens solides, capables de nous rendre heureux, nous fait concevoir des désirs extrêmes de les acquérir, une joie immodérée de les posséder, des craintes mortelles de les perdre. Nous nous affligeons d'en avoir peu, nous nous applaudissons d'en avoir beaucoup; nous nous alarmons, nous nous troublons, nous nous désespérons à mesure que ces biens nous échappent, et que nous nous en voyons privés. Pourquoi? parce que notre imagination, trompée et pervertie, nous les représente comme des biens réels et essentiels, dont dépend le parfait bonheur.

Pour nous en détacher, dit saint Chrysostôme, le moyen sûr et immanquable est de nous en détromper. Car, du moment que nous en comprenons la vanité, ce détachement nous devient facile; il nous devient même comme naturel; ni l'ambition, ni l'avarice, si j'ose m'exprimer ainsi, n'ont plus sur nous aucune prise. Bien loin que nous nous empressions pour nous procurer, par des voies indirectes et illicites, les avantages du monde, convaincus de leur peu de solidité, à peine pouvons-nous même gagner sur nous d'avoir une attention raisonnable à conserver les biens dont nous nous trouvons légitimement pourvus; et cela fondé sur ce que les biens du monde, supposé cette conviction, ne nous paraissent presque plus valoir nos soins, beaucoup moins nos empressemens et nos inquiétudes. Or, d'où nous vient cette conviction salutaire? du souvenir de la mort, saintement méditée, et envisagée dans les principes de la foi.

Car la mort, ajoute saint Chrysostôme, est à notre égard la preuve palpable et sensible du néant de toutes les choses humaines, pour lesquelles nous nous passionnons. C'est elle qui nous le fait connaître; tout le reste nous impose, la mort seule est le miroir fidèle qui nous montre sans déguisement l'instabilité, la fragilité, la caducité des biens de cette vie; qui nous désabuse de toutes nos erreurs, qui détruit en nous tous les enchantements de l'amour du monde, et qui, des ténèbres même du tombeau, nous fait une source de lumières dont nos esprits et nos sens sont également pénétrés. *In illa die*, dit l'Ecriture en parlant des enfans du siècle livrés à leurs passions, *in illa die peribunt omnes cogitationes eo-*

rum[1]. Toutes leurs pensées, à ce jour-là, s'évanouiront. Ce jour de la mort, que nous nous figurons plein d'obscurité, les éclairera et dissipera tous les nuages dont la vérité jusqu'alors avait été pour eux enveloppée. Ils cesseront de croire ce qu'ils avaient toujours cru, et ils commenceront à voir ce qu'ils n'avaient jamais vu. Ce qui faisait le sujet de leur estime deviendra le sujet de leur mépris; ce qui leur donnait tant d'admiration les remplira de confusion. En sorte qu'il se fera dans leur esprit comme une révolution générale dont ils seront eux-mêmes surpris, saisis, effrayés. Ces idées chimériques qu'ils avaient du monde et de sa prétendue félicité s'effaceront tout à coup, et même s'anéantiront : *Peribunt omnes cogitationes eorum.* Et comme leurs passions n'auront point eu d'autre fondement que leurs pensées, et que leurs pensées périront, selon l'expression du Prophète, leurs passions périront de même; c'est-à-dire qu'ils n'auront plus ni ces entêtemens de se pousser, ni ces désirs de s'enrichir, parce qu'ils verront dans un plein jour, *in illa die*, la bagatelle, et, si j'ose ainsi parler, l'extravagance de tout cela. Or, que faisons-nous quand nous nous occupons durant la vie du souvenir de la mort? nous anticipons ce dernier jour, ce dernier moment, et, sans attendre que la catastrophe et le dénoûment des intrigues du monde nous développent malgré nous ce mystère de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions. Car, quand je me propose devant Dieu le tableau de la mort, j'y contemple dès maintenant toutes les choses du monde, dans le même point de vue où la mort me les fera considérer; j'en porte le même jugement que j'en porterai; je les reconnais méprisables, comme je les reconnaîtrai; je me reproche de m'y être attaché, comme je me le reprocherai; je déplore en cela mon aveuglement, comme je le déplorerai; et de là ma passion se refroidit, la concupiscence n'est plus si vive, je n'ai plus que de l'indifférence pour ces biens passagers et périssables; en un mot, je meurs à tout d'esprit et de cœur, parce que je prévois que bientôt j'y dois mourir réellement et par nécessité.

Et voilà, mes chers auditeurs, le secret admirable que David avait trouvé pour tenir ses passions en bride, et pour conserver, jusque dans le centre du monde, qui est la cour, ce parfait détachement du monde où il était parvenu. Que faisait ce saint roi? Il se contentait de demander à Dieu, comme une souveraine grace, qu'il lui fît connaître sa fin : *Notum fac mihi, Domine, finem meum*[2];

[1] Ps. CXLV. — [2] Ibid. XXXVIII et seq.

et qu'il lui fît même sentir combien il en était proche, afin qu'il sût, mais d'une science efficace et pratique, le peu de temps qu'il lui restait encore à vivre : *Et numerum dierum meorum quis est, ut sciam quid desit mihi*[1]. Il ne doutait pas que cette seule pensée : Il faut mourir, ne dût suffire pour éteindre le feu de ses passions les plus ardentes. Et en effet, ajoutait-il, vous avez, Seigneur, réduit mes jours à une mesure bien courte : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*[2] : et par là tout ce que je suis, et tout ce que je puis désirer ou espérer d'être n'est qu'un pur néant devant vous : *Et substantia mea tanquam nihilum ante te*[3]. Devant moi ce néant est quelque chose et même toutes choses ; mais devant vous, ce que j'appelle toutes choses se confond et se perd dans ce néant ; et la mort que tout homme vivant doit regarder comme sa destinée inévitable fait généralement et sans exception, de tous les biens qu'il possède, de tous les plaisirs dont il jouit, de tous les titres dont il se glorifie, comme un abîme de vanité : *Verumtamen universa vanitas omnis homo vivens*[4]. L'homme mondain n'en convient pas, et il affecte même de l'ignorer ; mais il est pourtant vrai que sa vie n'est qu'une ombre et une figure qui passe : *Verumtamen in imagine pertransit homo.* Il se trouble, et comme mondain il est dans une continuelle agitation ; mais il se trouble inutilement, parce que c'est pour des entreprises que la mort déconcertera, pour des intrigues que la mort confondra, pour des espérances que la mort renversera : *Sed et frustra conturbatur*[5]. Il se fatigue, il s'épuise pour amasser et pour thésauriser ; mais son malheur est de ne savoir pas même pour qui il amasse, ni qui profitera de ses travaux : si ce seront des enfans ou des étrangers ; si ce seront des héritiers reconnaissans ou des ingrats ; si ce seront des sages ou des dissipateurs : *Thesaurisat, et ignorat cui congregabit ea*[6]. Ces sentimens dont le Prophète était rempli et vivement touché réprimaient en lui toutes les passions, et d'un roi assis sur le trône en faisaient un exemple de modération.

C'est ce que nous éprouvons nous-mêmes tous les jours ; car, disons la vérité, Chrétiens, si nous ne devions point mourir, ou si nous pouvions nous affranchir de cette dure nécessité qui nous rend tributaires de la mort, quelque vaines que soient nos passions, nous n'en voudrions jamais reconnaître la vanité ; jamais nous ne voudrions renoncer aux objets qui les flattent, et qu'elles nous font tant rechercher. On aurait beau nous faire là-dessus de longs

[1] Ps. XXXVIII. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — [6] Ibid.

discours; on aurait beau nous redire tout ce qu'en ont dit les philosophes; on aurait beau y procéder par voie de raisonnement et de démonstration, nous prendrions tout cela pour des subtilités encore plus vaines que la vanité même dont il s'agirait de nous persuader. La foi avec tous ses motifs n'y ferait plus rien : dégagés que nous serions de ce souvenir de la mort, qui, comme un maître sévère, nous retient dans l'ordre, nous nous ferions un point de sagesse de vivre au gré de nos désirs; nous compterions pour réel et pour vrai tout ce que le monde a de faux et de brillant, et notre raison, prenant parti contre nous-mêmes, commencerait à s'accorder et à être d'intelligence avec la passion.

Mais quand on nous dit qu'il faut mourir, et quand nous nous le disons à nous-mêmes, ah ! Chrétiens, notre amour-propre, tout ingénieux qu'il est, n'a plus de quoi se défendre : il se trouve désarmé par cette pensée; la raison prend l'empire sur lui, et il se soumet sans résistance au joug de la foi. Pourquoi cela? Parce qu'il ne peut plus désavouer sa propre faiblesse, que la vue de la mort non seulement lui découvre, mais lui fait sentir. Belle différence que saint Chrysostôme a remarquée entre les autres pensées chrétiennes et celle de la mort. Car pourquoi, demande ce saint docteur, la pensée de la mort fait-elle sur nous une impression plus forte, et nous fait-elle mieux connaître la vanité des biens créés, que toutes les autres considérations? Appliquez-vous à ceci : parce que toutes les autres considérations ne renferment tout au plus que des témoignages et des preuves de cette vanité, au lieu que la mort est l'essence même de cette vanité, ou que c'est la mort qui fait cette vanité. Il ne faut donc pas s'étonner que la mort ait une vertu spéciale pour nous détacher de tout. Et telle était l'excellente conclusion que tirait saint Paul, pour porter les premiers fidèles à s'affranchir de la servitude de leurs passions, et à vivre dans la pratique de ce saint et bienheureux dégagement, qu'il leur recommandait avec tant d'instance. Car le temps est court, leur disait-il : *Tempus breve est*[1]. Et que s'ensuit-il de là ? que vous devez vous réjouir, comme ne vous réjouissant pas; que vous devez posséder, comme ne possédant pas; que vous devez user de ce monde, comme n'en usant pas : *Reliquum est ut qui gaudent, tanquam non gaudentes; et qui emunt, tanquam non possidentes; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur*[2]. Quelle conséquence ! elle est admirable, reprend saint Augustin; parce qu'en

[1] I Cor., 7. — [2] Ibid.

effet se réjouir et devoir mourir, posséder et devoir mourir, être honoré et devoir mourir, c'est comme être honoré et ne l'être pas, comme posséder et ne posséder pas, comme se réjouir et ne se réjouir pas. Car ce terme, *mourir*, est un terme de privation et de destruction qui abolit tout, qui anéantit tout; qui, par une propriété tout opposée à celle de Dieu, nous fait paraître les choses qui sont, comme si elles n'étaient pas; au lieu que Dieu, selon l'Ecriture, appelle celles qui ne sont pas comme si elles étaient.

Non seulement nos passions sont vaines; mais, quoique vaines, elles sont insatiables et sans bornes. Car quel ambitieux, entêté de sa fortune et des honneurs du monde, s'est jamais contenté de ce qu'il était? Quel avare, dans la poursuite et dans la recherche des biens de la terre, a jamais dit : C'est assez? Quel voluptueux, esclave de ses sens, a jamais mis fin à ses plaisirs? La nature, dit ingénieusement Salvien, s'arrête au nécessaire : la raison veut l'utile et l'honnête; l'amour-propre, l'agréable et le délicieux; mais la passion, le superflu et l'excessif. Or, ce superflu est infini; mais cet infini, tout infini qu'il est, trouve, si nous voulons, ses limites et ses bornes dans le souvenir de la mort, comme il les trouvera malgré nous dans la mort même. Car je n'ai qu'à me servir aujourd'hui des paroles de l'Eglise : *Memento, homo, quia pulvis es :* Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière; *et in pulverem reverteris :* et que vous retournerez en poussière. Je n'ai qu'à l'adresser, cet arrêt, à tout ce qu'il y a dans cet auditoire d'ames passionnées, pour les obliger à n'avoir plus ces désirs vastes et sans mesure qui les tourmentent toujours, et qu'on ne remplit jamais. Je n'ai qu'à leur faire la même invitation que firent les Juifs au Sauveur du monde, quand ils le prièrent d'approcher du tombeau de Lazare, et qu'ils lui dirent : *Veni, et vide* [1] : Venez et voyez. Venez, avares; vous brûlez d'une insatiable cupidité, dont rien ne peut amortir l'ardeur; et parce que cette cupidité est insatiable, elle vous fait commettre mille iniquités, elle vous endurcit aux misères des pauvres, et vous jette dans un profond oubli de votre salut. Considérez bien ce cadavre : *Veni, et vide :* Venez et voyez; c'était un homme de fortune comme vous; en peu d'années il s'était enrichi comme vous: il a eu comme vous la folie de vouloir laisser après lui une maison opulente et des enfans avantageusement pourvus; mais le voyez-vous maintenant? voyez-vous la nudité, la pauvreté où la mort l'a réduit? Où sont ses revenus?

[1] Joan., 11.

où sont ses richesses? où sont ses meubles somptueux et magnifiques? A-t-il quelque chose de plus que le dernier des hommes? cinq pieds de terre et un suaire qui l'enveloppe, mais qui ne le garantira pas de la pourriture : rien davantage. Qu'est devenu tout le reste? voilà de quoi borner votre avarice : *Veni, et vide* : Venez, homme du monde, idolâtre d'une fausse grandeur : vous êtes possédé d'une ambition qui vous dévore, et parce que cette ambition n'a point de terme, elle vous ôte tous les sentimens de la religion, elle vous occupe, elle vous enchante, elle vous enivre. Considérez ce sépulcre : qu'y voyez-vous? C'était un seigneur de marque comme vous, peut-être plus que vous; distingué par sa qualité comme vous, et en passe d'être toute chose. Mais le reconnaissez-vous? voyez-vous où la mort l'a fait descendre? voyez-vous à quoi elle a borné ses grandes idées? voyez-vous comme elle s'est jouée de ses prétentions? C'est de quoi régler les vôtres. *Veni, et vide :* venez, femme mondaine, venez : vous avez pour votre personne des complaisances extrêmes; la passion qui vous domine est le soin de votre beauté; et parce que cette passion est démesurée, elle vous entretient dans une mollesse honteuse; elle produit en vous des désirs criminels de plaire, elle vous rend complice de mille péchés et de mille scandales. Venez et voyez : c'était une jeune personne aussi bien que vous; elle était l'idole du monde comme vous, aussi spirituelle que vous, aussi recherchée et aussi adorée que vous; mais la voyez-vous à présent? voyez-vous ces yeux éteints, ce visage hideux et qui fait horreur? C'est de quoi réprimer cet amour infini de vous-même : *Veni, et vide.*

Enfin nos passions sont injustes, soit dans les sentimens qu'elles nous inspirent à notre propre avantage, soit dans ceux qu'elles nous font concevoir au désavantage des autres : mais la mort, dit le philosophe, nous réduit aux termes de l'équité, et par son souvenir nous oblige à nous faire justice à nous-mêmes, et à la faire aux autres de nous-mêmes : *Mors sola jus æquum est generis humani*[1]. En effet, quand nous ne pensons point à la mort, et que nous n'avons égard qu'à certaines distinctions de la vie, elles nous élèvent, elles nous éblouissent, elles nous remplissent de nous-mêmes. On devient fier et hautain, dédaigneux et méprisant, sensible et délicat, envieux et vindicatif, entreprenant, violent, emporté. On parle avec faste ou avec aigreur, on se pique aisément, on pardonne difficilement, on attaque celui-ci, on détruit celui-là ;

[1] Senec.

il faut que tout nous cède, et l'on prétend que tout le monde aura des ménagemens pour nous, tandis qu'on n'en veut avoir pour personne. N'est-ce pas ce qui rend quelquefois la domination des grands si pesante et si dure? Mais méditons la mort, et bientôt la mort nous apprendra à nous rendre justice, et à la rendre aux autres de nos fiertés et de nos hauteurs, de nos dédains et de nos mépris, de nos sensibilités et de nos délicatesses, de nos envies, de nos vengeances, de nos chagrins, de nos violences, de nos emportemens. Comme donc il ne faut, selon l'ordre et la parole du Dieu tout-puissant, qu'un grain de sable pour briser les flots de la mer : *Hic confringes tumentes fluctus tuos*[1], il ne faut que cette cendre qu'on nous met sur la tête, et qui nous retrace l'idée de la mort, pour rabattre toutes les enflures de notre cœur, pour en arrêter toutes les fougues, pour nous contenir dans l'humilité et dans une sage modestie. Comment cela? C'est que la mort nous remet devant les yeux la parfaite égalité qu'il y a entre tous les autres hommes et nous; égalité que nous oublions si volontiers, mais dont la vue nous est si nécessaire pour nous rendre plus équitables et plus traitables.

Car, quand nous repassons ce que disait Salomon, et que nous le disons comme lui : Tout sage et tout éclairé que je puis être, je dois néanmoins mourir comme le plus insensé : *Unus, et stulti, et meus occasus erit*[2]. Quand nous nous appliquons ces paroles du Prophète royal : Vous êtes les divinités du monde, vous êtes les enfans du Très-Haut; mais, fausses divinités, vous êtes mortelles, et vous mourrez en effet, comme ceux dont vous voulez recevoir l'encens, et de qui vous exigez tant d'hommages et tant d'adorations : *Dii estis, et filii Excelsi omnes, vos autem sicut homines moriemini*[3]; quand, selon l'expression de l'Ecriture, nous descendons encore tout vivans et en esprit dans le tombeau, et que le savant s'y voit confondu avec l'ignorant, le noble avec l'artisan, le plus fameux conquérant avec le plus vil esclave; même terre qui les couvre, mêmes ténèbres qui les environnent, mêmes vers qui les rongent, même corruption, même pourriture, même poussière : *Parvus et magnus ibi sunt, et servus liber a domino suo*[4]; quand, dis-je, on vient à faire ces réflexions, et à considérer que ces hommes au dessus de qui l'on se place si haut dans sa propre estime; que ces hommes à qui l'on est si jaloux de faire sentir son pouvoir, et sur qui l'on veut prendre un empire si absolu; que ces hommes pour

[1] Job., 38. — [2] Eccles., 2. — [3] Ps. LXXXI. — [4] Job., 3.

qui l'on n'a ni compassion, ni charité, ni condescendance, ni égards; que ces hommes de qui l'on ne peut rien supporter, et contre qui l'on agit avec tant d'animosité et tant de rigueur, sont néanmoins des hommes comme nous, de même nature, de même espèce que nous; ou si vous voulez, que nous ne sommes que des hommes comme eux, aussi faibles qu'eux, aussi sujets qu'eux à la mort et à toutes les suites de la mort, ah! mes chers auditeurs, c'est bien alors que l'on entre en d'autres dispositions. Dès là l'on n'est plus si infatué de soi-même, parce que l'on se connaît beaucoup mieux soi-même; dès là l'on n'exerce plus une autorité si dominante et si impérieuse sur ceux que la naissance ou que la fortune a mis dans un rang inférieur au nôtre, parce qu'on ne trouve plus, après tout, que d'homme à homme il y ait tant de différence. Dès là l'on n'est plus si vif sur ses droits, parce que l'on ne voit plus tant de choses que l'on se croie dues. Dès là l'on ne se tient plus si grièvement offensé dans les rencontres, et l'on n'est plus si ardent ni si opiniâtre à demander des satisfactions outrées, parce que l'on ne se figure plus être si fort au dessus de l'agresseur, ou véritable ou prétendu, et qu'on n'est plus si persuadé qu'il doive nous relâcher tout, et condescendre à toutes nos volonté. On a de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté, de la complaisance, de la patience; on sait compatir, prévenir, excuser, soulager, rendre de bons offices et obliger. (BOURDALOUE, *Sur la pensée de la Mort.*)

La mort nous inspire une sainte ferveur dans nos actions.

Voulez-vous savoir, Chrétiens, comment parle, et surtout comment agit un homme qui envisage la mort de près, et qui en fait le sujet de ses réflexions? Ecoutez le saint roi Ezéchias, et formez-vous sur cet exemple. J'ai dit, s'écriait-il profondément humilié devant Dieu, j'ai dit, au milieu de ma course: Je m'en vas aux portes de l'Enfer, c'est-à-dire, selon le langage du Saint-Esprit, aux portes de la mort: *Ego dixi in dimidio dierum meorum: Vadam ad portas inferi* [1]: J'ai supputé le nombre de mes années: *Quæsivi residuum annorum meorum* [2]; et j'ai reconnu que je devais dans peu quitter cette demeure terrestre, pour être transféré ailleurs, comme l'on transporte la tente d'un berger d'un champ à un autre: *Generatio mea ablata est à me, quasi tabernaculum pastorum* [3]; que, par une destinée à laquelle je suis forcé de me soumettre, le fil de

[1] Is., 38. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

mes jours allait être coupé comme une toile à demi tissue : *Præcisa est velut a texente vita mea* [1]; que du matin au soir ce serait fait de moi, et que mon arrêt ayant été prononcé dans le conseil de Dieu, l'exécution n'en pouvait plus être long-temps retardée : *De mane usque ad vesperam finies me* [2]. Or, ces principes ainsi établis (car c'était là en effet, remarque saint Ambroise, comme autant de principes qu'il posait), quelles conséquences en tirait-il ? quelles conclusions pratiques pour la réformation de sa vie ? elles sont admirables, et je ne puis vous donner un plus beau modèle. Ah ! Seigneur, poursuivait le saint roi, c'est donc pour cela que je pousserai sans cesse des cris vers vous, comme le petit d'une hirondelle qui demande la pâture : *Sicut pullus hirundinis, sic clamabo* [3]; voilà la ferveur de sa prière. C'est pour cela que je gémirai comme la colombe, et que je m'appliquerai jour et nuit à méditer la profondeur de vos jugemens : *Meditabor ut columba* [4]; voilà la ferveur de sa méditation. C'est pour cela que mes yeux se sont affaiblis à force de regarder en haut, d'où j'attendais tout mon secours, et où je cherchais mon unique bien : *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum* [5]; voilà la ferveur de sa confiance. C'est pour cela que je résiste aux plus violentes tentations qui m'attaquent, et que pour n'y pas succomber, instruit que je suis de la force de votre grace, je vous prie de combattre et de répondre pour moi : *Domine, vim patior, responde pro me* [6] : voilà la ferveur de sa foi. C'est pour cela que je repasserai devant vous toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon ame : *Recogitabo tibi annos meos in amaritudine animæ meæ* [7] : voilà la ferveur de sa pénitence. Car je sais, ô mon Dieu, ajoutait-il, que ce n'est ni l'Enfer ni la mort qui célèbrent vos louanges : *Quia non Infernus confitebitur tibi, neque mors laudabit te* [8]; c'est-à-dire, selon l'explication de saint Jérôme, je sais que ce ne sont pas les mourans qui vous glorifient, ni qui sont en état de vous glorifier par leurs œuvres. Et qui donc ? ceux qui vivent, Seigneur, mais qui vivent aussi persuadés que moi qu'ils doivent bientôt mourir ; mais qui vivent déterminés comme moi à faire de cette persuasion la règle de toutes leurs actions : *Vivens, vivens, ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie* [9]. Ainsi parlait ce religieux monarque ; et de là, Chrétiens, nous apprenons cette méthode si solide, si connue des saints, si peu pratiquée parmi nous, mais si praticable néanmoins, et d'où dépend la sanctification de

[1] Is., 38. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — [6] Ibid. — [7] Ibid. — [8] Ibid. — [9] Ibid.

notre vie; savoir: de faire toutes nos actions comme si chacune était la dernière et devait être suivie de la mort. Prier comme je prierais à la mort; examiner ma conscience, comme je l'examinerais à la mort; pleurer mon péché, comme je le pleurerais à la mort; le confesser, comme je le confesserais à la mort; recevoir le sacrement de Jésus-Christ, comme je le recevrais à la mort: voilà de quoi corriger toutes nos tiédeurs et toutes nos lâchetés, de quoi vivifier toutes nos œuvres par le souvenir même de la mort et de sa proximité.

Mais il m'est incertain si la mort est proche, ou si elle est encore éloignée de moi: je le veux, mon cher auditeur; que concluez-vous de là? Parce qu'il est incertain quand et à quel jour vous mourrez, en devez-vous être moins actif, moins vigilant, moins fervent dans l'observation de vos devoirs; et cette incertitude, qui peut-être vous sert de prétexte pour justifier vos négligences, n'est-elle pas au contraire une nouvelle raison pour les condamner? Car, pourquoi le Sauveur du monde nous ordonne-t-il de veiller? ce n'est pas seulement parce que la mort est prochaine, mais parce qu'elle est incertaine, c'est-à-dire, parce que nous n'en savons ni le jour, ni l'heure: *Quia nescitis diem, neque horam* [1]. Ah! Chrétiens, Jésus-Christ sans doute aurait bien mal raisonné, si l'incertitude de la mort autorisait en aucune sorte nos lâchetés et nos tiédeurs. Mais c'est ici que saint Augustin a admiré la sagesse de Dieu, qui nous a caché le jour de notre mort, pour nous faire employer utilement et saintement tous les jours de notre vie: *Latet ultimus dies, ut observentur omnes dies* [2].

En effet, si nous connaissions précisément le jour et l'heure où nous mourrons, plus de pénitence dans la vie, plus d'exercices de piété. Tout serait remis à la dernière année; et dans la dernière année, au dernier mois; et dans le dernier mois, à la dernière semaine; et dans la dernière semaine, au dernier jour; et dans le dernier jour, à la dernière heure, ou même au dernier moment. Et de là plus de salut: pourquoi? Parce que le moment de la mort n'est ni le temps des bonnes œuvres, ni le temps de la pénitence, et qu'on ne peut néanmoins se sauver que par la pénitence et les bonnes œuvres. Mais que fait Dieu? Par une conduite également sage et miséricordieuse, il nous tient dans une incertitude absolue touchant ce dernier moment, afin que nous nous tenions nous-mêmes en garde à tous les momens. Car quelle pensée est plus ca-

[1] Matth., 25. — [2] Aug.

pable de nous renouveler sans cesse en esprit, que celle-ci: Peut-être ce jour sera-t-il le dernier de mes jours; peut-être, après cette confession; peut-être, après cette communion; peut-être, après cette prédication; peut-être, après cette conversation; peut-être, après cette occupation, la mort tout à coup viendra-t-elle m'enlever du monde, pour me transporter devant le tribunal de Dieu? Quand on porte partout cette idée, et que partout on la conserve fortement imprimée dans son souvenir, bien loin de se relâcher et de se laisser abattre, il n'y a plus rien qui arrête, plus rien qui étonne, plus rien que l'on n'entreprenne, que l'on ne soutienne, à quoi l'on ne parvienne. On devient (belle peinture d'une vie fervente, que l'Apôtre lui-même nous a tracée), on devient laborieux et appliqué, *sollicitudine non pigri* [1]; prompt et ardent, *spiritu ferventes* [2]; infatigable dans le service du Seigneur, *Domino servientes* [3]; détaché du monde et uniquement attentif aux choses du ciel, *spe gaudentes* [4]; patient dans les maux, *in tribulatione patientes* [5]; adonné à l'oraison, *orationi instantes* [6]; charitable envers ses frères, et toujours prêt à exercer la miséricorde, *necessitatibus sanctorum communicantes*, *hospitalitatem sectantes* [7]; également fidèle à tout ce que l'on doit à Dieu, à tout ce que l'on doit au prochain, et à tout ce que l'on se doit à soi-même, *providentes bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* [8].

Disons quelque chose de plus pressant encore, et de plus convenable à ce que Dieu demande surtout de nous dans ce saint temps où nous entrons. C'est un temps de pénitence; et la grande action de notre vie, étant pécheurs comme nous le sommes, c'est notre retour à Dieu, c'est une sincère et parfaite conversion à Dieu. Or, n'est-ce pas sur cela même que nous sentons davantage notre faiblesse, et que nous paraissons plus lâches et plus irrésolus? Il s'agit de nous déterminer à rompre nos liens par un généreux effort; il s'agit de nous inspirer cette ferveur de conversion qui ravit une ame, qui l'arrache au monde et à elle-même, qui ne lui permet pas le moindre délai; et voilà ce que doit faire l'incertitude de la mort. Car, dites-moi, pécheur, à quoi serez-vous sensible, si vous ne l'êtes pas au danger affreux où elle vous expose? Mourez dans votre péché, vous êtes perdu, et perdu sans ressource: mais tandis que vous y demeurez, n'y pouvez-vous pas mourir? et n'y pouvez-vous pas mourir à chaque moment, puisqu'il n'y a rien de plus incertain pour vous et pour moi que la mort?

[1] Rom., 12. — [2] Ibid. — [3] Ibid. — [4] Ibid. — [5] Ibid. — [6] Ibid. — [7] Ibid. — [8] Ibid.

Je me trompe, Chrétiens, il y a dans la mort quelque chose de certain pour nous : et quoi? c'est que nous y serons surpris. Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de nous dire : Veillez, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure que viendra le Fils de l'Homme; il ne s'en est point tenu là, mais il a expressément ajouté : Veillez, parce que le Fils de l'Homme viendra à l'heure que vous ne l'attendrez pas. Est-il rien de plus formel que cette parole; et l'infaillibilité de cette parole, n'est-ce pas encore ce qui redouble mon crime, quand je vis tranquillement dans mon péché et que je néglige ma conversion? Si ce divin Maître ne m'avait dit autre chose, sinon que le temps de la mort est incertain, peut-être serais-je moins coupable. Puisqu'il est incertain, dirais-je, je n'ai pas perdu tout droit d'espérer. Je suis un téméraire, il est vrai, d'en vouloir courir les risques; mais enfin ma témérité ne détruit pas absolument ma confiance. Je puis être surpris; mais aussi je puis ne l'être pas : et dans la conduite que je tiens, tout aveugle qu'elle est, j'ai du moins encore quelque prétexte. Ainsi raisonnerais-je. Mais après la parole de Jésus-Christ, il ne m'est plus permis de raisonner de la sorte; et je dois compter de mourir à l'heure que je n'y penserai pas. Le Fils de Dieu ne me l'a fait connaître que par là, cette heure fatale. Tout ce que je sais, mais que je sais à n'en pouvoir douter, c'est que le jour de ma mort sera pour moi un jour trompeur : *Qua hora non putatis* [1]. Après cela ne faut-il pas que j'aie moi-même conjuré ma perte, si dans le désordre où je suis, et me voyant exposé à toute la haine et à toutes les vengeances de mon Dieu, je ne prends pas de justes et de promptes mesures pour me remettre en grace avec lui, et pour prévenir par la pénitence le coup dont il m'a si hautement et tant de fois menacé? Y avez-vous jamais fait, Chrétiens, je ne dis pas toute la réflexion nécessaire, mais quelque réflexion? Maintenant même que je vous parle de la mort, pensez-vous à la mort, ou y pensez-vous bien? y pensez-vous attentivement? y pensez-vous chrétiennement? Y pensez-vous efficacement. Mais si vous n'y pensez pas, à quoi penserez-vous? et si vous n'y pensez pas à présent, quand y penserez-vous, ou qui jamais y pensera pour vous? Heureux qui n'attend pas à y penser, lorsqu'il ne sera plus temps d'y penser! heureux qui y pense dans la vie! C'est ainsi que la mort, châtiment du péché, en sera pour nous le remède. Elle est entrée dans le monde par le péché. (Le même.)

1 Luc., 12.

La mort abat l'orgueil humain.

La mort s'approche; elle va me plonger dans la nuit du tombeau. De tant de richesses que j'avais amassées, rien ne me restera que mes iniquités passées. Voilà tout le bagage que j'emporterai pour la route que je vais faire; la mort m'aura dépouillé de tout. Plût au ciel qu'elle m'enlevât à la fois les péchés que j'ai commis! C'est donc pour un autre que j'ai travaillé à les acquérir ces richesses qui vont me laisser tout nu, et dans la plus complète indigence! Nulles provisions pour le voyage : mes proches, mes amis les plus chers ne sauraient m'en fournir; ils me rejetteront loin de leur présence comme un étranger!

Allez visiter les demeures des morts. Que d'utiles leçons vous fournira l'aspect de ces chairs putrides et tombant en lambeaux, de cette hideuse famille d'insectes dévorans, de ces ossemens amoncelés! Combien un pareil spectacle est propre à confondre l'orgueil des mortels, à couvrir de honte ces voluptueux qui placent le bonheur dans les objets qui seront la proie de la mort! Cherchez à reconnaître dans ces débris ce jeune homme que vous connaissiez, toujours occupé du soin de sa personne: quelle nudité! la mort, tel qu'un tourbillon impétueux, l'a dépouillé de tous ses ornemens; autour de ce cadavre, la pourriture et l'infection. Jusqu'aux amis les plus chers, c'est à qui s'éloigne et fuit avec horreur.

Pénétrez dans l'intérieur de ces sépulcres, fouillez par-dessous ces pierres que vous foulez aux pieds. Vous, grands, orgueilleux, voyez quelle honteuse dégradation; et comprenez enfin le néant de tout ce qui fonde votre orgueil. Bientôt vous irez les peupler vous-mêmes. Tous ceux qui les habitent, c'étaient comme vous d'illustres personnages : des princes, des magistrats, qui, comme vous, se faisaient traîner sur de magnifiques équipages. Cherchez à reconnaître leur cendre d'avec celle du plus obscur des citoyens. Sortis tous du même limon, tous ils sont rentrés dans le même néant.

O mort! pourquoi viens-tu me frapper si inopinément? O monde trompeur! tu abusas de mon inexpérience pour m'asservir à tes pompes vaines, et m'entraîner loin du devoir. Tu me persuadais de renoncer à la vertu pour l'amour du gain, comme l'imprudent oiseau à qui l'on présente une perfide amorce; il s'y laisse prendre; il mange sans défiance, il y trouve la mort. Tu me flattais de la

chimérique espérance d'un bonheur qui, comme une ombre, m'échappa toujours au moment où mes mains cherchaient à le saisir. Tu m'attendais au sein de mes distractions mensongères, pour fondre sur moi. Du moins le brigand qui en veut à sa proie l'attaque-t-il avec audace; il emporte ce qui était apparent, et se retire avec son butin. Toi, c'est par une agression sourde; toi, non contente de m'arracher ce qu'il y avait au dehors de moi, tu m'enlèves moi-même tout entier; tu me frappes en détail, tu fais ta proie de chacun de mes sens l'un après l'autre, enchaînant successivement mes pieds, mes mains, jusqu'à mon intelligence et ma raison, pour me plonger après cela dans la nudité et dans la solitude. (Saint EPHREM.)

Motifs de consolation sur la perte des personnes qui nous ont été chères.

Vous qui pleurez ces morts avec excès, je vous le demande, êtes-vous leur ami ou leur ennemi? Quoi! vous pleurez de voir celui que vous aimiez introduit dans le palais d'un grand monarque, y recevoir d'immortelles couronnes! — Ce n'est pas lui, dites-vous, que je pleure, c'est moi. —L'étrange marque d'amour que de souhaiter à celui qui en est l'objet, qu'il eût encore à subir des épreuves et des angoisses, qu'il fût exposé à toutes les vicissitudes de la vie, et cela pour leur bon plaisir, quand déjà la palme brille à ses yeux; qu'il se trouvât rejeté en pleine mer, en butte à ses tempêtes, quand il est entré dans le port.

Ce mort, je ne sais pas dans quel lieu il est allé.—Vous ne le savez pas? Comment cela se fait-il? S'il a bien ou mal vécu, on sait où il est allé.—Hélas! je ne sais que trop qu'il fut pécheur.—Vous le saviez de son vivant; et vous n'avez pas employé tous vos efforts pour le ramener à des mœurs plus chrétiennes. Affligez-vous, à la bonne heure, de ce qu'il a quitté le monde étant dans le péché; mais que ce ne soit pas non plus une médiocre consolation de penser que le terme de la vie a été le terme de ses péchés. S'il eût vécu plus long-temps, il eût été plus long-temps criminel et plus sévèrement puni. Mais vous pouvez encore le secourir, plus efficacement par vos pleurs, en priant pour lui, en l'assistant par vos aumônes, par l'oblation du saint Sacrifice.

Car ce n'est pas vainement que l'Eglise a institué de pieuses commémorations en faveur des morts; que nous offrons pour eux la victime de propitiation qui a effacé les péchés du monde; que, durant la célébration de nos saints mystères, le pontife prie à haute

voix pour tous ceux qui dorment en Jésus-Christ et pour ceux qui se souviennent d'eux dans le saint sacrifice. Ce ne sont point là des institutions humaines arbitraires; c'est l'Esprit-Saint lui-même qui les a établies. Si le sacrifice que Job offrait à Dieu pour ses enfans les purifiait, doutez-vous que quand nous offrons à Dieu nos sacrifices pour les morts, ils n'en reçoivent pas du soulagement?

Après cela, je vous demande pourquoi vous vous abandonnez à une affliction sans mesure, comme si nous n'étions que des enfans abandonnés. Non, vous n'avez rien perdu tant que Dieu vous reste. (Saint Chrysostôme[1].)

Il ne faut point pleurer les morts.

Ne pleurons point les morts, simplement parce qu'ils sont morts; et ne qualifions point heureux les vivans, simplement parce qu'ils sont vivans. Pleurons sur les méchans, soit qu'ils meurent, soit qu'ils vivent. Réjouissons-nous sur les justes, qu'ils vivent ou qu'ils meurent. Les premiers, tout vivans qu'ils sont, sont morts: voilà ceux dont il faut déplorer la mort; ils sont morts dans l'inimitié de Dieu; les autres, tout morts qu'ils paraissent, ils sont vivans; ils sont allés à Dieu, ils jouissent dans son sein des immortelles félicités. Les premiers, quelque part qu'ils soient, dans ce monde ou dans l'autre, sont loin de leur roi. Qui ne déplorerait leur sort? Mais les justes, même ici-bas, sont dans la compagnie du prince qu'ils ont l'honneur de servir; moins immédiatement à la vérité, puisqu'il ne leur est pas encore donné de le voir face à face. Ce n'est donc pas eux qu'il faut pleurer; réservons pour les pécheurs nos larmes et nos gémissemens. Car enfin, quelle espérance peut rester à des malheureux chargés du poids de leur péché, quand rien au monde ne pourra les en délivrer? Du moins pendant leur séjour sur la terre, ils laissaient encore espérer qu'ils pourraient se convertir et rentrer en grace avec le Seigneur. Une fois dans l'Enfer, plus même de pénitence qui les en puisse arracher: *Qui, ô mon Dieu*, s'écriait le Prophète, *vous glorifiera dans les Enfers*[2]? Malheur affreux, et vraiment digne de tous les regrets! Nous n'en saurions trop donner, mes frères, à ceux qui meurent de la sorte. Toutefois, ce que je vous demande pour eux, ce ne sont point les emportemens impétueux d'une douleur convulsive; laissez au théâtre, laissez aux enfans, à de misérables batte-

[1] Hom. XXI, *in I ad Cor.* — [2] Ps. VI 6.

leurs, à des femmes accoutumées à trafiquer de leurs larmes, ces vains transports d'un hypocrite chagrin ou d'une douleur qui ne cherche qu'à se montrer; pleurez, mais sans témoins; affligez-vous, mais avec bienséance. Vos larmes, répandues par un sentiment vrai, seront profitables à vous-mêmes, en excitant en vous, et la crainte d'en mériter de pareilles, et la défiance nécessaire pour ne vous pas exposer aux mêmes malheurs où leur péché les a entraînés.

Pleurez les infidèles; pleurez ceux qui leur ressemblent et sortent de ce monde sans avoir été purifiés par les eaux du baptême ni marqués du sceau de la foi. Pleurez les riches qui meurent au sein de leur opulence sans avoir fait servir leurs richesses à la consolation de leurs ames, quand ils pouvaient les employer à ce salutaire usage. Pleurons-les en public, en particulier, non pas un jour seulement, mais toute la vie. Les larmes qui naissent d'une émotion purement naturelle sont bientôt taries; celles qui prennent leur source dans une charité vraiment affectueuse ne s'épuisent point. C'est la crainte du Seigneur qui les entretient. Toujours de cette manière les assisterez-vous, ne serait-ce qu'en adoucissant leurs souffrances. Prions pour eux, sollicitez les autres à unir leurs prières aux vôtres, intéressez-les en leur faveur par d'abondantes aumônes. Si la seule considération de son serviteur David a pu engager le Seigneur à sauver une ville infidèle, que ne doit-on pas attendre des bonnes œuvres des justes en faveur des morts! Aussi telles sont les sages constitutions qui nous viennent des Apôtres. Ces saints hommes ont voulu que dans la célébration des mystères on fît mémoire des morts; ils savaient combien ce pieux usage était profitable aux morts. Eh! pourquoi les prières de tout un peuple uni au sacerdoce, adressant ensemble au Seigneur leurs vœux supplians, au moment où s'offre la victime auguste du salut, ne fléchiraient-elles pas la colère céleste en faveur de ceux qui sont morts dans la foi? Pour les autres, par exemple, pour les catéchumènes, l'unique secours qu'ils puissent espérer de notre part, ce sont les aumônes. Que si le Seigneur nous fait une loi de nous secourir les uns les autres dans nos nécessités, de nous assister tous sans nulle exception, de prier même pour les plus grands pécheurs qui ne diffèrent pas des morts, nous dispenserons-nous de chercher à nous rendre secourables aux morts mêmes, quels qu'ils soient? (Le même [1].)

[1] Hom. III, *in Epist. ad Philip.*

Comment nous devons pleurer les morts.

Notre Seigneur lui-même n'a pas dédaigné de pleurer les morts. Le saint patriarche Abraham pleura amèrement la perte de Sara, et témoigna, par l'abondance de ses larmes versées en présence d'une grande multitude de peuple, combien il était pénétré du regret d'en être séparé. Nous voyons Isaac, Jacob, Joseph surtout accompagner, par l'expression de la plus vive douleur, les funérailles de leurs pères. Mais ce qui doit aussi calmer notre affliction, c'est la certitude bien plus ferme pour nous que pour les Hébreux, que, grace à la victoire remportée par notre roi Jésus sur la mort et les Enfers, les justes ressuscités sortiront du tombeau où la mort les aura jetés pour un peu de temps. N'êtes-vous pas en effet persuadés que la porte de l'affreux cachot, auparavant fermée de tant de verroux, a été enfin rouverte? Oui, mes frères, elle est tombée à l'ordre de notre grand monarque, quand il alla soumettre les Enfers avant de remonter dans les cieux. Nous n'avons donc plus sujet de nous tant affliger, depuis que Jésus a frayé aux morts de tous les âges le chemin par où ils peuvent parvenir aux immortelles béatitudes. Il n'est plus d'étrangers : ici-bas *toute la terre est au Seigneur*, *comme tous ceux qui l'habitent.* On n'est point étranger quand on est sûr d'être accueilli par un Dieu de miséricorde qui a fait également et le monde présent et le monde à venir, et dont la providence nous garde dans l'un et dans l'autre. Vous n'auriez ni parens ni amis pour accompagner vos obsèques, vous ne seriez pas pour cela sans cortége. Vous auriez avec vous les légions des esprits bienheureux, empressés à verser sur votre dépouille, non des pleurs stériles, mais les douces rosées des bénédictions célestes, et de fortifier votre ame contre toute appréhension.

Le législateur des Hébreux, Moïse, mourut loin de sa patrie, et ses concitoyens n'assistèrent point à ses funérailles. Le Seigneur lui-même prit soin de sa sépulture.

L'ami peut accompagner son ami jusqu'au seuil de son sépulcre; il ne peut aller plus loin. Arrivé là, l'ami devient inutile à son ami. Non seulement il devient incapable de le servir, trop souvent il l'oublie. Dieu seul, constamment fidèle aux lois de l'amitié, n'abandonne pas dans le tombeau celui qui l'aima durant sa vie; il y descend avec lui quand il est délaissé par tout le monde. (Saint Ephrem.)

Quels sont les morts qu'il faut pleurer.

On se fait dans le monde de bien fausses idées de la vie et de la mort. Tel qu'on y appelle vivant diffère bien peu de celui qui est mort, quand il vit mal; et il est bien plus mort que ceux qui sont dans le tombeau. *Ceux-là*, dit l'Apôtre, *sont délivrés du péché* [1]; le premier en est esclave. Pourtant, m'allez-vous dire, on ne lui a point fermé les yeux, il est gisant au fond d'un sépulcre; ni enveloppé dans un linceul; ni en proie à des insectes dévorans. — Je dis, moi, qu'il est mort, et pire que les morts. A là bonne heure, il n'est point la pâture des vers; mais son cœur est déchiré par mille passions furieuses dont il ne peut se défendre. Vous lui voyez les yeux ouverts : plût au ciel qu'il les eût fermés à cette foule d'objets criminels qui tous les jours pénètrent par là jusqu'à son ame, comme autant de traits empoisonnés qui la percent! Ce mort est au fond de son tombeau, couché sans mouvement et sans vie, désormais invulnérable au péché; celui-ci est enseveli dans ce tombeau du péché, garrotté par les liens honteux qu'il s'est faits à lui-même. Vous admirez cette fleur de jeunesse et d'embonpoint qui le décore ; mais de cette ame corrompue s'exhale, avec les vapeurs du crime qui répandent ses licencieux discours, une infection pire que celle du tombeau. Ce corps, jeté dans la corruption du sépulcre, c'est une nécessité inévitable qui en a fait la victime de la mort; mais ici c'est un choix volontaire qui le plonge dans cette corruption qu'entretiennent ses déréglemens journaliers.... Ah! si vous aviez des yeux pour voir l'état de cette ame enchaînée à ses voluptés coupables, vous n'hésiteriez pas à dire qu'en effet son sort est bien plus déplorable que celui d'un mort couché dans son sépulcre, et que la pierre sous laquelle gît ce cadavre est bien moins lourde que le péché dont ce mort vivant est accablé.

Voilà les morts qu'il faut pleurer, parce qu'ils ne songent guère à pleurer sur eux-mêmes; ceux pour qui il faut implorer la toute-puissance du Sauveur, comme fit Marie pour Lazare. Priez-le qu'il veuille bien le rappeler à la vie. Vous tous qui êtes les amis, les disciples de Jésus-Christ; vous tous à qui ce mort est cher, accourez aux pieds de Jésus-Christ, suppliez-le de le ressusciter. Plus ils sont plongés dans l'infection du péché, plus, si vous les

[1] Rom., VI, 7,

aimez, vous devez solliciter en leur faveur la divine miséricorde, à l'exemple des sœurs de Lazare, qui ne cessèrent de conjurer le Sauveur qu'après que leur frère eut été ressuscité. (Le même[1].)

La mort n'est qu'un sommeil.

Saint Paul donne à la mort le nom de sommeil ; expression consolante, bien propre à fonder nos espérances. Après le sommeil, vient le réveil; et la mort, qu'est-elle autre chose qu'un plus long sommeil? Mais quand on est mort, m'allez-vous dire, on ne parle point, on ne voit ni on n'entend, on ne sent plus rien. Je réponds: Ni quand on dort, non plus. J'ajoute (la chose vous semble peut-être étrange), j'ajoute: Durant le sommeil, l'ame est comme endormie; à la mort elle s'éveille. Vous insistez: Ce corps que la mort a frappé se corrompt, il se dissout, et devient cendre et poussière. Qu'en concluez-vous, ô mon frère? J'en conclus, moi, que c'est là ce qui doit animer notre joie. Lorsque l'on veut rebâtir une maison que le temps a fait tomber en ruines, on commence à en faire déloger les habitans, ensuite on la démolit pour la reconstruire après avec plus de magnificence; et ceux qui en sortent, bien loin de s'en désoler, s'en réjouissent, parce que leur vue ne s'arrête pas à sa destruction actuelle, mais que leur pensée embrasse à l'avance le nouvel édifice qui doit sortir du milieu de ces ruines. C'est là la conduite de Dieu. Il commence par abattre ce corps d'où il a fait sortir l'ame qui y résidait, pour le reconstruire après sur un dessin beaucoup plus relevé, et le restituer à son ancienne habitante. Empruntons une autre similitude. Si vous voyiez fondre une statue d'airain que la rouille et la vétusté auraient dégradée, mutilée même dans plusieurs de ses parties, mais avec l'intention de la refaire en la perfectionnant, vous ne croiriez pas que ce fût la perdre que de la dissoudre, et vous estimeriez au contraire qu'elle gagnerait à ce changement qui lui donnerait un nouvel être. De même, à la vue de ce corps jeté dans la mort qui le dissout, ne vous en tenez pas au seul aspect qui saisit vos regards, mais attendez la refonte. Encore cette comparaison elle-même est-elle incomplète. Ne vous bornez pas à ces simples rapports; car ce statuaire, en renouvelant son ouvrage, ne le fera pas d'un autre métal ni plus durable que le premier. Mais de ce corps de boue, et condamné à la mort,

[1] Hom. xxvii, *in Matth.*

il fera un corps nouveau pur et immortel. La terre, qui aura reçu dans son sein cette matière périssable et corruptible, le rendra désormais inaltérable. Ne considérez donc pas seulement ce cadavre muet, étendu sans mouvement et sans vie; mais du milieu de ces débris, voyez sortir un homme nouveau, qui s'éveille en santé à une existence toute de gloire, à une vie dont tous les efforts de l'imagination ne sauraient vous fournir l'idée. Que votre esprit se transporte, de l'objet que vous avez sous les yeux, dans un meilleur avenir. Ce mort, que vous pleurez, vous ne sauriez, dites-vous, vous consoler du regret de sa perte. Votre désespoir était-il raisonnable? Quand vous établissez votre fille en la donnant en mariage à un époux qui l'emmène dans une contrée lointaine pour la faire jouir d'une brillante fortune, vous ne regardez point son absence comme un malheur pour vous; mais votre chagrin se calme bientôt par la pensée du bonheur qui l'attend ailleurs. Et ici, ce n'est pas un homme, votre semblable, qui vous impose cette séparation: c'est le Seigneur qui l'ordonne, le Seigneur qui n'a fait que reprendre son propre bien; et vous vous abandonnez à d'inconsolables regrets!

Puis-je faire autrement? je suis homme. — Aussi ne vous demandai-je pas d'être insensible. Ce que je blâme, ce n'est pas la douleur même, mais son excès. Pleurez, donnez à la nature le tribut qu'elle réclame; mais se désespérer, c'est de l'égarement, c'est de la folie, c'est une faiblesse qu'il faut laisser à des ames sans courage. Pleurez, soyez profondément ému; seulement, ne vous emportez pas, ne donnez pas à votre douleur un criminel éclat. Rendez, à cet ami que vous avez perdu, tous les devoirs de l'amitié; honorez sa mémoire par de nobles funérailles; remerciez pour lui le Seigneur, qui l'a rappelé dans son sein. Autrement l'excès de votre douleur est un outrage à la mémoire du mort, un manque de reconnaissance envers Dieu, qui l'unit à lui, un préjudice que vous vous portez à vous-même. Pleurez, oui, j'y consens; mais comme votre maître a pleuré Lazare; et c'est là le modèle que nous devons nous proposer, mettant à notre douleur des bornes que nous ne franchirions pas sans crime. Saint Paul nous défend une excessive tristesse; elle ne convient qu'aux infidèles sans espérance pour une vie future, parce qu'ils ne croient pas à la résurrection. Pour moi, faut-il vous le déclarer? quand il m'arrive, traversant la place publique, d'y rencontrer des troupes de femmes en désordre, s'arrachant les cheveux, se frappant le visage, ensanglantant leurs bras, et cela, sous les yeux des ennemis de la foi, j'en

rougis pour les Chrétiens. Que dira le païen? « Sont-ce là ces hommes qui raisonnent si bien sur la résurrection? Mais leurs œuvres ne répondent guère à leur croyance; car ils agissent comme nous, qui n'y croyons pas. S'ils étaient bien convaincus que ce mort est passé dans une vie meilleure, ils ne s'affligeraient pas comme ils le font qu'il ne soit plus dans celle-ci. » Tel est le langage que l'infidèle se permet en entendant ces lamentations. Eh! dites-moi, quel en peut être l'objet? Ce mort que vous pleurez si amèrement, qu'était-il? Un être vicieux et méchant? Dans ce cas, bénissez Dieu d'avoir prévenu de nouveaux crimes. Il fut vertueux? Félicitez-le d'être échappé à un monde où sa vertu n'aurait marché qu'entre les écueils. Maintenant en sûreté, elle n'a plus à craindre même le soupçon de changement. Il était si jeune! tant mieux! glorifiez le Seigneur, qui a bien voulu l'appeler à lui pour l'établir dans une condition meilleure; quel que fût son âge, n'importe, affranchi des misères humaines, il est désormais libre, heureux. De quoi le plaignez-vous? Si l'Eglise fait retentir le chant des Psaumes, si elle convoque la famille, si elle fait un appel à toute l'assemblée des fidèles, ce n'est point pour exciter la douleur, mais pour remercier en commun l'Auteur de tous les dons, et prendre leur part de la joie des saints qui sont introduits dans le ciel, comme on célèbre par des acclamations d'allégresse les prises de possession de quelque magistrature. En quittant la vie, ils ont trouvé dans la mort le repos, le terme de leurs souffrances, l'affranchissement des embarras de toutes sortes, qui nous assiègent ici-bas. Loin donc de vous livrer au chagrin, au murmure, recueillez-vous, rentrez en vous-mêmes, sondez votre conscience, et considérez, à la vue de ce mort, que bientôt vous le serez vous-mêmes.

La différence qu'il y a entre l'infidèle et le Chrétien, c'est qu'ils jugent des choses d'une manière bien opposée. L'infidèle, quand il porte ses regards vers le ciel ou qu'il les abaisse sur la terre, y voit des dieux et les adore; l'impression des sens est tout pour lui. Nous, l'aspect de leurs beautés nous fait remonter à leur Auteur, et notre culte s'adresse à celui qui les a faites. L'infidèle voit les richesses, et, frappé de leur éclat, il soupire après elles; moi, je vois les richesses, et je les méprise. La pauvreté lui fait peur; elle fait ma joie. De même pour la mort. Un corps privé de vie n'est pour lui qu'un cadavre; moi, j'y vois l'image du sommeil. Il y a entre nous deux la même différence que celle qui existe entre deux hommes dont l'un sait lire, et l'autre ne le sait pas: mettez

un livre sous les yeux de l'un et de l'autre; le premier en parcourt aisément les caractères, en pénètre le sens; l'autre n'y voit que des figures muettes, stériles pour son intelligence. Si loin de penser comme l'infidèle sur tout le reste, n'y aura-t-il que sur la mort que nous voudrions nous en rapprocher? Ce mort que vous pleurez, il est allé rejoindre un saint Paul, un saint Pierre, s'unir à tout le chœur des ames célestes. Quelle douce consolation pour le Chrétien! Voyez-le secouer le sommeil de la mort, et s'éveiller au sein d'une immortelle gloire. Songez que ces lamentations sont pour vous en pure perte, qu'elles ne vous rendent pas l'objet de vos douleurs, qu'au contraire elles vous sont nuisibles à vous-mêmes, et que par cette conduite vous ressemblez, à qui? à l'infidèle, à ces hommes dont l'Apôtre dit qu'*ils sont sans espérance*... Pesez bien cette expression. Saint Paul ne dit pas : sans l'espérance de la résurrection; mais d'une manière bien plus générale, *sans espérance*. Car en ne croyant pas au futur jugement, on se dépouille de toute espérance; on ne croit pas ni qu'il y ait un Dieu ni qu'il existe une Providence, une justice divine attentive à vos actions; système éversif de tout ordre social, qui étouffe tout germe de bien, et précipite dans tous les crimes. Laissez au païen ces monstrueuses erreurs, et ne l'imitez pas dans les conséquences pratiques qu'il en tire. *Que chacun*, nous dit saint Paul, *possède le vase de son corps avec sainteté et décence, et non en se livrant à des passions honteuses, comme les païens qui ne connaissent pas Dieu* [1]. Ce qui nous jette dans la douleur, ce n'est pas l'événement en lui-même, c'est la disposition, c'est la faiblesse de notre cœur. Rien de ce qui arrive ici-bas n'accable l'ame chrétienne; la sainte philosophie qu'elle a puisée à l'école de Jésus-Christ, non seulement l'élève au dessus de tous les événemens, mais, au sein même des événemens les plus fâcheux, la pénètre d'une joie inaltérable et d'une céleste béatitude. Devançant par l'espérance le grand jour de la résurrection, elle trouve dès ici-bas les consolations les plus ineffables; bien différente de l'infidèle à qui manque tout à la fois et l'espérance de l'avenir et la consolation du présent. (LE MÊME [2].)

La mort nous rappelle à Dieu.

Que reste-t-il à l'homme désabusé et dépris de toutes les vanités

[1] I Thess., IV, 4. — [2] *In illud. de dormientibus.*

du monde que de se tourner vers Dieu, et de s'efforcer de mériter les biens solides et durables qu'il promet à la vertu, en marchant d'un pas ferme et constant dans les sentiers de la justice chrétienne? Mais ces efforts et cette constance étonnent, intimident sa lâcheté et sa faiblesse. Qu'est-ce qui lui inspirera ce zèle, cette ardeur qui ravit une ame, qui l'arrache à ses incertitudes, à ses langueurs; qui ne permet pas le moindre délai à sa conversion, ni ensuite la moindre infidélité à ses promesses? Ce sera la voix et l'aiguillon de la mort. Elle nous parle, elle nous presse par ses surprises et sa proximité: par ses surprises, qui nous avertissent de ne pas différer de rentrer en grace avec Dieu; par sa proximité, qui nous excite à redoubler d'activité et de ferveur dans le service de Dieu.

Être surpris par la mort dans l'état du péché, dans la disgrace de Dieu, ah! mes frères, c'est la plus terrible de toutes les vengeances que renferment les trésors de son indignation et de sa fureur, puisque c'est le signal et la consommation d'une réprobation éternelle. Il s'agit de prendre des précautions nécessaires pour nous en garantir. Or, l'unique moyen de l'éviter est de mettre ordre incessamment à notre conscience, et d'être toujours prêts à paraître devant Dieu. Portons-nous dans notre conscience, ou des taches et des crimes qui nous rendent dignes de sa haine, ou des inquiétudes et des embarras qui nous donnent un juste sujet de douter si nous sommes les objets de son amour? la mort nous crie, par autant de bouches qu'elle porte aux humains de coups inattendus, de sortir promptement d'un état où nous ne voudrions pas qu'elle vînt nous surprendre. Elle nous surprendra, soit qu'elle nous enlève de ce monde par un de ces accidens trop communs qui précipitent inopinément un si grand nombre d'hommes dans le tombeau, soit qu'elle nous y fasse descendre lentement à travers les douleurs de la maladie, dont on se flatte toujours de revenir, et qui ne fut jamais un temps propre à l'ouvrage de la conversion. Ainsi se vérifiera l'oracle de Jésus-Christ, que nous mourrons lorsque nous y penserons le moins : *Qua hora non putatis.*

Cherchez, mes frères, où vous pouvez être un seul instant en sûreté contre les atteintes de la mort. Dans quel lieu, dans quel temps, dans quelle situation serez-vous à l'abri de ses surprises? Hélas! que de tristes exemples nous apprennent qu'il n'est ni âge si peu avancé, ni tempérament si heureux, ni précaution si sage, qui nous mette hors de la portée de ses traits! C'est dans toutes

les saisons de la vie que la mort va choisir ses victimes : elle moissonne les uns dès l'entrée de la carrière, elle arrête et emporte les autres au milieu de leur course ; elle se plaît à troubler l'ordre de la nature, plus souvent interrompu qu'il n'est observé.

Que de routes différentes conduisent les malheureux mortels au trépas ! quelle foule d'accidens inévitables précipitent la fin de leurs jours ! Les uns périssent frappés de la foudre, les autres écrasés sous des ruines; ceux-ci engloutis dans les eaux, ceux-là dévorés par les flammes. Il en est qui ne font qu'un pas du jeu ou de la table au tombeau : il en est qu'un sommeil tranquille a plongés dans la nuit éternelle. La mort se sert de tout pour nous frapper, de la corruption de l'air, des ardeurs du soleil, de la rigueur des frimas, du combat des élémens, de notre propre imprudence, qui nous fait voler au devant de ses coups. Elle se sert de toutes les parties de notre être, de ce sang qui coule dans nos veines, et dont le cours suspendu tarit en un moment la source de la vie; de ces humeurs diverses dont une révolution précipitée a bientôt éteint le souffle qui nous anime; de ces organes dont le moindre dérangement peut causer la ruine de l'édifice de poussière dont ils sont l'appui; de tous ces ressorts du corps humain si délicats et si fragiles que sa durée est une sorte de miracle qui inspire autant de frayeur que d'admiration à un esprit éclairé, et qu'il est plus étonnant que l'homme puisse vivre quelques jours qu'il ne le serait de le voir passer sans intervalle de la santé la plus florissante à une mort soudaine. O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et à quoi tient sa frêle existence sur la terre ? Suspendu par un fil au dessus des abîmes de l'éternité, il peut y tomber à tout moment : chaque moment peut être le dernier de sa vie, et après sa mort le ciel ou l'Enfer, voilà son partage.

Ainsi donc, mes frères, autant de nouveaux instans que l'on passe dans l'état du péché, autant de nouveaux risques de réprobation que l'on court. Or, je vous le demande, est-il d'un être raisonnable de courir à tout instant le risque d'une éternité malheureuse ? Cette pensée fait frémir. Il n'y a que des insensés et des furieux qui ne pâlissent pas d'effroi et ne reculent pas d'horreur à la vue d'un si affreux danger. Quel autre parti vous reste-t-il donc à prendre que de vous en éloigner par un prompt retour à Dieu, et de calmer par cette démarche les cruelles inquiétudes que doit vous donner la crainte d'être surpris par la mort ? Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; vous méditez un changement de vie, une conduite plus régulière, plus chrétienne pour

l'avenir : mais le temps presse, vous êtes menacés de toute part. Etes-vous moins avancés dans votre carrière, ou avez-vous reçu de la nature un tempérament plus robuste que tant d'autres que la mort a surpris, qu'elle surprend encore, et qui tombent tous les jours à ses pieds? Peut-être qu'elle a déjà le bras levé sur vous, ou que vous la portez dans votre sein ; peut-être que vous vous sentirez défaillir au sortir de ce temple, et qu'elle vous attend à quelques pas d'ici pour vous immoler ; peut-être que, cachée dans les ombres de cette nuit qui approche, elle ira vous frapper dans le lit de votre repos, et vous joindre à tant d'autres victimes qui périssent autour de nous. Hélas! nous vivons tous incertains de notre destinée : nous ne pouvons nous promettre une heure de vie. Chacun de nous peut dire, comme David, qu'il n'y a qu'un point entre lui et la mort. Peut-être que cette chaire va devenir mon tombeau, ou que vous-mêmes expirerez avant la fin de ce discours. Point de genre de mort si imprévu et si effrayant dont on n'ait vu déjà une foule d'exemples, et le sort qu'ont éprouvé tant de nos semblables, qui peut nous assurer que nous ne l'éprouverons pas nous-mêmes? Dans le trouble et la frayeur où doit vous jeter l'incertitude des momens qui vous restent, ne conjurez-vous pas le ciel de vous accorder encore ce jour pour l'employer à vous soustraire au plus épouvantable des malheurs? Plus de délai, hâtez-vous; tous les instans sont précieux à qui ne peut s'assurer d'aucun. Laissez-là toutes les affaires du temps pour vous occuper de celle de votre éternité : rendez la vie et le calme à votre ame par une prompte et sincère réconciliation avec Dieu. Qu'il n'y ait aucun de ses péchés qui ne soit connu, avoué, détesté, pardonné; et si, après le bienfait de sa justification, elle venait à faire quelque nouvelle chute, qu'elle ne tarde pas à se relever et à se purifier de nouveau dans le sang de Jésus-Christ ; que le soleil ne se couche pas sur sa prévarication, et que rien ne soit capable de lui faire goûter les douceurs du repos avant d'être rentrée en grace avec le Seigneur son Dieu et son juge : voilà ce que la mort vous prêche éloquemment par ses surprises. Il n'est de vrais sages que ceux à qui elle ne parle pas en vain; tous les autres courent en aveugles à leur perte, et meurent avant d'avoir commencé à mieux vivre, les uns dans l'esclavage de leurs passions et la corruption de leurs vices, les autres dans les inquiétudes d'une conscience trop justement suspecte et dans les illusions d'une fausse piété.....

Ne nous flattons pas, mes frères ; la mort n'est pas loin de nous. Eussions-nous à vivre encore un siècle, le Prophète nous répon-

drait que ce n'est qu'un jour, et ce siècle fini ne nous paraîtrait qu'un instant. Qu'est-ce donc que ce petit nombre d'années qui nous restent? Elles passeront avec la même vitesse qui a déjà emporté les autres, et en moins de rien nous nous trouvons arrivés au terme fatal. Vous y touchez, vous que la mort assiège et menace de plus près, vous à qui elle fait annoncer son arrivée prochaine par de tristes avant-coureurs, une complexion faible, une santé chancelante, un corps usé, des infirmités douloureuses, les rides et les glaces de la vieillesse. Hélas! qu'il reste peu de chemin à faire jusqu'au tombeau qui est environné de ces sombres messagers de la mort!

Or, mes frères, dans cette proximité de la mort, quel aiguillon pour la vertu, quel motif de ferveur au service de Dieu, quelle raison pressante de marcher, d'avancer dans la route du salut, et d'y recueillir une ample moisson de mérites, tandis que la lumière nous éclaire encore, dit Jésus-Christ, et de peur que les ténèbres ne nous surprennent! *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.*

Nous mourrons bientôt. Cette nuit, où l'on ne peut plus agir ni rien mériter aux yeux du Seigneur, va nous envelopper de ses ombres, nous fixer dans un état immuable ou de richesse ou d'indigence, et nous serons tels dans tous les siècles que nous aurons été à notre dernière heure. La raison et la religion ne nous crient-elles pas avec la mort de faire à présent tout le bien dont nous sommes capables, de remplir ce petit nombre de jours que Dieu nous laisse, de tous les fruits de pénitence et de justice qu'auraient dû produire tant de belles années écoulées inutilement pour le ciel, et, puisque nous ne pouvons les rappeler pour en faire un meilleur usage, de tâcher d'arriver à la sainteté par la voie courte et abrégée d'une vie fervente? N'est-ce pas l'unique moyen qui nous reste d'acquérir assez de biens et de trésors pour éviter le malheur de ce roi de Babylone qui fut trouvé trop léger dans la balance du souverain Juge, et rejeté à jamais loin de sa face? *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* Tant de péchés à expier, de vertus à pratiquer, de pertes à réparer, condamnent la moindre inaction, le moindre vide dans cet espace si étroit qui nous sépare de la mort, nous permettent à peine de respirer dans la continuité de nos efforts et la rapidité de notre course.

Nous mourrons bientôt. Sortez donc de votre léthargie, ames languissantes qui servez le Seigneur avec tant de tiédeur et de lâcheté. Dites-moi, que feriez-vous si un Prophète venait vous dire

de sa part : Encore quelques jours, et vous ne serez plus sur la terre ; la mort va vous transporter devant le tribunal de Dieu, pour y rendre compte de toute votre vie ; mettez ordre à votre maison : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.* Quel changement on apercevrait tout à coup dans votre conduite ; avec quelle promptitude vous en banniriez tout ce qui y ressent encore la corruption du vieil homme et défigure en vous l'image de l'homme nouveau ! Froideur et négligence dans l'accomplissement de vos devoirs, entretiens inutiles, amusemens frivoles, liaisons mondaines, recherche de ce qui flatte la nature et les sens, tout ce qui tient à cet état de relâchement où vous vivez disparaîtrait aussitôt, et ferait place à un genre de vie plus recueilli, plus mortifié, plus fidèle, plus parfait. Comme il vous semblerait que vous n'êtes déjà plus de ce monde, quel serait votre détachement de toutes les choses d'ici-bas ! vous n'y prendriez d'intérêt et ne leur donneriez de soins que ce que la volonté du Seigneur et l'ordre de sa Providence exigent. Quel empressement, quel goût pour la prière, quel repentir et quelles larmes au tribunal de la pénitence ; quelle profondeur d'abaissement, quelle ferveur de dévotion à la table sacrée, quelle ardeur à tout entreprendre, à tout faire pour vous rendre favorable le souverain Juge devant qui vous seriez à la veille de paraître ! Tout ce que la morale de l'Evangile a de plus sévère, et les vertus qu'elle nous prescrit de plus héroïque, n'aurait rien qui surpassât la générosité de vos efforts : telle est la révolution qu'opèrerait dans vos mœurs cet envoyé du ciel ; vous en convenez.

Eh ! faites donc à présent ce que vous feriez alors ; vous ne pouvez vous en défendre, le plus impérieux des motifs vous en impose l'heureuse nécessité ; et quel est-il ? c'est que vous êtes dans une situation pareille à celle où je viens de vous supposer, et où vous vous seriez donnés à Dieu, dites-vous, sans réserve. Ce qu'un Prophète ne vient pas vous annoncer de la part du Seigneur, la mort, qui est à vos côtés, vous le dit dans son langage muet, mais très pathétique : Dans peu vous aurez vécu ; dans peu Dieu aura prononcé l'arrêt de votre éternelle destinée. Et ce que la mort vous dit de si près par son éloquent silence est appuyé par les oracles de la foi, par le témoignage de Jésus-Christ même, qui nous avertit qu'il vient avec ses récompenses et ses châtimens ; qu'il approche, qu'il est à la porte.

Nous mourrons bientôt. Ah ! mes frères, c'est l'oubli d'une vérité si terrible qui nous fait languir dans cette vie tiède et imparfaite dont le terme ordinaire est une mort pleine de trouble et d'alarme,

et qui, sans autre désordre qu'elle-même, suffit pour nous perdre; c'est la vive et intime persuasion que notre mort est très prochaine qui doit nous faire sortir d'un état si dangereux au salut. Il faut que l'aiguillon de la mort nous réveille, nous presse, nous force en quelque sorte de marcher, de courir dans les voies de la justice et de la piété; il faut que l'idée de cette mort, qui peut, à chaque mouvement de notre respiration, se présenter à nous, nous inspire une crainte salutaire qui nous tienne dans une vigilance et une activité continuelle. (L'abbé Richard.)

D'après l'Écriture, qu'est-ce que la mort?

Puisque l'Apôtre nous apprend que « celui qui a échappé aux « liens de la chair, s'il a mérité la rémission de ses péchés, vivra en « Jésus-Christ [1], » considérons ce que c'est que la mort, et aussi ce que c'est que la vie. Nous voyons dans les livres saints que la mort est la séparation de l'ame et du corps, et une sorte de division de l'homme. Au moment où nous quittons ce monde, le nœud qui unissait l'ame au corps se délie: aussi David s'écrie : « Seigneur, vous « avez brisé mes liens, et je vous offrirai un sacrifice de louanges [2].» Ce sont les liens de la chair que le Psalmiste désigne ici. Aux yeux du Seigneur, la mort de ses saints est précieuse; et David, comme Prophète, prévoit qu'il habitera avec les élus, avec les ames saintes qui se sont sacrifiées tout entières à Jésus-Christ; il se réjouit, parce que lui-même il s'est religieusement dévoué pour le peuple de Dieu en combattant Goliath, « et s'exposant seul ainsi pour le « péril de tous [3], » et parce qu'une autre fois encore il a demandé la mort pour apaiser la colère de Dieu, et sauver ainsi son peuple en s'offrant seul à la vengeance céleste : « Il savait qu'il est plus « glorieux de mourir pour le Christ que de régner sur la terre [4]. » Et en effet, qu'y a-t-il de plus beau que de s'offrir au Christ en holocauste? Nous voyons souvent le Roi-Prophète ordonner des sacrifices au Seigneur; mais ici il ajoute : « Je vous sacrifierai la « victime de louanges. » Je vous sacrifierai, dit-il, et non « je vous « sacrifie. » Il exprime bien que le sacrifice ne sera parfait que lorsque l'homme, affranchi des liens de la chair, pourra s'offrir lui-même comme la victime de louanges, parce qu'avant la mort il n'y a point de louange parfaite. « Quel homme peut être loué com-

[1] II Cor., v, 8. — [2] Ps. cxv, 6, 7. — [3] I Reg., xvii, 36. — [4] II Ibid., xxiv, 14.

« plétement en ce monde, quand on ne sait pas ce qu'il deviendra « plus tard [1] ? »

La mort est donc la séparation de l'ame et du corps, et l'Apôtre nous apprend que « mourir et être avec Jésus-Christ vaut bien « mieux [2]. » Et en effet, que produit-elle cette séparation ? Le corps se dissout et tombe dans le repos ; l'ame se tourne aussi vers son repos ; elle devient libre, et si elle est pieuse elle habitera en Jésus-Christ. Que font donc les saints en ce monde? Ils cherchent à se débarrasser du fardeau des penchans et des désirs corporels, et à secouer ces lourdes chaînes qui pèsent sur notre ame ; ils tâchent d'échapper à cette dure et pénible charge ; ils renoncent aux plaisirs, à la volupté ; ils fuient le feu dévorant des passions. La vie alors ne devient-elle pas une espèce de mort pour celui qui peut arriver à ce point où toutes les jouissances du corps sont mortes pour lui, et où il est mort lui-même aux désirs du monde ? Saint Paul était déjà enseveli dans cette espèce de mort lorsqu'il disait : « Le monde n'est plus pour moi qu'une croix, et je suis crucifié en « lui [3]. » Et pour nous apprendre que la mort existe dans la vie même, et que cette mort est une bonne chose, il nous engage à porter partout en nous la mort de Jésus : « Car celui qui a en soi « la mort de Jésus a aussi dans son propre corps la vie de Jésus [4] ; » et la mort agira en nous comme la vie doit agir en nous.

La vie sera bonne après la victoire ; la vie sera bonne lorsque la lutte sera achevée, lorsque la loi de la chair ne répugnera plus à la loi de l'ame, lorsque nous n'aurons plus à combattre ce corps, apanage de la mort, et « lorsque, vaincu par elle, il sera rentré « dans son domaine [5]. » Je ne sais pas même ce qui est plus profitable pour notre ame de cette vie ou de cette mort. Je cède à l'autorité des paroles de l'Apôtre lorsqu'il dit : « Nous portons en notre « corps la mort de Jésus-Christ, afin qu'en votre corps paraisse sa « vie [6]. » De combien de peuples la mort d'un seul n'a-t-elle pas édifié la vie ! Que ceux donc qui ont encore à parcourir cette vie apprennent à désirer ce genre de mort, pour que la mort de Jésus-Christ éclaire leurs corps ; qu'ils regardent aussi comme heureuse la mort qui dégrade l'homme extérieur pour renouveler en nous l'homme intérieur, « qui détruit notre demeure terrestre pour nous « ouvrir la porte du céleste séjour [7]. »

C'est donc imiter la mort que de se retrancher de la société de

[1] Eccl., XI, 30. — [2] Philip., I, 21. — [3] Gal., VI, 14. — [4] II Cor., IV, 10. — [5] Rom., 7. — [6] II Cor., IV, 10. — [7] Ibid., V, 1.

la chair et de s'affranchir de ce joug, de ces chaînes dont le Seigneur a dit par la bouche d'Isaïe : « Brisez tous les liens de l'impiété, fuyez « la société injuste, faites miséricorde à celui qui se repent, rompez « tout pacte avec l'iniquité [1]. » Celui-là sait imiter et anticiper la mort, que les voluptés ne touchent plus, et dont l'ame élevée au dessus des terrestres pensées prend son essor vers la céleste patrie, et va se placer dans ce lieu où saint Paul, vivant encore, conversait déjà avec le Seigneur ; autrement, comment dirait-il : « Notre conversation est dans le ciel [2] ? » ce qui s'applique et à ses méditations et à l'idée qu'il avait lui-même de sa propre élévation. Et en effet, c'était déjà du ciel qu'étaient les méditations et les entretiens de son ame, et sa prudence ; prudence qui rarement existe ou se conserve au milieu des entraves de la chair. Le Sage, en cherchant les choses divines, dégage son ame du corps, et refuse de se souiller plus long-temps par cette société honteuse ; il cherche cette connaissance de la vertu qu'il voudrait voir nue et simple devant lui, et il a besoin pour cela de se débarrasser des voiles et des nuages dont l'entoure le corps. « Ce n'est pas avec la « main ou avec l'œil que nous pouvons la saisir, cette suprême vé« rité [3]. » Car tout ce que nous voyons, le temps le détruit ; ce qui est éternel, nous ne le voyons pas ; souvent notre vue nous trompe, et nous voyons presque toujours autre chose que ce qui est ; de même notre oreille nous trompe. Si nous ne voulons pas être trompés, ne contemplons pas les objets qui tombent sous nos sens. Quand donc notre ame pourra-t-elle n'être pas trompée? Quand atteindra-t-elle le sol de la vérité, si ce n'est lorsque, séparée du corps, elle ne pourra plus être entraînée ou fascinée par lui ? Tout est illusion, et ce que voit l'œil et ce que l'oreille entend. Que l'ame y renonce donc et s'en éloigne : aussi l'Apôtre s'écrie : « Le « toucher, le goût, l'odorat, craignez tout cela : car tout cela est « corruption. Tout ce qui tend à satisfaire le corps est corruption [4]. » Et montrant alors que c'est, non pas en sacrifiant aux désirs du corps, mais en élevant son ame et en humiliant son cœur qu'il a trouvé la vérité, il ajoute : « Et notre conversation est déjà dans « le ciel [5]. » C'est donc là qu'il faut chercher ce qui est vrai, ce qui est, ce qui sera éternellement. Il faut que l'ame se recueille, rassemble toutes ses forces, tout son courage, qu'elle ne se fie plus à rien de ce qui est étranger à sa nature, qu'elle se connaisse et

[1] Is., LVIII, 6. — [2] Philip., III, 20. — [3] I Cor., II, 9. — [4] Coloss., II, 21. — [5] Phil., III, 20.

qu'elle se comprenne elle-même; alors la vérité lui apparaîtra, et elle saura qu'il faut suivre cette lumière. Mais si les voluptés de la chair l'entraînent dans son choix, qu'elle sache que tout alors n'est que fausseté, piéges, illusion; qu'elle fuie, qu'elle s'éloigne. L'Apôtre a donc eu raison d'avilir et de mépriser ce corps qu'il appelait « un corps de mort [1]. » Et, en effet, l'œil voit-il l'éclat de la vertu, et la main peut-elle saisir la justice? Les regards pénètrent-ils la sagesse? Nous-mêmes et malgré nous, lorsqu'une pensée nous agite, nous ne voulons pas que personne ou le moindre bruit nous trouble; et l'esprit alors est tellement occupé, que le plus souvent nous ne voyons plus ce qui nous entoure. Le silence de la nuit est plus propre aux pensées sincères et profondes, et nous méditons mieux alors les choses dont le cœur est touché; aussi le Roi-Prophète dit-il: « Méditez pendant la nuit ce que vous dicte « votre cœur [2]. » Souvent l'homme ferme les yeux lorsqu'il veut faire un profond effort d'esprit, et comme pour éviter une distraction ou un obstacle; souvent aussi nous cherchons la solitude, de peur que des discours étrangers ne viennent étourdir notre oreille; et qu'entraînant malgré elle, loin de la vérité, et comme dans une route déjà tracée et battue, notre ame préoccupée, ils ne rendent vaine sa résolution. Cet assujétissement de l'ame au corps crée donc pour elle une multitude de liens que l'usage rend plus pesans encore, et qui arrêtent son essor généreux et contrarient sa volonté. Aussi le pieux Job dit admirablement en parlant de lui-même: « Souvenez-vous, Seigneur, que vous m'avez créé avec « un peu de boue [3]. » Si ce corps est de la boue, cette boue nous couvre aussi; et si elle n'efface pas tous nos traits, elle souille au moins notre ame de la tache de l'intempérance. « Vous m'avez « couvert, dit-il encore, de peau et de chair, vous m'avez donné « des os et des nerfs [4]. » Ainsi notre ame est liée par toutes les chaînes du corps; quelquefois, impatiente du joug, elle résiste; mais le plus souvent elle se laisse asservir. Et il ajoute: « Vous « n'avez pas voulu que la tache du péché fût effacée en moi: car « si je suis impie, malheur à moi; et si je suis juste, je ne saurai « où reposer ma tête, car je suis couvert de confusion [5]. » Et, pour surcroît encore, vous avez permis les tentations: car cette vie tout entière, qu'est-elle autre chose qu'une suite de piéges? Nous marchons au milieu des embûches, sans cesse attaqués par mille ennemis. Job ajoute encore: « La vie de l'homme sur la terre n'est-

[1] Rom., VII, 24. — [2] Ps, IV, 5. — [3] Job., X, 9. — [4] Ibid., X, 11. — [5] Ibid., 15.

« elle pas tout entière une longue tentation [1] ? » Il a raison de dire *sur la terre;* car la vie de l'homme est aussi dans le ciel. « Comme « le mercenaire, dit-il, attend le prix de son labeur, la vie de « l'homme lui est donnée pour salaire [2] ; » et cette vie qui va finir se passe au milieu des peines, et, plus légère qu'une fable, elle est si vague et si incertaine, que la parole même ne peut la définir. La demeure de l'homme est dans la fange; sa vie elle-même est dans la fange; dans son esprit les idées, la volonté : tout est vague; le jour il attend la nuit, la nuit il désire le jour; il soupire après son pain, et son pain est mouillé de ses pleurs; les angoisses, les craintes, les douleurs, les gémissemens et les larmes, remplissent toutes ses journées. Point de sommeil que quelque chose ne dérange; point de repos que quelque peine ne trouble. Les agitations de la colère et de l'indignation viennent encore ajouter ce qu'elles ont d'horrible à tant de maux. Presque tous les hommes désirent la mort et ne l'obtiennent pas. Si elle leur était accordée, ils se féliciteraient, parce qu'il n'y a pas pour l'homme d'autre repos. (Saint AMBROISE, *Que la Mort est un bien.*)

Leçons éloquentes que nous donne la mort.

Dieu fit l'homme du limon de la terre; il commença par le corps. L'ame ne fut créée qu'après; si elle eût été faite avant le corps, elle aurait eu trop à rougir d'un alliage aussi méprisable. Elle a été formée sans le savoir; mais Dieu ne lui a point ensuite laissé ignorer à quelle vile matière elle se trouvait unie, en renvoyant à la terre ce même corps tiré de la terre, pour lui apprendre tout à la fois sa dépendance et la prérogative de sa propre création, et le bienfait de la résurrection promise à la chair. Au moment donc où l'homme fut créé, il ignora qu'il avait été pétri d'un peu de terre. Arrêtez-vous un moment sur cette pensée pour en pénétrer le sens mystérieux. De même qu'Adam, sortant des mains du Créateur, ignorait qu'il venait d'être formé de la terre, ainsi l'homme ne connaîtra qu'à l'instant de sa résurrection qu'il sort du sein de la poussière. Ce mort ne se voit point lui-même dans son état de mort; mais il se reconnaît à l'avance dans ce cadavre qui est sous ses yeux, et qui vivait avant d'être mort. Partout autour de nous, des morts et la poussière des tombeaux : leçon éloquente qui nous apprend ce que nous serons nous-mêmes. Plus d'une fois on a vu

[1] Job., VII, 1 2. — [2] Ibid., 2, 3.

l'orgueil des hommes les plus accoutumés à tout braver, s'abattre et s'humilier au nom de la mort. Un tel est mort, leur dit-on; et vous voyez ces fiers courages qui tremblent et s'abandonnent. Les plus sérieuses réflexions viennent nous saisir à l'aspect de ces ossemens dépouillés, de ces chairs réduites à quelques lambeaux, de cette malheureuse humanité tombée en ruines; et nous nous disons à nous-mêmes: Voilà ce qui m'attend; voilà le terme où je marche. Tels sont nos secrets entretiens. Près de ces morts, nous en conversons avec ceux que nous rencontrons; et c'est à qui s'écriera: O misère! ô néant de la vie humaine! Naître pour mourir!— A peine dehors nous n'y pensons plus. Ces idées fugitives s'échappent tout entières; nous avons l'air de vouloir nous venger de notre mortalité en l'oubliant. On eût dit d'abord, à nous entendre, que nous allions être ramenés à des projets de conversion. Ils se remuent au fond de nos cœurs; mais, rentrés dans le monde, nous redevenons ce que nous étions auparavant, infidèles à la loi de Dieu, déclarés contre elle, au moins par nos œuvres; et, pourtant, que ne fait point ce même Dieu pour nous rappeler au sentiment de notre fragilité! Partout des tombeaux; pourquoi? Pour nous ramener sans cesse à notre prochaine destruction par l'image de celle des autres. Pas une ville, pas un hameau dont l'entrée ne soit précédée par des tombeaux; et vous n'y pouvez faire un pas sans que de brillantes scènes d'opulence et de plaisir que votre imagination se flatte d'y rencontrer n'y soient devancées par l'aspect du tableau réel qui est venu d'abord frapper vos regards. Partout l'humiliant témoignage de notre mortalité, qui nous avertit de ce que nous devons être un jour, pour nous apprendre, avec cet inévitable dénoûment, la chimère de nos projets et de nos espérances humaines. Nous ne sommes pas encore entrés dans la carrière de la vie, que déjà l'annonce de notre néant s'était fait entendre. Au moment de prendre une épouse, cet homme dicte au notaire ses conditions: déjà la mort est intervenue dans le contrat. Elle n'a pas encore frappé ses victimes; déjà son image s'est fait voir. Il n'y a point encore d'union conjugale; et déjà l'on a déterminé la séparation que la mort entraînera. Avant même d'avoir vu sa future épouse, tel homme a stipulé des engagemens soit contre elle, soit contre lui-même. Les clauses du contrat sont formelles: si le mari décède avant la femme, ou la femme avant le mari: telles sont les dispositions. Ainsi l'ont voulu nos pères: telles sont les lois auxquelles la nature nous a tous soumis. Et ses oracles, portés contre tout ce qui vit, menacent également ceux qui ne sont pas encore.

Il n'y a pas encore de fruit à l'arbre, et déjà l'arrêt a été rendu. Tout a été prévu ; mais tout est bien vite oublié. Que ce même époux devienne veuf, ce sont de tragiques clameurs : devais-je m'attendre à cette dure séparation ?—Quoi ! vous ne vous souvenez plus de ce que vous aviez écrit? Avant l'événement, vous saviez bien que c'était là l'ordre de la nature, et, l'événement survenu, vous le méconnaissez ! Apprenez donc, mes frères, apprenez tous à être résignés dans toutes les circonstances de la vie, à ne pas vous en prendre aux jugemens de Dieu. Dans vos propres afflictions, appliquez-vous à vous-mêmes les consolations que vous donnez aux affligés : « Le malheur qui vous frappe, dites-vous, tient à l'humanité; vous n'êtes pas le seul à souffrir : les rois, eux-mêmes, n'en sont pas exempts. » N'êtes-vous donc éloquent que pour les autres, et point pour vous ? Réservez votre philosophie pour vous-même ? Celui qui, dans les maux qu'il éprouve, sait dire : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugemens sont pleins d'équité* [1], souffrira bien, parce qu'il est homme ; mais il a droit à la récompense promise aux amis de Dieu. (Saint CHRYSOSTÔME [2].)

Même sujet.

Vous êtes poussière, et encore cette poussière est-elle tirée du néant ; car c'est de rien que le Seigneur a tiré toutes choses, *et rien de ce qui a été fait n'existe sans lui* [3]. D'où viennent donc ces raisonnemens indiscrets, ces téméraires murmures de *l'argile qui s'élève contre celui qui la façonne* [4], qui ose lui *demander pourquoi il l'assujétit à tel usage*, et qui affecte de ne pas reconnaître dans sa fragilité seule le principe de sa dépendance et les motifs de sa soumission ? N'est-ce pas en écoutant ces insinuations perfides, ces séditieuses questions du père de l'orgueil, comme du mensonge, que nos premiers parens furent brisés par la main de leur Créateur, méritèrent de perdre l'immortalité, et furent condamnés à retourner dans la poussière d'où ils étaient sortis? *In pulverem reverteris.*

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. Sentence qui, en nous rappelant à tous notre commune origine, et nous montrant le terme égal auquel nous devons tous arriver, nous élève au dessus des jugemens des hommes, nous apprend à ne craindre ni leurs frivoles opinions, ni leurs censures, ni leurs me-

[1] Ps. CXVIII, 137. — [2] *De fide et natur.* — [3] Joan., I, 3. — [4] Rom., IX, 20.

naces, lorsqu'il s'agit d'obéir à la volonté du Maître souverain, devant qui *notre substance est comme un atôme* [1], et dont les ordres suprêmes ne doivent point fléchir devant la multitude des prévaricateurs.

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. Arrêt équitable porté contre l'homme pécheur, en expiation de sa révolte, qui ne laisse aucune ressource à sa sensualité; aucune excuse à sa paresse, puisqu'il doit se préparer à le subir, et qu'il doit même commencer à l'exécuter chaque jour en livrant son corps à l'exercice de la pénitence, afin de hâter, non la destruction de ses forces, mais celle de ses convoitises; non la ruine de sa santé, mais celle de ses mauvaises habitudes; afin de diminuer du moins, s'il ne peut s'en affranchir entièrement, l'empire *de la loi des membres, qui ne cesse de combattre contre la loi de l'esprit* [2]. Oui, nos très chers frères, telle est la malheureuse nécessité de notre condition présente, que c'est pour l'homme chrétien, et pour l'homme pécheur surtout, une obligation continuelle de chercher à réduire en servitude, à captiver sous l'autorité de l'ame cette partie terrestre et charnelle de nous-mêmes, « destinée, dit saint Augustin, à souffrir, à vieillir, et à mourir, et qui « cependant voudrait dominer et prévaloir, depuis que, par une « juste condamnation, elle a perdu le privilége de ne plus faire « qu'un avec l'ame en quelque sorte, en devenant l'instrument de « sa désobéissance: » *Justa damnatio subsecuta est..., ut homo, qui custodiendo mandatum futurus fuerat carne spiritalis, fieret etiam mente carnalis.*

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière. Pensée de la mort, pensée solide et efficace; il n'est point de vertu qu'elle n'inspire et qu'elle ne perfectionne: pensée lumineuse; il n'est point d'illusion qu'elle ne dissipe et dont elle ne désabuse: pensée féconde; il n'est point de travaux qu'elle ne fasse entreprendre; point de bonnes œuvres dont elle ne soit la source: pensée toute puissante; il n'est point de vice qu'elle ne déracine, point de penchans qu'elle ne vienne à bout de redresser: enfin, nos très chers frères, pensée fixe, simple, unique, dont vous n'avez qu'à vous pénétrer pendant le carême, et nous n'aurons pas besoin de vous dire ni comment vous devez en garder le double précepte, ni, ce qui est encore plus important, comment vous devez en observer l'esprit. Voulez-vous ne pas vous tromper sur les adoucissemens que vous

[1] Ps. xxxi, 7. — [2] Rom., vii, 23.

vous permettez ordinairement, sur les facilités que vous vous croyez autorisés à donner à ceux qui vous sont soumis, sur les occasions prochaines de transgressions que vous offrez sans scrupule à ceux qui sont admis à vos tables, sur ces précautions de recherche et de sensualité qui vous dédommagent de l'abstinence et du jeûne? Voulez-vous être tranquilles et délivrés de ces inquiétudes perpétuelles qui vous restent, même après les dispenses que vous nous demandez? Voulez-vous connaître quels sont les fruits que vous devez retirer de la sainte quarantaine, quelles sont les salutaires réformes que vous devez vous imposer pendant ce temps, quelles sont les aumônes proportionnées, les prières plus assidues, quels sont les exercices de religion qui doivent être le supplément de votre pénitence, ou qui doivent entrer en compensation de ce que votre santé, vos forces ou votre fortune ne vous laissent pas le moyen d'acquitter? Prenez conseil de la mort; demandez-vous ce que vous voudriez avoir fait, si vous étiez sûrs de mourir bientôt. Interrogez la mort, puisque aussi bien il vous faudra, peut-être avant peu, entendre sa voix malgré vous; puisque déjà peut-être vous avez reçu d'elle, depuis quelque temps, une réponse de mort. Hélas! combien d'entre vous, nos très chers frères, ne verront pas la fin de ce carême!... Ne craignez donc point la décision de la mort, elle sera toujours sûre et fidèle. Elle vous paraîtra d'abord, je l'avoue, effrayante et pleine de terreur; mais à la vue des heureux effets dont elle sera pour vous la cause et le principe, vous vous féliciterez de n'avoir pas attendu le dernier moment pour prêter l'oreille à sa parole éloquente et féconde, et vous vous écrierez avec le Prédicateur d'Israël : O mort! que ton jugement est bon et utile! *O mors, bonum est judicium tuum* [1]!

Chrétiens fervens, vous chez qui le relâchement général n'a pu prescrire, qui, chaque année, dans la pieuse ardeur qui vous anime, ajoutez à une vie continuelle de mortifications et de vertus un nouveau carême passé tout entier dans les gémissemens et dans les larmes, dans la pratique des bonnes œuvres que votre ferveur vous fait multiplier pendant ce saint temps plus que dans tout autre; sachez trouver quelque repos, quelque rafraîchissement, quelque consolation dans la pensée de la mort. Ecoutez aussi, mais avec joie, dès le premier jour de la pénitence quadragésimale, ces paroles de l'Eglise si capables de vous encourager, de vous soutenir dans vos généreux efforts: *Vous êtes poussière, et vous*

[1] Eccli., XLI, 2.

retournerez en poussière. Encore un carême, un seul carême, peut-être *et ce corps, qui aggrave votre ame à mesure qu'il se corrompt* [1], va enfin, tombant en poussière, la dégager des liens de sa mortalité, la délivrer de ses assujétissemens qui l'humilient, de ses tentations qui la mettent sans cesse en péril, et lui laisser la liberté de s'envoler dans le sein de Dieu d'où elle est sortie, et où elle tend à rentrer de toute la force de son être. *Vivez avec patience* encore ces quarante jours, et, s'ils doivent être le terme de votre course, vous *vous mourrez avec délices* [2]. Que si, pour éprouver davantage votre fidélité, il plaît au Seigneur de prolonger votre pèlerinage, de différer votre attente, souvenez-vous que le moment viendra où il vous fera enfin *goûter la mort.* Ne perdez jamais de vue ce terme heureux de vos souffrances passagères, *qui doivent opérer en vous un poids immense de gloire et d'éternelle félicité* [3]. O mort! que ton souvenir est doux, et que ta sentence est plus douce encore pour le Chrétien fervent, à qui la foi fait connaître les misères et les dangers de son exil; qui sent quelquefois ses forces prêtes à lui échapper au milieu des combats, et qui, dans le désir de la bienheureuse espérance, soupire, languit et se consume par l'ennui de ne pouvoir en jouir ici bas qu'imparfaitement! *O mors, bonum est judicium tuum.* (M. de Quélen, archevêque de Paris, *Mandement pour le carême de* 1823.)

La mort n'est qu'un passage à une meilleure vie.

Depuis que la certitude nous a été donnée que la mort n'est plus qu'un passage à une vie meilleure, la mort n'a plus rien de redoutable. — Mais, dites-vous, cette dissolution où elle jette le corps! — Bien loin d'en gémir, réjouissons-nous plutôt de voir qu'elle détruit en nous ce qu'il y avait de périssable. C'est la mortalité, non pas la substance de notre corps, qui devient la proie de la dissolution. Ce métal brut que vous voyez fondre dans la fournaise, d'où il sortira transformé dans une statue, a-t-il, dites-moi, perdu au changement? C'est la même chose pour le corps. Ne vous attristez donc point de le voir se dissoudre dans la mort. A la bonne heure, s'il avait été condamné à rester toujours ce qu'il est, victime de la souffrance et de la colère du ciel : ce serait alors le cas de vous désespérer.

— Mais cette corruption, cette pourriture du tombeau, pour-

[1] Sap., IX, 15. — [2] Saint Augustin. — [3] II Cor., XVII.

quoi, du moins, ne lui laisser pas ses premières formes? — Je ne vois point, moi, ce qu'il en reviendrait aux morts et aux vivans. Jusques à quand, idolâtres de ce corps de boue, resterons-nous donc attachés à la terre? Jusques à quand n'aurons-nous une ame que pour aimer des ombres vaines? Eh! que nous servirait-il que nos corps fussent exempts de la corruption? Au contraire, s'il en était ainsi, combien n'y perdrions-nous pas? Dans cette supposition, quels ravages l'orgueil n'exercerait-il pas? Car, si l'on a vu des hommes oublier la honteuse dégradation où la mort allait bientôt les réduire, l'infection et les vers qui les attendaient sous la tombe, jusqu'à se faire passer pour des dieux, et honorer comme tels, à quels excès ne se porterait-on pas si l'on pouvait échapper à cet humiliant avenir? Quoi! l'aspect de cette terre où vous rentrez ne vous avertit pas assez haut que vous n'êtes qu'un peu de terre; vous semblez en douter encore; que serait-ce si vous n'en aviez pas à tous momens l'incontestable témoignage? Jusqu'où la vanité de nos pensées ne nous porterait-elle pas, si la vue des tombeaux ne nous ramenait pas sans cesse à la pensée de ce qu'y sera notre corps? Cette chair que nous idolâtrons deviendrait l'objet unique de nos affections! Et ne sommes-nous pas déjà assez charnels, assez abandonnés à ses criminelles convoitises? On a vu des hommes se passionner pour ce qu'ils aimaient vivant, jusqu'à vouloir ne pas s'en détacher après qu'il n'était plus qu'un cadavre infect; que serait-ce s'il avait conservé ses premières formes? Sans cette dégradation que la mort lui imprime, nous ne verrions que le présent, et ne songerions guère à l'avenir. Ajoutez que si nous n'avions pas sous les yeux la preuve de l'impuissance de la matière dans celle de son anéantissement, nous aurions peine à comprendre que nous avons une ame spirituelle, intelligente, qui en animait tous les ressorts tant qu'il lui fut uni. Le démon n'aurait pas manqué de profiter de cette apparente perpétuité des corps, pour faire croire, tantôt que la matière n'avait pas eu besoin de la toute-puissance du Créateur pour donner aux corps l'existence, et que le monde était éternel; tantôt pour autoriser le culte de l'idolâtrie; tantôt pour servir à des évocations magiques, et entretenir, par les plus infâmes manœuvres, l'impiété et la superstition parmi les hommes.

C'est donc pour prévenir cette foule de maux, c'est pour nous détacher des choses de la terre, et nous exciter à la pensée du ciel, que Dieu a sagement ordonné la dissolution de nos corps. Par l'infection qui s'en exhale, il veut nous en inspirer le mépris.

Cette beauté à qui se prodigue votre cœur, allez la voir dans le sépulcre où elle est gisante : si la raison n'a pas suffi pour vous en démontrer la vanité, vos propres yeux du moins vous l'apprendront. Du sein de la corruption qui l'entoure, de l'infection qui s'en exhale, de ces insectes dévorans qui la rongent, sort une éloquente voix qui vous crie ce que c'est que cette beauté dont vous fûtes épris, et combien est insensée la passion à laquelle vous vous abandonnez.

Mais une leçon non moins importante va sortir pour vous de cette école de la mort. Cette corruption à laquelle le corps est en proie vous fait bien mieux comprendre l'excellence de votre ame, après que le corps en est séparé. En comparant ce qu'il est, aujourd'hui que la mort en a fait sa victime, et ce qu'il fut tant que l'ame lui demeura unie, vous conclurez que si elle eut la vertu d'imprimer au corps un principe de vie si fécond et des mouvemens si réguliers, combien ne doit-elle pas être et plus vivante et plus belle que le corps qui ne peut rien sans elle ! Aimez-la donc de préférence à tout, cette ame de qui vient la beauté dont s'arme votre corps. C'est à elle à commander, au corps à obéir. Pourquoi intervertir l'ordre des choses, dépouiller la souveraine de son empire, pour détourner votre hommage en faveur de celui qui n'en est que le ministre? Pourquoi quitter celle en qui résident la lumière et l'intelligence, pour vous asservir au corps et à des sens qui n'en sont que les organes ? La beauté du corps n'est qu'un voile qui cache l'objet lui-même; la mort déchire ce voile, et montre l'ame dans tout l'éclat de sa beauté. (Saint Chrysostôme [1].)

La mort est un bienfait de Dieu.

Les objets les plus tristes, les plus rebutans à la nature, changent de face aux yeux sans prévention. La mort, elle-même, bien qu'elle soit le châtiment du péché, est un bienfait de la divine Providence. Ne nous affranchit-elle pas de nos maux et des épreuves de la vie? Pour Job, elle devient le lieu de son repos. Elle retranche nos vices. *Celui qui est mort*, dit saint Paul, *est délivré du péché* [2] ; et s'il a mené une vie sainte, sa vertu le porte dans un port assuré ; la mort l'a mis en possession d'un trésor qui ne lui peut être ravi. La pensée de la mort nous donne à nous-mêmes

[1] Hom., xxv, *in Matth.* — [2] Rom., vi, 7.

plus de retenue et de régularité dans nos mœurs. Souvent les riches, trop accessibles à l'orgueil, sont ramenés à des sentimens plus humains, par l'aspect d'un cadavre gisant immobile, de sa famille en larmes, d'une épouse, d'enfans, d'amis éplorés, d'une maison offrant la lugubre empreinte du deuil. Ils en avaient entendu parler sans en profiter; l'aspect de la mort leur donne de plus éloquentes leçons sur la caducité de la vie et l'instabilité de leur richesse, sur le peu de fond à faire sur leur puissance; et l'infortune des autres leur fait présager le changement auquel ils doivent s'attendre pour eux-mêmes. Si, avant d'être frappé par la mort, on s'abandonne à tous les excès qu'entraîne une insatiable cupidité, si nous voyons le riche dévorer la substance du pauvre, que serait-ce si l'on ne mourait pas? si l'on avait l'assurance de posséder toujours ce que l'on a acquis par les moyens les plus odieux? N'est-ce point la mort qui tresse la couronne des martyrs et récompense leurs vertus? La mort n'a-t-elle pas valu à saint Paul des milliers de victoires, lui qui disait : *Je meurs tous les jours* [1]. Ce n'est pas la mort qui est mauvaise en soi, ce n'est que la mauvaise. Aussi le Prophète nous dit-il : *La mort des saints est précieuse aux yeux du Seigneur; la mauvaise*, ajoute-t-il, *c'est celle du pécheur* [2], c'est-à-dire celle qui nous jette aux pieds de Dieu chargés du poids de nos iniquités. (Le même [3].)

Péroraison.

Aujourd'hui, mes frères, si vous avez entendu la voix de la mort, n'endurcissez pas vos cœurs. Mais que dis-je? cette voix qui, comme celle du Très-Haut, brise les cèdres du Liban, glace d'effroi les ames les plus intrépides, foudroie toutes les vanités du monde, fait fuir les erreurs et les vices, et rappelle si impérieusement l'homme au devoir et à la vertu; cette voix puissante et terrible aurait-elle en vain frappé vos oreilles? Non, je ne puis le croire; car votre salut serait désespéré : qui ne s'éveille pas au bruit de ce tonnerre, dit un saint docteur, n'est pas endormi, il est mort : *Ad tam magnum tonitru qui non expergiscitur non dormit, sed mortuus est.*

Voici donc le moment de votre conversion; car vous avez besoin de vous convertir, qui que vous soyez qui m'écoutez, dès que vous vivez ou dans l'état du crime ou dans l'état de la tiédeur :

[1] I Cor., xv, 31. — [2] Ps. xxxviii, 22; cxv, 15. — [3] *In ps.* cx.

voici, dis-je, le moment de votre conversion. Elle doit être l'heureux effet des leçons de la mort; vous n'en recevrez jamais de plus touchantes ni de plus persuasives. La mort, envisagée de près, avec tout ce qui l'accompagne et tout ce qui la suit, frappe toutes les puissances de notre ame, et la ramène à Dieu tremblante, soumise, entièrement dévouée à ses volontés suprêmes. Elle transforme les plus grands pécheurs en d'austères pénitens, et les cœurs les plus lâches en des modèles de ferveur et de sainteté. La mort, dit saint Augustin, est entre les mains de Dieu l'instrument le plus efficace qu'il emploie dans le cours ordinaire de sa Providence, pour réformer et sanctifier nos mœurs. Mettez donc à profit cette grace de salut que sa miséricorde vous offre, et hâtez-vous d'exécuter les résolutions saintes qu'elle vous inspire.

Encore quelques momens, mes frères, et le tombeau renfermera les tristes dépouilles de notre mortalité. Après avoir été les témoins de la mort et des funérailles de nos semblables, nous aurons donné à notre tour le même spectacle qu'eux : on nous aura vus prendre la voie de tous les mortels, et aller, sous l'étendard de la mort, nous réunir à nos amis, à nos proches, à nos ancêtres, dans ces vastes et ténébreuses demeures où sont ensevelies les générations de tous les siècles. Les astres continueront de rouler dans l'immensité des cieux, les jours et les nuits se succèderont, ce monde sera encore habité : *Dies formabuntur;* mais tous, tant que nous sommes, nous en aurons disparu : *et nemo in eis.* On ignorera que nous avons été, on marchera sur nos cendres, comme nous foulons aux pieds celles des hommes dont un intervalle de quelques années a séparé la naissance de la nôtre. Des profondeurs de l'éternité, que nous paraîtra le temps de notre séjour sur la terre ? un point imperceptible dans la durée des âges. Ah ! il ne vaut pas la peine que nous en fassions l'objet sérieux de nos soins et de nos inquiétudes; il n'a d'importance et de prix que par ses rapports avec la vie future. Il va nous échapper et nous laisser tomber seuls, avec nos œuvres, entre les mains du Dieu vivant, qui les jugera et décidera de notre sort éternel. Puisse-t-il être celui de ses élus ! puissions-nous mourir dans la paix et le baiser du Seigneur, pour aller, sortant des ombres du trépas, vivre éternellement avec lui dans le séjour de sa gloire ! Ainsi soit-il. (L'abbé RICHARD.)

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

MARIAGE.

MÉDISANCE ET CALOMNIE.

MISÉRICORDE DE DIEU.

MONDE.

MORT.

FIN DE LA TABLE.

